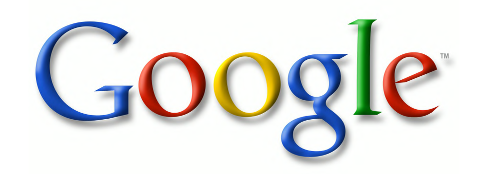
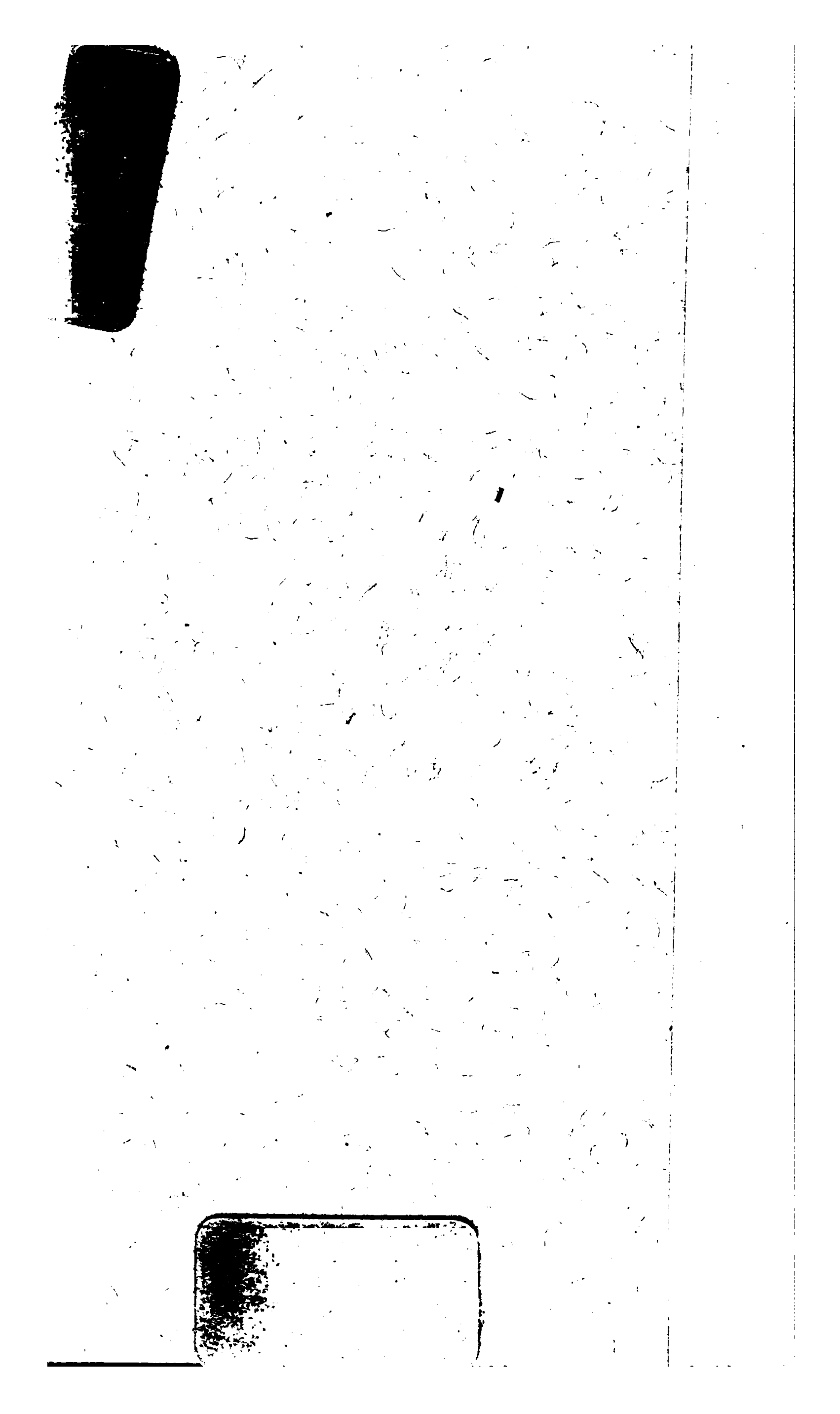






RÉPERTOIRE

DES

PROSATEURS FRANÇAIS;

OR,

SELECTIONS IN PROSE

FROM

THE BEST FRENCH AUTHORS:

WITH

BIOGRAPHICAL SKETCHES AND ANNOTATIONS.

THE TEXT ON THE HISTORY OF FRANCE, AND AN INTRODUCTION TO THE LANGUAGE, ARE ARRANGED CHRONOLOGICALLY.

By C.-J. DELILLE,

PROFESSOR AT CHRIST'S HOSPITAL; THE NAVAL SCHOOL, GREENWICH HOSPITAL; ST. PAUL'S, MERCHANT-TAYLORS', AND THE CITY OF LONDON SCHOOLS. EXAMINER IN THE LONDON UNIVERSITY AND THE COLLEGE OF ETON.

SIXTH EDITION.

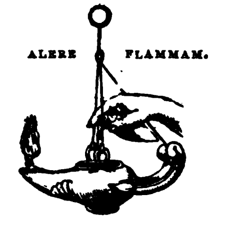
LONDON:

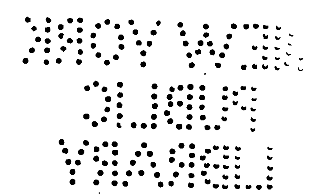
WHITTAKER AND CO., AVE-MARIA-LANE.

1855.

[*Price 6s. 6d.*]

PRINTED BY TAYLOR AND FRANCIS,
RED LION COURT, FLEET STREET.





PREFACE.

The style of those compositions which form our first study in learning a language, becomes firmly impressed upon the memory, and supplies, as it were, the moulds or forms into which thought afterwards runs when it is attempted to be expressed. "*Les choses qu'on apprend par cœur,*" says Rollin, "*s'impriment dans la mémoire, et sont comme des moules ou des formes que les pensées prennent lorsqu'on les veut exprimer.*" Hence the importance of selecting from the literature of the language to which we devote our attention, the compositions of those writers who offer the purest models for imitation. By this means we are habituated to a correct and elegant phraseology, and at the same time enrich our minds with just and noble sentiments.

Under the influence of this conviction, my object in the *Répertoire des prosateurs français* is to present a series of extracts from the works of Fénelon, Pascal, Massillon, Bossuet, La Bruyère, Buffon, Bernardin de Saint-Pierre, Barthélemy, and other illustrious writers who have adorned the literature of France from the Augustan age of Louis XIV to the present day. The great idiomatic revolution which has taken place in the language within the last quarter of a century has made it imperative to dwell largely on the modern authors, especially the historians, and for the purpose of illustrating fully the variety and peculiar characteristics of their style, the present edition exhibits a succession of eloquent narratives, from the recent and celebrated productions of Châteaubriand, De Lamartine, Victor Hugo, Guizot, Thiers, Ségur, Michaud, Lamennais, Jules Janin, Alfred de Vigny, etc. The narratory and descriptive selections, either historical or romantic, are chiefly intended for the practice of Recitation, which, of all auxiliaries in instruc-

tion, is the most conducive to the acquirement of the delicate inflexions of pure pronunciation and accent.

Portions from *Gil Blas,* and Scenes from Molière, Beaumarchais, Picard, Scribe, Alexandre Dumas, etc., preceded by a few interesting dialogues chiefly from the ingenuous Berquin, have been introduced, with a view to supply a store of idiomatic expressions for familiar conversation. Under the head of *Introduction,* at the beginning of the book, will be found extracts from the early writers who flourished in France previously to the age of Louis XIV or the 17th century. Separated from the selections of French literature arrived at maturity, and merely intended, in their chronological arrangement, to develope the gradual growth of the language, these specimens may be consulted by the pupil at a more advanced period of his study. Biographical notices of each author quoted, critical explanations of the text, annotations on history, geography, statistics, etc., are given throughout the work, and the various quotations which illustrate the passages from *Télémaque, Les voyages d'Anacharsis en Grèce, Le voyage de Polyclète, ou Lettres romaines,* etc., showing the connexion between French and Ancient Literature, will remind the pupil that he still treads on classic ground.

The orthography adopted in the recent edition of the Dictionary of the French Academy* has been strictly adhered to; consequently this work may be considered as stamped with the highest lexicographical authority, being modelled on the standard of the present day.

32, Ely-place, London.

* Institut de France, Dictionnaire de l'Académie française. *sixième édition.*—Dans cette nouvelle édition, l'Académie remplace l'*o* par l'*a* dans les mots *faible, monnaie, connaître, paraître, Français, Anglais,* etc., ainsi que dans la terminaison des imparfaits et des conditionnels: *je voulais, je voudrais,* etc. Elle a également décidé que les mots terminés en *ant* ou en *ent,* tels que *puissant, élément,* etc., retiendraient le *t* au pluriel: *puissants, éléments,* etc.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

Seizième siècle.

Dix-septième siècle.

Dix-huitième siècle.

Dix-neuvième siècle.

RÉPERTOIRE DES PROSATEURS FRANÇAIS.

FRAGMENTS DES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE. *Fénelon.*

FRAGMENTS DES AVENTURES DE GIL BLAS DE SANTILLANE. *Le Sage.*

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE PAUL ET VIRGINIE. *Bernardin de Saint-Pierre.*

NARRATIONS, TABLEAUX ET DESCRIPTIONS.

ALLÉGORIES.

CARACTÈRES.

LETTRES

RELIGION, MORALE, ÉDUCATION.

PENSÉES ET MAXIMES.

NARRATIONS HISTORIQUES.

PIÈCES RELATIVES À L'HISTOIRE DE FRANCE,

dans leur ordre chronologique.

INTRODUCTION.

Remarques philologiques sur l'origine de la langue française.

Des débris du celtique, la première langue des *Gaules**, qui, en dépit des Romains, vivait encore dans les campagnes; du latin, qui s'était naturalisé avec eux dans les villes; du tudesque, que la victoire porta de tous côtés à la suite des barbares, se forma la *langue romane*. Cette langue elle-même se divisa en deux branches, le roman provençal et le roman wallon ou welche.

On les appela aussi, l'un langue d'*oc*, l'autre langue d'*oil*, d'après le mot qui servait dans les deux pays à exprimer la particule affirmative *oui*†. La langue d'*oc* n'eut d'existence littéraire que du neuvième au treizième siècle; elle la dut aux *troubadours*‡. Après cette époque, elle dégénéra, et finit par aller se perdre dans le patois provençal. La langue d'*oil*, cultivée surtout par les *trouvères* ou troubadours du Nord §, et répandue dans toute l'ancienne Gaule par la double influence de la

* Les historiens tirent les Gaulois de la Germanie, peuplée elle-même par les Celtes, grande et ancienne nation dont il est impossible de préciser avec une rigoureuse exactitude le territoire et les limites.

"Les Germains filtrèrent, pour ainsi dire, dans les Gaules, comme de petits ruisseaux qui s'extravasent d'un grand amas d'eau par filets; vient ensuite le flot qui inonde tout. On les voit conquérants, par conséquent en corps de nation, dè le quatrième siècle avant notre ère commune, à peu près vers le temps où Rome sortait à peine de la classe des bourgades. [*Voyez la page* 266.]

"Leur langue conservée, dit-on, dans la Basse-Bretagne et dans le pays de Galles, était la celtique, qui passe pour la mère de celles qui se sont parlées et se parlent encore en Europe."—Anquetil, *Histoire de France*.

† On a dit aussi la langue de *si* (l'*italien*), et la langue de *ja* (l'*allemand*). Ces langues d'*oc*, d'*oil*, de *si*, de *ja*, à ce que nous dit Sismondi en parlant des trouvères, ont été désignées d'après la particule affirmative.

"*Oc*, en provençal, signifie *oui*, et est le latin *hoc*; cette affirmation équivaut donc à: *c'est cela*. Quant à notre *oui*, il est écrit *oïl* dans les anciens textes. Il faut tenir compte de cet *l*, surtout si on en approche la négation *nenni*, toujours écrite aussi *nennil*. *Nennil* est le latin *non illud*, ce n'est pas cela; et *oïl* ou notre *oui* est *hoc illud*, c'est cela même. On trouve dans l'ancien français l'équivalent du provençal *oc*, sous cette forme: *o*, qui est conservée dans *o-ïl*. *Ne par o ne par non* (ni par oui ni par non) est une locution qui n'est pas rare dans nos vieilles poésies."—Littré (de l'Institut).

‡ *Troubadours*, anciens poëtes provençaux.

§ Particulièrement de la Picardie.

cour qui se fixa à Paris et de l'université de cette capitale, qui devint une des sources de science les plus fécondes pour l'Europe entière, forma dans ses perfectionnements successifs la langue française telle qu'elle existe aujourd'hui.

Langue celtique.

"Il ne nous reste," dit Voltaire, "aucun monument de la langue des anciens Welches, qui faisaient, dit-on, une partie des peuples Celtes, ou Keltes, espèces de sauvages dont on ne connaît que le nom, et que l'on a voulu en vain illustrer par des fables. Tout ce que l'on sait, c'est que les peuples que les Romains appelaient *Galli*, dont nous avons pris le nom de Gaulois, s'appelaient Welches; c'est le nom que l'on donne encore aux Français dans la Basse-Allemagne, comme on appelait cette Allemagne *Teutsch*. La province de Galles, dont les peuples sont une colonie de Gaulois, n'a d'autre nom que celui de Welch. Un reste de l'ancien patois s'est encore conservé chez quelques rustres dans cette province de Galles, dans la Basse-Bretagne, dans quelques provinces de France. Quoique notre langue soit une corruption de la latine, mêlée de quelques expressions grecques, italiennes, espagnoles, cependant nous avons retenu plusieurs mots dont l'origine paraît être celtique*. En voici quelques-uns entr'autres que le temps n'a presque point altérés: *aller*, *battre*, *blé*, *calme*, *chat*, *coq*, *danse*, *drap*, *est* ainsi que *ouest*, *nord* et *sud*†, *frapper*, *galand*, *haquenée*, *harnois*, *hasard*, *laquais*, *magasin*, *mouton*, *niais*, *parc*, *rat*, *regarder*, *saison*, *trou*, *valet*, *vassal*, etc."

Langues du moyen âge‡.

On peut réduire à quatre les principales langues du moyen âge, dont les divers dialectes sont aujourd'hui parlés en Europe. Ces langues mères sont: 1° la langue *grecque*, inconnue à l'Occident, et qui, dès le onzième siècle, dégénérait dans les provinces en langage romaïque ou grec moderne; 2° la langue *slave*, d'où dérivent le russe, le polonais, le bohémien, etc., encore informes dans le moyen âge; 3° la langue *teutonique*, d'où viennent l'allemand, le flamand, l'anglais, le danois, le suédois, l'islandais; 4° la langue *romane rustique*, corrompue du latin, qui fut longtemps commune à tous les peuples de l'Europe latine; c'est de là que sont nés le provençal (*langue d'oc*), le français (*langue d'oil*), l'italien (*langue de si*), le castillan, le portugais, le valaque.

Le roman provençal eut ses *troubadours*, et le roman français ses *trouvères*. La poésie naquit au onzième siècle, dans le midi de France, d'où le goût s'en répandit dans les provinces du Nord. Les troubadours imaginèrent la chanson, la ballade, le sonnet, la pastou-

* And some also of Teutonic origin, introduced perhaps by the Franks, who spoke a Teutonic dialect.—Richard Taylor.

† Voyez la page 54, note a. ‡ Voyez la page 109, note b.

relle, etc.; les trouvères, le conte ou nouvelle, le poëme allégorique, le fabliau, le lay d'amour, etc.*

Langue romane.

Ce ne fut guère que sous le règne de Henri I (roi en 1031) que la langue romane prit une nouvelle forme. Alors on commença à se servir des articles, et à donner aux mots une terminaison différente du latin. Peu à peu notre langue eut ses inflexions; mais ce ne fut que par des progressions presque insensibles qu'elle parvint à ce que nous appelons du français. Elle s'était déjà bien fortifiée sous Philippe Auguste; c'est pendant son règne qu'on vit paraître les premiers poëtes de la nation, les troubadours, et les premiers contes de chevalerie, composés pour l'amusement des croisés. Cependant elle devint plus régulière sous Louis IX; et *Alain Chartier*†, l'un des plus savants hommes du 15e siècle, en avança singulièrement les progrès, sous le règne de Charles VII (roi en 1422). Enfin sous François I (roi en 1515) et Henri II (roi en 1547), la langue changea presque de face. Les auteurs de ce temps-là l'enrichirent extrêmement. Mais la langue n'est parvenue au point où elle est aujourd'hui, que sous le règne de Louis XIV (roi en 1643). C'est encore sous le règne de ce prince que la poésie, qui avait reçu de Malherbe son harmonie et sa régularité, parvint au degré où elle fut portée, et produisit des chefs-d'œuvre dans presque tous les genres.

PROGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Les extraits suivants, arrangés siècle par siècle, depuis le neuvième jusqu'au dix-septième siècle, ou siècle de Louis XIV, serviront à développer les progrès de la langue française, et offriront en outre des détails historiques utiles et intéressants.

NEUVIÈME SIÈCLE.

Les deux morceaux suivants peuvent être considérés comme les premiers monuments de la langue.

Serment de Louis‡, roi de Germanie, en roman, adressé aux seigneurs français et sujets de Charles-le-Chauve.

Pro Deo amur, et pro Xristian poblo, et nostro commun salvament, dist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai jeo

* Voyez les extraits de la poésie des *Troubadours* dans les *Modèles de poésie française*.

† Voyez la page xviii.

‡ Deux des petit-fils de Charlemagne, après la mort de ce grand homme, se réunirent pour lutter contre l'ambitieux Lothaire, qui fut vaincu à Fontenay, le 25 juin 841. Malgré cette victoire, Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, toujours en

cist meon fradre Karlo, et in adjudha, et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar dist, in o quid il mi altre si fazet; et ab Ludher nul plaid numquam prindrai qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit.

Traduction.—Pour l'amour de Dieu et pour le peuple chrétien, et notre commune sûreté, dorénavant, autant que Dieu me donnera le savoir, et le pouvoir, je défendrai ce mien frère Charles, lui donnant aide et secours dans chaque chose, comme un homme par droit doit défendre son frère, et tout ainsi qu'il ferait pour moi; et je ne ferai jamais avec Lothaire aucun traité qui puisse être préjudiciable à mon frère Charles.

Serment des seigneurs français et sujets de Charles-le-Chauve.

Si Lodhuvigs sagrament que son fradre Karlo jurat, conservat, et Karlus meos sendra, de suo part, non lo stanit; si jo returnar non lint pois, ne jo, ne neuls cui eo returnar int pois, in nulla adjudha contra Lodhuvigs nun li juer.

Traduction.—Si Louis observe le serment que son frère Charles lui jure, et que Charles mon seigneur, de son côté, ne le tint point, si je ne puis détourner Charles de cette violation, ni moi, ni aucuns que je puis détourner, ne serons en aide à Charles contre Louis.

DIXIÈME SIÈCLE.

Extrait d'une traduction du symbole de saint Athanase.

Kikumkes vult salf estre devant totes choses besoing est qu'il tienget la comune foi, etc.

ONZIÈME SIÈCLE.

Extrait des quatre livres des Rois.

Ce morceau est tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris.

Et li reis cumendad a Joab ki esteit maistre cunestables de la chevalerie le rei, que il alast par tutes les lignées de Israel dès Dan jesque Bersabée e anumbrast le pople.—2 Samuel, *chap.* xxiv. *v.* 2.

DOUZIÈME SIÈCLE.

Extrait de L'explication du Pater, *par* Maurice de Sully, *évêque de Paris, mort en* 1196.

Entres totes les paroles et les orisons qui furent onques establies ne dites en terre, si est li plus sainte et li plus haute la Patre nostre......

---

péril, renouvelèrent leur alliance à Strasbourg. Il est à remarquer que les deux princes cherchèrent à intéresser le peuple en parlant, non le latin qui était la langue des clercs, mais les idiomes usités en Gaule et en Germanie.

Ce serment fut prêté le 16 des calendes de mars 842. Louis-le-Germanique jura en langue romane ou française; Charles-le-Chauve en langue tudesque ou germanique.

Porce que vos saciés que vos dites et que vos demandés à Deu quant vos dites la Patre nostre, si vos dirons et démosterons en romans* ce que la latre a en soi, et ce que ele nos ensegne, etc.

TREIZIÈME SIÈCLE.

Extrait d'une traduction des Chroniques de Saint-Denis, *attribuées à* SUGER, *abbé de Saint-Denis. L'époque de cette traduction est fixée à l'an* 1274.

Mort de Brunehault†, femme de Sigebert, roi d'Austrasie.

Li rois (Clotaire II) se torna vers les barons et leur dist: "Seignor, noble Prince de France, mi compagnon, et mi chevaliers, jugiez par quel mort et par quex tormenz doit morir fame, qui tant de dolours a faites?"

Extrait de la Vie de saint LOUIS (Louis IX, roi de France), *par* JEAN, SIRE DE JOINVILLE, *né en* 1223, *mort en* 1317.

Le roy saint Loys fut l'omme du monde, qui plus se travailla à faire et mectre paix et concorde entre ses subgectz: et par espécial entre les princes et seigneurs de son royaume, et des voisins, mesmement entre le conte de Châlons mon oncle, et le conte de Bourgoigne son filz, qui avoient grant guerre ensemble, au retour que fusmes venuz d'oultre mer.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

Extrait des Chroniques *de* FROISSART, *historien célèbre, né vers l'an* 1333, *mort en* 1401.

Reddition de la ville de Calais (1347), assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre, après la bataille de Crécy. (*Voyez la note* a, *page* 294.)

Eustache de Saint-Pierre et puis les aultres se dévêtirent en leurs braies et leurs chemises, en la ville de Calais, et mirent *hars*‡ en leur col, ainsi que l'ordonnance le portoit, et prirent les clefs de la ville et du châtel, etc.

* Cemoreeau prouve, qu'au temps de Maurice, on parlait au peuple en langue vulgaire.

† *Brunehault*, fille d'Athanalgide, roi d'Espagne, épousa en 568, Sigebert, roi d'Austrasie. Elle vécut en même temps que Frédégonde, mère de Clotaire II: leurs horribles querelles ont ensanglanté toute une époque de notre histoire.

‡ *Hars.* Corde.

Extrait d'une Harangue au roi CHARLES VII, *par* JEAN CHARLIER DE GERSON, chancelier de l'Université de Paris, *né en* 1363, *mort en* 1429.

Las! un povre homme aura-il payé son imposition, sa *taille**, sa *gabelle*†, son *fouage*‡, son quatriesme, les esprons du roy, la saincture de la royne, les *truages* §, les chaucées, les passages: peu luy demeure: puis viendra encores une taille qui sera créée, et sergens de venir et de engager pots et poilles. Le povre homme n'aura pain à manger, sinon par advanture aucun peu de seigle ou d'orge, sa pauvre femme *gerra* ||, et auront quatre ou six petits enfans au fouyer, ou au four, qui par advanture sera chauld, demanderont du pain, crieront à la rage de faim, etc.

QUINZIÈME SIÈCLE.

*Extrait de l'*Histoire de CHARLES VI, *par* JEAN JUVÉNAL DES URSINS, *né en* 1388, *mort en* 1473.

Entrée d'Isabeau ¶ de Bavière à Paris.

Le pont par où elle passa, estoit tout tendu d'un taffetas bleu à fleurs de lys d'or. Et y avoit un homme assez léger, habillé en guise d'un ange, lequel par *engins*** bien faicts, veint des tours de Nostre Dame de Paris à l'endroict du dict pont, et entra par une fente de la dicte couverture, à l'heure que la royne passoit, et luy meit une belle couronne sur la teste. Et puis par les habillemens qui estoient faicts, feut retiré par la dicte fente, comme s'il s'en retournast de soy mesme au ciel.

*Extrait de l'*Histoire de CHARLES VII, *par* ALAIN CHARTIER, *né en* 1386, *mort, les uns disent en* 1438, *d'autres en* 1447.

Meurtre du duc d'Orléans dans la vieille rue du Temple, à Paris.

Cet an mil quatre cens et sept, la veille de sainct Clément, partit le duc d'Orléans de son hostel près de Sainct-Pol, environ huict heures de nuict, pour aller veoir la royne......Et en s'en retournant, près de la

* *Taille.* Imposition de deniers qu'on levait sur toutes les personnes qui n'étaient pas nobles ou ecclésiastiques, ou qui ne jouissaient pas de quelque exemption.

† *Gabelle.* Impôt sur le sel.

‡ *Fouage.* Permission de couper dans une forêt le bois nécessaire à sa consommation; tribut imposé par le seigneur sur chaque feu ou ménage, pour jouir de cette permission.

§ *Truage.* Impôt, subside; ce qu'on paye pour sa bienvenue. *Truage* signifie aussi prison, servitude, esclavage, ôtage.

|| *Gerra,* sera malade (du verbe *gésir*).

¶ *Isabeau de Bavière,* fille d'Etienne II, comte palatin du Rhin et de Tadee Visconti; elle épousa Charles VI, à Amiens, le 17 juillet 1385. Voyez la page 298, note b.

** *Engins.* Instruments.

porte Barbette, devant l'hostel du mareschal d'Evreux, saillirent certaines gens embastonnez d'une maison, lesquels *férirent** sur lediot duc d'Orléans, et le tuèrent, etc.

*Extrait de l'*Histoire de LOUIS XI (*voyez la page* 304), *par* PHILIPPE DE COMINES, *né en* 1445, *mort en* 1509.

Il est vray que le roy nostre maistre avoit fait de rigoureuses prisons, comme cages de fer, et autres de bois, couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles ferrures, de quelques huict pieds de large, et de la hauteur d'un homme, et un pied plus. Le premier qui les devisa, fut l'évesque de Verdun, qui en la première qui fut faite, fut mis incontinent, et a couché quatorze ans.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Extrait des Œuvres *de* JEAN CALVIN, *né à Noyon en Picardie en* 1509, *mort à Genève en* 1564.

Connaissance de Dieu.

Si on cherche ignorance pour ne savoir que c'est de Dieu, il est vraysemblable qu'on n'en trouvera pas exemple plus propre qu'entre les peuples hébêtez et qui ne savent quasi que c'est d'humanité. Or, comme dit Cicéron, homme payen, il ne se trouve nation si barbare, ni peuple tant brutal et sauvage, qui n'ayent ceste persuasion enracinée qu'il y a quelque Dieu. Et ceux qui en tout le reste semblent bien ne différer en rien qu'avec les bestes brutes, quoyqu'il en soit retiennent tousjours quelque semence de religion. En quoy on void comment ceste appréhension possède les cœurs des hommes jusques au profond, et est enracinée en leurs entrailles.

Extrait des Essais *de* MONTAIGNE (*voyez la note* c, *page* 157).

L'aucteur au lecteur: C'est icy un livre de bonne foy. Ie l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis : à ce que m'ayants perdu (ce qu'ils ont à faire bientost), ils y puissent retrouver quelques traicts de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve la cognoissance qu'ils ont euë de moy.

Extrait de La vie inestimable du grand GARGANTUA, père de PANTAGRUEL, *par* FRANÇOIS RABELAIS, *né en* 1483, *mort en* 1553.

Éducation de Gargantua.

S'esveilloyt doncques Gargantua environ quatre heures du matin. Ce pendent qu'on le frottoyt, luy estoyt leue quelque pagine de la divine Escripture, haultement et clèrement, avecques pronunciation compétente

* *Férirent*, frappèrent.

à la matière. Selon le propous et argument de ceste leçon, souventes foys se adonnoyt à révérer, adorer, prier, et supplier le bon Dieu, duquel la lecture montroyt la majesté et jugemens merveilleux......Ce faict, estoyt habillé, pygné, *testonné**, acoustré, et parfumé, durant lequel temps on luy répétoyt les leçons du jour d'avant, etc.

Extrait des Mémoires historiques de Martin du Bellay, *né vers la fin du quinzième siècle, mort en* 1559.

Entrevue de François Ier roi de France, et de Henri VIII d'Angleterre, au camp du drap d'or, en 1520

Le roy d'Angleterre festoya le Roy près de Guines, etc......Le lendemain, le Roy devoit festoyer le roy d'Angleterre près Ardres, où il avoit faict dresser un pavillon ayant soixante pieds en quarré, le dessus de drap d'or frizé, et le dedans doublé de veloux bleu, tout semé de fleurs de lis de broderie d'or de Chypre, et quatre autres pavillons aux quatre coings, de pareille despence; et estoit le cordage de fil d'or de Chypre et de soye bleue turquine, chose fort riche; etc.

Extrait du Loyal serviteur†, *ou* Histoire du Chevalier Bayard‡.

Conseils de la mère de Bayard à son fils.

Le jeune Bayard, d'une joyeuse contenance, reçut la bénédiction de son père, et après alla prendre congé de tous les gentilshommes qui étoient là l'un après l'autre.

La pauvre mère étoit en une tour du château, qui tendrement pleuroit; car, bien qu'elle fût joyeuse de ce que son fils étoit en voie de parvenir, amour de mère l'avertissoit de pleurer. Toutefois, après qu'on lui fut venu dire: "Madame, si vous voulez venir voir votre fils, il est tout à cheval, prêt à partir." La bonne gentille femme sortit par le derrière de la tour, et fit venir son fils vers elle, auquel elle dit ces paroles:

"Pierre, mon ami, vous allez au service d'un gentil prince: d'autant que mère peut commander à son enfant, je vous commande trois choses, tant que je puis, et si vous les faites, soyez assuré que vous vivrez triumphamment en ce monde et en l'autre.

"La première, c'est que devant toutes choses vous aimiez, craigniez et serviez Dieu, sans aucunement l'offenser, s'il est possible; car c'est celui qui nous a créés, c'est lui qui nous fait vivre, c'est lui qui nous

* *Testonner*. Arranger les cheveux avec soin.

† L'auteur anonyme de la *Vie du Chevalier sans peur et sans reproche*, et qu'on croit avoir été secrétaire de Bayard, s'est borné à prendre le titre modeste de *loyal serviteur*.

‡ *Bayard* (Pierre du Terrail, seigneur de). L'un des plus célèbres guerriers dont la France s'honore. Il servit son pays sous les rois Charles VIII, Louis XII et François Ier.

sauvera, et sans lui et sa grâce ne saurions faire une seule bonne œuvre en ce monde. Tous les matins et tous les soirs recommandez-vous à lui, et il vous aidera.

" La seconde, c'est que vous soyez doux et courtois à tous gentilshommes, en ôtant de vous tout orgueil. Soyez humble et serviable à toutes gens. Ne soyez médisant ni menteur. Maintenez-vous sobrement quant au boire et au manger. Fuyez envie, car c'est un vilain vice. Ne soyez flatteur ni rapporteur, car telles manières de gens ne viennent pas volontiers à grande perfection. Soyez loyal en faits et dits. Tenez votre parole. Soyez secourable à pauvres veuves et orphelins, et Dieu vous récompensera.

" La tierce, que des biens que Dieu vous donnera, vous soyez charitable aux pauvres nécessiteux ; car donner pour l'honneur de lui n'appauvrit jamais ; et tenez de moi, mon enfant, que telle aumône pourrez-vous faire, qui grandement vous profitera au corps et à l'âme.

" Voilà tout ce que je vous encharge. Je crois bien que votre père et moi ne vivrons plus guère. Dieu nous fasse la grâce à tout le moins, tant que nous serons en vie, que toujours nous puissions avoir bon rapport de vous."

Alors le bon chevalier, quelque jeune âge qu'il eût, lui répondit : " Madame, ma mère, de votre bon enseignement, tant humblement qu'il m'est possible, vous remercie, et espère si bien l'ensuivre, que, moyennant la grâce de celui en la garde duquel vous me recommandez, en aurez contentement ; et, au demeurant, après m'être très-humblement recommandé à votre bonne grâce, je vais prendre congé de vous."

Alors la bonne dame tira de sa manche une petite boursette, en laquelle avait seulement six écus en or qu'elle donna à son fils. Et appela un de ses serviteurs, lui disant qu'il voulût prier le serviteur de l'écuyer, sous la charge de qui il seroit, qu'il s'en donnât un peu de garde, jusqu'à ce qu'il fût en plus grand âge.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Note.—C'est au dix-septième siècle que la langue française s'est fixée, c'est alors qu'elle parvint à ce degré de pureté, d'élégance et d'harmonie dont elle est redevable à la plume de Corneille, de Pascal (voyez la page 182), de Racine, de Bossuet (voyez la page 185), de Fénelon (voyez la page 1), et d'une foule de brillants écrivains, également célèbres. C'est donc ici que se terminent nos extraits du vieux langage et que vont commencer les morceaux choisis parmi les grands chefs-d'œuvre que la littérature française des trois derniers siècles a produits. Avant de renvoyer l'élève au texte de ce recueil et afin de rétablir l'ordre chronologique, qui ne pouvait être convenablement observé dans le corps de l'ouvrage, nous terminerons cette *Introduction* par une nouvelle table des matières, ou classification siècle par siècle de tous le auteurs qui y sont cités. Par là, nous espérons compléter utilement le plan que nous nous sommes tracé en rédigeant cette compilation.

LISTE DES AUTEURS.

[*Nota.*—Les chiffres qui précèdent les noms indiquent les pages contenant les notices biographiques des auteurs, et les chiffres à droite indiquent les pages où commencent les extraits de leurs ouvrages.]

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

[Les noms des auteurs vivants sont marqués d'un astérisque (*).]

GENERAL RULES FOR PRONUNCIATION.

1. In the syllables of English words a consonant between two vowels, or merely preceded by a vowel, is frequently joined in pronunciation to that preceding vowel, as in *at'-om, man'-u-al, choc'-o-late, ig'-no-rant*; whereas in French words a consonant between two vowels is always joined to the following vowel or vowels, as in *a-to-me, ma-nu-el, cho-co-lat, i-gno-rant* (*gn* is here a liquid consonant), *i-nu-ti-le*, and the frequency of that kind of syllabic division causes the initial consonancy to predominate in French syllables, when compared to English syllables in pronunciation.

2. When double consonants occur in French words the first is seldom pronounced, as *ss* in *res-sem-blant*, resembling; *tt* in *at-ta-quer*, to attack; *ll* in *vil-la-ge*.

3. When there are several consonants the first is joined to the preceding vowel, as in *ac-teur, al-pha-bet*.

4. *L* and *r* after a consonant generally belong to the following vowel, as in *ta-bleau*, picture; *pa-trie*, country.

5. The final syllable of a word ending in *e* unaccented is joined to the first syllable of the following word, when the latter begins with a vowel or *h* mute; as in *chère amie, jeune homme* (pronounce *chè ramie, jeu nomme*); this is to prevent the hiatus which would be occasioned by the meeting of two vowels.

6. As a general rule, final consonants are not sounded in French.

7. But to prevent the hiatus, as in rule 5, the final consonant of a word is sounded with the initial vowel of the next, when the two words are so connected with each other that the second word is necessary to complete the sense; as in *mes‿amis, son‿épouse, cinq‿heures* (pronounce *mè zamis, son népouse, cin qheures*).

8. The *t* of the conjunction *et* is never sounded.

9. The unaccented *e* is silent, or extremely weakened, whenever the consonant (or consonants) with which it forms a syllable can be pronounced with a vowel either preceding or following it; as in *la maison de mon père, un petit chemin, ce n'est personne, je viens de Paris* (pronounce *la maisond mon père, un ptish min, cn'est personne, jviend Paris*).

10. Read slowly and loud, articulate distinctly, and observe the punctuation.

N.B.—The figures affixed to words in the following pages refer to the EXPLANATORY NOTES given at the end of the book, page 549. For the translation, etymology and analysis of the recurrent words, such as articles, pronouns, adverbs, prepositions, conjunctions, etc., the student is referred to the *Manuel étymologique*. In the introductory annotations, page 549, the verbs are given in the Infinitive mood; their conjugation will be found by referring to the synoptical tables in the Editor's *French Grammar*.

RÉPERTOIRE DES PROSATEURS.

FRAGMENTS DES AVENTURES DE *TÉLÉMAQUE*[a].

Télémaque dans l'île de Crète[b].

Télémaque, à son arrivée dans l'île, *apprend*[1] qu'Idoménée, qui en *était*[2] roi, *vient de*[3] sacrifier son fils unique, pour accomplir un vœu indiscret; que les Crétois, pour venger le sang du fils, *ont réduit*[4] le père à quitter leur pays; qu'après de longues incertitudes, ils sont actuellement assemblés *afin d'*[5] élire un autre roi. Télémaque *admis*[6] dans cette assemblée, y *remporte*[7] les prix à divers jeux, et *résout*[8] avec une rare sagesse plusieurs questions morales et politiques proposées aux concurrents par les vieillards, juges de l'île. Le premier de ces vieillards, *frappé*[9] de la sagesse de ce jeune étranger, propose à l'assemblée de le couronner roi; et la proposition *est accueillie*[10] de tout le peuple avec de vives acclamations. Cependant Télémaque refuse de régner sur les Crétois, préférant la pauvre Ithaque à la gloire et à l'opulence de Crète. Il propose d'élire *Mentor*[c], qui refuse aussi le diadème. Enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il *rapporte*[11] ce qu'il vient d'apprendre des vertus d'Aristodème, et décide aussitôt l'assemblée à le proclamer roi.

Nausicrate, habitant de l'île de Crète, raconte à Télémaque le malheur d'Idoménée.

"IDOMÉNÉE, fils de *Deucalion*[d] et petit-fils de *Minos*[e], *était allé*[12], comme les autres rois de la Grèce, au siége de

[a] *Télémaque*, fils d'Ulysse roi d'Ithaque, était encore au berceau, lorsque son père alla au siége de Troie. À la fin de cette guerre célèbre, Télémaque ne voyant point revenir Ulysse, et ignorant la cause de sa longue absence, se mit en devoir de l'aller chercher.

[b] *Crète*, aujourd'hui Candie. Une des plus grandes îles de la mer Méditerranée.

[c] *Mentor*, un des plus fidèles amis d'Ulysse, et celui à qui, en partant pour Troie, il avait confié le soin de toute sa maison. Ce fut de ce Mentor que Minerve prit la figure et la voix, pour accompagner Télémaque, lorsque ce jeune prince partit d'Ithaque pour aller chercher son père.

[d] *Deucalion*, second roi de Crète, fils de Minos.

[e] *Minos*, premier roi de Crète, fils de Jupiter et d'Europe. Son amour pour la justice inspira aux Grecs de le placer parmi les juges des enfers. Les lois de Minos ont servi de modèle à celles que Lycurgue donna depuis à Lacédémone.

Troie[a]. Après la ruine de cette ville, *il fit voile*[13] pour revenir en Crète; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau, et tous les autres qui étaient expérimentés dans la navigation, *crurent*[14] que leur naufrage était inévitable. Chacun avait la mort devant *les yeux*[15]; chacun *voyait*[16] les abîmes *ouverts*[17] pour l'engloutir; chacun déplorait son malheur, n'*espérant*[18] pas même le triste repos des ombres qui traversent le *Styx*[b] *après avoir reçu la sépulture*[19][c]. Idoménée, *levant*[20] les yeux et les mains vers le ciel, *invoquait*[21] Neptune: 'Ô puissant dieu,' *s'écriait*-[22]il, 'toi qui *tiens*[23] l'empire des ondes, *daigne*[24] écouter un malheureux! *Si tu me fais*[25] revoir l'île de Crète, malgré la fureur des vents, *je t'immolerai*[26] la première tête qui se présentera à mes yeux.'

"Cependant son fils, impatient de revoir son père, *se hâtait*[27] d'aller au-devant de lui pour l'embrasser: malheureux, qui ne *savait*[28] pas que c'était courir à sa *perte*[29]! Le père, *échappé*[30] à la tempête, arrivait dans le port désiré; il *remerciait*[31] Neptune d'avoir *écouté*[32] ses vœux: mais bientôt il *sentit*[33] combien ses vœux lui étaient funestes. Un pressentiment de son malheur *lui donnait un cuisant repentir de*[34] son vœu indiscret; il *craignait*[35] d'arriver parmi *les siens*[36], et il appréhendait de revoir ce qu'il avait de plus cher au monde. Mais la cruelle *Némésis*[d], déesse impitoyable, qui *veille*[37] pour punir les hommes, et surtout les rois orgueilleux, *poussait*[38] d'une main fatale et invisible Idoménée. Il arrive; à peine *ose*[39]-t-il lever les yeux. Il voit son fils: il *recule*[40], saisi d'horreur. Ses yeux *cher-*

[a] *Troie*, célèbre ville de l'Asie mineure, prise et incendiée par les Grecs après un siége de dix ans.

[b] *Styx*, célèbre fleuve des enfers, en faisait neuf fois le tour.

[c] *Charon*, nocher des enfers, transportait pour une obole les âmes des morts au-delà du Styx et de l'Achéron. Les païens croyaient qu'il refusait de recevoir dans sa barque les âmes de ceux qui n'avaient pas été inhumés, et qu'il les laissait errer, cent ans sur le rivage, sans être touché des instances qu'elles faisaient pour passer.

"Centum errant annos, volitantque hæc litora circum."
Durant cent ans entiers, ils errent sur ces bords.

VIRG. Æn. vi. 329.

[d] *Némésis* ou *Adrastée*, déesse de la vengeance. Elle châtiait les méchants, et ceux qui abusaient des présents de la fortune.

chent[41], mais en vain, quelque autre tête moins chère qui *puisse*[42] lui servir de victime.

"Cependant le fils *se jette à son cou, et est tout étonné que son père réponde si mal*[43] à sa tendresse; il le voit *fondant*[44] en larmes. 'Ô mon père,' *dit*[45]-il, '*d'où vient*[46] cette tristesse? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait? vous *détournez*[47] vos yeux de peur de me voir!' Le père, *accablé*[48] de douleur, ne *répondait*[49] rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit: 'Ô Neptune, que t'ai-je *promis*[50]! à quel prix m'as-tu *garanti*[51] du naufrage! *rends-moi*[52] aux vagues et aux rochers, *qui devaient, en me brisant, finir ma triste vie*[53]; laisse vivre mon fils! Ô dieu cruel! tiens, voilà mon sang, *épargne*[54] le sien.' En *parlant*[55] ainsi, il *tira*[56] son épée pour se percer; mais ceux qui étaient autour de lui *arrêtèrent*[57] sa main.

"Le vieillard Sophronyme, interprète des volontés des dieux, lui assura qu'il pouvait contenter Neptune sans donner la mort à son fils. 'Votre promesse,' disait-il, 'a été imprudente: les dieux ne *veulent*[58] point être honorés par la cruauté; *gardez-vous bien*[59] d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les lois de la nature: *offrez*[60] cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu.'

"Idoménée écoutait ce discours, la tête *baissée*[61], et sans répondre: la fureur était *allumée*[62] dans ses yeux; son visage pâle et défiguré, changeait à tout moment de couleur: on voyait ses membres tremblants. Cependant son fils lui disait: 'Me voici, mon père; votre fils est prêt à mourir pour apaiser le dieu; n'*attirez*[63] pas sur vous sa colère: je *meurs*[64] content, puisque ma mort vous aura *garanti de*[65] la vôtre. Frappez, mon père; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.'

"En ce moment, Idoménée, *tout hors de lui, et comme déchiré par les Furies infernales, surprend*[66] tous ceux qui

l'*observaient*[67] de près; il *enfonce*[68] son épée dans le cœur de cet enfant; il la retire toute fumante et pleine de sang, pour la plonger dans ses propres entrailles; il est encore une fois *retenu*[69] par ceux qui l'*environnent*[70]. L'enfant *tombe*[71] dans son sang; ses yeux se *couvrent*[72] des ombres de la mort; il les *entr'ouvre*[73] à la lumière; *mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter*[74a]. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, *coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit, et ne se soutient plus*[75b]; il n'a point encore *perdu*[76] cette vive blancheur, et cet éclat qui charme les yeux; mais la terre *ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte*[77c]; ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est *cruellement moissonne dès son premier âge*[78]. Le père, dans l'excès de sa douleur, *devient*[79] insensible; il ne sait où il est, ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il *doit*[80] faire; il *marche chancelant*[81] vers la ville, et *demande*[82] son fils.

"Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant, et d'horreur pour l'action barbare du père, s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux Furies. *La fureur leur fournit des armes; ils prennent des bâtons et des pierres*[83d]; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois, *oublient*[84] la sagesse qu'ils

[a] Ce passage rappelle la mort de Didon:

——— "Oculisque errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ."

Elle cherche la lumière des cieux, et gémit en la rencontrant.
VIRG. Æn. iv. 691.

[b] Cette belle comparaison semble aussi être tirée de l'Énéide:

"Purpureus veluti cùm flos succisus aratro
Languescit moriens."

Ainsi se fane et meurt une fleur nouvelle coupée par le tranchant de la charrue. VIRG. Æn. ix. 435.

[c] "Cui neque fulgor adhuc, necdum sua forma recessit;
Non jam mater alit tellus, viresque ministrat."

Ces fleurs n'ont point encore perdu leur éclat et leur beauté; mais on voit que le sein de la terre qui les a produites, ne les nourrit et ne les soutient plus. VIRG. Æn. xi. 70.

[d] "Jamque faces et saxa volant; furor arma ministrat."

La fureur fournit des armes, déjà les tisons et les pierres volent de toutes parts. VIRG. Æn. i. 154.

ont tant aimée ; ils *ne reconnaissent plus*[85] le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne *trouvent*[86] plus de salut pour lui qu'en le *ramenant*[87] vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui ; ils *fuient*[88] à la merci des ondes. Idoménée, *revenant à soi*[89], les remercie de l'avoir arraché d'une terre *qu'il a arrosée du sang de son fils*[90], et qu'il ne saurait plus habiter. Les vents les *conduisent*[91] vers l'*Hespérie*[a], et ils vont fonder un nouveau royaume dans *le pays des Salentins*[b].

"Cependant les Crétois, n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui *conserve*[92] dans leur pureté les lois *établies*[93]. Voici les mesures qu'ils ont *prises*[94] pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici. On a déjà commencé par des sacrifices : on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui *paraîtront*[95] dignes de commander. On a préparé des jeux publics, où tous les prétendants *combattront*[96] ; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, et pour l'esprit et pour le corps. On veut un roi dont le corps soit fort et adroit, et dont l'âme soit ornée de la sagesse et de la vertu. On *appelle*[97] ici tous les étrangers."

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : "Hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les

[a] Les Grecs appelaient *Hespérie* les pays qui étaient à leur occident. Ce nom fut d'abord donné à l'Italie, et ensuite à l'Espagne.

"Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt,
Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ
Œnotri coluere viri ; nunc fama, minores
Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem."

Il est un pays que les Grecs nomment Hespérie, célèbre par l'ancienneté de ses habitants, par la puissance de ses armes, et par la fertilité de son terroir. Ce pays a été occupé par les Œnotriens, et s'appelle, dit-on, aujourd'hui Italie du nom d'un de ses rois.

VIRG. *Æn.* i. 534.

[b] Le pays des *Salentins* est aujourd'hui la partie méridionale de la terre d'Otrante sur la mer Ionienne dans le royaume de Naples.

Voyez VIRG. *Æn.* iii. 121. 400.

autres ; et si les dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays." Nous le *suivîmes*[98], sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espèce de cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt : le milieu du cirque était une arène préparée pour les combattants ; elle était bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais sur lequel *était assis*[99] et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et *Hazaël*[a] sur sa faible santé. Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtaient toute excuse ; je jetai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, et j'aperçus qu'il *souhaitait*[100] que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisait : *je me dépouillai de mes habits*[101] ; on fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps ; et *je me mêlai*[102] parmi les combattants. On dit de tous côtés que c'était le fils d'Ulysse, qui était venu pour tâcher de remporter les prix ; et plusieurs Crétois, qui avaient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la *lutte*[103]. Un *Rhodien*[b] d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui. Il était encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; *ses bras étaient nerveux et bien nourris*[104] : au moindre mouvement qu'il faisait, on voyait tous ses muscles : il était également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; et, regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer : mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre ; nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule

[a] *Hazaël* était de Syrie. Il s'était rendu dans l'île de Crète, avec Mentor et Télémaque, pour étudier les lois de Minos.

[b] C'est-à-dire, un habitant de l'île de Rhodes.

contre épaule, pied contre pied[a], *tous les nerfs tendus*[105], et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayait de me surprendre en me poussant du côté droit: tantôt il s'efforçait de me pencher du côté gauche. *Pendant qu'il me tâtait ainsi*[106], je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent: il tomba sur l'arène, et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile sous moi; tout le peuple cria: "Victoire au fils d'Ulysse!" Et j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du *ceste*[b] fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avait acquis une haute réputation dans ce genre de combats. Tous les autres lui cédèrent; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai; il me pressait, et je ne pouvais plus respirer: mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me criait: "Ô fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu?" *La colère me donna de nouvelles forces*[c]; j'évitai plusieurs coups dont j'aurais été accablé. Aussitôt que le Samien m'avait porté un faux coup, et que son bras s'allongeait en vain, je le surprenais dans cette posture penchée: déjà il reculait, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force: il voulut esquiver, et

[a] "—— Hæret pede pes, densusque viro vir."
Et l'on combat corps à corps (pied contre pied).
VIRG. *Æn.* x. 361.

"Cum pede pes junctus; totoque ego pectore pronus
Et digitos digitis, et frontem fronte premebam."
Je le serrais de toutes mes forces, pied contre pied, etc.
OVID. *Met.* ix. 44.

[b] Les *cestes* ou gantelets étaient des espèces de brassards qui couvraient les mains; et afin qu'ils ne pussent échapper, ils tenaient à des courroies tournées autour des bras, et qui s'attachaient aux épaules.

"Obstupuere animi: tantorum ingentia septem
Terga boum plumbo insuto ferroque rigebant."
Les spectateurs sont saisis d'étonnement à la vue de ces gantelets formés de sept cuirs des plus épais, qu'on avait encore garnis de plomb et de fer. VIRG. *Æn.* v. 404.

[c] "—— Ac vim suscitat ira."
La colère réveille son courage.—VIRG. *Æn.* v. 454.

perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. À peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever. Il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang: sa honte fut extrême: mais il n'osa renouveler le combat.

Aussitôt on commença les courses des chariots, *que l'on distribua au sort*[107]. Le mien se trouva le moindre pour la légèreté des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous partons: un nuage de poussière vole, et couvre le ciel. Au commencement, je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissait d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le suivait de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, qui aspirait à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumants de sueur, *était tout penché sur leurs crins flottants*[108]; et le mouvement des roues de son chariot était si rapide, qu'elles paraissaient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent et se mirent peu à peu en haleine; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étaient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, poussant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, et ôta, par sa chute, à son maître l'espérance de régner. Polyclète, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse; il tomba; les rênes lui échappèrent, et il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort. Crantor voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étais tout auprès de lui, redoubla son ardeur: tantôt il invoquait les dieux, et leur promettait de riches offrandes; tantôt il parlait à ses chevaux pour les animer: il craignait que je ne passasse entre la borne et lui; car mes chevaux, *mieux ménagés*[109] que les siens, étaient en état de le devancer: il ne lui restait plus d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour, pour n'être pas engagé dans son désordre; et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: "Vic-

toire au fils d'Ulysse! c'est lui que les dieux destinent à régner sur nous."

Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, *reculé*[110] de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avait établis juges du peuple et gardes des lois, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre ne fut admis. Les sages ouvrirent le livre où toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte, quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendait vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit. Ils étaient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places: leurs cheveux étaient blancs; plusieurs n'en avaient presque plus. On voyait reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille; ils ne se pressaient point de parler; ils ne disaient que ce qu'ils avaient résolu de dire. Quand ils étaient d'avis différents, ils étaient si modérés à soutenir ce qu'ils pensaient de part et d'autre, qu'on aurait cru qu'ils étaient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, et l'habitude du travail leur donnaient de grandes vues sur toutes choses: mais ce qui perfectionnait le plus leur raison, c'était le calme de leur esprit délivré des folles passions et des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissait en eux, et le fruit de leur longue vertu était d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtaient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout à coup à une si estimable vieillesse. Je trouvais la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse, et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'était un grand livre *qu'on tenait d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums*[111][a]. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect; car ils disent qu'après les dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne

[a] C'est ainsi qu'Alexandre le Grand conservait les ouvrages d'Homère. —(*Voyez* le 7ième livre de l'*Histoire naturelle* de PLINE.)

doit être si sacré aux hommes, que les lois destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois pour gouverner les peuples doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. C'est la loi, et non pas l'homme, qui doit régner. Tel est le discours de ces sages. Ensuite, celui qui présidait proposa trois questions, qui devaient être décidées par les maximes de Minos.

La première question était de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'était un roi qui avait sur son peuple un empire absolu, et qui était victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'était un homme si riche, qu'il pouvait contenter tous ses désirs. D'autres dirent que c'était un homme qui ne se mariait point, et qui voyageait pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais assujetti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'était un barbare, qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, était indépendant de toute *police*[112] et de tout besoin. D'autres crurent que c'était un homme *nouvellement affranchi*[113], parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissait plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'était un homme mourant, parce que la mort le délivrait de tout, et que tous les hommes ensemble n'avaient plus aucun pouvoir sur lui. Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avais pas oublié ce que Mentor m'avait dit souvent. "Le plus libre de tous les hommes," répondis-je, "est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les dieux, *et qu'on ne craigne qu'eux*[a]. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux dieux et à sa raison." Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

[a] "Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte."
RACINE. *Athalie*, Act i.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes: "Quel est le plus malheureux de tous les hommes?" Chacun disait *ce qui lui venait dans l'esprit*[114]. L'un disait: "C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur." Un autre disait: "C'est un homme qui n'a aucun ami." D'autres soutenaient que c'est un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos, qui dit: "Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur." À ces mots toute l'assemblée *se récria*[115]; on applaudit, et chacun crut que ce sage Lesbien remporterait le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes de Mentor: "Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables: il est doublement malheureux par son aveuglement: ne connaissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir; il craint même de le connaître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions; il ne connaît point ses devoirs; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux, et digne de l'être: son malheur augmente tous les jours; il court à sa perte, et les dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle." Toute l'assemblée avoua que j'avais vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avais rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda lequel des deux est préférable; d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre *à policer sagement*[116] les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre était préférable. "*À quoi sert*[117]," disaient-ils, "d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, et réduiront son peuple en servitude." D'autres soutenaient au contraire, que le roi pacifique

serait meilleur, parce qu'il craindrait la guerre, et l'éviterait par ses soins. D'autres disaient qu'un roi conquérant travaillerait à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendrait ses sujets maîtres des autres nations; au lieu qu'un roi pacifique les tiendrait *dans une honteuse lâcheté*[118].

On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi: "Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre, à un roi sage, qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre voudrait toujours la faire: pour étendre sa domination et sa gloire propre, il ruinerait ses peuples. À quoi sert-il à un peuple, que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son règne? D'ailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres; les victorieux mêmes *se dérèglent*[119] pendant ces temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troie; elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, *sont contraints*[120] de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchants. *Combien y a-t-il de scélérats*[121] qu'on punirait pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, *ne peut faire goûter à ses sujets*[122] les fruits d'une guerre heureusement finie: il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin, et qui usurperait celui du voisin même, mais qui ne saurait ni labourer, ni semer pour recueillir aucune moisson. Un tel

homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement[a].

"Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes; c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis: mais, s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment: Il est juste, modéré, et *commode à l'égard de*[123] ses voisins; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix; il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain, et ambitieux, tous les autres rois voisins, qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les états qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres, et sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a *au dehors*[124]. Ceux dont il jouit au dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je dois supposer qu'il gouverne par les plus sages lois. Il retranche le faste, la mollesse, et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie; surtout il applique ses sujets à l'agriculture. Par là, il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie, par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé à la vertu, qui n'est point attaché aux dou-

[a] Quelques censeurs ont voulu reconnaître Louis XIV à ce portrait.

ceurs d'une vie lâche et délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimerait mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou *à dresser*[125] des machines pour assiéger une ville; mais il le trouvera invincible *par sa multitude*[126], par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais succès mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs, si le roi n'est point assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés; ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste: les dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu de ses grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très-imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis; mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre."

J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvaient goûter ces avis; car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et *la bonne police*[127] des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avais parlé comme Minos.

Le premier de ces vieillards s'écria: "Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon, connu dans toute notre île. Minos avait consulté le dieu, pour savoir combien de temps sa race régnerait, suivant les lois qu'il venait d'établir. Le dieu lui répondit: '*Les tiens*[128] cesseront de régner

quand un étranger entrera dans ton île pour y faire régner tes lois.' Nous avions craint que quelque étranger *viendrait*[a] faire la conquête de l'île de Crète: mais le malheur d'Idoménée, et la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les lois de Minos, nous montrent le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi?"

Aussitôt les vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré; et le premier, me prenant par la main, annonce au peuple déjà impatient, dans l'attente d'une décision, que j'avais remporté le prix. À peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun pousse des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentissent de ce cri: "Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, règne sur les Crétois!"

J'attendis un moment, et je faisais signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disait à l'oreille: "Renoncez-vous à votre patrie? l'ambition de régner vous fera-t-elle oublier *Pénélope*[b], qui vous attend comme sa dernière espérance, et le grand Ulysse, que les dieux avaient résolu de vous rendre?" Ces paroles percèrent mon cœur, et me soutinrent contre le vain désir de régner.

Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi: "O illustres Crétois, je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter *marque bien*[129] que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette île, et y fera régner les lois de ce sage roi; mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'oracle. J'ai accompli la prédiction; je suis venu dans cette île; j'ai découvert le vrai sens des lois, et je souhaite que mon explication serve

[a] *Viendrait* est considéré comme une faute par la plupart des grammairiens. Selon eux il faudrait dire *Nous avions craint que quelque étranger ne vînt* etc. Voyez la Grammaire de l'*éditeur*.

[b] La beauté de *Pénélope* (mère de Télémaque) l'avait exposée aux importunités de plusieurs princes qui voulaient l'épouser, croyant qu'Ulysse était mort au siége de Troie.

à les faire régner avec l'homme que vous cnoisirez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre, la petite île d'Ithaque, aux cent villes de Crète, à la gloire et à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'était pas dans l'espérance de régner ici; c'était pour mériter votre estime et votre compassion; c'était afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon père Ulysse, et consoler ma mère Pénélope, que régner sur tous les peuples de l'univers. Ô Crétois, vous voyez le fond de mon cœur: il faut que je vous quitte: mais la mort seule pourra finir ma reconnaissance. Oui, jusques au dernier soupir, Télémaque aimera les Crétois, et s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre."

À peine eus-je parlé, qu'il s'éleva dans toute l'assemblée un bruit sourd, semblable à celui des vagues de la mer qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns disaient: "Est-ce quelque divinité sous une figure humaine?" D'autres soutenaient qu'ils m'avaient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnaissaient. D'autres s'écriaient: "*Il faut le contraindre*[130] de régner ici." Enfin, je repris la parole, et chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allais point accepter ce que j'avais refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis:

"Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les lois, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi, je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, et plus en état de m'instruire en obéissant, pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans ces jeux d'esprit et de corps, mais *qui se soit vaincu lui-même*[a]; cherchez un

[a] Celui qui est le maître de son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes.—*Prov.* xvi. 32.

homme qui ait vos lois écrites dans le fond de son cœur, et dont toute la vie soit la pratique de ces lois; que ses actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir."

Tous les vieillards, charmés de ce discours, et voyant toujours croître les applaudissements de l'assemblée, me dirent: "Puisque les dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner nos lois. Connaissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération?" "Je connais," leur dis-je d'abord, "un homme de qui je tiens tout ce que vous avez estimé en moi; c'est sa sagesse, et non pas la mienne, qui vient de parler; il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre."

En même temps toute l'assemblée jeta les yeux sur Mentor, que je montrais, le tenant par la main. Je racontais les soins qu'il avait eus de mon enfance, les périls dont il m'avait délivré, les malheurs qui étaient venus fondre sur moi dès que j'avais cessé de suivre ses conseils.

D'abord on ne l'avait point regardé, à cause de ses habits simples et négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sais quoi de ferme et d'élevé; on remarqua la vivacité de ses yeux, et la vigueur avec laquelle il faisait jusqu'aux moindres actions. On le questionna; il fut admiré: on résolut de le faire roi. *Il s'en défendit*[131] sans s'émouvoir: il dit qu'il préférait les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté; que les meilleurs rois étaient malheureux en ce qu'ils ne faisaient presque jamais les biens qu'ils voulaient faire, et qu'ils faisaient souvent, *par la surprise*[132] des flatteurs, les maux qu'ils ne voulaient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. "Quand on est roi," disait-il, "on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public."

Alors les Crétois, ne pouvant revenir de leur surprise, lui demandèrent quel homme ils devaient choisir. "Un homme," répondit-il, "qui vous connaisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, et qui craigne de vous gouverner. Celui qui désire la royauté ne la connaît pas; et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connaissant point? Il la cherche pour lui; et vous devez désirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous."

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refusaient la royauté, recherchée par tant d'autres; ils voulurent savoir avec qui ils étaient venus. Nausicrate, qui les avait conduits depuis le port jusques au cirque où l'on célébrait les jeux, leur montra Hazaël avec lequel Mentor et moi nous étions venus de l'île de Chypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils surent que Mentor avait été esclave d'Hazaël; qu'Hazaël, touché de la sagesse et de la vertu de son esclave, *en avait fait son conseil*[133] et son meilleur ami; que cet esclave mis en liberté était le même qui venait de refuser d'être roi; et qu'Hazaël était venu de Damas en Syrie, pour s'instruire des lois de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissait son cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël: "Nous n'osons vous prier de nous gouverner, car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire: d'ailleurs *vous êtes trop détaché*[134] des richesses et de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples." Hazaël répondit: "Ne croyez pas, ô Crétois, que je méprise les hommes. Non, non: je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons et heureux; mais ce travail est rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux, et ne peut éblouir que des âmes vaines. La vie est courte; les grandeurs irritent plus les passions, qu'elles ne peuvent les contenter: c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Adieu: je ne songe qu'à retourner dans une vie

paisible et retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, et où les espérances qu'on tire de la vertu, pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avais quelque chose à souhaiter, ce ne serait pas d'être roi, ce serait de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez."

Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Mentor: "Dites-nous, ô le plus sage et le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi: nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire." Il leur répondit: "Pendant que j'étais dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignait aucun empressement: c'est un vieillard assez vigoureux. J'ai demandé quel homme c'était; on m'a répondu qu'il s'appelait Aristodème. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disait que ses deux enfants étaient au nombre de ceux qui combattaient; il a paru n'en avoir aucune joie: il a dit que pour l'un il ne lui souhaitait point les périls de la royauté, et qu'il aimait trop la patrie pour consentir que l'autre régnât jamais. Par là, j'ai compris que ce père aimait d'un amour raisonnable l'un de ses enfants qui a de la vertu, et qu'il ne flattait point l'autre dans ses déréglements. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu: 'Il a longtemps porté les armes, et il est couvert de blessures; mais sa vertu sincère et ennemie de la flatterie l'avait rendu incommode à Idoménée. C'est ce qui empêcha ce roi de s'en servir dans le siége de Troie: il craignit un homme qui lui donnerait de sages conseils qu'il ne pourrait se résoudre à suivre; il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manquerait pas d'acquérir bientôt; il oublia tous ses services; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes grossiers et lâches qui n'estiment que les richesses, mais content dans sa pauvreté. Il vit gaîment dans un endroit écarté de l'île, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement; ils sont heureux. Par leur frugalité et par leur travail, ils se

sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au delà de ses besoins et de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte, il les instruit; il juge tous les différends de son voisinage; il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père, après l'avoir longtemps souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé: il s'est abandonné à une folle ambition et à tous les plaisirs.'

"Voilà, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté: vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux? pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connaît et que vous connaissez; qui sait la guerre; qui a montré son courage non-seulement contre les flèches et contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie; qui aime le travail; qui sait combien l'agriculture est utile à un peuple; qui déteste le faste; qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfants; qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre: en un mot, un homme qui est déjà le père du peuple. Voilà votre roi, s'il est vrai que vous désiriez de faire régner chez vous les lois du sage Minos."

Tout le peuple s'écria: "Il est vrai, Aristodème est tel que vous le dites; c'est lui qui est digne de régner." Les vieillards le firent appeler: on le chercha dans la foule, où il était confondu avec les derniers du peuple. Il parut tranquille. On lui déclara qu'on le faisait roi. Il répondit: "Je n'y puis consentir qu'à trois conditions: la première, que je quitterai la royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez aux lois; la seconde, que je serai libre de continuer une vie simple et frugale; la troisième, que mes enfants n'auront aucun rang, et qu'après ma mort on les traitera sans distinction, selon leur mérite, comme le reste des citoyens."

À ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadème fut mis par le chef des vieillards gardes des lois, sur la tête d'Aristodème. On fit des sacrifices à Jupiter, et aux autres grands dieux. Aristodème nous fit des présents, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les lois de Minos écrites de la main de Minos même; il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crète, depuis *Saturne et l'âge d'or*[a]; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les secours dont il pourrait avoir besoin.

Télémaque décrit la ville de Tyr, et les Phéniciens.

J'ADMIRAIS l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer, dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du midi; elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neige tombent, comme des torrents, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous, on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paraissent aussi vieux que la terre

[a] *Saturne*, chassé du ciel par Jupiter, se réfugia en Italie. Ce fut là qu'il enseigna l'agriculture aux hommes, et le temps de son règne fut si heureux qu'on l'appela l'âge d'or.

"Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo,
Arma Jovis fugiens, et regnis exsul ademptis."

Saturne fut le premier qui, fuyant les armes de Jupiter, vint de l'Olympe dans cette contrée, et s'y réfugia, après avoir été détrôné."
VIRG. *Æn.* viii. 319.

"Aurea, quæ perhibent, illo sub rege fuêre,
Sæcula; sic placidâ populos in pace regebat."

L'âge d'or, qu'on vante si souvent, arriva sous son règne: tant était douce et tranquille la paix qu'il faisait goûter à ses peuples.
VIRG. *Æn.* viii. 324.

où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages, dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent, avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe fraîche: là coulent mille divers ruisseaux d'une eau claire, qui distribuent l'eau partout. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin: le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, semblables à deux bras, qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Égypte, et la pourpre tyrienne, deux fois teinte d'un éclat merveilleux: cette teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer: on s'en sert pour des laines fines, qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens font le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de *Gadès*[a], et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui

[a] *Gadès*, aujourd'hui *Cadix*, ville de l'Espagne Bétique, dans une

environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la Mer Rouge; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvais rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout était en mouvement. Je n'y voyais point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes y sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre; à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

"D'où vient," disais-je à *Narbal*[a], "que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples?" "Vous le voyez," me répondit-il; "la situation de Tyr est heureuse pour le commerce. C'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation: les Tyriens furent les premiers, s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité, qui domptèrent les flots longtemps avant l'âge de *Tiphys et des Argonautes*[b] tant vantés dans la Grèce: ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues et des tempêtes, qui sondèrent les abîmes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Égyptiens et des Babyloniens, enfin qui réunirent tant de peuples que la mer avait séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres, sobres et

petite île voisine du continent, vis-à-vis du port de Mnestée. Elle fut bâtie par les Tyriens, et c'est une de leurs plus anciennes colonies.

[a] *Narbal* était le commandant du vaisseau sur lequel Télémaque s'était rendu à Tyr.

[b] *Tiphys*, fameux pilote qui conduisit le navire Argo, sur lequel les princes grecs nommés *Argonautes* s'embarquèrent pour aller dans la Colchide y conquérir la toison d'or.

ménagers; ils ont une exacte police; ils sont parfaitement d'accord entre eux; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers. Voilà, sans aller chercher d'autres causes, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leurs ports un si utile commerce. Si la division et la jalousie se mettaient entre eux, s'ils commençaient à s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté; si les premiers de la nation méprisaient le travail et l'économie; si les arts cessaient d'être en honneur dans leur ville; s'ils manquaient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéraient tant soit peu les règles d'un commerce libre; s'ils négligeaient leurs manufactures, et s'ils cessaient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites, chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez."

"Mais expliquez-moi," lui disais-je, "les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce." "Faites," me répondit-il, "comme on fait ici: recevez bien et facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup, est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers; souffrez même quelque chose d'eux; craignez d'exciter leur jalousie par votre hauteur; soyez constant dans les règles du commerce; qu'elles soient simples et faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévèrement la fraude, et même la négligence ou le faste des marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il faut que le prince ne s'en mêle point, de peur de le gêner, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine; autrement il les découragera: il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses états. Le commerce est comme certaines sources: si vous voulez détourner leur cours, vous

les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous; si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement, et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque temps la gloire de Tyr est bien obscurcie. Oh! si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le règne de *Pygmalion*[a], vous auriez été bien plus étonné! Vous ne trouvez plus maintenant ici que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine."

FÉNELON.

FÉNELON (*François* de SALIGNAC de la MOTTE).

Né au château de Fénelon, en Querci, le 6 août 1651; il mourut à Cambrai, le 7 janvier 1715.

Membre de l'Académie française, archevêque de Cambrai, cet illustre écrivain dut à son immortel Télémaque le surnom de Racine de la prose. Ce chef-d'œuvre de style poétique, de morale et de politique, fut composé pour l'éducation du duc de Bourgogne, dont Fénelon était le digne précepteur. Ses *Fables*, pleines d'élégance, de grâce et de naturel, ainsi que ses *Dialogues des morts*, où de hautes leçons morales sont cachées sous les discussions familières et intéressantes des plus illustres personnages de l'histoire, tendaient aussi au même but.

Son *Traité de l'existence de Dieu* se distingue par la force de la vérité qui s'y trouve présentée et par les connaissances profondes et variées de l'auteur.

De sévères vérités (voyez la page 13) exprimées cependant avec modération dans le Télémaque, des portraits tracés avec la conscience d'un homme de bien, lui aliénèrent la faveur de Louis XIV qui, en 1693, le relégua à Cambrai, dont il le fit nommer archevêque. C'est là qu'il passa le reste de ses jours dans la pratique de toutes les vertus religieuses et dans la culture des lettres.

Fénelon est le premier de tous les prosateurs français par son style pur, coulant, harmonieux, plein de grâce et d'imagination.

[a] *Pygmalion*, roi de Tyr. Il se rendit odieux par son avarice et sa cruauté. Il fit périr Sichée, mari de Didon, sa sœur, afin de s'emparer de ses richesses. Didon s'enfuit et alla fonder une nouvelle ville en Afrique, la célèbre Carthage.

FRAGMENTS DES AVENTURES DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

Gil Blas s'engage au service du docteur Sangrado, et devient un célèbre médecin.

Je résolus d'aller trouver le seigneur *Arias de Londona*[a], et de choisir dans son registre une nouvelle *condition*[1]; mais, comme j'étais près d'entrer dans le *cul-de-sac*[b][2] où il demeurait, je rencontrai le docteur Sangrado: je pris la liberté de le saluer. *Il me remit*[3] dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit; et, témoignant quelque joie de me voir: "Eh! te voilà, mon enfant," me dit-il, "je pensais à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, et je songeais que *tu serais bien mon fait*[4] si tu savais lire et écrire." "Monsieur," lui répondis-je, "*sur ce pied-là je suis donc votre affaire*[5]." "Cela étant," reprit-il, "tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi; tu n'y auras que de l'agrément; je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de *gages*[6], mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement, et je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon élève que mon valet."

J'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrais, sous un si savant maître, me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur-le-champ pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinait; et cet emploi consistait à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyaient chercher pendant qu'il était en ville. Il y avait pour cet effet au logis un registre dans lequel une vieille servante, *qu'il avait pour tout domestique*[7], marquait les adresses; mais, outre qu'elle ne savait point l'orthographe, elle écrivait si mal qu'on ne pouvait le plus souvent déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvait justement appeler un registre

[a] *Arias de Londona* était un agent à Valladolid qui se chargeait de placer les domestiques.

[b] *Cul-de-sac.* Petite rue qui n'a point d'issue. On dit aussi, *Impasse.*

mortuaire, puisque les gens dont je prenais les noms mouraient presque tous. J'inscrivais, pour ainsi dire, les personnes qui voulaient partir pour l'autre monde, comme un commis, dans un bureau de voiture publique, écrit le nom de ceux qui *retiennent des places*[8]. J'avais souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avait point, en ce temps-là, de médecin à Valladolid plus *accrédité*[9] que le docteur Sangrado. Il s'était mis en réputation dans le public par un *verbiage spécieux*[10] soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses qui lui avaient fait plus d'honneur qu'il n'en méritait.

Il ne manquait pas de pratiques, ni par conséquent de bien. Il n'en faisait pas toutefois meilleure chère : on vivait chez lui très-frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites ou du fromage. Il disait que ces aliments étaient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire à être *broyés*[11] plus aisément. Néanmoins, *bien qu'il les crût*[12] de facile digestion, il ne voulait point qu'on s'en *rassasiât*[13] ; en quoi, certes, il se montrait fort raisonnable. Mais s'il nous défendait, à la servante et à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettait de boire de l'eau *à discrétion*[14]. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus, il nous disait quelquefois : "Buvez, mes enfants ; la santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment ; c'est un dissolvant universel. Le *cours*[15] du sang est-il ralenti, elle le précipite ; est-il trop rapide, elle en arrête l'impétuosité." Notre docteur était de si bonne foi sur cela qu'il ne buvait jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définissait la vieillesse une *phthisie*[a][16] naturelle qui nous dessèche et nous consume ; et, sur cette définition, il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il sou-

[a] *Phthisie*, du grec φθίσις (*phthisis*), dérivé du verbe φθίω (*phthiō*) ou φθέω (*phtheō*), je sèche, je corromps. Terme de Médecine. Il se dit de toute sorte de maigreur et de consomption du corps, de quelque cause qu'elle vienne.

tenait que le vin les use et les détruit; et il disait fort éloquemment que cette liqueur funeste est pour eux, comme pour tout le monde, un ami qui trahit et un plaisir qui trompe.

Malgré ces beaux raisonnements, après avoir été huit jours dans cette maison, je commençai à sentir de grands maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel et à la mauvaise nourriture que je prenais. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourrait se relâcher et me donner un peu de vin à mes repas; mais il était trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. "Si tu sens," me dit-il, "quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocents pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La sauge, par exemple, et la *véronique*[17], leur donnent un goût délectable; et si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'*œillet*[18], de *romarin*[19] ou de *coquelicot*[20]."

Il avait beau[21] vanter l'eau, et m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, j'en buvais avec tant de modération que, s'en étant aperçu, il me dit: "Eh! vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé; tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parties de la bile, et qu'à leur donner plus d'activité; au lieu qu'il les faut noyer par un *délayant*[22] copieux. Ne crains pas, mon enfant, que l'abondance de l'eau affaiblisse ou refroidisse ton estomac: loin de toi cette *terreur panique*[a] que tu te fais peut-être de la boisson fréquente. Je te garantis de l'événement; et si tu ne me trouves pas *bon pour t'en répondre*[23], *Celse*[b] même *t'en sera garant*[24]. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau: ensuite, il dit en termes exprès que ceux qui, pour boire du vin, s'excusent sur la

[a] Terreur subite, dont on est troublé sans sujet. *Terreur panique* dans l'histoire grecque se dit particulièrement de l'épouvante qui se répandit parmi les Gaulois, attaqués par les Grecs auprès du temple de Delphes: on a supposé que le dieu Pan avait pris, en cette occasion, la défense des Grecs, et répandu l'effroi parmi les barbares.

[b] *Celse*, médecin et philosophe, l'Hippocrate des Latins (A.D. 36).

faiblesse de leur estomac, font une injustice manifeste à ce viscère, et cherchent à couvrir leur sensualité."

Comme j'aurais eu mauvaise grâce de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je parus persuadé qu'il avait raison ; j'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de Celse, ou plutôt je commençai à noyer la bile en buvant copieusement de cette liqueur ; et, quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé *l'emportait sur*[25] l'expérience. J'avais, comme on voit, une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent *à un point*[26] que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de sentiment.

"Écoute, mon enfant," me dit-il un jour, "je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude avant de les récompenser. Je suis content de toi, je t'aime ; et, sans attendre que tu m'aies servi plus longtemps, je vais faire ton bonheur. Je veux tout à l'heure te découvrir *le fin*[27] de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connaissance dans mille sciences pénibles ; et moi, je prétends t'abréger un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la *physique*[a], la *pharmacie*[b], la *botanique*[c], et l'*anatomie*[d]. Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner et faire boire de l'eau chaude : voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce merveilleux secret que je te révèle, et que la nature, impénétrable à mes confrères, n'a pu *dérober à*[28] mes observations, est renfermé dans ces deux points : dans la

[a] *Physique*, du grec φύσις (*phusis*), nature. Science qui a pour objet les propriétés accidentelles ou permanentes des corps matériels, lorsqu'on les étudie sans les décomposer chimiquement.

[b] *Pharmacie*, du grec φάρμακον (*pharmakon*), dérivé probablement de φέρω (*pherô*), je porte, et de ἄκος (*akos*), remède, ou ἄχος (*achos*), douleur. L'art de préparer et de composer les médicaments.

[c] *Botanique*, du grec βοτάνη (*botanê*), herbe.

[d] *Anatomie*, du grec ἀνά (*ana*), à travers, et de τέμνω (*temnô*), je coupe.

saignée et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre, tu sais la médecine *à fond*[29], et, profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux," continua-t-il, "me soulager présentement: tu tiendras le matin notre registre, et l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse et du clergé, tu iras pour moi dans les maisons du *tiers état*[30] où l'on m'appellera; et, lorsque tu auras travaillé quelque temps, je te ferai *agréger*[31] à notre corps. Tu es savant, Gil Blas, avant que d'être médecin; au lieu que les autres sont longtemps médecins, et la plupart toute leur vie, avant que d'être savants."

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut; et, pour reconnaître les bontés qu'il avait pour moi, je l'assurai que je suivrais toute ma vie ses opinions, *quand elles seraient*[32] contraires à celles d'*Hippocrate*[a]. Cette assurance pourtant n'était pas tout à fait sincère: je désapprouvais son sentiment sur l'eau, et je me proposais de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis *au croc*[33] mon habit, pour en prendre un de mon maître et me donner l'air d'un médecin. Après quoi je me disposai à exercer la médecine aux dépens de *qui il appartiendrait*[34]. Je débutai par un *alguazil*[b] qui avait une *pleurésie*[35][c]: j'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde et qu'on ne *lui plaignît*[36] point l'eau. J'entrai ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisait pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son sang que celui de l'alguazil, et je ne lui défendis point la boisson. Je reçus douze *réaux*[37] pour mes ordonnances; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que *je ne*

[a] *Hippocrate.* Né à Cos en 460 av. J.-C. et surnommé le *prince de la médecine.*

[b] *Alguazil* (on prononce *algouazil*), agent de police espagnol.

[c] *Pleurésie,* du grec πλευρά (*pleura*), plèvre. En anatomie, on donne le nom de *plèvre* à la membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine, et, en médecine, on appelle *pleurésie,* une douleur de côté fort vive, causée par l'inflammation de la plèvre, et souvent de la partie externe du poumon.

demandai plus que plaie et bosse[38]. En sortant de la maison du pâtissier, je rencontrai Fabrice, que je n'avais point vu depuis la mort du licencié Sédillo. Il me regarda pendant quelque temps avec surprise; puis *il se mit à rire de toute sa force, en se tenant les côtés*[39]. Ce n'était pas sans raison: j'avais un manteau qui traînait à terre, avec un pourpoint et un haut-de-chausses quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne fallait. Je pouvais passer pour une figure originale. Je le laissai *s'épanouir la rate*[40], non sans être tenté de suivre son exemple; mais je me contraignis pour garder le décorum dans la rue, et mieux contrefaire le médecin, qui n'est pas un animal risible. Si mon air ridicule avait excité les ris de Fabrice, mon sérieux les redoubla; et, lorsqu'il *s'en fut bien donné*[41], "Ma foi! Gil Blas," me dit-il, "te voilà plaisamment équipé! Qui t'a déguisé de la sorte?" "*Tout beau*[42], mon ami," lui répondis-je, "tout beau! respecte un nouvel Hippocrate. Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond; et, comme il ne peut *fournir à*[43] tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, et moi dans les petites." "Fort bien," reprit Fabrice; "c'est-à-dire, qu'il t'abandonne le sang du peuple, et se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage; *il vaut mieux*[44] avoir affaire à la populace qu'*au grand monde*[45]. *Vive*[46] un médecin de *faubourg*[47]! ses fautes sont moins en vue, et ses assassinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant," ajouta-t-il, "ton sort me paraît digne d'envie; et, pour parler comme *Alexandre*[a], si je n'étais pas Fabrice, je voudrais être Gil Blas."

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avait pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'alguazil et du pâtissier; puis nous

[a] Alexandre, roi de Macédoine, dit à ses officiers qui s'étaient moqués de Diogène: "Pour moi, si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène." *Voyez* PLUTARQUE.

entrâmes dans un café pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'était. J'en bus *à longs traits*[48]; et, *n'en déplaise à*[49] l'oracle latin, *à mesure que*[50] j'en versais dans mon estomac, je sentais que ce viscère ne me *savait pas mauvais gré*[51] des injustices que je lui faisais. Ensuite, voyant que la nuit approchait, nous nous séparâmes, après nous être mutuellement promis que le jour suivant, l'après-dînée, nous nous retrouverions au même lieu.

Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de succès que de capacité.

Je ne fus pas sitôt au logis que le docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avais vus, et lui remis entre les mains huit réaux qui me restaient des douze que j'avais reçus pour mes ordonnances. "Huit réaux!" me dit-il, après les avoir comptés, "c'est peu de chose pour deux visites; mais il faut tout prendre." *Aussi les prit-il*[1] presque tous. Il en garda six, et me donna les deux autres. "Tiens, Gil Blas," poursuivit-il, "voilà pour commencer à te faire un *fonds*[2]; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami, car il y aura, s'il plaît au ciel, bien des maladies cette année."

J'avais lieu d'être[3] content de mon partage. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut, et *me remis en campagne*[4]. Je visitai plusieurs malades que j'avais inscrits, et je les traitai tous de la même manière, *bien qu'*[5]ils eussent des maux différents. Jusques-là, les choses s'étaient passées sans bruit, et personne, grâce au ciel, ne s'était encore révolté contre mes ordonnances; mais, quelque excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne saurait manquer de censeurs. J'entrai chez un marchand épicier qui avait un fils *hydropique*[a]. J'y trouvai un petit

[a] *Hydropique*, du grec ὕδωρ (*hudôr*), eau, et d'ὦψ (*ôps*), aspect, parce qu'on reconnaît la présence de l'eau à l'enflure du corps de celui qui est attaqué d'hydropisie.

médecin brun qu'on nommait le docteur Cuchillo, et qu'un parent du maître de la maison *venait d'amener*[6]. Je fis de profondes révérences à tout le monde, et particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avait appelé pour le consulter sur la maladie *dont il s'agissait*[7]. Il me salua d'un air grave; puis, m'ayant *envisagé*[8] quelques moments avec beaucoup d'attention: "Seigneur docteur," me dit-il, "je vous prie d'excuser ma curiosité: je croyais connaître tous les médecins de Valladolid, mes confrères, et je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de temps vous soyez venu vous établir dans cette ville." Je répondis que j'étais un jeune praticien, et que je ne travaillais encore que sous les auspices du docteur Sangrado. "Je vous félicite," reprit-il poliment, "d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très-habile, quoique vous paraissiez fort jeune." Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savais s'il avait parlé sérieusement, ou s'il s'était moqué de moi; et je rêvais à ce que je devais lui répliquer, lorsque l'épicier, prenant ce moment pour parler, nous dit: "Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'art de la médecine: examinez, s'il vous plaît, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir."

Là-dessus le petit médecin se mit à observer le malade; et, après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvraient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensais qu'on dût le traiter. "Je suis d'avis," répondis-je, "qu'on le saigne tous les jours, et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment." À ces paroles, le médecin me dit en souriant d'un air plein de malice: "Et vous croyez que ces remèdes lui sauveront la vie?" "N'en doutez pas," m'écriai-je, d'un ton ferme, "ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au seigneur Sangrado." "Sur ce pied-là," reprit-il, "Celse a grand tort d'assurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif et la

faim." "Oh! Celse," lui repartis-je, "n est pas mon oracle; il se trompait comme un autre, et quelquefois *je me sais bon gré*[9] d'aller contre ses opinions." "Je reconnais à vos discours," me dit Cuchillo, "la pratique sûre et satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée et la boisson font sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains!" "*N'en venons point aux invectives*[10]," interrompis-je assez brusquement: "un homme de votre profession *a bonne grâce*[11] de faire de pareils reproches! Allez, allez, monsieur le docteur, sans saigner et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde; et vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. *Si vous en voulez au*[12] seigneur Sangrado, écrivez contre lui, il vous répondra, et nous verrons de quel côté seront les rieurs." "Par saint Jacques et par saint Denis!" interrompit-il à son tour avec *emportement*[13], "vous ne connaissez guère le docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que j'ai *bec et ongles*[14], et que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption et sa vanité, n'est qu'un *original*[15]." La figure du petit médecin me fit mépriser sa colère. Je lui répliquai avec aigreur; il me repartit de la même sorte, et bientôt nous *en vînmes aux gourmades*[16]. Nous eûmes le temps de nous donner quelques coups de poing et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier et son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils *en furent venus à bout*[17], ils me payèrent ma visite, et retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, *peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre*[18]. J'allai voir un gros chantre qui avait la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra si *récalcitrant*[19] contre ce spécifique qu'il *se mit à*[20] jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jeter par les fenêtres. Je sortis de chez lui plus vite que je n'y étais entré. Je ne voulus plus voir de malades ce jour-là, et je gagnai l'hôtellerie où j'avais donné rendez-

vous à Fabrice. Il y était déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes un peu d'excès, et nous nous en retournâmes chez nos maîtres *en bon état*[21], c'est-à-dire, *entre deux vins*[22]. Le seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon ivresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le *démêlé*[23] que j'avais eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restait encore de mon combat. D'ailleurs, *il entrait pour son compte*[24] dans le rapport que je lui faisais ; et, se sentant piqué contre Cuchillo, "Tu as bien fait, Gil Blas," me dit-il, "de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit *avorton*[25] de la Faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques ? L'ignorant ! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage . . ."

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu, tant il était en colère ; car, pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur, j'avais mis dans mon rapport quelques circonstances *de mon crû*[26]. Cependant, *tout occupé qu'il était*[27] de ce que je venais de lui dire, *il ne laissa pas de s'apercevoir*[28] que je buvais ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire. Effectivement, le vin m'avait fort altéré. Tout autre que Sangrado *se serait défié*[29] de la soif qui me pressait, et des grands coups que j'avalais ; mais lui, il s'imagina *bonnement*[30] que je commençais à prendre goût aux boissons aqueuses. "À ce que je vois, Gil Blas," me dit-il en souriant, "tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vraiment ! tu la bois comme du nectar. Cela ne m'étonne point, mon ami, je savais bien que tu t'accoutumerais à cette liqueur." "Monsieur," lui répondis-je, "chaque chose a son temps ; *je donnerais à l'heure qu'il est, un muid de vin pour*[31] une pinte d'eau." Cette réponse charma le docteur, qui ne perdit pas une si belle occasion de *relever*[32] l'excellence de l'eau.

Cependant d'autres *désagréments*[33] que *je ne tardai pas*[34] à éprouver, finirent par me détacher de la médecine. Je repris mon habit brodé, et après avoir dit adieu à mon maître, qui tâcha vainement de me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, et je me hâtai de fuir d'un séjour où j'avais commis tant de meurtres.

Gil Blas devient le favori de l'archevêque de Grenade, et le canal de ses grâces.

J'avais été, dans l'après-dînée, chercher mes hardes et mon cheval à l'hôtellerie où j'étais logé; après quoi j'étais revenu souper à l'archevêché, où l'on m'avait préparé une chambre fort propre et un lit de duvet. Le jour suivant, monseigneur me fit appeler de bon matin. C'était pour me donner une homélie à transcrire; mais il me recommanda de la copier avec toute l'exactitude possible. Je n'y manquai pas; je n'oubliai ni accent, ni point, ni virgule. *Aussi*[1] la joie qu'il en témoigna fut mêlée de surprise. "Est-il possible!" s'écria-t-il avec transport lorsqu'il eut *parcouru des yeux*[2] tous les feuillets de ma copie, "vit-on jamais rien de si correct! Vous êtes trop bon copiste pour n'être pas grammairien. Parlez-moi confidemment, mon ami: n'avez-vous rien trouvé, en écrivant, qui vous ait choqué? quelque négligence dans le style, ou quelque terme impropre?" "Oh! monseigneur," lui répondis-je d'un air modeste, "je ne suis point assez éclairé pour faire des observations critiques; et quand je le serais, je suis persuadé que les ouvrages de Votre Grandeur échapperaient à ma censure." Le prélat sourit de ma réponse. Il ne répliqua point; mais il me laissa voir, au travers de toute sa piété, qu'il n'était pas auteur *impunément*[3].

J'achevai de gagner ses bonnes grâces par cette flatterie. Je lui devins plus cher de jour en jour; et j'appris enfin de don Fernand, qui le venait voir très-souvent, que j'en étais aimé de manière que je pouvais compter ma fortune faite. Cela me fut confirmé peu de temps après par mon maître même; et voici à quelle occasion. Un soir il répéta devant moi, avec enthousiasme, dans son cabinet, une homélie qu'il devait prononcer le lendemain dans sa cathédrale. Il ne se contenta pas de me demander ce que j'en pensais en général, il m'obligea de lui dire quels endroits m'avaient le plus frappé. J'eus le bonheur de lui citer ceux qu'il estimait davantage, ses morceaux favoris. Par là, je passai dans son esprit pour un homme qui avait une connaissance délicate des vraies beautés d'un ouvrage.

"Voilà," s'écria-t-il, "ce qu'on appelle avoir du goût et du sentiment! Va, mon ami, tu n'as pas, je t'assure, l'oreille *béotienne*[4]." En un mot, il fut si content de moi qu'il me dit avec vivacité: "Sois, Gil Blas, sois désormais sans inquiétude sur ton *sort*[5]; je me charge de *t'en faire un*[6] des plus agréables. Je t'aime, et pour te le prouver, je te fais mon confident."

Je n'eus pas sitôt entendu ces paroles, que je tombai aux pieds de sa grandeur, tout pénétré de reconnaissance. J'embrassai de bon cœur ses jambes *cagneuses*[7], et je me regardai comme un homme qui était *en train*[8] de s'enrichir. "Oui, mon enfant," reprit l'archevêque, dont mon action avait interrompu le discours, "je veux te rendre dépositaire de mes plus secrètes pensées. Écoute avec attention ce que je vais te dire. Je me plais à prêcher: mes homélies touchent les pécheurs, *les font rentrer en eux-mêmes*[9], et recourir à la pénitence. J'ai la satisfaction de voir un avare, effrayé des images que je présente à sa cupidité, ouvrir ses trésors et les répandre d'une prodigue main; d'arracher un voluptueux aux plaisirs, de remplir d'ambitieux les ermitages, et d'affermir dans leur devoir quantité de gens qui semblent être tentés de s'en écarter. Ces conversions, qui sont fréquentes, devraient toutes seules m'exciter au travail. Néanmoins je t'avouerai ma faiblesse, je me propose encore un autre prix, un prix que la délicatesse de ma vertu me reproche inutilement; c'est l'estime que le monde a pour les écrits finis et *limés*[10]. L'honneur de passer pour un parfait orateur a des charmes pour moi. On trouve mes ouvrages egalement forts et délicats; mais je voudrais bien éviter le défaut des bons auteurs qui écrivent trop longtemps, et me sauver avec toute ma réputation.

"Ainsi, mon cher Gil Blas," continua le prélat, "j'exige une chose de ton zèle: quand tu t'apercevras que ma plume *sentira*[11] la vieillesse, lorsque tu me verras baisser, ne manque pas de m'en avertir. Je ne me fie point à moi là-dessus; mon amour-propre pourrait me séduire. Cette remarque demande un esprit désintéressé. Je fais choix du tien que je connais bon; *je m'en rapporterai à*[12] ton jugement." "Grâces au ciel," lui dis-je, "monseigneur,

vous êtes encore fort éloigné de ce temps-là. De plus, un esprit de la *trempe*[13] de celui de Votre Grandeur se conservera beaucoup mieux qu'un autre; ou, pour parler plus juste, vous serez toujours le même. Je vous regarde comme un autre cardinal *Ximenès*[a], dont le génie supérieur, au lieu de s'affaiblir par les années, semblait en recevoir de nouvelles forces." "Point de flatterie," interrompit-il, "mon ami. Je sais que je puis tomber tout d'un coup. À mon âge, on commence à sentir les infirmités, et les infirmités du corps *altèrent*[14] l'esprit. Je te le répète, Gil Blas, dès que tu jugeras que ma tête s'affaiblira, donne m'en aussitôt avis. Ne crains pas d'être franc et sincère; je recevrai cet avertissement comme une marque d'affection pour moi. D'ailleurs, *il y va de ton intérêt*[15]: si, par malheur pour toi, il me revenait qu'on dît dans la ville que mes discours n'ont plus leur force ordinaire, et que je devrais me reposer, je te le déclare tout net, tu perdrais avec mon amitié la fortune que je t'ai promise. Tel serait le fruit de ta sotte discrétion."

L'archevêque tombe en apoplexie. De l'embarras où se trouve Gil Blas, et de quelle façon il en sort.

Deux mois après, dans le temps de ma plus grande faveur, nous eûmes une *chaude*[1] alarme au palais épiscopal: l'archevêque tomba en apoplexie. On le secourut si promptement, et on lui donna de si bons remèdes que, quelques jours après, *il n'y paraissait plus*[2]. Mais son esprit en reçut une *rude atteinte*[3]. Je le remarquai bien dès le premier discours qu'il composa. Je ne trouvai pas toutefois la différence, qu'il y avait de celui-là aux autres, assez sensible pour conclure que l'orateur commençait à baisser. J'attendis encore une homélie pour mieux savoir *à quoi m'en tenir*[4]. Oh! pour celle-là, elle fut décisive. Tantôt le bon prélat se *rabattait*[5]; tantôt il s'élevait trop haut, ou descendait trop bas: c'était un discours diffus, une rhétorique de *régent usé*[6], une *capucinade*[7].

Je ne fus pas le seul *qui y prit garde*[8]. La plupart des auditeurs, quand il la prononça, comme s'ils eussent été

[a] Le cardinal *Ximenès*, fameux ministre espagnol (1492).

aussi *gagés*[9] pour l'examiner, se disaient tout bas les uns aux autres: "Voilà un sermon *qui sent l'apoplexie*[10]." "Allons, monsieur l'arbitre des homélies," me dis-je alors à moi-même, "préparez-vous à faire votre office. Vous voyez que monseigneur tombe; vous devez l'en avertir, non-seulement comme dépositaire de ses pensées, mais encore de peur que quelqu'un de ses amis ne soit assez franc pour vous *prévenir*[11]. En ce cas-là, vous savez ce qu'il en arriverait; vous seriez *biffé*[12] de son testament."

Après ces réflexions, j'en faisais d'autres toutes contraires. L'avertissement *dont il s'agissait*[13] me paraissait *délicat*[14] à donner: je jugeais qu'un auteur *entêté*[15] de ses ouvrages pourrait le recevoir mal; mais, rejetant cette pensée, je me représentais qu'il était impossible qu'il le *prît en mauvaise part*[16], après l'avoir exigé de moi d'une manière si pressante. Ajoutons à cela, que je comptais bien lui parler avec adresse, et *lui faire avaler la pilule*[17] tout doucement. Enfin, trouvant que je risquais davantage à garder le silence qu'à le rompre, je me déterminai à parler.

Je n'étais plus embarrassé que d'une chose, je ne savais de quelle façon *entamer*[18] la parole. Heureusement, l'orateur lui-même me tira de cet embarras, en me demandant ce qu'on disait de lui dans le monde, et si l'on était satisfait de son dernier discours. Je répondis qu'on admirait toujours ses homélies, mais qu'il me semblait que la dernière n'avait pas si bien que les autres affecté l'auditoire. "Comment donc! mon ami," répliqua-t-il avec étonnement, "aurait-elle trouvé quelque *Aristarque*[19][a]?" "Non, monseigneur," lui repartis-je, "non. Ce ne sont pas des ouvrages tels que les vôtres que l'on ose critiquer; il n'y a personne qui n'en soit charmé. Néanmoins, puisque vous m'avez recommandé d'être franc et sincère, je prendrai la liberté de vous dire que votre dernier discours ne me paraît pas tout à fait de la force des précédents. Ne pensez-vous pas cela comme moi?"

Ces paroles firent pâlir mon maître, qui me dit avec un

[a] *Aristarque.* Nom propre d'un grammairien célèbre d'Alexandrie, qui publia neuf livres de corrections sur Homère. On l'emploie figurément pour désigner un critique judicieux et sévère.

souris forcé: "Monsieur Gil Blas, cette pièce n'est donc pas de votre goût?" "Je ne dis pas cela, monseigneur," interrompis-je tout déconcerté; "je la trouve excellente, quoiqu'un peu au-dessous de vos autres ouvrages." "Je vous entends," répliqua-t-il. "Je vous parais baisser, n'est-ce pas? *tranchez le mot*[20], vous croyez qu'il est temps que je songe à la retraite?" "Je n'aurais pas été assez hardi," lui dis-je, "pour vous parler si librement, si Votre Grandeur ne me l'eût ordonné. Je ne fais donc que lui obéir, et je la supplie très-humblement de ne me point *savoir mauvais gré*[21] de ma hardiesse." "*À Dieu ne plaise*[22]," interrompit-il avec précipitation, "à Dieu ne plaise que je vous la reproche, il faudrait que je fusse bien injuste. *Je ne trouve point du tout mauvais*[23] que vous me disiez votre sentiment; c'est votre sentiment seul que je trouve mauvais. J'ai été *furieusement la dupe de*[24] votre intelligence *bornée*[25]."

Quoique *démonté*[26], je voulus chercher quelque modification pour *rajuster les choses*[27]; mais *le moyen d'apaiser*[28] un auteur irrité, et de plus, un auteur accoutumé à s'entendre louer! "N'en parlons plus," dit-il, "mon enfant. Vous êtes encore trop jeune pour *démêler le vrai du faux*[29]. Apprenez que je n'ai jamais composé de meilleure homélie que celle qui n'a pas votre approbation. Mon esprit, grâce au ciel, n'a rien encore perdu de sa vigueur. Désormais je choisirai mieux mes confidents; j'en veux de plus capables que vous de décider. Allez," poursuivit-il, en me poussant par les épaules hors de son cabinet, "allez dire à mon trésorier qu'il vous compte cent ducats; et que le ciel vous conduise avec cette somme. Adieu, monsieur Gil Blas; je vous souhaite toutes sortes de prospérités, avec un peu plus de goût."

LE SAGE. *Gil Blas.*

LE SAGE (*Alain-Rene*).

Né à Sarzeau, près de Vannes, en 1668, mort en 1747. Ce célèbre écrivain commença sa carrière littéraire par quelques pièces de théâtre, traduites de l'espagnol. Ses comédies *Crispin rival de son maître* et *Turcaret* sont pleines de comique et de gaieté. Parmi ses romans, *Gil Blas* est un véritable chef-d'œuvre.

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE DE PAUL ET VIRGINIE.

Humanité de Virginie.

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à l'église des *Pamplemousses*[1], une négresse *marronne*[a] se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était *décharnée*[2] comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de *serpillière*[3] autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit: "Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive: il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire: il m'a traitée comme vous le voyez." En même temps elle lui montra son corps *sillonné de cicatrices profondes*[4] par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta: "Je voulais aller me noyer; mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit: Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir." Virginie, tout émue, lui répondit: "Rassurez-vous, infortunée créature! Mangez, mangez." Et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit: "Pauvre misérable! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître; en vous voyant il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui?"—"Ange de Dieu," repartit la négresse, "je vous suivrai partout où vous voudrez." Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils *passèrent à gué*[5]. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un *morne*[6], sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre

[a] *Marron, marronne*, se dit dans les colonies d'un nègre ou d'une négresse qui s'est enfui de chez son maître.

d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme *sec*[7], *olivâtre*[8], *aux yeux enfoncés*[9], et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant *ne fit pas grand compte*[10] de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais, quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble *le revers*[11] du morne par où ils étaient descendus; et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait *à jeun*[12] plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie: "Ma sœur, il est plus de midi; tu as faim et soif, nous ne trouverons point ici à dîner; redescendons le morne, et allons demander à manger au maître de l'esclave."—"Oh! non, mon ami," reprit Virginie, "il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman: 'Le pain du méchant remplit la bouche de gravier.'"—"Comment ferons-nous donc?" dit Paul; "ces arbres ne produisent que de mauvais fruits; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir."—"Dieu aura pitié de nous," reprit Virginie; "il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture." À peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent; et, après *s'être désaltérés*[13] avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient

pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le *chou*[14] que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger ; mais quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments ; mais son *aubier*[15] est si dur qu'il fait *re-brousser*[16] les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras : il n'avait point de *briquet*[17] ; et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule *pierre à fusil*[18]. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il *assujettit*[19] sous ses pieds ; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche, mais d'une espèce de bois différent. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un *moulinet*[20] dont on veut faire *mousser*[21] du chocolat, en peu de moments il vit sortir, du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à *dépouiller le chou*[22] de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre ; et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin ; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils *se doutaient*[23] bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant, Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés; car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne *s'étonnait*[24] de rien, dit à Virginie: "Notre case est vers le soleil du milieu du jour, il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ces trois pitons. Allons, marchons, mon amie." Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière, sur le bord de laquelle ils étaient, coule en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. "N'aie pas peur," lui disait-il, "je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son esclave, je me serais battu avec lui." —"Comment!" dit Virginie, "avec cet homme si grand et si méchant? À quoi t'ai-je exposé? Mon Dieu, qu'il est difficile de faire le bien! il n'y a que le mal *de*[25] facile à faire." Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: "Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne seul à notre case, pour tranquilliser nos mères."—"Oh! non," dit Paul; "je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste; tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un *ajoupa*[26] pour te mettre à l'abri." Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit sur le tronc d'un vieux arbre, penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de *scolopendre*[27] qui pendaient de son tronc. Elle

en fit des espèces de brodequins, dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient *mis en sang*[28]; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le *sentier frayé*[29] dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de *lianes*[30] et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce *fourré*[31] épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force: "Venez, venez au secours de Virginie!" Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises: "Virginie! . . . Virginie!"

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin: il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propres à allumer du feu. Il sentit alors, par son expérience, toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit: "Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi

qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh! j'ai été bien imprudente!" Et elle se prit à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul: "Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous." À peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. "C'est," dit Paul, "le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs *à l'affût*[32]." Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. "Il me semble," dit Virginie, "que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnais sa voix: serions-nous si près d'arriver, et au pied de notre montagne?" En effet un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient *revenir de*[33] leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourait à eux. À l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens: "Ô mes jeunes maîtres," leur dit-il, "que vos mères ont d'inquiétude! comme elles ont été étonnées, quand elles ne vous ont plus retrouvés au retour de l'église, où je les accompagnais! Marie, qui travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre, je les ai *fait flairer à Fidèle*[34]; et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il *s'est mis à quêter*[35] sur vos pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais quelle grâce! il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot de bois, et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute sa force. C'était sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore: enfin, il m'a conduit ici. Nous sommes au pied de la

montagne, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. Allons, mangez, et prenez des forces." Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits et une grande *calebasse*[a] remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave, et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : "Oh ! qu'il est difficile de faire le bien !" Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu ; et ayant cherché dans les rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma ; car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher ; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. "Où est le temps," leur disait-il, "où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras ? Mais maintenant, vous êtes grands, et je suis vieux." Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : "Bons petits blancs, n'ayez pas peur ; nous vous avons vus passer ce matin avec une négresse de la Rivière-Noire ; vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître. En reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules." Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules ; et Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disait à Paul : "Ô mon ami ! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense."

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. À peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient : "Est-ce vous, mes enfants ?" Ils répondirent,

avec les noirs : "Oui, c'est nous." Et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venaient au devant d'eux avec des tisons flambants. "*Malheureux*[v] enfants," dit madame de la Tour, "d'où venez-vous ? dans quelles angoisses vous nous avez jetées !"—"Nous venons," dit Virginie, "de la Rivière-Noire, demander la grâce d'une pauvre esclave marronne, à qui j'ai donné, ce matin, le déjeuner de la maison, parce qu'elle mourait de faim ; et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés." Madame de la Tour embrassa sa fille sans pouvoir parler ; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : "Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert !" Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait : "Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action." Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Naufrage de Virginie.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent ; et comme il n'était plus retenu que par une seule *ansière*[1], il fut jeté sur les rochers à une demi-encâblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. "Mon fils," lui dis-je, "voulez-vous périr ?"—"Que j'aille à son secours," s'écria-t-il, "ou que je meure !" Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors avança vers *le Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs . . . .

On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre : c'était Virginie. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer,

il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect. Nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. Dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. À cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer, et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

L'ami de Paul cherche à le consoler de la perte de Virginie.

"Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événements de la vie à supporter, pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage, et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre, et *la met aux prises*[1] avec la mort; alors son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immortel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

"Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre, et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourrait anéantir la plus petite particule de matière; et ce qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, aurait péri, lorsque les éléments, dont il était revêtu, sont indestructibles! Ah! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils: toute la nature l'annonce; je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils craignent. Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans récompense? Croyez-vous que cette même puissance, qui avait revêtu cette âme si noble d'une forme si belle,

où vous sentiez un art divin, n'aurait pu la tirer des flots? que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois que vous ne connaissez pas, ne puisse en préparer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues? Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de penser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? Et, maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au delà de la mort, par où nous en devons sortir? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe de notre terre, pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté; et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivants qui ressortissent à nous[a]; et il n'existerait rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes! Quoi! il n'y aurait d'intelligence suprême et de bonté divine, précisément que là où nous sommes; et, dans ces globes rayonnants et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les environnent, que ni les orages, ni les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y aurait qu'un espace vain et un néant éternel! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la puissance de laquelle nous avons tout reçu, nous pourrions croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se débat avec la mort, et l'innocence avec la tyrannie!

"Sans doute, il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah! si du séjour des anges elle pouvait se communiquer à vous, elle vous dirait, comme dans ses adieux: 'Ô Paul! la vie n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux lois de la nature, de l'amour et de la vertu. J'ai traversé les mers pour obéir à mes parents; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi; et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai échappé pour toujours à

[a] C'est-à-dire, *qui sont faits pour nous, qui se rapportent à nous*, nouvelle acceptation du verbe *ressortir*.

la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun des maux qui effraient les hommes ne peut plus désormais m'atteindre; et vous me plaignez! Je suis pure et inaltérable comme une particule de lumière; et vous me rappelez dans la nuit de la vie! Ô Paul! ô mon ami! souviens-toi de ces jours de bonheur où, dès le matin, nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts.

"'Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents, nous désirions être tout vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore; tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes; tout ouïe, pour entendre les concerts de nos oiseaux; tout cœur, pour reconnaître ces bienfaits. Maintenant, à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sentir alors que par de faibles organes. Ah! quelle langue pourrait décrire ces rivages d'un orient éternel, que j'habite pour toujours! Tout ce qu'une puissance infinie et une bonté céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux; tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Soutiens donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le bonheur de ta Virginie par des amours qui n'auront plus de terme, par un hymen dont les flambeaux ne pourront plus s'éteindre. Là, j'apaiserai tes regrets; là, j'essuierai tes larmes. Ô mon ami! élève ton âme vers l'infini, pour supporter des peines d'un moment.'"

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (*Jacques-Henri*), Membre de l'Institut et professeur à l'École normale, né au Havre en 1737, mort en 1814. Principaux ouvrages: *Les Harmonies de la nature*; *La Chaumière indienne*; et *Paul et Virginie*, délicieux roman qu'aucun ouvrage, a-t-on dit, n'a inspiré, et qui en a inspiré tant d'autres.

NARRATIONS, TABLEAUX ET DESCRIPTIONS.

CALME AU MILIEU DE L'OCÉAN[a].

DIX fois le soleil fit son tour sans que le vent fût apaisé. Il tombe enfin, et bientôt après un calme profond lui succède. Les ondes, violemment émues, se balancent longtemps encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs *sillons s'aplanissent*[1]; et, sur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle; la voilé, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague où la vue *a beau s'enfoncer*[2] dans l'abîme de l'étendue; un vide profond et sans bornes, le silence de l'immensité, voilà ce que présente aux matelots ce triste et fatal hémisphère. *Consternés*[3] et *glacés*[4] d'effroi, ils demandent au ciel des orages et des tempêtes; et le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeste: ce soleil, dont l'éclat naissant ranime et réjouit la terre; ces étoiles, dont les *nochers*[5][b] aiment à voir briller les feux étincelants; ce liquide cristal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumière et répète l'azur des cieux, ne forment plus qu'un spectacle funeste; et tout ce qui, dans la nature, annonce la paix et la joie, ne porte ici que l'épouvante, et ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent, on les réduit, on les *dispense*[6] d'une main avare et sévère. La nature qui voit tarir les sources de la vie en devient plus avide; et plus les ressources diminuent, plus on sent croître les besoins.

[a] Marmontel décrit dans cet extrait les souffrances de quelques-uns des premiers navigateurs espagnols qui explorèrent les côtes de l'Amérique, peu de temps après la découverte de cette contrée par Christophe Colomb.

[b] *Nocher*, du latin *nauclērus*.

À la disette enfin succède la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abîme des eaux ; car au moins sur la terre quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur et soutenir le courage ; mais au milieu d'une mer immense, solitaire, et environné du *néant*[7], l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illusion pour le sauver du désespoir : il voit comme un abîme l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours, sa pensée et ses vœux s'y perdent ; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau : cruelle alternative de douleur et de rage, où l'on voyait des malheureux, étendus sur les bancs, lever les mains vers le ciel avec des plaintes lamentables, ou courir, *éperdus*[8] et furieux, de la proue à la poupe, et demander au moins que la mort vînt finir leurs maux !

MARMONTEL. *Les Incas.*

MARMONTEL (*Jean-François*),

Membre et secrétaire-perpétuel de l'Académie française, né en 1723, mort en 1799. Principaux ouvrages : *Les Incas* ou *La destruction de l'empire du Pérou*, et *Bélisaire*, romans historiques ; plusieurs opéras comiques ; *Mélanges* sur différents sujets philosophiques ; et des *Éléments de littérature*, qu'on peut regarder comme son plus beau titre de gloire. Parmi ses *Œuvres posthumes*, on remarque sa *Grammaire*, ou plutôt un recueil d'observations grammaticales faites avec goût et justesse.

OURAGAN À L'*ÎLE-DE-FRANCE*[a].

UN de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, lorsque le soleil au *capricorne*[b] échauffe, pendant trois semaines, l'Île-de-France de

[a] *Île-de-France*, ou *Maurice*, dans l'Océan-Indien, à l'ouest de Madagascar.

[b] *Le tropique du capricorne*, le tropique austral, celui qui passe par le premier point du signe du capricorne.

ses feux verticaux. Le vent du *sud-est*[a], qui y règne presque toute l'année n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins, et restaient suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée; des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus ses plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait, dans un horizon *embrumé*[1], d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient retentir les vallons de tristes mugissements. Le *Cafre*[b] même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur; mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes, qui cherchaient à se désaltérer dans le sang des hommes et des animaux.

Cependant ces chaleurs excessives élevèrent de l'océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs *pitons*[2c] embrumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écumeux se précipitaient le long des flancs de cette montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises

[a] Il y a en France deux prononciations bien distinctes des mots *est*, *ouest* et *sud*. L'une, qui est la prononciation générale, fait sentir fortement les consonnes finales *st* et *d*; on prononce *èctĕ*, *ouècĕtĕ*, *sudĕ*. L'autre est la prononciation exceptionnelle en usage parmi les marins, et qui, particulièrement dans certains noms composés des rumbs du vent, change *est* en *é*, *ouest* en *oua*, et *sud* en *su* ou *sur*, comme *sud-est*, *nord-ouest*, *sud-ouest*, *nord-est*, qui se prononcent *sué*, *noroua*, *suroua*, *nordé*.

[b] *Cafre*. Habitant de la Cafrérie.

[c] *Piton*, au figuré *pic* d'une montagne; au propre, *clou* dont la tête est percée en anneau.

les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers. Sur le soir la pluie cessa, le vent *alizé*[a] du sud-est reprit son cours ordinaire, les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*.

(*Voyez la page* 51.)

L'ORAGE, ET LA CAVERNE DES SERPENTS AU PÉROU.

UN murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout à coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflements. Une épaisse nuit enveloppe le ciel et le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse, et qui se renfle comme celui des vagues[b]. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrents. Les animaux épouvantés s'élançaient des bois dans la plaine; et, à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissant, voyaient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le lynx, le léopard, aussi tremblants qu'eux-mêmes: dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité, et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'*Alonzo*[c] avait, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent qui se précipite en bondissant la déracine et l'entraîne, et le sauvage qui l'embrasse roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyait avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre; mais

[a] On dérive le mot *alizé* de l'italien *alito*, fait du latin *hālitus*, souffle, vent doux et favorable. On appelle *vents alizés* des vents réglés qui règnent sur certaines mers, principalement dans la zône torride.

[b] L'*harmonie imitative* du langage se fait sentir ici dans toute sa force et dans toute sa beauté.

[c] *Alonzo de Molina* était un des espagnols qui se joignirent à Pizarre, chef de l'expédition célèbre qui causa la destruction de l'empire du Pérou.

une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre et le consume avec le malheureux qui s'y était sauvé.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence des eaux; il gravissait dans les ténèbres, saisissant tour à tour les branches, les racines des bois qu'il rencontrait, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie; car il est des moments d'effroi où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, *n'est plus sensible que pour lui*[1].

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée, et, à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, *il se jette*[2] au fond de cet antre; et là, rendant grâces au ciel, il tombe dans *l'accablement*[3].

L'orage enfin s'apaise; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrents, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour, et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit, plus terrible que celui des tempêtes, le frappe au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au *broiement*[4] des cailloux, est celui d'une multitude de *serpents*[5][a], dont la caverne est le refuge. La voûte en est *revêtue*[6]; et entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnaît. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend, il croit les voir rampant autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe, son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. *Transi*[7], *frissonnant*[8], immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, *fré-*

[a] Les serpents à sonnettes.

missant[9] de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti; il le vit plus horrible encore. Il fallait mourir ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent; il se soulève avec lenteur, se *courbe*[10], et, les mains *appuyées*[11] sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne, aussi *défait*[12], *aussi pâle*[13] qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril l'en préserva; car les serpents en avaient eu autant de frayeur que lui-même; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisants.

Un jour serein consolait la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offrait partout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançaient jusqu'aux nues, étaient courbées vers la terre; d'autres semblaient se *hérisser*[14] encore d'horreur. Des collines qu'Alonzo avait vues s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montraient leurs flancs déchirés. De vieux arbres *déracinés*[15], précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le *gayac*[16], le cèdre, étendus, épars dans la plaine, la couvraient de leurs troncs *brisés*[17] et de leurs branches *fracassées*[18]. Des dents de rochers, détachées, marquaient la place des torrents; leur lit profond était bordé d'un nombre effrayant d'animaux doux, cruels, timides, féroces, qui avaient été submergés et revomis par les eaux.

Cependant ces eaux *écoulées*[19] laissaient les bois et les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel semblait avoir fait la paix avec la terre, et lui sourire en signe de faveur et d'amour. Tout ce qui respirait encore recommençait à jouir de la vie: les oiseaux, les bêtes sauvages avaient oublié leur effroi, car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, et qu'elle a refusé aux hommes.

MARMONTEL. *Les Incas.* (*Voyez la page* 53.)

LA NATURE *BRUTE*[1] ET LA NATURE CULTIVÉE.

La nature est le trône *extérieur*[2] de la magnificence divine. L'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même; il la cultive, l'étend et la polit, *en élague le chardon et la ronce*[3], y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt *hérissées*[4] de bois épais et noirs, dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, *tombant de vétusté*[5]; d'autres, en plus grand nombre, gisant au pied des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude; la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de *lichens*[6a], d'*agarics*[7b], fruits impurs de la corruption. Dans toutes les parties basses, des eaux mortes, croupissantes, *faute d'être*[8] conduites et dirigées; des terrains *fangeux*[9], qui, n'étant ni solides ni liquides, sont *inabordables*[10], et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des *marécages*[11] qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes venimeux, et servent de repaire aux animaux *immondes*[12].

Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de *landes*[13], des *savanes*[14c], qui n'ont rien

[a] *Lichen*, prononcez *likèn*, espèce de dartre, et famille de plantes parasites et rampantes, qui sont comme couvertes de lèpre; du mot grec λειχὴν (*léichên*), qui se prend dans ces deux sens.

[b] *Agaric*, du latin *agaricum*, plante parasite dont on fait l'amadou.

[c] En Amérique on donne le nom de *savanes* à de vastes solitudes

de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes : ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre; ce n'est point cette *pelouse*[15] émaillée qui annonce sa brillante fécondité: ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, *qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles*[16], et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une *bourre grossière*[17], épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages. L'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête féroce, s'il veut les parcourir, est contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il *rebrousse chemin*[18], et dit: "La nature brute est hideuse et mourante; c'est moi seul qui peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler; formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer: bientôt, au lieu du jonc, du *nénuphar*[19], dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires; des troupeaux d'animaux bondissants fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf soumis au joug emploie *ses forces*[20] et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture: une nature nouvelle va sortir de nos mains."

Qu'elle est belle cette nature cultivée! Que, par les soins de l'homme, elle est brillante et pompeusement parée!

présentant d'immenses prairies, des marécages, des forêts d'arbres résineux.

Il en fait lui-même le principal ornement; il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux: elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour par son art tout ce qu'elle recélait dans son sein. Que de trésors ignorés! que de richesses nouvelles! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées: l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés; la mer soumise, *reconnue*[21], traversée, d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées, de riantes prairies; dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts, devenus des cités, habités par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout, comme autant de témoins de la force et de l'union de la société: mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il en partage l'empire avec la nature.

Nature dégénérée.

Cependant il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés. S'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature: elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu, par sa faute, ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels

tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme, qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine: excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet, et, après des jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie[a].

Buffon. *Histoire naturelle.*

Buffon (*George-Louis* Leclerc, comte de),

Membre de l'Académie française, né en 1707, et mort en 1788. Il fut un des écrivains qui ajoutèrent à la gloire de la France après le beau siècle de Louis XIV. Son *Histoire naturelle* est un monument de style, d'éloquence et de génie.

Buffon sera toujours considéré comme l'un des plus brillants écrivains du dix-huitième siècle; aucun naturaliste ne l'a surpassé ni même égalé pour la magnificence, la grandeur des tableaux. Interprète sublime de la nature, il a mérité qu'on ait écrit, de son vivant, sur le piédestal de sa statue:

Majestati naturæ par ingenium.
Génie égal à la majesté de la nature.

LE SPECTACLE D'UNE BELLE NUIT DANS LES DÉSERTS DU NOUVEAU-MONDE.

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude,

[a] Après avoir lu ou récité cette brillante description, on fera bien d'y ajouter la suite, une *Invocation à la paix.* Ce sublime morceau se trouve à la page 214.

le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres; à l'horizon opposé, une brise embaumée qu'elle amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel: tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée, tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones *diaphanes*[1] de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité[a].

La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante; le jour bleuâtre et *velouté*[2] de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des *bouleaux*[3] agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière! Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la *hulotte*[4]; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée.

[a] Le grammairien Boniface remarque que l'emploi de *leur* est ici plus expressif et plus poétique que celui de *en*.

En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu[a].

CHÂTEAUBRIAND.

CHÂTEAUBRIAND (*François-Auguste*, vicomte de),

Né en 1769, et mort en 1848. Principaux ouvrages : *Essai historique sur les révolutions anciennes et modernes ; Génie du christianisme ; Itinéraire de Paris à Jérusalem ; Les Martyrs ; Atala ; Réné ; Essai sur la littérature anglaise ; Traduction du Paradis perdu de Milton*, etc.

LES NUAGES.

LORSQUE j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres, sur l'azur des cieux[b]. C'était surtout vers la fin du

[a] Quelle magnifique poésie dans ce tableau ! Quelle image enchanteresse dans ce style ! Le lecteur se sent transporté, lui aussi, sur cette terre vierge du Nouveau-Monde. Il jouit avec ravissement de cette nuit si pure, si calme, si pleine de douces lumières et de suaves harmonies.

Le style de Châteaubriand reproduit avec une merveilleuse fidélité les impressions du sublime spectacle qu'il dépeint ; il est doux comme l'éclat de la lune dans les forêts balancées par le vent, empreint de mystère et de mélancolie comme la solitude, harmonieux comme les soupirs de la brise et l'écho lointain des cataractes.

Cette charmante description nous rappelle aussi les vers de Fontanes :

"O nuit ! que ton langage est sublime pour moi,
Lorsque, seul et pensif, aussi calme que toi,
Contemplant les soleils dont ta robe est parée,
J'erre et médite en paix sous ton ombre sacrée !"

[b] "Qui de nous n'a trouvé du charme à suivre des yeux les nuages du ciel ? Qui ne leur a envié la liberté de leurs voyages au milieu des airs, soit lorsque, roulés en masse par les vents et colorés par le soleil, ils s'avancent paisiblement, comme une flotte de sombres navires dont la proue serait dorée ; soit lorsque, parsemés en légers groupes, ils glissent avec vitesse, sveltes et alongés comme des oiseaux de passage."

ALFRED DE VIGNY.

jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs, et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent *alizé*[a] du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages qu'il voiture dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs, apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons, et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les *croupes*[1] et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de *nacarat*[2], d'émeraudes, si communes le soir dans les couchants de ces parages; ce paysage n'était point un tableau colorié: c'était une simple *estampe*[3], où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face des rayons du soleil, mais, par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ces rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont, d'une couleur *ponceau*[4], se reflétèrent dans les vallons, et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une *gloire*[b]; mais la

[a] Voyez la page 55, note [a].

[b] *Gloire*, en termes de peinture, signifie, la représentation du ciel ouvert, avec les personnes divines, les anges et les bienheureux. *Une gloire du Titien*, etc. Il se dit pareillement en sculpture, d'un assemblage de rayons divergents, entourés de nuages, et au centre desquels on figure ordinairement la Trinité sous la forme d'un triangle.

masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île très-éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs reflets, et les tonnerres par leurs échos[a]. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, la *triple Hécate*[b], qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière, et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube, du matin, du midi et du soir représentent les âges si fugitifs de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité et de la vieillesse, la mort, comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux et de nouveaux mondes[c]!

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Harmonies de la nature.*

(*Voyez la page* 51.)

[a] "L'écho qui répète la forme est une expression poétique des plus heureuses et des plus hardies: les vallées et les montagnes étant les causes les plus générales de l'écho, il est exact de dire que le ton reproduit la forme surtout lorsqu'un objet sensible à la vue révèle par quels accidents de la nature ce phénomène est accompli." BONIFACE.

[b] *Hécate*, déesse célèbre qui avait trois noms: on l'appelait *Lune* ou *Phœbé* dans le ciel, *Diane* sur la terre, et *Proserpine* aux enfers.

[c] Cette pensée, pleine de philosophie et de poésie, domine le tableau, l'achève en captivant l'imagination et l'esprit.

L'OCÉAN, ET LA PRIÈRE DU SOIR À BORD D'UN VAISSEAU.

"C'est lorsque le jeune voyageur ne vit plus devant lui que l'immensité de l'Océan, que son âme s'exalta par ce beau idéal de la nature qui, ne fixant point de bornes aux regards, ne pose aucune barrière à l'imagination. Il se plaisait à veiller sur le tillac; et lorsque le pilote ne voyait sur les vagues que la route où il guidait la poupe de son navire, M. de Châteaubriand, contemplant avec enthousiasme le mouvement des flots, apercevait dans leurs verdoyantes sinuosités, ou dans leur blanche écume, toutes les beautés réunies des vallées du Sud et des frimas du Nord. . . . . Les sons pieux de la cloche du navire ramenèrent M. de Châteaubriand près de ses compagnons, et lui firent joindre sa voix émue aux cantiques du vénérable aumônier, répétés par les mâles accents des marins. C'est surtout pendant cette prière du soir, quand le visage cicatrisé des intrépides enfants des mers s'abaissait devant l'Être des êtres, que les flots, en réfléchissant les feux du firmament, semblaient à ses yeux unir la terre au ciel pour célébrer la toute puissance du Roi de l'univers."—*Extrait d'une notice biographique de M. de Châteaubriand.*

Le tableau suivant, du pinceau de cet auteur célèbre, va nous offrir cette scène touchante et sublime.

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les vagues étincelantes,' apparaissait entre les cordages du vaisseau, et versait encore le jour dans des espaces sans bornes. On eût dit, par le balancement de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Les mâts, les *haubans*[1a], les *vergues*[2] du navire étaient couverts d'une teinte de rose. Quelques nuages erraient sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur. Le reste du ciel était pur; et, à l'horizon du nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une *trombe*[3] chargée des couleurs du prisme s'élevait de la mer comme une colonne de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce beau spectacle, n'eût pas reconnu la beauté de Dieu! Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières lorsque tous mes

[a] Les *haubans* sont de gros cordages qui tiennent et affermissent les mâts.

compagnons, ôtant leurs chapeaux *goudronnés*[4], vinrent à *entonner*[5], d'une voix *rauque*[6], leur simple et pieux cantique. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient un soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot! Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme; cette conscience de notre petitesse à la vue de l'Infini; ces chants s'étendant au loin sur les vagues; la nuit s'approchant avec ses *embûches*[7]; la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte; un prêtre auguste en prière; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune à l'horizon opposé, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la faible voix de sa créature: voilà ce que l'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

CHÂTEAUBRIAND. (*Voyez la page* 63.)

LES INVALIDES AU PIED DES AUTELS.

QUI de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà et là sur les marbres du temple élevé au milieu de *leur auguste retraite*[a]? Leurs cheveux, que le temps a blanchis; leur front[b], que la guerre a cicatrisé; ce tremblement, que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect: mais de quel sentiment n'est-on pas ému, lorsqu'on les voit soulever et joindre avec effort leurs mains *défaillantes*[1] pour invoquer le Dieu de l'univers et celui de leur

[a] L'hôtel des Invalides à Paris. C'est là que près de sept mille défenseurs de la patrie trouvent un refuge tranquille, lorsque l'âge ou les blessures les éloignent de la carrière militaire. Cet édifice fut fondé par Louis XIV en 1675.

[b] Ici *front* au singulier est pris dans un sens général; c'est ainsi qu'on dit: Ils ont le *front* haut, la *tête* droite, etc.

cœur et de leur pensée; lorsqu'on les voit oublier, dans cette touchante dévotion, et leurs douleurs présentes et leurs peines passées; lorsqu'on les voit se lever avec un visage serein, et emporter dans leur âme un sentiment de tranquillité et d'espérance! Ah! ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde. Leurs traits sont *abattus*[2], leur corps chancelle, et la mort observe leurs pas; mais cette fin inévitable, dont la seule image vous effraie, ils la voient venir sans alarmes: ils se sont approchés par le sentiment de celui qui est bon, de celui qui peut tout, de celui qu'on n'a jamais aimé sans consolation. Venez contempler ce spectacle, vous qui méprisez les opinions religieuses, et qui vous dites supérieurs en lumières; venez, et voyez vous-mêmes ce que peut valoir, pour le bonheur, votre prétendue science. Ah! changez donc le sort des hommes, et donnez-leur à tous, si vous le pouvez, quelque part aux délices de la terre, ou respectez un sentiment qui leur sert à repousser les injures de la fortune; et, puisque la politique des tyrans n'a jamais essayé de le détruire, puisque leur pouvoir ne serait pas assez grand pour réussir dans cette farouche entreprise, vous, que la nature a mieux doués, ne soyez ni plus durs, ni plus terribles qu'eux; ou si, par une impitoyable doctrine, vous vouliez enlever aux vieillards, aux malades et aux indigents, la seule idée de bonheur à laquelle ils peuvent se prendre, parcourez aussi ces prisons et ces souterrains, où des malheureux *se débattent*[3] dans leurs fers, et fermez de vos propres mains la seule ouverture qui laisse arriver jusqu'à eux quelques rayons de lumière.

NECKER. *Importance des opinions religieuses.*

NECKER (*Jacques*),

Né à Genève en 1734, mort en 1804; ministre des finances en France en 1788. Connu par le rôle qu'il a joué dans la révolution française, et par plusieurs ouvrages estimés. Il fut le père de madame de Staël, et rien n'égale la vénération que son illustre fille professa toujours pour lui.

PHOSPHORESCENCE[a] DE LA MER.

La phosphorescence des eaux de l'océan, depuis *Aristote*[b] et *Pline*[c], a été, pour les voyageurs et pour les physiciens, un égal objet d'intérêt et de méditation. Combien les phénomènes n'en sont-ils pas effectivement nombreux et variés ! Ici, la surface de l'océan étincelle et brille dans toute son étendue, comme une étoffe d'argent électrisée dans l'ombre ; là, *se déploient*[1] les vagues en nappes immenses de soufre et de bitume embrasés ; ailleurs, on dirait une mer de lait dont on n'aperçoit pas les bornes. Bernardin de Saint-Pierre a décrit avec enthousiasme ces étoiles brillantes qui semblent *jaillir*[2] par milliers du fond des eaux, et dont, ajoute-t-il avec raison, celles de nos feux d'artifice ne sont qu'une bien faible imitation. D'autres ont parlé de ces masses embrasées qui roulent sous les vagues, comme autant d'énormes boulets rouges, et nous en avons vu nous-même qui ne paraissaient pas avoir moins de vingt pieds de diamètre. Plusieurs marins ont observé des parallélogrammes *incandescents*[3][d], des cônes de lumières pirouettant sur eux-mêmes, des guirlandes éclatantes, des serpenteaux lumineux. Dans quelques lieux des mers, on voit souvent s'élancer au-dessus de leur surface des jets de feux étincelants ; ailleurs on a vu comme des nuages de lumière et de phosphore errer sur les flots au milieu des ténèbres. Quelquefois l'océan semble comme décoré d'une immense écharpe de lumière mobile, onduleuse, dont les extrémités vont se rattacher aux bornes de

[a] *Phosphorescence*, du grec φῶς (*phôs*), lumière, et φερω (*phérô*), je porte. Lumière que rendent certains végétaux et quelques animaux.

[b] *Aristote*, fondateur de l'école péripatéticienne et le plus célèbre philosophe de toute l'antiquité. Il naquit à Stagire, en Macédoine, 384 av. J.-C. et mourut à Chalcis en Eubée, l'an 321 av. J.-C.

[c] *Pline*, surnommé l'*Ancien*, le plus célèbre naturaliste de l'antiquité. Ce grand homme périt l'an 79 de l'ère chrétienne, dans la première éruption du Vésuve, dont l'histoire nous ait transmis la connaissance. (Voyez ci-après l'*Exhortation à l'étude des sciences naturelles*, par Lacépède.)

[d] *Incandescent*, du latin *incandescens*, du verbe *incandescĕre* (devenir tout en feu), dérivé de *candidus* (blanc).

l'horizon. Tous ces phénomènes, et beaucoup d'autres encore que je m'abstiens d'indiquer ici, quelque merveilleux qu'ils puissent paraître, n'en sont pas moins de la plus incontestable vérité. D'ailleurs ils ont été plus d'une fois décrits par les voyageurs de la véracité la moins suspecte, et je les ai moi-même presque tous observés en différentes parties des mers.

Péron. *Voyages aux terres australes.*

Péron (*François*),

Né en 1775, et mort en 1810. Principaux ouvrages: *Voyages; Mémoires sur l'histoire naturelle;* etc.

LA CATARACTE DE NIAGARA.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds: depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide; et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la *bouche béante*[1] d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, *creusée*[2] en dessous, qui pend, avec tous ses arbres, sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en *nappe*[3] de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs: celle qui tombe *au levant*[4], descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc *ébranlé*[5], *rejaillit*[6] en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers *taillés*[7] en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, *entraînés*[8] par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des *car-*

cajoux[a] se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des *élans*[9] et des ours.

CHÂTEAUBRIAND. (*Voyez la page* 63.)

RUINES DES MONUMENTS GRECS.

L'INSOUCIANCE des Turcs a fait plus de tort aux arts que la lime du temps. Ils ne se donnent pas la peine de tailler des pierres, ils démolissent de superbes édifices antiques, et se servent des matériaux pour construire des baraques. J'ai vu les ruines d'un temple de la plus riche architecture, des blocs de granit, des marbres précieux, des bas-reliefs et des ornements du plus beau fini, servir à construire une digue grossière qui détournait les eaux d'un ruisseau pour faire tourner les roues d'un misérable moulin en bois. Ailleurs, ce sont des colonnes de tous ordres, arrachées à divers monuments pour servir de soutien au *comble*[1] d'une écurie. Ici, c'est un autel qu'on a creusé en forme de mortier, qui sert à dépouiller le grain de son enveloppe; un tombeau antique dont on a brisé le fond, formera la *margelle*[2] d'un puits, et un autre servira d'*auge*[3] où les troupeaux viendront s'abreuver; une statue qui par sa masse ne peut être déplacée, sera défigurée par les coups de la lance des fanatiques sectateurs du *Koran*[b] qui proscrit toute représentation humaine. L'on trouvera enfin dans un atelier de sculpteur, ou plutôt d'un barbare fabricant de tombeaux, des marbres dont il s'efforce d'effacer les inscriptions précieuses pour l'histoire de l'antiquité, et cela pour y substituer l'épitaphe d'un obscur descendant de Mahomet. On ne peut faire un pas sans gémir de voir dénaturer ces restes vénérables, et disparaître en un instant le témoignage de tant de siècles de gloire.

CASTELLAN. *Lettres sur la Morée.*

[a] *Carcajou* ou *glouton*, quadrupède très-rusé qui se trouve dans les grandes forêts du Nord.

[b] *Koran* ou *Coran*. Le livre qui contient la loi de Mahomet.

CASTELLAN (*Antoine-Laurent*),

Né en 1772, et mort en 1838. On a de lui des lettres sur la Morée, la Grèce, l'Hellespont, etc.

L'AMOUR MATERNEL.

TOUT Paris se souvient de cette nuit désastreuse qui fut si funeste à l'amour maternel. Un ambassadeur d'Allemagne faisait célébrer le mariage d'un illustre conquérant[a]; mille flambeaux éclairaient un palais magique élevé avec autant de célérité que d'*imprévoyance*[1]. Tous les arts avaient uni leurs merveilles pour enchanter ce beau lieu; les colonnes étaient couvertes de festons, de guirlandes, de *chiffres enlacés*[2], et autres ornements symboliques, auxquels un vernis combustible avait imprimé les plus fraîches couleurs. Qui eût cru que les larmes étaient si près de la joie? Un torrent de feu *naquit*[3] d'une simple étincelle, et enveloppa en un instant cette belle enceinte où tant de familles réunies *se livraient à*[4] l'innocent plaisir de la danse. Des cris sinistres, les gémissements prolongés de la douleur succédèrent tout à coup au son des instruments qui avaient donné le signal de la fête; les voûtes de l'édifice tremblaient, et déjà plusieurs victimes étaient *écrasées*[5]. Le peu d'eau que l'on jetait à la hâte ne faisait que nourrir ce vaste embrasement; tout *s'engloutissait*[6] dans ce gouffre dévorateur. On s'embarrassait dans la fuite; mais ce qu'il y avait de plus touchant au milieu de ces scènes d'horreur et de désespoir, c'est le courage sublime *d'une multitude de*[7] femmes, pâles, échevelées, s'élançant au milieu des flammes et *disputant leurs filles*[8] à l'horrible

[a] *Napoléon.* La célébration du mariage de Napoléon et de Marie-Louise eut lieu à Saint-Cloud le 1er avril 1810. C'est le 1er juillet suivant que l'ambassadeur d'Autriche à la cour de France, le prince de Schwarzenberg, donna à Paris une fête à l'empereur et à l'impératrice, à l'occasion de cette solennité. Cette fête fut troublée par un horrible incendie qui consuma la salle. Plusieurs personnes y périrent, et de ce nombre furent la princesse Pauline d'Aremberg, belle-sœur de l'ambassadeur, et la princesse de Leyen. Mères dévouées, elles trouvèrent la mort en voulant sauver leurs enfants !



incendie. Toutes les craintes personnelles s'évanouissaient devant les intérêts sacrés de la maternité malheureuse. En quelques minutes, ce théâtre d'allégresse fut converti en un monceau de cendres. Une princesse adorée y perdit la vie; et le lendemain, *quand on fouilla les décombres*[9], on trouva le cadavre d'une autre mère, qui tenait le corps de son enfant *étroitement embrassé*[10]; non loin d'elle, on apercevait les fragments d'un collier, des bracelets, des pierreries, quelques diamants épargnés par le feu, et autres ornements, tristes restes de la vanité humaine, dont la vue affligeait les regards, en rappelant à l'âme contristée la futilité de nos biens et la fragilité de notre nature.

ALIBERT.

ALIBERT (*Jean-Louis*),

Né en 1775, et mort en 1837. Principaux ouvrages: *Éloges historiques; Physiologie des passions; La dispute des fleurs; etc.*

EFFET PITTORESQUE DES RUINES DE PALMYRE, D'ÉGYPTE, ETC.

LES ruines, considérées sous les rapports pittoresques, sont d'une ordonnance plus magique dans un tableau que le monument frais et entier. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du paysage, et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice; mais, quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des masses isolées, entre lesquelles l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les forêts, les fleuves, les montagnes: alors, par un jeu naturel de l'optique, les horizons reculent, et les galeries, suspendues en l'air, se découpent sur les *fonds*[1] du ciel et de la terre. Ces beaux effets n'ont pas été inconnus des anciens; ils élevaient des cirques sans masses pleines pour laisser un libre accès à toutes les illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des accords particuliers avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles se trouvent placées, et les règnes de la nature, au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces *graminées*[2] qui décorent nos châteaux et nos vieilles tours ; mais aussi de plus grands végétaux *se marient*[3] aux plus grandes formes de leur architecture. À Palmyre, le dattier fend les têtes d'hommes et de lions qui soutiennent les chapiteaux du temple du Soleil. Le palmier remplace de sa colonne la colonne tombée ; et le pêcher, que les anciens consacraient à *Harpocrate*[a], s'élève dans la retraite du silence. On y voit une espèce d'arbre dont le feuillage *échevelé*[4], et les fruits en cristaux, forment, avec les débris pendants, de beaux accords de tristesse. Une caravane, arrêtée dans ces déserts, y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines ; et les chameaux et les dromadaires semblent en accroître les dimensions, lorsque, couchés entre de grands fragments de maçonnerie, ces énormes animaux ne laissent voir que leurs têtes *fauves*[5] et leurs dos bossus.

Les ruines changent de caractère en Égypte ; souvent elles *étalent*[6], dans un petit espace, toutes les sortes d'architecture et toutes sortes de souvenirs. Le *sphinx*[b] et les colonnes du vieux style égyptien s'élèvent auprès de l'élégante colonne corinthienne. Un morceau d'ordre toscan s'unit à une tour arabesque. D'innombrables débris sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe : des champs de fèves, des *rizières*[7], des plaines de trèfles, s'étendent à l'entour. Quelquefois des nuages, jetés en ondes sur les flancs des ruines, les partagent en deux moitiés : le *chacal*[8], monté sur un piédestal vide, allonge son museau de loup derrière le buste d'un *Pan*[c] *à tête de bélier*[9] : la gazelle, l'autruche, l'*ibis*[10d], la *gerboise*[11e], sautent

[a] *Harpocrate*, dieu du silence.

[b] En sculpture, *sphinx* se dit d'une figure qui a le visage et la partie supérieure du corps d'une femme, et le reste du corps d'un lion.

[c] *Pan*, dieu des campagnes, des troupeaux, et particulièrement des bergers.

[d] L'*ibis* est un oiseau d'Égypte.

[e] *Gerboise*. Genre de mammifères rongeurs qui ont les pattes de devant fort courtes, et dont la queue est garnie de longs poils à son extrémité.

parmi les décombres ; et la poule sultane s'y tient immobile, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de *porphyre*[12].

La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponèse, étalent de toutes parts les ruines de la Grèce. Là, commencent à paraître les mousses, les plantes grimpantes et les fleurs *saxatiles*[13 a] ; une guirlande vagabonde de jasmin embrasse une Vénus antique, comme pour lui rendre sa *ceinture*[14]. Une barbe de mousse blanche descend du menton d'une *Hébé*[b] ; le pavot croît sur les feuillets du livre de *Mnémosyne*[c], aimable symbole de la renommée passée et de l'oubli présent de ces lieux. Les flots de l'Égée qui viennent expirer sous de croulants portiques, *Philomèle*[d] qui se plaint, *Alcyone*[e] qui gémit, *Cadmus*[f] qui roule ses anneaux autour d'un autel, le cygne qui fait son nid dans le sein d'une *Léda*[g] ; tous ces accidents, produits par les Grâces, enchantent ces poétiques débris. Un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses, et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble au beau tableau d'Apelles, consacré à Neptune, et suspendu à ses rivages.

CHÂTEAUBRIAND. (*Voyez la page* 63.)

[a] *Saxatile*, (du latin *saxum*, rocher,) qui croît, qui habite dans les rochers.

[b] *Hébé*, déesse de la jeunesse.

[c] *Mnémosyne*, déesse de la mémoire.

[d] *Philomèle*, métamorphosée en rossignol. (Voyez les *Métamorphoses d'Ovide*, et les *Géorgiques de Virgile*.)

"Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ."
C'est ainsi que Philomèle pleure à l'ombre d'un peuplier.
VIRG. *Georg.* lib. iv. 511.

[e] *Alcyone*, fille d'Éole, ne pouvait se consoler de la mort du roi Céiyx son époux, qui s'était noyé dans la mer. Les dieux les changèrent l'un et l'autre en halcyons, et voulurent que la mer fût tranquille dans le temps que ces oiseaux feraient leurs nids. C'est pour cette raison que Virgile dit qu'ils sont chéris de Thétis.

"Dilectæ Thetidi halcyones," etc.
Les halcyons, ces oiseaux chéris de (*la mer*) *Thétis.*
VIRG. *Georg.* lib. i. 399.

[f] *Cadmus*, roi de Thèbes, métamorphosé en serpent.

[g] *Léda*, femme de Tyndare. (*Voyez Ovide.*)

LES RUINES DE PALMYRE.

Un soir que je m'étais avancé jusqu'à la *vallée des sépulcres*, je montai sur les hauteurs qui la bordent, et d'où l'œil domine à la fois l'ensemble des ruines et l'immensité du désert. Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie: la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate: le ciel était pur, l'air calme et serein; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée; les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement à de longs intervalles l'on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals. . . .L'ombre croissait, et déjà dans le crépuscule mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs. . . . Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un *recueillement religieux*[1]. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente; ici fut le siége d'un empire puissant. Oui! ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires. En ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les cris d'allégresse et de fêtes: ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples; ces galeries *écroulées*[2] dessinaient les places publiques. Là, pour les devoirs respectables de son culte,

pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux; là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de *Tyr*[a] pour le fil précieux de la *Sérique*[b], les tissus moelleux de *Cachemire*[c] pour les tapis fastueux de la *Lydie*[d], l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes, l'or d'*Ophir*[e] pour l'étain de *Thulé*[f].

Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des *fauves*[3g]; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des dieux!. . .Ah! comment s'est éclipsée tant de gloire? Comment se sont anéantis tant de travaux?. . .Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes! ainsi s'évanouissent les empires et les nations!

Et l'histoire des temps passés se retraça vivement à ma pensée: je me rappelai ces siècles anciens où vingt peuples fameux existaient en ces contrées; je me peignis l'Assyrien sur les rives du Tigre, le Chaldéen sur celles de l'Euphrate, le Perse régnant de l'Indus à la Méditerranée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les États belliqueux des Philistins, et les républiques commerçantes de la Phénicie.

[a] Voyez la description de cette ville par Fénelon, *page* 21.

[b] C'est-à-dire la soie, originaire du pays montueux où se termine la grande muraille, pays qui paraît avoir été le berceau de l'empire chinois, connu des Latins sous le nom de *Regio Serarum*, *Serica*.

[c] *Cachemire*. Ville et province de l'Hindoustan. On appelle *cachemires*, les châles faits dans cette province, ou qui en ont la façon.

[d] *Lydie*. Royaume de l'Asie Mineure.

[e] *Ophir*, en Asie, près du Golfe persique.

[f] *Thulé*. Les anciens nommaient ainsi une île qu'ils regardaient comme l'extrémité septentrionale du monde: *Ultima Thule*, dit Virgile. On croit que c'est l'Islande.

[g] *Fauve*, adjectif, ne s'emploie substantivement que pour désigner la couleur: *le pelage du cerf change du fauve au blanc*.

Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts l'on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés, qu'habitations pressées. . . .Oh! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie? Que sont devenues tant de brillantes créations de la main de l'homme? Où sont-ils ces remparts de Ninive, ces murs de Babylone, ces palais de Persépolis, ces temples de Balbeck et de Jérusalem? Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'*Arad*[a], ces ateliers de Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de soldats? et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivants dont s'enorgueillissait la face de la terre? Hélas! je l'ai parcourue, cette terre ravagée! J'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeur, et je n'ai vu qu'abandon et que solitude. . . .J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace, semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière. Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres. . . .D'où viennent de si funestes révolutions? Par quels motifs la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle pas reproduite et perpétuée?

Réfléchissant que telle avait été jadis l'activité des lieux que je contemplais: Qui sait, me dis-je, si tel ne sera pas un jour l'abandon de nos propres contrées? Qui sait si sur les rives de la Seine, de la Tamise, ou du Swiderzée, là où maintenant, dans le tourbillon de tant de jouissances, le cœur et les yeux ne peuvent suffire à la multitude des sensations; qui sait si un voyageur comme moi ne s'assiéra pas un jour sur de muettes ruines, et ne pleurera pas solitaire sur la cendre des peuples et la mémoire de leur grandeur?

VOLNEY.

[a] *Arad*, ville dans une île du même nom; fondée par les exilés de Sidon, une des plus anciennes villes du monde.

VOLNEY (*Constantin-François*, CHASSEBOEUF, comte de), Pair de France, membre de l'Académie française, né en 1757 en Bretagne, et mort en 1820. L'étude de l'histoire et des langues orientales fut, jusqu'à sa mort, son occupation constante.

LES RUINES DE POMPÉI.

À ROME, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics; et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés: mais à Pompéi, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps[a]. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus; et ce souvenir *enfoui*[1] s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes, étaient encore dans leur beauté première; et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les *amphores*[2] sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être *pétrie*[3], est encore là: les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé; et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues; et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du *carrefour*[4] des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour, fait sentir plus tristement son éternel

[a] L'éruption du Vésuve qui engloutit les villes de Pompéi et d'Herculanum eut lieu dans la 79e année de l'ère chrétienne.

silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons, qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine, dont la trace se suit *à la lueur*[5] des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a longtemps que l'homme existe! qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint? ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l'immortalité? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéi, et que l'on essaie de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

MADAME DE STAËL. *Corinne, ou l'Italie.*

STAËL-HOLSTEIN (*Anne-Louise-Germaine-Necker,* baronne de), Née à Paris en 1766, morte en 1818. Madame de Staël, fille de Necker, ministre des finances sous Louis XVI, est une des plus illustres renommées de notre époque; le 19e siècle l'a placée à côté de Châteaubriand, et la considère comme le premier apôtre des nouvelles doctrines littéraires et philosophiques. Nous lui devons *Corinne,* célèbre roman plein de charme et d'intérêt, et son bel ouvrage sur l'*Allemagne.* Ce dernier, le plus important de tous, a puissamment contribué à faire naître en France une ère nouvelle pour les arts, la littérature et la philosophie.

Parmi ses autres productions, on remarque ses *Considérations sur les principaux événements de la révolution française* et un livre intitulé: *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.*

Son style, qui réunit l'élégance et la force, est en rapport avec l'énergie des pensées et avec l'enthousiasme qui les caractérise très-souvent.

THÉORIE DE L'AURORE.

Les rayons qui se plient pour s'approcher de nous passent au-dessus de nos têtes avant de nous atteindre ; ils se réfléchissent sur les particules grossières de l'air pour former d'abord une faible lueur, incessamment augmentée, qui annonce et devient bientôt le jour. Cette lueur est l'aurore. La lumière décomposée peint les nuages, et forme ces couleurs brillantes qui précèdent le lever du soleil : c'est dans ce phénomène coloré de la *réfraction*[a] que les poëtes ont vu la déesse du matin : elle ouvre les portes du jour avec ses doigts de rose, et la fille de l'air et du soleil a son trône dans l'atmosphère. Si cette atmosphère n'existait pas, si les rayons *nous parvenaient*[1] en ligne droite, l'apparition et la disparition du soleil seraient instantanées ; le grand éclat du jour succéderait à la profonde nuit, et des ténèbres épaisses prendraient tout à coup la place du plus beau jour. La réfraction est donc utile à la terre, non-seulement parce qu'elle nous fait jouir quelques moments de plus de la présence du soleil, mais parce qu'en nous donnant les *crépuscules*[2], elle prolonge la durée de la lumière ; et la nature a établi des gradations pour préparer nos plaisirs, pour diminuer nos regrets. Nous voyons poindre le jour comme une faible espérance ; il s'échappe sans qu'on y songe, et la lumière se perd comme nos forces, comme la santé, les plaisirs, la vie même, sans que nous nous en apercevions. Bailly. *Astronomie moderne.*

Bailly (*Jean-Silvain*), maire de Paris,

Né à Paris en 1736, mort en 1793 ; célèbre par le rôle qu'il a rempli dans la révolution française. On a de lui plusieurs ouvrages scientifiques très-estimés.

[a] *Réfraction.* Terme de Physique. Changement de direction qui se fait dans un rayon de lumière, lorsqu'il passe obliquement d'un milieu dans un autre. *Un bâton, plongé en partie dans l'eau, paraît rompu à cause de la réfraction.*

UNE TEMPÊTE DANS LES MERS DE L'INDE.

QUAND nous eûmes doublé le cap de Bonne-Espérance, et que nous vîmes l'entrée du canal de Mozambique, le 23 de juin, vers le *solstice*[a] d'été, nous fûmes assaillis par un vent épouvantable du sud. Le ciel était serein, on n'y voyait que quelques petits nuages cuivrés, semblables à des vapeurs rousses, qui le traversaient avec une vitesse plus grande que celle des oiseaux. Mais la mer était sillonnée par cinq ou six vagues longues et élevées, semblables à des chaînes de collines espacées entre elles par de larges et profondes vallées. Chacune de ces collines aquatiques était à deux ou trois étages. Le vent détachait de leurs sommets anguleux une espèce de crinière d'écume, où se peignaient çà et là les couleurs de l'arc-en-ciel. Il en emportait aussi des tourbillons d'une poussière blanche, qui se répandait au loin dans leurs vallons, comme celle qu'il élève sur les grands chemins en été. Ce qu'il y avait de plus redoutable, c'est que quelques sommets de ces collines, poussés en avant de leurs bases par la puissance du vent, *se déferlaient*[1] en énormes voûtes, qui se roulaient sur elles-mêmes en mugissant et en écumant, et eussent *englouti*[2] le plus grand vaisseau, s'il se fût trouvé sous leurs ruines. L'état de notre vaisseau concourait avec celui de la mer à rendre notre situation affreuse. Notre *grand mât*[3] avait été brisé la nuit par la foudre, et le *mât de misaine*[4], notre unique voile, avait été emporté le matin par le vent. Le vaisseau, incapable de *gouverner*[5], *voguait en travers*[6], jouet du vent et des *lames*[7]. J'étais sur le *gaillard d'arrière*[8], me tenant accroché aux *haubans du mât d'artimont*[9], tâchant de me familiariser avec ce terrible spectacle. Quand une de ces montagnes approchait de nous, j'en voyais le sommet à la hauteur de nos *huniers*[10], c'est-à-dire à plus de cinquante pieds au-dessus de ma tête. Mais la base de cette effroyable digue venant à passer sous notre vaisseau, elle le faisait

[a] *Solstice.* Terme d'Astronomie. Temps auquel le soleil est arrivé à son plus grand éloignement de l'équateur, et paraît, pendant quelques jours, y être stationnaire.

tellement pencher que ses *grandes vergues trempaient*[11] à moitié dans la mer, qui *mouillait*[12] le pied de ses mâts, de sorte qu'il était au moment de *chavirer*[13]. Quand il se trouvait sur sa *crête*[14], il se *redressait*[15] et se *renversait*[16] tout à coup en sens contraire sur sa pente opposée avec non moins de danger, tandis qu'elle s'écoulait de dessous lui avec la rapidité d'une écluse, en large nappe d'écume.

Il était alors impossible de recevoir quelque consolation d'un ami, ou de lui en donner. Le vent était si violent, qu'on ne pouvait entendre les paroles même qu'on se disait en criant à l'oreille *à tue-tête*[17]. L'air emportait la voix et ne permettait d'ouïr que le sifflement aigu des vergues et des cordages, et les bruits *rauques*[18] des flots, semblables aux hurlements des bêtes féroces. Nous restâmes ainsi entre la vie et la mort, depuis le lever du soleil jusqu'à trois heures après-midi.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. (*Voyez la page* 51.)

LE FRAISIER, OU LE MONDE D'INSECTES SUR UNE PLANTE.

UN jour d'été, *pendant que je travaillais*[1] à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que *l'envie me prit*[2] de les décrire. Le lendemain, j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces toutes différentes; mais il y en vint à la fin un si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, ou, pour dire la vérité, d'expression.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de *tigrées*[3], de *rayées*[4], de bleues, de vertes, de *rembrunies*[5], de *chatoyantes*[6][a]. Les unes avaient la tête

[a] *Chatoyant*, dont la couleur varie comme les yeux d'un *chat*.

arrondie comme un turban; d'autres, allongée en pointe de clou. À quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes: quelques-unes en avaient de longues et de brillantes comme des *lames*[7] de *nacre*[8]; d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des *réseaux*[9] de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant, à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent, par un mécanisme à peu près semblable à celui des *cerfs-volants de papier*[10], qui s'élèvent en formant, avec l'axe du vent, un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes *abordaient sur*[11] cette plante pour y déposer leurs œufs; d'autres, simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil. Mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leurs corps. Il y en avait beaucoup d'immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier; telles que les limaçons qui se nichaient sous ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les *scarabées*[12] qui en *labouraient*[13] les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de vivre dans le *parenchyme*[14][a], c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille; les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

[a] *Parenchyme*, du grec παρέγχυμα (*paregchuma*), effusion. Le parenchyme est un tissu cellulaire, tendre et spongieux, qui, dans les feuilles et les tiges, remplit les intervalles entre les plus fines ramifications.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. À plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et l'on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs, mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans *un pot de terre*[15] au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments *perdus*[16]. Je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur ; car, dans ce cas, ma *science*[17] n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope, avec des recherches infinies. Leurs yeux mêmes sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont *à son foyer*[18], c'est-à-dire à quelques lignes de distance ; tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui nous échappe, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi mes mouches devaient voir *d'un coup d'œil*[19], dans mon

fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres, et successivement.

En examinant les feuilles de ce végétal au moyen d'une *lentille*[20] de verre *qui grossissait médiocrement*[21], je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux, et parsemés de *glandes*[22 a]. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de *creusés*[23] en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur; et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or, la nature n'a rien fait en vain: quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux; elle n'est pas bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre que le physicien *Leuwenhoek*[b] y en a compté des milliers. On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes, comme les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes, façonnées en soleils, des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée. Les *anthères*[24 c] jaunes des fleurs, suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles *solives*[25] d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les *corolles*[26 d], des voûtes de rubis et de topaze, d'une

[a] *Glande*, du latin *glandula*, partie spongieuse du corps, destinée à filtrer les humeurs. En botanique, on appelle *glandes* de petits mamelons qui se trouvent sur diverses parties des plantes.

[b] *Leuwenhoek*, physicien hollandais (1710).

[c] *Anthère*, du grec ἀνθηρὸς (*anthéros*), fleuri. On appelle *anthère* le sommet des étamines d'une fleur.

[d] *Corolle*, du grec κορώνη (*korônê*), couronne. La *corolle* est la partie

grandeur incommensurable ; les *nectaires*[27 a], des fleuves de sucre ; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes, que l'architecture et l'*orfévrerie*[28] des hommes n'ont pas encore imités.

Je ne dis point ceci par conjecture ; car un jour, ayant examiné au microscope des fleurs de thym, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes *amphores*[29] à long col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur, que je ne l'aie vue composée d'une manière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres qui vivent sous leurs riches reflets doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée, qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante, leur présente des milliers de jets d'eau ; fixée en boule à l'extrémité d'un de ses poils, un océan sans rivage ; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter au lieu de descendre ; se mettre en rond *au lieu de se mettre de niveau*[30], et s'élever en l'air au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent, sans doute, qu'il y a des hommes, et parmi les hommes, des savants qui connaissent tout, qui expliquent tout ; qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand, où ils ne peuvent atteindre ; tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques, proportionnés à la durée d'une

la plus apparente des fleurs, c'est l'enveloppe immédiate des étamines et du pistil.

[a] *Nectaire*, réservoir faisant partie de la corolle, organe qui distille une humeur visqueuse dont les abeilles font leur miel.

fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de sa science s'évanouissent.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Études de la nature.*

(*Voyez la page* 51.)

MERVEILLES DE LA NATURE, MÊME DANS LES PLUS PETITS OBJETS.

PRENEZ une *loupe*[1], et voyez la nature redoubler, pour ainsi dire, de soins à mesure que ses ouvrages diminuent de volume. Voyez l'or, la pourpre, l'azur, la nacre et tous les émaux dont elle embellit quelquefois la cuirasse du plus vil insecte. Voyez le *réseau chatoyant*[2] dont elle *tapisse*[3] l'aile du *ciron*[4]. Voyez cette multitude d'yeux, ce diadème clairvoyant dont elle s'est plu à ceindre la tête de la mouche. Il semble à qui contemple la création sous tous ses rapports, que la délicatesse essaie partout de l'emporter sur la magnificence. L'œil de la baleine ou de l'éléphant présente à l'examen des détails que leur petitesse *dérobe à*[5] l'œil de l'observateur; et ces détails ne sont pas, à beaucoup près, les derniers où le travail s'arrête; et ces mêmes parties, et celles dont elles se composent, se retrouvent dans la *rétine*[6][a], dans la *cornée*[7][b] du moucheron, que dis-je? de l'animalcule dont, avant les inventions de l'optique, on n'avait pas soupçonné l'existence!

À mesure que le microscope s'est perfectionné, on a vu la vie poindre de toutes parts. Les moindres atomes sont devenus des mondes habités, et les moindres gouttes de liqueur, des mers poissonneuses, et tous ces êtres imprévus ont des organes dont les moindres pièces sont à leurs masses totales dans les mêmes proportions que chez les animaux gigantesques: car enfin ils ont leurs besoins, leurs intérêts, leur instinct, leurs mœurs, leurs amours,

[a] *Rétine*, sorte de lacis, formé dans le fond de l'œil par les filets du nerf optique, et sur lequel se peignent les objets.

[b] La *cornée* est la tunique externe et la plus épaisse de l'œil.

leurs guerres; ils s'agitent, ils se nourrissent, ils se conservent, ils se reproduisent. C'est un monde aussi réel que le nôtre, aussi ancien que le nôtre; un monde qui a peut-être au-dessous de lui d'autres mondes qui lui sont ce qu'il est pour nous[a].

Oserez-vous croire, après cela, que la nature néglige quelque chose? Non, elle est la même en tout; et un tourbillon d'atomes confusément agités au gré du moindre souffle, n'est pas plus indifférent pour la puissance qui les régit, que tout un tourbillon solaire; un grain de poussière est pesé aussi rigoureusement dans le *devis*[3] de la création, que l'astre qui roule dans les cieux; il presse, il cède, il résiste, il influe sur tout ce qui l'entoure; il exerce, en raison de sa masse, tous les attributs qui appartiennent à la masse totale de la matière; la nature ne l'abandonnera pas plus au hasard que le globe de Jupiter ou de Saturne. En effet, supposez-le ce grain, de plus ou de moins dans la somme totale des choses, tout s'en ressent, tout est changé, et l'univers cesse d'être ce qu'il est. BOUFFLERS.

BOUFFLERS (le marquis de),
De l'Académie française, né en 1737, mort en 1815.

LES DÉSERTS DE L'ARABIE-PÉTRÉE[b].

QU'ON se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend, et le regard se perd, sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossements, des cailloux *jonchés*[1], des rochers debout ou renversés; un désert entièrement *découvert*[2] où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante: solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres

[a] Voyez ci-après, l'extrait de Pascal, *L'homme entre l'abîme de l'infiniment grand et l'abîme de l'infiniment petit.*

[b] *Pétrée*, du grec πέτρα (*pétra*), pierre.

sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus *dénué*[3], plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes : il voit partout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, *ne renaît que*[4] pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée ; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir : car la faim, la soif et la chaleur brûlante *pressent*[5] tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

BUFFON. (*Voyez la page* 61.)

MOYEN DE CONNAÎTRE LES GRANDS EFFETS DES VARIÉTÉS DE LA NATURE.

CE n'est point en se promenant dans nos campagnes cultivées, ni même en parcourant toutes les terres du domaine de l'homme, que l'on peut connaître les grands effets des variétés de la nature : c'est en se transportant des sables brûlants de la zone torride aux glacières des pôles, c'est en descendant du sommet des montagnes au fond des mers, c'est en comparant les déserts avec les déserts, que nous la jugerons mieux et l'admirerons davantage. En effet, sous le point de vue de ses sublimes contrastes et ses majestueuses oppositions, elle paraît plus grande en se montrant telle qu'elle est. Nous avons ci-devant peint les déserts arides de l'Arabie Pétrée, ces solitudes nues où l'homme n'a jamais respiré sous l'ombrage, où la terre sans verdure n'offre aucune subsistance aux animaux, aux oiseaux, aux insectes ; où tout paraît mort, parce que *rien ne peut naître*[1], et que l'élément nécessaire au développement des germes de tout être vivant ou végétant, loin d'arroser la terre par des ruisseaux d'eau vive, ou de la pénétrer par des pluies fécondes, ne peut même l'humecter d'une simple rosée.

Opposons ce tableau d'une sécheresse absolue dans une

terre trop ancienne à celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent; nous y verrons par excès ce *que l'autre n'offrait que par défaut*[2]: des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement, et faire effort pour l'occuper tout entière. Des eaux stagnantes, et répandues près et loin de leur cours, couvrent le *limon vaseux*[3] qu'elles ont déposé: et ces vastes marécages, exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages, ou dispersées par les vents; et ces plages, alternativement sèches et noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées, et ces *broussailles*[4] de *mangles*[5] jetées sur les confins indécis de ces deux éléments ne sont peuplées que d'animaux immondes qui *pullulent*[6] dans ces repaires, *cloaque*[7] de la nature, où tout retrace l'image des *déjections*[8] monstrueuses de l'antique limon.

Les énormes serpents tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse; les crocodiles, les crapauds, les lézards, et mille autres reptiles à larges pattes, en *pétrissent*[9] la fange; des millions d'insectes, enflés par la chaleur humide, en soulèvent la *vase*[10]; et tout ce *peuple*[11] impur rampant sur le limon ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs, dont les cris confondus, multipliés, et mêlés aux coassements des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles: terres d'ailleurs impraticables, encore *informes*[12], et qui ne serviraient qu'à lui rappeler l'idée de ces temps *voisins du*[13] premier chaos, où les éléments n'étaient pas séparés, où la terre et l'eau ne faisaient qu'une masse commune, et où les espèces vivantes n'avaient pas encore trouvé leur place dans les différents districts de la nature.

BUFFON. (*Voyez la page* 61.)

LE CHIEN.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher, et au désir de plaire. Il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, il le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment ; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections[a] : nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur, et tout obéissance[b]. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, *il ne se rebute pas*[1] par les mauvais traitements ; il les *subit*[2], les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage : loin de s'irriter ou de fuir, il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent : il prend le ton de la maison qu'il habite ; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et *rustre*[3] à la campagne. Toujours *empressé*[4] pour son maître et *prévenant*[5] pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare contre ceux qui par état

[a] On a vu des chiens se coucher sur le tombeau de leurs maîtres et s'y laisser mourir de faim.

[b] Ici le mot *tout* est invariable, parce que les substantifs sont employés figurément comme adjectifs.

ne sont faits que pour importuner; il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers; et, *pour peu qu'ils s'arrêtent*[6] ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiemens réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat. Aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance, et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? Comment pourrait-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresses ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de force, et même plus de courage que l'homme: la nature *les a mieux munis*[7], mieux armés. Ils ont aussi les sens, et surtout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instruments que nous avons imaginés pour perfectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre

odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner: et le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau; il s'y fait mieux entendre que la voix du berger: la sûreté, l'ordre, et la discipline, sont les fruits de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix.

Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière[a]: les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor, ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports; il annonce, par ses mouvements et par ses cris, l'impatience de combattre et le désir de vaincre: marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il cherche ses traces, il les suit pas à pas, et, par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés; il oppose la ruse à la sagacité. Jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables: pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas; il fait des bonds, il voudrait se détacher de la terre et supprimer les espaces: il *franchit*[8] d'un saut les routes, les haies; passe à la nage les ruisseaux, les rivières: mais, toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son corps, il cherche à en mettre un autre à sa place, il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui;

[a] Dans le Pérou, les chiens espagnols, dit-on, reconnaissaient les hommes de race indienne, les poursuivaient et les déchiraient; et les chiens péruviens traitaient de même les Espagnols.

et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus *brusquement*[9] encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé. Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite; il *démêle*[10] les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer; et, loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et, le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité *soit à l'épreuve*[11]; le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive; le seul qui entende son nom, et qui reconnaisse la voix domestique; le seul qui ne se confie point à lui-même; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître et qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissements; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin et retrouve la route; le seul enfin dont les talents naturels soient évidents et l'éducation toujours heureuse[a].

BUFFON. (*Voyez la page* 61.)

Même sujet.

LE chien est le modèle, le vrai *prototype*[b] de l'amitié. Chaque espèce se distingue par un attribut particulier qui est, pour ainsi dire, un hommage rendu à ce noble et généreux sentiment; l'une est spécialement vouée à la garde

[a] Dans le *Génie du christianisme*, M. de Châteaubriand signale une omission à cet admirable portrait: "Tous les chiens y sont cités," dit-il, "mais Buffon a oublié le chien de l'aveugle."

[b] *Prototype*, du grec πρῶτος (*prôtos*), premier; et τύπος (*tupos*), modèle. Original, premier exemplaire.

des troupeaux, et le berger solitaire lui confie sans crainte ses plus chères espérances; l'autre veille autour de notre demeure, et nous donne la sécurité au milieu de nos immenses possessions. Nous dormons sur la foi de son instinct vigilant et protecteur. Le chien fait tourner tous les jours au profit de l'homme les dons les plus rares dont la nature l'a comblé. Il cherche, il interroge, il suit prudemment les traces de la proie que poursuit l'avide chasseur. On dirait que l'attachement qu'il porte à son maître aiguise en quelque sorte toutes les finesses de son odorat. Il s'expose pour lui, quand il s'agit de combattre les plus terribles habitants des forêts, et lui dévoue à chaque instant son infatigable intrépidité.

Mais considérons plutôt ces courageux animaux au milieu des glaciers du mont *Saint-Bernard*[a], prêtant assistance aux voyageurs qui s'égarent, les guidant au sein des ténèbres, leur créant des routes au milieu des torrents, à travers mille abîmes, et partageant avec *les hommes les plus vénérés*[b] les soins périlleux d'une bienfaisance hospitalière.

Voyez les chiens de Terre-Neuve s'élancer dans les flots, affronter le courroux des vagues, braver le *déchaînement*[1] des vents et de la tempête, se réunir pour mieux résister au courant des fleuves, plonger dans les gouffres de la mer, et ramener vers le rivage les malheureux naufragés.

Qui n'a pas entendu parler des chiens de la Sibérie? Il semble néanmoins qu'on n'ait pas assez célébré leur intelligence, leur dévouement, leurs services, leur générosité. Ces animaux servent à la fois, pour les *Samoïèdes*[c], de bêtes de somme et de bêtes de trait. Ils manifestent une étonnante vigueur, et transportent des fardeaux à des distances prodigieuses. *On les attelle à des traîneaux*[2]. Plus lestes que nos coursiers, ils savent *se frayer des issues au travers*[3] des routes les plus escarpées. *Ils ne font qu'effleurer*[4] le sol, et passent rapidement sur la neige sans jamais l'*enfoncer*[5]. Aussi sobres que laborieux, il leur

[a] Un des sommets des Alpes.
[b] Les solitaires de l'hospice du mont Saint-Bernard.
[c] *Samoïèdes*, peuple du nord de la Russie d'Asie.

suffit, pour se nourrir, de quelques poissons *qu'on fait mariner*[6], et qu'on met ensuite en réserve. Mais, ce qu'il y a de merveilleux dans les habitudes de ces bons chiens, c'est qu'ils restent libres et livrés à eux-mêmes tout le cours de leur été. Tant qu'on n'a pas besoin de leur assistance, ils vivent de leur seule industrie. Ce n'est qu'à un signal qu'on leur donne, après l'apparition des premiers froids, qu'ils accourent affectueusement auprès de leurs maîtres, pour leur rendre tous les services dont ceux-ci ont besoin. Ils les dirigent pendant les ténèbres de la nuit, et au milieu des plus terribles orages. Quand les Samoïèdes tombent *engourdis*[7] sur la terre couverte de frimas, leurs chiens viennent les couvrir de leurs corps, et leur communiquer leur chaleur naturelle. Mais que fait l'homme, partout si ingrat, pour tant de bons offices? Il attend que ces animaux deviennent vieux pour exiger leur peau, et pour s'en revêtir.

ALIBERT. (*Voyez la page* 73.)

LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal[a], qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'*affronte*[1]; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur: il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu; il sait réprimer ses mouvements: non-seulement il *fléchit*[2] sous la main de celui qui le guide,

[a] ANECDOTE.—Un jour Rivarol, un des écrivains les plus spirituels du 18e siècle, causait avec D'Alembert qui n'aimait pas Buffon. D'Alembert lui disait, "Ne me parlez pas de Buffon qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit: *La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal*, etc. Que ne dit-il *le cheval?*" "Oui," reprit Rivarol, "c'est comme ce sot de J.-B. Rousseau, qui s'avise de dire:

> 'Des bords sacrés où naît l'Aurore,
> Aux bords enflammés du couchant,'

au lieu de dire *de l'est à l'ouest.*"

mais il semble consulter ses désirs; et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même *la prévenir*[3]; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, *ne se refuse à*[4] rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir. BUFFON. (*Voyez la page* 61.)

LE SERPENT *DEVIN*[a], OU LE BOA.

C'EST surtout dans les déserts brûlants de l'Afrique qu'exerçant une domination moins troublée, le serpent devin parvient à une longueur plus considérable. On frémit lorsqu'on lit, dans les relations des voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur de cette partie du monde, la manière dont cet énorme serpent s'avance au milieu des herbes hautes et des broussailles, ayant quelquefois plus de dix-huit pouces de diamètre, et semblable à une longue et grosse poutre qu'on remuerait avec vitesse. On aperçoit de loin, par le mouvement des plantes qui s'inclinent sur son passage, l'espèce de sillon que tracent les diverses ondulations de son corps; on voit fuir devant lui les troupeaux de *gazelles*[b] et d'autres animaux dont il fait sa proie; et le seul parti qui reste à prendre dans ces solitudes immenses, *pour se garantir*[1] de sa dent meurtrière et de sa force funeste, est de mettre le feu aux herbes déjà à demi brûlées par l'ardeur du soleil. Le fer ne suffit pas contre ce dangereux serpent, lorsqu'il est parvenu à toute sa longueur, et surtout lorsqu'il est irrité par la faim. L'on ne peut éviter la mort qu'en couvrant un pays immense de flammes qui se propagent avec vitesse au milieu de végé-

[a] Les naturels de l'Amérique méridionale mettent le serpent devin au nombre de leurs divinités.

[b] *Gazelle*, bête fauve plus petite que le daim, et qui est d'une grande légèreté.

taux presque entièrement desséchés, en excitant ainsi un vaste incendie, et en élevant, pour ainsi dire, un rempart de feu contre la poursuite de cet énorme animal.

Il ne peut être en effet arrêté ni par les fleuves qu'il rencontre, ni par les bras de mer dont il fréquente souvent les bords; car il nage avec facilité, même au milieu des ondes agitées, et c'est en vain, d'un autre côté, qu'on voudrait chercher un abri sur de grands arbres; il se roule avec promptitude jusqu'à l'extrémité des cimes les plus hautes: aussi vit-il souvent dans les forêts. Enveloppant les tiges dans les divers *replis*[2] de son corps, il se fixe sur les arbres à différentes hauteurs; et y demeure souvent long-temps en embuscade, attendant patiemment le passage de sa proie. Lorsque, pour l'atteindre, ou pour sauter sur un arbre voisin, il a une trop grande distance à franchir, il *entortille*[3] sa queue autour d'une branche, et suspendant son corps allongé à cette espèce d'anneau, se balançant, et tout d'un coup s'élançant avec force, il se jette comme un trait sur sa victime, ou contre l'arbre auquel il veut s'attacher.

Lorsqu'il aperçoit un ennemi dangereux, ce n'est point avec ses dents qu'il commence un combat, qui alors serait trop désavantageux pour lui; mais il se précipite avec tant de rapidité sur sa malheureuse victime, l'enveloppe dans tant de contours; la serre avec tant de force; fait craquer ses os avec tant de violence, que, ne pouvant ni s'échapper, ni user de ses armes, et réduite à pousser de vains mais d'affreux hurlements, elle est bientôt étouffée sous les efforts multipliés de ce monstrueux reptile.

Si le volume de l'animal expiré est trop considérable pour que le devin puisse l'avaler, malgré la grande ouverture de sa gueule, la facilité qu'il a de l'agrandir, et l'extension dont presque tout son corps est susceptible, il continue de presser sa proie mise à mort; il en écrase les parties les plus compactes; et, lorsqu'il ne peut point les briser avec facilité, il l'entraîne, en se roulant avec elle, auprès d'un gros arbre dont il renferme le tronc dans ses replis; il place sa proie entre l'arbre et son corps; il les

environne l'un et l'autre de ses nœuds vigoureux; et, se servant de sa tige noueuse comme d'une sorte de levier, il redouble ses efforts, et parvient bientôt à comprimer en tous sens, et *à moudre*[4], pour ainsi dire, le corps de l'animal qu'il a immolé.

Lorsqu'il a donné ainsi à sa proie toute la souplesse qui lui est nécessaire, il l'allonge en continuant de la presser, et diminue d'autant sa grosseur; il l'imbibe de sa salive, ou d'une sorte d'humeur analogue qu'il répand en abondance. Il *pétrit*[5], pour ainsi dire, à l'aide de ses replis, cette masse devenue informe, ce corps qui n'est plus qu'un composé confus de chairs *ramollies*[6] et d'os *concassés*[7]. C'est alors qu'il l'avale en la prenant par la tête, en l'attirant à lui, et en l'entraînant dans son ventre par de fortes aspirations plusieurs fois répétées; mais, malgré cette préparation, sa proie est quelquefois si volumineuse, qu'il ne peut *l'engloutir*[8] qu'à demi; il faut qu'il ait digéré, au moins en partie, la portion qu'il a déjà fait entrer dans son corps, pour pouvoir y faire pénétrer l'autre; et l'on a souvent vu le serpent devin, la gueule horriblement ouverte, et remplie d'une proie à demi dévorée, étendu à terre, et dans une sorte d'inertie qui accompagne presque toujours sa digestion. LACÉPÈDE. *Ovipares.*

LACÉPÈDE (*Bernard-Germain-Étienne* de la *Ville-sur-Illon*, comte de),

Naquit à Agen en 1756. C'est sans doute aux magnifiques tableaux et aux paysages enchanteurs de son pays natal qu'il dut le goût prononcé qu'il montra pour l'histoire naturelle. Que l'élève lise et médite son *Exhortation à l'étude des sciences naturelles* qu'il trouvera dans ce *Répertoire*, il y verra l'âme d'un philanthrope, la morale d'un sage, l'affection d'un père.

L'Institut appela Lacépède dans son sein, dès sa création. En 1801, il était président du Sénat, et fut nommé en 1803 grand chancelier de la Légion d'honneur, puis pair de France en 1814, et sut conserver ses charges sous la Restauration. Il mourut en 1825. On a de Lacépède plusieurs traités sur la *Physique* et l'*Histoire naturelle* fort estimés; ses descriptions des grandes scènes de la nature sont pleines de vérité et d'harmonie.

LE VOYAGEUR DANS LE DÉSERT.

Haletant[1] de fatigue et de soif, la gorge desséchée, respirant avec peine un air ardent qui le dévore, il espère qu'un instant de repos lui rendra quelques forces; il s'arrête, il voit *défiler*[2] ceux qui étaient ses compagnons, et dont il sollicite en vain les secours; le malheur a fermé tous les cœurs; sans détourner un regard, l'œil fixe, chacun suit en silence la trace de celui qui le précède, tout passe, tout suit; et les membres *engourdis*[3], déjà trop chargés de leur pénible existence, *s'affaissent*[4] et ne peuvent être ranimés ni par le danger, ni par la terreur: la caravane a passé, elle n'est déjà plus pour lui qu'une ligne ondoyante dans l'espace, bientôt elle n'est plus qu'un point, et ce point s'évanouit; c'est la dernière lueur de la lumière qui s'éteint: ses regards égarés cherchent et ne rencontrent plus rien; il les ramène sur lui-même, et bientôt ferme les yeux pour échapper à l'aspect du vide affreux qui l'environne; il n'entend plus que ses soupirs, ce qui lui reste d'existence appartient à la mort; seul, tout seul au monde, il va mourir, sans que l'espérance vienne un instant s'asseoir auprès de son lit de mort; et son cadavre, dévoré par l'aridité du sol, ne laissera bientôt que des os blanchis qui serviront de guide à la marche incertaine du voyageur qui aura osé braver le même sort.

Denon. *Voyage en Égypte, pendant la campagne du général Bonaparte.*

Denon (*Dominique-Vivant*, baron),

Né en 1747, mort en 1825. Sa vie aventureuse se passa toute en voyages. Il visita la Suisse, l'Italie et la Sicile, et il fit partie de cette élite de savants et d'artistes qui allèrent (en 1798) à la suite de Napoléon, conquérir aussi l'Égypte au profit de l'art et de la science. L'ouvrage qu'il publia à son retour en France eut un succès complet et mérité; c'est le *Voyage dans la Haute et Basse Égypte, pendant les campagnes du général Bonaparte,* avec un atlas dont il avait fait tous les dessins.

DÉSERTS DE LA SIBÉRIE.

La ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur les rives de l'Irtish; au nord, elle est entourée d'immenses forêts qui s'étendent jusqu'à *la mer Glaciale*[a]. Dans cet espace de onze cents *verstes*[b] on rencontre des montagnes arides, *rocailleuses*[1] et couvertes de neiges éternelles; des plaines incultes, dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie, ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de *mélèzes rampants*[2] et de *bouleaux*[3] nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin, des marais chargés de mousse se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante; après quoi toute trace de végétation disparaît. Néanmoins c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver, la nature a encore des pompes magnifiques; c'est là que les *aurores boréales*[c] sont fréquentes et majestueuses, et qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très-clair d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent à ces régions *hyperborées*[4] des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du midi. Au sud de Tobolsk s'étend *le cercle d'Ischim*[d]; des landes, parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs amers, le séparent des Kirguis, peuple *nomade*[5] et idolâtre. À gauche il est borné par l'Irtish, qui va se perdre, après de nombreux détours, sur la frontière de la Chine, et à droite par le Tobol. Les rives de ce fleuve sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragments de

[a] La mer *Glaciale* ou *Septentrionale* borne la frontière de tout le nord de la Russie; c'est-à-dire, depuis le 50e degré, jusqu'au 205e de longitude est, du méridien de Paris.

[b] *Verste*, mesure en Russie. Une verste et demie est à peu près égale au mille d'Angleterre.

[c] *Aurore boréale*, phénomène lumineux, qui paraît quelquefois, la nuit, dans le ciel du côté du nord.

[d] Le cercle d'*Ischim* prend son nom de la rivière de ce nom. C'est un désert immense de la Sibérie.

rocs brisés, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village *domanial*[6] de Saïmka; sa distance de Tobolsk est de plus de cinq cents verstes. Placé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois: mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord qui souffle alors continuellement, arrive chargé des glaces des déserts arctiques, et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que, dès le mois de septembre, le Tobol *charrie*[7] des glaces. Une neige épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles et les champs de verdure; deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation; les *chatons*[8] des bouleaux exhalent une odeur de rose: le *cytise velu*[9][a] s'empare de tous les endroits humides; des troupes de cigognes, de canards tigrés, d'oies du nord, se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires pour y faire son nid, qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs; et dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre, et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les *bourgeons*[10] des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours: mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve, depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim; d'autres sont relégués dans des cabanes au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la

[a] Le *cytise* est un arbrisseau originaire des Alpes.

nourriture de quelques-uns; ceux qu'il abandonne vivent de leurs chasses d'hiver: presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que par le nom de malheureux.

MADAME COTTIN. *Élisabeth, ou les exilés de Sibérie.*

MADAME COTTIN (*Sophie*),

Née en 1773, morte en 1807. Enlevée aux lettres à l'âge de trente-cinq ans, madame Cottin nous a légué par les ouvrages qu'elle a publiés, des regrets pour ceux que nous pouvions encore espérer d'elle. Son roman de *Mathilde* est regardé comme son chef-d'œuvre. *Élisabeth,* que plusieurs placent au même rang, doit son intérêt à un sentiment calme et doux, la tendresse filiale.

ÉRUPTION DU VOLCAN DE *QUITO*[a].

HEUREUX les peuples qui cultivent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, des dépouilles de la terre! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes; le laboureur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'Océan, et dont la cime s'élève au-dessus des nues! Ce sont des *soupiraux*[1] que le feu souterrain s'est ouverts en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlants et liquides, des flots de cendre et de bitume qu'il lançait, et qui, dans leur chute, s'accumulaient au bord de ces gouffres ouverts. Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache! Les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la dévore. Sa richesse, en croissant, présage sa ruine; et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs: tel est le climat de *Quito*[a]. La ville est dominée par un volcan

[a] *Quito*, ville célèbre de l'Amérique, actuellement la capitale de la république et chef-lieu du département de l'Équateur.

terrible, qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondements.

Un jour que le peuple indien, répandu dans les campagnes, labourait, semait, moissonnait (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), et que les *filles du Soleil*[a], dans l'intérieur de leur palais, étaient occupées, les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit *sourd*[2] se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent, le temple et les palais chancellent et menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment, et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlants qu'ils ont détachés de l'abîme: superbe et terrible spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelants au travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond!

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le *vertige*[3] de la terreur, se répandent en un instant. Le laboureur regarde et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du Soleil, les uns tremblants s'élancent hors du temple; les autres consternés embrassent l'autel de leur dieu. Les vierges éperdues sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête; et, courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

MARMONTEL. *Les Incas.* (*Voyez la page* 53.)

VOYAGE DE BRIGHTON À LONDRES.

LA propreté *recherchée* des villes d'Angleterre est si connue, qu'en arrivant a Brighton, je m'étonnais d'être

[a] Les filles péruviennes qui faisaient le service du temple du Soleil.

forcé de m'étonner. Qu'on suppose un assemblage de décorations pleines de grâce et de légèreté comme celles que l'imagination désirerait dans un théâtre magique, et on aura quelque idée de notre première station. Brighton n'offre d'ailleurs aucun monument digne de remarque, à moins qu'on ne donne ce nom au palais du *Prince régent*[a], qui est construit dans le genre oriental, et probablement sur le plan de quelque édifice de l'Inde. Il y a peu d'harmonie entre ce style *levantin*[2] et de jolies *bastides*[3] à l'italienne, élevées sous un ciel septentrional; mais c'est le sceau d'une puissance qui étend son sceptre sur une partie de l'Orient, et qui en tire ses principaux éléments de prospérité. Cette incohérence ne va pas mal, au reste, dans un tableau d'illusions. La féerie n'est pas soumise à la règle des unités.

J'ai continué mon voyage par un chemin sans *ornières*[4], sans embarras, sans cahots, dans une voiture commode, élégante, ornée avec goût, que traînaient, ou plutôt qu'enlevaient quatre chevaux superbes, tous pareils, tous du même pas, qui dévoraient l'espace en *rongeant des mords*[5] d'un poli éclatant, et en frémissant sous des harnais d'une simplicité noble et riche. Un cocher à livrée les dirigeait; un jockey, d'une figure et d'une tournure charmantes, excitait leur ardeur. De deux lieues en deux lieues, des postillons attentifs, point grossiers, point impertinents et point ivres, venaient remplacer *l'attelage*[6] par des chevaux frais, toujours semblables aux premiers, et qu'on voyait de loin frapper la terre, comme pour solliciter la carrière promise à leur impatience. Quoique le trajet ne soit pas long, il n'est point de *prévenances*[7] délicates dont les enchanteurs qui me conduisaient ne se *soient avisés*[8] pour l'embellir. À moitié chemin, un majordome officieux m'a introduit dans un salon magnifique, où étaient servis toutes sortes de rafraîchissements: un thé limpide qui perlait dans la porcelaine; un *porter* écumeux qui bouillonnait dans l'argent; et, sur une autre table, des mets choisis, copieux, variés, qu'arrosait le Porto. Après cela, je me suis remis en route,

[a] Le *Prince régent* qui fut ensuite George IV, roi d'Angleterre, mort en 1830.

et les coursiers empressés. . .Mais il est peut-être temps de reprendre haleine, et de dire, en termes plus positifs, que l'Angleterre est le premier pays du monde pour ses chevaux, ses voitures publiques et ses auberges.

NODIER.

NODIER (*Charles*),

Né à Besançon en 1783; mort à Paris en 1844. Cet auteur est connu du public par des romans pleins d'esprit et d'intérêt. Il a aussi mérité l'estime des savants et a pris place dans leurs rangs, par d'importants travaux comme grammairien, philologue, bibliographe et critique.

LA FEMME DU MARIN.

EN nous promenant un soir à *Brest*[a], au bord de la mer, nous aperçûmes une pauvre femme qui marchait courbée entre les rochers; elle considérait attentivement les débris d'un naufrage, et surtout les plantes attachées à ces débris, comme si elle eût cherché à deviner, par le plus ou moins de vieillesse, l'époque certaine de son malheur. Elle découvrit sous des *galets*[1] une de ces boîtes de matelot, qui servent à mettre des *flacons*[2]. Peut-être l'avait-elle remplie elle-même autrefois pour son époux, de cordiaux achetés du fruit de ses épargnes: du moins nous le jugeâmes ainsi, car elle se prit à essuyer ses larmes avec le coin de son tablier. Des mousserons de mer remplaçaient maintenant ces présents de sa tendresse. Ainsi, tandis que le bruit du canon apprend aux grands le naufrage des grands du monde, la Providence, annonçant aux mêmes bords quelque deuil aux petits et aux faibles, leur dépêche secrètement quelques brins d'herbe et un débris.

CHÂTEAUBRIAND. (*Voyez la page* 63.)

[a] *Brest.* Ville célèbre dans le département du Finistère, avec un des plus beaux ports de l'Europe.

FORÊTS AMERICAINES.

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieillès que le monde: quel profond silence dans ces retraites quand les vents reposent! quelles voix inconnues quand les vents viennent à s'élever! Êtes-vous immobile, tout est muet: faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent: on entend des troupeaux de bêtes sauvages passer dans les ténèbres; la terre murmure sous vos pas; quelques coups de foudre font mugir les déserts: la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'orient: à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime, et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve; il se sent inquiet, agité, et dans l'attente de quelque chose d'inconnu; un plaisir inouï, une crainte extraordinaire, font palpiter son sein, comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité: il est seul au fond des forêts; mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature; et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur[a].

Châteaubriand. (*Voyez la page* 63.)

UN CABINET D'ANTIQUITÉS.

Au premier coup d'œil les magasins offraient un tableau confus, dans lequel toutes les œuvres humaines *se heurtaient*[1]. Des crocodiles, des singes, des boas *empaillés*[2], souriaient à des vitraux d'église, semblaient vouloir mordre des bustes, courir après des *laques*[3], grimper sur des lustres.

Un vase de Sèvres où *madame Jaquotot*[b] avait peint

[a] Tout ce que le cœur et l'esprit de l'homme peuvent ressentir et penser en présence d'une nature empreinte de grandeur et de mystère, se trouve analysé dans cette description avec vérité, et peint des plus belles couleurs de la poésie.

[b] Peintre célèbre sur émail.

Napoléon se trouvait auprès d'un sphinx dédié à Sésostris. . . . Le commencement du monde et les événements d'hier se mariaient avec une grotesque *bonhomie*[4]. Un tournebroche était posé sur un *ostensoir*[5], un sabre républicain sur une *haquebute*[a] du *moyen âge*[b].

Les instruments de mort, poignards, pistolets curieux, armes à secret, étaient jetés pêle-mêle avec les instruments de vie, soupières en porcelaine, assiettes de Saxe, tasses orientales venues de Chine, *drageoirs féodaux*[6]. Un vaisseau d'ivoire voguait à pleines voiles sur le dos d'une immobile tortue. . . . Une machine pneumatique éborgnait l'empereur Auguste, qui ne s'en fâchait pas.

Plusieurs portraits d'*échevins*[c] français, de *bourguemestres*[d] hollandais, *insensibles*[7], comme pendant leur vie, s'élevaient au-dessus de ce chaos d'antiquités, en y lançant un regard pâle et froid.

Tous les pays de la terre semblaient avoir apporté là un débris de leurs sciences, un échantillon de leurs arts. C'était une espèce de fumier philosophique auquel rien ne manquait, ni le *calumet*[e] du sauvage, ni la pantoufle vert-et-or du sérail, ni le *yatagan*[f] du Maure, ni l'idole des Tartares. Il y avait jusqu'à la *blague à tabac*[8] du soldat, jusqu'au *ciboire*[9] du prêtre, jusqu'aux plumes d'un trône. Ces monstrueux tableaux étaient soumis à mille accidents de lumière, par la bizarrerie d'une multitude de reflets dus à la confusion des nuances, à la brusque opposition des jours et des ténèbres. L'oreille croyait entendre des cris interrompus ; l'esprit, saisir des drames inachevés ; l'œil, apercevoir des lueurs mal étouffées.

[a] *Haquebute*, espèce d'arquebuse très-pesante.

[b] *Moyen âge*, se dit du temps qui s'est écoulé depuis la chute de l'empire romain, en 475, jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453.

[c] L'*échevin* (appelé *alderman* en Angleterre) était un officier qui, pendant un certain temps, avait soin de la police et des affaires communes d'une ville.

[d] En Hollande, la charge du *bourguemestre* correspond à celle de *maire* en France.

[e] *Calumet*, espèce de longue pipe ornée.

[f] *Yatagan*, long poignard recourbé.

Enfin une poussière obstinée imprimait des expressions capricieuses à tous ces objets dont les angles multipliés et les sinuosités nombreuses produisaient les effets les plus pittoresques.

Les plus coûteux caprices de dissipateurs morts sous des mansardes étaient là. . . . C'était le bazar des folies humaines. Une écritoire payée jadis cent mille francs et rachetée pour *cent sous*[10], gisait auprès d'une serrure à secret dont le prix de fabrication aurait suffi à la rançon d'un roi.

Là, le génie humain apparaissait dans toutes les pompes de sa misère, dans toute la gloire de ses petitesses gigantesques. BALZAC.

BALZAC (*Honoré* de); auteur vivant.

Connu par plusieurs romans pleins d'esprit et d'originalité. Écrivain élégant, fertile et varié, M. de Balzac s'est assuré une place éminente parmi les littérateurs du 19e siècle.

UN OURAGAN AUX *ANTILLES*[a].

TOUTE la plantation était plongée dans le sommeil. Le ciel d'azur brillait de son éclat ordinaire, et une légère brise soufflait par intervalles ; enfin aucun des signes qui, dans les climats d'Europe, annoncent l'approche d'une tempête, n'existait dans ce moment.

Vers une heure du matin, le temps changea tout à coup, les étoiles s'éteignirent dans une atmosphère envahie par des vapeurs grisâtres qui descendaient sur la terre, semblables aux ailes de la tempête, enveloppant sa proie avant de la dévorer. Les myriades d'animaux divers qui remplissent les nuits des Antilles de leurs cris bizarres se turent à l'approche de cette grande convulsion de la nature : tout était immobile.

[a] Les *Antilles*, archipel de l'Océan Atlantique, situé entre les deux Amériques. *Cuba*, la *Jamaïque*, *Haïti* et *Porto-Rico*, sont les grandes Antilles : parmi les petites on remarque la *Martinique*, la *Guadeloupe*, à la France ; la *Barbade*, à l'Angleterre, etc.

Bientôt dans le lointain gronde le bruit sourd de la mer qui s'enfle et roule sur ses rivages. Les troupeaux à des plaintes étouffées font succéder de longs gémissements auxquels se mêle le *gloussement*[1] des oiseaux domestiques. Soudain une brusque secousse, accompagnée d'un hurlement rauque, ébranle et fait craquer toutes les jointures de la charpente des maisons. Les arbres ploient et se relèvent en sifflant; chacun est debout sur sa couche, oppressé d'effroi. Un instant de silence succède à ce signal des éléments. Ah! qui peut décrire les angoisses des malheureux colons! Voilà l'ouragan, voilà l'ennemi! Quelle force humaine lui opposer!

Une nouvelle secousse fait crier la maison; le tonnerre gronde comme la décharge d'une batterie; la terre frémit sous les pieds, les toits semblent vaciller, les palissades s'abattre: tous les cœurs sont saisis.

D'après les ordres du maître, le nègre de garde prend son *lambis*[2] pour avertir les esclaves qu'ils doivent abandonner leurs cases et se réfugier dans l'habitation. Il court se placer à l'angle de la maison; et, se couchant jusqu'à terre pour offrir moins de prise au vent, il fait retentir les sons lugubres et prolongés de cette espèce de trompe naturelle.

Rien de plus triste et de plus imposant en même temps que le retentissement de cet appel au milieu d'une nuit d'ouragan. Dans les intervalles des *bouffées*[3] de vent et des roulements sourds du tonnerre, la conque faisait entendre sa voix gémissante. Les hurlements des nègres, qui s'appelaient pour gagner la maison du maître, y répondaient; mais soudain tous ces bruits humains se perdaient sous les nouveaux fracas du vent, de la pluie et de la foudre auxquels se joignaient les mugissements des animaux qui semblaient implorer le secours de l'homme. De malheureux nègres se traînaient en se *cramponnant*[4] aux racines, aux mottes de terre, à tout ce qui offrait quelque résistance. Des groupes presque nus, *grelottant*[5] de froid, épuisés de fatigue, parvenaient à pénétrer pêle-mêle dans la maison,

tandis que d'autres, surpris et enlevés, roulaient à quelques centaines de pas en arrière, froissés, étourdis et forcés de recommencer cette effroyable lutte.

Dans ce moment tout était désordre, trouble et terreur: la furie dévastatrice de l'ouragan continuait, mais elle n'était pas encore à son plus haut degré de violence. La maison isolée, sans appui, ployait, pour ainsi dire, sous les coups de la tempête. À chaque instant elle pouvait s'abîmer. Une planche cédant, le vent s'engouffrait, et, comme un levier, faisait sauter la toiture.

L'économe et tous les noirs multipliaient leurs efforts pour assujettir par des cordes, des planches, des meubles, les endroits les plus faibles. Quelques-uns des nègres les plus robustes, étant sortis en se traînant, tentaient d'enfoncer dans la terre des pieux et des *arcs-boutants*[6] pour appuyer la maison; mais telle était la furie de la tempête, que, pouvant à peine respirer, ils étaient forcés de s'étendre sur le ventre en se tenant les uns les autres. Par moment l'ouragan faisait taire sa grande voix; on entendait le bruit de la pluie qui tombait comme une multitude de cascades, le roulement de tous les torrents enflés et *charroyant*[7] des forêts avec fracas dans leurs gorges profondes, le déchirement aigu des arbres et les sons plus sinistres encore que rendaient les *essontes*[8] de la toiture sous lesquelles les vents se jouaient.

On eût dit le rire éclatant et moqueur de démons présidant à ces terribles fléaux. Mais bientôt tous ces bruits, tous ces sons, se confondirent avec les coups du tonnerre des Tropiques; le redoublement du vent et les frémissements du sol annoncèrent une nouvelle crise. Les hommes frissonnaient, et les femmes, à genoux autour de leur maîtresse, invoquaient le Seigneur. . . .

Enfin une fenêtre enfoncée donna passage au vent qui frappa les cloisons comme un boulet de canon. La maison, bâtie presque de bois, fit entendre un craquement général. Le plafond et le toit enlevés se balancèrent un instant, puis s'envolèrent comme si une main de géant les eût arrachés.

Les poutres, les cloisons cédèrent, et au fracas de leur chute succéda un affreux silence. La tempête se reposait, satisfaite de son ouvrage.

Quelques instants après, ceux qui avaient survécu à cette horrible catastrophe sortirent des décombres. . . .

Il était cinq heures du matin; l'ouragan, fatigué de ses gigantesques efforts, ne se manifestait plus que par quelques faibles bouffées de vent; mais le monstre semblait en fuyant faire encore retentir sa voix dans l'âme terrifiée de ses victimes. . . .

Partout sur la route et dans l'intérieur du pays on rencontrait des traces de l'ouragan. . . . Des habitations se montraient avec leurs cases abattues, leurs bâtiments écroulés ou privés de leur toiture, leurs plantations bouleversées ou détruites. Devant les maisons on ne voyait que quelques noirs immobiles dans diverses attitudes, ou un planteur, les bras croisés sur sa poitrine, la tête penchée, absorbé dans le calcul de ses pertes. Ailleurs, quelques hommes emportant des cadavres ou traînant les corps des bestiaux écrasés ou étouffés par le vent. Tout était muet; aucune voix humaine, aucun cri d'animal ne rompait ce silence funèbre; les oiseaux, cachés dans les trous des rochers, et à moitié engourdis, ne faisaient entendre aucun chant; les insectes avaient péri par myriades. On sentait que la mort avait passé partout. LEVILLOUX.

LEVILLOUX (de la *Martinique*);
Auteur vivant. Nous avons de lui *Les Créoles*.

UNE TROMBE EN MER.

NOUS étions à cent lieues environ de *Saint-Domingue*[a]. Depuis que nous avions quitté les côtes de France, aucun événement n'avait marqué notre navigation. La brise, qui se faisait à peine sentir le matin, et qui nous avait

[a] *Saint-Domingue*, aujourd'hui *Haïti*, île de l'archipel des Antilles. Sous le rapport de l'étendue, elle est la seconde des grandes Antilles. *Cuba*, qui est la première, est la seule possession importante que l'Espagne ait conservée en Amérique.

obligés de mettre toutes voiles dehors, commençait à fraîchir ; bientôt, et presque sans transition, le vent s'éleva, devint impétueux, et notre brick fendit les ondes avec une effrayante rapidité. . . .

Quoique le vent se fût si subitement élevé, le temps était beau, la voûte du ciel était d'un bleu d'azur ; au couchant, l'horizon, enflammé alors par le soleil qui descendait majestueusement dans la mer, avait l'aspect d'un vaste incendie ; la surface des eaux, resplendissante de lumière, ressemblait à un lac sans bornes de matières en fusion ; et si par hasard quelque oiseau de mer venait à passer dans cette partie du ciel, nos yeux, qui ne le suivaient qu'avec peine, nous le montraient comme ces flammèches noires de papier brûlé, que leur légèreté élève au dessus des flammes. L'Océan, éclairé par les rayons du soir, ressemblait à un immense tapis de bronze que labourait rudement le navire. Nous gouvernions droit sur le soleil. Un spectateur, placé à distance, eût pu croire, sans doute, que nous allions être réduits en cendres en atteignant ce foyer enflammé, comme le moucheron qui voltige vers la bougie et vient y brûler ses ailes ; et, ce qui complétait cette scène merveilleuse et magique, c'est que l'ombre alongée du navire avec ses *agrès*[1], que la mobilité des flots variait, changeait, modifiait de la manière la plus fantastique, représentait notre brick comme le géant de la navigation. . . .

Tout à coup de grosses lames blanches, tourbillonnantes, écumeuses, et que les rayons enflammés du soleil rendaient éblouissantes, vinrent frapper la proue de notre brick qui nageait alors au milieu des flots d'écume.

Cependant le bouillonnement de l'eau, s'étendant d'une manière circulaire, avait atteint déjà cent toises de diamètre environ ; on eût dit, à voir ce roulement des ondes, que la mer était agitée par quelque convulsion intérieure. Bientôt l'eau s'éleva comme une petite colline, et marcha devant nous, se gonflant à mesure qu'elle avançait avec un bruit, un mugissement dont je ne pouvais deviner la cause, mais qui n'avait rien toutefois de bien effrayant. Peu à peu, et du milieu de cette montagne liquide, je vis naître, surgir,

s'élever une colonne qui monta en tourbillonnant, sifflant, s'alongeant toujours et touchant presque de sa tête aux nuages. C'était alors un spectacle admirable et sublime que ce pilier de cristal entre la terre et le ciel; les reflets du soleil l'avaient coloré de leurs mille nuances, et les couleurs de l'arc-en-ciel, qui s'y réunissaient comme dans un prisme, éclairaient le cône d'une lumière vive, pourprée, chatoyante, tandis que l'ombre, refoulée vers sa base, la faisait paraître sur un *socle*[2] d'airain, supporté par des flocons de neige.

"Une trombe! une trombe!" s'écrièrent en même temps officiers et matelots.

À ces mots, j'éprouvai un moment de terreur involontaire: c'était la première fois que je voyais ce phénomène qui, dans les descriptions mensongères ou tout au moins exagérées que j'en avais lues, m'avait *été* dépeint comme très-dangereux. Je m'étais fait de cet accident de la mer une idée des plus terribles: il me semblait que nous allions être bientôt engloutis sous cette masse d'eau; mais l'expression calme des visages me rassura. Cependant le silence de l'admiration, et non celui de la terreur, régnait parmi les matelots, et toutes les précautions se bornaient à manœuvrer pour éviter la rencontre de la trombe.

Après avoir admiré pendant quelques instants cette scène vraiment magique, le capitaine cria:

"*Mettez au sabord, et chargez la caronade de l'avant!*"
Et quand cet ordre eut été exécuté: "*Lofe, timonier! lofe un peu...bien...gouverne comme cela. Attention devant!... Feu*[a]*!*"

Le coup partit, retentit au dessus de l'abîme, et le boulet,

[a] Langage tout maritime, dont voici l'explication:

1. *Sabord*, embrasure ou canonnière dans le bordage d'un vaisseau, et par laquelle passe la bouche d'un canon.
2. *Caronade*, grosse pièce d'artillerie, courte et renflée à la culasse.
3. *L'avant* du vaisseau est la proue, c'est la partie qui s'avance la première dans la mer.
4. *Lofer* signifie *venir au vent*.
5. Le *timonier* est, sur un vaisseau, celui qui, posté au devant de l'habitacle, tient le timon du gouvernail pour conduire et gouverner sous les ordres du pilote.

coupant la colonne par sa base, elle trembla, chancela un instant, puis tomba tout à coup, semblable à une immense avalanche.

Quelques secondes après, l'Océan ne laissait plus aucune trace de ce phénomène extraordinaire. Nous avions repris notre course vers le couchant; le disque du soleil, caché à demi, nous éclairait encore de ses derniers rayons; la vaste mer, partout déserte, se rembrunissait peu à peu; et l'élégant navire courait, bondissant de nouveau sur cette plaine houleuse avec la rapidité d'une flèche, comme s'il eût voulu lutter de vitesse avec l'astre du soir. Tout à coup la lumière sembla s'éteindre (dans ces climats l'obscurité succède au jour sans gradation); la transition fut presque subite: il n'y eut pas de crépuscule; et les flots, le *sillage*[3], la mer, le navire, l'horizon disparurent, et tout s'évanouit à la fois dans les ombres de la nuit.

P. HENNEQUIN. *Revue maritime.*

HENNEQUIN (*P.*),

Auteur vivant. Né à Paris en 1799, l'un des rédacteurs de la *Revue maritime*, des *Cent-et-un*, etc.

LE REQUIN.

CE formidable *squale*[a] parvient jusqu'à une longueur de plus de dix mètres; il pèse quelquefois près de cinquante myriagrammes (mille livres), et *il s'en faut de beaucoup*[1] que l'on ait prouvé que l'on doit regarder comme exagérée l'assertion de ceux qui ont prétendu qu'on avait pêché un requin du poids de plus de *cent quatre-vingt-dix myriagrammes*[2].

Mais la grandeur n'est pas son seul attribut; il a reçu aussi la force et des armes meurtrières; et, féroce autant que vorace, impétueux dans ses mouvements, avide de sang, insatiable de proie, il est véritablement le tigre de la mer. Recherchant sans crainte tout ennemi, poursuivant avec plus d'obstination, attaquant avec plus de rage, com-

[a] *Squale* est le nom d'un genre de poissons qui comprend le *chien de mer* et le *requin*; prononcez *scouale*.

battant avec plus d'acharnement que les autres habitants des eaux ; plus dangereux que plusieurs *cétacés*[a], qui, presque toujours, sont moins puissants que lui ; inspirant même plus d'effroi que les baleines, qui, moins bien armées, et douées d'appétits bien différents, ne provoquent presque jamais ni l'homme ni les grands animaux ; rapide dans sa course, répandu sur tous les climats, ayant envahi, pour ainsi dire, toutes les mers ; paraissant souvent au milieu des tempêtes, aperçu facilement par l'éclat phosphorique dont il brille au milieu des ombres des nuits les plus orageuses, menaçant de sa gueule énorme et dévorante les infortunés navigateurs exposés aux horreurs du naufrage, leur fermant toute voie de salut, leur montrant en quelque sorte leur tombe ouverte, et plaçant sous leurs yeux le signal de la destruction ; il n'est pas surprenant qu'il ait reçu le nom sinistre qu'il porte, et qui, réveillant tant d'idées lugubres, rappelle surtout la mort dont il est le ministre. *Requin* est en effet une corruption de *requiem*, qui désigne depuis longtemps, en Europe, la mort et le repos éternel, et qui a dû être souvent, pour des passagers effrayés, l'expression de leur consternation à la vue d'un squale de plus de trente pieds de longueur, et des victimes déchirées ou englouties par ce tyran des ondes. Terrible encore lorsqu'on a pu parvenir à l'accabler de chaînes, se débattant avec violence au milieu de ses liens, conservant une grande puissance lors même qu'il est déjà tout baigné dans son sang, et pouvant d'un seul coup de sa queue, répandre le ravage autour de lui, à l'instant même où il est près d'expirer, n'est-il pas le plus formidable de tous les animaux auxquels la nature n'a pas départi des armes empoisonnées ? le tigre le plus furieux, au milieu des sables brûlants, le crocodile le plus fort, sur les rivages équatoriaux, le serpent le plus démesuré, dans les solitudes africaines, doivent-ils inspirer autant d'effroi qu'un énorme requin au milieu des vagues agitées ?

LACÉPÈDE. (*Voyez la page* 100.)

[a] *Cétacé*, du grec κῆτος (*kêtos*), baleine. Les naturalistes donnent ce nom à tous les grands mammifères qui ont la forme de poissons.

ÉRUPTION DU VÉSUVE.

Le feu du torrent est d'une couleur funèbre; néanmoins, quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante; mais la lave même est sombre, telle qu'on se représente un fleuve de l'Enfer; elle roule lentement comme un sable noir le jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles, qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force: le tigre royal arrive lentement, secrètement, à pas comptés. Cette lave avance, avance, sans jamais se hâter, et sans perdre un instant; si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle; mais elle atteint, comme le Temps, les imprudents et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que, pour la première fois, la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continuel; ce ciel, à son tour, se reflète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image de feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme dans les gouffres d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre, et l'on sent que d'étranges fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume, dont les couleurs ont quelque chose d'infernal. Un vert livide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonnance pour les yeux et tourmentent la vue.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'Enfer, et les descriptions des poëtes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence.

Madame de Staël. (*Voyez la page* 80.)

LE GLACIER DU MONTANVERT.

[Le célèbre voyageur anglais *Richard Pocock*, avec son ami *Windham*, découvrit en 1741 la vallée de *Chamouni*, en Savoie, demeurée jusqu'alors à peu près inconnue.]

La surface du glacier, vue du Montanvert, ressemble à celle d'une mer qui aurait été subitement gelée, non pas dans le moment de la tempête, mais à l'instant où le vent s'est calmé, et où les vagues, quoique très-hautes, sont émoussées et arrondies. Ces grandes ondes sont à peu près parallèles à la longueur du glacier, et elles sont coupées par des crevasses transversales, qui paraissent bleues dans leur intérieur, tandis que la glace paraît blanche à sa surface.

Entre les montagnes qui dominent le glacier des Bois, celle qui fixe le plus les regards de l'observateur, est un grand obélisque de granit qui est en face du Montanvert, de l'autre côté du glacier. On le nomme l'*aiguille du Dru*; et en effet sa forme arrondie et excessivement élancée, lui donne plus de ressemblance avec une aiguille qu'avec un obélisque; ses côtés semblent polis comme un ouvrage de l'art; on y distingue seulement quelques aspérités et quelques fentes rectilignés, très-nettement *tranchées*[1].

Lorsqu'on s'est bien reposé sur la jolie pelouse du Montanvert, et qu'on s'est rassasié, si l'on peut jamais l'être du grand spectacle que présentent ce glacier et les montagnes qui le bordent, on descend par un sentier rapide entre des *rhododendrons*[a], des *mélèzes*[b] et des *aroles*[c], jusqu'au bord du glacier. Au bas de cette pente, on trouve ce qu'on appelle la moraine du glacier, ou cet amas de sable et de cailloux qui sont disposés sur ses bords, après avoir été broyés et arrondis par le roulis et le frottement des glaces. De là, on passe sur le glacier même, et s'il n'est pas trop scabreux et trop entrecoupé de grandes crevasses, il faut

[a] *Rhododendron*, arbrisseau toujours vert, appartenant à la famille des *rosacées*.

[b] *Mélèze*, arbre résineux; c'est le géant des arbres de l'Europe.

[c] *Arole* ou mieux *Airelle*, arbrisseau de la famille des bruyères, à baies molles et noires c'est le raisin des bois.

s'avancer au moins jusqu'à trois ou quatre cents pas pour se faire une idée de ces grandes vallées de glace. En effet, si l'on se contente de voir celle-ci de loin, du Montanvert, par exemple, on n'en distingue point les détails ; ses inégalités ne semblent être que les ondulations arrondies de la mer après l'orage ; mais, quand on est au milieu du glacier, ces ondes paraissent des montagnes, et leurs intervalles semblent être des vallées entre ces montagnes. Il faut d'ailleurs parcourir un peu le glacier pour voir ses beaux accidents, ses larges et profondes crevasses, ses grandes cavernes, ses lacs remplis de la plus belle eau renfermée dans des murs transparents de couleur d'*aigue-marine*[a] ; ses ruisseaux d'une eau vive et claire, qui coulent dans des canaux de glaces, et qui viennent se précipiter et former des cascades dans des abîmes de glace. Je ne conseillerais cependant pas d'entreprendre de le traverser vis-à-vis du Montanvert, à moins que les guides ne pussent assurer qu'ils connaissent l'état actuel des glaces, et que l'on peut y passer sans trop de difficulté. J'en courus les risques dans mon premier voyage en 1760, et j'eus bien de la peine à en sortir : le glacier, dans ce moment-là, était presque impraticable du côté opposé au Montanvert. Je franchissais les fentes qui n'étaient pas trop larges ; mais il se présenta des vallons de glace très-profonds, dans lesquels il fallait se laisser couler pour remonter ensuite du côté opposé avec une fatigue extrême : d'autres fois, pour traverser des crevasses extrêmement larges et profondes, il me fallait passer comme un danseur de corde sur des arêtes de glace, très-étroites, qui s'étendaient de l'un des bords à l'autre. Le bon Pierre Simon, mon premier guide sur les hautes-Alpes, se repentait bien de m'avoir laissé engager dans cette entreprise ; il allait, venait, cherchait les passages les moins dangereux, taillait des escaliers dans la glace, me tendait la main lorsque cela était possible, et me donnait en même temps les premières leçons de l'art, car c'en est un de poser convenablement les pieds, de poster

[a] L'*aigue-marine* est une espèce de pierre précieuse, ainsi appelée, parce que sa couleur a quelque ressemblance avec celle de l'*eau de mer*.

son corps et de s'aider de son bâton dans ces passages difficiles. J'en sortis pourtant sans autre mal que quelques contusions que je m'étais faites en me laissant *dévaler*[a] volontairement sur des pentes de glace très-rapides que nous avions à descendre. Pierre Simon descendait en se glissant, debout sur ses pieds, le corps penché en arrière et appuyé sur son bâton ferré; il arrivait ainsi au bas de la glace sans se faire aucun mal.

H.-B. De Saussure. *Voyage dans les Alpes.*

Saussure (*Horace-Bénédic* de),
Naturaliste et physicien célèbre, né à Genève en 1740, mort en 1799.

LES RELIGIEUX DU *SAINT-BERNARD*[b].

Il est intéressant de voir, dans les jours de grand passage, tous ces bons religieux empressés à recevoir les voyageurs, à les réchauffer, à les restaurer, à soigner ceux que la vivacité de l'air ou la fatigue ont épuisés ou rendus malades. Ils servent avec un égal empressement et les étrangers et leurs compatriotes, sans distinction d'état, de sexe, ou de religion; sans s'informer même, en aucune manière, de la patrie ou de la croyance de ceux qu'ils servent: le besoin ou la souffrance sont les premiers titres pour avoir droit à leurs soins. Mais c'est surtout en hiver et au printemps que leur zèle est le plus méritoire, parce qu'il les expose alors à de grandes peines et à de très-grands dangers. Dès le mois de novembre, jusqu'au mois de mai, un domestique de confiance, qui se nomme le *marronnier,* va jusqu'à la moitié de la descente au-devant des voyageurs, accompagné d'un ou deux grands chiens qui sont dressés à reconnaître le chemin dans les brouillards, dans les tem-

[a] *Dévaler*, mot populaire assez expressif. Il est employé par les voyageurs dans les montagnes et par les visiteurs des glaciers.

[b] *Le grand Saint-Bernard,* montagne des *Alpes Pennines,* sur la limite du Bas-Valais et de la province d'Aoste. Au sommet de cette montagne est l'hospice fondé en 962 par saint Bernard de Menthon. C'est l'habitation la plus élevée de l'ancien monde. Le froid y est si rigoureux qu'en hiver le thermomètre s'y tient de 20 à 22 degrés au-dessous de zéro (Réaumur).

pêtes et les grandes neiges, et à découvrir les passagers qui se sont égarés. Souvent les religieux remplissent eux-mêmes cet office pour donner aux voyageurs des secours temporels et spirituels ; ils volent à leur aide toutes les fois que le marronnier ne peut seul suffire à les sauver, ils les conduisent, les soutiennent, quelquefois même les rapportent sur leurs épaules jusque dans le couvent. Souvent ils sont obligés d'user d'une espèce de violence envers les voyageurs, qui, engourdis par le froid et épuisés par la fatigue, demandent instamment qu'on leur permette de se reposer ou de dormir un moment sur la neige ; il faut les secouer, les arracher de force à ce sommeil perfide, qui les conduirait infailliblement à la congélation et à la mort. Il n'y a qu'un mouvement continuel qui puisse donner au corps une chaleur suffisante pour résister à l'extrême rigueur du froid. Lorsque les religieux sont obligés d'être en plein air dans les grands froids, et que la quantité de neige les empêche de marcher assez vite pour se réchauffer, ils frappent continuellement leurs pieds et leurs mains contre les grands bâtons ferrés qu'ils portent toujours avec eux ; sans quoi ces extrémités s'engourdissent et se gèlent sans que l'on s'en aperçoive.

Malgré tous leurs soins, il ne se passe presque pas d'hiver où quelque voyageur ne meure, ou n'arrive à l'hospice avec des membres gelés. L'usage des liqueurs fortes est extrêmement dangereux dans ces moments-là, et cause souvent la perte des voyageurs ; ils croient se réchauffer en buvant de l'eau-de-vie, et cette boisson leur donne en effet pour quelques moments de la chaleur et de l'activité ; mais cette tension forcée est bientôt suivie d'une *atonie*[1], et d'un épuisement qui devient absolument sans remède.

C'est aussi dans la recherche des malheureux passagers qui ont été entraînés par les avalanches et ensevelis dans les neiges, que brillent le zèle et l'activité des bons religieux. Lorsque les victimes de ces accidents ne sont pas enfoncées bien profondément sous la neige, les chiens du couvent les découvrent ; mais l'instinct et l'odorat de ces animaux ne peuvent pas pénétrer à une grande profondeur. Lors donc qu'il manque des gens que les chiens ne peuvent

pas retrouver, les religieux vont avec de grandes perches sonder de place en place; l'espèce de résistance qu'éprouve l'extrémité de leur perche leur fait connaître si c'est un rocher ou un corps humain qu'ils rencontrent; dans ce dernier cas, ils déblaient promptement la neige, et ils ont souvent la consolation de sauver des hommes qui sans eux n'auraient jamais revu la lumière. Ceux qui se trouvent blessés ou mutilés par la gelée, ils les gardent chez eux, et les soignent, jusqu'à leur entière guérison. J'ai moi-même rencontré en passant la montagne, deux soldats suisses, qui l'année précédente, en allant au printemps rejoindre leur régiment en Italie, avaient eu les mains gelées, et que l'on avait guéris et gardés pendant six semaines au couvent sans exiger d'eux la moindre rétribution.

H.-B. De Saussure. *Voyage dans les Alpes.*
(*Voyez la page* 121.)

AMOUR DE LA CAMPAGNE ET DE LA PATRIE.

En tout la campagne me semble préférable aux villes: l'air y est pur, la vie riante, le marcher doux, le vivre facile, les mœurs simples et les hommes meilleurs. . . . Je préfèrerais, de toutes les campagnes, celle de mon pays, non pas parce qu'elle est belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant, qu'aucune fortune ne saurait donner, et qu'aucun pays ne peut rendre. Où sont ces jeux du premier âge, ces jours si pleins, sans prévoyance et sans amertume? La prise d'un oiseau me comblait de joie. Que j'avais de plaisir à caresser une perdrix, à recevoir ses coups de bec, à sentir palpiter son cœur et frissonner ses plumes! Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout paraît aimable, et la prairie où il courut, et le verger qu'il ravagea! Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel, asile saint! Que de voyageurs reviennent sans trouver la retraite! De leurs amis, les uns sont morts, les autres éloignés; une famille est dispersée; des protecteurs. . .Mais la vie n'est qu'un voyage, et l'âge de l'homme un jour rapide! . . .

Bernardin de Saint-Pierre. (*Voyez la page* 51.)

ALLÉGORIES.

LES HARMONIES DE LA NATURE.

Soyez mes guides, filles du ciel et de la terre, divines Harmonies! C'est vous qui assemblez et divisez les éléments; c'est vous qui formez tous les êtres qui végètent, et tous ceux qui respirent. La nature a réuni dans vos mains le double flambeau de l'existence et de la mort. Une de ses extrémités brûle des feux de l'amour, et l'autre de ceux de la guerre. Avec les feux de l'amour vous touchez la matière, et vous faites naître le rocher et ses fontaines, l'arbre et ses fruits, l'oiseau et ses petits, que vous réunissez par de ravissants rapports. Avec les feux de la guerre vous enflammez la même matière, et il en sort le faucon, la tempête et le volcan, qui rendent l'oiseau, l'arbre et le rocher aux éléments. Tour à tour vous donnez la vie, et vous la retirez, non pour le plaisir d'abattre, mais pour le plaisir de créer sans cesse. Si vous ne faisiez pas mourir, rien ne pourrait vivre; si vous ne détruisiez pas, rien ne pourrait renaître. Sans vous, tout serait dans un éternel repos; mais, partout où vous portez vos doubles flambeaux, vous faites naître les doux contrastes des couleurs, des formes, des mouvements. Les amours vous précèdent, et les générations vous suivent. Toujours vigilantes, vous vous levez avant l'astre des jours, et vous ne vous couchez point avec celui des nuits. Vous agissez sans cesse au sein de la terre, au fond des mers, au haut des airs. Planant dans les régions du ciel, vous entourez ce globe de vos danses éternelles, vous étendez vos cercles infinis d'horizons en horizons, de sphères en sphères, de constellations en constellations, et, ravies d'admiration et d'amour, vous attachez les chaînes innombrables des êtres au trône de celui qui est.

Ô filles de la sagesse éternelle! Harmonies de la nature! tous les hommes sont vos enfants; vous les appelez par

leurs besoins aux jouissances, par leur diversité à l'union, par leur faiblesse à l'empire. Ils sont les seuls de tous les êtres qui jouissent de vos travaux, et les seuls qui les imitent ; ils ne sont savants que de votre science ; ils ne sont sages que de votre sagesse ; ils ne sont religieux que de vos inspirations. Sans vous, il n'y a point de beauté dans les corps, d'intelligence dans les esprits, de bonheur sur la terre, et d'espoir dans le ciel.

Cybèle, ou la terre.—Ô toi, que l'antiquité nomma la mère des dieux, Cybèle, terre qui soutiens mon existence fugitive, inspire-moi, au fond de quelque grotte ignorée, le même esprit qui dévoilait les temps à tes anciens oracles !

C'est pour toi que le soleil brille, que les vents soufflent, que les fleuves et les mers circulent ; c'est toi que les *Heures*[a], les Zéphyrs et les *Néréides*[b] parent à l'envi de couronnes de lumière, de guirlandes de fleurs et de ceintures azurées ; c'est à toi que tout ce qui respire suspend la lampe de la vie. Mère commune des êtres, tous se réunissent autour de toi : éléments, végétaux, animaux, tous s'attachent à ton sein maternel comme tes enfants. L'astre des nuits lui-même t'environne sans cesse de sa pâle lumière. Pour toi, éprise des feux d'un amour conjugal envers le père du jour, tu circules autour de lui, réchauffant tour à tour à ses rayons tes mamelles innombrables. Toi seule, au milieu de ces grands mouvements, présentes l'exemple de la constance aux humains inconstants. Ce n'est ni dans les champs de la lumière, ni dans ceux de l'air et des eaux, mais dans tes flancs, qu'ils fondent leur fortune, et qu'ils trouvent un éternel repos. Ô terre, berceau et tombeau de tous les êtres, en attendant que tu accordes un point stable à ma cendre, découvre-moi les richesses de ton sein, les formes ravissantes de tes vallées,

[a] *Heures*, déesses, filles de Jupiter et de Thémis. Elles étaient portières du ciel, avaient soin du char et des chevaux du soleil, et présidaient aux saisons.

[b] *Néréides*, nymphes de la mer, filles de Nérée, dieu marin.

et tes monts inaccessibles d'où s'écoulent les fleuves et les mers, jusqu'à ce que mon âme, dégagée du poids de son corps, s'envole vers ce soleil où tu puises toi-même une vie immortelle !

Flore.—Présidez aux jeux de nos enfants, charmante fille de l'aurore, aimable Flore ; c'est vous qui couvrez de roses les champs du ciel que parcourt votre mère, soit qu'elle s'élève chaque jour sur notre horizon, soit qu'elle s'avance, au printemps, vers le sommet de notre hémisphère, et qu'elle rejette ses rayons d'or et de pourpre sur leurs régions de neige. Pour vous, suspendue au-dessus de nos vertes campagnes, portée par l'arc-en-ciel au sein des nuages pluvieux, vous versez les fleurs à pleine corbeille dans nos vallons et sur nos forêts ; le zéphyr amoureux vous suit, haletant après vous, et vous poussant de son haleine chaude et humide. Déjà on aperçoit sur la terre les traces de son passage dans les cieux ; à travers les rais lointains de la pluie, les landes apparaissent toutes jaunes de *genêts*[1] fleuris ; les prairies brumeuses, de *bassinets*[2] dorés ; et les corniches des vieilles tours, de *giroflées safranées*[3]. Au milieu du jour le plus nébuleux, on croirait que les rayons du soleil luisent au loin sur les croupes des collines, au fond des vallées, au sommet des antiques monuments ; des *lisières*[4] de violettes et de *primevères*[5] parfument les haies, et le lilas couvre de ses grappes pourprées les murs du château lointain. Aimables enfants sortez dans les campagnes, Flore vous appelle au sein des prairies ; tout vous y invite, les bois, les eaux, les rocs arides ; chaque site vous présente ses plantes, et chaque plante ses fleurs. Jouissez du mois qui vous les donne : avril est votre frère, il est à l'aurore de l'année comme vous à celle de la vie, connaissez ces dons riants comme votre âge. Les prairies seront votre école, les fleurs vos alphabets, et Flore votre institutrice.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. (*Voyez la page* 51.)

LA NUIT DU JOUR DE L'AN.

Les deux chemins de la vie.

PENDANT la nuit du premier jour de l'année 1797, un homme de soixante ans était *à la fenêtre*[a]; il élevait ses regards désolés vers la voûte argentée du ciel, où nageaient et brillaient les étoiles, comme les blanches fleurs du *nénuphar*[1] sur une nappe d'eau tranquille; il les rabaissait ensuite sur la terre, où personne n'était aussi dépourvu que lui de joie et de repos, car sa tombe n'était pas loin de lui; il avait déjà descendu soixante des marches qui devaient l'y conduire, et il n'y emportait, du beau temps de sa jeunesse, que des fautes et des remords. Sa santé était détruite, son âme vide et abattue, son cœur navré de repentir, et sa vieillesse pleine de chagrin. Les jours de sa jeunesse reparaissaient devant lui, et lui rappelaient ce moment solennel où son père l'avait placé à l'entrée de ces deux routes dont l'une conduit dans un pays tranquille et heureux, couvert de moissons fertiles, éclairé par un soleil toujours pur, et retentissant d'une douce harmonie, tandis que l'autre mène dans un séjour de ténèbres, dans un antre sans issue, peuplé de serpents et rempli de poisons.

Hélas! les serpents s'attachaient à son cœur, les poisons souillaient ses lèvres, et il savait maintenant où il était.

Il reporta ses regards vers le ciel, et s'écria avec une angoisse inexprimable: "Ô jeunesse, reviens! Ô mon père! place-moi de nouveau à l'entrée de la vie, afin que je choisisse autrement."

Mais sa jeunesse et son père n'étaient plus. Il vit des *feux follets*[2] s'élever au-dessus des marécages et disparaître; et il se dit: "Voilà ce que sont mes jours de folie." Il vit une étoile tombante parcourir le ciel, vaciller et s'évanouir: "C'est là ce que je suis," s'écria-t-il, et les pointes aiguës du repentir s'enfoncèrent encore plus avant dans son cœur.

[a] Cette expression est un peu vague. L'auteur, en parlant du vieillard, veut dire, *à sa fenêtre*, ou *à la fenêtre* de la maison qu'il habitait.

Alors il se retraça dans sa pensée tous les hommes de son âge qui avaient été jeunes avec lui ; qui, maintenant répandus sur la terre, s'y conduisaient en bons pères de famille, en amis de la vérité, de la vertu, et qui passaient doucement, et sans verser de larmes, cette première nuit de l'année. Le son de la cloche, qui célèbre ce nouveau pas du temps, vint, du haut de la tour de l'église, retentir à son oreille comme un chant pieux ; ce son lui rappela ses parents, les vœux qu'ils formaient pour lui dans ce jour solennel, les leçons qu'ils lui répétaient ; vœux que leur malheureux fils n'avait jamais accomplis, leçons dont il n'avait jamais profité. Accablé de douleur et de honte, il ne put regarder plus longtemps ce ciel où demeurait son père ; il rabaissa sur la terre ses yeux abattus, des larmes amères coulèrent de ses yeux et tombèrent sur la neige qui couvrait le sol ; il soupira, et ne voyant rien qui le pût consoler, "Ah ! reviens, jeunesse !" s'écria-t-il encore, "reviens !"

Et sa jeunesse revint : car tout cela n'était qu'un rêve qui avait agité pour lui la première nuit de l'année ; il était jeune encore ; ses fautes seules étaient réelles. Il remercia Dieu de ce que sa jeunesse n'était point passée, et de ce qu'il pouvait quitter la route du vice pour reprendre celle de la vertu, pour rentrer dans le pays tranquille, couvert d'abondantes moissons.

Revenez avec lui, mes jeunes lecteurs, si, comme lui, vous vous êtes égarés : ce songe terrible sera désormais votre juge. Si, un jour, accablés de douleur, vous êtes forcés de vous écrier : "Reviens, belle jeunesse !" la belle jeunesse ne reviendra point.

MADAME GUIZOT. *Traduction de l'allemand de* JEAN PAUL.

MADAME GUIZOT (*Pauline* DE MEULAN),

Née en 1773, morte en 1827 ; auteur de plusieurs ouvrages de littérature et de morale.

L'EXILÉ.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes pas reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais: "Heureux celui qui retrouve, le soir, le foyer domestique et s'y assied au milieu des siens[a]!" L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? elle me chasse comme eux, et qu'importe où! L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont pas les fleurs ni les arbres de mon pays: ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance: il ne rappelle aucun souvenir à mon âme. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux; mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé: "Pourquoi pleurez-vous?" et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons[b]; mais aucun de ces vieillards ne m'appe-

[a] Réflexion touchante et heureusement amenée. Le fond de cette idée est emprunté à ces vers de la première églogue de Virgile:

> "Et jam summa procul villarum culmina fumant;
> Majoresque cadunt altis de montibus umbræ."

La nuit approche: on voit déjà fumer les chaumières des prochains hameaux, et l'ombre des montagnes s'allonger dans la plaine.

[b] Charmante comparaison empruntée à la Bible. "Votre épouse sera comme une vigne fertile appuyée sur le mur de votre maison; vos enfants seront autour de votre table comme de jeunes oliviers."—*Psaume* cxxviii. 3.

lait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir ; tous sont bannis comme toi, tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas ; l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé ![a]

LAMENNAIS.

LAMENNAIS (*Félicité-Robert* abbé de),

Né à Saint-Malo, en 1782. Mort en 1854. Principaux ouvrages : *Essai sur l'Indifférence* et *Paroles d'un croyant*. Le merveilleux talent de style qui éclate dans les pages de cet écrivain n'est pas moins remarquable que les profondes méditations qu'elles révèlent. Aussi le retentissement prodigieux que M. de Lamennais a produit dans le monde savant l'a placé au rang des premiers génies du siècle.

[a] Ce style appartient au genre biblique. Le poëte a donné à sa description, remplie d'images simples et gracieuses, le ton d'un chant plaintif avec ses couplets à l'imitation des versets de l'Écriture.

Quelle touchante peinture il nous présente des maux de l'exilé ! Que de force dans cette exclamation douloureuse qui tombe à la fin de chaque période comme une larme échappée aux yeux de l'exilé ! Mais quelle pensée grande et consolatrice succède à ces plaintes touchantes ! La patrie est dans le ciel ; la terre est un exil pour tous, et les exilés reverront tous la patrie !

En vérité, cette page peut être mise en parallèle avec les psaumes les plus magnifiques de la littérature hébraïque.

Ce charmant tableau des malheurs de l'exilé nous rappelle la touchante élégie que l'académicien Arnault composa pendant son exil. Fidèle à l'empereur Napoléon, il avait été contraint, en 1816, de se réfugier dans le royaume des Pays-Bas :

LA FEUILLE.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? Je n'en sais rien :
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose,
Et la feuille de laurier.

CARACTÈRES.

LE *FAT*[1].

C'est un homme dont la vanité seule forme le caractère; qui ne fait rien par goût, qui n'agit que par ostentation, et qui, voulant s'élever au-dessus des autres, est descendu au-dessous de lui-même. Familier avec ses supérieurs, *important*[2] avec ses égaux, impertinent avec ses inférieurs, il *tutoie*[3], il protége, il méprise. Vous le saluez, il ne vous voit pas; vous lui parlez, il ne vous écoute pas; vous parlez à un autre, il vous interrompt. Il *lorgne*[4], il *persifle*[5] au milieu de la société la plus respectable et de la conversation la plus sérieuse. Il n'a aucune connaissance, et il donne des avis aux savants et aux artistes. Il en eût donné à *Vauban* sur les fortifications, à *Lebrun* sur la peinture, à *Racine*[a] sur la poésie.

Il fait un long calcul de ses revenus; il n'a que soixante mille livres de rente, et il ne peut vivre. Il consulte la mode pour ses *travers*[6] comme pour ses habits, pour son médecin comme pour son tailleur. Vrai personnage de théâtre, à le voir, vous croiriez qu'il a un masque; à l'entendre, vous diriez qu'il joue un rôle: ses paroles sont vaines, ses actions sont des mensonges, son silence même est menteur. Il manque aux engagements qu'il a: il en feint quand il n'en a pas. Il ne va pas où on l'attend; il arrive tard où il n'est point attendu. Il n'ose avouer un parent pauvre ou peu connu. Il se glorifie de l'amitié d'un grand à qui il n'a jamais parlé, ou qui ne lui a jamais répondu. Il a du *bel-esprit*[7] la *suffisance*[8] et les mots

[a] *Vauban, Lebrun, Racine,* personnages célèbres du siècle de Louis XIV.

satiriques ; de l'homme de qualité, les *talons*[9] rouges, le *coureur*[10] et les *créanciers*[11].

Pour peu qu'il fût fripon, il serait en tout le contraste de l'honnête homme : en un mot, c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent ; c'est un sot pour les gens sensés qui l'évitent. Mais si vous connaissiez bien cet homme, ce n'est ni un homme d'esprit, ni un sot ; c'est un fat, c'est le modèle d'une infinité de jeunes sots *mal élevés*[12]. DESMAHIS.

DESMAHIS (*Joseph-François*),

Né en 1722, mort en 1761. Auteur de comédies et d'un grand nombre de pièces fugitives.

LE *FANTASQUE*[1].

QU'EST-IL donc arrivé de funeste à Mélanthe ? Rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont *à souhait*[2]. Tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc ? C'est que *sa rate fume*[3]. Il se coucha hier les délices du genre humain : ce matin on est honteux pour lui ; il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu : toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. *Il fait peur, il fait pitié*[4] ; il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et *farouche*[5] trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment : par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de *divertissement*[6], qu'il a tant désirées, lui deviennent ennuyeuses ; il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres ; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux qui de ses cornes *aiguisées*[7] va se battre contre les vents.

Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même. Il se blâme, il ne se trouve

bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et il ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait : ce silence affecté le *choque*[8]. On parle tout bas : il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut : il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste : cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit : il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire ? être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient : quand elle le prend, on dirait que c'est un *ressort*[9] de machine qui se *démonte*[10] tout à coup. Il est comme on dépeint les *possédés*[11] : sa raison est comme *à l'envers*[12] ; c'est la *déraison*[13] elle-même en personne. *Poussez-le*[14] ; vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit, car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête *démontée*[15] par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses *fougues*[16]. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé.

Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de *conjurer*[17] la tempête ? Il n'y en a aucun : point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire : Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin. L'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain : celui qui vous promet maintenant, disparaîtra tantôt ; vous ne saurez plus le prendre pour le faire souvenir de sa parole. En sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. Étudiez-le bien ; puis dites-en tout ce qu'il vous plaira : il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit.

FÉNELON. (*Voyez la page* 25.)

EXTRAITS DES CARACTÈRES DE LA BRUYERE.

LE FAT.

J'ENTENDS Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche: le voilà entré; il rit, il crie, il éclate; on bouche ses oreilles; c'est un tonnerre: il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle; il ne s'apaise et il ne revient de ce grand fracas que pour *bredouiller*[1] des vanités et des sottises; il a si peu d'égard au temps, aux personnes, *aux bienséances*[2], que chacun *a son fait*[3] sans qu'il ait eu intention *de le lui donner*[4]; il n'est pas encore assis, qu'il a, *à son insu*[5], désobligé toute l'assemblée. *A-t-on servi*[6], il se met le premier à table, et dans la première place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche: il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Eutidème qui donne le repas? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer: le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, et il l'offense: les rieurs sont pour lui; il n'y a sorte *de fatuités qu'on ne lui passe*[7]. Je cède enfin, et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte et ceux qui le souffrent.

L'HOMME QUI N'A PAS DE CARACTÈRE[1].

MÉNIPPE est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui: il ne parle pas, il ne sent pas; il répète des sentiments et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter.

L'ÉGOÏSTE.

GNATHON[a] ne vit que pour soi, et tous les hommes en-

[a] Les noms propres dont se sert La Bruyère ne semblent pas résulter du hasard. En parlant de l'égoïste, ridicule par sa gourmandise, il

semble sont à son égard comme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait *son propre*[1] de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous; il voudrait pouvoir les savourer tous tout à la fois: il ne se sert à table que de ses mains, il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe: s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe, *on le suit à la trace*[2]; il mange haut et avec grand bruit, il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un râtelier; il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, *et ne souffre pas d'être plus pressé*[3] au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et *tombe en faiblesse*[4]. S'il fait un voyage avec plusieurs, il *les prévient*[5] dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit: il tourne tout à son usage; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages; il embarrasse tout le monde, ne *se contraint*[6] pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile, ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

emploie le mot *Gnathon*, du grec γνάθος (*gnathos*), mâchoire. Ailleurs, en faisant le portrait du riche et du pauvre, il se sert des noms *Giton*, du grec γῆθος (*gêthos*), joie; et *Phédon* de φειδώ (*pheidô*), parcimonie, épargne.

LE GOURMAND.

CLITON n'a jamais eu toute sa vie que deux affaires, qui sont de dîner le matin, et de souper le soir; il ne semble né que pour la digestion; il n'a de même qu'un entretien; il dit les *entrées*[1] qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôt et les *entremets*[2]; il se souvient exactement de quels plats on a *relevé*[3] le premier service; il n'oublie pas les *hors-d'œuvre*[4], le fruit et les assiettes; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me *fait envie*[5] de manger à une bonne table où il ne soit point: il a surtout un palais sûr, *qui ne prend point le change*[6]; et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusqu'où il pouvait aller; on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien: aussi est-il l'arbitre des bons morceaux; et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir; il donnait à manger le jour qu'il est mort; *quelque part où*[7] il soit, il mange; et, s'il revient au monde, c'est pour manger.

LE RICHE ET LE PAUVRE.

GITON[a] a le *teint frais*[1], le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'*estomac haut*[2], la démarche ferme et délibérée: il parle avec confiance; *il fait répéter celui qui l'entretient*[3], et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il *ronfle*[4] en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche; tous se règlent sur lui: il interrompt, il *redresse*[5] ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi

[a] Voyez la note, page 134.

longtemps qu'il veut parler; on est de son avis, on croit les nouvelles *qu'il débite*[6]. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

Phedon[a] a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre: il dort peu et d'un sommeil fort léger, il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus: et, s'il le fait quelquefois, *il s'en tire mal; il croit peser*[7] à ceux à qui il parle; il conte brièvement, mais froidement; *il ne se fait pas écouter*[8], il ne fait point rire: il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis; il court, il vole pour leur rendre de petits services: il est complaisant, flatteur, *empressé*[9]; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide: il marche doucement et légèrement; il semble craindre *de fouler*[10] la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent: il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, *recueille furtivement*[11] ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place: il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu; il se replie et se renferme dans son manteau: il n'y a point de rues ni de galeries si *embarrassées*[12] et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu: si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége; il parle bas dans la conversation, et il articule mal: libre néanmoins sur les affaires publiques, *chagrin contre*[13] le siècle, *médiocrement prévenu*[14] des ministres et du minis-

[a] Voyez la note, page 134.

tère, il n'ouvre la bouche que pour répondre: il tousse, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment. Il est pauvre.

LE PÉDANT.

QUE dites-vous? comment? *je n'y suis pas*[1]: vous plairait-il de recommencer? *j'y suis encore moins*[2]; je devine enfin: vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous: Il fait froid? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites: Il pleut, il neige. *Vous me trouvez bon visage*[3], et vous désirez de m'en féliciter; dites: Je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair; et d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant? Qu'importe, Acis? est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde! Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de *phébus*[a], *vous ne vous en défiez point*[4], et je vais vous jeter dans l'étonnement; une chose vous manque, c'est l'esprit: ce n'est pas tout; il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres: voilà la source de votre pompeux *galimatias*[5b], de vos *phrases embrouillées*[6], et de vos grands mots qui ne signifient rien. *Vous abordez*[7] cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit, *et vous dis à l'oreille*: *Ne songez point à avoir de l'esprit*[8], n'en ayez point; c'est votre rôle: ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit; peut-être alors croira-t-on que vous en avez.

[a] *Phébus.* (On prononce l'*s*.) C'est le nom d'Apollon considéré comme dieu de la lumière. *Le blond Phébus.* *Phébus* se dit aussi, figurément et familièrement, d'un style obscur et ampoulé. *Donner dans le phébus.*

[b] *Galimatias.* "Ce mot vient de l'usage des plaidoyers qui se faisaient autrefois en latin. Un jour il s'agissait d'un coq appartenant à une des parties qui se nommait *Mathias.* L'avocat, à force de répéter les noms de *gallus* et de *Mathias*, finit par s'embrouiller, et au lieu de dire *gallus Mathiæ*, il dit *galli Mathias*; par la suite on se servit de ce mot pour exprimer un discours embrouillé."—ROQUEFORT.

L'HOMME À PRÉTENTIONS.

Arrias a tout lu, a tout vu; il veut le persuader ainsi: c'est un homme universel, et il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord; *il prend la parole, et l'ôte à*[1] ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent: il *s'oriente*[2] dans cette région lointaine comme s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois, et de ses coutumes; il récite des historiettes qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes; il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies; Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. "Je n'avance," lui dit-il, "je ne raconte rien que je ne sache d'*original*[3]; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance." Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit: "C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade."

L'HOMME SAVANT DANS L'HISTOIRE ANCIENNE ET IGNORANT SUR LES ÉVÉNEMENTS ACTUELS.

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême: ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande[a], dispensez-le du moins de vous répondre; il confond les temps, il ignore quand *elles*[1] ont commencé, quand elles ont fini: combats, siéges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des géants, il en raconte le progrès et les moindres détails; rien ne lui est échappé: il *débrouille de même*[2] l'horrible chaos des deux empires, le babylonien et l'assyrien; il connaît à fond les Égyptiens et

[a] Il faut nécessairement se reporter ici au temps de La Bruyère.

leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles, il ne le verra point, il a presque vu la tour de Babel; *il en compte les degrés*[3]; il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage; il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit *Henri IV fils de Henri III*[a]? Il néglige du moins *de rien connaître aux maisons*[4] de France, d'Autriche, de Bavière: "quelles minuties!" dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon. Il demande si l'Empereur a jamais été marié; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire, et *qu'il tenait cette complexion*[5] de son aïeul Alipharmutosis.

Que ne sait-il point? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? Mais quant à ce qui se rapporte au temps moderne ou présent, il ne lui entre pas dans l'esprit même de s'en informer.

LA CURIOSITÉ, OU LES MANIES.

La curiosité n'est pas[1] un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a, et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais *à ce qui est couru*[2], à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente, qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare et pourtant à la mode.

Le fleuriste.—Le fleuriste a un jardin dans un faubourg; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses

[a] *Henri III* fut le dernier roi de la branche des Valois, et *Henri IV* le premier de la branche des Bourbons.

tulipes et devant *la solitaire*[1]: il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie: il la quitte pour *l'orientale*[2]; de là il va à *la veuve*[3]; il passe au *drap-d'or*[4], de celle-ci *à l'agate*[5]; d'où il revient enfin à la solitaire, *où il se fixe, où il se lasse*[6], où il s'assied, où il oublie de dîner: *aussi est-elle nuancée, bordée, huilée*[7], à pièces *emportées*[8]; elle a un beau vase, ou un beau calice: il la contemple, il l'admire. Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'ognon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vu des tulipes.

L'amateur de prunes.—Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange; il est *curieux de*[1] fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre: parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruits cette année, que les pêchers ont donné avec abondance; c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce; toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille *artistement*[2] cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre: "quelle *chair*[3]!" dit-il; "goûtez-vous cela? cela est divin! voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs;" et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par *quelques dehors*[4] de modestie. Ô l'homme divin en effet! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles! que je voie sa *taille*[5] et son visage pendant qu'il vit; què j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune!

Le numismate[1].—Un troisième que vous allez voir vous parle des curieux ses confrères, et surtout de Diognète. "Je l'admire," dit-il, "et je le comprends moins que jamais: pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits, et des monuments fixes et indubitables de l'ancienne histoire? *rien moins*[2]: vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une tête vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une *suite*[3] d'empereurs interrompue? c'est encore moins: Diognète sait d'une médaille le *fruste*[4], le *flou*[5], et la *fleur de coin*[6]; il a une tablette dont toutes les places sont *garnies*[7], à l'exception d'une seule: ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément, et à la lettre, pour le remplir, qu'il emploie son bien et sa vie."

L'amateur d'estampes.—"Vous voulez," ajoute Démocède, "voir mes estampes?" et bientôt il les *étale*[1] et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet qu'à tapisser, un jour de fête, *le Petit-Pont ou la rue Neuve*[a]: il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée; mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, *qu'elle n'a presque pas été tirée*[2], que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très-cher, et qu'il ne la changerait pas pour tout ce qu'il a de meilleur. "J'ai," continue-t-il, "une sensible affliction, et qui m'obligera à renoncer aux estampes pour le reste de mes jours: j'ai *tout Calot*[3b], hormis une seule qui n'est pas, à la vérité, de ses bons ouvrages, au contraire c'est un des moindres, mais qui m'achèverait Calot; je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir: cela est bien *rude*[4]!"

Le voyageur.—Tel autre fait la satire de ces gens qui s'engagent par inquiétude ou par curiosité dans de longs

[a] À Paris: c'est là que se trouvaient autrefois les marchands d'estampes.
[b] *Calot.* Célèbre dessinateur français dont l'œuvre a été gravé.

voyages ; qui ne font ni mémoires, ni relations ; qui ne portent point de tablettes ; qui vont pour voir, et qui ne voient pas, ou qui oublient ce qu'ils ont vu ; qui désirent seulement de connaître de nouvelles tours ou de nouveaux clochers, et passer des rivières qu'on n'appelle ni la Seine, ni la Loire ; qui sortent de leur patrie pour y retourner, qui aiment à être absents, qui veulent un jour être revenus de loin : et ce satirique parle juste, et se fait écouter.

Le bibliomane[1].—Mais quand il ajoute que les livres en *apprennent*[2] plus que les voyages, et qu'il m'a fait comprendre par ses discours qu'il a une bibliothèque, je souhaite de la voir ; je vais trouver cet homme, qui me reçoit dans une maison où dès l'escalier je tombe en faiblesse d'une odeur de maroquin noir dont ses livres sont tout couverts. *Il a beau me crier aux oreilles, pour me ranimer*[3], qu'ils sont dorés sur *tranche*[4], ornés de *filets d'or*[5], et de la bonne édition, me nommer les meilleurs l'un après l'autre, dire que sa galerie est remplie, à quelques endroits près qui sont peints de manière qu'on les prend pour de vrais livres arrangés sur des tablettes, et que l'œil s'y trompe ; ajouter qu'il ne lit jamais, qu'il ne met pas le pied dans cette galerie, qu'il y viendra pour me faire plaisir ; je le remercie de sa complaisance, et ne veux non plus que lui visiter sa *tannerie*[6], qu'il appelle bibliothèque.

L'édificateur[1].—Un *bourgeois*[2] aime les bâtiments ; il se fait bâtir un hôtel si beau, si riche, et si orné, qu'il est *inhabitable*[3] : le maître, honteux de s'y loger, ne pouvant peut-être se résoudre à le louer à un prince ou à un *homme d'affaires*[4], se retire au *galetas*[5], où il achève sa vie, pendant que l'enfilade et les planchers de *rapport*[6] sont en proie aux Anglais et aux Allemands qui voyagent, et qui viennent là du Palais-Royal, et du Luxembourg. *On heurte sans fin*[7] à cette belle porte : tous demandent à voir la maison, et personne à voir *monsieur*[8].

L'ornithologiste.—Diphile commence par un oiseau et

finit par mille : sa maison n'est pas égayée, mais *empestée*[1] : la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière : ce n'est plus un *ramage*[2], c'est un *vacarme*[3] ; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes *crues*[4] ne font pas un bruit si perçant et si *aigu*[5] ; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement ; c'est une affaire laborieuse et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, *à verser*[6] du grain et à nettoyer des ordures ; *il donne pension*[7] à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire *couver*[8] des canaries. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, *fatigué de*[9] son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil ; lui-même il est oiseau, il est *huppé*[10], il *gazouille*[11], il perche, il rêve la nuit qu'il *mue*[12] ou qu'il couve.

L'entomologiste.—Cet autre aime les insectes ; il en fait tous les jours de nouvelles *emplettes*[1] : c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons ; il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amère douleur ; il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre, *aussi a-t-il fait*[2] une perte irréparable : approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer ; c'est une chenille, et quelle chenille !

L'HOMME INÉGAL.

Un homme inégal n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manières différentes ; il est à chaque moment

ce qu'il n'était point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été ; il se succède à lui-même. Ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions ; n de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne vous trompez-vous point ? Est-ce Eutichrate que vous abordez ? Aujourd'hui, quelle glace pour vous ! Hier il vous cherchait, il vous caressait, vous donniez de la jalousie à ses amis : vous reconnaît-il bien ? dites-lui votre nom.

LE DISTRAIT.

Ménalque[a] descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme : il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié, il voit que son épée est mise du côté droit, et que ses bas sont rabattus sur ses talons. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup rudement frapper à l'estomac ou au visage ; il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant il se trouve ou devant un *limon*[1] de charrette, ou derrière un long *ais*[2] de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu une fois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre ; on lui perd tout, on lui égare tout : il demande ses gants qu'il a dans ses mains. Il entre à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue : tous les courtisans regardent, et rient ; Ménalque regarde aussi, et rit plus haut que les autres : il cherche des yeux, dans toute l'assemblée, où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin,

[a] Ceci est moins un caractère particulier qu'un recueil de faits de distraction : ils ne sauraient être en trop grand nombre, s'ils sont agréables ; car les goûts étant différents, on a à choisir.—LA BRUYÈRE.

il se croit égaré, il s'émeut, et il demande où il est à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue : il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment, croyant qu'il s'est trompé. Il descend du palais ; et, trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans ; le cocher *touche*[3], et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet : tout lui est familier, rien ne lui est nouveau ; il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive ; celui-ci se lève pour le recevoir, il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre ; il parle, il rêve, il reprend la parole : le maître de la maison s'ennuie, et demeure étonné ; Ménalque ne l'est pas moins, et ne dit pas ce qu'il en pense : il a affaire à un fâcheux, à un homme oisif, qui se retirera à la fin, il l'espère ; et il prend patience ; la nuit arrive qu'il est à peine détrompé. Une autre fois, il rend visite à une femme ; et, se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner : il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues ; il attend à tous moments qu'elle se lève et le laisse en liberté ; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper ; elle rit, et si haut, qu'elle le réveille...

Ménalque a une fois perdu au jeu tout l'argent qui est dans sa bourse ; et, voulant continuer de jouer, il entre dans son cabinet, ouvre une armoire, y prend sa cassette, en tire ce qu'il lui plaît, croit la remettre où il l'a prise : il entend aboyer dans son armoire qu'il vient de fermer ; étonné de ce prodige, il l'ouvre une seconde fois, et il éclate de rire d'y voir son chien qu'il a serré pour sa cassette. Il joue au *trictrac*[4], il demande à boire, on lui en apporte : c'est à lui à jouer, il tient le *cornet*[5] d'une main et un verre de l'autre ; et, comme il a une grande soif, il avale les dés et presque le cornet, jette le verre d'eau dans le trictrac, et inonde celui contre qui il joue. Il se promène sur l'eau, et il demande quelle heure il est ; on lui présente une

montre: à peine l'a-t-il reçue, que, ne songeant plus ni à l'heure ni à la montre, il la jette dans la rivière, comme une chose qui l'embarrasse. Lui-même écrit une longue lettre, met de la poudre dessus à plusieurs reprises, et jette toujours la poudre dans l'encrier. Ce n'est pas tout: il écrit une seconde lettre, et après les avoir cachètées toutes deux, il se trompe à l'adresse; un duc et pair reçoit l'une de ces deux lettres, et, en l'ouvrant, y lit ces mots: "Maître Olivier, ne manquez, sitôt la présente reçue, de m'envoyer ma provision de foin......" Son fermier reçoit l'autre; il l'ouvre, et se la fait lire; on y trouve: "Monseigneur, j'ai reçu avec une soumission aveugle les ordres qu'il a plu à votre grandeur......" Lui-même encore écrit une lettre pendant la nuit, et, après l'avoir cachetée, il éteint sa bougie; il ne laisse pas d'être surpris de ne voir goutte, et il sait à peine comment cela est arrivé. Ménalque descend l'escalier du Louvre; un autre le monte, à qui il dit: "C'est vous que je cherche." Il le prend par la main, le fait descendre avec lui, traverse plusieurs cours, entre dans les salles, en sort; il va, il revient sur ses pas, il regarde enfin celui qu'il traîne après soi depuis un quart d'heure; il est étonné que ce soit lui; il n'a rien à lui dire; il lui quitte la main, et tourne d'un autre côté. Souvent il vous interroge, et il est déjà bien loin de vous quand vous songez à lui répondre; ou bien il vous demande en courant comment se porte votre père; et, comme vous lui dites qu'il est fort mal, il vous crie qu'il en est bien aise. Il vous trouve quelquefois sur son chemin; "il est ravi de vous rencontrer, il sort de chez vous pour vous entretenir d'une certaine chose." Il contemple votre main: "Vous avez là," dit-il, "un beau rubis; est-il *balais*[6]?" Il vous quitte et continue sa route; voilà l'affaire importante dont il avait à vous parler. Se trouve-t-il en campagne, il dit à quelqu'un qu'il le trouve heureux d'avoir pu se dérober à la cour pendant l'automne, et d'avoir passé dans ses terres *tout le temps de Fontainebleau*[a]; il tient à d'autres d'autres discours; puis, revenant à celui-ci: "Vous avez eu," lui dit-

[a] C'est-à-dire, tout le temps que la cour était à Fontainebleau.

il, "de beaux jours à Fontainebleau; vous y avez sans doute beaucoup chassé." Il commence ensuite un conte qu'il oublie d'achever; il rit en lui-même, il éclate d'une chose qui lui passe par l'esprit, il répond à sa pensée, il chante entre ses dents, il siffle, il se renverse dans une chaise, il pousse un cri plaintif, il bâille, il se croit seul. S'il se trouve à un repas, on voit le pain se multiplier insensiblement sur son assiette; il est vrai que ses voisins en manquent, aussi bien que de couteaux et de fourchettes, dont il ne les laisse pas jouir longtemps. On a inventé aux tables une grande cuiller pour la commodité du service; il la prend, la plonge dans le plat, l'emplit, la porte à sa bouche, et il ne sort pas d'étonnement de voir répandu sur son linge et sur ses habits le potage qu'il vient d'avaler. Il oublie de boire pendant tout le dîner; ou, s'il s'en souvient, et qu'il trouve qu'on lui donne trop de vin, il en flaque plus de la moitié au visage de celui qui est à sa droite; il boit le reste tranquillement, et ne comprend pas pourquoi tout le monde éclate de rire de ce qu'il a jeté à terre ce qu'on lui a versé de trop. Il s'avise un matin de faire tout hâter dans sa cuisine; il se lève avant le *fruit*[7], et prend congé de la compagnie: on le voit ce jour-là en tous les endroits de la ville, hormis en celui où il a donné un rendez-vous précis pour cette affaire qui l'a empêché de dîner, et l'a fait sortir à pied, de peur que son carrosse ne le fît attendre. L'entendez-vous crier, gronder, s'emporter contre l'un de ses domestiques? Il est étonné de ne le point voir; "où peut-il être?" dit-il; "que fait-il? qu'est-il devenu? qu'il ne se présente plus devant moi, je le chasse dès à cette heure:" le valet arrive, à qui il demande fièrement d'où il vient; il lui répond qu'il vient de l'endroit où il l'a envoyé, et lui rend un fidèle compte de sa commission. Vous le prendriez souvent pour tout ce qu'il n'est pas: pour un stupide, car il n'écoute point, et il parle encore moins; pour un fou, car, outre qu'il parle tout seul, il est sujet à de certaines grimaces et à des mouvements de tête involontaires; pour un homme fier et incivil, car vous le saluez, et il passe sans vous regarder, ou il vous re-

garde sans vous rendre le salut. Enfin il n'est ni présent ni attentif, dans une compagnie, à ce qui fait le sujet de la conversation: il pense et il parle tout à la fois; mais la chose dont il parle est rarement celle à laquelle il pense; aussi ne parle-t-il guère conséquemment et avec suite: où il dit *non,* souvent il faut dire *oui*; et où il dit *oui,* croyez qu'il veut dire *non*: il a, en vous répondant si juste, les yeux fort ouverts, mais il ne s'en sert point, il ne regarde ni vous ni personne, ni rien qui soit au monde: tout ce que vous pouvez tirer de lui, et encore dans le temps qu'il est le plus appliqué et d'un meilleur commerce, ce sont ces mots: "Oui, vraiment: C'est vrai: Bon! Tout de bon! Oui-dà: Je pense qu'oui: Assurément: Ah ciel!" et quelques autres monosyllabes qui ne sont pas même placés à propos. Jamais aussi il n'est avec ceux avec qui il paraît être: il appelle sérieusement son laquais *monsieur*; et son ami, il l'appelle *la Verdure*. Il se trouve avec un magistrat; cet homme, grave par son caractère, vénérable par son âge et par sa dignité, l'interroge sur un événement, et lui demande si cela est ainsi; Ménalque lui répond: "Oui, mademoiselle." Il revient une fois de la campagne; ses laquais en livrée entreprennent de le voler, et y réussissent; ils descendent de son carrosse, lui portent un bout de flambeau sous la gorge, lui demandent la bourse, et il la rend: arrivé chez soi, il raconte son aventure à ses amis, qui ne manquent pas de l'interroger sur les circonstances; et il leur dit: "Demandez à mes gens, ils y étaient."

LA BRUYÈRE.

LA BRUYÈRE (*Jean* de),

Écrivain et moraliste célèbre, né en 1644, mort en 1696. C'est le philosophe qui, après Molière, a le mieux observé et connu les hommes. D'abord trésorier de France à Caen, il fut ensuite chargé d'enseigner l'histoire au duc de Bourgogne, sous la direction de Bossuet; et en 1693 il entra à l'Académie française.

La Bruyère occupe l'une des premières places parmi les prosateurs du siècle de Louis XIV. Il traduisit et ensuite imita les *Caractères* du philosophe grec Théophraste. Le livre de La Bruyère est le tableau le plus fidèle des mœurs de son temps, et dépouillés

de leur costume si vrai, et si pittoresque, ses personnages se présenteraient encore comme le type des hommes de tous les siècles, avec leurs faiblesses, leurs travers, leurs préjugés et toutes les manies de leurs conditions diverses.

LE BIBLIOPHILE[a].

PENDANT que la passion des tableaux amuse l'arrière-saison de l'un, la passion des livres s'empare de cet autre que vous voyez là-bas, marchant la tête haute, le corps tout droit, vieillard bien portant et clairvoyant qui sort de chez lui bien brossé, et qui rentrera tout poudreux le soir.

C'est celui-là qui est heureux! ne lui parlez pas de tableaux à celui-là! Il a en horreur les vieilles toiles où l'on ne voit rien, les couleurs passées, les cadres ternis, les lambeaux de couleurs disséminés çà et là; sa passion est bien meilleure: il en veut, lui, à des passions qu'on tient dans sa main, qu'on met dans sa poche, dont on jouit tout seul et partout, la nuit comme le jour. Parlez-lui des vieux livres, des belles éditions, des *Elzévirs*[b] non *rognés*[1]; parlez-lui des reliures de Derome et de Thouvenin: pauvre Thouvenin, mort jeune encore et si grand artiste! parlez-lui des vieux chefs-d'œuvre de la typographie française; il les a tous vus, il les a tous touchés; il vous en dira l'histoire et à quels maîtres ils ont appartenu depuis la vente du duc de la Vallière[c]. Il y a tel volume qu'il a suivi depuis dix années. Enfin le dernier maître de ce volume est mort il y a un mois. La vente se fera demain: demain! dans vingt-quatre heures! Quelle impatience pour le bi-

[a] Il nous semble que l'auteur de ce portrait aurait dû se servir du mot *bibliomane*. Les définitions suivantes extraites du dictionnaire de l'Académie sont à l'appui de cette opinion: "La *bibliomanie* est la manie *d'avoir* des livres, et surtout des livres précieux et rares. Le *bibliophile* est celui qui aime, qui recherche les livres rares et précieux, et particulièrement les éditions bonnes et correctes. *Il est bon d'être bibliophile, mais il ne faut pas être bibliomane.*"

[b] Célèbres imprimeurs hollandais des 16[e] et 17[e] siècles.

[c] Louis César duc de la Vallière (1780), auteur d'une Bibliothèque du Théâtre français depuis son origine.

bliophile! Il s'agite, il s'inquiète, il ne peut rester en place. Quelle heure est-il? il ne sera jamais à demain. Cependant, il va sans le vouloir à sa promenade accoutumée; il faut bien qu'il achète un petit livre pour se distraire. Donc il cherche, il remue, il ouvre, il ferme des livres; il les étudie, il les *flaire*[2]: "Voici un volume mieux conservé que tel autre volume que j'ai déjà; mais le frontispice de mon volume est mieux tiré que le frontispice de ce volume. J'aurais un chef-d'œuvre en mettant mon frontispice à cet exemplaire." Et il achète l'exemplaire; un autre jour il en achètera un troisième pour remplacer un feuillet de la table des matières qui est légèrement jauni; il faut du temps pour faire un beau livre. La journée se passe ainsi. Quatre heures venues, le bibliophile rentre à la maison; ses poches sont pleines; il les vide sur la table; il se met à table, et il mange; et, tout en mangeant, il *collationne*[3] ses livres, il les tourne dans tous les sens; il boit, il mange; sa digestion est facile: il a tant d'amis à sa table! Au dessert, il va à sa bibliothèque, et il arrange tous les nouveaux-venus. En même temps, il met les anciens à la réforme, car c'est un homme de peu de livres[a]; il n'en veut qu'à certains ouvrages, mais il les veut beaux; et, quand il les a beaux, il les veut parfaits. Ainsi il change, il arrange, il *troque*[4], il achète sans cesse; plus il donne d'aliment à sa passion, et plus sa passion grandit et s'enflamme. Quand tout est en ordre chez ses livres, il se met au lit et il dort. Il dort, et il rêve gravures, parchemins, reliures; il ne flaire que du cuir de Russie[b], son sommeil est calme. Le matin il se lève, et il regarde ses livres; il leur donne de l'air et du soleil; et, par la même occasion, il en prend pour lui-même. Ce jour-là, il est plus heureux que de coutume, car c'est ce soir, à huit heures, chez Sylvestre, qu'on vend l'exemplaire en question, qu'il poursuit depuis tant d'an-

[a] Les Latins disaient *paucorum librorum homo*, en parlant d'un homme qui a la peu de livres mais qui les possède bien.

[b] On prétend qu'il faut dire *cuir de roussi*, d'un nom russe qui signifie *vache*.

nées. Le soir venu, il s'y rend des premiers. Celui qui fait la vente, Merlin ou Crozet, lui a gardé une place à ses côtés; il prend sa place; il a tous les beaux livres sous ses regards; il les voit, il les touche, mais dans le nombre il n'en voit qu'un seul. Enfin son livre est annoncé, le cœur lui manque: " À vingt francs, à vingt-cinq—à trente francs — trente-cinq — quarante — cinquante—soixante-dix—soixante-quinze—quatre-vingt-cinq."—Et, pendant tout ce temps, il se trouble, il pâlit, il frissonne.—" Quatre-vingt-cinq—dix—quinze—cent francs!—Cent francs," répète lentement le *commissaire priseur*[5].—Cent francs! qui pourrait dire l'émotion du bibliophile!...... Mais enfin, le Ciel est juste: notre homme l'emporte, le livre est à lui, il triomphe, il est heureux. Ses rivaux le regardent d'un œil d'envie; lui, triomphant, il emporte son livre; vous le feriez officier de la *Légion d'honneur*[a], et cela dans les bons temps, qu'il ne serait pas plus superbe. Heureuse passion! Elle ne laisse même pas voir à cet homme, qu'à présent qu'il a ce bouquin, sublime entre tous ses bouquins, c'est à lui, à présent, à mourir[b].

J. JANIN. *Nouveau tableau de Paris.*

JANIN (*Jules*),

Né en 1804; auteur vivant. Ses principaux ouvrages sont des romans, des contes fantastiques, des voyages, et une foule d'articles curieux qui ont paru dans les journaux, les revues et les encyclopédies. On peut dire que, depuis 1832, M. Jules Janin règne dans le feuilleton du *Journal des Débats*, où tous les lundis paraît, avec une fécondité inépuisable, l'admirable causerie signée J. J.

[a] *Légion d'honneur.* Ordre institué en France pour récompenser les services et les talents distingués.

[b] Le portrait que Jules Janin nous donne de la manie des livres peut être offert comme un digne pendant de celui du grand peintre La Bruyère que l'on trouvera à la page 143. Le ridicule du bibliomane nous rappelle aussi l'épigramme de PONS *de Verdun*:

" C'est elle!... Dieux, que je suis aise!
Oui! ...c'est la bonne édition;
Voilà bien, pages neuf et seize,
Les deux fautes d'impression
Qui ne sont pas dans la mauvaise."

L'USURIER.

Saisirez-vous bien sa figure pâle et *blafarde*[1] à laquelle je voudrais que l'*Académie*[a] me permît de donner le nom de face lunaire, et qui ressemblait à du vermeil *dédoré*[2]? Les cheveux de mon usurier étaient plats, soigneusement peignés, et d'un gris cendré. Les traits de son visage, impassible autant que celui de *M. de Talleyrand*[b], paraissaient avoir été coulés en bronze. Jaunes comme ceux d'une *fouine*[3], ses petits yeux n'avaient presque point de cils, et craignaient la lumière, dont ils étaient garantis par *l'abat-jour*[4] d'une vieille casquette verte. Son nez pointu était si *grêlé*[5] dans le bout que vous l'eussiez comparé à une *vrille*[6]. Il avait les lèvres minces de ces alchimistes et de ces petits vieillards peints par *Rembrandt*[c] ou par *Metzu*[c]. Cet homme parlait bas, d'un ton doux, et ne s'emportait jamais. Son âge était un problème: on ne pouvait pas savoir s'il était vieux avant le temps, ou s'il avait ménagé sa jeunesse afin qu'elle lui servît toujours. Tout était propre et *râpé*[7] dans sa chambre, pareille, depuis le drap vert du bureau jusqu'au tapis du lit, au froid sanctuaire de ces vieilles filles qui passent la journée à frotter leurs meubles. En hiver, les tisons de son foyer toujours enterrés dans un talus de cendres, y fumaient sans flamber. Ses actions, depuis l'heure de son lever jusqu'à ses accès de toux le soir, étaient soumises à la régularité d'une pendule. C'était, en quelque sorte, un *homme modèle* que le sommeil remontait. Si vous touchez un *cloporte*[8] cheminant sur un papier, il s'arrête et fait le mort; de même, cet homme s'interrompait au milieu de son discours et se taisait au passage d'une voiture, afin de ne pas forcer sa voix. À l'imitation de *Fontenelle*[d], il économisait le mouve-

[a] *Académie* se dit ici absolument de l'Académie française.

[b] *Talleyrand* (Le prince Charles-Maurice, duc de Talleyrand Périgord), né à Paris en 1754, mort en 1838. Ministre d'État, célèbre par le rôle qu'il a joué dans la politique des divers gouvernements qui se sont succédé en France, depuis la révolution de 1789 jusqu'au règne de Louis-Philippe.

[c] *Rembrandt* et *Metzu*, peintres célèbres de l'école flamande.

[d] *Fontenelle*, né à Rouen en 1657, mort en 1757, auteur de plusieurs

ment vital, et concentrait tous les sentiments humains dans le *moi*. Aussi sa vie s'écoulait-elle sans faire plus de bruit que le sable d'une horloge antique. Vers le soir, *l'homme-billet*[a] se changeait en un homme ordinaire, et ses métaux se métamorphosaient en cœur humain. S'il était content de sa journée, il se frottait les mains en laissant échapper par les rides crevassées de son visage une fumée de gaîté, car il est impossible d'exprimer autrement le jeu muet de ses muscles. Enfin, dans ses plus grands accès de joie, sa conversation restait monosyllabique, et sa contenance était toujours négative : voilà le voisin dont le hasard m'avait gratifié dans la maison que j'habitais, *rue des Grès*[b]. Cette maison, qui n'a pas de cour, est humide et sombre ; les appartements ne tirent leur jour que de la rue. À ce triste aspect, la gaîté d'un fils de famille expirait avant qu'il n'entrât chez mon voisin. Le seul être avec lequel il communiquait, socialement parlant, était moi. Il venait me demander du feu, m'empruntait un livre, un journal, et me permettait le soir d'entrer dans sa cellule où nous causions quand il était de bonne humeur. Ces marques de confiance étaient le fruit d'un voisinage de quatre années et de ma sage conduite qui, faute d'argent, ressemblait beaucoup à la sienne. Avait-il des parents, des amis ? Était-il riche ou pauvre ? personne n'aurait pu répondre à ces questions. Je ne voyais jamais d'argent chez lui. Sa fortune se trouvait sans doute dans les caves de la Banque. Il recevait lui-même ses billets, en courant dans Paris d'une jambe sèche comme celle d'un cerf[c]. Il était d'ailleurs martyr de sa prudence. Un jour, par hasard, il portait de l'or ; un double *napoléon*[d] se fit jour, on ne sait comment, à travers son gousset ; un locataire qui le suivait

ouvrages du plus grand mérite. On estime surtout ses *Dialogues des morts*. La réputation d'égoïsme qu'on a faite à *Fontenelle* est peu fondée.

[a] Expression originale, qui désigne un homme dont la vie tout entière se passe à trafiquer des billets.

[b] À Paris, au centre même des lieux occupés par ses principales victimes, les étudiants.

[c] Expression aussi drôle qu'originale.

[d] *Double napoléon*. Pièce de quarante francs à l'effigie de Napoléon.

dans l'escalier le ramassa et le lui présenta : "Cela ne m'appartient pas," répondit-il avec un geste de surprise. "À moi de l'or ! vivrais-je comme je vis, si j'étais riche ?" Le matin, il apprêtait lui-même son café sur un réchaud de tôle qui restait toujours dans l'angle noir de sa cheminée. Un rôtisseur lui apportait son dîner. Notre vieille portière montait à une heure fixe pour approprier sa chambre. Enfin, par une singularité que *Sterne*[a] appellerait une prédestination, cet homme s'appelait *Gobseck*.

DE BALZAC. (*Voyez la page* 110.)

LE *TARTUFE*[b] DE FRANCHISE.

PARMI les nombreuses variétés du Tartufe, l'espèce la plus dangereuse est celle de ces faux *bons hommes*[c] dont *Mérange* est le modèle le plus achevé. Il est vrai que la nature l'a merveilleusement servi, et qu'il lui doit une partie de ses succès. *Mérange* est un gros homme, au front découvert, à la figure vermeille et arrondie ; son geste est brusque, ses manières sont ouvertes, quelquefois bourrues ; il court à vous du plus loin qu'il vous voit, vous prend la main et vous la secoue *à vous démettre le poignet*[1] ; sur quelque chose que vous l'interrogiez, sa réponse commence toujours par ces mots : *À vous parler franchement*[2] . . . . Avec lui jamais de compliments, jamais d'éloges à craindre ; c'est

[a] *Sterne*, ecclésiastique, né en Irlande. Connu par son *Voyage sentimental*.

[b] *Tartufe* ; ce mot, qui signifie *hypocrite*, est pris de *Tartufe*, personnage de la célèbre comédie de Molière du même nom. [Voyez l'origine de ce mot dans le recueil intitulé *Modèles de poésie française*.]

[c] Selon l'Académie, dit le grammairien Boniface, un *bon homme* (en deux mots) se dit par éloge d'un homme d'esprit, plein de droiture, de candeur, d'affection. *La première qualité dans la société est d'être un bon homme*. *Bonhomme* (en un mot) se dit au contraire, par dérision, d'un homme simple, peu avisé, qui se laisse dominer et tromper : *c'est un bonhomme à qui l'on fait croire tout ce qu'on veut.*

Un faux bonhomme, dit encore l'Académie, est celui qui, par finesse et pour son intérêt, affecte la bonté, la simplicité, le désintéressement. Dans ce cas, il me semble que *bonhomme* devrait s'écrire en deux parties. Au pluriel, alors, rien n'empêcherait de dire de *faux bons hommes*, ce qu'a fait M. de Jouy, malgré l'autorité de l'Académie.

un vrai *quaker*[a]: il déteste la flatterie; et, quant à la politesse, il répète à tout propos que la véritable est dans le cœur. Si par hasard on a quelque *intérêt à démêler*[3] avec lui, il s'en rapporte entièrement à vous, car il n'entend rien aux affaires; et c'est pour cela qu'il vous renvoie à son *avoué*[4], le plus avide et le plus chicaneur de tous les hommes. Sa bourse est toujours au service de ses amis, ce qui fait qu'elle est ordinairement vide; mais s'il ne peut vous obliger lui-même, du moins s'empresse-t-il de vous indiquer un honnête usurier, auquel il a recours lui-même au besoin.

Maintenant, comment se fait-il qu'avec un caractère de franchise si bien établi, *Mérange* n'ait pas un ami, pas une connaissance qui ne se plaigne d'avoir été sa dupe! *À vous parler franchement*, à mon tour, c'est que *Mérange* n'est rien moins que ce qu'il paraît[b]; sous ces dehors agrestes, sous ces perfides apparences d'un *bourru bienfaisant*[5], il cache une âme basse, un cœur sec et un esprit rusé: c'est un *Tartufe de franchise*. DE JOUY.

JOUY (*Victor-Joseph-Étienne* de),
Né en 1769, mort en 1846.

On doit à sa plume féconde une foule de pièces de théâtre d'un mérite distingué; mais ce qui a surtout établi sa réputation, c'est son *Ermite de la Chaussée-d'Antin*. Cette description critique des mœurs parisiennes a été traduite dans les principales langues de l'Europe.

LE TARTUFE DE DÉSINTÉRESSEMENT.

BERVILLE ne connaît de bonheur qu'avec une fortune médiocre, de vertu que dans une condition privée; l'am-

[a] Les *quakers* sont en général des gens d'une simplicité et d'une probité exemplaires.

[b] Cette expression *il n'est rien moins*, selon la plupart des grammairiens, se prend dans deux significations contraires, c'est-à-dire, *il est* et il *n'est pas*, ce qui au fond est absurde. L'Académie, qui admet les deux acceptions de cette phrase, recommande avec raison d'en éviter l'emploi, quand il peut y avoir équivoque; *Marmontel*, dans le sens positif, propose de dire: *Il n'est rien de moins que votre ami*; c'est-à-dire, il est votre ami et rien de moins. Dans le sens négatif, il conserve l'autre tour, qui cependant résiste à toute analyse.

bition, de quelque nature qu'elle soit, n'est à ses yeux qu'une source de tourments, de besoins et de privations. Il faut l'entendre parler des avantages de la médiocrité, des plaisirs de la vie domestique ! Comme il prouve admirablement que la faveur des cours est ce qu'il y a au monde de plus fragile ; qu'on ne peut faire aucun fonds sur l'amitié des grands, et encore moins sur leur reconnaissance ! De combien de citations d'*Épictète*[a], de *Sénèque*[b], de *Montaigne*[c], il appuie ces vérités nouvelles ! Si quelqu'un lui fait remarquer le contraste de sa conduite et de ses principes, en lui objectant qu'il n'est point d'antichambre un peu considérable où l'on ne soit sûr de le rencontrer, point d'audience de ministre où il ne se trouve, point de cercle où il ne se montre en habit brodé, *Berville* ne manque point d'excellentes raisons pour motiver ces inconséquences : c'est toujours le besoin d'obliger qui le conduit dans ces lieux, d'où son caractère et ses goûts l'éloignent. Depuis longtemps, je commençais à craindre d'avoir été la dupe du sage et modeste *Berville* : l'aventure que M. D.... m'a racontée, il y a quelques jours, a fini par m'ouvrir les yeux. Bien convaincu, comme il le lui avait entendu répéter, que *Berville* avait beaucoup de crédit, mais qu'il ne l'employait qu'à être utile aux autres, M. D.... l'alla trouver un matin, et s'ouvrit à lui sur le désir qu'il avait d'obtenir une place près de vaquer par la mort de celui qui l'occupait ; il lui en fit bien connaître tous les avantages, et lui en détailla toutes les convenances ; *Berville* promit de s'occuper sans délai de cette affaire, et tint parole. Il sollicita la place, et l'obtint—pour lui-même. DE JOUY. *L'Ermite de la Chaussée-d'Antin.*

(*Voyez la page* 156.)

[a] *Épictète*, philosophe stoïcien, d'*Hiéropolis* en *Phrygie*, était esclave d'*Épaphrodite*, affranchi de *Néron*. Le *Manuel d'Épictète* contient des maximes de la plus pure morale exprimées avec force et clarté.

[b] *Sénèque*, illustre philosophe stoïcien, fut le précepteur de Néron.

[c] *Montaigne*, célèbre philosophe français, auteur des *Essais*, né en 1533, mort en 1592. Voyez dans ce *Répertoire* les *Remarques philologiques sur l'origine de la langue française*.

LE PROVINCIAL À PARIS.

C'ÉTAIT bien la peine de se mettre cent et un à refaire le tableau de Paris[a], pour oublier ce chapitre, pour omettre l'ébauche de cette figure si naïve, si *empesée*[1], si plaisante, si curieuse, si bouffonne, si *tranchée*[2], si *inédite*[3] et si bonne à peindre, le provincial! Un homme que la diligence Laffitte et Caillard dépose tout palpitant sur notre pavé parisien; qui est là, *écarquillant*[4] les yeux, les oreilles, les bras et les jambes; qui nous apporte ses préjugés, ses travers, sa figure, ses façons, sa curiosité ingénue, et qui nous emporte souvent ce qu'il y a de meilleur chez nous; qui se pose d'abord en point d'interrogation ou en point d'exclamation, à tout propos et hors de propos, et qui finit quelquefois par se croiser les bras ironiquement, et par nous *persifler*[5] dans son spirituel idiome, quand il a vu tout ce que nous avions à lui montrer, et entendu tout ce que nous avions à lui dire.

Le difficile, c'est de peindre sous les traits d'un seul homme ce personnage, si divers, si varié qu'on appelle le provincial; c'est d'enserrer en un seul médaillon cette individualité si multiple. Le provincial a autant de physionomies particulières qu'il y a de provinces, de départements, de villes et de communes en France; de plus, son attitude, ses *allures*[6], ses impressions, varient suivant son âge, sa fortune, et le but qui l'amène à Paris. Analyser toutes ces nuances dans un seul type serait une tâche plus que malaisée. La meilleure manière de peindre le provincial à Paris, c'est de le peindre d'après nature, et de modeler un croquis sur le premier original dont les *Messageries*[7] nous gratifient....

Mon provincial de cette année, celui d'après lequel je trace cette esquisse, m'est arrivé le mois dernier par la malle-poste. La malle-poste a cela d'agréable qu'elle entre à Paris et dépose votre homme chez vous au point du jour.

[a] Le livre des *Cent-et-Un*, publié à Paris par le libraire *Ladvocat*, devait être composé par *cent et un* de nos meilleurs écrivains contemporains; la plupart ont tenu leur promesse.

Cette jouissance ne m'a pas manqué. À cinq heures du matin, le département des Bouches-du-Rhône, en veste de voyage et en casquette de *crinoline*[8], sonnait à ma porte.

Mon provincial est un homme d'environ trente-six ans. Marseille retentit de ses prouesses, et l'éclat de ses aventures lui a valu le surnom de *don Juan de la Canebière*[a]; mais, comme en province il faut absolument faire une fin, notre don Juan a résolu de finir par le mariage, et une fois son hymen arrêté et conclu, il est venu passer gaiement à Paris le dernier mois de son célibat....

Sans le provincial, nous ne nous douterions pas, nous autres Parisiens, de toutes les curiosités qui nous entourent, et nous passerions notre vie à Paris sans visiter la moitié des établissements dignes de remarque et d'attention que possède la capitale. C'est là le bon côté du provincial, de vous amener à voir ce dont il est curieux. Du matin au soir il vous met en campagne avec lui, et, ce qu'il y a de bon, c'est qu'il se figure que vous lui montrez ce qu'il vous fait voir.

Le plan de Paris ne le quitte pas; il l'a en feuille, en volume, en mouchoir de poche; sans cesse il le consulte et rien ne lui échappe: églises, casernes, palais, jardins publics, rien n'est oublié. Pour lui les distances sont vaines; il les franchit à l'heure ou à la course; il use du cabriolet, fatigue le fiacre et ne dédaigne pas l'omnibus; il traverse Paris en tous sens et sans reprendre haleine; il va des *Gobelins*[b] au *Père-Lachaise*[c], du Musée d'artillerie à *Saint-Roch*[d], de la Manufacture des glaces à *la Madeleine*[d], de la Bourse à la *Morgue*[e], de la Bibliothèque aux

[a] Par allusion au *don Juan* de Th. Corneille, dans le *Festin de Pierre*, comédie en vers.

[b] *Gobelins.* Nom d'une célèbre manufacture de teinture et de tapisseries à Paris. Elle tire son nom de Gilles Gobelin, qui, sous François I[er], établit la teinture en écarlate.

[c] *Père-Lachaise.* Cimetière aux environs de Paris.

[d] *Saint-Roch. La Madeleine.* Églises à Paris.

[e] Lieu d'exposition des cadavres; ce nom vient de ce que, dans l'origine, cette exposition se fesait à la *morgue* du Châtelet, c'est-à-dire, au guichet de la prison.

Invalides[a], des *Sourds-muets*[b] aux *Aveugles*[b]; puis, prenant son essor, voilà qu'il plane au sommet des tours *Notre-Dame*[c], du *Panthéon*[d], de la colonne Vendôme; car le provincial est un infatigable grimpeur, et il affectionne particulièrement les régions élevées. Aussi le voit-on sans cesse flotter au faîte de nos monuments: c'est le panache de Paris....

Avare dans son département, le provincial est prodigue à Paris; rien ne lui coûte: il sème l'or; sa seule crainte est d'être dupé; s'il marchande, c'est amour-propre et non *lésinerie*[9]; il souffrirait cruellement si son ignorance et sa bonne foi tombaient dans quelque surprise, se laissaient prendre à quelque piége; aussi est-il toujours en garde contre la *roquerie*[10] parisienne, toujours prêt à la parade contre les *bottes*[11] secrètes de notre charlatanisme *pipeur*[e]; mais, malgré sa précaution et sa défiance, le provincial ne peut échapper aux *hallucinations*[f] de nos décevantes industries. C'est la ressource la plus positive de notre commerce et de notre littérature en *plein vent*[12], la pratique obligée du débitant de billets de spectacle à moitié prix, la providence du marchand de cannes, la fortune du *Messager des Chambres*[g]. L'industriel des trottoirs *flaire*[13] le provincial à cinquante pas; le plus médiocre observateur le reconnaît au premier coup d'œil et à des signes certains.

À son costume d'abord, qui tranche d'une façon marquée sur nos modes parisiennes. Le provincial ne se fait faire des habits à Paris que huit jours avant son départ, et il les conserve soigneusement pour faire de l'effet dans son endroit, et y consolider sa réputation de *dandy*[h]; pendant son séjour à Paris, il use ses toilettes de province, et on ne

[a] *L'hôtel des Invalides.* (Voyez la page 67, note [a].)
[b] *Les Sourds-muets, les Aveugles.* Institutions célèbres à Paris.
[c] *Notre-Dame.* Nom de la cathédrale de Paris.
[d] *Panthéon.* Le plus vaste édifice de Paris, dédié aux grands hommes que la France a vus naître.
[e] C'est-à-dire *trompeur*. *Piper* c'est contrefaire le cri des oiseaux pour les prendre à la *pipee.*
[f] *Hallucination*, illusion des yeux.
[g] Journal de Paris qui, autrefois, paraissait tous les soirs.
[h] Homme à la mode, mot emprunté de l'anglais.

peut manquer de le reconnaître à son habit dont la forme accuse une coupe départementale, à son chapeau à larges ailes, à son pantalon privé de sous-pieds, et à ses bottes outrageusement carrées. S'il parle, son accent le trahit; s'il n'a pas d'accent, ce sont ses paroles qui le révèlent. Puis, ce sont mille façons particulières, mille détails qui lui sont propres et qui vous font crier *au provincial*....

Au spectacle, vous reconnaîtrez aisément le provincial à sa pose, à sa manière d'écouter, à son cure-dents qu'il a gardé, à l'abandon avec lequel ses impressions se trahissent. Dans l'entr'acte, il achète tout ce qui se vend sous le lustre de programmes, de biographies, de musées dramatiques et de magasins pittoresques. Le pittoresque a été créé exprès pour lui: le provincial est un amateur passionné du pittoresque, un *chaland forcené*[14] de la littérature à deux sous....

Quand le provincial a visité nos monuments, nos lieux publics, nos promenades, nos théâtres, il s'élance vers nos environs: montrez-lui le parc de Saint-Cloud, les coteaux de Meudon, la manufacture de Sèvres, le château de Vincennes, la forêt de Saint-Germain, les eaux de Versailles! Et puis, après avoir parcouru cette verte et riante ceinture de Paris, il reprendra le chemin de sa province, plus pauvre de mille écus et de quelques illusions, mais riche de satisfaction, mais vêtu, coiffé, tourné, accommodé à la parisienne; important dans sa province les manières, l'élégance, l'opinion, le langage, les *calembours*[15] parisiens, et ayant de quoi charmer longtemps ses compatriotes avec les impressions de voyage qu'il a soigneusement écrites.

VERMOND.

VERMOND (*Paul*),

Auteur vivant. L'un des rédacteurs de la *Revue de Paris*.

LETTRES.

EXTRAIT DU VOYAGE DE POLYCLÈTE À ROME[a].

LETTRE DE POLYCLÈTE À CRANTOR.

De la langue des Romains; de ses avantages, et de ses défauts.

PLUSIEURS mois se sont écoulés depuis ma dernière lettre: pendant ce long intervalle, un travail pénible autant qu'assidu a rempli tous mes moments. Pressé de connaître les lois, les mœurs, les usages de ce peuple dont je suis entouré, je ne puis porter sur lui que des jugements incertains, si je ne parviens à l'entendre; et, pour l'entendre, *il faut savoir son langage*[b]. Quelle étude pour un Athénien! pour un être habitué, dès l'enfance, à regarder la langue de son pays comme la seule qu'il dût connaître! L'esclave auquel on a confié le soin de m'instruire, y met autant de zèle que de patience; je le seconde par une application soutenue, et déjà mes efforts sont récompensés. Je commence à lire avec facilité les auteurs latins. Les historiens sont ceux que je préfère; en même temps qu'ils me familiarisent avec les difficultés de la langue romaine, ils m'épargnent des questions qui pourraient paraître indiscrètes, et je recueille un double fruit de mon travail. Mais si je parviens à comprendre les écrivains, j'ai plus de peine à saisir le sens d'un entretien familier. *La langue que l'on parle est toujours différente de celle que l'on écrit: celle-ci,*

[a] À la prise d'Athènes (91 avant l'ère vulg.) Sylla, victorieux, se fit livrer comme otage le jeune Polyclète, fils de l'archonte Crantor, et l'envoya à Rome avec une partie de sa flotte.

[b] "Le voyageur qui ne peut converser est un sourd et muet qui ne fait que des gestes, et de plus un demi-aveugle qui n'aperçoit les objets que sous un faux jour; il a beau avoir un interprète, toute traduction est un tapis vu à revers; la parole seule est un miroir de réflexion qui met en rapport deux âmes sensibles."—*Grammaire de l'éditeur.*

toujours régulière dans sa marche, est exacte et méthodique: l'autre est légère, rapide, inégale comme la pensée[a].

Vous trouverez, peut-être, que je me hâte trop de vous parler d'une langue dont je n'ai pas encore une connaissance approfondie; cette considération m'a plus d'une fois arrêté: en y réfléchissant mûrement, j'ai pensé que c'était dans la chaleur même de cette étude, que je pouvais indiquer, avec plus de précision, les difficultés qu'elle présente, en reconnaître les causes, et établir les différences qui distinguent une langue récente encore parlée par un peuple peu lettré, de cette langue féconde autant que sublime, organe de tant d'écrivains célèbres. J'oserais dire encore que l'être qui se trouve transporté tout à coup dans un monde nouveau, doit se hâter de rendre les premières impressions qu'il y ressent; elles *s'émoussent*[1] rapidement par la seule fréquentation; l'heureuse flexibilité des organes de l'homme l'habitue en peu de temps à ce qui le frappait davantage, et s'il diffère de rendre ses premières sensations, il omet dans ses récits ce qui pourrait donner une idée vive et fraîche des lieux ou des objets qu'il veut dépeindre. C'est d'après ce principe que je me détermine à vous communiquer les remarques que j'ai pu faire sur la langue romaine, mais en la comparant toujours à la nôtre. "Le dauphin n'est fort que sur son rivage," disent les Grecs.

Je sens, pour la première fois, combien il est important de connaître sa propre langue par principes; jusqu'alors j'avais pensé qu'il suffisait de la parler purement. Combien de fois, rebuté d'un travail qui me semblait importun, n'ai-je pas murmuré contre ces grammairiens qui ont porté l'analyse dans les différentes parties du discours! Je fais maintenant une application utile de leurs préceptes, et ce qui me fatiguait autrefois, me soulage aujourd'hui. Notre

[a] La justesse de cette observation est incontestable, et elle s'applique particulièrement à la langue française. Si quelqu'un pouvait prononcer le *français du dix-neuvième siècle* dans toute son élégance et dans toute sa pureté sans avoir jamais connu son orthographe, cette dernière partie, quand il voudrait la comparer avec la prononciation, lui serait presqu'entièrement étrangère, tant il y a de différence entre la manière d'écrire et la manière de prononcer!

langue étant difficile à connaître dans toutes ses délicatesses, celui qui la possède n'a plus qu'à descendre, pour ainsi dire, pour se trouver au niveau des autres. Le grand nombre de rhéteurs et d'écrivains célèbres que la Grèce a produits dans tous les temps, a servi de modèle à ceux de toutes les nations ; toutes ont emprunté des Grecs, jusqu'aux termes techniques de l'art oratoire.

On retrouve dans la langue latine beaucoup de vestiges de la nôtre. Les parties orientales de l'Itálie, que nous appelons *Hespérie*[a], en raison de leur position, étaient depuis longtemps habitées par des colonies grecques ; et, par une suite nécessaire de l'ascendant d'un peuple éclairé, sur celui qui ne l'est pas, nos usages se sont étendus, peu à peu, dans cette vaste contrée. D'autres colonies grecques, établies dans les îles *Éoliennes*[b] à des époques très-reculées, ont répandu leur langage, sous le dialecte qui leur est propre, parmi cette multitude de petites nations qui habitaient le revers de l'Italie ; tout retrace cette origine. Les premiers caractères employés par les Romains étaient les mêmes que les nôtres. On voit encore, dans le temple de Diane, bâti par *Servius Tullius*[c], sur le mont Aventin, le traité d'alliance entre les Latins et les Romains, gravé sur une colonne d'airain : il offre une identité parfaite avec les caractères grecs ; on la retrouve même dans les douze *Tables*[d] quoiqu'elles datent d'une époque moins reculée. On se rappelle encore que le traité de paix conclu entre les Romains et les Gabiens, sous *Tarquin le Superbe*[e], fut écrit en mots latins, mais en caractères grecs, sur un bouclier de bois couvert de la peau d'un bœuf que l'on avait immolé à cette occasion[f]. Enfin un Grec, très-versé dans les antiquités romaines, a dit en propres termes : " La langue romaine n'est ni entièrement barbare, ni absolument

[a] Voyez la note([a]) page 5.

[b] Les îles Éoliennes, aujourd'hui îles de Lipari, situées entre la Sicile et l'Italie.

[c] Sixième roi de Rome (534 avant l'ère vulgaire).

[d] Lois gravées sur *douze tables* d'airain, et placées dans le lieu le plus apparent du *Forum* à Rome.

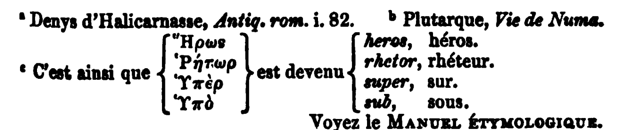
[e] Septième et dernier roi de Rome.

[f] Denys d'Halicarnasse, *Antiq. rom.* iv. 58.

grecque ; elle est un mélange de l'une et de l'autre ; la plupart de ses mots sont éoliques, avec une prononciation corrompue[a]." Cette affinité, m'a-t-on dit, était beaucoup plus sensible autrefois. À mesure que la langue latine s'est perfectionnée, elle s'est dégagée, par degrés, de ces éléments étrangers ; il ne lui en reste aujourd'hui que des traces[b]. Mais tout ce que les Romains ont emprunté des Grecs, a subi de grandes altérations ; ils ont remplacé par des lettres particulières, et qui manquent à notre alphabet, les modifications qui résultent de nos différentes aspirations[c], et ces changements détruisent souvent, entre les mots grecs et les latins, l'identité que de longues recherches peuvent seules constater.

La langue latine, dans la bouche d'un orateur, a de la dignité, de la force, et de l'énergie ; elle est rapide, serrée ; en peu de mots elle exprime beaucoup d'idées, et, par un effet qui lui est propre, elle fait entendre plus encore qu'elle n'exprime ; mais elle n'a pas la douceur, la grâce et l'harmonie de la nôtre. Les lettres de l'alphabet qu'on ne prononce qu'avec effort, sont celles qui se rencontrent le plus souvent dans la composition ou dans la terminaison des mots, surtout dans ceux qui servent à lier les différentes parties du discours, et qui se reproduisent si souvent, quel que soit le sujet que l'on traite. Presque tous sont d'une dureté remarquable ; il faut un grand art pour en éviter le concours désagréable, par un arrangement heureux ; et ce n'est que par une attention perpétuelle qu'un Romain peut allier la pureté avec l'élégance. Leurs écrivains ont, à cet égard, un avantage marqué sur leurs orateurs ; par l'effet du travail, ils parviennent à donner à leurs périodes tous les charmes de l'euphonie, tandis que l'orateur, pressé par le moment, peut à peine se renfermer dans les règles toujours sévères de la syntaxe. En grec, il suffit d'être exact

[a] Denys d'Halicarnasse, *Antiq. rom.* i. 82. [b] Plutarque, *Vie de Numa.*



[c] C'est ainsi que { Ἥρως, Ῥήτωρ, Ὑπὲρ, Ὑπὸ } est devenu { *heros*, héros. *rhetor*, rhéteur. *super*, sur. *sub*, sous. }

Voyez le MANUEL ÉTYMOLOGIQUE.

pour être harmonieux ; en latin, il faut des efforts soutenus pour le devenir.

Ce sont, surtout, ces diphthongues dont notre langue est remplie, qui, *en ralentissant*[2] la prononciation, lui donnent de la douceur. Celle-ci est plus brève ; elle est ferme, nerveuse ; elle semble plus propre aux choses mâles, hardies ; elle se prête plus difficilement à tout ce qui demande de la grâce et de la légèreté. Cependant, quels que soient ses défauts, on ne peut nier qu'elle ne produise des choses sublimes lorsqu'elle est maniée par un esprit supérieur.

Un des plus grands inconvénients de la langue latine, pour un étranger, consiste dans cette faculté de sous-entendre des mots que tout autre qu'un Romain regarderait comme indispensables pour l'intelligence du discours ; de là l'obscurité, *l'amphibologie*[a], et d'éternelles discussions sur les choses les plus simples. On accuse même les Romains d'avoir profité, plus d'une fois, de l'obscurité de leur langue, pour insérer dans leurs traités avec différents peuples, des clauses ambiguës, qui, semblables aux énigmes du *sphinx*[b], devinrent fatales à ceux qui les avaient acceptées. C'est ainsi que les Étoliens, s'abandonnant, par un traité solennel, à la foi du vainqueur, apprirent trop tard ce que signifiait ce mot de foi romaine[c]. Ce défaut de signification positive, joint aux omissions toujours si fréquentes, se retrouve dans l'entretien le plus familier, comme à la tribune. Le ton de l'orateur, l'inflexion de la voix, le geste même, indiquent ce qui manque à la phrase ; c'est à la sagacité de l'auditeur à y suppléer.

Une différence essentielle entre les deux langues, c'est que, dans la nôtre, un mot peut se composer de plusieurs

[a] Amphibologie, du grec ἀμφίβολος (*amphibolos*) douteux. Il y a *amphibologie* quand une phrase est énoncée de manière à ce qu'elle soit susceptible de deux sens différents. Exemple :

" Valère alla chez Léandre ; il y trouva *son* fils."

[b] " Junon irritée contre les Thébains envoya ce monstre sur le mont Cythéron, où il proposait une énigme, et dévorait ceux qui ne l'expliquaient pas, après s'être présentés pour la deviner."—*Mythologie.*

[c] Polybe, *Ambassade,* 13.

autres qui se fondent ensemble, pour n'offrir à l'oreille qu'un tout facile à prononcer, et plus facile encore à retenir, par l'aisance avec laquelle on y retrouve les éléments qui le composent. Le mot *Cyclope*, par exemple, présente d'abord à l'imagination d'un Grec, un être dont l'œil est arrondi, selon sa signification littérale; et, quoiqu'il soit composé, il n'en est pas moins clair et précis. Il n'en est pas de même du latin, les mots ne s'y rapprochent qu'avec difficulté et ils ne s'unissent jamais. Tout mot qui n'est pas primitif, a son *radical*[a] que l'on retrouve sans peine; mais cette racine est toujours unique, ce qui détruit la faculté d'exprimer une idée complète, par un seul terme.

Cette différence se retrouve jusque dans les signes qui servent à peindre le langage. Les lettres dont se forme l'écriture grecque, sont légères, élégantes, et rapides; elles s'unissent entre elles, par des liaisons faciles; les lettres des Latins, au contraire, sont droites, fermes, et toujours isolées. Les Romains sont très-réservés sur l'emploi de ces figures dont on fait, peut-être, un usage trop fréquent parmi nous. Leur éloquence est noble, quelquefois sublime, et toujours remarquable par sa simplicité. Ils emploient, de la manière la plus heureuse, l'*apostrophe*[b], la *prosopopée*[c],

[a] Ce mot *radical*, ou *racine* du mot, est le véritable but vers lequel tendent les recherches analytiques de l'étymologiste.—Voyez le *Manuel étymologique*.

[b] L'*apostrophe*, du grec ἀποστρέφω (*apostréphô*), je détourne, est une figure de rhétorique par laquelle on adresse la parole à quelqu'objet animé ou inanimé. Exemples:

"………Hîc me, *pater optime*, fessum
Deseris, heu! tantis nequidquam erepte periclis."

Vous m'avez donc abandonné en ce lieu, ô mon père, *et c'est en vain que j'avais su vous sauver de tant de périls.*—Virg. Æn. iii. 710.

"Italie, berceau des lettres, je te salue!"—Madame de Staël.

[c] La *prosopopée*, du grec πρόσωπον (*prosôpon*) personne, et ποιέω (*poiéô*) je fais, prête la parole à tous les êtres animés ou inanimés, réels ou imaginaires; elle anime tout. Cicéron fait un usage admirable de cette figure dans le dernier de ses plaidoyers contre Verrès (préteur en Sicile accusé de rapine et d'exaction), lorsqu'il peint la cruelle avarice d'un geôlier qui mettait à prix les larmes et la douleur des pères et des mères, qui leur faisait acheter chèrement la triste consolation de voir et d'embrasser leurs enfants, malheureuses victimes de la cruauté de Verrès.

"Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque sociorum

l'*allégorie*[a]. Ils dédaignent l'*hyperbole*[b], l'*antithèse*[c], la *périphrase*[d]; et il serait impossible de leur faire sentir le mérite de l'*antiphrase*, de cette figure hardie d'après laquelle nous donnons aux *Furies*[e] le nom de *bienveillantes*,

et civium, lictor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. '*Ut adeas, tantum dabis: ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantum.*' Nemo recusabat."

Là veillait le gardien des prisons, le ministre des barbaries de Verrès, la terreur des citoyens, le licteur Sextius, qui s'établissait un revenu sur les douleurs et les larmes de tous ces malheureux. "Tant pour visiter votre fils; tant pour lui donner la nourriture." *Personne ne s'y refusait.*

CICERO. *In Verr.* 7, n. 117

Boileau prête une âme à la mer lorsqu'il dit, en parlant du canal du Languedoc:

"J'entends déjà frémir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis aux pieds des Pyrénées."

[a] L'*allégorie*, du grec ἄλλος (*allos*) autre, et ἀγορεύω (*agoreuō*) je fais un discours, est une fiction dont l'artifice consiste à présenter à l'esprit un objet de manière à lui en désigner un autre. Virgile termine ainsi le 2[e] livre des Géorgiques:

"Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
Et jam tempus equûm fumantia solvere colla."

Mais nous venons de fournir une carrière immense: il est temps de dételer nos chevaux trempés de sueur et d'écume.

En voici un autre exemple tiré de l'oraison funèbre de Turenne:

"Ses vertus le firent connaître au public, et produisirent cette première fleur de réputation, qui répand son odeur, plus agréable que les parfums, sur tout le reste d'une belle vie."—FLÉCHIER.

[b] L'*hyperbole*, du grec ὑπὲρ (*huper*) au delà, et βάλλω (*ballō*) je jette, est une augmentation, une exagération excessive. Virgile dit de la princesse Camille, qu'*elle surpassait les vents à la course, et qu'elle eût couru sur des épis de blé sans les faire plier, ou sur les flots de la mer sans y enfoncer, et même sans se mouiller la plante des pieds.*

"Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas:
Vel mare per medium, fluctu suspensa tumenti,
Ferret iter, celeres nec tingeret æquore plantas."

VIRG. *Æneid*, vii. 808.

[c] L'*antithèse*, du grec ἀντὶ (*anti*) contre, et θέσις (*thésis*) proposition, est une figure par laquelle on oppose les mots aux mots, les pensées aux pensées. En voici un exemple tiré du fabuliste français La Fontaine, parlant du *chêne*:

"Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts."

[d] La *périphrase*, ou circonlocution, du grec περὶ (*peri*) autour, et φράσις (*phrasis*) discours, exprime en plusieurs paroles ce qu'on aurait pu dire en moins, et souvent en un seul mot. Par exemple: *Le vainqueur de Darius* au lieu de dire *Alexandre*: *l'astre du jour*, pour dire *le soleil*, etc.

[e] Les *Furies* ou *Euménides*; Alecton, Mégère et Tisiphone. On les

précisément parce qu'elles sont tout le contraire. Mais si le bon sens naturel aux Romains les a préservés des défauts que l'on reproche à la plupart de nos écrivains, ils en ont d'autres qui leur sont propres. Un abus perpétuel de l'*ellipse*[a] rend la lecture de leurs auteurs extrêmement pénible. On serait tenté d'attribuer cette affectation à l'amour d'une vaine concision, si leurs périodes n'étaient d'ailleurs d'une longueur rebutante. Plus tard, le goût leur apprendra à joindre à l'éclat des pensées, l'élégance de la diction ; combien ils en sont loin encore !

Quel avantage, cependant, les Romains n'avaient-ils pas sur nous ! En Grèce, la différence d'origine, la multiplicité des États, les rivalités qui en sont la conséquence inévitable, ont introduit des nuances dans la langue de ses peuples. Athènes, Lacédémone, Milet, ont chacune leur dialecte. Vainement l'Attique, l'emporte par des écrivains plus célèbres. La jalousie nationale consacre jusqu'aux erreurs qui nous distinguent. Fidèles observateurs de ces différences, nos meilleurs auteurs les ont souvent consacrées dans leurs écrits ; s'ils mettent en scène des interlocuteurs de nos différentes contrées, ils ne manquent jamais de faire parler à chacun d'eux le langage qui lui est propre. Ils croiraient blesser la vérité, si l'Ionien s'exprimait comme l'habitant d'Athènes ; la langue de la Grèce est l'emblème de sa situation politique ; réunie, elle eût donné des lois à l'univers ; divisée, elle a perdu toute sa puissance. Rome, au contraire, est un centre où tout aboutit, et dont tout émane ; elle règne en souveraine sur les peuples de l'Italie, ou plutôt tous ces peuples sont romains[b]. Elle est pour eux une mère bienfaisante, une divinité tutélaire : pour-

représente coiffées de couleuvres, tenant des serpents et des flambeaux dans leurs mains.

[a] L'*ellipse*, du grec ἐν (*en*) en, et λείπω (*leipô*) je manque, est le retranchement de mots nécessaires pour rendre la construction pleine. Ex. " Est-il rien qui soit plus utile que la science ? Rien de plus utile. *C'est-à-dire* : Il n'est rien de plus utile."—MANUEL ÉTYMOLOGIQUE.

Pour que l'ellipse soit permise, il faut que l'esprit puisse suppléer sans effort les mots sous-entendus : toute ellipse qui rend le sens louche et équivoque est vicieuse.

[b] La langue romane, *Lingua romana*, qui fut parlée et écrite dans le

raient-ils méconnaître son langage? Rome l'étend par ses usages autant que par ses conquêtes. Jamais le sénat n'adresse de réponse aux ambassadeurs qu'en langue latine, et il les oblige à s'exprimer de même par le moyen des interprètes.

Quoique la langue romaine présente moins de difficultés que la nôtre, il est ici peu de personnes qui la parlent dans son entière pureté. Elle est concentrée, pour ainsi dire, entre les citoyens d'une certaine classe; le reste en méconnaît les règles au point que, souvent, une simple exclamation, prononcée par un homme du peuple, présente une faute contre les règles[a]. Ce défaut tient d'abord au caractère national. Le peuple romain est avide de spectacles, mais il n'aime que ceux qui parlent aux yeux. Le nôtre, plus délicat, veut que son oreille soit flattée, et que son âme soit émue. Il sait apprécier les scènes sublimes de Sophocle, les situations touchantes d'Euripide, et les fines plaisanteries d'Aristophane. Nourri des beautés théâtrales, habitué aux charmes d'une diction pure et élégante, il acquiert une sagacité qui lui est propre. Nos meilleurs écrivains ont reçu plus d'une fois des leçons de ceux-là qui, dans tout autre pays, ne pourraient pas même les entendre, et le peuple d'Athènes pouvait seul critiquer le langage de *Théophraste*[b].

On doit encore compter le manque d'écoles publiques, au nombre des causes qui entretiennent cette ignorance de sa propre langue, qui caractérise les dernières classes du peuple romain. Tandis qu'en Grèce, dans un nombre prodigieux d'écoles, on enseigne au peuple toutes les parties de l'art de la parole, depuis les premiers éléments de la grammaire, jusqu'aux subtilités de la *scholastique*[3]; à

midi de l'Europe, depuis le dixième siècle jusqu'à la fin du treizième, était un Latin corrompu qui a donné naissance à la langue française.— Voyez, dans ce *Répertoire*, les *Remarques sur l'origine de la langue française*, et le MANUEL ÉTYMOLOGIQUE.

[a] Lucius Apulée, dans son *Ane d'or*, fait dire deux mots latins à un soldat romain; et, dans ces deux mots, il ne manque pas de lui faire faire une faute de langue.

[b] *Théophraste*, philosophe, disciple d'Aristote. (323 avant l'ère vulg.) —Voyez *La Bruyère*, page 149.

Rome, où le peuple est plus éloigné des grands, le riche citoyen fait instruire ses enfants dans sa propre maison par des maîtres de son choix. Le pauvre, au contraire, n'a de ressources que dans les chétives écoles, où la faible instruction qu'on lui donne peut à peine suffire aux premiers besoins de la société.

Le génie a triomphé de cet obstacle ; il a fait plus peut-être, il a tourné à son avantage les défauts de la langue latine ; et, dès les premiers siècles de la république, il a inspiré à des hommes étrangers à toute espèce d'instruction, des idées sublimes rendues de la manière la plus noble. Plus tard, des historiens, des poëtes, des auteurs dramatiques d'un talent véritable, firent connaître à des hommes éclairés, toutes les richesses de leur langue, et ils surent enfin en faire un heureux usage. Rome compte aujourd'hui un grand nombre d'orateurs célèbres. Partout où le peuple est puissant, ceux qui aspirent à le gouverner cherchent à l'émouvoir ; eh ! quoi de plus propre à le séduire que l'art brillant de la parole ! Combien de fois n'avons-nous pas vu, dans Athènes, nos dangereux démagogues amener, par le seul pouvoir de l'éloquence, le peuple aux décisions les plus contraires à ses intérêts, l'entraîner au gré de leur volonté, et déterminer son jugement d'après l'éclat d'une période ! Ici le peuple est également aveugle et emporté ; on le conduit avec la même facilité ; on le précipitera dans les mêmes malheurs ; mais c'est en flattant ses passions et non en charmant son oreille. C'est en excitant son avidité insatiable, en lui rappelant sans cesse ses hautes destinées, en l'enivrant de sa puissance, en l'irritant contre ses chefs, que des hommes ambitieux le rendront docile à leur voix ; le but et le résultat sont les mêmes, les moyens seuls sont différents.

Il est à croire que la langue des Romains n'a pas encore acquis le degré de perfection dont elle est susceptible ; elle s'enrichit et s'épure sans cesse. Les mots semblent y être encore dans une mobilité perpétuelle. On peut penser qu'elle restera en cet état jusqu'à ce que des écrivains du premier rang lui aient donné cette fixité qui lui manque, et que l'on doit regarder comme le dernier terme de la per-

fection. En suivant l'ordre des anciens auteurs, on est frappé des différences qu'un intervalle de quelques années apporte dans leurs écrits. On assure même que des formules de prières, que la tradition a respectées, peuvent à peine être entendues par des hommes lettrés. Romulus n'entendrait plus son peuple, comme il ne reconnaîtrait plus sa ville[a].

Si je l'ose dire, la langue des Romains ne sera tout ce qu'elle peut être, elle n'obtiendra tout ce qui lui manque, que quand ils connaîtront bien la nôtre. Nos poëtes, nos philosophes, nos orateurs, prépareront chez eux le règne de la poésie, de la philosophie et de l'éloquence[b]. Ils puiseront chez nous les règles et les exemples; sans être imitateurs, ils les adapteront à leur génie; et, brillant alors de leur propre lumière, ils pourront laisser à la postérité des monuments plus durables que le Capitole.

DE THÉIS. *Voyage de Polyclète.*

DE THÉIS (*Alexandre*),

Né à Nantes en 1765, mort en 1842. L'excellent ouvrage de M. de Théis, *Voyage de Polyclète à Rome*, dont nous avons extrait cette lettre, semble imité du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de Barthélemy; cette description des mœurs et usages des anciens Romains parut pour la première fois en 1822.

MADAME DE SÉVIGNÉ À *M. DE COULANGES*[c].

Paris, lundi 15 décembre 1670.

JE m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à au-

[a] Romulus fonda Rome en 753 (avant l'ère vulg.).

[b] Le siècle d'Auguste; Virgile, Horace, Properce, Tite-Live, Tibulle, Ovide, Vitruve, etc.

[c] *M. de Coulanges*, cousin germain de madame de Sévigné, et un des hommes les plus aimables et les plus spirituels de son temps.

jourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie : enfin, une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourrait-on croire à Lyon? Une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie *madame de Rohan* et *madame d'Hauterive*[a] ; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue*[b] ; une chose qui se fera dimanche et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la ; je vous la donne en trois ; *jetez-vous votre langue aux chiens*[c]? Hé bien ! il faut donc vous la dire ; M. de Lauzun épouse dimanche, au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : "Voilà qui est bien difficile à deviner ! c'est madame de la Vallière."—Point du tout, madame.—"C'est donc mademoiselle de Retz?"—Point du tout : *vous êtes bien provinciale* ![1]—"Ah, vraiment, *nous sommes bien bêtes* ![2]" dites-vous : "c'est mademoiselle Colbert."—Encore moins.—"C'est assurément mademoiselle de Créqui."—Vous n'y êtes pas.—Il faut donc à la fin vous le dire.—Il épouse dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de...mademoiselle, devinez le nom ; il épouse MADEMOISELLE[d] ! ma foi, par ma foi ! ma foi jurée ! MADEMOISELLE, la grande MADEMOISELLE, MADEMOISELLE, fille de feu MONSIEUR ; MADEMOISELLE, petite-fille de Henri IV[e] ; Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle

[a] *Madame de Rohan* et *madame d'Hauterive*, ainsi que les autres noms cités dans cette lettre, sont ceux de personnes célèbres à la cour de Louis XIV.

[b] *Berlue.* Sorte d'éblouissement, qui est ordinairement passager. Au figuré, *avoir la berlue*, signifie, *juger mal de quelque chose, s'en faire une idée fausse.*

[c] *Jeter sa langue aux chiens.* Expression proverbiale et figurée qui signifie *renoncer à deviner quelque chose.*

[d] *Mademoiselle*, employé absolument, désignait autrefois la fille aînée de Monsieur, frère du roi, ou la première princesse du sang tant qu'elle était fille. De même *Monsieur*, employé absolument, s'est dit de l'aîné des frères du roi.

[e] Anne-Marie-Louise d'Orléans-Montpensier, connue sous le nom de Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans, fils de Henri IV, frère de Louis XIII.

de Dombes, Mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans; MADEMOISELLE, cousine germaine du roi; MADEMOISELLE, destinée au trône; MADEMOISELLE, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous. Adieu; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non[a].

SÉVIGNÉ (*Marie* de RABUTIN CHANTAL, marquise de), Née en 1627, morte en 1696. Séparée de sa fille madame de Grignan, elle lui écrivit tous les jours de ces lettres modèles de composition et de style, où elle se plaisait à épancher les sentiments les plus vifs, les plus touchants de la tendresse maternelle. Recueillies par la postérité, les lettres de cette femme célèbre sont considérées comme le chef-d'œuvre épistolaire du siècle de Louis XIV.

MADAME DE SÉVIGNÉ À M. DE POMPONNE[b].

IL faut que je vous conte une petite historiette qui est très-vraie et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre.

Il fit l'autre jour un petit madrigal que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Grammont: "M. le Maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez vu un aussi impertinent: parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons." Le maréchal, après avoir lu, dit au roi: "Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes les choses; il est vrai que voilà le plus sot et le

[a] Ce mariage n'eut pas lieu. Le contrat était dressé, et le roi avait promis de le signer, mais sur les représentations qu'on lui fit, il refusa de le faire.

[b] *M. de Pomponne.* Secrétaire d'État sous Louis XIV.

plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu." Le roi se mit à rire, et lui dit : " N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat?" " Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom." " Oh bien!" dit le roi, " je suis ravi que vous en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait." " Ah! sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement." " Non, M. le Maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels."

Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

MADAME DE SÉVIGNÉ À SA FILLE.

À Paris, lundi 1[er] jour de l'an 1674.

JE vous souhaite une heureuse année, ma chère fille; et dans ce souhait je comprends tant de choses que je n'aurais jamais fait si je voulais en faire le détail. . . . . Adieu, ma fille; je vous embrasse avec une tendresse sans égale; la vôtre me charme, j'ai le bonheur de croire que vous m'aimez.

MADAME DE SIMIANE À MONSIEUR .....

1732.

J'AI si peur que vous ne me souhaitiez la bonne année le premier, que je me dépêche de faire mon compliment; le voici: bonjour et bon an, monsieur, et tout ce qui s'ensuit. Voilà mon affaire faite, et très-bien faite, je le soutiens; car trois mots qui viennent d'un cœur bien sincère et bien à vous valent un trésor.

SIMIANE (*Pauline Adhémar* de MONTEIL de GRIGNAN, marquise de),

Née à Paris en 1674, morte en 1737, fille de madame de Grignan, et petite-fille de madame de Sévigné.

VOLTAIRE À UNE DEMOISELLE
qui l'avait consulté sur les livres qu'elle devait lire.

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. *Le Tasse*[a] et l'*Arioste*[b] vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons ; mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation *n'est point équivoque*[1]. Il y en a peu ; mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs *n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut*[2], ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté ; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous en[3], mademoiselle, à tout ce qui vous plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit ; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent ; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans. Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame *Des-*

[a] *Torquato Tasso*, Napolitain, poëte célèbre (1581). Auteur de la *Jerusalem délivrée.*

[b] *L'Arioste*, de Reggio, poëte (1520, siècle de Léon X), auteur de *Roland furieux* et de plusieurs autres ouvrages.

houlières[a] qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers. Croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, *Bossuet*[b], *Racine*, *Despréaux*[c], employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit ; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude ; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions ; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

VOLTAIRE (*François-Arouet* de),

Né en 1694, mort en 1778. Génie universel, il ne fut étranger à aucune gloire littéraire. L'*Épopée* lui doit le seul poëme français dont elle puisse s'enorgueillir, *la Henriade*. La *Tragédie* lui doit *Œdipe, Brutus, la Mort de César, Alzire, Mahomet, Zaïre, Mérope*, etc. L'*Histoire* lui est redevable de *Charles XII, Pierre-le-Grand, le Siècle de Louis XIV*, etc., etc.

J.-J. ROUSSEAU À UN JEUNE HOMME

qui demandait à s'établir à Montmorency, où Rousseau demeurait alors, pour profiter de ses leçons.

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et de plus fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez, en pensant que je pourrais vous être utile,

[a] *Deshoulières*. Célèbre poëte du siècle de Louis XIV.
[b] Voyez la page 186.
[c] Voyez les *Modèles de poésie française*.

et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer ; mais, sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale : rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez ; et je ne pourrai rien vous dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous voudrez la consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprend avec tant d'appareil. Pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être ; et, si vous avez bien cette volonté, tout est fait ; votre bonheur est décidé. S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir : la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à d'oisives contemplations. Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre ; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile *alliage*[1] avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province ; allez vivre dans le sein de votre famille ; servez, soignez vos vertueux parents : c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes *manéges*[2] y font plus de *fripons gueux*[3] que de *parvenus*[4]. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait monsieur votre père ; et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi, ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency : peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti

de les suivre; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles.

ROUSSEAU (*Jean-Jacques*),

Né à Genève en 1725, mort en 1778. Les ouvrages que cet écrivain célèbre a composés l'ont placé au rang des premiers prosateurs français. La clarté, l'ordre, la précision du style sont les qualités qui le distinguent. Il excella aussi dans la musique; son *Devin de village* est un chef-d'œuvre de grâce et de sensibilité.

RÉCIT D'UN VOYAGE EN CALABRE. EXTRAIT D'UNE LETTRE DE P.-L. COURIER.

UN jour je voyageais en *Calabre*[a]. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure. . . . Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute, devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon, mais comment faire? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier: nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade au contraire: il était de la famille, il riait, il

[a] *Calabre*. Partie méridionale du royaume de Naples.

causait avec eux: et par une imprudence que j'aurais dû prévoir, il dit d'abord d'où nous sommes, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa *valise*[1], priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre *traversin*[2]. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre; cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne: ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa maîtresse.

Le souper fini on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé; une *soupente*[3] élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des *solives*[4] chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari: "Eh bien! enfin voyons, faut-il les tuer tous deux?" à quoi la femme répondit: "Oui," et je n'entendis plus rien. Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Ciel! quand j'y pense encore! . . . Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des

loups. . . . En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte; il ouvrit; mais avant d'entrer il posa la lampe que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe: "Doucement, va doucement." Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre. . . . Ah! cousine . . . il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger: on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots: "Faut-il les tuer tous deux?" Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi: ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâterez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? Prenez des sujets qui aillent à votre air, *Psyché*[a], par exemple.

COURIER (*Paul-Louis*),

Né en 1772, mort en 1825. Auteur de plusieurs lettres fort estimées. La naïveté des détails et le naturel des expressions sont les caractères qui les distinguent.

[a] *Psyché*, du grec ψυχή (*psuché*) âme. Jeune princesse d'une grande beauté qui se fit aimer de l'Amour même. *Mythologie*.

RELIGION, MORALE, ÉDUCATION.

CONNAISSANCE GÉNÉRALE DE L'HOMME.

L'homme entre l'abîme de l'infiniment grand et l'abîme de l'infiniment petit.

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de reconnaître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paraisse comme un point auprès du vaste tour que cet astre décrit[a], et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plus tôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, *nous n'enfantons que*[1] des atomes au prix de la réalité des choses. C'est

[a] *Pascal* s'exprime ici d'après les idées populaires, conformes au système de Ptolémée, qui faisait tourner le soleil, les planètes et les étoiles même, autour de la terre, regardée alors comme le centre de l'univers. On doit supposer qu'il feignait de partager à cet égard l'opinion des anciens, pour ne se point mettre en opposition avec le clergé, qui, de son temps encore, combattait de tout son pouvoir le nouveau système. Du reste, il dit ailleurs: "*Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic.*" Copernic avait, dès l'an 1530, publié son système, ou plutôt celui de Pythagore, ou de Philolaüs son disciple; et après la découverte des télescopes par Galilée, en 1610, les savants en avaient reconnu l'évidence.

une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que, de ce que lui paraîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce que l'homme dans l'infini? qui peut le comprendre? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche, dans ce qu'il connaît, les choses les plus délicates. Qu'un *ciron*[2], par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions, et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau, ie veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte s'effraiera, sans doute, de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles: et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes, et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré que de l'infini où il est englouti. PASCAL.

PASCAL (*Blaise*),

Né en 1623, mort en 1662. On peut dire que Pascal a créé la prose française. Le style de cet écrivain célèbre découle avec naturel comme ses pensées, et les mots se rangent sous sa plume sans recherche et sans efforts dans cette forme classique la plus simple et la plus précise. Les ouvrages de cet auteur qui obtinrent le plus grand succès furent ses *Lettres provinciales*, et ses *Pensées*, admirable recueil où dominent la plus saine philosophie et la morale la plus pure.

LE PRÉSENT, L'AVENIR.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide: rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose; tu te verras changer insensiblement; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs

viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, *faire tarir*[1] dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, *le voilà qui arrive*[2]: ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit *dans le moment que nous parlons*[a]; et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent: mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

FÉNELON. *Télémaque.* (*Voyez la page* 25.)

RAPIDITÉ DE LA VIE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux: on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas: "*Marche, marche.*" Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route: *encore si je pouvais éviter*[1] ce précipice affreux! Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter: "*Marche, marche.*" Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; fracas effroyable, inévitable ruine! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en

[a] ——— "Dum loquimur, fugerit invida
Ætas." HOR. i. *Ode* xi.
"Le moment où je parle est déjà loin de moi."—BOILEAU.

les goûtant. *Enchantement*[2]! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence *à s'effacer*[3]; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface: l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, *plus de moyen*[4]; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chemin c'est la vie; que ce gouffre .... *c'est la mort.* BOSSUET.

BOSSUET (*Jacques-Bénigne*),

Né en 1627, mort en 1704. Il fut d'abord évêque de Condom et ensuite de Meaux. Nommé précepteur du fils de Louis XIV, il composa pour l'instruction de son royal disciple son fameux *Discours sur l'histoire universelle*, dans lequel il contemple de si haut et d'un regard si vaste tous les événements qui se passent sur la terre. Ses *Oraisons funèbres* furent prononcées en différents temps, et jamais paroles plus solennelles et plus terribles ne retentirent sous la voûte des temples, en présence d'un autel et d'un tombeau; jamais le néant des grandeurs humaines et la vanité de toute chose ici-bas ne furent étalés avec tant de force et de vérité.

TERME DE TOUTES LES GRANDEURS HUMAINES.

Où vas-tu, pauvre qui traînes une vie languissante, qui mendies ton pain de maison en maison, qui es dans de continuelles alarmes sur les moyens de te procurer des aliments pour te nourrir et des habits pour te couvrir, toujours l'objet de la charité des uns et de la dureté des autres? à la mort. Où vas-tu, noble qui te pares d'une gloire empruntée, qui comptes comme tes vertus les titres de tes ancêtres, et qui penses être formé d'une boue plus précieuse que le reste des humains? à la mort. Où vas-tu, *roturier*[1] qui te moques de la folie du noble, et qui extravagues toi-même d'une autre manière? à la mort. Où vas-tu, guerrier qui ne parles que de gloire, que d'héroïsme, et qui te

flattes de je ne sais quelle immortalité? à la mort. . . . Où allons-nous tous, mes chers auditeurs? à la mort. La mort respecte-t-elle les titres, les dignités, les richesses? Où est Alexandre? où est César? où sont les hommes dont le nom seul faisait trembler l'univers? Ils ont été, mais ils ne sont plus. . . . SAURIN. *Sermons.*

SAURIN (*Jacques*),

Né en 1677, mort en 1730. Ce ministre a été surnommé par son éloquence, le Bossuet de la chaire protestante.

ABAISSEMENT QUE CAUSE LA MORT.

DANS cet auditoire, quels cris n'entendrait-on point, si, au lieu de ces discours vagues que nous vous adressons, Dieu nous donnait dans ce moment de pénétrer dans l'avenir, de lire dans ses décrets, d'y voir la destinée des personnes qui nous écoutent, et de vous dire à chacun ce qui vous intéresserait dans cette révélation nouvelle! Là, vous verriez cet homme superbe qui s'enfle par le vent de sa vanité, confondu dans la même poudre avec le plus vil d'entre les hommes. Ici, cette femme voluptueuse qui ne refuse rien à ses sens, vous la verriez couchée dans un lit d'infirmité, placée entre les douleurs d'une maladie mortelle, et la juste crainte de tomber entre les mains d'un Dieu vengeur.

Ailleurs, cet homme de guerre qui est couronné de lauriers, et qui en cherche une moisson nouvelle dans la campagne prochaine, vous le verriez couvert d'une tragique poussière, baigné dans son propre sang, et trouvant sa sépulture dans ce même lieu où son imagination lui offrait un champ de victoire.

Par tous les endroits de cet auditoire, à droite, à gauche, devant, derrière, à vos côtés, à votre place, je vous montrerais des cadavres; et dans cette supposition, celui qui nous écoute peut-être avec le plus d'indolence, et qui se moque en secret de ceux que notre voix épouvante, servirait lui-même de preuve aux vérités que nous prêchons, et occuperait la première place dans cette liste fatale.

SAURIN. *Sermons.* (*Voyez ci-dessus.*)

LA MÉDISANCE.

La médisance est un feu dévorant qui *flétrit*[1] tout ce qu'il touche, qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la *paille*[2], sur le profane comme sur le sacré ; qui ne laisse, partout où il a passé, que la ruine et la désolation ; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées ; qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant ; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais ; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire.

La médisance est un orgueil secret qui nous découvre la *paille*[3] dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre ; une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de la censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur ; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret ; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire ; une barbarie de sang-froid, qui va percer notre frère absent ; un scandale pour ceux qui nous écoutent ; une injustice où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher.

La médisance est un mal *inquiet*[4] qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cités, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre de désordres et de confusion ; partout ennemie de la paix, de la douceur et de la politesse. Enfin, c'est une source pleine d'un venin mortel : tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne ; ses louanges même sont empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel ; ses

gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison, et le répand à sa manière. MASSILLON.

MASSILLON (*Jean-Baptiste*),

Né en 1663, mort en 1742. L'un des plus grands prédicateurs du siècle de Louis XIV. Ce fut en 1717 qu'il prononça son *Petit-Carême,* chef-d'œuvre de raison, de style et d'éloquence. On remarque aussi son *Oraison funèbre de Louis XIV*, dont l'exorde commence ainsi : *Dieu seul est grand, mes frères.* "C'est un beau mot que celui-là," dit Châteaubriand, "ainsi prononcé devant le tombeau de Louis le Grand."

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION.

L'ORDRE qui préside à l'univers est un grand modèle offert par la Divinité aux faibles humains. L'homme le plus parfait, le plus religieux, est celui qui sait le mieux dominer ses passions, diriger celles des autres, égaler ses besoins à ses ressources, placer son bonheur dans celui des siens, de ses semblables, et contribuer, par l'ordre particulier qu'il établit dans sa famille, à l'ordre, à la félicité générale ; car la religion est le traité d'alliance universelle, le lien d'amour qui unit l'homme à son Dieu, l'épouse à son époux, le fils à son père, et tous les hommes entre eux. La religion embellit la vie, et réchauffe la mort : l'âme religieuse remonte avec confiance vers la source divine d'où découlent tous les plaisirs purs de ce monde ; elle ose croire que le Dieu qui fit de l'amour sa plus sublime vertu sur la terre en fera aussi sa céleste récompense. La religion est la garantie de toutes les vertus ; elle efface les fautes par le repentir, et place l'espérance à côté du malheur. L'homme faible devient fort en s'appuyant sur Dieu ; l'homme de génie étonne par sa puissance, lorsqu'il cherche une gloire immortelle, et non les biens, les honneurs périssables de ce monde. MADAME SIREY.

MADAME SIREY,

Auteur vivant. Elle a publié plusieurs ouvrages dont le but est l'éducation morale et religieuse des jeunes personnes qui entrent dans le monde.

CONTEMPLATION DU CIEL ÉTOILÉ.

Le temps était serein; la voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel; un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards. C'est un charme pour moi que de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper; j'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh quoi! ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux? Et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers? . . . Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours; mais, pendant cet instant rapide, qui lui est accordé, de tous les points du ciel, et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde, et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, qu'il est associé à l'éternité.

X. de Maistre.

De Maistre (*Xavier*),

Naquit à Chambéry en 1764. Nous avons de cet écrivain plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont le *Voyage autour de ma chambre* et *Le preux de la cité d'Aoste*.

LA MORT D'UN AMI.

J'en avais un; la mort me l'a ôté: elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. Nous nous

soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre, et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie. Je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre; elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur; sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis. Je l'aurais moins regretté; mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé, au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité! Ah! je ne m'en consolerai jamais. Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé: cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose; les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs: tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort; et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le *grillon*[1] poursuivre gaiement son chant infatigable, caché dans l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. La mort d'un homme sensible, qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature: l'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur, qui se dissipe dans les airs . . . . .

Mais l'*aube*[2] matinale commence à blanchir le ciel; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et

l'espérance renaît dans mon cœur. Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

X. DE MAISTRE. (*Voyez la page* 190.)

IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

PLUS je rentre en moi, plus je me consulte et plus je lis ces mots écrits dans mon âme: *Sois juste, et tu seras heureux!* Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses: le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! la conscience s'élève et murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant: "Tu m'as trompé!"

"Je t'ai trompé, téméraire! qui te l'a dit? Ton âme est-elle anéantie? as-tu cessé d'exister? ô Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant[a]: ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu *la vertu n'est rien,* quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis."

On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est

[a] Avant de se donner la mort à la bataille de Philippes, Brutus prononça ces mots: "*Malheureuse vertu, je te crus une réalité: tu n'es qu'un nom.*"

obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps; et si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais: "Tout ne finit pas pour moi avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort."

J.-J. ROUSSEAU. (*Voyez la page* 179.)

L'ÉVANGILE.

LA majesté des écritures m'étonne; la sainteté de l'évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ: la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de *Sophronisque*[a] au fils de Marie!

[a] *Sophronisque*, père de Socrate.

Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique: il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

J.-J. ROUSSEAU. (*Voyez la page* 179.)

LE SUICIDE.

TU veux cesser de vivre: mais je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps? Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité, et tu dis : La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ? et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine et le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant ; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien ; et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir, car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse, c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien...je suis inutile au monde ...Philosophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité, par cela seul qu'il existe ?

Jeune insensé! s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : "Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir." Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra demain, après-demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

J.-J. ROUSSEAU. (*Voyez la page* 179.)

LA PRIÈRE.

QUAND vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse, et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel; quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? est-ce que nul désir ne vous presse? ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent : À quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures chétives? qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : À quoi bon prier? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin?

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez, car Dieu

est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père?....

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants, qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit[a].

LAMENNAIS. (*Voyez la page* 130.)

LES DEUX VOISINS.

DEUX hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant: Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

[a] Ce charmant morceau, ainsi que les narrations qui suivent. est écrit en style biblique. La source sacrée des Écritures a seule pu inspirer une morale si pure et créer des tableaux si touchants.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

À cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant : car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants ; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux.

LAMENNAIS. (*Voyez la page* 130.)

LA MÈRE ET LA FILLE.

C'ÉTAIT une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille réchauffait à un petit *brasier*[1] ses mains pâles. Une lampe d'*argile*[2] éclairait cette pauvre demeure....

Et la jeune fille, levant les yeux, regarda en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs; puis elle lui dit:—"Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment?"...

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit:—"Ma fille, Dieu est le maître: ce qu'il fait est bien fait."

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps; ensuite elle reprit:

"Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation: cependant vous me restiez; mais je ne sentais qu'une chose alors.

Depuis, j'ai pensé que s'il vivait et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briserait; et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui."

La jeune fille ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta:—"Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout?

Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et ce peu, le gagner par notre travail; mais ce peu ne suffit-il pas? et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail?

Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour;

et combien ne l'ont pas! un abri, et combien ne savent où se retirer!

Il vous a, ma fille, donnée à moi: de quoi me plaindrais-je?"

À ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix:—"Ma fille," dit-elle, "le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

Notre espérance n'est pas ici-bas ni notre amour non plus, ou s'il y est, ce n'est qu'en passant.

Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde . . . ."

Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

LAMENNAIS. (*Voyez la page* 130.)

LA JUSTICE ET LA CHARITÉ.

NE pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'autrui nous fît, voilà la justice.

Faire pour autrui, en toute rencontre, ce que nous voudrions qu'il fît pour nous, voilà la charité.

Un homme vivait de son labeur, lui, sa femme et ses petits enfants; et comme il avait une bonne santé, des bras robustes, et qu'il trouvait aisément à s'employer, il pouvait sans trop de peine pourvoir à sa subsistance et à celle des siens.

Mais il arriva qu'une grande *gêne*[1] étant survenue dans le pays, le travail y fut moins demandé, parce qu'il n'offrait plus de bénéfices à ceux qui le payaient, et en même temps le prix des choses nécessaires à la vie augmenta.

L'homme de labeur et sa famille commencèrent donc a souffrir beaucoup. Après avoir bientôt épuisé ses modiques épargnes, il lui fallut vendre pièce à pièce ses meubles d'abord, puis quelques-uns même de ses vêtements; et, quand il se fut ainsi dépouillé, il demeura privé de toutes ressources,

face à face avec la faim. Et la faim n'était pas entrée seule en son logis : la maladie y était aussi entrée avec elle.

Or, cet homme avait deux voisins, l'un plus riche, l'autre moins.

Il s'en alla trouver le premier et il lui dit : "Nous manquons de tout, moi, ma femme et mes enfants : ayez pitié de nous."

Le riche lui répondit : "Que puis-je à cela ? Quand vous avez travaillé pour moi, vous ai-je retenu votre salaire, ou en ai-je différé le payement ? Jamais je ne fis aucun tort ni à vous ni à nul autre : mes mains sont pures de toute iniquité. Votre misère m'afflige, mais chacun doit songer à soi dans ces temps mauvais : qui sait combien ils dureront ?"

Le pauvre père se tut ; et, le cœur plein d'angoisse, il s'en retournait lentement chez lui, lorsqu'il rencontra l'autre voisin moins riche.

Celui-ci, le voyant pensif et triste, lui dit : "Qu'avez-vous ? il y a des soucis sur votre front et des larmes dans vos yeux."

Et le père, d'une voix *altérée*[2], lui exposa son infortune.

Quand il eut achevé : "Pourquoi," lui dit l'autre, "vous désoler de la sorte ? Ne sommes-nous pas frères ? et comment pourrais-je délaisser mon frère en sa détresse ? Venez, et nous partagerons ce que je tiens de la bonté de Dieu."

La famille qui souffrait fut ainsi soulagée, jusqu'à ce qu'elle pût elle-même pourvoir à ses besoins.

LAMENNAIS. (*Voyez la page* 130.)

IMPROVISATION DU PRÉDICATEUR BRIDAINE, DANS UN DES PREMIERS TEMPLES ET AU MILIEU DE LA PLUS HAUTE COMPAGNIE DE LA CAPITALE.

À LA vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent ; et, si je suis humilié, gardez-vous de croire

que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin d'excuse auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce moment de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume; j'ai prêché la soumission et la patience à des infortunés qui manquaient de pain; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis: ah! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui nous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main: tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité: l'éternité! voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver? Dieu va vous émouvoir, tandis que son indigne ministre vous parlera; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et à force de remords, vous me trouverez assez éloquent.

BRIDAINE (*Jacques*),
Né en 1701, mort en 1767.

INVOCATION À LA PAIX[a].

GRAND Dieu, dont la seule présence soutient la nature et maintient l'harmonie des lois de l'univers, *vous qui*[1], du trône immobile de l'*empyrée*[b], voyez rouler sous vos pieds toutes les sphères célestes sans choc et sans confusion; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce nombre infini de cieux et de mondes; rendez enfin le calme à la terre agitée; qu'elle soit dans le silence! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses!

Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création; mais l'homme est votre être de choix; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle; comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour: ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les nations ennemies; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme, *le fer homicide*[2] n'armera plus sa main; le feu dévorant de la guerre ne fera plus *tarir*[3] la source des générations; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau, et se multipliera sans nombre; la nature, accablée sous le poids des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité; et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnaissance et d'admiration. BUFFON. (*Voyez p.* 61.)

L'ÉTUDE DE LA NATURE.

LES âmes aimantes cherchent partout un objet aimable qui ne puisse plus changer: elles croient le trouver dans un livre; mais je pense qu'il vaut mieux pour elles s'attacher à la nature, qui, comme nous, change toujours. Le livre le plus sublime ne nous rappelle qu'un auteur mort, et la

[a] Voyez la page 61, note [a].
[b] C'est le lieu le plus élevé du ciel. *Empyrée* est dérivé du grec ἐν (*en*) dans, et de πῦρ (*pur*) feu.

plus humble plante nous parle d'un auteur toujours vivant ; d'ailleurs, le meilleur ouvrage sorti de la main des hommes peut-il égaler jamais celui qui est sorti de la puissance de Dieu? L'art peut produire des milliers de Théocrites et de Virgiles; mais la nature seule crée des milliers de paysages nouveaux en Europe, en Afrique, aux Indes, dans les deux mondes. L'art nous ramène en arrière dans un passé qui n'est plus: la nature marche avec nous en avant, et nous porte vers un avenir qui vient à nous. Laissons-nous donc aller comme elle au cours du temps; cherchons nos jouissances dans les eaux, les prés, les bois, les cieux, et dans les révolutions que les saisons et les siècles y amènent. Ne portons point, dans notre vieillesse *caduque*[1], nos regards et nos regrets vers une jeunesse fugitive; mais avançons-nous avec joie, sous la protection de la Divinité, vers des jours qui doivent être éternels.

L'étude de la nature est si étendue, que chaque enfant peut y trouver de quoi développer son talent particulier. On dit que *d'Anville*[a], étant au collége, n'étudia, dans Virgile, que les seuls voyages d'Énée. Il en fit un fort bon itinéraire; toutes les beautés de la poésie disparurent pour lui; il ne vit dans le poëte qu'un géographe, et il prouva ainsi qu'il le deviendrait lui-même.

Mais la nature offre à l'homme un poëme bien plus étendu que celui de l'Énéide: laissons chaque enfant l'étudier suivant son instinct; il en résultera toujours quelque bien pour la société. Un pré leur suffit: c'est un livre à plusieurs feuillets; le botaniste y verra des systèmes, le médecin des *simples*[2], le peintre des guirlandes, le poëte des harmonies, le guerrier un champ de bataille, l'amant un lieu de repos, le paysan des bottes de foin; mais quand ils ne devraient tous y voir que des bouquets, laissez-les en couronner leurs jeunes compagnes: les jeux naïfs et innocents de l'enfance valent mieux que les études pénibles et jalouses des hommes.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. (*Voyez la page* 51.)

[a] *D'Anville*, célèbre géographe, né à Paris en 1697, et mort dans la même ville en 1782. On lui doit d'excellentes cartes pour la géographie ancienne.

EXHORTATION À L'ÉTUDE DES SCIENCES NATURELLES.

Et comment ne conserveriez-vous pas à jamais votre ardeur pour les sciences naturelles? Quelque destinée qui vous attende, dans quelque contrée du globe que vos jours doivent couler, la nature vous environnera sans cesse de ses productions, de ses phénomènes, de ses merveilles. Dans les vastes plaines et au milieu des bois touffus, sur le haut des monts et dans le fond de la vallée solitaire, vers le bord des ruisseaux paisibles et sur l'immense surface de l'Océan agité, vous serez sans cesse entourés des objets de votre étude.

Elle vous suivra partout, cette collection que la nature déploie avec tant de magnificence devant les yeux dignes de la contempler, et qui est si supérieure à toutes celles que le temps, l'art et la puissance réunissent dans les temples consacrés à l'instruction. Et quel est le point de la terre où la science aux progrès de laquelle nous nous sommes voués ne nous montre pas un nouvel être à décrire, une nouvelle propriété à reconnaître, un nouveau phénomène à dévoiler? Quel est le climat où transportant, multipliant, perfectionnant les espèces ou les races, et donnant à l'agriculture des secours plus puissants, au commerce des productions plus nombreuses ou plus belles, aux nations populeuses des moyens de subsistance plus agréables, plus salubres, plus abondants, vous ne puissiez bien mériter de vos semblables?

Ah! ne renoncez jamais à la source la plus pure du bonheur qui peut être réservé à l'espèce humaine. Tout ce que la philosophie a dit de l'étude en général, combien nous devons-nous le dire, avec plus de raison, de cette passion constante et douce qui s'anime par le temps, échauffe sans consumer, *entraîne*[1] avec tant de charme, imprime à l'âme des mouvements si vifs et cependant si peu tumultueux, s'empare de l'existence tout entière, l'arrache au trouble, à l'inquiétude, aux regrets, l'attache avec tant de force à la conquête de la vérité, a pour premier terme l'observation des actes de la faculté créatrice, pour dernier but

le perfectionnement, pour jouissance une paix intérieure, un contentement secret et inexprimable, et pour récompense l'estime de son siècle et de la postérité! Comme elle embellit tous les objets avec lesquels elle s'allie! À quel âge, à quel état, à quelle fortune ne convient-elle pas? Elle enchante nos jeunes années, elle plaît à l'âge mûr, elle pare la vieillesse de fleurs, dissipant les chagrins, calmant les douleurs, écartant les ennuis, *allégeant*[2] le fardeau du pouvoir, soulageant du souci des affaires pénibles, faisant oublier jusques à la misère, consolant du malheur d'une trop grande renommée; quelle adversité ne diminue-t-elle pas?

Jetez les yeux sur les hommes célèbres dont on nous a transmis les actions les plus secrètes. Quels ont été les plus heureux? ceux qui se sont livrés à la contemplation de la nature. J'en atteste Aristote, *Linné*[a], Buffon, *Bonnet*[b], et ce *Bernard de Jussieu*[c], dont la tendre sollicitude pour la conservation d'une plante nouvelle peignait si bien la paisible félicité; et ce *naturaliste*[d] que nous possédons encore parmi nous, et dont la vieillesse, si justement honorée, jouit, au milieu du calme d'une vie très-prolongée, heureuse et sereine, de la reconnaissance de ses contemporains, et de l'affection de mes savants collègues. J'en atteste même les illustres victimes de leur passion sacrée: *Pline, qui meurt au milieu du Vésuve*[e]; tant de célèbres voyageurs qui expirent pour la science sur une terre étrangère; ces infortunés compagnons de *La Peyrouse*[f], dont

[a] *Charles de Linné*, médecin et célèbre naturaliste suédois, mort en 1778. Auteur du classement des plantes d'après les parties sexuelles, ou les pistils et les étamines.

[b] Charles *Bonnet*, de Genève, naturaliste (1793).

[c] *Bernard de Jussieu*, de Lyon, médecin, botaniste et démonstrateur des plantes au Jardin du Roi (1777).

[d] Le célèbre collaborateur de Buffon, *Daubenton*, que les sciences ont perdu depuis.

[e] *Pline l'Ancien*. (Voyez la page 69, note [c].) "Déjà le volcan avait couvert de lave la ville d'Herculanum et de cendres brûlantes celles de Pompéi et de Stabia. Curieux de voir de près ce phénomène terrible, Pline s'approcha du volcan, tandis que tous les autres fuyaient, et fut étouffé par la fumée et la vapeur."

[f] *La Peyrouse*, navigateur français, partit en 1786 avec les vaisseaux l'*Astrolabe* et la *Boussole* pour reconnaître la mer du Sud et les côtes nord-ouest de l'Amérique septentrionale.

la mer a tout dévoré, excepté leurs droits sur la postérité. Et les sacrifices utiles, le dévouement généreux, le saint enthousiasme, n'ont-ils pas aussi leur bonheur suprême?

Non, après la vertu, rien ne peut nous conduire plus sûrement à la félicité que l'amour des sciences naturelles. Et vous qui m'écoutez, et qui, jeunes encore, formez notre plus chère espérance; vous, devant qui s'ouvre une carrière que vous pouvez illustrer par tant de travaux; ah! lorsque vous aurez éprouvé cette vérité consolante que le bonheur est dans la vertu qui aime, et dans la science qui éclaire; lorsqu'au milieu de l'éclat de la gloire, ou dans l'obscurité d'une retraite paisible, vous jouirez du charme attaché à l'étude de la nature, et que votre cœur vous retracera vos premières années, vos premiers efforts, vos premiers succès, mêlez quelquefois à ces pensées le souvenir de celui qui alors ne sera plus, mais qui aujourd'hui, et de toutes les facultés de son âme et de son esprit, vous appelle aux plus heureuses destinées.

LACÉPÈDE. *Dis. de clôture du cours d'hist. nat.*
(*Voyez la page* 100.)

PROGRÈS DES SCIENCES.

JETÉ faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable; les maux l'assaillaient de toutes parts; les remèdes lui restaient cachés, mais il avait reçu le génie pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, quelques racines salutaires, et subvinrent ainsi à leurs plus pressants besoins; les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée, et s'en servirent pour diriger leurs courses à travers les plaines du désert: telle fut l'origine des sciences mathématiques, et celle des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus; il l'épia sans relâche; sans cesse, il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par quelque amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vivifier les unes par les autres, nous ont conduits, en moins de quarante siècles, des premiers essais de ces observateurs agrestes, aux profonds calculs des *Newton*[a] et des *Laplace*[b], aux énumérations savantes des *Linnæus*[c] et des *Jussieu*[d]. Ce précieux héritage, toujours accru, porté de la Chaldée en Égypte, de l'Égypte dans la Grèce, caché pendant des siècles de malheurs et de ténèbres, recouvré à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples de l'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir: les nations qui l'ont recueilli sont devenues les maîtresses du monde; celles qui l'ont négligé sont tombées dans la faiblesse et dans l'obscurité. CUVIER.

CUVIER (*George-Léopold-Chrétien-Frédéric-Dagobert*, baron),

L'un des quarante de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur d'histoire naturelle au muséum du Jardin des Plantes, pair de France, et membre du conseil royal de l'Université de Paris.

Il naquit à Montbelliard, le 25 août 1769. Livré de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle, il ne tarda pas à faire une révolution dans cette science, et détruisit à jamais cette classification superficielle des êtres, qui n'était fondée que sur des appa-

[a] *Isaac Newton*, philosophe et mathématicien anglais, est l'un des plus grands génies que le monde ait produits. C'est à lui qu'on est redevable de la découverte de l'attraction. Il mourut en 1727, à l'âge de quatre-vingts ans.

Ce nom célèbre et celui du naturaliste français nous rappellent les vers du poëte *Bignan*:

"L'univers désormais s'explique tout entier:
Les cieux avaient Newton, et la terre a Cuvier."

[b] Le marquis *Pierre-Simon de la Place*, fils d'un cultivateur, est devenu, par la force de son génie, l'un de nos premiers mathématiciens. Sa *Mécanique celeste* est un chef-d'œuvre. Ce célèbre astronome, membre de l'Institut et pair de France, fut enlevé aux sciences le 6 mars 1827.

[c] Voyez la note [a], page 206.

[d] *Antoine de Jussieu*, célèbre botaniste, né à Lyon en 1686, et mort à Paris en 1738. Ses deux frères, *Bernard* et *Joseph*, ont suivi la même carrière avec distinction.

rences, et dans laquelle Pline et Buffon substituèrent leur imagination à la réalité. Pour lui, la chaîne des êtres commence aux organisations les plus basses et les plus simples, et s'élève aux organisations les plus composées ; il fit plus, il découvrit un monde tout entier enfoui sous le nôtre avec ses habitants (les fossiles) ; il exhume, aux yeux de l'Europe étonnée, les ossements gigantesques d'animaux inconnus aujourd'hui sur notre terre ; et le reste de ces races détruites suffit à son regard intelligent pour les reproduire tout entières, telles qu'elles étaient avant le *cataclysme*[a] qui les ensevelit.

Nous avons de Cuvier une foule d'ouvrages, parmi lesquels on distingue l'*Histoire des progrès des sciences naturelles*, son *Anatomie comparée*, ses *Éloges historiques*, etc.

Cet homme universel, aussi habile écrivain que savant naturaliste, expira le 13 mai 1832.

UTILITÉ DE L'HISTOIRE.

L'ÉTUDE de l'histoire est la plus nécessaire aux hommes, quels que soient leur âge et la carrière à laquelle ils se destinent. Les exemples frappent plus que les leçons ; ils leur servent de preuves pour convaincre, ils les accompagnent d'images pour intéresser : l'histoire renferme l'expérience du monde et la raison des siècles.

Nous sommes organisés comme les hommes des temps les plus reculés ; nous avons les mêmes vertus, les mêmes vices. Entraînés comme eux par nos passions, nous écoutons avec défiance les censeurs qui contrarient nos penchants et qui nous avertissent de nos erreurs, de nos dangers. Notre folie résiste à leur sagesse, nos espérances se rient de leurs craintes.

Mais l'histoire est un maître impartial, dont nous ne pouvons réfuter les raisonnements appuyés sur des faits. Il nous montre le passé pour nous annoncer l'avenir : c'est le miroir de la vérité.

Les peuples les plus fameux, les hommes les plus célèbres sont jugés à nos yeux par le temps, qui détruit toute illusion,

[a] *Cataclysme*, grande inondation. Dérivé du grec κατακλύζω (*katakluzô*), *j'inonde*.

par la justice, qu'aucun intérêt vivant ne peut corrompre. Devant le tribunal de l'histoire, les conquérants descendent de leurs chars de triomphe, les tyrans n'effraient plus par leurs satellites, les princes nous apparaissent sans leur cortége, et dépouillés de la fausse grandeur que leur prêtait la flatterie. . . .

L'amour des Grecs pour la liberté peut échauffer votre âme; mais leurs jalousies, leur légèreté, leur ingratitude, leurs querelles sanglantes et leur corruption, vous annoncent et vous expliquent leur ruine.

Si le colosse romain vous impose par sa vaste puissance, vous ne tardez pas longtemps à distinguer les vertus qui firent sa grandeur, et les vices qui amenèrent sa décadence. . . .

Partout enfin vous trouvez la preuve de cette antique maxime, qu'à la longue il n'y a d'utile que ce qui est honnête, qu'on n'est véritablement grand que par la justice, et complètement heureux que par la vertu. Le temps distribue avec équité les récompenses et les châtiments, et vous pouvez mesurer l'accroissement et la décadence des peuples sur la sévérité ou sur la dépravation de leurs mœurs. La vertu est le ciment de la puissance des nations; elles tombent dès qu'elles sont corrompues. LE COMTE DE SÉGUR.

SÉGUR (*Louis-Philippe*, comte *de*),

Né à Paris en 1753, mort en 1830. M. de Ségur s'est distingué dans la carrière des armes, de la diplomatie et de la littérature. Il a lui-même décrit dans cette phrase tout ce qu'il a été: "Le hasard a voulu que je fusse successivement officier-général, ambassadeur, poëte, auteur dramatique, publiciste, historien, député, conseiller-d'état, sénateur, académicien et pair de France."

Les compositions historiques de cet auteur jouissent d'une brillante réputation. Nous citerons entr'autres l'*Histoire de Frédéric-Guillaume*; le *Tableau politique de l'Europe depuis* 1786 *jusqu'en* 1796; l'*Histoire de l'Europe moderne*; et l'*Histoire universelle ancienne et moderne*, ouvrage précieux où les faits historiques sont présentés de la manière la plus intéressante et dans un style animé, pur et élégant.

PENSÉES ET MAXIMES DE DIVERS AUTEURS.

La bonne éducation de la jeunesse est le garant le plus sûr du bonheur d'un état.

Une jeunesse studieuse amène naturellement une virilité instruite.

Ménagez tout, fortune, instruction, amis, santé, pour la vieillesse ; sa débilité ne trouve jamais assez d'appuis.

La connaissance de soi-même est le fondement de toutes les vertus.

L'ennui est entré dans le monde avec la paresse.

L'imagination galope, le jugement ne va qu'au pas.

L'homme faible tremble devant l'opinion, le fou la brave, le sage la juge.

La modestie, la plus touchante des vertus, est encore la plus séduisante des parures.

Le goût est à l'esprit ce que la grâce est à la beauté.

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

Les hypocrites, comme les abeilles, ont le miel à la bouche et l'aiguillon caché.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde.

La leçon de l'avenir est dans la contemplation du passé.

Il faut choisir dans les meilleurs auteurs certains lieux si éclatants, qu'il soit important de ne les oublier jamais.

Qui pourrait dire, combien de siècles a vécu celui qui a beaucoup senti et médité ?

La plus belle généalogie est une suite de services rendus à son pays, à l'humanité.

La vérité est comme la rosée du ciel ; pour la conserver pure, il faut la recueillir dans un vase pur.

L'esprit de l'homme est un fruit sauvage, la culture seule peut le rendre doux.

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on

ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

Avez-vous quelquefois réfléchi au prodige de l'énorme consommation et de la constante reproduction des grains qui sustentent les générations successives?

Le monde vu de loin est comme une riante perspective; tout le charme disparaît lorsqu'on y pénètre.

"Quand vous aurez acheté une belle chose," dit Franklin, "il vous en faudra acheter encore dix pour que tout soit uniforme."

On ne demande que quatre choses à une femme: que la vertu habite dans son cœur; que la modestie brille sur son front; que la douceur découle de ses lèvres, et que le travail occupe ses mains.

Peut-il y avoir d'autres guerres que les guerres civiles, puisque tous les hommes sont frères?

Les personnes comblées des dons de la fortune sont comme des vaisseaux trop chargés qui risquent plus que les autres de couler à fond.

Parlez peu de vous au superlatif, afin qu'on n'en parle pas beaucoup au diminutif.

"C'est l'usage" est une mauvaise raison qui dispense d'en donner une bonne.

Le meilleur code grammatical se trouve dans les grands écrivains d'une nation.

La jeunesse en acquérant des talents se dote elle-même.

S'abandonner à la colère, c'est souvent venger sur soi la faute d'un autre.

L'acception des mots s'altère, se détourne si facilement, qu'une multitude de fous se disent philosophes, oubliant que ce mot veut dire: "Ami de la sagesse."

Se glorifier de la noblesse de ses ancêtres, c'est chercher dans les racines le fruit qu'on devrait trouver dans les branches.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

Le luxe est une divinité bizarre, à laquelle on sacrifie le nécessaire pour en obtenir le superflu.

On rirait souvent de l'homme le plus actif, si l'on savait pour quelles bagatelles il s'agite.

Les faux amis sont comme l'ombre du cadran solaire, ils s'évanouissent avec le soleil.

Entre un penseur et un érudit, il y a la même différence qui se trouve entre un livre et une table des matières.

L'amitié ne se répand point en paroles, mais elle agit sans cesse; ces prétendus amis qui ne parlent que de leurs cœurs, ressemblent à ces poltrons qui ne parlent que de bravoure et de combats.

L'homme fort souffre sans se plaindre; l'homme faible se plaint sans souffrir.

Chaque génération nouvelle s'imagine trouver un monde nouveau.

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne pourrait nous nuire.

Les principes reçus dans l'enfance ressemblent à ces caractères tracés sur l'écorce d'un jeune arbre, qui croissent, qui se développent avec lui, et font partie de lui-même.

Il est beau d'écrire ce que l'on pense, c'est le privilége de l'homme.

Les belles-lettres et les beaux-arts peuvent nous placer dans l'élite de la nation.

Quelque état que l'homme embrasse, le travail en fait son occupation dans la jeunesse, son soutien dans l'âge mûr, sa consolation dans la vieillesse.

Le bonheur domestique est à la longue le plus solide et le plus doux.

MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD.

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde, se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui, se trompe encore davantage.

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

Personne n'ignore que les bons livres sont l'essence des

meilleurs esprits, le *précis*[1] de leurs connaissances, et le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures : c'est un grand secours.

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse ; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible, et que les dommages qu'elle cause soient très-cachés : si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs ; c'est l'obstacle qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux ; c'est une *bonace*[2] plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus grandes tempêtes.

LA ROCHEFOUCAULD.

LA ROCHEFOUCAULD (*François* duc de),
Célèbre moraliste français, né en 1619, mort en 1680. Connu principalement par ses *Maximes*.

INSOUCIANCE DU VULGAIRE.

LES inventions utiles, ainsi que les semences des végétaux, croissent et mûrissent sans bruit ; les fruits en sont cueillis sans peine, et le vulgaire en jouit sans s'informer comment ni d'où elles viennent, et sans imaginer ce qu'elles ont coûté. BAILLY. (*Voyez la page* 81.)

PROGRÈS DU TEMPS.

DANS cent ans le monde subsistera peut-être encore en son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations ; ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjouit sur une grâce reçue, ou ce qui s'attriste et se désespère sur un refus, tous auront disparu de dessus la scène. Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce, les mêmes rôles. Ils s'évanouiront à leur tour, et ceux qui ne sont pas encore un jour ne seront plus. De nouveaux acteurs auront pris leur place. LA BRUYÈRE. (*Voyez la page* 149.)

MÊME SUJET.

Que sont les hommes sur la terre? .... Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre: tout y entre et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous. Ainsi les âges se renouvellent: ainsi la figure du monde change sans cesse: ainsi les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement. Rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même, et ses années ne finissent point. Le torrent des âges et des siècles coule devant ses yeux, et il voit de faibles mortels, dans le temps même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour déshonorer son nom, et tomber au sortir de là entre les mains éternelles de sa justice.

MASSILLON. (*Voyez la page* 189.)

LA MER.

Le spectacle de la mer fait toujours une impression profonde; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre .... On aime à rapprocher le plus pur des sentiments de l'âme, la religion, avec le spectacle de cette superbe mer, sur laquelle l'homme jamais ne peut imprimer sa trace. La terre est travaillée par lui, les montagnes sont coupées par ses routes, les rivières se resserrent en canaux, pour porter ses marchandises; mais si les vaisseaux sillonnent un moment les ondes, la vague vient effacer aussitôt cette légère marque de servitude, et la mer reparaît telle qu'elle fut au premier jour de la création.

MADAME DE STAËL. (*Voyez la page* 80.)

LA TERRE.

La terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent: son sein fécond ne peut s'épuiser. Plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient

laborieux, plus ils jouissent de l'abondance. Ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres: la terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur: les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu; s'ils voulaient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verrait partout l'abondance, la joie, la paix et l'union. FÉNELON. (*Voyez la page* 25.)

LA SOLITUDE.

Si la solitude a ses jouissances, elle a ses privations; elle paraît à l'infortuné un poste tranquille, d'où il voit s'écouler les passions des autres hommes sans en être ébranlé; mais pendant qu'il se félicite de son immobilité, le temps l'entraîne lui-même. On ne jette point l'ancre dans le fleuve de la vie; il emporte également celui qui lutte contre son cours, et celui qui s'y abandonne, le sage comme l'insensé; et tous deux arrivent à la fin de leurs jours, l'un après en avoir abusé, et l'autre sans en avoir joui.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. (*Voyez la page* 51.)

CE QUI FORME LE STYLE.

Il y a deux choses qui forment le style, l'invention et l'expression. L'invention dépend de la patience; il faut voir, regarder longtemps son sujet, alors il se déroule et se développe peu à peu, vous sentez comme un petit coup d'électricité qui vous frappe la tête, et en même temps vous saisit le cœur; voilà le moment du génie, c'est alors qu'on éprouve le plaisir de travailler, plaisir si grand que je passais douze heures, quatorze heures à l'étude; c'était tout mon plaisir. . . . . . Mais voulez-vous augmenter le plaisir, et en même temps être original? Quand vous aurez un sujet à traiter, n'ouvrez aucun livre, tirez tout de votre tête, ne consultez les auteurs que lorsque vous sentirez que vous ne pouvez rien produire de vous-même.

BUFFON. (*Voyez la page* 61.)

L'HONNÊTE ENFANT FAIT L'HONNÊTE HOMME.

Les premiers jugements que nous portons sur une personne pendant les années de collége ne s'effacent guère dans notre esprit. Après avoir perdu de vue un ancien camarade d'études, si nous le retrouvons dans la vie, nous le jugeons, sans y songer, d'après l'opinion qu'il nous aura donnée de lui dans son enfance; notre estime ou notre mépris, notre admiration ou notre dédain, notre amitié ou notre haine lui seront acquis d'avance, suivant le souvenir qu'il nous aura laissé. Les circonstances et l'âge auront en vain modifié depuis sa nature, et l'auront rendu différent de ce que nous l'avons connu; l'impression qu'il a faite autrefois sur nous est restée, et ne pourra s'effacer que bien difficilement: c'est chez nous, désormais, un préjugé d'enfance, c'est quelque chose de semblable à ces goûts de nourriture, à ces habitudes de vêtement, à ces formes, à ces idées que l'on prend dans l'âge des premières perceptions, et qui s'incorporent à notre être au point d'en faire partie.

Les parents ne sauraient trop réfléchir à cette vérité, l'enfant devrait l'avoir sans cesse devant les yeux, sa conduite d'écolier a une importance qu'on ne lui suppose pas: c'est un surnumérariat de la vie; ses condisciples d'aujourd'hui seront ses concitoyens de demain. Ses défauts ou ses vices ne lui sont pas seulement préjudiciables pour le présent, ils lui préparent sa bonne ou mauvaise réputation dans le monde: s'il veut que plus tard, son existence soit facile et honorée, il faut qu'il se conduise dès maintenant de manière à trouver partout, à sa rencontre, des visages joyeux et des mains amicales. Écolier, il pose les premiers fondements de sa bonne renommée: car comme l'a dit un auteur célèbre, avec une originalité piquante: "L'honnête enfant est un honnête homme qui n'a pas fini sa croissance." *Extrait du Magasin pittoresque.*

NARRATIONS HISTORIQUES.

EXTRAITS DU VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS EN GRÈCE.

Combat des Thermopyles.

PENDANT la nuit, Léonidas avait été instruit du projet des Perses par des transfuges échappés du camp de *Xercès*[a]; et le lendemain matin, *il le fut*[1] de leurs succès par des sentinelles accourues du haut de la montagne. À cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étaient d'avis de s'éloigner des *Thermopyles*[b], les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, et déclara que, quant à lui et à ses compagnons, il ne leur était pas permis de quitter un poste que Sparte leur avait confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneraient point les Spartiates; les quatre cents Thébains, *soit de gré, soit de force*[2], prirent le même parti; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant ce prince se disposait à la plus hardie des entreprises. "Ce n'est point ici," dit-il à ses compagnons, "que nous devons combattre; il faut marcher à la tente de Xercès, l'immoler, ou périr au milieu de son camp." Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant: "Nous en prendrons

[a] Au printemps de la quatrième année de la 74e Olympiade (480 avant l'ère vulgaire), Xercès (fils de Darius), roi des Perses, envahit la Grèce avec la plus nombreuse armée qui ait jamais dévasté la terre.

[b] *Thermopyles*, du grec θερμὸς (*thermos*) chaud (il y avait eu jadis des sources d'eaux *chaudes* aux environs du défilé), et πύλη (*pulê*) porte, défilé. Le passage des Thermopyles est situé entre la Thessalie et la Locride. Tout le détroit peut avoir environ deux lieues de longueur. Sa largeur varie presque à chaque pas; mais partout on a, d'un côté, des montagnes escarpées, et de l'autre, la mer et des marais impénétrables.

bientôt un autre chez Pluton." Toutes ses paroles laissaient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié: il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. "Nous ne sommes pas ici," disent-ils, "pour porter des ordres, mais pour combattre;" et, sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xercès, qui avait déjà pris la fuite; ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'*Hydarnès*[a] sont détruites, que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce.

Les plus courageux des Perses, ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetaient au hasard dans la mêlée, et périssaient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt, et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xercès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin, les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite, et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla; ils s'y défendirent encore

[a] Ce général commandait les 10,000 *Immortels*, troupes d'élite de Xercès ainsi nommées parce que leur nombre devait être toujours complet.

quelques moments, et contre les troupes qui les suivaient, et contre celles qu'Hydarnès avait amenées de l'autre côté du détroit.

Ombres généreuses! votre mémoire subsistera plus longtemps que l'empire des Perses auquel vous avez résisté; et, jusqu'à la fin des siècles, votre exemple produira dans les cœurs qui chérissent leur patrie, le *recueillement*[3] ou l'enthousiasme de l'admiration.

Avant que l'action fût terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses. Les Thespiens partagèrent les exploits et la destinée des Spartiates; et cependant la gloire des Spartiates a presque éclipsé celle des Thespiens. Parmi les causes qui ont influé sur l'opinion publique, on doit observer que la résolution de périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance; au lieu que dans les seconds ce ne fut qu'une saillie de bravoure et de vertu, excitée par l'exemple. Les Thespiens ne s'élevèrent au-dessus des autres hommes, que parce que les Spartiates s'étaient élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers. Tout ce qui la concerne inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un Trachinien, voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xercès, leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. "Tant mieux," répondit le Spartiate Diénécès, "nous combattrons à l'ombre." Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était retenu au bourg d'Alpénus par une fluxion sur les yeux. On vint lui dire que le détachement d'Hydarnès était descendu de la montagne, et pénétrait dans le défilé. Il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait.

Deux autres, également absents par ordre du général, furent soupçonnés, à leur retour, de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie: l'un s'arracha la vie; l'autre n'eut

d'autre ressource que de la perdre quelque temps après, à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante. Il apprit aux Grecs le secret de leur force, aux Perses celui de leur faiblesse. Xercès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermait dans son sein une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venaient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs, se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les âmes à une élévation jusqu'alors inconnue. C'est là le temps des grandes choses, et ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à un peuple libre.

Mort d'Épaminondas.

Épaminondas, célèbre Thébain, fils de Polymne, fut un des plus grands capitaines de l'antiquité. Il gagna la bataille de *Leuctres*[a] (371 ans avant J.-C.), où Cléombrote, roi de Sparte, fut tué. Ayant tenu les troupes en campagne pendant quatre mois de plus qu'il ne lui avait été ordonné, Épaminondas fut remplacé : il servit alors comme simple soldat, et se signala par tant de belles actions, que les Thébains, honteux de lui avoir ôté le commandement, lui rendirent toute l'autorité pour faire la guerre en *Thessalie*[b], où ses armes furent toujours victorieuses. La guerre s'étant allumée entre les *Éléens*[c] et les peuples de *Mantinée*[d], les Thébains volèrent au secours des premiers. Il y eut une bataille dans la plaine de Mantinée ; et le général thébain, s'étant jeté dans la mêlée pour faire déclarer la victoire, reçut un coup mortel : il était âgé de quarante-huit ans. (362 av. J.-C.)

[a] *Leuctres*, ville de la Béotie ; la position en est incertaine.

[b] Aujourd'hui la *Livadie* ; c'est la contrée de la Grèce qui a porté le plus de noms. On y remarquait les montagnes les plus fameuses, l'Olympe, le Pélion et l'Ossa ; elle était arrosée par le Pénée et le Sperchius.

[c] Les *Éléens*, habitants de l'*Elide*, contrée située à l'ouest du Péloponèse.

[d] *Mantinée*, ville du Péloponèse, dans l'Arcadie.

Les deux armées furent bientôt en présence près de la ville de Mantinée. Celle des Lacédémoniens et de leurs alliés était de plus de vingt mille hommes de pied, et de près de deux mille chevaux ; celle de la ligue thébaine, de trente mille hommes d'infanterie, et d'environ trois mille de cavalerie.

Jamais Épaminondas n'avait déployé plus de talènt que dans cette circonstance. Il suivit dans son ordre de bataille les principes qui lui avaient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses ailes, formée en colonne, tomba sur la phalange lacédémonienne, *qu'elle n'aurait peut-être jamais enfoncée*[1], s'il n'était venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple, et par un corps d'élite dont il était suivi. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent et prennent la fuite. Il les poursuit avec un courage dont il n'est plus le maître, et se trouve enveloppé par un corps de Spartiates qui font tomber sur lui une grêle de traits. Après avoir longtemps écarté la mort, et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il tomba percé d'un javelot, dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première. Ses compagnons, ayant redoublé leurs efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente.

On combattit à l'autre aile avec une alternative à peu près égale de succès et de revers. Par les sages dispositions d'Épaminondas, les Athéniens ne furent pas en état de seconder les Lacédémoniens. Leur cavalerie attaqua celle des Thébains, fut repoussée avec perte, se forma de nouveau, et détruisit un détachement que les ennemis avaient placé sur les hauteurs voisines. Leur infanterie était sur le point de prendre la fuite, lorsque les Éléens volèrent à son secours.

La blessure d'Épaminondas arrêta le carnage et suspendit la fureur des soldats. Les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction. De part et d'autre on sonna la retraite, et l'on dressa un trophée sur le champ de bataille. Épaminondas respirait encore. Ses

amis, ses officiers, fondaient en larmes autour de son lit. Le camp retentissait des cris de la douleur et du désespoir. Les médecins avaient déclaré qu'il expirerait dès qu'on ôterait le fer de la plaie. Il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l'ennemi; on le lui montra, et il le baisa, comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille; on lui dit que les Thébains l'avaient gagnée. "Voilà qui est bien," répondit-il; "j'ai assez vécu." Il demanda ensuite Daïphantus et Iollidas, deux généraux qu'il jugeait dignes de le remplacer: on lui dit qu'ils étaient morts. "Persuadez donc aux Thébains," reprit-il, "de faire la paix." Alors il ordonna d'arracher le fer; et l'un de ses amis s'étant écrié, dans l'égarement de sa douleur: "Vous mourez, Épaminondas! si du moins vous laissiez des enfants!"—"Je laisse," répondit-il en expirant, "deux filles immortelles: la victoire de Leuctres et celle de Mantinée[a]." BARTHÉLEMY.

BARTHÉLEMY (l'abbé *Jean-Jacques*),

Né en 1716, mort en 1795. Auteur du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, ouvrage immense d'études et de recherches. On admirera toujours le travail consciencieux de l'auteur, son érudition profonde, son habileté dans l'ordonnance des détails, et surtout l'élégance, la noblesse, le charme de son style, que l'on peut considérer un chef-d'œuvre de narration historique.

[a] Voici la cause de cette guerre. Les Lacédémoniens ayant détruit l'indépendance des Thébains, *Pélopidas* et d'autres amis de la liberté furent exilés. Ils revinrent secrètement à Thèbes, et, d'après l'avis d'*Epaminondas*, tuèrent les agents du gouvernement oppresseur. Le succès de cette entreprise fit éclater une guerre entre Sparte et Thèbes. Épaminondas, né dans cette dernière ville, fut nommé général de l'armée thébaine, et défit les Spartiates à Leuctres. Plus tard, mis de nouveau à la tête des troupes, il assista les Éléens contre les Spartiates, et mourut à la bataille de Mantinée, d'une blessure que lui avait faite *Gryllus*, fils de l'historien *Xénophon*, et qui y fut tué lui-même.

FRAGMENT D'UNE HARANGUE DE DÉMOSTHÈNE.

EXTRAIT DU COURS DE LITTÉRATURE DE LA HARPE.

Démosthène, malgré la perte de la bataille de *Chéronée*[a], bataille qu'il avait excitée par ses harangues, ne perdit point l'estime des Athéniens; on le chargea de pourvoir aux vivres; on lui décerna même une couronne d'or, pour avoir fourni une somme pour réparer les murs de la ville. Eschyne attaqua ce décret, sous prétexte que Démosthène était comptable: la cause fut plaidée; nous allons offrir une partie de la défense de ce grand homme; elle donnera une idée de son éloquence. Après avoir parlé longtemps avec sagesse, il s'écrie en s'adressant à Eschyne:

"MALHEUREUX! si c'est le désordre public qui te donne de l'audace, quand tu devrais en gémir avec nous, essaie donc de faire voir dans ce qui a dépendu de moi, quelque chose qui ait contribué à notre malheur, ou qui n'ait pas dû le prévenir. Partout où j'ai été en ambassade, les envoyés de Philippe ont-ils eu quelque avantage sur moi? Non, jamais; non, nulle part; ni dans la Thessalie, ni dans la Thrace, ni dans Thèbes, ni dans Byzance, ni dans l'Illyrie. Mais ce que j'avais fait par la parole, Philippe l'a détruit par la force; et tu t'en prends à moi! Et tu ne rougis pas de m'en demander compte! Ce même Démosthène, dont tu fais un homme si faible, tu veux qu'il l'emporte sur les armées de Philippe! Et avec quoi? avec la parole? car il n'y avait que la parole qui fût à moi; je ne disposais ni des bras, ni de la fortune de personne; je n'avais aucun commandement militaire; et il n'y a que toi d'assez insensé pour m'en demander raison. Mais que pouvait, que devait faire l'orateur d'Athènes? Voir le mal dans sa naissance, le faire voir aux autres; et c'est ce que j'ai fait: prévenir, autant qu'il était possible, les retards, les obstacles de toute espèce, trop ordinaires dans les républiques alliées et jalouses; et c'est ce que j'ai fait: opposer à toutes les difficultés le zèle, l'empressement, l'amour du devoir, l'amitié, la concorde; et c'est ce que j'ai fait: sur aucun de ces points

[a] Bataille de *Chéronée*, gagnée sur les Athéniens par Philippe, roi de Macédoine, 338 avant l'ère vulg.

je défie qui que ce soit de me trouver en défaut. Et, si l'on me demande comment Philippe l'a emporté? tout le monde répondra pour moi: par ses armes, qui ont tout envahi; par son or, qui a tout corrompu. Il n'était pas en moi de combattre ni l'un ni l'autre; je n'avais ni trésors, ni soldats.

"Mais, pour ce qui est de moi, j'ose dire que j'ai vaincu Philippe: et comment? en refusant ses largesses, en résistant à sa corruption. Quand un homme s'est laissé acheter, l'acheteur peut dire qu'il a triomphé de lui; mais celui qui demeure incorruptible, peut dire qu'il triomphe du corrupteur. Ainsi donc, autant qu'il a dépendu de Démosthène, Athènes a été victorieuse, Athènes a été invincible."

Après avoir lu ce passage, on devine qu'Eschyne succomba dans son accusation; il fut envoyé en exil, et dut se réfugier à Rhodes: comme il allait partir, Démosthène l'obligea à recevoir une forte somme d'argent; sur quoi Eschyne s'écria: "Comment ne pas regretter une patrie où je laisse un ennemi si généreux, que je désespère de trouver ailleurs un ami qui lui ressemble!"

LA HARPE (*Jean-François de*),

Membre de l'Académie française, né à Paris en 1759, mort en 1803. Nous avons de cet auteur des pièces de théâtre, des *Éloges* et des ouvrages critiques d'un mérite distingué. Son plus beau titre de gloire est son *Cours de littérature*: la partie qui traite des auteurs modernes est un chef-d'œuvre d'analyse, et l'ensemble de cet ouvrage a mérité à son auteur le nom de *Quintilien français*.

INCENDIE DE ROME PAR LES PRÉTORIENS, SOUS *MAXIME* ET *BALBIN*[a].

QUAND on eut rompu les canaux qui portaient l'eau

[a] *Maxime* ou *Pupien* était fils d'un forgeron. L'an 236, il fut élevé à l'empire par le sénat, avec *Balbin* et le jeune *Gordien*. *Maxime* se préparait à porter la guerre chez les Parthes, quand la garde prétorienne se révolta et l'égorgea avec *Balbin* pour donner l'empire au jeune *Gordien* seul, l'an de J.-C. 238.—Sous le règne de ces empereurs, il s'éleva entre les soldats et le peuple une violente querelle, qu'ils n'eurent pas la force de réprimer.

dans leur camp, les *Prétoriens*[a] reconnurent aussitôt qu'il leur était impossible de se défendre derrière ces remparts où les insultes du peuple allaient toujours les assaillir, et ils se demandèrent, en regardant leurs armes, s'ils devaient attendre que la mort vînt les chercher là. Tout à coup, sans qu'aucune voix se fût élevée pour donner conseil, comme si le même péril eût inspiré à tous la même pensée, mille bras agitèrent à la fois les piques longues et pesantes, et un cri unanime et furieux se fit entendre jusqu'au forum : "*Hors des portes ! Hors des portes !*" Et, en même temps, rangés en bon ordre sous la conduite de leurs chefs, ils s'avancèrent, d'un pas rapide et régulier, contre le peuple qui fit d'abord bonne contenance, et répondit, par de grandes clameurs et des coups portés au hasard, à la grêle de traits qui vint fondre sur lui. En avant de la foule, quelques gladiateurs, et, parmi eux, ce gladiateur à haute stature qui, sur tous les points de l'empire, ne manquait à aucun désordre, étalaient, avec une sorte de complaisance et de bravade, leurs formes athlétiques et leur dextérité à manier le bouclier et l'épée. D'un autre côté, *Gallicanus*[b] et quelques autres sénateurs, qui avaient poussé le peuple dans cette entreprise, et qui faisaient parade d'unir leurs intérêts aux siens, parcouraient les groupes avec des paroles tour à tour violentes et flatteuses, et des promesses qui ne donnaient à cette masse turbulente ni courage ni discipline. Aussi le premier choc des Prétoriens la dispersa ; et, refoulée dans les rues de Rome, le désordre de sa fuite y porta l'épouvante et le désespoir. Les Prétoriens, en effet, qui la suivaient, l'épée aux reins, et dont on avait engagé si maladroitement l'existence dans cette lutte, justifiaient amplement ces terreurs par l'horrible carnage que faisaient leurs armes de toute cette populace, qui n'était plus là, fuyant et tournant le dos, que pour se laisser tailler

[a] *Prétoriens.* Troupes qui formaient la garde de l'empereur. Ils se rendirent bientôt tout-puissants, firent et défirent les empereurs à leur gré ; ils allèrent même jusqu'à mettre l'empire à l'encan.

[b] *Gallicanus*, consul, natif de Carthage, excita une violente sédition dans Rome sous Maxime et Balbin, et excita le peuple à assiéger les Prétoriens dans leur camp.

en pièces. Ils reprenaient leur pouvoir d'assaut, et Rome avait tout à redouter d'être emportée ainsi de vive force. Aussi la population entière, qui s'était précipitée dans toutes les avenues, qui avait envahi toutes les maisons dont les portes avaient pu être forcées, dès qu'elle se vit hors d'atteinte de leurs lances, retrouva son courage avec sa haine, et, du haut des terrasses, des galeries, de toutes les ouvertures pratiquées sur les rues, où les cohortes étaient engagées, elle fit pleuvoir tout à coup des pierres, des meubles en débris, d'énormes poutres, et tout ce dont le désespoir armait ses mains infatigables.

Les Prétoriens, étonnés, lèvent la tête avec une dédaigneuse fureur, et entendent le peuple rugir de joie, alors que quelques-uns des leurs tombent accablés sous quelques débris: des deux côtés de la *voie Appienne*[a], c'est la même défense, ce sont les mêmes insultes, les mêmes dangers; ils regardent avec horreur les blessures que n'a point faites le fer d'une lance ou d'une flèche, et répondent par des imprécations aux coups qui les atteignent de si loin.

Mais un soldat gaulois, qui a vu son camarade renversé à côté de lui, sous une large dalle, lancée du haut d'un toit, fait un saut en arrière, et, saisissant, au coin d'un palais, quelques brins de foin qui avaient servi de couche à un malheureux Juif: "S'ils combattent comme des renards," s'écrie-t-il, "enfumons-les dans leurs tannières." Et, se précipitant dans un vestibule enfoncé, où brûlait une lampe en l'honneur d'un *dieu lare*[b], il y allume le brandon

[a] *Voie Appienne.* La plus célèbre de toutes les voies romaines; elle fut construite par le censeur *Claudius*, l'an de Rome 442. Elle sortait de Rome par la porte *Capène* et s'étendait jusqu'à *Brindes*, à l'extrémité de l'Italie (365 milles). De chaque côté il y avait de superbes trottoirs, et le pavé était de pierres très-dures parfaitement jointes sans aucun ciment.

[b] Les dieux *Lares* étaient les dieux domestiques, les dieux du foyer, protecteurs de chaque maison et de chaque famille. Aussi les représentait-on quelquefois sous la figure de deux chiens; c'est de là que nous viennent nos *chenets*, autrefois *chiennets*, qui dans l'origine avaient deux petits chiens pour ornement.

Chenet (en anglais *dog* ou *dog-iron*), est un ustensile de cuisine et de chambre qu'on place par paire dans les cheminées, pour élever le bois et le faire brûler plus facilement.

qu'il agite, le montre à ses compagnons qui applaudissent, et pénètre dans la maison qu'il livre de tous côtés à la flamme. "Le feu! le feu!" répètent aussitôt les Prétoriens; et, se saisissant des débris de meubles et de toitures dont les rues sont encombrées, ils en font des monceaux sous les portiques des palais, et y mettent le feu, qu'ils attisent en vomissant d'horribles menaces contre un ennemi qui les force à ce genre de combat.

Ce fut un effrayant spectacle, sitôt que la fumée monta au faîte des maisons, de voir cette multitude qui s'y trouvait amoncelée, se regarder avec étonnement, s'interroger, pâlir et pousser enfin d'affreux gémissements à chaque jet de flammes qui, *se faisant jour*[1] à travers les ouvertures que ses propres mains avaient pratiquées, lui montraient dans toute son horreur le danger qui la pressait. Où fuir? Où se sauver? Dans les maisons, le dévorant incendie; dans les rues, les lances prétoriennes. On courait en foule sur les toits des palais, où la flamme ne s'était pas encore montrée; et les flèches des soldats lancées contre une masse qui ne se cachait plus à leurs coups, car elle avait changé d'ennemi, harcelaient et décimaient cette foule, à laquelle ne restait plus aucun refuge. Pour comble de malheur, un vent furieux, qui soufflait du même côté que celui par lequel s'avançaient les cohortes, vint s'emparer tout à coup du désastre qu'elles avaient commencé, et, poussant l'incendie de maison en maison, semblait s'acharner à son tour, avec ses nuages de flamme, contre ces misérables dont la moitié était ensevelie sous les décombres embrasés.

C'était un des plus beaux quartiers de Rome, celui de la Subarra; c'eût été dans les provinces une ville entière, tant il y avait de palais et de temples. Les temples surtout étaient encombrés de peuple; mais l'incendie ne respectait rien, et les malheureux qu'il venait saisir au pied des autels, y succombaient avec la douleur de douter de leurs dieux. Aussi, dans toute sa vaste enceinte, la grande Rome fut frappée d'une soudaine terreur, au bruit effroyable qui partait de ce quartier désolé; car les lamentations, les cris de rage, les écroulements des toitures, les

sifflements de la flamme et des vents, les vociférations des soldats barbares, les hurlements des bêtes du cirque, que l'ardeur de l'embrasement épouvantait, se confondaient en un seul cri, comme celui d'un volcan qui éclate; et les vieillards se demandaient, en fuyant à travers la campagne, si Rome était livrée aux Scythes et aux Sarmates, ou s'il y avait, en haut de quelque tour, un empereur qui, une harpe d'or à la main, eût de nouveau besoin de s'inspirer à l'horreur d'un tel spectacle[a]. ALEXANDRE GUIRAUD.

ALEXANDRE GUIRAUD (le baron),
Né en 1788, mort en 1847. Poëte dramatique et membre de l'Académie française.

COMBAT D'UN GLADIATEUR CONTRE UN TIGRE DANS UN AMPHITHÉÂTRE D'*ALEXANDRIE*[b].

ON avait établi, selon l'usage, surtout sous le ciel d'Afrique, au haut des gradins, des poteaux surmontés de piques dorées, auxquels étaient attachées des voiles de pourpre retenues par des nœuds de soie et d'or. Ces voiles étendues formaient, au-dessus des spectateurs, une vaste tente circulaire, dont les reflets éclatants donnaient à tous ces visages africains une teinte animée, en parfaite harmonie avec leur expression vive et passionnée. Au-dessus de l'arène, le ciel était libre et vide, et des flots de lumière qui en descendaient, comme par la coupole, dans le *Panthéon d'Agrippa*[c], se répandaient largement de tous côtés,

[a] Quelqu'un ayant dit en présence de Néron: "Que le monde brûle quand je serai mort," il répliqua: "Qu'il brûle et que je le voie." En effet, peu de temps après, l'an 64 de J.-C., il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome. L'incendie dura neuf jours. Dix quartiers de la ville et les plus beaux monuments de l'antiquité furent réduits en cendres. Néron monta sur une haute tour pour jouir plus à son aise de cet affreux spectacle.

[b] *Alexandrie*, grande ville de l'Égypte sur le bord de la mer, à l'ouest du Delta. Elle fut, sous les Césars, la seconde ville de l'empire romain: sa population, sous Auguste, était de 900,000 âmes. La situation en était si heureuse qu'elle fut jusqu'au 7e siècle le centre du monde et le siége principal de la littérature et des beaux-arts.

[c] Le *Panthéon d'Agrippa*, un des édifices les plus magnifiques et les plus célèbres de Rome. Il fut construit après la bataille d'Actium dans

et ne laissaient rien perdre, aux yeux ravis, ni des colonnes, ni des statues, ni des vases de bronze et d'or, ni de ces joyaux brillants dont le sein des femmes et des jeunes filles étincelait.

Soixante mille spectateurs avaient trouvé place; soixante mille autres erraient autour de l'enceinte, et ils se renvoyaient les uns aux autres ce vague tumulte où rien n'est distinct, ni fureur ni joie; l'amphithéâtre ressemblait à un vaisseau dans lequel la vague a pénétré, et qu'elle a rempli jusqu'au *pont*[1], tandis que d'autres vagues le battent à l'extérieur, et se brisent, en mugissant, contre lui.

Un horrible rugissement, auquel répondirent les cris de la foule, annonça l'arrivée du tigre, car on venait d'ouvrir sa loge.

À l'une des extrémités, un homme était couché sur le sable, nu et comme endormi, tant il se montrait insouciant de ce qui agitait si fort la multitude; et, tandis que le tigre s'élançait de tous côtés dans l'arène vide, impatient de la proie attendue, lui, appuyé sur un coude, semblait fermer ses yeux pesants, comme un moissonneur qui, fatigué d'un jour d'été, se couche et attend le sommeil.

Cependant plusieurs voix parties des gradins demandent à l'intendant des jeux de faire avancer la victime; car, ou le tigre ne l'a point distinguée, ou il l'a dédaignée, en la voyant si docile. Les préposés de l'arène, armés d'une longue pique, obéissent à la volonté du peuple, et, du bout de leur fer aigu, excitent le gladiateur. Mais à peine a-t-il ressenti les atteintes de leurs lances, qu'il se lève avec un cri terrible, auquel répondent, en mugissant d'effroi, toutes les bêtes enfermées dans les cavernes de l'amphithéâtre. Saisissant aussitôt une des lances qui avaient ensanglanté sa peau, il l'arrache, d'un seul effort, à la main qui la tenait, la brise en deux portions, jette l'une à la tête de l'intendant, qu'il renverse; et, gardant celle qui est garnie de fer, il va lui-même avec cette arme au devant de son sauvage ennemi.

le champ de Mars, par *Agrippa*, gendre d'*Auguste*, qui le consacra a Jupiter Vindicator et à tous les dieux, d'où il fut appelé *Panthéon*.

Dès qu'il se fut levé, et que le regard des spectateurs put mesurer sur le sable l'ombre que projetait sa taille colossale, un murmure d'étonnement circula dans toute l'assemblée, et plus d'un spectateur, le montrant du doigt avec une sorte d'orgueil, le nommait par son nom et racontait tous ses exploits du cirque et ses violences dans les séditions.

Le peuple était content: tigre et gladiateur, il jugeait les deux adversaires dignes l'un de l'autre...

Pendant ce temps, le gladiateur s'avançait lentement dans l'arène, se tournant parfois du côté de la loge impériale, et laissant alors tomber ses bras avec une sorte d'abattement, en creusant, du bout de sa lance, la terre qu'il allait bientôt ensanglanter.

Comme il était d'usage que les criminels ne fussent pas armés, quelques voix crièrent: "Point d'armes au *bestiaire*[a]! le bestiaire sans armes!" ... Mais lui, brandissant le *tronçon*[2] qu'il avait gardé, et le montrant à cette multitude: "Venez le prendre!" disait-il; mais d'une bouche contractée, avec des lèvres pâles et une voix rauque, presque étouffée par la colère. Les cris ayant redoublé, cependant, il leva la tête, fit du regard le tour de l'assemblée, lui sourit dédaigneusement; et, brisant de nouveau entre ses mains l'arme qu'on lui demandait, il en jeta les débris à la tête du tigre, qui aiguisait en ce moment ses dents et ses griffes contre le socle d'une colonne.

Ce fut là son défi.

L'animal, se sentant frappé, détourna la tête, et, voyant son adversaire debout au milieu de l'arène, d'un bond il s'élança sur lui; mais le gladiateur l'évita en se baissant jusqu'à terre, et le tigre alla tomber en rugissant à quelques pas. Le gladiateur se releva, et trois fois il trompa par la même manœuvre la fureur de son sauvage ennemi; enfin le tigre vint à lui à pas comptés, les yeux étincelants, la queue droite, la langue déjà sanglante, montrant les dents et alongeant le museau; mais cette fois ce fut le gladiateur

[a] Les *bestiaires* étaient, chez les Romains, des hommes destinés à combattre dans le Cirque contre les bêtes féroces.

qui, au moment où il allait le saisir, *le franchit d'un saut*[3], aux applaudissements de la foule, que l'émotion de cette lutte maîtrisait déjà tout entière.

Enfin, après avoir longtemps fatigué son ennemi furieux, plus excédé des encouragements que la foule semblait lui donner que des lenteurs d'un combat qui avait semblé d'abord si inégal, le gladiateur l'attendit de pied ferme ; et le tigre, tout haletant, courut à lui avec un rugissement de joie. Un cri d'horreur, ou peut-être de joie aussi, partit en même temps de tous les gradins, quand l'animal, se dressant sur ses pattes, posa ses griffes sur les épaules nues du gladiateur, et avança sa tête pour le dévorer ; mais celui-ci jeta sa tête en arrière ; et, saisissant, de ses deux bras raidis, le cou soyeux de l'animal, il le serra avec une telle force, que, sans lâcher prise, le tigre redressa son museau et le leva violemment pour faire arriver jusqu'à ses poumons un peu d'air, dont les mains du gladiateur lui fermaient le passage, comme *deux tenailles de forgeron*[4].

Le gladiateur cependant, sentant ses forces faiblir et s'en aller avec son sang, sous les griffes tenaces, redoublait d'efforts pour en finir au plus tôt ; car la lutte, en se prolongeant, devait tourner contre lui. Se dressant donc sur ses deux pieds, et se laissant tomber de tout son poids sur son ennemi, dont les jambes ployèrent sous le fardeau, il brisa ses côtes, et fit rendre à sa poitrine écrasée un son qui s'échappa de sa gorge longtemps étreinte, avec des flots de sang et d'écume. Se relevant alors tout à coup à moitié, et dégageant ses épaules dont un lambeau demeura attaché à l'une des griffes sanglantes, il posa un genou sur le flanc *pantelant*[5] de l'animal ; et, le pressant avec une force que sa victoire avait doublée, il le sentit se débattre un moment sous lui ; et, le comprimant toujours, il vit ses muscles se raidir, et sa tête, un moment redressée retomber sur le sable, la gueule entr'ouverte et souillée d'écume, les dents serrées et les yeux éteints.

Une acclamation générale s'éleva aussitôt, et le gladiateur, dont le triomphe avait ranimé les forces, se redressa

sur ses pieds, et, saisissant le monstrueux cadavre, le jeta de loin, comme un hommage, sous la loge impériale.

ALEX. GUIRAUD. (*Voyez la page* 229.)

BÉLISAIRE[a] DANS UN CHÂTEAU DE LA THRACE.

DANS la vieillesse de *Justinien*[b], l'empire, épuisé par de longs efforts, approchait de sa décadence. Toutes les parties de l'administration étaient négligées; les lois étaient en oubli, les finances au pillage, la discipline militaire à l'abandon. L'empereur, lassé de la guerre, achetait de tous côtés la paix au prix de l'or, et laissait dans l'inaction le peu de troupes qui lui restaient, comme inutiles et à charge à l'État. Les chefs de ces troupes délaissées se dissipaient dans les plaisirs; et la chasse, qui leur retraçait la guerre, *charmait l'ennui de*[1] leur oisiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques-uns d'entre eux soupaient ensemble dans un château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandait l'hospitalité. La jeunesse est compatissante; ils firent entrer le vieillard. On était en automne; et le froid, qui déjà se faisait sentir, l'avait saisi: on le fit asseoir auprès du feu.

Le souper continue; les esprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'État. Ce fut un champ vaste pour la censure; et la vanité mécontente se donna toute

[a] *Bélisaire*, général des armées de l'empereur Justinien et un des plus grands capitaines de son temps. L'on dit qu'après une longue suite de triomphes ce grand homme fut accusé de conspirer contre Justinien, que ce prince lui fit crever les yeux, et que le sauveur de l'État fut obligé de mendier son pain dans les rues de Constantinople. La postérité a répété avec attendrissement le fameux mot: *Date obolum Belisario* (donnez une obole à Bélisaire).

[b] *Justinien*, empereur d'Orient, né en 483, mort en 565. Le règne de Justinien est illustre par des travaux importants de jurisprudence. L'empereur fit faire sous ses yeux, par les plus habiles jurisconsultes de son temps, la rédaction et la compilation de toutes les constitutions des empereurs; ces ouvrages nous ont été transmis sous les titres suivants: les *Institutes*; le *Code* dit de Justinien; le *Digeste* ou *Pandectes* et les *Novelles*.

liberté. Chacun exagérait ce qu'il avait fait et ce qu'il aurait fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services et ses talents. Tous les malheurs de l'empire venaient, à les en croire, de ce qu'on n'avait pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernaient le monde en buvant, et chaque nouvelle coupe de vin rendait leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutait, et souriait avec pitié. L'un d'eux s'en aperçut, et lui dit: "Bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là?"—"Plaisant: non," dit le vieillard, "mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge." Cette réponse les interdit: "Vous croyez avoir à vous plaindre," poursuivit-il, "et je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'empire n'a plus sa force et sa splendeur; de ce qu'un prince, consumé de soins, de veilles et d'années, est obligé, pour voir et pour agir, d'employer des yeux et des mains infidèles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous!"—"Dans votre temps," reprit l'un des convives, "ce n'était donc pas l'usage de penser à soi? Hé bien! la mode en est venue, *et l'on ne fait plus que cela*[2]."—"Tant pis," dit le vieillard; "et s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice."—"Est-ce pour insulter les gens," lui dit le même, "qu'on leur demande l'hospitalité?"—"Je ne vous insulte point," dit le vieillard; "je vous parle en ami, et je paye mon asile en vous disant la vérité."

Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, était du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. "Vous nous parlez," lui dit-il, "avec sagesse, mais avec un peu de rigueur; et ce dévouement que vous exigez est une vertu, mais non pas un devoir."—"C'est un devoir de votre état," reprit l'aveugle avec fermeté, "ou plutôt c'est la base de vos devoirs et de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie doit la supposer insolvable; car ce qu'il expose pour elle est sans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate;

car si le sacrifice qu'il lui fait n'était pas généreux, il serait insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthousiasme de la vertu qui soient dignes de vous conduire. Et alors que vous importe comment vos services seront reçus? La récompense en est indépendante des caprices d'un ministre et du discernement d'un souverain. Que le soldat soit attiré par le vil appât du butin; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre: je le conçois. Mais vous, qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté pour aller essuyer tant de fatigues et affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement pour exiger qu'on vous le paye? ne voyez-vous pas que c'est l'avilir? Quiconque s'attend à un salaire est esclave: la grandeur du prix n'y fait rien; et l'âme qui s'apprécie un talent est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du prince, tout cela est une solde, et qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude: c'est à vous de choisir celui qui vous convient."—"Ainsi, bon homme, vous mettez," lui dit-on, "les souverains bien à leur aise."—"Si je parlais aux souverains," reprit l'aveugle, "je leur dirais que si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes."—"Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services?"—"Oui; mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser: tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé et fût content, il faudrait que chacun commandât, et que personne n'obéît: or cela n'est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumières et d'équité; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en était cru sur l'opinion qu'il a de lui-même."—"Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi?" lui dit *en haussant le ton*[3] le jeune maître du château.

"—Je suis Bélisaire," répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence, exprimèrent d'abord le respect dont ils étaient frappés ; et, oubliant que Bélisaire était aveugle, aucun d'eux n'osait lever les yeux sur lui. "Ô grand homme !" lui dit enfin Tibère, "que la fortune est injuste et cruelle ! Quoi ! vous, à qui l'empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumière ! Et c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement et de zèle !"—"Et qui voulez-vous donc qui vous en donne ?" dit Bélisaire, "les esclaves de la faveur ?"—"Ah, quelle honte ! ah, quel excès d'ingratitude !" poursuivit Tibère : "l'avenir ne le croira jamais."—"Il est vrai," dit Bélisaire, "qu'on m'a un peu surpris : je ne croyais pas être si mal traité. Mais je comptais mourir en servant l'État ; et mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et surtout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour ; il ne le sera point de la mémoire des hommes : et quand il le serait, je m'en souviens, et c'est assez."

Les convives, pénétrés d'admiration, pressèrent le héros de se mettre à table : "Non," leur dit-il : "à mon âge, la bonne place est le coin du feu." On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château ; il ne voulut que de la paille : "J'ai couché plus mal quelquefois," dit-il ; "ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, et qui est plus délicat que moi."

Le lendemain, Bélisaire partit dès que le jour put éclairer son guide, et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avait fatigués. Instruits de son départ, ils voulaient le suivre et lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il aurait besoin. "Cela est inutile," dit le jeune Tibère ; "il ne nous estime pas assez pour daigner accepter

nos dons." C'était sur l'âme de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avait fait le plus d'impression. MARMONTEL. (*Voyez la page* 53.)

BATAILLE DE *HASTINGS*[a].

SUR le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de *Lieu de la bataille*, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées de tous côtés par un rempart de pieux et de *claies d'osier*[1].

Dans la nuit du 13 octobre (1066), *Guillaume*[b] fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi, en grand nombre, l'armée d'invasion, attirés, comme les soldats, par l'espoir du butin, se réunirent pour faire des oraisons et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente: les Saxons se divertissaient avec grand bruit, et chantaient leurs vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume et d'un bourgeois de Falaise, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un *haubert*[c] sous son *rochet*[2]; puis il monta un grand coursier blanc, prit une lance et fit ranger sa brigade de cavaliers. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque: à la première étaient les gens d'armes venus du comté de Bou-

[a] *Hastings*, ville et port d'Angleterre dans le comté de Sussex. Elle est bâtie en amphithéâtre sur la côte: vue de la mer, l'aspect en est admirable.

[b] *Guillaume-le-Conquérant*, duc de Normandie, né à Falaise en 1027, partit de Saint-Valery, le 30 septembre 1066, avec une flotte de 300 vaisseaux et une armée de 60,000 hommes, pour conquérir l'Angleterre, au trône de laquelle il n'avait d'autre droit qu'un prétendu testament d'*Édouard-le-Confesseur*. Il mourut en 1087.

[c] *Haubert*, sorte de cuirasse ancienne, ou *cotte de mailles*.

logne et du *Ponthieu*[a], avec la plupart des hommes engagés individuellement pour une solde ; à la seconde se trouvaient les auxiliaires *bretons, manceaux* et *poitevins*[b] ; Guillaume en personne commandait la troisième, formée des recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins armés à la légère, vêtus de casaques *matelassées*[1], et portant de longs arcs de bois ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval d'Espagne, qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à *Saint-Jacques-de-Galice*[c]. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les *reliques*[d] sur lesquelles *Harold*[e] avait juré, et l'étendard bénit était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain-le-Blanc.

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de *Charlemagne et de Roland*[f]. En chantant, il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite ; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : "*Dieu aide ! Dieu aide !*"

À portée de trait, les archers commencèrent à lancer

[a] *Ponthieu*, petit pays à l'ouest de la Picardie ; *Abbeville* en était la capitale.

[b] Les *Bretons*, habitants de la Bretagne ; les *Manceaux*, ceux du Maine ; les *Poitevins*, ceux du Poitou.

[c] *Santiago* ou *Compostela* (*Saint-Jacques-de-Compostelle*), ville d'Espagne, capitale de la Galice. C'est le chef-lieu de l'ordre des chevaliers de Saint-Jacques. Les reliques du saint et de ses disciples y attiraient autrefois une affluence considérable de pèlerins.

[d] Ces reliques étaient des ossements que l'on croyait sacrés.

[e] *Harold II*, fils aîné du comte de Godwin, grand-maître de la maison du roi, monta sur le trône d'Angleterre à la mort d'Édouard-le-Confesseur, le 5 janvier 1066.

[f] *Roland*, prétendu neveu de Charlemagne, était, selon *Eginard*, préfet des frontières de Bretagne. Une ancienne tradition nous a conservé le souvenir d'un chant guerrier sous le nom de ce paladin ; mais le texte en est perdu. L'idée principale en a été reproduite dans une romance du *comte de Tressan*.

leurs flèches, et les arbalétriers leurs *carreaux*[a]; mais la plupart des coups furent *amortis*[4] par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs redoutes une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils tombassent par dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche; mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de "*Notre-Dame*[b]*! Dieu aide! Dieu aide!*"

Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur panique dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance, puis se découvrant la tête: "Me voilà!" leur cria-t-il; "regardez-moi, je vis encore, et je vaincrai avec l'aide de Dieu."

Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche: alors le duc s'avisa d'un stratagème, pour faire quitter

[a] Le *carreau* d'arbalète était une flèche dont le fer avait quatre pans; de là l'expression figurée: Les *carreaux vengeurs de Jupiter*.

[b] C'était le cri de ralliement des croisades.

aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. À une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées; cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle, et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

AUGUSTIN THIERRY. *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands.*

AUGUSTIN THIERRY,

Né à Blois en 1795. Auteur vivant. Membre de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, auteur de plusieurs ouvrages historiques très-estimés parmi lesquels on remarque: *La conquête de l'Angleterre par les Normands, Études sur l'histoire de France, Dix années d'études historiques, Récits des temps mérovingiens.* Ces ouvrages, fruits de longues et pénibles recherches, sont écrits avec une conscience rare et un talent très-remarquable.

Depuis 1835, *M. Thierry* dirige l'immense publication des documents inédits de l'*Histoire du Tiers-État,* ouvrage d'une très-grande importance pour la France.

GUILLAUME TELL[a].

Gesler[b] ayant, selon la chronique, fait dresser sur la place publique d'Altorf, capitale du canton d'Uri, une perche au haut de laquelle il avait fait placer le chapeau ducal d'Autriche, enjoignit à tous les Suisses de rendre à ce chapeau les honneurs prescrits envers le prince lui-même. *Tell,* dénoncé pour avoir désobéi à ce décret de servitude, fut condamné par *Gesler* à abattre d'un coup de flèche, sur la tête de son propre fils, une pomme que le tyran y avait fait placer.

Il regarde son fils, s'arrête, lève les yeux vers le ciel, jette son arc et sa flèche, et demande à parler à Gemmi[b]. Quatre soldats le mènent vers lui: "Mon fils," dit-il, "j'ai besoin de venir t'embrasser encore, de te répéter ce que je t'ai dit. Sois immobile, mon fils; pose un genou en terre, tu seras plus sûr, ce me semble, de ne point faire de mouvement; tu prieras Dieu, mon fils, de protéger ton malheureux père. Ah! ne le prie que pour toi; que mon idée ne vienne pas t'attendrir, affaiblir peut-être ce mâle courage que j'admire sans l'imiter. Ô mon enfant! oui, je ne puis me montrer aussi grand que toi. Soutiens, soutiens cette fermeté dont je voudrais te donner l'exemple. Oui, demeure ainsi, mon enfant, te voilà comme je te veux.... Comme je te veux! malheureux que je suis!...Écoute.... Détourne la tête...Tu ne sais pas, tu ne peux prévoir l'effet que produira sur toi cette pointe, ce fer brillant dirigé contre ton front. Détourne la tête, mon fils, et ne me regarde pas."—"Non, non," lui répond l'enfant, "ne craignez rien, je veux vous regarder, je ne verrai point la flèche, je ne verrai que mon père."—"Ah! mon cher fils," s'écrie Tell, "ne me parle pas; ne me parle pas: ta voix, ton accent m'ôterait ma force. Tais-toi, prie Dieu, ne remue pas."

Guillaume l'embrasse en disant ces mots, veut le quitter

[a] *Guillaume Tell,* l'un des chefs de la révolution helvétique de 1307, naquit à *Bürghen*, canton d'Uri, et mourut en 1354.

[b] *Gesler,* gouverneur de la Suisse pour *Albert* d'Autriche. Les noms propres étrangers tels que *Gesler*, *Gemmi*, *Engelmann*, *Vogel*, etc. se prononcent en conservant au *g* son articulation gutturale: *ghés-lèr*, *ghem-mi*, *an-ghél-mann*, *vo-ghel.*

l'embrasse encore, répète ces dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et, se retournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là, il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher, essaie deux fois de lever son arc, et deux fois ses mains paternelles le laissent retomber. Enfin, rappelant toute son adresse, toute sa force, tout son courage, il essuie les larmes qui viennent toujours obscurcir sa vue; il invoque le Tout-Puissant, qui du haut du ciel, veille sur les pères; et, roidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme. Profitant de ce seul instant, aussi rapide que la pensée, où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait, et la pomme emportée vole avec lui. FLORIAN.

FLORIAN (*Jean-Pierre* CLARIS de),

Né en 1755, mort en 1794. Membre de l'Académie française. On a de cet écrivain célèbre des fables, des nouvelles, des romans poétiques, des comédies, etc. Ses *Fables*, le plus beau titre qu'il ait à la gloire, le placent immédiatement après La Fontaine. *Gonzalve de Cordoue* est le meilleur et le plus intéressant de ses romans; dans ses comédies on remarque la *Bonne mère*, petite pièce pleine de grâce et de naïveté.

EXTRAITS DE L'HISTOIRE DE CHARLES XII, ROI DE SUÈDE.

Bataille de Narva.

IL ne restait plus à Charles XII, pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, Pierre Alexiowitz. Il était d'autant plus animé contre lui, qu'il y avait encore à Stockholm trois ambassadeurs moscovites qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui se piquait d'une probité sévère, qu'un législateur comme le czar se fît un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeune prince, plein d'honneur, ne pensait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois et pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venait de faire paraître un manifeste qu'il eût

mieux fait de supprimer. Il alléguait, pour raison de la guerre, qu'on ne lui avait pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il avait passé *incognito* à Riga, et qu'on avait vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs. C'étaient là les griefs pour lesquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il parut devant Narva à la tête de cette grande armée, le premier octobre (1700), dans un temps plus rude en ce climat que ne l'est le mois de janvier à Paris. Le czar, qui, dans de pareilles saisons, faisait quelquefois quatre cents lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui-même. Il savait d'ailleurs que les Suédois, depuis le temps de Gustave-Adolphe, faisaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été : il voulut accoutumer aussi les Moscovites à ne point connaître de saisons, et les rendre un jour pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi, dans un temps où les glaces et les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le czar Pierre assiégeait Narva à trente degrés du pôle, et Charles XII s'avançait pour la secourir. Le czar ne fut pas plus tôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés, éleva des redoutes de distance en distance, et ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de son armée au duc de Croï, Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers russes. Pour lui, il n'avait dans ses propres troupes que le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse, jusque-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire sans expérience et en tumulte des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût lieutenant à Narva pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Russes sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois ; mais c'est au temps à aguerrir les troupes, et à la discipline à les rendre invincibles. Les

seuls régiments dont on pût espérer quelque chose étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues: peu avaient des fusils: aucun n'avait vu un siége régulier; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Narva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Narva était presque sans fortifications: le baron de Horn, qui y commandait, n'avait pas mille hommes de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pu la réduire en six semaines.

On était déjà au 15 novembre, quand le czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cents vaisseaux de transport, marchait pour secourir Narva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encore une autre armée, et à l'arrêter à chaque pas. Il avait déjà mandé près de trente mille hommes qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche qui l'eût rendu méprisable, si un législateur qui a fait de si grandes choses pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui, et sembla, par cette démarche, craindre de combattre dans un camp retranché, un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer Charles XII entre deux armées. Ce n'était pas tout, trente mille hommes, détachés du camp devant Narva, étaient postés à une lieue de cette ville, sur le chemin du roi de Suède; vingt mille strélitz étaient plus loin sur le même chemin; cinq mille autres faisaient une garde avancée. Il fallait passer sur le ventre à toutes ces troupes, avant que d'arriver devant le

camp, qui était muni d'un rempart et d'un double fossé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw, dans le golfe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, et un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, et seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt avec ses huit mille hommes seulement devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le temps d'apprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites, voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait, entre des rochers, un poste où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, et allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours; et ce qui, en d'autres occasions, eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre-vingt mille Russes, bordé de cent cinquante canons. À peine ses troupes eurent-elles pris quelque repos, que, sans délibérer, il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était deux fusées, et le mot en allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un officier général lui ayant représenté la grandeur du péril: "Quoi! vous doutez," dit-il, "qu'avec mes huit mille braves Suédois je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites?" Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronnade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier: "N'êtes-vous donc pas de mon avis?" lui dit-il; "n'ai-je pas deux avantages sur les ennemis? l'un, que leur cavalerie ne pourra leur servir; et l'autre, que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder; et ainsi je serai réellement plus fort qu'eux."

L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, et on marcha aux Moscovites à midi le 30 novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils s'avancèrent, la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp où était le quartier du czar; il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui-même avait été chercher ces quarante mille hommes qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousqueterie ennemie le roi reçut une balle à la gorge; mais c'était une *balle morte*[1] qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, et qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué sous lui. M. de Spaar m'a dit que le roi sauta légèrement sur un autre cheval, en disant: "Ces gens-ci me font faire mes exercices;" et continua de combattre et de donner les ordres avec la même présence d'esprit. Après trois heures de combat les retranchements furent forcés de tous côtés. Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière de Narva avec son aile gauche, si l'on peut appeler de ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient près de quarante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres, désespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils allaient: ils trouvèrent quelques baraques derrière lesquelles ils se mirent; là, ils se défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas se sauver; mais enfin leurs généraux Dolgorowki, Golowkin, Fédérowitz, vinrent se rendre au roi, et mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui présentait, arriva le duc de Croï, général de l'armée, qui venait se rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces prisonniers d'importance avec une politesse aussi aisée et un air aussi humain que s'il leur eût fait dans sa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers subalternes

et les soldats furent conduits désarmés jusqu'à la rivière de Narva: on leur fournit des bateaux pour la repasser et pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Moscovites se battait encore: les Suédois n'avaient pas perdu six cents hommes: dix-huit mille Moscovites avaient été tués dans leurs retranchements: un grand nombre était noyé: beaucoup avaient passé la rivière; il en restait encore assez dans le camp pour exterminer jusqu'au dernier Suédois: mais ce n'est pas le nombre des morts, c'est l'épouvante de ceux qui survivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui restait pour saisir l'artillerie ennemie. Il se posta avantageusement entre leur camp et la ville: là il dormit quelques heures sur la terre, enveloppé dans son manteau, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été tout à fait rompue. À deux heures du matin le général Vede, qui commandait cette gauche, ayant su le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, et comment il avait renvoyé tous les officiers subalternes et les soldats, l'envoya supplier de lui accorder la même grâce. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas les armes et les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nue, soldats et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs fusils et leurs épées; et les officiers portaient à ses pieds les enseignes et les drapeaux. Il fit repasser la rivière à toute cette multitude, sans en retenir un seul soldat prisonnier. S'il les avait gardés, le nombre des prisonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs[a].

[a] "Je sais bien," dit le czar en apprenant la défaite de ses troupes, "que les Suédois nous battront longtemps; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre." Cette prédiction fut vérifiée par la bataille de Pultava.

CHARLES XII À BENDER.

Après la bataille de Pultava, gagnée sur Charles XII par le czar Pierre-le-grand, le roi de Suède fut réduit à fuir en Turquie. Cerné à *Bender* par les Turcs, il se défendit héroïquement avec quarante Suédois dans une maison où il s'était barricadé avec eux.

On ne fut pas longtemps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares, qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *alla, alla*[a] *!* se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement *Demirbash* (tête de fer). Aussitôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchements; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. "Eh quoi! mes amis," leur dit-il en propres mots, "venez-vous massacrer trois cents Suédois sans défense? Vous, braves janissaires, qui avez pardonné à cinquante mille Russes, quand ils vous ont crié *amman* (pardon), avez-vous oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous? et voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de libéralités? Mes amis, il ne demande que trois jours, et les ordres du sultan ne sont pas si sévères qu'on vous le fait croire."

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signal de l'assaut: les janissaires, loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède; ils vinrent en tumulte à la tente du bacha de Bender, criant que les ordres du sultan étaient supposés: à cette sédition inopinée, le bacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des

[a] *Alla* ou *allah*, Dieu en arabe. Cri de guerre des Mahométans.

janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes; mais le bacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au kan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, assembla tous les officiers des janissaires et les plus vieux soldats; il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du sultan et le *fetfa* (mandement) du mufti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présents des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le bacha le permit; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de Grothusen et au chancelier Muller; ils lui dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi; et que, s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand-seigneur. Dans le temps qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que *Fabrice*[a], qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrètement par un janissaire. Elles étaient du comte Poniatowski, qui ne pouvait le servir ni à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte. Il mandait au roi que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale, en cas de résistance, n'étaient que trop réels; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était

[a] Le baron Fabrice envoyé de Holstein auprès de Charles XII.

trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi; qu'il fallait céder au temps et plier sous la nécessité; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatowski, ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque sorte leur prisonnier: il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que, s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe, ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant: "Ah! la tête de fer! puisqu'il veut périr, qu'il périsse." Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades de Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre est donné dans le moment: les Turcs marchent aux retranchements: les Tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer. Les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcent en un instant ce petit camp; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée; les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval, entre sa maison et son camp, avec les généraux Hord, Dahldorf, et Sparre: voyant que tous les soldats s'étaient laissé prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ces trois officiers: "Allons défendre la maison; nous combattrons," ajouta-t-il en souriant, "*pro aris et focis*[2]."

Aussitôt il galope avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée; ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires; déjà même près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes; il s'était jeté en bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le bacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on le pût prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage: si le bras du Turc n'avait fait un mouvement causé par la foule, qui allait et venait comme des vagues, le roi était mort: la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte: le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle, enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartements. "Allons un peu chasser de chez moi ces barbares," dit-il; et se met-

tant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans son appartement à coucher; il entre, et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves: le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et en un quart d'heure nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit: il en tua un d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *amman!* "Je te donne la vie," dit le roi au Turc, "à condition que tu iras faire au bacha un fidèle récit de ce que tu as vu." Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires; on s'en servit à propos; les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous, et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées: la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu

était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage: l'appartement du roi était consumé; la grande salle, où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins; la moitié du toit était abîmée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait se rendre. "Voilà un étrange homme," dit le roi, "qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier." Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, et était à l'épreuve du feu; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre. "Voilà un vrai Suédois!" s'écria le roi: il embrassa ce garde, et le créa colonel sur-le-champ. "Allons, mes amis," dit-il, "prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie, l'épée à la main."

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison tout embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets: chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit; et dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais, le moment d'après, cette petite troupe fut entourée: le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, et tomba: vingt et un janissaires se précipitent aussitôt sur lui; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre: les Turcs l'emmènent au quartier du bacha; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament, et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant *alla!* avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières[a]. VOLTAIRE. (*Voyez la page* 177.)

CORINNE[b] OU L'ITALIE.

Les deux improvisations suivantes sont tirées du roman de *Corinne* que madame de Staël composa en Italie, où elle était allée chercher des distractions à ses chagrins. Les beautés du style, la vérité des tableaux, l'expression énergique et tendre des passions, la peinture des mœurs, rendent cet ouvrage un des plus beaux ornements de la littérature française.

Improvisation de Corinne, au Capitole[c] *de Rome.*

ITALIE, empire du Soleil; Italie, maîtresse du monde; Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel!

[a] Ces deux extraits dépeignent avec force la valeur héroïque et le caractère obstiné de Charles XII, de cet homme extraordinaire dont Montesquieu a dit: "Il n'était point Alexandre, mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre."

De Bender, Charles XII fut transféré à *Andrinople*, puis à *Démotica*, d'où il s'enfuit à l'aide d'un déguisement. Il arriva à *Stralsund* le 11 novembre 1714. Assiégé dans cette ville, il se sauva en Suède, réduit à l'état le plus déplorable. Il fut tué au siége de *Frédéricshall*, le 30 novembre 1718.

[b] Mme de Staël a emprunté à la Grèce ce nom poétique de Corinne. L'histoire et la mythologie grecques citent trois femmes de ce nom. L'une d'elles, surnommée la *Muse lyrique*, était contemporaine de Pindare.

[c] *Capitole*. Nom d'un ancien édifice ou temple de Rome, consacré à Jupiter, qui fut surnommé par cette raison, Jupiter Capitolin.

Un *dieu*[a] quitta l'Olympe pour se réfugier en *Ausonie*[b]; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.

Rome conquit l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s'imprima sur le monde; et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

L'Italie reparut, avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein; le ciel lui révéla ses lois; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémisphère: elle fut reine encore par le sceptre de la pensée; mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu. Les peintres, les poëtes enfantèrent pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des cieux; et le feu qui l'anime, mieux gardé par son génie que par le dieu des païens, ne trouva point dans l'Europe un *Prométhée*[c] qui le ravît.

Pourquoi suis-je au Capitole? pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que *Pétrarque*[d] a portée, et qui reste suspendue au cyprès funèbre du *Tasse*[e]? pourquoi...? si vous n'aimiez assez la gloire, ô mes concitoyens, pour récompenser son culte autant que ses succès!

Eh bien, si vous *l'*[f]aimez cette gloire, qui choisit trop souvent ses victimes parmi les vainqueurs qu'elle a couronnés, pensez avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance des arts. *Le Dante*[g], l'Homère des temps modernes, poëte sacré de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea son génie dans le Styx, pour aborder à

[a] *Saturne*, détrôné par Jupiter. Voyez la note [a], page 21.

[b] *Ausonie.* Nom donné par les Grecs et les poëtes à l'Italie.

[c] *Prométhée*, fils de Japet, ayant formé le premier homme de terre et d'eau, monta au ciel avec le secours de Pallas, et y déroba du feu pour l'animer.

[d] *Pétrarque*, d'Arezzo près de Florence (1343). L'un des plus beaux génies des restaurateurs des lettres, fondateur de la langue italienne, poëte et philosophe.

[e] *Torquato Tasso.* Voyez la page 176, note [a].

[f] Cet usage du pronom se rapportant à un substantif qui suit, donne un tour énergique à la phrase.

[g] *Le Dante Alighieri*, de Florence, poëte italien (1310), l'un des restaurateurs de la philosophie et des belles-lettres en Italie.

l'enfer ; et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

L'Italie, au temps de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi bien que poëte, il souffle la flamme des actions parmi les morts ; et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

Les souvenirs de la terre les poursuivent encore ; leurs passions sans but *s'acharnent à leur cœur*[1] ; elles s'agitent sur le passé, qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir.

On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poëte lui-même s'informe de sa patrie ; et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

Tout à ses yeux se revêt du costume de Florence. Les morts antiques qu'il évoque, semblent renaître aussi Toscans que lui ; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

À sa voix, tout sur la terre se change en poésie ; les objets, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe de nouvelles divinités ; mais cette mythologie de l'imagination s'anéantit, comme le paganisme, à l'aspect du paradis, de cet océan de lumières, étincelant de rayons et d'étoiles, de vertus et d'amour.

Les magiques paroles de notre plus grand poëte sont le prisme de l'univers : toutes ses merveilles s'y réfléchissent, s'y divisent, s'y recomposent ; les sons imitent les couleurs, les couleurs se fondent en harmonie ; la rime, sonore ou bizarre, rapide ou prolongée, est inspirée par cette divination poétique, beauté suprême de l'art, triomphe du génie, qui découvre dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

Le Dante espérait de son poëme la fin de son exil : il comptait sur la renommée pour médiateur, mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent

la vie passagère de l'homme s'use dans les revers; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port, et le destin aux mille formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur.

Ainsi le Tasse infortuné, que vos hommages, Romains, devaient consoler de tant d'injustices, beau, sensible, chevaleresque, rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il chantait, s'approcha de ces murs, comme ses héros de Jérusalem, avec respect et reconnaissance. Mais la veille du jour choisi pour le couronner, la mort l'a réclamé pour sa terrible fête: le ciel est jaloux de la terre, et rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

Dans un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme le Dante, le poëte valeureux de l'indépendance italienne. Il ranima l'antiquité par ses veilles; et, loin que son imagination mît obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des siècles passés. Il éprouva que connaître sert beaucoup pour inventer; et son génie fut d'autant plus original, que, semblable aux forces éternelles, il sut être présent à tous les temps.

Notre air serein, notre climat riant, ont inspiré l'*Arioste*[a]. C'est l'arc-en-ciel qui parut après nos longues guerres: brillant et varié comme ce messager du beau temps, il semble se jouer familièrement avec la vie; et sa gaieté légère et douce est le sourire de la nature, et non pas l'ironie de l'homme.

Michel-Ange, Raphaël[b], *Pergolèse*[c], *Galilée*[d], et vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles contrées, bien que la nature ne pût vous offrir rien de plus beau que la vôtre, joignez aussi votre gloire à celle des poëtes! Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants

[a] *L'Arioste.* Voyez la page 176, note [b].

[b] *Michel-Ange* (prononcez *Mikel-Ange*) (1553) et *Raphaël* (1514), célèbres peintres italiens.

[c] *Pergolèse*, de Naples, musicien (1724).

[d] *Galilée*, né à Pise en 1564, mort en 1641, philosophe, mathématicien, astronome et restaurateur de la physique.

de ce soleil qui tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur, et semble tout promettre ou tout faire oublier.

Connaissez-vous cette terre, où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour? Avez-vous entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits? avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur et si doux? Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante?

Ailleurs, quand des calamités sociales affligent un pays, les peuples doivent s'y croire abandonnés par la Divinité: mais ici nous sentons toujours la protection du ciel; nous voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et qu'il a daigné le traiter comme une noble créature.

Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée; mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, une abondance de fleurs et de plantes inutiles qui, destinées à plaire, ne s'abaissent point à servir.

Les plaisirs délicats, soignés par la nature, sont goûtés par une nation digne de les sentir; les mets les plus simples lui suffisent; elle ne s'enivre point aux fontaines de vin que l'abondance lui prépare: elle aime son soleil, ses beaux-arts, ses monuments, sa contrée tout à la fois antique et printanière; les plaisirs raffinés d'une société brillante, les plaisirs grossiers d'un peuple avide, ne sont pas faits pour elle.

Ici, les sensations se confondent avec les idées; la vie se puise tout entière à la même source, et l'âme, comme l'air, occupe les confins de la terre et du ciel. Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce; s'il agite, elle calme; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères; si les hommes l'oppriment, la nature est là pour l'accueillir.

Ainsi, toujours elle répare, et sa main secourable guérit toutes les blessures. Ici l'on se console des peines même du cœur, en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant le secret de son amour: les revers passagers de notre vie

éphémère se perdent dans le sein fécond et majestueux de l'immortel univers.

Il est des peines cependant que notre ciel consolateur ne saurait effacer; mais dans quel séjour les regrets peuvent-ils porter à l'âme une impression plus douce et plus noble que dans ces lieux!

Ailleurs, les vivants trouvent à peine assez de place pour leurs rapides courses et leurs ardents désirs; ici, les ruines, les déserts, les palais inhabités, laissent aux ombres un vaste espace. Rome maintenant n'est-elle pas la patrie des tombeaux!

Le *Colisée*[a], les obélisques, toutes les merveilles qui, du fond de l'Égypte et de la Grèce, de l'extrémité des siècles, *depuis Romulus jusqu'à Léon X*[b], se sont réunies ici, comme si la grandeur attirait la grandeur, et qu'un même lieu dût renfermer tout ce que l'homme a pu mettre à l'abri du temps; toutes ces merveilles sont consacrées aux monuments funèbres. Notre indolente vie est à peine aperçue; le silence des vivants est un hommage pour les morts: ils durent, et nous passons.

Eux seuls sont honorés, eux seuls sont encore célèbres; nos destinées obscures relèvent l'éclat de nos ancêtres, notre existence actuelle ne laisse debout que le passé; *il ne se fait aucun bruit autour des souvenirs*[2]! Tous nos chefs-d'œuvre sont l'ouvrage de ceux qui ne sont plus; et le génie lui-même est compté parmi les illustres morts.

Peut-être un des charmes secrets de Rome est-il de réconcilier l'imagination avec le long sommeil. On s'y résigne pour soi; l'on en souffre moins pour ce qu'on aime. Les peuples du Midi se représentent la fin de la vie sous des couleurs moins sombres que les habitants du Nord. Le soleil, comme la gloire, réchauffe même la tombe.

Le froid et l'isolement du sépulcre sous ce beau ciel, à côté de tant d'urnes funéraires, poursuivent moins les

[a] *Colisée.* Nom d'un célèbre amphithéâtre de Rome, dont il subsiste encore de beaux restes, et que l'on appelait anciennement *le Colossée*, parce qu'il fut construit non loin de la statue colossale de Néron.

[b] C'est-à-dire pendant près de vingt-quatre siècles.

esprits effrayés. On se croit attendu par la foule des ombres; et, de notre ville solitaire à la ville souterraine, la transition semble assez douce.

Ainsi la pointe de la douleur est émoussée, non que le cœur soit *blasé*[3], non que l'âme soit aride; mais une harmonie plus parfaite, un air plus odoriférant, se mêlent à l'existence. On s'abandonne à la nature avec moins de crainte, à cette nature dont le Créateur a dit: Les lis ne travaillent ni ne filent; et cependant, quels vêtements des rois pourraient égaler la magnificence dont j'ai revêtu ces fleurs[a]!

Improvisation de Corinne, dans la campagne de Naples.

La lune se levait à l'horizon; mais les derniers rayons du jour rendaient encore sa lumière très-pâle. Du haut de la petite colline qui s'avance dans la mer et forme le cap Misène, on découvrait parfaitement le Vésuve, le golfe de Naples, les îles dont il est parsemé, et la campagne qui s'étend depuis Naples jusqu'à Gaëte; enfin, la contrée de l'univers où les volcans, l'histoire et la poésie, ont laissé le plus de traces.

La nature, la poésie et l'histoire rivalisent ici de grandeur; ici l'on peut embrasser d'un coup d'œil tous les temps et tous les prodiges.

J'aperçois le lac d'*Averne*[b], volcan éteint, dont les ondes inspiraient jadis la terreur: l'*Achéron*[c], le *Phlégéton*[d], qu'une flamme souterraine fait bouillonner, sont les fleuves de cet enfer visité par Énée.

Le feu, cette vie dévorante qui crée le monde et le consume, épouvantait d'autant plus que ses lois étaient moins connues. La nature jadis ne révélait ses secrets qu'à la poésie.

La ville de Cumes, l'antre de la Sibylle, le temple

[a] "De quoi vous inquiétez-vous? considérez comment croissent les lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent.

"Or je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux."—*Evangile selon Saint Matthieu.*

[b] Entrée des enfers, selon les poëtes anciens.

[c] *Achéron*, du grec ἄχος (*achos*) douleur, et ῥόος (*rhoos*) fleuve.

[d] *Phlégéton*, du grec φλεγέθω (*phlegethô*) je brûle.

d'Apollon, étaient sur cette hauteur. Voici le bois où fut cueilli le *rameau d'or*[a]. La terre de l'Énéide vous entoure ; et les fictions consacrées par le génie sont devenues des souvenirs dont on cherche encore les traces.

Un Triton a plongé dans ces flots le Troyen téméraire qui osa défier les divinités de la mer par ses chants[b] : ces rochers creux et sonores sont tels que Virgile les a décrits. L'imagination est fidèle, quand elle est toute-puissante. Le génie de l'homme est créateur, quand il sent la nature ; imitateur, quand il croit l'inventer.

Au milieu de ces masses terribles, vieux témoins de la création, l'on voit une montagne nouvelle que le volcan a fait naître. Ici la terre est orageuse comme la mer, et ne rentre pas comme elle paisiblement dans ses bornes. Le lourd élément, soulevé par les tremblements de l'abîme, creuse les vallées, élève des monts ; et ses vagues pétrifiées attestent les tempêtes qui déchirent son sein.

Si vous frappez sur ce sol, la voûte souterraine retentit : on dirait que le monde habité n'est plus qu'une surface prête à s'entr'ouvrir. La campagne de Naples est l'image des passions humaines : sulfureuse et féconde, ses dangers et ses plaisirs semblent naître de ces volcans enflammés qui donnent à l'air tant de charmes, et font gronder la foudre sous nos pas.

Pline étudiait la nature pour mieux admirer l'Italie ; il vantait son pays comme la plus belle des contrées, quand il ne pouvait plus l'honorer à d'autres titres. Cherchant la science, comme un guerrier les conquêtes, il partit de ce promontoire même pour observer le Vésuve à travers les flammes ; et ces flammes l'ont consumé[c].

Ô souvenir, noble puissance, ton empire est dans ces

[a] À son arrivée en Italie, Énée alla interroger la Sibylle de Cumes, qui lui enseigna le chemin des enfers, où il descendit, après avoir trouvé le rameau d'or qu'elle lui avait indiqué pour en faire présent à Proserpine.

[b] *Misène*, un des compagnons d'Énée ; il surpassait tous ceux de son temps dans l'art de sonner de la trompette. Ayant osé défier les divinités de la mer, un Triton le précipita dans les flots, où il périt.— *Voyez l'Enéide de Virgile*, vi. 162.

[c] Voyez la note [c], page 69, et la note [a], page 206.

lieux ! De siècle en siècle, bizarre destinée ! l'homme se plaint de ce qu'il a perdu. L'on dirait que les temps écoulés sont tous dépositaires à leur tour d'un bonheur qui n'est plus ; et tandis que la pensée s'enorgueillit de ses progrès, s'élance dans l'avenir, notre âme semble regretter une ancienne patrie dont le passé la rapproche.

Les Romains dont nous envions la splendeur, n'enviaient-ils pas la simplicité mâle de leurs ancêtres ? Jadis ils méprisaient cette contrée voluptueuse ; et ses délices ne domptèrent que leurs ennemis. Voyez dans le lointain Capoue : elle a vaincu le guerrier dont l'âme inflexible résista plus longtemps à Rome que l'univers[a].

Les Romains, à leur tour, habitèrent ces lieux : quand la force de l'âme servait seulement à mieux sentir la honte et la douleur, ils s'amollirent sans remords. À *Baies*[b], on les a vus conquérir sur la mer un rivage pour leurs palais. Les monts furent creusés pour en arracher des colonnes ; et les maîtres du monde, esclaves à leur tour, asservirent la nature pour se consoler d'être asservis.

Cicéron a perdu la vie près du promontoire de Gaëte, qui s'offre à nos regards. Les *triumvirs*[c], sans respect pour la postérité, la dépouillèrent des pensées que ce grand homme aurait conçues. Le crime des triumvirs dure encore ; c'est contre nous encore que leur forfait est commis.

Cicéron succomba sous le poignard des tyrans. *Scipion*[d], plus malheureux, fut banni par son pays encore libre : il termina ses jours non loin de cette rive ; et les ruines de son tombeau sont appelées la *Tour de la patrie :* touchante allusion au souvenir dont sa grande âme fut occupée !

Marius[e] s'est réfugié dans ces marais de Minturnes, près

[a] *Annibal*, général carthaginois, après la bataille de Cannes qu'il gagna sur les Romains alla passer l'hiver à Capoue : ses troupes s'y amollirent dans les délices et dans le repos (216 avant l'ère vulg.).

[b] *Baies*, ville maritime de Campanie. Une situation délicieuse, des bains somptueux, des eaux minérales y avaient réuni tout ce que Rome avait de citoyens riches et voluptueux.

[c] *Octave, Lépide* et *Antoine*. Voyez l'*Histoire romaine.*

[d] *Scipion l'Africain*, vainqueur d'Annibal à Zama (202 av. J.-C.).

[e] *Marius*, célèbre général romain, poursuivi par les émissaires de Sylla se trouva réduit à se cacher dans les marais de Minturnes.

de la demeure de Scipion. Ainsi, dans tous les temps, les nations ont persécuté leurs grands hommes : mais ils sont consolés par l'apothéose ; et le ciel, où les Romains croyaient commander encore, reçoit parmi ses étoiles Romulus, Numa, César : astres nouveaux, qui confondent à nos regards les rayons de la gloire et la lumière céleste.

Ce n'est pas assez des malheurs ; la trace de tous les crimes est ici. Voyez, à l'extrémité du golfe, l'île de Caprée, où la vieillesse a désarmé *Tibère*[a], où cette âme à la fois cruelle et voluptueuse, violente et fatiguée, s'ennuya même du crime, et voulut se plonger dans les plaisirs les plus bas, comme si la tyrannie ne l'avait pas encore assez dégradée.

Le tombeau d'*Agrippine*[b] est sur ces bords, en face de l'île de Caprée ; il ne fut élevé qu'après la mort de Néron : l'assassin de sa mère proscrivit aussi ses cendres. Il habita longtemps Baies, au milieu des souvenirs de son forfait. Quels monstres le hasard rassemble sous nos yeux ! Tibère et Néron se regardent.

Les îles que les volcans ont fait sortir de la mer servirent, presque en naissant, aux crimes du vieux monde : les malheureux relégués sur ces rochers solitaires, au milieu des flots, contemplaient de loin leur patrie, tâchaient de respirer ses parfums dans les airs ; et quelquefois, après un long exil, un arrêt de mort leur apprenait que leurs ennemis du moins ne les avaient pas oubliés.

Ô terre ! toute baignée de sang et de larmes, tu n'as jamais cessé de produire et des fruits et des fleurs ! es-tu donc sans pitié pour l'homme ? et sa poussière retourne-t-elle dans ton sein maternel sans le faire tressaillir ?

Quelques souvenirs du cœur, quelques noms de femmes, réclament aussi vos pleurs. C'est à Misène, dans le lieu même où nous sommes, que la veuve de Pompée, Cornélie, conserva jusqu'à la mort son noble deuil. *Agrippine*[c]

[a] *Tibère*, second empereur romain.

[b] *Agrippine* (Julie), épouse de Domitius Ænobarbus et mère de Néron.

[c] *Agrippine*, fille de M. Agrippa et petite-fille d'Auguste, épouse de

pleura longtemps Germanicus sur ces bords: un jour, le même assassin qui lui ravit son époux la trouva digne de le suivre. L'île de Nisida fut témoin des adieux de Brutus et de *Porcie*[a].

Ainsi, les femmes amies des héros ont vu périr l'objet qu'elles avaient adoré. C'est en vain que pendant longtemps elles suivirent ses traces; un jour vint qu'il fallut le quitter. Porcie se donne la mort; Cornélie presse contre son sein l'urne sacrée qui ne répond plus à ses cris; Agrippine, pendant plusieurs années, irrite en vain le meurtrier de son époux: et ces créatures infortunées, errant comme des ombres sur les plages dévastées du fleuve éternel, soupirent pour aborder à l'autre rive; dans leur longue solitude, elles interrogent le silence, et demandent à la nature entière, à ce ciel étoilé, comme à cette mer profonde, un son d'une voix chérie, un accent qu'elles n'entendront plus.

Amour, suprême puissance du cœur, mystérieux enthousiasme qui renferme en lui-même la poésie, l'héroïsme et la religion! Qu'arrive-t-il quand la destinée nous sépare de celui qui avait le secret de notre âme, et nous avait donné la vie du cœur, la vie céleste? Qu'arrive-t-il quand l'absence ou la mort isolent une femme sur la terre? Elle languit, elle tombe. Combien de fois ces rochers qui nous entourent, n'ont-ils pas offert leur froid soutien à ces veuves délaissées, qui s'appuyaient jadis sur le sein d'un ami, sur le bras d'un héros!

Devant vous est Sorrente; là, demeurait la sœur du Tasse, quand il vint en pèlerin demander à cette obscure amie un asile contre l'injustice des princes: ses longues douleurs avaient presque égaré sa raison; il ne lui restait plus que du génie: il ne lui restait que la connaissance des choses divines; toutes les images de la terre étaient troublées. Ainsi le talent, épouvanté du désert qui l'environne, parcourt l'univers sans trouver rien qui lui ressemble. La

Germanicus, qui fut empoisonné par Pison à l'instigation de Tibère. Elle laissa neuf enfants, dont deux sont devenus célèbres, Caligula empereur, et Agrippine, mère de Néron.

[a] *Porcie*, fille de Caton d'Utique et femme de Brutus.

nature pour lui n'a plus d'écho; et le vulgaire prend pour de la folie ce malaise d'une âme qui ne respire pas dans ce monde assez d'air, assez d'enthousiasme, assez d'espoir.

La fatalité, (continua Corinne, avec une émotion toujours croissante,) la fatalité ne poursuit-elle pas les âmes exaltées, les poëtes dont l'imagination tient à la puissance d'aimer et de souffrir? Ils sont les bannis d'une autre région; et l'universelle bonté ne devait pas ordonner toute chose pour le petit nombre des élus ou des proscrits. Que voulaient dire les anciens, quand ils parlaient de la destinée avec tant de terreur? Que peut-elle, cette destinée, sur les êtres vulgaires et paisibles? Ils suivent les saisons; ils parcourent docilement le cours habituel de la vie. Mais la prêtresse qui rendait les oracles se sentait agitée par une puissance cruelle. Je ne sais quelle force involontaire précipite le génie dans le malheur: il entend le bruit des sphères que les organes mortels ne sont pas faits pour saisir; il pénètre des mystères du sentiment inconnus aux autres hommes, et son âme recèle un Dieu qu'elle ne peut contenir!

Sublime Créateur de cette belle nature, protége-nous! Nos élans sont sans force, nos espérances mensongères. Les passions exercent en nous une tyrannie tumultueuse, qui ne nous laisse ni liberté ni repos. Peut-être ce que nous ferons demain, décidera-t-il de notre sort; peut-être hier avons-nous dit un mot que rien ne peut racheter! . . .

Les Napolitains remarquaient avec étonnement la teinte sombre de la poésie de Corinne; ils admiraient l'harmonieuse beauté de son langage: néanmoins ils auraient souhaité que ses vers fussent inspirés par une disposition moins triste; car ils ne considéraient les beaux-arts, et, parmi les beaux-arts la poésie, que comme une manière de se distraire des peines de la vie, et non de creuser plus avant dans ses terribles secrets. Mais les Anglais, qui avaient entendu Corinne, étaient pénétrés d'admiration pour elle. Ils étaient ravis de voir ainsi les sentiments mélancoliques exprimés avec l'imagination italienne. Cette belle Corinne, dont les traits animés et le regard plein de vie étaient destinés à peindre le bonheur; cette fille du soleil, atteinte par des peines secrètes, ressemblait à ces fleurs encore fraîches et brillantes, mais qu'un point noir, causé par une piqûre mortelle, menace d'une fin prochaine.

MADAME DE STAËL. (*Voyez la page* 80.)

PIÈCES RELATIVES

À L'HISTOIRE DE FRANCE,

MISES EN ORDRE CHRONOLOGIQUE.

LES *GAULOIS*[a].

Écoutez ceux qui ont parlé du courage des Gaulois après l'avoir éprouvé, et de leur hospitalité, après avoir reposé sous leurs cabanes *d'argile*[1] colorée : ils vous les peindront vaillants, fiers, impétueux, avides de périls et d'adversaires. Des serments, des vœux solennels, les liaient au culte de la victoire, et leur devise était *vaincre ou mourir* ; ils trouvaient leurs plaisirs et leurs jeux dans le choc des batailles, et, quittant leurs casques au moment du combat, ils se couronnaient de fleurs.

Résister et braver était pour eux une si forte loi, qu'ils ne cédaient pas même à la fureur des éléments. Ils luttaient avec les courants rapides et les tourbillons de la tempête ; s'ils s'étaient couchés sur le rivage de la mer lorsque le grand flot approchait, ils dédaignaient de se lever pour l'éviter, et ils sortaient plutôt qu'ils ne fuyaient d'un édifice embrasé. Cette témérité que les étrangers ont appelée démence et forfanterie avait pourtant une cause noble et sublime, car ce n'était pas seulement pour paraître exempts d'effroi qu'ils agissaient ainsi, mais surtout afin de prouver qu'ils croyaient à l'immortalité de l'âme. Les Gaulois avaient une haute stature, que plus d'une fois mesura notre

[a] S'il en faut croire les recherches savantes de l'historien Bouquet (*Histoire des Gaulois*), on trouve, dès l'an 1580 avant J.-C., et au temps même de la fondation d'Athènes par l'Égyptien Cécrops, des notions plus ou moins exactes sur les habitants de la Gaule.—Anquetil, *Histoire de France.*

œil étonné sur les ossements retrouvés dans de vieux tombeaux écroulés sous le pas du voyageur et sous la charrue du colon; ces hommes belliqueux étaient toujours armés pour la guerre et la chasse; ils fuyaient la vie sédentaire et abandonnaient à des esclaves le soin des humbles moissons, qu'on remarquait à peine dans les vastes déserts de la Gaule, dont les eaux et les bois couvraient presque la surface. Sur les lisières des sombres forêts se montraient quelquefois des bêtes fauves d'une grandeur démesurée[a]; sur les bruyères des collines paissaient les *onagres*[b] et les coursiers sauvages; des arbres fruitiers ombrageaient les ruisseaux et les rivières; le chèvre-feuille et les lianes errantes courbaient des arches de fleurs sur ces ondes parfumées; les cygnes voguaient en grand nombre sur le lac périlleux, et des oiseaux aux longues ailes voltigeaient parmi les *glaïeuls*[2] et les roseaux. MARCHANGY.

MARCHANGY (*Louis-Antoine-François* de),
Né à Clamecy (Nièvre) le 28 août 1782, mort en 1825. Ses principaux ouvrages sont la *Gaule poétique* et *Tristan le voyageur*.

LES FORÊTS CONSACRÉES AU CULTE DES *DRUIDES*[c].

LES forêts, dont ils faisaient leurs temples, n'étaient éclairées que par des rayons vacillants et presque éteints, par des *reflets*[1] aussi pâles que les lueurs d'une lampe sépulcrale; les chênes, les sapins, les ormes, que n'avaient jamais atteints la foudre ni la cognée, étendaient leurs branches touffues sur le sanctuaire, que remplissaient les simulacres des dieux, représentés par des pierres brutes et des troncs grossièrement façonnés. L'eau du ciel, filtrée à travers cent étages de rameaux, traçait d'humides couleurs

[a] Ces animaux gigantesques étaient d'énormes buffles sauvages appelés *urochs*. Il en existait encore du temps de Charlemagne, qui aimait cette chasse périlleuse.

[b] *Onagres*. Anes sauvages.

[c] Prêtres gaulois. *Druide*, du grec δρῦς (*drus*), chêne, arbre sous lequel les druides célébraient leurs mystères.

sur ces images livides que la mousse et les lichens rongeaient comme une lèpre affreuse.

C'est là que les druides, vêtus de la robe blanche des Platon et des Pythagore, armés de *faucilles*[2] d'or et portant un sceptre surmonté du croissant des prêtres de l'antique *Héliopolis*[a]; c'est là que ces terribles *semnothées*[b], le front ceint de feuilles de chêne, et de bandeaux étoilés, emblème de l'apothéose, viennent chercher avec des cérémonies mystérieuses le *gui*[3] sacré, que nos ancêtres appelèrent longtemps le rameau des spectres, l'épouvantail de la mort et le vainqueur des poisons.

C'est là qu'attentif à leur signal, le sacrificateur immole les captifs en l'honneur d'*Ésus et de Teutatès*[c], c'est là qu'il brûle au milieu de la nuit les figures d'osier renfermant des victimes humaines; le sang rougit tous les autels et arrose le sol sur lequel les racines tortueuses des vieux arbres représentent d'énormes serpents.

Le Gaulois, soumis par la terreur à ce culte formidable, craint de rencontrer les dieux qu'il vient adorer dans ces vastes solitudes; il y pénètre les bras chargés de chaînes comme un esclave, afin de s'humilier encore plus devant ces divinités; il s'avance en tremblant, il frémit au seul bruit de ses pas. Effrayé de ce silence menaçant, son cœur bat avec force, sa vue se trouble, une sueur froide coule de tous ses membres; s'il tombe, ses dieux lui défendent de se relever; il se traîne hors de l'enceinte, il rampe comme un reptile parmi les bruyères sanglantes et les ossements des victimes.

Souvent du milieu de ces forêts lugubres, où l'on n'entendit jamais ni le vol des oiseaux, ni le souffle des vents, de ces forêts muettes et dévorantes, où coulait sans murmure une onde infecte, sortaient tout à coup des hurlements affreux, des cris perçants, des voix inconnues, et

[a] *Héliopolis*. Ville fameuse de la Basse-Égypte, où était un temple consacré au soleil.

[b] Vieillards druides. *Semnothées*, du grec σεμνὸς (*semnos*) vénérable, et θεὸς (*theos*) dieu.

[c] *Esus*, *Teutatès*, dieux des Gaulois.

soudain à l'horreur du tumulte succédait l'horreur du silence.

D'autres fois, de ces solitudes impénétrables la nuit fuyait tout à coup, et sans se consumer, les arbres devenaient autant de flambeaux dont les lueurs laissaient apercevoir des dragons ailés, de hideux scorpions, des *cérastes impurs*[4] s'entrelacer, se suspendre aux rameaux éblouissants; des *larves*[5], des fantômes montraient leurs ombres sur un fond de lumière, comme des taches sur le soleil; mais bientôt tout s'éteignait, et une obscurité plus terrible ressaisissait la forêt mystérieuse[a].

DE MARCHANGY. *La Gaule poétique.* (*Voyez la page* 267.)

COMBAT DES ROMAINS CONTRE LES FRANCS.

APRÈS quelques jours de marche, nous entrâmes sur le sol marécageux des Bataves, qui n'est qu'une mince écorce de terre flottant sur un amas d'eau. Le pays, coupé par les bras du Rhin, baigné et souvent inondé par l'Océan, embarrassé par des forêts de pins et de bouleaux, nous présentait à chaque pas des difficultés insurmontables.

Épuisé par les travaux de la journée, je n'avais, durant la nuit, que quelques heures pour délasser mes membres fatigués. Souvent il m'arrivait, pendant ce court repos, d'oublier ma nouvelle fortune; et lorsqu'aux premières blancheurs de l'aube, les trompettes du camp venaient à sonner l'air de *Diane*[b], j'étais étonné d'ouvrir les yeux au milieu des bois. Il y avait pourtant un charme à ce réveil du guerrier échappé aux périls de la nuit. Je n'ai jamais entendu sans une certaine joie belliqueuse la fanfare du

[a] Ce fut dans la 43ième année de l'ère vulgaire qu'un décret du sénat romain, sous l'empire de Claude, ordonna l'abolition de la religion des druides dans les Gaules et dans la Grande-Bretagne, parce que ces prêtres ne cessaient de conspirer contre le gouvernement des Romains, et excitaient les peuples à rentrer dans leurs priviléges, et à se choisir des rois de leur nation.

[b] Aujourd'hui la *diane* se dit d'une batterie de tambour qui a lieu à la pointe du jour, pour éveiller les soldats ou les matelots.

clairon[1], répétée par l'écho des rochers, et les premiers hennissements des chevaux qui saluaient l'aurore. J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées, d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus ; le *centurion*[a] qui se promenait devant les faisceaux d'armes, en balançant son *cep de vigne*[2] ; la sentinelle immobile qui, pour résister au sommeil, tenait un doigt levé, dans l'attitude du silence ; le cavalier qui traversait le fleuve coloré des feux du matin ; le victimaire qui puisait l'eau du sacrifice, et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.

Plusieurs fois, pendant les longues nuits de l'automne, je me suis trouvé seul, placé en sentinelle, comme un simple soldat, aux avant-postes de l'armée. Tandis que je contemplais les feux réguliers des lignes romaines et les feux épars des hordes des Francs, tandis que, l'arc à demi tendu, je prêtais l'oreille au murmure de l'armée ennemie, au bruit de la mer et au cri des oiseaux sauvages qui volaient dans l'obscurité, je réfléchissais sur ma bizarre destinée. Je songeais que j'étais là, combattant pour des barbares, tyrans de la Grèce, contre d'autres barbares dont je n'avais reçu aucune injure. L'amour de la patrie se ranimait au fond de mon cœur ; l'Arcadie se montrait à moi dans tous ses charmes. Que de fois, durant les marches pénibles, sous les pluies et dans les fanges de la Batavie ; que de fois, à l'abri des huttes des bergers où nous passions la nuit ; que de fois, autour du feu que nous allumions pour nos veilles à la tête du camp ; que de fois, dis-je, avec de jeunes Grecs exilés comme moi, je me suis entretenu de mon cher pays ! Nous racontions les jeux de notre enfance, les aventures de notre jeunesse, les histoires de nos familles. Un Athénien vantait les arts et la politesse d'Athènes ; un Spartiate demandait la préférence pour Lacédémone ; un Macédonien mettait la phalange bien au-dessus de la légion, et ne pouvait souffrir que l'on comparât César à Alexandre. « C'est à ma patrie

[a] *Centurion*, officier romain qui commandait une division militaire appelée centurie. La marque de cette dignité était un cep de vigne.

que vous devez Homère," s'écriait un soldat de Smyrne, et à l'instant même il chantait ou le dénombrement des vaisseaux, ou le combat d'Ajax et d'Hector: ainsi les Athéniens, prisonniers à Syracuse, redisaient autrefois les vers d'Euripide, pour se consoler de leur captivité.

Mais lorsque, jetant les yeux autour de nous, nous apercevions les horizons noirs et plats de la Germanie, ce ciel sans lumière, qui semble vous écraser sous sa voûte abaissée, ce soleil impuissant qui ne peint les objets d'aucune couleur; quand nous venions à nous rappeler les paysages éclatants de la Grèce, la haute et riche bordure de leurs horizons, le parfum de nos orangers, la beauté de nos fleurs, l'azur velouté d'un ciel où se joue une lumière dorée, alors il nous prenait un désir si violent de revoir notre terre natale, que nous étions près d'abandonner les aigles. Il n'y avait qu'un Grec parmi nous qui blâmât ces sentiments, qui nous exhortât à remplir nos devoirs et à nous soumettre à notre destinée. Nous le prenions pour un lâche: quelque temps après il combattit et mourut en héros, et nous apprîmes qu'il était chrétien.

Les Francs avaient été surpris par *Constance*[a]: ils évitèrent d'abord le combat; mais aussitôt qu'ils eurent rassemblé leurs guerriers, ils vinrent audacieusement au-devant de nous, et nous offrirent la bataille sur le rivage de la mer. On passa la nuit à se préparer de part et d'autre; et le lendemain, au lever du jour, les armées se trouvèrent en présence. . . .

Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche,

[a] *Constance de Nysse*, général des armées romaines sous l'empereur Honorius. Ce général fut associé à l'empire vers l'an 420.

afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue *framée*[a], et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé *angon*[b], où s'enfoncent deux fers recourbés; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier; arme funeste, que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en *coin*[8], leur ordre accoutumé de bataille. Le formidable triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. À la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole: la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles, ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, *Pharamond*[c], conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie: à leurs casques

[a] *Framée*, arme nationale des Francs: c'était une javeline en fer étroit et tranchant.

[b] *Angon*. Demi-pique dont le fer, semblable à celui d'une lance, était accompagné de deux crocs acérés.

[c] *Pharamond*, chef des Francs dans le commencement du cinquième siècle. Les Francs, peuple de la Germanie, essayant de secouer le joug des Romains, firent, sous la conduite de *Pharamond*, diverses incursions dans la Gaule, vers l'an 420, époque où ce chef fut élu roi.

Les *Sicambres* étaient des peuples belliqueux de la Germanie. On confond souvent leur nom avec celui des Francs.

en forme de gueules ouvertes ombragées de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. *Clodion*[a], fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

Le soleil du matin, s'échappant des replis d'un nuage d'or, verse tout à coup sa lumière sur les bois, l'Océan et les armées. La terre paraît embrasée du feu des casques et des lances : les instruments guerriers sonnent l'air antique de Jules-César partant pour les Gaules. La rage s'empare de tous les cœurs, les yeux roulent du sang, la main frémit sur l'épée ; les chevaux *se cabrent*[1], creusent l'arène, secouent leur crinière, frappent de leur bouche écumante leur poitrine enflammée, ou lèvent vers le ciel leurs naseaux brûlants, pour respirer les sons belliqueux. Les Romains commencent le chant de *Probus*[b] :

"Quand nous aurons vaincu mille guerriers francs, combien ne vaincrons-nous pas de millions de Perses !"

Les Grecs répètent en chœur le *Pæan*[c], et les Gaulois l'hymne des druides.

Les Francs répondent à ces cantiques de mort : ils serrent leurs boucliers contre leur bouche, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher ; puis tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le *bardit*[d] à la louange de leurs héros :

"Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée !

"Nous avons lancé la francisque à deux tranchants ; la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes

[a] *Clodion*, surnommé le Chevelu, succéda à Pharamond vers l'an 428. Vaincu par *Aétius*, général romain, il effaça cette défaite par des victoires ; et, s'avançant du Rhin vers la Somme, s'empara de diverses places, jusqu'à Amiens, où il mourut en 448, laissant le trône à *Mérovée*, son deuxième fils.

[b] *Probus* (M. Aurelius Valerius), empereur romain, mort l'an 282 de J.-C.

[c] *Pæan*, du grec παιὰν (*paian*), chant guerrier.

[d] *Bardit* (on prononce le *t*), chant de guerre des anciens Germains.

poussaient des cris de joie: le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie: les vierges ont pleuré longtemps!

"Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée!

"Nos pères sont morts dans les batailles: tous les vautours en ont gémi; nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond! le bardit est achevé; les heures de la vie s'écoulent: nous sourirons quand il faudra mourir!"

Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence; et à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer.

Déjà les Francs sont à la portée du trait de nos troupes légères. Les deux armées s'arrêtent. Il se fait un profond silence: César, du milieu de la légion chrétienne, ordonne d'élever la cotte d'armes de pourpre, signal du combat; les archers tendent leurs arcs, les fantassins baissent leurs piques, les cavaliers tirent tous à la fois leurs épées, dont les éclairs se croisent dans les airs. Un cri s'élève du sein des légions: "Victoire à l'empereur!" Les barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement. La foudre éclate avec moins de rage sur les sommets de l'Apennin; l'Etna gronde avec moins de violence lorsqu'il verse au sein des mers des torrents de feu; l'Océan bat ses rivages avec moins de fracas, quand un tourbillon, descendu par l'ordre de l'Éternel, a déchaîné les cataractes de l'abîme.

Les Gaulois lancent les premiers leurs javelots contre les Francs, mettent l'épée à la main, et courent à l'ennemi: l'ennemi les reçoit avec intrépidité. Trois fois ils retournent à la charge; trois fois ils viennent se briser contre le vaste corps qui les repousse. Tel un grand vaisseau, voguant par un vent contraire, rejette de ses deux bords les vagues qui fuient et murmurent le long de ses flancs. Non moins braves et plus habiles que les Gaulois, les Grecs font pleuvoir sur les Sicambres une grêle de flèches; et, reculant

peu à peu sans rompre nos rangs, nous fatiguons les deux lignes du triangle de l'ennemi. Comme un taureau vainqueur dans cent pâturages, fier de sa corne mutilée et des cicatrices de sa large poitrine, supporte avec impatience la piqûre du *taon*[a], sous les ardeurs du midi, ainsi les Francs percés de nos dards deviennent furieux à ces blessures sans vengeance et sans gloire. Transportés d'une aveugle rage, ils brisent le trait dans leur sein, se roulent par terre, et se débattent dans les angoisses de la douleur.

La cavalerie romaine s'ébranle pour enfoncer les barbares. Clodion se précipite à sa rencontre. Le roi chevelu pressait une cavale stérile, moitié blanche, moitié noire, élevée parmi des troupeaux de rennes et de chevreuils, dans les *haras*[b] de Pharamond...Lorsque, pendant l'hiver, elle emportait son maître sur un char d'écorce sans essieu et sans roues, jamais ses pieds ne s'enfonçaient dans les frimas; et, plus légère que la feuille de bouleau roulée par le vent, elle effleurait à peine la cime des neiges nouvellement tombées.

Un combat violent s'engage entre les cavaliers, sur les deux ailes des armées.

Cependant la masse effrayante de l'infanterie des barbares vient toujours roulant vers les légions. Les légions s'ouvrent, changent leur front de bataille, attaquent à grands coups de piques les deux côtés du triangle de l'ennemi. Les *vélites*[b], les Grecs et les Gaulois, se portent sur le troisième côté. Les Francs sont assiégés comme une vaste forteresse. La mêlée s'échauffe; un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au-dessus des combattants; le sang coule comme les torrents grossis par les pluies de l'hiver, comme les flots de l'*Euripe*[c] dans le détroit de l'Eubée. Le Franc, fier de ses larges blessures, qui paraissent avec plus d'éclat sur la blancheur d'un corps demi-nu, est un spectre déchaîné du monument, et rugis-

[a] *Taon.* On prononce *ton*. [b] *Vélites*, corps d'infanterie romaine.

[c] *Euripe.* Détroit qui sépare l'Eubée de l'Attique et de la Béotie. Les courants de l'Euripe, qui se font sentir plusieurs fois dans la journée, sont si violents, que les anciens géographes les prenaient pour de véritables marées. Aujourd'hui, *Egripo*.

sant au milieu des morts. Au brillant éclat des armes a succédé la sombre couleur de la poussière, des sueurs et du carnage. L'haleine enflammée de cent mille combattants, le souffle épais des chevaux, la vapeur des sueurs et du sang, forment sur le champ de bataille une espèce de météore que traverse de temps en temps la lueur d'un glaive, comme le trait brillant du foudre dans la livide clarté d'un orage. Au milieu des cris, des insultes, des menaces, du bruit des épées, des coups de javelots, du sifflement des flèches et des dards, du gémissement des machines de guerre, on n'entend plus la voix des chefs.

Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs, qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière, surnommée l'Oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttaient de sang, et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. . . .

Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume; il s'avance vers le fils de Pharamond, il lui crie d'un ton ironique:

"Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Teutatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse."

"Qui es-tu?" répondit Mérovée avec un sourire amer; "es-tu de race noble et antique? Esclave romain, ne crains-tu point ma framée?'

"Je ne crains qu'une chose," repartit le Gaulois frémissant de courroux, "c'est que le ciel tombe sur ma tête."

"Cède-moi la terre," dit l'orgueilleux Sicambre.

"La terre que je te céderai," s'écria le Gaulois, "tu la garderas éternellement."

À ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance

du char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes, et se présente au Gaulois qui venait à lui.

Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond, l'épée à la main, sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée, à son tour, lance son angon, qui par ses deux fers recourbés s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant, le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre, et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée d'un bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage . . . son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

À ce spectacle, les Gaulois poussent un cri de douleur. Leur chef était le dernier descendant de ce *Vercingétorix*[a] qui balança si longtemps la fortune de Jules. Il semblait que par cette mort l'empire des Gaules, en échappant aux Romains, passait aux Francs. Ceux-ci, pleins de joie, entourent Mérovée, l'élèvent sur un bouclier, et le proclament roi avec ses pères, comme le plus brave des Sicambres. L'épouvante commence à s'emparer des légions. Constance, qui, du milieu du corps de réserve, suivait de l'œil le mouvement des troupes, aperçoit le découragement des cohortes. Il se tourne vers la légion chrétienne: "Braves soldats, la fortune de Rome est entre vos mains. Marchons à l'ennemi. . . ." À l'approche des soldats du Christ, les barbares serrent leurs rangs; les Romains se rallient. . . . Le combat recommence de toutes parts. La légion chrétienne ouvre une large brèche dans les rangs des barbares; la clarté du jour pénètre au fond de cette forteresse vivante. Romains, Grecs et Gaulois, nous en-

[a] *Vercingétorix*, célèbre général gaulois, fut choisi pour chef suprême de la ligue formée contre César dans les Gaules l'an 53 av. J.-C.

trons tous dans l'enceinte des Francs rompus. Aux attaques d'une armée disciplinée succèdent des combats à la manière des héros d'Ilion. Mille groupes de guerriers se heurtent, se choquent, se pressent, se repoussent; partout règnent la douleur, le désespoir, la fuite. Filles des Francs, c'est en vain que vous préparez le baume pour des plaies que vous ne pourrez guérir! L'un est frappé au cœur du fer d'une javeline, et sent s'échapper de ce cœur les images chères et sacrées de la patrie; l'autre a les deux bras brisés du coup d'une massue, et ne pressera plus sur son sein le fils qu'une épouse porte encore à la mamelle; celui-ci regrette son palais, celui-là sa chaumière; le premier ses plaisirs, le second ses douleurs: car l'homme s'attache à la vie par ses misères autant que par ses prospérités. Les Sicambres, tous frappés par devant et couchés sur le dos, conservaient dans la mort un air si farouche, que le plus intrépide osait à peine les regarder. . . .

Cependant les bras fatigués portent des coups ralentis; les clameurs deviennent plus déchirantes et plus plaintives. Tantôt une grande partie des blessés, expirant à la fois, laisse régner un affreux silence; tantôt la voix de la douleur se ranime et monte en longs accents vers le ciel. On voit errer des chevaux sans maîtres, qui bondissent ou s'abattent sur des cadavres. Quelques machines de guerre abandonnées brûlent çà et là comme les torches de ces immenses funérailles.

La nuit vint couvrir de son obscurité ce théâtre des fureurs humaines. Les Francs, vaincus, mais toujours redoutables, se retirèrent dans l'enceinte de leurs chariots. Cette nuit, si nécessaire à notre repos, ne fut pour nous qu'une nuit d'alarmes: à chaque instant nous craignions d'être attaqués. Les barbares jetaient des cris qui ressemblaient aux hurlements des bêtes féroces; ils pleuraient les braves qu'ils avaient perdus, et se préparaient eux-mêmes à mourir. Nous n'osions ni quitter nos armes ni allumer des feux. Les soldats romains frémissaient, se cherchaient dans les ténèbres; ils s'appelaient, ils se demandaient un peu de pain ou d'eau, ils pansaient leurs

blessures avec leurs vêtements déchirés. Les sentinelles se répondaient en se renvoyant de l'une à l'autre le cri des veilles. . . .

L'aurore nous découvrit un spectacle qui surpassait en horreur tout ce que nous avions vu jusqu'alors.

Les Francs, pendant la nuit, avaient coupé les têtes des cadavres romains, et les avaient plantées sur des piques devant leur camp, le visage tourné vers nous. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux et de boucliers brisés, s'élevait au milieu du camp. Le vieux Pharamond, roulant des yeux terribles, et livrant au souffle du matin sa longue chevelure blanche, était assis au haut du bûcher. Au bas, paraissaient Clodion et Mérovée: ils tenaient à la main, en guise de torches, l'*hast*[6] enflammé de deux piques rompues, prêts à mettre le feu au trône funèbre de leur père, si les Romains parvenaient à forcer le retranchement des chariots.

Nous restons muets d'étonnement et de douleur. Les vainqueurs semblent vaincus par tant de barbarie et tant de magnanimité. Les larmes coulent de nos yeux, à la vue des têtes sanglantes de nos compagnons d'armes: chacun se rappelle que ces bouches muettes et décolorées prononçaient encore la veille les paroles de l'amitié. Bientôt, à ce mouvement de regret succède la soif de la vengeance. On n'attend point le signal de l'assaut; rien ne peut résister à la fureur du soldat; les chariots sont brisés; le camp est ouvert: on s'y précipite. . . .

C'en était fait des peuples de Pharamond, si le Ciel, qui leur garde peut-être de grandes destinées, n'eût sauvé le reste de ses guerriers. Un vent impétueux se lève entre le nord et le couchant; les flots s'avancent sur les grèves; on voit venir, écumante et limoneuse, une de ces marées de l'équinoxe, qui, dans ces climats, semblent jeter l'Océan tout entier hors de son lit. La mer, comme un puissant allié des barbares, entre dans le camp des Francs, pour en chasser les Romains. . . .

CHÂTEAUBRIAND. *Les Martyrs.* (*Voyez la page* 63.)

ATTILA[a].

Enfin il paraît, ce terrible Attila, au milieu des flammes qui ont consumé la ville d'*Aquilée*[b]; il s'assied sur les ruines des palais qu'il vient de renverser, et semble à lui seul chargé d'accomplir en un jour l'œuvre des siècles. Il a comme une sorte de superstition envers lui-même, il est l'objet de son culte; il croit en lui, il se regarde comme l'instrument des décrets du Ciel, et cette conviction mêle un certain système d'équité à ses crimes. Il reproche à ses ennemis leurs fautes, comme s'il n'en avait pas commis plus qu'eux tous; il est féroce, et néanmoins c'est un barbare généreux; il est despote, et se montre pourtant fidèle à sa promesse[c]; enfin, au milieu des richesses du monde, il vit comme un soldat, et ne demande à la terre que la jouissance de la conquérir. Attila remplit les fonctions de juge...il prononce sur les délits portés à son tribunal d'après un instinct naturel, qui va plus au fond des actions que les lois abstraites dont les décisions sont les mêmes pour tous les cas. Il condamne son ami coupable de parjure, l'embrasse en pleurant, mais ordonne qu'à l'instant il soit déchiré par des chevaux[d]. L'idée d'une nécessité inflexible le dirige, et sa propre volonté lui paraît à lui-

[a] *Attila*, roi des Huns, surnommé le *Fléau de Dieu*, mort en 453. Après avoir ravagé l'Orient, traversé la Pannonie et la Germanie, il entra dans la Gaule, en 451, à la tête d'une armée formidable. Vainqueur plusieurs fois, il fut enfin complètement défait, dans les plaines de Châlons, par les armées combinées d'*Aétius*, de *Mérovée* et de *Théodoric*. *Attila*, quoique vaincu. aspirait à de nouvelles conquêtes; il passa en Italie, y exerça d'horribles ravages, et, de retour dans la Pannonie, il y mourut au sein des plaisirs.

[b] *Aquilée*, ville de la haute Italie, dont la richesse lui valut le surnom de *Roma secunda* (seconde Rome). Après la destruction de leur ville par Attila, les habitants se réfugièrent dans des îlots de l'Adriatique, où ils fondèrent la célèbre *Venise*.

Aquilée porte aujourd'hui le nom d'*Aglar*, mais elle est de peu d'importance, et n'a que 1500 habitants, qui s'adonnent à la pêche.

[c] *Attila* s'est montré très-rigoureux observateur de la probité politique et de la foi jurée, dans toutes ses relations avec Rome.

[d] M. *Charles Nodier* cite, dans ses *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, un trait de *Saint-Just*, peut-être imité de celui d'Attila. A l'époque où ce membre du comité du salut public parcourait les lignes de l'armée commandée par le général *Pichegru*, en Alsace, il surprit un

même une nécessité. Les mouvements de son âme ont une sorte de rapidité et de décision, qui exclut toute nuance ; il semble que cette âme se porte, comme une force physique, irrésistiblement et tout entière dans la direction qu'elle suit. Enfin on amène devant son tribunal un fratricide ; et, comme il a tué son frère, il se trouble et refuse de juger le criminel. Attila, malgré tous ses forfaits, se croit chargé d'accomplir la justice divine sur la terre, et, prêt à condamner un homme pour un attentat pareil à celui dont sa propre vie a été souillée, quelque chose qui tient du remords le saisit au fond de l'âme.

MADAME DE STAËL. *De l'Allemagne.* (*Voyez la page* 80.)

CONVERSION DE CLOVIS AU CHRISTIANISME.

IL était nécessaire à *Chlovis*[a] d'être chrétien pour garder les Gaules, et aux chrétiens des Gaules, que Chlovis le devînt, pour les préserver.

Chlotilde[b] y travaillait avec zèle. Elle en avait eu l'espérance avant de quitter la Bourgogne ; mais le succès ne répondait qu'imparfaitement à cette espérance. Chlovis flottait indécis entre sa conviction encore incomplète, et le

officier au lit et sans vêtements, ce qui avait été défendu sous peine de mort. *Saint-Just* reconnaît dans cet officier son ami intime, il l'embrasse avec tendresse, et le fait fusiller devant lui.

[a] *Chlovis*, ou *Clovis* selon l'orthographe généralement adoptée, fils de *Childéric*, monta sur le trône des Francs en 481, à l'âge de quinze ans. Comme conquérant et premier roi chrétien, il est le véritable fondateur de la monarchie française. Il combattit *Siagrius*, général romain, en 485 ; les Allemands à Tolbiac en 496 ; *Gondebaud*, roi de Bourgogne, la même année ; les Armoricains ou Bretons, en 503 ; *Alaric*, roi des Visigoths, à Poitiers, en 507, etc. Il mourut à Paris en 511, et laissa quatre fils, *Thierry* (ou *Théodoric*), *Clodomir*, *Childebert* et *Clotaire*.

[b] *Clotilde*, fille de *Chilpéric*, roi de Bourgogne, était chrétienne, belle, spirituelle, bonne et pieuse ; c'était une princesse accomplie. *Gondebaud*, son oncle, ayant massacré Chilpéric et toute sa famille pour s'emparer de la couronne, elle vivait renfermée dans le palais de l'usurpateur ; mais le bruit de sa beauté étant parvenu jusqu'à Clovis, celui-ci la demanda en mariage à Gondebaud, qui n'osa la lui refuser ; et il l'épousa à Soissons en 493.

danger d'offenser les vieilles idolâtries des Francs. Les vérités du Christ se manifestaient à lui confusément et avec lenteur. Déjà incrédule aux idoles, *il tardait à devenir croyant au seul Dieu*[1]. La politique lui persuadait à la fois le christianisme, et l'en dissuadait.

Pendant qu'il doutait et délibérait, Chlotilde lui donnait un fils. La pieuse reine, profitant avec habileté de la joie du roi, exigea que l'enfant fût fait chrétien. Chlovis, déjà ébranlé, consentit. Il trouvait bon d'avoir cette occasion d'éprouver les dispositions de ses Francs. Le jeune prince eut donc le baptême. Mais, à quelques jours de là il mourut, et le roi, troublé, retourna en arrière et se repentit.

Chlotilde eut un second fils. Elle insista encore, et obtint encore pour lui le baptême. Mais voilà que l'enfant est tout à coup saisi du même mal que son frère. Chlovis éclate alors en reproches, s'imaginant que la colère de ses anciens dieux le poursuit. Chlotilde, deux fois malheureuse, est consternée et désespérée. Mère, elle pleure; chrétienne, elle prie. Avec elle, prient aussi ses chrétiens. Enfin, la mort est fléchie, et l'enfant guérit. Chlovis, encouragé, commence à croire au Dieu de Chlotilde.

D'autres événements survinrent. Sur le territoire enfermé entre le Danube, le Rhin et le Mein, deux peuples étaient établis, les Suèves et les Allemands[a]. L'exemple donné par les Francs, les Visigoths et les Bourguignons, les excitait à chercher à leur tour un meilleur établissement dans de plus heureuses contrées. Ayant uni leurs forces, ils marchent, et, rencontrant au passage, les *Ripuaires*[b], alliés des Francs, et enfants, comme eux, des anciens Sicambres, ils font effort pour les surmonter. Ceux-

[a] Les Allemands, ainsi que les Francs, naguère rivaux de gloire et de puissance, avaient ravagé les Gaules pendant deux siècles. Restés seuls dans leur ancienne patrie, ils se regardaient comme exclus d'un héritage qu'ils croyaient devoir être commun, et combattaient pour le recouvrer.

[b] Les Francs étaient divisés en tribus: celle des *Ripuaires* et celle des *Saliens*, qui avaient Clovis pour roi, étaient les plus considérables.

ci appellent les Francs, et Chlovis accourt. Il n'avait garde de leur refuser une protection dont il comptait leur faire comprendre et payer le prix.

On combattit à *Tolbiac*[a], auprès de Cologne. Sigebert, de la race de Chlovis, gouvernait ce pays avec le titre de roi. Ce fut lui qui commença l'attaque, tombant sur les Allemands avec une grande résolution. Mais il succomba. Ses troupes, rebutées, reculèrent, et, renversé lui-même et blessé, son fils ne le retira qu'à grand' peine de la mêlée[b]. Tout fut alors, chez les Francs, terreur et désordre. Chez les Allemands, l'ardeur et l'acharnement redoublaient. En un instant, Chlovis, pressé et environné, se vit dans un extrême péril; il allait perdre sa gloire. *Aurélian*[c], alors s'approchant: "Chlovis," dit-il, "te fieras-tu toujours à tes dieux?" "Non," reprit le roi; "ils sont vains. Je le connais bien à cette heure. Dieu des Chrétiens! sois-moi en aide; je me voue à toi." Et, disant ainsi, il s'élance. Le courage revient aux siens, et l'on ne fuit plus. L'ennemi s'étonne. Il poursuivait des troupes rompues, c'est lui maintenant que l'on va rompre et poursuivre; il était vainqueur, le voilà vaincu.

Le carnage fut grand; le roi des Allemands fut tué; la nation passa sous le joug, et paya tribut. . . .

Chlovis vint à Reims. Là, ayant fait assembler les Francs, il se préparait à leur expliquer sa résolution. Mais, prévenu par des acclamations unanimes: "Nous renonçons les dieux mortels," criait le peuple: "nous croirons *Remi*[d], et n'obéirons qu'au Dieu immortel."

On prépara la solennité du baptême. L'église de Saint-Martin fut parée avec une grande somptuosité. Trois

[a] *Tolbiac*, aujourd'hui *Zulpich* ou *Zulz*.

[b] Quelque temps après cette bataille, ce même fils (*Clodoric*), excité par les conseils de Clovis, assassina son père, et fut tué à son tour par des émissaires de Clovis, qui par ce double crime, se rendit maître de la tribu des Ripuaires.

[c] *Aurélian*, ministre de *Clovis*, était gaulois et chrétien; ce fut lui qui négocia son mariage avec Clotilde.

[d] *Saint-Remi*, ou *Rémy*, évêque de Reims, s'était concilié l'estime et l'amitié des Francs pendant la guerre de Soissons; ce fut lui surtout qui instruisit Clovis dans les vérités de la religion.

mille catéchumènes des Francs suivirent le roi au baptême, et, quand ce prince s'avança, vêtu de blanc, pour le recevoir: "Sicambre," lui dit saint-Remi, "humilie-toi et abaisse ta tête; brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé." LE COMTE DE PEYRONNET.

PEYRONNET (*Charles-Ignace*, comte de),

Né en 1775; auteur vivant. Élevé au comble des honneurs politiques sous Charles X, il a vu tout à coup s'écrouler l'édifice de sa grandeur (à la révolution de juillet 1830). Nous avons de M. de Peyronnet l'*Histoire des Francs*.

RÈGNE DE *CHARLEMAGNE*[a].

CHARLEMAGNE songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'État, qu'ils furent contrebalancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'Empire se maintint par la grandeur du chef: le prince était grand, l'homme l'était davantage. Les rois, ses enfants, furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir, et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'Empire. On voit, dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir; il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, les difficiles avec

[a] *Charlemagne*, roi de France et empereur d'Occident, mort en 814.

promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Ses affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense: il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses *capitulaires*[a] la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot: il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

MONTESQUIEU. *Esprit des Lois.*

MONTESQUIEU (*Charles de* SECONDAT, baron de), Président au parlement de Bordeaux; né en 1689, mort en 1755. Montesquieu avait trente ans lorsqu'il publia les *Lettres persanes,* satire pétillante d'esprit et pleine d'observations judicieuses et profondes. Sept ans plus tard, il fut reçu à l'Académie française, et publia son rapide et admirable tableau des *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, sujet usé qu'il sut rajeunir par des considérations politiques de la plus haute portée et par d'énergiques peintures. Parut ensuite l'immortel ouvrage de l'*Esprit des Lois*, l'œuvre de toute sa vie, et son véritable titre à la gloire. "Le genre humain," a-t-on dit, "avait perdu ses titres: Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus."

[a] *Capitulaires.* Constitutions sur les matières civiles, criminelles et ecclésiastiques faites par Charlemagne, Charles le Chauve, et par les autres rois de la seconde race. Elles étaient rédigées par chapitres.

PIERRE L'*ERMITE*[a].

La gloire de délivrer Jérusalem appartenait à un simple pèlerin, qui ne tenait sa mission que de son zèle, et n'avait d'autre puissance que la force de son caractère et de son génie. Quelques-uns donnent à Pierre l'Ermite une origine obscure, d'autres le font descendre d'une famille noble de Picardie; tous s'accordent à dire qu'il avait un extérieur ignoble et grossier. Né avec un esprit actif et inquiet, il chercha dans toutes les conditions de la vie un bonheur qu'il ne put trouver. L'étude des lettres, le métier des armes, le célibat, le mariage, l'état ecclésiastique, ne lui avaient rien offert qui pût remplir son cœur et satisfaire son âme ardente. Dégoûté du monde et des hommes, il se retira parmi les cénobites les plus austères. Le jeûne, la prière, la méditation, le silence de la solitude exaltèrent son imagination. Dans ses visions il entretenait un commerce habituel avec le ciel, et se croyait l'instrument de ses desseins, le dépositaire de ses volontés. Il avait la ferveur d'un apôtre, le courage d'un martyr. Son zèle ne connaissait point d'obstacles, et tout ce qu'il désirait lui semblait facile; lorsqu'il parlait, les passions dont il était agité, animaient ses gestes et ses paroles, et se communiquaient à ses auditeurs; rien ne résistait ni à la force de son éloquence, ni à la puissance de sa volonté. Tel fut l'homme extraordinaire qui donna le signal des croisades, et qui, sans fortune et sans renommée, par le seul ascendant des larmes et des prières, parvint à ébranler l'Occident pour le précipiter tout entier sur l'Asie.

Michaud. *Histoire des croisades.*

Michaud (*Joseph*),

Membre de l'Académie française, né en 1767, mort en 1839. Principaux ouvrages: *Histoire des croisades*, et *le Printemps d'un proscrit*, poëme.

[a] La première croisade fut prêchée par Pierre l'Ermite, et publiée par le pape Urbain II, en 1095, au concile de Clermont.

DÉPART DES CROISÉS APRÈS LE CONCILE DE *CLERMONT*[a].

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude, plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs *ferrés*[1]; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, etc. La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs: des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers...On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec le serf, le maître avec le serviteur. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin; partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Évangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes; plus loin, on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusques au-delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins et d'avance célébrant leurs conquêtes; de toutes parts retentissait le cri des croisés: *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine; et, ne pouvant

[a] CLERMONT-FERRAND. Aujourd'hui, chef-lieu du département du Puy-de-Dôme.

se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leur main l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine; ils étaient suivis de leurs humbles pénates; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits des oiseaux laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem.* Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

MICHAUD. *Histoire des croisades.* (*Voyez la page* 286.)

RÉCEPTION D'UN CHEVALIER AU DOUZIÈME SIÈCLE.

Le jeune homme, l'écuyer qui aspirait au titre de chevalier, était d'abord dépouillé de ses vêtements et mis au bain, symbole de purification. Au sortir du bain, on le revêtait d'une tunique blanche, symbole de pureté ; d'une robe rouge, symbole du sang qu'il était tenu de répandre pour le service de la foi ; d'une saie ou *justaucorps*[1] noir, symbole de la mort qui l'attendait, ainsi que tous les hommes.

Ainsi purifié et vêtu, le récipiendaire observait pendant vingt-quatre heures un jeûne rigoureux. Le soir venu, il entrait dans l'église et y passait la nuit en prières, quelquefois seul, quelquefois avec un prêtre et des parrains qui priaient avec lui.

Le lendemain, son premier acte était la confession ; après la confession, le prêtre lui donnait la communion ; après la communion, il assistait à une messe, et ordinairement à un sermon sur les devoirs des chevaliers, et de la vie nouvelle où il allait entrer. Le sermon fini, le récipiendaire s'avançait vers l'autel, l'épée de chevalier suspendue à son cou ; le prêtre la détachait, la bénissait, et la lui remettait au cou. Le récipiendaire allait alors s'agenouiller devant le seigneur qui devait l'armer chevalier : "À quel dessein," lui demandait le seigneur, "désirez-vous entrer dans l'ordre ? Si c'est pour être riche, pour vous reposer et être honoré sans faire honneur à la chevalerie, vous en êtes indigne, et seriez à l'ordre de chevalerie que vous recevriez, ce que le clerc *simoniaque*[a] est à la prélature." Et, sur la réponse du jeune homme, qui promettait de se bien acquitter des devoirs de chevalier, le seigneur lui accordait sa demande.

Alors s'approchaient les chevaliers, et quelquefois des dames, pour revêtir le récipiendaire de tout son nouvel équipement ; on lui mettait, 1° les éperons ; 2° le haubert ou la cotte de mailles ; 3° la cuirasse ; 4° les *brassards*[2] et les gantelets ; 5° enfin on lui ceignait l'épée.

Il était alors ce qu'on appelait *adoubé*, c'est-à-dire adopté,

[a] *Simoniaque*, qui commet des simonies. *Simonie*. Convention illicite par laquelle on donne ou on reçoit une récompense temporelle, une rétribution pécuniaire pour quelque chose de saint et de spirituel.

selon *Ducange*[a]. Le seigneur se levait, allait à lui, et lui donnait l'*accolade* ou *accolée* ou *colée*, trois coups du plat de son épée sur l'épaule ou sur la *nuque*[3], et quelquefois un coup de la paume de la main sur la joue, en disant : "Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint George, je te fais chevalier." Et il ajoutait quelquefois : "Sois preux, hardi et loyal."

Le jeune homme ainsi armé chevalier, on lui apportait son casque, on lui amenait un cheval ; il sautait dessus, ordinairement sans le secours des étriers, et caracolait en brandissant sa lance et faisant flamboyer son épée. Il sortait enfin de l'église, et allait caracoler sur la place, au pied du château, devant le peuple, avide de prendre sa part du spectacle.

GUIZOT. *Histoire de la civilisation en France.*

GUIZOT (*François-Pierre-Guillaume*),

Né à Nîmes, en 1787. Auteur vivant. Dès 1811, il publia ses *Annales de l'éducation* et travailla à la rédaction de plusieurs journaux. En 1812, il fut nommé professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres, et au retour des Bourbons, il remplit successivement les charges de secrétaire-général du département de la justice et de conseiller d'État. Élu membre de la chambre des députés en 1830, M. Guizot prit une part active aux événements de la révolution qui renversa le trône de Charles X. Sous le règne de Louis-Philippe Ier, il devint à différentes époques ministre de l'instruction publique, de l'intérieur et des affaires étrangères. Déchu de ces hautes dignités par la révolution de février 1848, M. Guizot se réfugia en Angleterre jusqu'en 1850.

Une foule d'excellents ouvrages sont sortis de la plume féconde de M. Guizot ; les principaux sont : *Dictionnaire des Synonymes français ; Vie de Corneille et de Shakespeare ;* une *traduction de Gibbon ; Essais sur l'histoire de France ; Histoire de la civilisation européenne ; Histoire de la civilisation en France ; Histoire de la révolution d'Angleterre, depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'à la restauration de Charles II ; Introduction à la vie de Washington,* etc. ; et, tout récemment (en 1849), *De la démocratie en France,* écrit d'une haute importance à l'époque actuelle.

M. Guizot est protestant. Il est en outre membre de l'Académie française et un de nos premiers orateurs.

[a] *Ducange* (Charles Dufresne). Historien et glossateur célèbre, né en 1610, mort en 1688.

BATAILLE DE BOUVINES.

Jean *Sans-Terre*, menacé dans sa couronne d'Angleterre par *Philippe-Auguste* et par ses propres sujets, se ligua contre le roi de France avec *Othon IV*, empereur d'Allemagne, et les comtes de Flandre et de Boulogne. Les armées se rencontrèrent à *Bouvines*, village du département du Nord à deux lieues et demie de Lille, le 27 juillet 1214. Les Français terrassèrent cette ligue européenne, et fondèrent en cette journée le premier monument de leur gloire nationale.

La bataille se donna le 27 juillet, un des jours les plus chauds de l'année, sous un soleil ardent, et dura depuis midi jusqu'à la nuit. Le roi, qui avait marché toute la matinée, ne comptait pas combattre dans ce jour. Il avait pris la résolution de faire reposer ses troupes harassées, et lui-même jouissait d'un peu de fraîcheur au pied d'un frêne, lorsqu'on vint l'avertir que les ennemis paraissaient. Il entendait déjà, dans les postes avancés, le *cliquetis*[1] des armes. Aussitôt il reprend les siennes, fait une courte prière dans une chapelle qui se trouvait près de lui; et, comme il soupçonnait des traîtres dans son camp, il imagine de les lier par une espèce de serment qu'ils auraient honte de rompre. Ce monarque fait poser son sceptre et sa couronne sur un autel portatif, à la vue de son armée; puis élevant la voix: "Seigneurs français," dit-il, "et vous, valeureux soldats, qui êtes prêts à exposer votre vie pour la défense de cette couronne, si vous jugez qu'il y ait quelqu'un parmi vous qui en soit plus digne que moi, je la lui cède volontiers, pourvu que vous vous disposiez à la conserver entière, et à ne la pas laisser démembrer par ces excommuniés." "*Vive Philippe! vive le roi Auguste!*" s'écrie toute l'armée; "qu'il règne, et que la couronne lui reste à jamais! nous la lui conserverons aux dépens de nos vies." Le roi prend alors son casque, monte à cheval et vole à la tête de l'armée. Les prêtres entonnent les psaumes, les trompettes sonnent, et la charge commence.

L'ordre de bataille des confédérés était de porter tous

leurs efforts contre la personne du roi, persuadés que, lui tué ou fait prisonnier, leurs projets n'éprouveraient ni obstacles, ni retardement. Ainsi trois escadrons d'élite devaient l'attaquer directement, pendant que, de chaque côté, un autre de même force tiendrait en échec ceux qui voudraient venir à son secours.

L'Empereur commandait ces trois escadrons ; il marchait précédé d'un chariot qui portait l'aigle d'or sur un *pal*[2] de même métal. Othon fond impétueusement sur la troupe royale. Le choc est soutenu avec fermeté ; mais le nombre l'emporte. Philippe est renversé, et foulé aux pieds des chevaux. En vain le chevalier qui portait l'étendard auprès de lui, le haussait et le baissait pour avertir du danger où se trouvait le roi, et appeler du secours ; serrés de trop près eux-mêmes par les escadrons qu'on leur avait opposés, les plus voisins du roi se soutenaient à peine, loin de pouvoir courir à son aide. Cependant ils font un effort commun, repoussent les assaillants, et attaquent à leur tour : Philippe est remonté ; il tombe comme la foudre sur ses ennemis, le chariot impérial est renversé, l'aigle enlevée. Othon, trois fois démonté, saisi au corps par un chevalier français, et délivré par les siens, prend un des premiers la fuite. Les comtes de Flandre et de Boulogne, qui avaient le plus grand intérêt à ne pas tomber entre les mains du roi, entretinrent longtemps le combat, mais furent enfin faits prisonniers et présentés au roi. Après de durs reproches, il les fit charger de fers. Renaud fut enfermé dans un noir cachot, attaché à une grosse chaîne, qui lui permettait à peine d'en parcourir l'espace ; et Ferrand fut traîné à la suite du roi pour servir à son triomphe.

ANQUETIL.

ANQUETIL (*Louis-Pierre*),

Littérateur et historien distingué ; né à Paris en 1723, et mort en 1808. Entr'autres ouvrages historiques, ceux qui ont le plus contribué à sa réputation sont le *Précis d'histoire universelle*, et l'*Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'à la mort de Louis XVI*.

LES VÊPRES SICILIENNES.

Les Français étaient maîtres de *Palerme*, capitale de la Sicile. *Charles, comte d'Anjou*, frère de *Louis IX*, avait été, en 1263, investi du royaume de Naples et de Sicile. Les Siciliens, irrités de sa cruauté et des vexations qu'ils éprouvaient de la part des Français, se soulevèrent spontanément, et en firent un massacre général.

Le lendemain de Pâques, lundi 30 mars 1282, les Palermitains, selon leur usage, se mirent en route pour entendre vêpres à l'église de Montréal, à trois milles de leur ville. C'était leur promenade ordinaire les jours de fête, et les hommes et les femmes couvraient le chemin qui conduit à cette église. Les Français établis à Palerme, et le vicaire royal lui-même, prenaient part à la fête et à la procession. Celui-ci cependant avait fait publier qu'il défendait aux Siciliens de porter des armes pour s'exercer à les manier, selon l'ancien usage, dans ces jours consacrés au repos. Les Palermitains étaient dispersés dans la prairie, cueillant des fleurs, et saluant par leurs cris de joie le retour du printemps, lorsqu'une jeune vierge, non moins distinguée par sa beauté que par sa naissance, s'acheminait vers le temple, accompagnée de l'époux auquel elle était promise, de ses parents et de ses frères. Un Français, nommé Drouet, s'avança insolemment vers elle; et, sous prétexte de s'assurer si elle ne portait pas des armes cachées sous ses habits, il la fouilla de la manière la plus indécente. La jeune femme tomba évanouie entre les bras de son époux; mais un cri de fureur s'élevait autour d'elle: "Qu'ils meurent! qu'ils meurent, les Français!" Et Drouet, percé de sa propre épée, fut la première victime de la rage populaire. De tous les Français qui assistaient à la fête, pas un seul n'échappa: quoique les Siciliens fussent encore désarmés, ils en égorgèrent deux cents dans la campagne, tandis que les cloches de l'église de Montréal sonnaient le service des vêpres. Les Palermitains rentrèrent dans la ville, répétant toujours le même cri: "Qu'ils meurent, les Français!" Et ils recommencèrent le carnage. Hommes, femmes, enfants,

tout ce qui appartenait à cette nation détestée, fut mis à mort. Quatre mille personnes périrent dans cette première nuit......Les habitants de Bicaro, et ensuite ceux de Corileone, se joignirent à ceux de Palerme, en scellant leur alliance du sang des Français qu'ils trouvèrent chez eux, tandis que ceux de Catalasino, gouvernés par le respectable Guillaume des Porcelets, qui n'avait pas méconnu l'humanité ou la justice, renvoyèrent avec honneur, de l'autre côté du phare, cet homme vertueux et toute sa famille.

SIMONDE DE SISMONDI. *Histoire des républiques italiennes du moyen-âge.*

SISMONDI (*Jean-Charles-Léonard* SIMONDE DE),

Né à Genève en 1773, mort en 1842. Parmi ses ouvrages, on distingue les *Nouveaux éléments d'économie politique*, l'*Histoire des républiques italiennes*, et l'*Histoire des Français*, travail précieux où l'auteur présente une peinture fidèle et vraie des mœurs, des idées, des sentiments du peuple français, se manifestant par ses actes. Cette manière toute nouvelle de traiter l'histoire servira de modèle aux écrivains du siècle et de l'avenir.

JEANNE DE MONTFORT.

LA guerre s'étant déclarée en Bretagne, sous *Philippe VI de Valois*[a], entre le comte de Montfort et Charles de Blois, le roi d'Angleterre fit passer des troupes au comte de Montfort, et le roi de France envoya le duc de Normandie soutenir la cause de son neveu. Le comte de Montfort fut fait prisonnier dans cette guerre sanglante, et laissa à sa femme le commandement de ses troupes et le soin de le venger. Alors tout le poids de la guerre tomba sur elle. Elle se retira dans *Hennebon*[b]. Le comte de Blois mit le siége

[a] *Philippe VI de Valois* monta sur le trône en 1328, à la mort de son cousin *Charles-le-Bel.* Il mourut en 1350. C'est sous son règne, en 1346, que les Français perdirent la bataille de Crécy, dans laquelle périrent, selon quelques historiens, 30,000 hommes, et où, pour la première fois, les Anglais, commandés par Edouard III, firent usage de l'artillerie, ce qui leur assura la victoire.

[b] *Hennebon*, petite ville de Bretagne, dans le département du Morbihan.

devant cette place, persuadé que s'il parvenait à s'en emparer, la guerre serait bientôt terminée. Ce but et cette espérance donnaient une grande activité à ses efforts. La comtesse les repoussait avec la même ardeur. Elle avait accoutumé les femmes et les filles à être intrépides comme elle, à panser les blessés, et à porter des rafraîchissements aux combattants jusque sur la brèche.

À la bravoure du soldat, l'héroïne joignait le coup d'œil du capitaine. Un jour, pendant un assaut, elle remarque qu'une partie de ceux qui étaient préposés à la garde du camp ennemi l'ont abandonné, ou par curiosité, ou pour se joindre aux assaillants. Elle prend trois cents cavaliers, se met à leur tête, sort par une porte opposée à l'attaque, fond sur le camp, renverse tout, et y met le feu. Les clameurs de ceux qui sont surpris, leur fuite et les flammes qui s'élèvent, rappellent les troupes de l'assaut, et le font cesser. Après ce succès, elle reprend le chemin de la ville; mais elle est coupée par un corps supérieur. Sans se déconcerter, elle ordonne à sa troupe de se débander, et marque la réunion dans une ville voisine: quelques jours après, avec ses compagnons d'armes et d'autres qui s'y joignent, elle se présente devant les retranchements des assiégeants, les force, et est reçue en triomphe dans Hennebon. Le renfort qu'elle amène et sa présence renouvellent le courage des assiégés; mais aussi ils sont attaqués avec plus d'ardeur. Des machines plus fortes que celles qu'on avait employées jusqu'alors ébranlent les murailles; elles vont s'écrouler, les brèches s'élargissent, les habitants s'intimident. Cédant à la crainte d'être emportés d'assaut, ils demandent à capituler. La comtesse de Montfort remontre en vain qu'elle attend à chaque instant du secours: le peuple ne voit que le danger présent. Les assiégeants accordaient des conditions avantageuses; elles allaient être signées. Jeanne, livrée à la plus vive inquiétude, craignait, espérait, comptait tous les moments. Dans son impatience, elle monte sur la tour la plus élevée, regarde, aperçoit des vaisseaux dans le lointain. Elle descend précipitamment, s'écriant: "Voilà le secours, enfants! nous sommes sauvés!" Elle court au port, reçoit

les Anglais, fait une sortie avec eux, renverse les travaux, brûle les machines ; les assiégeants se retirent en désordre, et Hennebon est délivré.

ANQUETIL. *Histoire de France.* (*Voyez la page* 292.)

HENRI DE VIC.

PLUSIEURS tours restent encore attachées au palais de justice, qui était autrefois le palais de nos rois. À l'une d'elles, Charles V, en 1370, fit mettre la première grosse horloge qu'il y ait eu à Paris ; elle avait été fabriquée par un habile mécanicien d'Allemagne, nommé *Henri de Vic*, que le roi fit venir tout exprès pour en avoir soin. Il le logea dans cette même tour, et lui assigna un traitement sur les revenus de la ville.

Cet homme, amoureux de son art, consacra le reste de ses jours au perfectionnement de son ouvrage ; il en écoutait le bruit, il en suivait et réglait la marche ; tous les battements de son cœur répondaient aux oscillations du balancier : on eût dit que le mouvement des rouages faisait circuler le sang dans ses veines, et qu'il recevait de cette machine la vie qu'il lui donnait. Sa passion augmenta avec l'âge ; c'était une admiration, une contemplation perpétuelle. À peine, une fois par semaine, descendait-il le long escalier tournant, pour chercher les provisions nécessaires à sa nourriture ; à peine, à travers les étroits croisillons, jetait-il un regard sur les maisons de la Cité et sur ces vastes jardins qui s'étendaient de l'autre côté de la Seine, au lieu même où devait s'élever plus tard la magnifique architecture du Louvre.

Cette population, marchant d'un pas inégal et tournant en sens contraire, dérangeait son système d'harmonie, et bouleversait les combinaisons symétriques de ses idées. Tout lui semblait désordre et confusion auprès du chef-d'œuvre de régularité qu'il avait sans cesse sous les yeux.

Depuis vingt années sans interruption, la cloche sonnait de quart-d'heure en quart-d'heure, et le cadran montrait toutes les minutes.

Un matin du mois de juin, le soleil était levé, et l'hor-

loge n'avait pas annoncé les heures de l'aurore; le soleil montait, et nulle voix dans les airs ne proclamait sa marche; les toits des hauts édifices projetaient leur ombre sur les quais, et l'aiguille immobile oubliait de marquer les pas du temps.

Le peuple laborieux, les magistrats, les soldats, les artisans, s'arrêtaient; des groupes se formaient au pied de la tour, et la foule inquiète demandait la cause de ce silence et de ce retard. La rumeur générale grossissait, quand vint à passer *messire Pierre d'Orgemont,* chancelier de France, qui matinalement cheminait sur sa mule pour aller conférer avec le Roi. Sa présence apaisa les murmures; la porte fut ouverte par son ordre, et deux des gardes qui l'accompagnaient entrèrent dans la tour.

Les marches résonnaient sous leurs pas, les murs faisaient retentir le fer de leur dague, et personne ne venait à leur rencontre. Parvenus à la petite chambre de l'horloge, ils trouvèrent le savant vieillard étendu mort sur le plancher. Sa face était tournée du côté de la machine, morte comme lui, et sa main tenait encore la clef d'acier avec laquelle il avait commencé à la remonter la veille.

Sa dernière pensée, son dernier regard, son dernier soin, avaient été pour son chef-d'œuvre bien-aimé; et quand il eut cessé de le soigner, de l'admirer et de vivre, le chef-d'œuvre s'arrêta: comme un cœur de femme s'arrête quand elle est délaissée par celui dont l'amour seul réglait son existence et lui donnait la vie. Les deux archers redescendirent; ils portèrent cette nouvelle au chancelier qui la transmit au roi. On pourvut aux obsèques du savant, on lui donna un successeur. L'homme avait cessé pour jamais, et la machine reprit son cours ordinaire.

JULES DE RESSÉGUIER. *Livre des Cent-et-Un.*

RESSÉGUIER (*Jules* de),

Auteur vivant. Né à Toulouse en 1790. Il a écrit des *Tableaux poétiques* et des *Contes* en prose. Son style harmonieux et pur révèle une imagination brillante et des idées pleines de noblesse et d'originalité.

DÉMENCE DE CHARLES VI.

On était alors au commencement d'août, dans les jours les plus chauds de l'année. Le soleil était ardent, surtout dans ce pays sablonneux. Le roi était à cheval, vêtu de l'habillement court et étroit qu'on nommait une *jacque*[a]; le sien était en velours noir et l'échauffait beaucoup. Il avait sur la tête un chaperon de velours écarlate, orné d'un chapelet de grosses perles, que lui avait donné la *reine*[b] à son départ. Derrière lui étaient deux pages à cheval; l'un portait un de ces beaux casques d'acier, légers et polis qu'on fabriquait alors à *Montauban*[c]; l'autre tenait une lance, dont le fer avait été donné au roi par le sire de La Rivière, qui l'avait rapporté de Toulouse, où on les forgeait mieux que nulle part ailleurs. Pour ne pas incommoder le roi par la poussière et la chaleur, on le laissait marcher ainsi presque seul. Le duc de Bourgogne et le duc de Berri étaient à gauche, quelques pas en avant, conversant ensemble. Le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, le Sire de Coucy et quelques autres étaient aussi en avant, formant un autre groupe. Par derrière, les sires de Navarre, d'Albret, de Bar, d'Artois, et beaucoup d'autres formaient une assez grande troupe.

On cheminait en cet équipage, et l'on venait d'entrer dans la grande forêt du Mans, lorsque tout à coup sortit de derrière un arbre, au bord de la route, un homme de haute taille, la tête et les pieds nus, vêtu d'une méchante *souquenille*[1] blanche. Il s'élança et saisit le cheval du roi par la bride:

"Ne va pas plus loin, noble roi," cria-t-il d'une voix terrible; "retourne, tu es trahi!" Les hommes d'armes accoururent sur le champ, et frappant du bâton de leurs lances

[a] On a conservé dans la langue familière le dérivé *jaquette*.

[b] *Isabeau*, ou *Isabelle de Bavière*, fille d'Étienne II, duc de Bavière, naquit en 1371. Elle était d'une très-grande beauté; mais aimant le luxe et les plaisirs, elle se montra bientôt violente, avide, incapable de modérer ses désirs. Elle mourut à Paris en 1445, après avoir vécu dans l'opprobre. (Voyez dans ce *Répertoire* l'extrait de l'histoire de Charles VI, par Jean Juvénal des Ursins.)

[c] *Montauban*, aujourd'hui chef-lieu du département de Tarn-et-Garonne.

sur les mains de cet homme, lui firent lâcher la bride. Comme il avait l'air d'un pauvre fou et de rien de plus, on le laissa aller sans s'informer de rien, et même il suivit le roi pendant près d'une demi-heure, répétant de loin le même cri.

Le roi fut fort troublé de cette apparition subite. Sa tête, qui était toute faible, en fut ébranlée; cependant on continua à marcher. La forêt passée, on se trouva dans une grande plaine de sable, où les rayons du soleil étaient plus éclatants et plus brûlants encore. Un des pages du roi, fatigué de la chaleur, s'étant endormi, la lance qu'il portait tomba sur le casque et fit soudainement retentir l'acier. Le roi tressaillit; et alors on le vit, se levant sur ses étriers, tirer son épée, presser son cheval des éperons et s'élancer en criant: "En avant sur ces traîtres! ils veulent me livrer aux ennemis." Chacun s'écarta en toute hâte, pas assez tôt cependant pour que quelques-uns ne fussent blessés; on dit même que plusieurs furent tués, entre autres un Polignac Le duc d'Orléans se trouvait là, tout auprès; le roi courut sur lui l'épée levée, et allait le frapper. "Fuyez, mon neveu," s'écria le duc de Bourgogne, qui était accouru, "mon seigneur veut vous tuer. Ah! quel malheur! Mon seigneur est dans le délire! . . . Qu'on tâche de le prendre!" Il était si furieux que personne n'osait s'y risquer. On le laissa courir çà et là, et se fatiguer en poursuivant tantôt l'un, tantôt l'autre. Enfin, quand il fut lassé, et tout trempé de sueur, son chambellan, messire Guillaume Martel, s'approcha par derrière et le *prit à bras le corps*[2]. On l'entoura, on lui ôta son épée, on le descendit de cheval; il fut couché doucement par terre, on lui défit sa jacque; on trouva sur le chemin une voiture à bœufs, on y plaça le roi de France en le liant, de peur que sa fureur ne le reprît; on le ramena à la ville sans mouvement et sans parole.

De Barante. *Histoire des ducs de Bourgogne.*

Barante (*Prosper*-Brugière, baron de),

Auteur vivant. Il naquit à *Riom* (Puy-de-Dôme) en 1783. D'abord auditeur au conseil d'État sous l'Empire, M. de Barante

devint préfet du département de la Loire-Inférieure, et, après la seconde abdication de Napoléon, conseiller d'État, secrétaire-général du ministère de l'intérieur, puis député et enfin pair de France. Il a publié un ouvrage intitulé : *Des divers projets de constitution pour la France* ; un autre sur la *Littérature française pendant le* 19e *siècle* ; mais son plus beau titre à la gloire est l'*Histoire des ducs de Bourgogne.* Cet ouvrage retrace le moyen-âge tout entier, avec sa physionomie, sa parole, son caractère et ses actions.

BATAILLE D'*AZINCOURT*[a] ET SES RÉSULTATS EN FAVEUR DE HENRI V, ROI D'ANGLETERRE.

Henri V, né en 1388, monta sur le trône d'Angleterre en 1413. C'était le temps où la démence de Charles VI, roi de France, livrait ce pays aux déchirements de deux factions rivales : les *Bourguignons* et les *Armagnacs* ; les premiers dévoués au *duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur*, et les autres au duc d'*Orléans*, ayant pour chef le connétable d'*Armagnac*. Le duc d'Orléans, frère de Charles VI et amant de la reine, fut assassiné par la faction des Bourguignons. Henri, voulant profiter de cette situation des choses sur le continent, traverse la Manche avec une armée formidable, et gagne la bataille d'Azincourt le 25 octobre 1415.

Henri V, prince rempli de prudence et de courage, négocie et arme à la fois. Il descend en Normandie avec une armée de près de cinquante mille hommes ; il prend *Honfleur*[b], et s'avance dans un pays désolé par les factions ; mais une dyssenterie contagieuse fait périr les trois quarts de son armée. Cette grande invasion réunit cependant contre l'Anglais tous les partis : le *Bourguignon même*[c], quoiqu'il traitât déjà secrètement avec le roi d'Angleterre, envoie cinq cents hommes d'armes et quelques arbalétriers au secours de sa patrie ; toute la noblesse monte à cheval : les communes marchent sous leurs bannières. D'Albret, connétable de France, se trouva bientôt à la tête de plus de soixante mille combattants (1415).

[a] *Azincourt*, bourg de la Picardie (Pas-de-Calais).
[b] *Honfleur*, ville et port de France, dans le Calvados.
[c] L'auteur désigne ainsi *Jean-sans-Peur*, duc de Bourgogne.

Ce qui était arrivé à *Édouard III*[a] arrivait à Henri V; mais la principale ressemblance fut dans la bataille d'Azincourt, qui fut telle que celle de *Crécy*[b]. Les Anglais la gagnèrent aussitôt qu'elle commença : leurs grands arcs de la hauteur d'un homme, dont ils se servaient avec force et adresse, leur donnèrent d'abord la victoire. Ils n'avaient ni canons, ni fusils ; et c'est une nouvelle raison de croire qu'ils n'en avaient point eu à la bataille de Crécy.

Isabelle de Bavière[c] et le nouveau duc *Philippe*[d] conclurent à Troyes (1420) une paix plus funeste que toutes les guerres précédentes, par laquelle on donna Catherine, fille de Charles VI, pour épouse au roi d'Angleterre, avec la France en dot.

Il fut stipulé dès lors même que Henri V serait reconnu pour roi, mais qu'il ne prendrait que le nom de régent pendant le reste de la vie malheureuse du roi de France, devenu entièrement imbécille : enfin le contrat portait qu'on poursuivrait sans relâche celui qui se disait *Dauphin de France*[e]. Isabelle de Bavière conduisit son malheureux mari et sa fille à Troyes, où le mariage s'accomplit. Henri, devenu roi de France, entra dans Paris paisiblement, et y régna sans contradiction, tandis que Charles VI était enfermé avec ses domestiques à l'hôtel de Saint-Paul, et que la reine Isabelle de Bavière commençait déjà à se repentir.

Le Dauphin, retiré dans l'Anjou, ne paraissait qu'un exilé. Henri V, roi de France et d'Angleterre, fit voile vers Londres pour avoir encore de nouveaux subsides et de nouvelles troupes. Ce n'était pas l'intérêt du peuple anglais, amoureux de sa liberté, que son roi fût maître de

[a] *Édouard III*, roi d'Angleterre, né en 1312, mourut en 1377. Son règne fut signalé par des guerres sanglantes avec l'Écosse, et surtout par l'invasion de la France, la prise de Calais, les malheurs de *Philippe de Valois*, la bataille de Poitiers (1356) et la captivité du roi *Jean*.

[b] *Crécy* était un gros bourg à trois lieues nord d'Abbeville. Voyez la note [a], page 294.

[c] Voyez la note [b], page 298.

[d] *Philippe-le-Bon*, troisième de ce nom, fils et successeur de *Jean-sans-Peur*, assassiné à Montereau en 1419.

[e] Le *Dauphin*, depuis *Charles VII*. *Dauphin* est le titre que portaient les princes du Viennois ou Dauphiné, et qui avait passé aux fils aînés des rois de France, depuis la réunion de cette province au royaume.

la France: l'Angleterre était en danger de devenir une province d'un royaume étranger; et, après s'être épuisée pour affermir son roi dans Paris, elle eût été réduite en servitude par les forces du pays même qu'elle aurait vaincu, et que son roi aurait eues dans sa main.

Cependant Henri V retourna bientôt à Paris plus maître que jamais. Il avait des trésors et des armées; il était jeune encore. Tout faisait croire que le trône de France passait pour toujours à la maison de Lancastre[a]. La destinée renversa tant de prospérités et d'espérances: Henri V fut attaqué d'une fistule. On l'eût guéri dans des temps plus éclairés; l'ignorance de son siècle causa sa mort (1422). Il expira au château de Vincennes, à l'âge de trente-quatre ans. Son corps fut exposé à *Saint-Denis*[b], comme celui d'un roi de France, et ensuite porté à Westminster parmi ceux d'Angleterre.

VOLTAIRE. (*Voyez la page* 177.)

JEANNE-D'ARC PRISONNIÈRE.

La *Pucelle d'Orléans* naquit, en 1410, à Domremy, près de Vaucouleurs, de parents pauvres, et fut bergère jusqu'à 18 ans. Le désir de délivrer son pays et de rétablir son souverain dans ses états en fit une fille inspirée. Elle prend l'habit et l'armure d'un guerrier, elle ranime l'espoir des Français, et en peu de temps les Anglais sont contraints de se retirer. Elle conduit ensuite Charles VII à Reims, où il est sacré en 1429.

Après plusieurs actions héroïques, elle fut prise au siége de Compiègne, et les Anglais la mirent en jugement à Rouen, où elle fut brûlée vive comme sorcière, le 31 mai 1431.

Le duc de Bourgogne vint mettre le siége devant Compiègne; c'était la principale ville que les Français eussent

[a] *Henri IV* (père de Henri V), roi d'Angleterre en 1399, fils de *Jean*, dit de *Gand*, duc de Lancastre et troisième fils d'Edouard III, est le premier prince de cette maison de Lancastre, qui divisa l'Angleterre en deux factions, celle d'*York* et celle de la maison de *Lancastre*, connues sous les noms de *Rose rouge* et de *Rose blanche*.

[b] *Saint-Denis*. Ville de France, chef-lieu d'un arrondissement du département de la Seine. Elle est célèbre par son église qui renferme les tombeaux des rois et des princes de France.

dans le pays. Le sire Guillaume de Flavy, que le roi y avait pour capitaine, et qui l'avait conservée ensuite malgré ses ordres, était un vaillant homme de guerre, mais le plus dur et le plus cruel peut-être qu'on connût dans ce temps-là. Il n'y avait pas de crime qu'il ne commît chaque jour. Il faisait mourir toutes sortes de gens, sans justice ni miséricorde, dans les plus affreux supplices.

Ce terrible capitaine avait fait les plus grands préparatifs pour se bien défendre. La ville était suffisamment approvisionnée de vivres et de munitions. Les murailles étaient fortes et réparées à neuf; la garnison, nombreuse; l'artillerie, bien servie. Aussi le duc de Bourgogne assembla toute sa puissance pour un siége si difficile. Il fit entourer la ville presque de tous les côtés: le sire de Luxembourg, le sire Baudoin de Noyelles, sir John Montgomery, et le duc lui-même commandaient chacun les postes principaux.

Dès qu'elle apprit que Compiègne était ainsi resserrée, Jeanne-d'Arc partit de Crespy pour aller s'enfermer avec la garnison. Dès le jour même de son arrivée, elle tenta une sortie par la porte du pont, de l'autre côté de la rivière d'Aisne. Elle tomba à l'improviste sur le quartier du sire de Noyelles, au moment où *Jean de Luxembourg*[a] et quelques-uns de ses cavaliers y étaient venus pour reconnaître la ville de plus près. Le premier choc fut rude; les Bourguignons étaient presque tous sans armes. Le sire de Luxembourg se maintenait de son mieux, en attendant qu'on pût lui amener les secours de son quartier, qui était voisin, et de celui des Anglais. Bientôt, le cri d'alarme se répandit parmi tous les assiégeants, et ils commencèrent à arriver en foule. Les Français n'étaient pas en nombre pour résister: ils se mirent en retraite. Jeanne-d'Arc se montra plus vaillante que jamais; deux fois elle ramena ses gens sur l'ennemi; enfin, voyant qu'il fallait rentrer dans la ville, elle se mit en arrière-garde pour protéger leur marche et les maintenir en bon ordre contre les Bourgui-

[a] *Jean de Luxembourg*, gouverneur d'Arras en 1414, et de Paris en 1418, pour le roi d'Angleterre, Henri VI.

gnons qui, sûrs maintenant d'être bien appuyés, se lançaient vigoureusement à la poursuite. Ils reconnaissaient l'étendard de Jeanne-d'Arc, et la distinguaient à sa *huque*[a] d'écarlate, brodée d'or et d'argent ; enfin ils poussèrent jusqu'à elle. La foule se pressait sur le pont. De crainte que l'ennemi n'entrât dans la ville à la faveur de ce désordre, la barrière n'était point grande ouverte ; Jeanne se trouva environnée des ennemis ; elle se défendit courageusement avec une forte épée qu'elle avait conquise à Lagny sur un Bourguignon. Enfin, un archer picard, saisissant sa huque de velours, la tira en bas de son cheval ; elle se releva, et, combattant encore à pied, elle parvint jusqu'au fossé qui environnait le boulevard devant le pont. Pothon le Bourguignon, vaillant chevalier du parti du roi, et quelques autres étaient restés avec elle, et la défendirent avec des prodiges de valeur. Enfin il lui fallut se rendre à Lionel, bâtard de Vendôme, qui se trouva près d'elle.

DE BARANTE. (*Voyez la page* 299.)

LOUIS XI.

Louis XI, fils et successeur de Charles VII, né à Bourges en 1423, monta sur le trône en 1461. Il mourut en 1483. Son fils, Charles VIII, lui succéda à l'âge de treize ans.

CE personnage, unique dans nos annales, ne semble point appartenir à la série des rois français : tyran justicier aux mœurs basses, chéri et méprisé de la populace ; faisant décapiter le *connétable*[b], et empoisonner les pies et les geais instruits à dire par les Parisiens : "*Larron, va dehors ; va, Perrette*[c] *;*" esprit *matois*[1] opérant de grandes choses avec de petites gens ; transformant ses valets en

[a] *Huque* ou *hucque*, ancien mot qui signifie *tunique* ou *cotte*.

[b] *Louis de Luxembourg*, connétable de France, accusé d'avoir invité les Anglais à tenter une nouvelle invasion continentale.

[c] "*Va, Perrette.*" Ce mot fait sans doute allusion à une certaine *Perrette* de Châlons, qui fut l'une des maîtresses de Louis XI.

hérauts d'armes, ses barbiers en *ministres*[a], le grand prévôt en *compère*[b], et deux bourreaux, dont l'un était gai et l'autre triste, en *compagnons*[c]; regagnant par sa dextérité ce qu'il perdait par son caractère; réparant comme roi les fautes qui lui échappaient comme homme; brave chevalier à vingt ans, et pusillanime vieillard; expirant entouré de gibets, de cages de fer, de *chausse-trapes*[2], de *broches*[3], de chaînes appelées les *fillettes du roi*, d'ermites, d'empiriques, d'*astrologues*[d]; mourant après avoir créé l'administration, les manufactures, les chemins, les postes; après avoir rendu permanents les offices de judicature, fortifié le royaume par sa politique et ses armes, et vu descendre au tombeau ses rivaux et ses ennemis, *Édouard d'Angleterre*, *Galéas de Milan*, *Jean d'Aragon*, *Charles de Bourgogne*, et jusqu'à l'héritière de ce duc[e].

L'idée des chaînes et des tortures était si fortement empreinte dans l'esprit de Louis, que, fatigué des disputes des *Nominaux* et des *Réalistes*[f], il fit enchaîner et enclouer dans les bibliothèques les gros ouvrages des premiers, afin qu'on ne les pût lire. Et ce même homme protégea contre l'université et le parlement les premiers imprimeurs venus d'Allemagne que l'on prenait pour des sorciers. L'impri-

[a] *Olivier-Ledain*, barbier de Louis XI, sut captiver l'affection de ce prince, au point qu'il en obtint des lettres de noblesse; mais, après la mort du roi, Olivier fut arrêté par ordre du procureur général de Tours, et pendu en 1484.

[b] *Louis Tristan*, grand prévôt de Louis XI, servit d'abord avec distinction dans les guerres de Charles VII contre les Anglais. Louis XI, monté sur le trône, l'attacha à sa personne, et dès lors il ne fut plus que l'exécuteur des vengeances du roi, qui le menait partout à sa suite, se plaisant à l'appeler son *compère*.

[c] *Walter Scott*, dans son roman de *Quentin Durward*, a rendu populaires ces deux personnages, dont l'un est *Petit-André* et l'autre *Trois-Echelles*.

[d] L'astrologie judiciaire était l'un des travers de ce temps. On lit dans l'histoire de Louis XI par *Duclos*, que le roi, mécontent d'un astrologue, le fit un jour appeler, et lui dit: "*Toi, qui prévois tout, quand mourras-tu?*" L'astrologue, averti, ou soupçonnant que ce prince lui tendait un piége, répondit: "*Je mourrai trois jours avant votre Majesté.*" La crainte et la superstition du roi l'emportèrent sur son ressentiment, et il prit un soin particulier de cet adroit imposteur.

[e] *Marie de Bourgogne*, fille unique de *Charles-le-Téméraire*; elle mourut en 1482.

[f] Querelles philosophiques du temps.

merie, ce puissant agent de la liberté, fut élevée en France par un tyran.

Le constant travail de la vie de Louis XI, et l'idée fixe qui le domina, furent l'abaissement de la haute aristocratie et la centralisation du pouvoir dans sa personne : ce qu'il fit en bien et en mal vient de cette préoccupation.

En tout, Louis XI était ce qu'il fallait qu'il fût pour accomplir son œuvre. Né à une époque sociale où rien n'était achevé et où tout était commencé, il eut une forme monstrueuse, indéfinie, toute particulière à lui, et qui tenait des deux tyrannies entre lesquelles il paraissait. Une preuve de son énergie sous cette enveloppe, c'est qu'il craignait la mort, et que pourtant il surmontait cette frayeur quand il s'agissait de commettre un crime. Il est vrai qu'il espérait tromper Dieu comme les hommes ; il avait des *amulettes*[4] et des reliques pour toutes les sortes de forfaits. Louis XI vint en son lieu et en son temps : il y a une si grande force dans cet à-propos, que le plus vaste génie hors de sa place peut être frappé d'impuissance, et que l'esprit le plus rétréci, dans telle position donnée, peut bouleverser le monde.

Louis XI, vers la fin de sa vie, s'enferma au *Plessis-lez-Tours*[a], dévoré de peur et d'ennui. Il se traînait d'un bout à l'autre d'une longue galerie, ayant sous les yeux pour toute récréation, quand il regardait par les fenêtres, le paysage, des grilles de fer, des chaînes, et des avenues de gibets qui menaient à son château : pour seul promeneur dans ces avenues, paraissait Tristan le grand prévôt, compère de Louis. Des combats de chats et de rats, des danses de jeunes paysans et de jeunes paysannes, qui venaient figurer dans les donjons du Plessis le bonheur et l'innocence champêtres, servaient à dérider le front du tyran.

Quand Louis XI disparaît, l'Europe *féodale*[b] tombe ;

[a] Château dans le village de *Plessis-lez-Tours*, proche de Tours, dans le département d'Indre-et-Loire.

[b] *Féodal* se dit de ce qui concerne les fiefs en général. *Fief.* Domaine noble dont le possesseur appelé *vassal*, doit l'hommage et ordinairement aussi quelque redevance, quelque service, etc., au seigneur, au possesseur d'un autre domaine.

Constantinople est prise; les lettres renaissent; l'imprimerie est inventée; l'Amérique au moment d'être découverte; la grandeur de la maison d'Autriche se fait pressentir par le mariage de l'héritière de Bourgogne avec *Maximilien*[a]. Henri VIII, *Léon X*[b], François I[er], *Charles-Quint*[c], Luther avec la réformation, ne sont pas loin: vous êtes au bord d'un nouvel univers.

CHÂTEAUBRIAND. (*Voyez la page* 63.)

PARIS AU XV[e] SIÈCLE; SON ACCROISSEMENT SUCCESSIF.

Le Paris d'il y a trois cent-cinquante ans, le Paris du quinzième siècle était déjà une ville géante. Nous nous trompons en général, nous autres Parisiens, sur le terrain que nous croyons avoir gagné depuis. Paris, depuis Louis XI, ne s'est pas accru de beaucoup plus d'un tiers. Il a, certes, bien plus perdu en beauté, qu'il n'a gagné en grandeur.

Paris est né, comme on sait, dans cette vieille île de la Cité qui a la forme d'un berceau. La *grève*[1] de cette île fut sa première enceinte, la Seine son premier fossé. Paris demeura plusieurs siècles à l'état d'île, avec deux ponts, l'un au nord, l'autre au midi, et deux têtes de ponts, qui étaient à la fois ses portes et ses forteresses: le grand Châtelet sur la rive droite, le petit Châtelet sur la rive gauche. Puis, dès les rois de la première race, trop à l'étroit dans son île, et ne pouvant plus s'y retourner, Paris passa l'eau. Alors au delà du grand, au delà du petit Châtelet, une première enceinte de murailles et de tours commença à entamer la campagne des deux côtés de la Seine. De cette ancienne clôture il restait encore au siècle dernier quelques

[a] *Maximilien* I[er], un des meilleurs empereurs d'Allemagne, né en 1459, mort en 1519.

[b] *Léon X*, deux-cent-vingt-sixième pape, et l'un des plus célèbres. Il mourut en 1521. La postérité le révère pour sa libéralité envers les savants, les artistes et les poëtes. Le siècle de Léon X rappela ceux d'Auguste et de Périclès.

[c] *Charles-Quint*, empereur d'Allemagne, naquit en 1500 et mourut en 1558.

vestiges ; aujourd'hui il n'en reste que le souvenir, et çà et là une tradition, la porte Baudets ou Baudoyer, *porta Bagauda*. Peu à peu, le flot des maisons, toujours poussé du cœur de la ville au dehors, déborde, ronge, use et efface cette enceinte. Philippe-Auguste lui fait une nouvelle digue. Il emprisonne Paris dans une chaîne circulaire de grosses tours, hautes et solides. Pendant plus d'un siècle, les maisons se pressent, s'accumulent et haussent leur niveau dans ce bassin comme l'eau dans un réservoir. Elles commencent à devenir profondes ; elles mettent étages sur étages ; elles montent les unes sur les autres ; elles jaillissent en hauteur comme toute sève comprimée, et c'est à qui passera la tête par dessus ses voisines pour avoir un peu d'air. La rue de plus en plus se creuse et se rétrécit ; toute place se comble et disparaît. Les maisons enfin sautent par dessus le mur de Philippe-Auguste, et *s'éparpillent*[2] joyeusement dans la plaine, sans ordre et tout de travers, comme des échappées. Là, elles se carrent, se taillent des jardins dans les champs, prennent leurs aises. Dès 1367, la ville se répand tellement dans le faubourg, qu'il faut une nouvelle clôture, surtout sur la rive droite : Charles V la bâtit. Mais une ville comme Paris est dans une *crue*[3] perpétuelle. Il n'y a que ces villes-là qui deviennent capitales. Ce sont des *entonnoirs*[4] où viennent aboutir tous les versants géographiques, politiques, moraux, intellectuels d'un pays, toutes les pentes naturelles d'un peuple ; des puits de civilisation, pour ainsi dire, et aussi des égouts, où commerce, industrie, intelligence, population, tout ce qui est sève, tout ce qui est vie, tout ce qui est âme dans une nation, filtre et s'amasse sans cesse, goutte à goutte, siècle à siècle. L'enceinte de Charles V a donc le sort de l'enceinte de Philippe-Auguste. Dès la fin du quinzième siècle, elle est enjambée, dépassée, et le faubourg court plus loin. Au seizième, il semble qu'elle recule à vue d'œil et s'enfonce de plus en plus dans la vieille ville, tant une ville neuve s'épaissit déjà au dehors. Ainsi dès le quinzième siècle, pour nous arrêter là, Paris avait déjà usé les trois cercles concentriques de murailles, qui, du temps de *Julien-*

l'Apostat[a], étaient, pour ainsi dire, en germe dans le grand Châtelet et le petit Châtelet. La puissante ville avait fait craquer successivement ses quatre ceintures de murs, comme un enfant qui grandit et qui crève ses vêtements de l'an passé. Sous Louis XI, on voyait, par places, percer, dans cette mer de maisons, quelques groupes de tours en ruines des anciennes enceintes, comme les pitons des collines dans une inondation, comme les archipels du vieux Paris submergé sous le nouveau.

VICTOR HUGO. *Notre-Dame de Paris.*

HUGO (*Victor-Marie*),

Auteur vivant; né en 1802. Cet écrivain célèbre, après avoir puissamment contribué à la révolution qui s'est faite en littérature, est devenu le chef le plus éloquent de la nouvelle école, dite *romantique*. Il se forma de bonne heure à ces graves et sévères pensées d'avenir, à ce style si éclatant, si magnifique, qui exprime si bien l'enthousiasme calme et majestueux du poëte, et à ce style si simple, si naturel, qui contraste si pittoresquement avec le premier; alliance inconnue jusqu'alors, et qui caractérise le *romantisme* proprement dit; style où le naturel succède au sublime, la vulgarité de l'expression à la noblesse des pensées. Ce style romantique se fait surtout remarquer dans *Hernani, Le roi s'amuse, Cromwell, Angelo,* et autres productions dramatiques. Parmi les romans de cet auteur, on remarque *Bug-Jargal, Han d'Islande, Le dernier jour d'un condamné,* et *Notre-Dame de Paris,* sublime épopée du moyen-âge et admirable peinture du cœur humain. Ses dernières poésies, *Les chants du crépuscule,* décèlent le grand poëte et le profond observateur.

M. Victor Hugo est membre de l'Académie française et de l'Assemblée nationale.

L'ÉVEIL DES CLOCHES DU VIEUX PARIS (1470).

SI vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez, un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous do-

[a] *Julien-l'Apostat*, empereur romain, neveu de *Constantin-le-Grand*, né à Constantinople en 331.

miniez la capitale entière ; et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des *tintements*[1] épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever, au même moment, de chaque clocher, comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin ; puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, *tourbillonne*[2] sur la ville, et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos ; si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu sa transparence : vous y voyez serpenter à part chaque groupe de notes, qui s'échappe des *sonneries*[3] ; vous y pouvez suivre le dialogue, tour à tour grave et criard, de la *crecelle*[a] et du *bourdon*[b] ; vous y voyez *sauteler*[c] les octaves d'un clocher à l'autre, vous les regardez s'élancer ailées, légères et sifflantes, de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois ; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme qui descend et remonte sans cesse les sept cloches de Saint-Eustache ; vous voyez courir tout au travers des notes claires et rapides qui font trois ou quatre zigzags lumineux, et s'évanouissent comme des éclairs. Là bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse *aigre et fêlée*[4] ; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille ; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre, avec sa basse-taille. Le

[a] *Crecelle*, moulinet de bois avec lequel on faisait du bruit pour appeler les fidèles à l'église.

[b] *Bourdon*, grosse cloche.

[c] *Sauteler*, vieux mot inusité qui signifiait *aller en sautant tant soit peu*. On dit aujourd'hui *sautiller*.

royal carillon du Palais jette sans relâche de tous côtés des *trilles*[a] resplendissantes, sur lesquelles tombent à temps égaux les lourdes *coupetées*[b] du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalles vous voyez passer des sons de toutes formes, qui viennent de la triple volée de Saint-Germain-des-Prés. Puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la *strette*[c] de l'Ave-Maria, qui éclate et pétille comme une *aigrette d'étoiles*[d]. Au-dessus, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises, qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes. Certes, c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle ; la nuit, c'est la ville qui respire : ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce *tutti*[e] des clochers ; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon, comme d'immenses buffets d'orgue ; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus doré, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries ; que cette fournaise de musique ; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre, hautes de trois cents pieds ; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre ; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

VICTOR HUGO. *Notre-Dame de Paris.* (*Voyez la page* 309.)

[a] *Tril* ou *trille* de l'italien *trillo*, espèce de cadence. Au propre, il signifie *battement de gosier*. L'Académie ne lui donne que le genre masculin.

[b] *Coupetée*, mot qui ne se trouve dans aucun dictionnaire. Il signifie sans doute *suite de coups, coups répétés d'une manière continue.*

[c] *Strette*, terme de musique emprunté à la langue italienne ; il vient d'un mot qui signifie *saccade, secousse.*

[d] *Aigrette d'étoiles*, pièce de feu d'artifice.

[e] *Tutti*, terme de musique emprunté à la langue italienne et qui répond à notre mot *ensemble* ou *final.*

FRANÇOIS Ier.

François Ier, roi de France, surnommé le *Père des lettres*, né à Cognac le 12 septembre 1494, succéda à *Louis XII* [a], son beau-père, mort sans enfants mâles, en 1515. Son règne, célèbre par les événements politiques qui le remplirent, ne l'est pas moins par la renaissance des lettres et des arts, dont il se déclara le protecteur. Il mourut en 1547, deux mois après Henri VIII, roi d'Angleterre, laissant le trône à son fils *Henri II*, qui, comme lui, fut l'ennemi de *Charles-Quint*.

François Ier avait le courage d'un soldat, l'enthousiasme d'un héros, la générosité d'un chevalier, la galanterie d'un Espagnol, la politesse et les vices d'un aimable courtisan, et la prodigalité d'un héritier du trône qui n'est jamais entré dans une chaumière. L'éducation n'avait pu corriger en lui un discernement médiocre, le désir insatiable des conquêtes, l'amour de tous les plaisirs, un naturel impétueux et la témérité sans bornes unis à la faiblesse du caractère. Un mauvais génie lui opposa des rivaux que la prudence des conseils et leur situation défendaient contre lui [b]; il eut à lutter contre les plus ambitieux, les plus puissants et les plus fourbes des princes; ses succès, ses revers, son administration, son règne enfin, tout est expliqué d'avance. S'il gagne avec beaucoup de gloire la bataille de Marignan, il doit perdre celle de Pavie ou toute autre [c], et rester prisonnier de son plus cruel ennemi; une longue captivité ne changera pas son imprudence et ses desseins; malgré des échecs multipliés, il voudra toujours reconquérir l'Italie; attaqué de toutes parts, il défendra la France avec le courage d'un lion; mais, au sortir d'un péril, il la jettera dans un autre. Avec un tel guide, tout sera perdu en quelques années, s'il ne vient quelque se-

[a] *Louis XII*, roi de France, fils de Charles duc d'Orléans, était petit-fils de Louis duc d'Orléans, frère de Charles VI, assassiné par le duc de Bourgogne. Voyez la page 300.

[b] L'empereur *Maximilien* étant mort en 1519, *François* Ier et *Charles-Quint* se disputèrent sa succession. Les électeurs de l'empire donnèrent la préférence au dernier, et ce fut la source d'une rivalité qui ensanglanta et désola l'Europe pendant trente ans.

[c] Ceci est comme une conséquence du caractère de François Ier.

cours du dehors. Ce secours est trouvé dans le nouveau système d'équilibre qui commence à s'établir parmi les nations de l'Occident.

TISSOT. *Introduction des fastes civils de la France.*

TISSOT (*Pierre-François*),

Né à Versailles vers 1770; auteur vivant; membre de l'Académie française et professeur au collége de France. Ses leçons peuvent être regardées comme des modèles de conversation noble et élégante, de bon goût, de grâce et d'urbanité.

LOUIS XII ET FRANÇOIS Ier [a].

Louis.—Mon cher cousin, dites-moi des nouvelles de la France; j'ai toujours aimé mes sujets comme mes enfants, j'avoue que j'en suis en peine. Vous étiez bien jeune en toute manière, quand je vous laissai la couronne. Comment avez-vous gouverné mon pauvre royaume?

François.—J'ai eu quelques malheurs; mais, si vous voulez que je vous parle franchement, mon règne a donné à la France bien plus d'éclat que le vôtre.

Louis.—C'est cet éclat que j'ai toujours craint. Je vous ai connu, dès votre enfance, d'un naturel à ruiner les finances, à hasarder tout pour la guerre, à ne rien soutenir avec patience, à renverser le bon ordre au dedans de l'État, et à tout gâter pour faire parler de vous.

François.—C'est ainsi que les vieilles gens sont toujours prévenus contre ceux qui doivent être leurs successeurs; mais voici le fait: j'ai soutenu une horrible guerre contre Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne; j'ai gagné en Italie les fameuses batailles de Marignan contre les Suisses[b] et de Cérisoles contre les impériaux[c]; j'ai vu le roi d'Angleterre ligué avec l'Empereur contre la France[d], et j'ai

[a] Ce morceau est un dialogue supposé entre deux morts illustres jugeant mutuellement leur vie.

[b] Cette bataille fut livrée en 1515, lorsque François Ier entra dans le *Milanais*, pour faire valoir, par la force des armes, ses droits sur ce duché.

[c] Le 14 avril 1544.

[d] *Henri VIII* et *Charles-Quint*, qui unirent leurs intérêts en 1521.

rendu leurs efforts inutiles. J'ai cultivé les sciences. J'ai mérité d'être immortalisé par les gens de lettres. J'ai fait revivre le siècle d'Auguste au milieu de ma cour; j'y ai mis la magnificence, la politesse, l'érudition et la galanterie. Avant moi, tout était grossier, pauvre, ignorant, gaulois; enfin je me suis fait nommer le *père des lettres*.

Louis.—Cela est beau; et je ne veux point en diminuer la gloire; mais j'aimerais mieux encore que vous eussiez été le père du peuple, que le père des lettres. Avez-vous laissé les Français dans la paix et dans l'abondance?

François.—Non, mais mon fils, qui est jeune, soutiendra la guerre; et ce sera à lui de soulager enfin les peuples épuisés. Vous les ménagiez plus que moi; mais aussi vous faisiez faiblement la guerre.

Louis.—Vous l'avez faite sans doute avec de grands succès? Quelles sont vos conquêtes? Avez-vous pris le royaume de Naples?

François.—Non, j'ai eu d'autres expéditions à faire.

Louis.—Du moins vous avez conservé le Milanais?

François.—Il m'est arrivé bien des accidents imprévus.

Louis.—Quoi donc! Charles-Quint vous l'a enlevé? Avez-vous perdu quelque bataille? Parlez: vous n'osez tout dire.

François.—Je fus pris dans une bataille à Pavie[a].

Louis.—Comment, pris! Hélas! en quel abîme s'est-il jeté par de mauvais conseils!

C'est donc ainsi que vous m'avez surpassé à la guerre? Vous avez replongé la France dans les malheurs qu'elle souffrit sous le roi *Jean*[b]. Pauvre France, que je te plains! Je l'avais bien prévu. Hé bien, je vous entends; il a fallu rendre des provinces entières, et payer des sommes immenses. Voilà à quoi aboutit ce faste, cette hauteur, cette témérité, cette ambition. Et la justice...comment va-t-elle?

[a] En 1525. C'est à cette occasion qu'il écrivit à sa mère: *Madame, tout est perdu fors l'honneur.*

[b] Le roi *Jean* fut fait prisonnier à la bataille de *Poitiers*, livrée aux Anglais en 1356.

François.—Elle m'a donné de grandes ressources; j'ai vendu les charges de magistrature.

Louis.—Et les juges qui les ont achetées vendront à leur tour la justice. Mais tant de sommes levées sur le peuple ont-elles été bien employées pour lever et faire subsister les armées avec économie?

François.—Il en fallut une partie pour la magnificence de ma cour.

Louis.—Je parie que vos maîtresses y ont eu une plus grande part que les officiers de l'armée; si bien donc, que le peuple est ruiné, la guerre encore allumée, la justice vénale, la cour livrée à toutes les folies des femmes galantes, tout l'État en souffrance. Voilà ce règne si brillant qui a effacé le mien. Un peu de modération vous aurait fait bien plus d'honneur.

François.—Mais j'ai fait plusieurs grandes choses qui m'ont fait louer comme un héros, on m'appelle le grand roi FRANÇOIS.

Louis.—C'est-à-dire que vous avez été flatté pour votre argent, et que vous vouliez être héros aux dépens de l'État, dont la seule prospérité devait faire toute votre gloire.

François.—Non, les louanges qu'on m'a données étaient sincères.

Louis.—Hé! y a-t-il quelque roi si faible et si corrompu à qui on n'ait pas donné autant de louanges que vous en avez reçu? Donnez-moi le plus indigne de tous les princes, on lui donnera tous les éloges qu'on vous a donnés. Après cela, achetez des louanges par tant de sang et par tant de sommes qui ruinent un royaume!

François.—Du moins j'ai eu la gloire de me soutenir avec constance dans mes malheurs.

Louis.—Vous auriez mieux fait de ne vous mettre jamais dans le besoin de faire éclater cette constance. Le peuple n'avait que faire de cet héroïsme. Le héros ne s'est-il point ennuyé en prison?

François.—Oui, sans doute; et j'achetai la liberté bien chèrement. FÉNELON. *Dialogues des Morts.*

(*Voyez la page* 25.)

MORT DE *COLIGNY*[a].

Coligny est appelé à Paris, et comblé de faveurs par la reine mère et par le roi; Charles IX comprend que l'intérêt de la patrie est le seul moyen de séduire ce noble vieillard, et il feint d'être touché de ses utiles projets. L'amiral se serait cru sacrilége de soupçonner un jeune roi qui le nommait son père et qui s'attendrissait avec lui sur les misères publiques. Cependant sa mort et celle de tous les réformés était déjà résolue. Le 22 août (1572), à onze heures du matin, l'amiral quittait le roi, et se retirait chez lui en lisant une lettre, lorsqu'il est blessé à la main et au bras d'un coup d'arquebuse. Le coupable est un nommé Maurevel, assassin aux gages de Charles IX, et vulgairement nommé *le tueur du roi.* On croit communément que Catherine de Médicis avait ordonné ce meurtre, dans l'espérance qu'il exciterait quelque trouble, et que, sous prétexte de l'apaiser, on exécuterait le grand massacre comme une chose fortuite. Mais Coligny étant paisiblement rentré chez lui, il fallut par d'autres perfidies prévenir la fuite des protestants. Charles, Catherine et ses autres fils vinrent aussitôt trouver l'amiral, feignirent de le plaindre, le consolèrent, lui promirent justice; le roi redoubla de caresses, le jeune tigre pleura. Il ne manqua pas, selon sa coutume, de demander ensuite à sa mère et à ses horribles conseillers *s'il avait bien joué son rôlet.*

Deux jours après, Coligny fut la première victime du massacre; Besme, domestique du *duc de Guise*[b], et marié à une fille naturelle du cardinal de Lorraine, se présente à la tête des assassins: "Jeune homme," lui dit le vieillard, "tu devrais respecter mes cheveux blancs; mais fais ce que tu voudras, tu ne m'abrégeras la vie que de fort peu de

[a] *Coligny* (*Gaspard* comte de), amiral de France, né le 16 juin 1516 à Châtillon-sur-Loing. Il occupe une grande et honorable place dans l'histoire du seizième siècle, comme homme d'État, homme de guerre et chef du parti protestant.

[b] *Henri de Lorraine*, duc de *Guise*, né en 1550, surnommé le *Balafré*; il était le fils aîné de *François de Guise*. Les Guises étaient à la tête de la *Ligue*, c'est-à-dire l'association des catholiques qui cherchait à détruire la religion protestante.

jours." Besme l'égorge et le jette par la fenêtre ; le duc de Guise, qui l'attendait dans la cour avec des cris d'impatience, lui essuie le visage pour le reconnaître, le frappe du pied, et court à d'autres meurtres. On coupe la tête de l'amiral et on la porte à la reine qui la fit, dit-on, embaumer et envoyer au pape. La populace se joua pendant trois jours des restes du cadavre, et finit par les attacher aux fourches de Montfaucon avec une chaîne de fer, au dessus d'un brasier. Le parlement eut la lâcheté d'imiter les fureurs de la multitude : il ordonna que l'effigie de l'amiral serait traînée sur la claie et pendue en place de Grève ; mais pour rendre cette infâme parodie digne du roi et de sa cour, qui y assistèrent, il y fit en même temps mettre à mort Briquemant, vieux gentilhomme, et Arnauld de Cavagnes, maître des requêtes, deux amis de l'amiral, découverts dans la retraite où ils avaient échappé au massacre. La mémoire de Coligny ne tarda pas à être réhabilitée : celle du parlement ne l'a pas été.

On trouva dans les dépouilles de l'amiral des mémoires pour l'histoire de son temps, et plusieurs écrits qui attestaient ses grandes vues et son patriotisme. La cour se hâta de les brûler, par le conseil de *Gondi*[a].

Au milieu des mouvements d'horreur que la Saint-Barthélemy excita en Europe, la perte d'un aussi grand homme que l'amiral fut particulièrement ressentie. Le *duc d'Anjou*[b], qui avait eu tant de part à cette nuit criminelle, put quelques mois après connaître le jugement de l'opinion publique. En traversant l'Allemagne, pour aller s'asseoir sur le trône de Pologne, il s'était arrêté chez le comte palatin du Rhin ; entrant un jour dans le cabinet du prince, il pâlit à la vue d'un portrait en pied de Coligny. "Vous connaissez bien cet homme, monsieur," lui dit le comte. "Vous avez fait mourir en lui le plus grand capitaine de la chrétienté, et vous ne le deviez pas ; car il vous a rendu à vous et au roi de très-grands services." Le duc d'Anjou essayait de balbutier

[a] *Albert de Gondi*, dit *le maréchal de Retz*, était fils d'Antoine de Gondi, maître d'hôtel de Henri II. On lui reprocha d'avoir été l'un des conseillers de la Saint-Barthélemy.

[b] Troisième fils de *Henri II*, et de *Catherine de Médicis*. Il succéda à son frère *Charles IX* en 1574, sous le nom de *Henri III*.

quelque apologie, quand le palatin l'interrompit sèchement par ces mots :—" Nous en savons toute l'histoire, monsieur." Le coupable Henri put lire sur tous les visages l'indignation que sa présence allumait, et il se crut un instant menacé du sort qu'il trouva plus tard sous le couteau d'un moine[a].

P. E. LEMONTEY.

LEMONTEY (*Pierre-Édouard*),

Né à Lyon en 1762, mort à Paris en 1826. Membre de l'Académie française. Il a laissé des ouvrages en prose et en vers dont la plupart n'ont eu de son vivant qu'un succès de circonstance.

LES QUATRE HENRI.

UN soir, comme la pluie tombait à flots, on dit qu'une vieille femme, qui passait dans le pays pour sorcière, et qui habitait une pauvre cabane dans la forêt de Saint-Germain, entendit frapper à sa porte ; elle ouvrit, et vit un cavalier qui lui demanda l'hospitalité. Elle mit son cheval dans une grange et le fit entrer. À la clarté d'une lampe fumeuse, elle vit que c'était un jeune gentilhomme. La personne disait la jeunesse, l'habit disait la qualité. La vieille femme alluma du feu et demanda au gentilhomme s'il désirait manger quelque chose. Un estomac de seize ans est comme un cœur du même âge, très-avide et peu difficile. Le jeune homme accepta. Une *bribe*[1] de fromage et un morceau de pain noir sorti de la *huche*[2] : c'était toute la provision de la vieille.

"Je n'ai rien de plus," dit-elle au jeune gentilhomme, "voilà ce que me laissent à offrir aux pauvres voyageurs la dîme, la taille, *les aides, la gabelle, le souquet, l'arrière-souquet*[b] : sans compter que les *manants*[3] d'alentour me disent sorcière et vouée au diable, pour me voler, en sûreté de conscience, les produits de mon pauvre champ."

[a] *Jacques Clément*, dominicain, assassina à Saint-Cloud, le 1er août 1589, ce même duc d'Anjou, alors Henri III.

[b] *Aides* se disait autrefois des subsides établis sur le vin et sur les autres boissons ; le *souquet*, plus anciennement, se disait dans le même sens ; la *gabelle* signifiait toutes sortes d'impositions publiques.

"Parbleu," dit le gentilhomme, "si je devenais jamais roi de France, je supprimerais les impôts et ferais instruire le peuple."

"Dieu vous entende!" répondit la vieille. À ce mot, le gentilhomme s'approcha de la table pour manger; mais au même instant un nouveau coup frappé à la porte l'arrêta. La vieille ouvrit et vit encore un cavalier percé de pluie, et qui demanda l'hospitalité. L'hospitalité lui fut accordée, et le cavalier étant entré, il se trouva que c'était encore un jeune homme, et encore un gentilhomme.

"C'est vous, Henri," dit l'un.—"Oui, Henri," dit l'autre. Tous deux s'appelaient Henri. La vieille apprit dans leur entretien qu'ils étaient d'une nombreuse partie de chasse, menée par le roi Charles IX, et que l'orage avait dispersée.

"La vieille," dit le second venu, "n'as-tu pas autre chose à nous donner?"

"Rien," répondit-elle.

"Alors," dit-il, "nous allons partager."

Le premier Henri fit la grimace; mais, regardant l'œil résolu et la *prestance*[4] nerveuse du second Henri, il dit d'une voix chagrine:

"Partageons donc!"

Il y avait, après ces paroles, cette pensée qu'il n'osa exprimer: "Partageons de peur qu'il ne prenne tout."

Ils s'assirent donc en face l'un de l'autre, et déjà l'un des deux allait couper le pain avec sa dague, lorsqu'un troisième coup fut frappé à la porte. La rencontre était singulière: c'était encore un gentilhomme, encore un jeune homme, encore un Henri. La vieille se mit à les considérer avec surprise. Le premier voulut cacher le fromage et le pain, le second les replaça sur la table, et posa son épée à côté. Le troisième Henri sourit.

"Vous ne voulez donc rien me donner de votre souper," dit-il, "je puis attendre, j'ai l'estomac bon."

"Le souper," dit le premier Henri, "appartient de droit au premier occupant."

"Le souper," dit le second, "appartient à qui sait mieux le défendre."

Le troisième Henri devint rouge de colère, et dit fièrement :

"Peut-être appartient-il à celui qui sait mieux le conquérir."

Ces paroles furent à peine dites que le premier Henri tira son poignard, les deux autres leurs épées. Comme ils allaient en venir aux mains, un quatrième coup est frappé, un quatrième jeune homme, un quatrième gentilhomme, un quatrième Henri fut introduit. À l'aspect des épées nues, il tire la sienne, se met du côté le plus faible et attaque à l'étourdie. La vieille se cache épouvantée, et les épées vont fracassant tout ce qui se trouve à leur portée. La lampe tombe, s'éteint, et chacun frappe dans l'ombre. Le bruit des épées dure quelque temps, puis s'affaiblit graduellement, et finit par cesser tout à fait. Alors la vieille se hasarde à sortir de son trou, rallume la lampe, et voit les quatre jeunes gens étendus par terre, ayant chacun une blessure. Elle les examine : la fatigue les avait plutôt renversés que la perte de leur sang. Ils se relèvent l'un après l'autre, et, honteux de ce qu'ils viennent de faire, ils se mettent à rire et se disent :

"Allons, soupons de bon accord et sans rancune."

Mais, lorsqu'il fallut trouver le souper, il était par terre, foulé aux pieds, souillé de sang. Si mince qu'il fût, on le regretta. D'un autre côté, la cabane était dévastée, et la vieille, assise dans un coin, fixait ses yeux *fauves*[6] sur les quatre jeunes gens.

"Qu'as-tu à nous regarder ?" dit le premier Henri, que ce regard troublait.

"Je regarde vos destinées écrites sur vos fronts," répondit la vieille.

Le second Henri lui commanda durement de les lui révéler ; les deux derniers l'y engagèrent en riant. La vieille répondit :

"Comme vous êtes réunis tous quatre dans cette cabane,

vous serez réunis tous quatre dans une même destinée. Comme vous avez foulé aux pieds et souillé de sang le pain que l'hospitalité vous a offert, vous foulerez aux pieds et souillerez de sang la puissance que vous pouviez partager. Comme vous avez dévasté et appauvri cette chaumière, vous dévasterez et appauvrirez la France; comme vous avez été blessés tous quatre dans l'ombre, vous périrez tous quatre par trahison et de mort violente."

Les quatre gentilshommes ne purent s'empêcher de rire de la prédiction de la vieille.

Ces quatre gentilshommes étaient les quatre héros de la Ligue, deux comme ses chefs, et deux comme ses ennemis :

Henri de Condé, empoisonné à Saint-Jean-d'Angely par sa femme.

Henri de Guise, assassiné à Blois par les quarante-cinq[a].

Henri de Valois (Henri III), assassiné par Jacques Clément à Saint-Cloud[b].

Henri de Bourbon (Henri IV), assassiné à Paris par Ravaillac[c].

FRÉDÉRIC SOULIÉ. *Journal des enfants.*

FRÉDÉRIC SOULIÉ (*Melchior*),

Auteur vivant. Né à Foix, département de l'Arriège, en 1800. Ses principaux ouvrages sont des romans historiques et des contes d'une originalité pleine de charmes.

LE MARÉCHAL DE *BIRON*[d] À *HENRI IV*[e],

à qui, dans une circonstance épineuse, on conseillait de se retirer en Angleterre.

QUOI ! Sire, on vous conseille de monter sur mer, comme

[a] Le 28 décembre 1588. Les gentilshommes nommés les *quarante-cinq*, qui assassinèrent le duc de Guise, étaient une compagnie nouvelle formée par le duc d'Epernon.

[b] Le 1er août 1589. [c] Le 14 mai 1610.

[d] *Biron* (Charles de Gontaut, duc de). Accusé d'avoir conspiré contre Henri IV, il eut la tête tranchée en 1602.

[e] Avec Henri IV, roi de France, la maison de Bourbon monta sur le trône; ses droits étaient incontestables, puisqu'il descendait de Robert, sixième fils de Louis IX; mais la Ligue (voyez la page 316, note [b]), sous prétexte de religion, s'opposa à son avénement.

s'il n'y avait pas d'autres moyens de conserver votre royaume, que de le quitter! Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de tous les hasards et de tous les obstacles pour y venir; et maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en sortissiez; et vos amis seraient d'avis que vous fissiez, de votre bon gré, ce que les efforts de vos plus grands ennemis ne sauraient vous contraindre de faire. En l'état où vous êtes, sortir seulement de la France pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais. Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint: ceux qui nous pensent envelopper sont, ou ceux mêmes que nous avons tenus enfermés si lâchement à Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, et qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire, nous sommes en France, il nous y faut enterrer. Il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter, ou y perdre la vie; et, quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre personne sacrée, que la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme, que de vous sauver par ce moyen. Votre Majesté ne souffrirait jamais qu'un *cadet*[a] de la maison de Lorraine lui fît perdre terre, encore moins qu'on la vît mendier à la porte d'un prince étranger. Non, Sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au delà de la mer. Si vous allez au devant du secours de l'Angleterre, il reculera: si vous vous présentez au port de la *Rochelle*[b], en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne à l'inconstance des flots, et à la merci de l'étranger, qu'à tant de braves gentilshommes et tant de vieux soldats, qui sont prêts à lui

[a] Il s'agit ici de *Charles de Lorraine*, duc de Mayenne, second fils de *François de Lorraine*, duc de Guise. *Mayenne*, s'étant déclaré chef de la Ligue, prit le titre de lieutenant-général de l'Etat et couronne de France, fit déclarer roi le *cardinal de Bourbon* sous le nom de *Charles X*, et marcha contre *Henri IV*, à la tête de 30,000 hommes; mais il fut battu aux journées d'Arques et d'Ivry. Il mourut à Soissons, en 1611.

[b] *La Rochelle*, chef-lieu du département de la Charente-Inférieure, était alors le boulevard des calvinistes. Assiégée sans succès, en 1574, par le *duc d'Anjou*, depuis *Henri III*, elle ne se rendit qu'à *Louis XIII*, en 1628, après une défense héroïque de treize mois.

servir de remparts et de boucliers ; et je suis trop serviteur de Votre Majesté, pour lui dissimuler que si elle cherchait sa sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher la leur dans un autre parti que dans le sien.

MÉZERAY.

MÉZERAY (*François Eudes* de),

Historien célèbre, né en Normandie en 1610, mort en 1683. Principaux ouvrages : *Histoire de France, Traité de l'origine des Français, Traité de la vérité de la religion chrétienne*, etc.

ALLOCUTION DE HENRI IV.

Il refuse de donner l'assaut à la ville de Paris.

Après la victoire d'Ivry, où Henri IV battit *Mayenne*[a] et les Espagnols (1590), le roi vainqueur vint bloquer Paris. Cette malheureuse ville, en proie aux fureurs des *Seize*[b] et à la tyrannie des soldats espagnols, fut réduite aux dernières extrémités de la famine : les Parisiens, opprimés par leurs défenseurs, ne trouvaient de pitié que dans le prince qui les assiégeait.

MES amis, mes compagnons, mes frères d'armes, que me demandez-vous ? que veulent ces soldats qui poussent des cris de guerre autour de ma tente ? Quoi ! on veut que je commande l'assaut ! on veut que je donne l'ordre et le signal du carnage ! et nos ennemis sont nos concitoyens, et ce sont des Français que nous irions égorger dans leurs murs ; et cette ville dont on demande la ruine est la capitale de mon royaume ! Je sais bien que de funestes souvenirs excusent et autorisent peut-être nos ressentiments : catholiques et calvinistes, nous aurions tous, je le sais, des crimes à punir dans Paris, et les mânes de *Henri III*[c] et de *Coligny*[d] ap-

[a] Voyez la page 322, note [a].
[b] *Faction des Seize.* Nom donné à une faction qui se forma à Paris pendant la Ligue, sous le règne de Henri III, ainsi nommée parce que seize de ses principaux membres avaient été nommés chefs des seize sections de Paris.
[c] Voyez la page 317, note [b]. [d] Voyez la page 316.

pellent des vengeurs. Mais quoi! n'est-ce pas assez de vengeances? et les fautes de mes sujets ne sont-elles pas expiées par tant de maux?

Voyez ces prisonniers que le sort de la guerre a fait tomber entre nos mains; voyez leur maigreur affreuse, et la mortelle pâleur de leur visage; écoutez les récits de ces Français, et les déplorables détails de leur misère; quel cœur si insensible n'en serait ému de pitié? Ô mes sujets, ne craignez rien de moi, tandis que vous souffrez! Non, le *Béarnais*[a] n'est pas un barbare; il ne vous accablera pas dans votre détresse. Hélas! par quelle fatalité suis-je donc réduit à combattre mon peuple, et à faire toujours la guerre dans mon pays! Combien de sang français a déjà coulé, versé par des mains françaises! Ah! c'était du moins sur les champs de bataille, et tous ceux qui ont trouvé la mort l'avaient cherchée; mais que j'attaque une ville presque sans défense, que je l'abandonne au pillage, que je livre des femmes, des vieillards, des mourants au glaive de mes soldats! non, tant de cruauté ne peut entrer dans mon cœur; non, mon panache blanc, qui vous a guidé tant de fois dans le chemin de l'honneur et de la victoire, ne vous guidera pas au carnage, et jamais le drapeau des lis ne sera un signal de ruine pour la capitale de la France. Si je ne puis régner qu'à ce prix, s'il faut que j'égorge mon peuple pour conquérir le trône, je renoncerai plutôt au droit de ma naissance, je dirai adieu à cette France que j'aurais voulu rendre heureuse. *Biron*[b], j'exécuterai le dessein dont tu m'as déjà détourné une fois; j'abandonnerai ce pays funeste où les sujets assassinent leurs rois, et où les rois combattent leurs sujets; je ne veux pas de la couronne, si, avant de la porter, il faut la teindre du sang de mes enfants.

Les malheureux! comme si mon culte outrageait le vrai Dieu, ils m'ont maudit, ils ont méconnu les titres les plus sacrés, et le plus légitime descendant de saint *Louis*[c] ne leur a paru qu'un usurpateur! Ah! s'ils étaient abandonnés à leur propre cœur, si des impulsions étrangères et de perfides

[a] *Henri IV*, né à Pau, en Béarn, avait reçu le surnom de *Béarnais*.
[b] Voyez la page 321, note [d]. [c] Louis IX.

conseils ne les avaient égarés, la guerre serait finie ; nous sommes faits pour nous aimer, les Français et moi. Mais parce que les émissaires de *Philippe*[a] les ont séduits, parce que la faction des Seize les opprime, faut-il pour cela nous baigner dans leur sang ! méritent-ils la mort parce qu'on les trompe ? Mes amis, l'action que vous me conseillez serait injuste. Je dois aimer les Parisiens malgré leurs égarements ; leur constance m'étonne, et ne m'irrite pas ; j'admire leur valeur dont je déplore l'usage ; je les combats et je les plains. Du moins j'accomplis ainsi le précepte de la loi sainte qui commande l'oubli des injures, la clémence, la pitié. Je désire bien moins occuper le trône que le mériter.

Amis, si d'autres considérations étaient de quelque poids après ces grands motifs d'humanité et de justice, je vous dirais que mon intérêt, qui est celui de la France, m'ordonne aussi de respecter Paris. Cette capitale est pour tous nos Français un centre commun, une commune patrie ; les sciences et les lettres y réunissent leurs lumières ; les arts leurs chefs-d'œuvre, le commerce ses richesses. Que d'antiques monuments, que d'établissements utiles seraient dévastés par nos soldats dans l'ivresse de la victoire et dans l'ardeur du pillage ! Voulez-vous dissiper en un seul jour ce trésor de la France ? Et l'amour des peuples, que je perdrais pour jamais par cet acte de barbarie, n'est-ce pas aussi un trésor, et le plus précieux de tous ? Où le retrouverais-je, grand Dieu ! quand j'aurais élevé mon trône sur des ruines, quand je régnerais dans une ville déserte et ensanglantée ?

Cessez donc, messieurs, de m'adresser des conseils et des prières qui m'affligent sans m'ébranler. Non, je ne vous donnerai pas ce signal ; c'est la première fois que Henri refuse le combat à sa brave noblesse : il ne trouve plus de courage contre un peuple sans défense qui porte le nom de Français. Mes amis, je vous dois tout, j'aime à le reconnaître hautement, et peut-être un jour vous prouverai-je que je ne suis pas un ingrat ; mais ne me demandez jamais des choses que je sois forcé de vous refuser. Je puis vous sacrifier tout, hors mon amour pour mon peuple. Mon

[a] *Philippe II*, roi d'Espagne.

peuple souffre et gémit, et vous me parlez de l'attaquer! Moi, je veux les nourrir. Qu'on m'amène tous les prisonniers parisiens ; je veux leur rendre la liberté ; je les chargerai de dire à leurs concitoyens que Henri n'est pas leur ennemi, qu'il compatit à leurs besoins, qu'il veut les sauver de la famine. Ils viendront, ces malheureux Français, ils viendront se rassasier dans le camp du Béarnais ; ils me verront, ils me connaîtront, ils m'aimeront peut-être, ou du moins ils ne mourront pas.

Je sais bien que la politique réprouve ce que je fais ; je sais que nourrir les Parisiens, c'est renoncer à un succès certain, et nous soumettre de nouveau à toutes les chances de la guerre et de la fortune ; je sais que le duc de Parme, avec ses Espagnols, arrivera bientôt sous les murs de Paris. Eh bien ! Français, quel plaisir de combattre alors nos vrais ennemis ! Quel est celui d'entre nous qui pourrait reculer devant ces honorables périls, et qui ne voudrait *se trouver aux prises*[1] avec l'étranger? N'est-il pas vrai, *Sully*[a], Biron, *Mornay*[b], *Turenne*[c], et toi, brave *Crillon*[d], qui n'étais pas à *Arques*[e], et vous tous, vaillants gentilshommes qui me pressez tant au champ d'honneur, n'est-il pas vrai qu'un jour de bataille sera pour vous tous un jour de fête, si au lieu d'égorger des Français, nous chassons les Espagnols? Ô mes compagnons, quand j'aurai nourri mon peuple rebelle, et repoussé l'ennemi loin du sol de la France, peut-être ne me contestera-t-on plus mes droits ; je forcerai mes sujets à me chérir ; c'est la seule violence que je veuille leur faire. Je les subjuguerai, mais à force de bienfaits et de gloire. Alors j'entrerai dans leur ville que le sang n'aura pas souillée,

[a] *Sully* (Maximilien de Béthune, baron de Rosny, duc de). En 1594, il fut nommé secrétaire d'État. Il mourut en 1641, laissant des mémoires précieux sur le gouvernement de Henri IV.

[b] *Mornay* (Philippe de), seigneur du Plessis-Marly. Après l'abjuration de Henri IV, il devint le chef du parti protestant en France, et mourut en 1623.

[c] *Turenne* (Henri de La Tour d'Orliègues, vicomte de), maréchal de France, père du célèbre vicomte de Turenne.

[d] *Crillon* (Louis de Balbe de Berthon, seigneur de) fut un des plus grands capitaines de son siècle. Il mourut en 1615.

[e] *Arques*. Petite ville de France à 6 kilomètres de Dieppe. Henri IV y défit les ligueurs en 1589.

n en ennemi, en conquérant, mais en roi, mais en père. C'est un bon exemple que je donnerai à la postérité ; et si quelqu'un de mes descendants, après avoir plaint longtemps des sujets égarés, revenait prendre possession du palais de ses aïeux, il imiterait Henri IV, et comme moi il n'entendrait retentir sur son passage que des cris d'allégresse et d'amour. Je veux que la valeur et la clémence soient les vertus de mes enfants, je veux qu'ils prennent pour devise : Vaincre et pardonner. GOMBERT.

GOMBERT (*Jules* de),

Auteur vivant. Ses ouvrages sur divers sujets historiques sont remarquables par la pureté, l'élégance et l'énergie du style. Le discours de Henri IV, qui précède, est un de ses chefs-d'œuvre. Il est tiré du *Manuel de l'orateur* par M. Duquesnois.

PORTRAIT DE RICHELIEU.

Richelieu (*Armand-Jean du Plessis*, cardinal de), né à Paris en 1585, mort en 1642. Il fut le premier ministre de Louis XIII, et l'un des plus habiles politiques et des plus grands génies que la France ait produits. Malgré les graves reproches que lui fait l'histoire, on se rappelle avec reconnaissance que, protecteur des arts, des sciences et des lettres, il bâtit le Palais-Royal, établit le Jardin des Plantes, fonda l'Académie française, et prépara le beau siècle de Louis XIV.

MONTEZ les degrés du vieux archevêché[a], et entrons dans la première et la plus grande des salles. Elle était fort longue, mais éclairée par une suite de hautes fenêtres en *ogive*[1], dont la partie supérieure seulement avait conservé les vitraux bleus, jaunes et rouges, qui répandaient une lueur mystérieuse dans l'appartement. Une table ronde, énorme, la remplissait dans toute sa largeur, du côté de la grande cheminée ; autour de cette table, couverte d'un tapis *bariolé*[2] et chargée de papiers et de portefeuilles, étaient assis et courbés sur leurs plumes

[a] Celui de Narbonne.

huit secrétaires occupés à copier des lettres qu'on leur passait d'une table plus petite. D'autres hommes, debout, rangeaient les papiers dans les rayons d'une bibliothèque, que des livres, reliés en noir, ne remplissaient pas tout entière, et marchaient avec précaution sur le tapis épais dont la salle était garnie.

Malgré cette quantité de personnes réunies, on eût entendu les ailes d'une mouche. Le seul bruit qui s'élevât était celui des plumes qui couraient rapidement sur le papier, et d'une voix *grêle*[3] qui dictait, en s'interrompant pour tousser. Elle sortait d'un immense fauteuil à grands bras, placé au coin du feu, allumé en dépit des chaleurs de la saison et du pays. C'était un de ces fauteuils qu'on voit encore dans quelques vieux châteaux, et qui semblent faits pour s'endormir en lisant, sur eux, quelque livre que ce soit, tant chaque compartiment en est soigné; un croissant de plume y soutient les reins; si la tête se penche, elle y trouve ses joues reçues par des oreillers couverts de soie, et le coussin du siége déborde tellement les coudes, qu'il est permis de croire que les prévoyants tapissiers de nos pères avaient pour but d'éviter que le livre ne fît du bruit et ne les réveillât en tombant.

Mais quittons cette digression pour parler de l'homme qui s'y trouvait, et qui n'y dormait pas. Il avait le front large et quelques cheveux fort blancs, une figure pâle et *effilée*[4], à laquelle une petite barbe blanche et pointue donnait cet air de finesse que l'on remarque dans tous les portraits du siècle de Louis XIII. Une bouche presque sans lèvres, et nous sommes forcé d'avouer que le docteur *Lavater*[a] regarde ce signe comme indiquant la méchanceté à n'en pouvoir douter; une bouche pincée, disons-nous, était encadrée par deux petites moustaches grises et une *royale*, ornement que nos officiers de hussards se laissent croître entre la lèvre inférieure et le menton, et qui ressemble assez à une virgule. Ce vieillard, qui avait sur la tête une *calotte*[5] rouge, et qui était enveloppé dans une

[a] *Lavater*, ministre protestant et célèbre physionomiste, né à Zurich en 1741, mort en 1801.

vaste robe de chambre, portait des bas de soie pourprée, et n'était rien moins qu'*Armand du Plessis, cardinal de Richelieu.* ALFRED DE VIGNY. *Cinq-Mars.*

VIGNY (*Alfred,* comte de),
Né en Touraine vers 1798. Auteur vivant. Nous avons de cet écrivain des drames, des romans et des poëmes fort estimés.

DÉCOUVERTES ET PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN DU TEMPS DE DESCARTES.

Réné Descartes, philosophe et mathématicien célèbre, né à *La Haye* en Touraine en 1596, mort en 1650. Il passa en Suède sur l'invitation de la reine *Christine.*

LAISSANT là les temps trop reculés, je veux chercher, dans le siècle même de Descartes, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé sa naissance, tout ce qui a pu servir à le former, en influant sur son génie.

Et d'abord j'aperçois dans l'univers une espèce de fermentation générale. La nature semble être dans un de ces moments où elle fait les plus grands efforts. Tout s'agite, on veut partout remuer les anciennes bornes; on veut étendre la sphère humaine. *Vasco de Gama*[a] découvre les Indes (1497); *Colomb* découvre l'Amérique (1492); *Cortez* et *Pizarre* subjuguent des contrées immenses et nouvelles[b]; *Magellan* cherche les terres australes; *Drake* fait le tour du monde: l'esprit des découvertes anime toutes les nations. De grands changements dans la politique et les religions ébranlent l'Europe, l'Asie et l'Afrique; cette secousse se communique aux sciences. L'astronomie renaît dès le quinzième siècle. *Copernic*[c] rétablit le système de Pythagore et le mouvement de la

[a] *Vasco de Gama,* illustre navigateur portugais qui, le premier, doubla le *cap de Bonne-Espérance,* en 1497.

[b] Le Mexique et le Pérou.

[c] *Nicolas Copernic,* célèbre astronome, né en Prusse en 1473, mort en 1543. Il découvrit le vrai système du monde.

terre : pas immense fait dans la nature ! *Tycho-Brahé*[a] ajoute aux observations de tous les siècles ; il corrige et perfectionne la théorie des planètes, détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région que les comètes occupent dans l'espace. Le nombre des phénomènes connus s'augmente. Le législateur des cieux paraît : *Képler*[b] confirme ce qui a été trouvé avant lui, et ouvre la route à des vérités nouvelles ; mais il fallait de plus grands secours. Les verres concaves et convexes, inventés par hasard au treizième siècle, sont réunis trois cents ans après, et forment le premier télescope. L'homme touche aux extrémités de la création. *Galilée*[c] fait dans les cieux ce que les grands navigateurs faisaient sur les mers : il aborde à de nouveaux mondes. Les satellites de Jupiter sont connus ; le mouvement de la terre est confirmé par les phases de Vénus ; la géométrie est appliquée à la doctrine du mouvement ; la force accélératrice dans la chute des corps est mesurée ; on découvre la pesanteur de l'air, on entrevoit son élasticité. *Bacon*[d] fait le dénombrement des connaissances humaines, et les juge ; il annonce le besoin de refaire des idées nouvelles, et prédit quelque

[a] *Tycho-Brahé*, né en Danemark en 1546, mort en 1601. La grande éclipse de soleil en 1560 développa son goût pour l'astronomie, et il s'y livra entièrement. Craignant d'adopter le système de Copernic, qu'il croyait contraire à ses opinions religieuses, il en inventa un mixte, plus embarrassant que les autres. C'est cependant à juste titre qu'on l'a surnommé le *restaurateur de l'astronomie*.

[b] *Képler*, né dans le duché de Wittemberg en 1571, et mort en 1630. C'est à lui qu'on doit les expériences démonstratives sur la vraie cause de la pesanteur des corps.

[c] *Galilée* : voyez la page 257, note [d]. Il découvrit les quatre satellites de Jupiter et des taches au soleil et à la lune. L'inquisition, ayant pris ombrage du système qu'il enseignait, celui de *Copernic*, qui est le mouvement de la terre autour du soleil, il passa deux ans dans les prisons du saint-office, ce qui a fait dire spirituellement à *Casimir Delavigne* :

> " Galilée expia par deux ans de prison,
> L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison."

Il fut obligé de se rétracter, et son livre fut brûlé. Il mourut en 1641, l'année qui précéda celle de la naissance de *Newton*.

[d] *François Bacon*, également célèbre comme philosophe et comme homme d'Etat, naquit à Londres en 1561. Après avoir occupé les premières charges de l'Angleterre, il mourut, dans la retraite et sans fortune, en 1626.

chose de grand pour les siècles à venir. Voilà ce que la nature avait fait pour Descartes, avant sa naissance; et comme par la *boussole*[1] elle avait réuni les parties les plus éloignées du globe, par le télescope rapproché les dernières limites des cieux, par l'imprimerie elle avait établi la communication rapide du mouvement entre les esprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout était disposé pour une révolution; déjà est né celui qui doit faire ce grand changement; il ne resta à la nature que d'achever son ouvrage, et de mûrir Descartes pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. THOMAS. *Éloge de Descartes.*

THOMAS (*Antoine-Léonard*),
Né en 1732, mort en 1785. Il se distingua comme orateur et comme poëte. Ses *Éloges* de *Sully*, *Descartes*, *Duguay-Trouin*, etc. sont des chefs-d'œuvre de style et d'éloquence.

LE PONT-NEUF[a] SOUS LOUIS XIII.

Le Pont-Neuf était d'ordinaire le point central où se réunissaient les marchands *d'orviétan*[1] et de baume, les débitants d'élixir et de poudre de sympathie, les inventeurs de la panacée universelle, les arracheurs de dents; tous grands docteurs de la petite faculté. On y trouvait de plus les chanteurs de noëls, les *escamoteurs*[2], les équilibristes; *Tabarin*[b] et son théâtre; par conséquent, force *badauds*[3] et charlatans agissant réciproquement les uns sur les autres, par un grand pouvoir d'attraction.

Malheur au provincial, venu du Poitou ou de la Saintonge, jeté au milieu de cette cohue, et s'y faisant reconnaître à sa démarche gênée, à son air de circonspection, à son *feutre*[4] à petit bord, ou à sa moustache écourtée! Il est bientôt le point de mire de tous, et les plus habiles opérateurs s'en emparent comme d'une proie pour leurs expériences.

Alors, assis malgré lui sur la sellette de la science, il se

[a] A Paris. [b] *Tabarin*, acteur renommé du XVI[e] siècle.

voit contraint de *déguster*[5] des élixirs de toutes sortes; ses habits sont purgés de toute *macule*[6], par le frottement des pierres de propreté, qui ont le don de faire disparaître les taches, et, trois jours après, l'étoffe; son chapeau est remis à neuf, lustré, brûlé par des eaux dites de *Jouvence*[a]; malheur à lui surtout, s'il a une dent douteuse dans la bouche: bonne ou mauvaise, elle lui est enlevée aux cris d'admiration du cercle! Trop heureux si, après avoir été martyrisé par les charlatans, il ne se retire pas encore dépouillé par les spectateurs; car le vol alors n'était pas seulement réputé métier de *manants*[7], mais aussi délassement de gentilshommes. X.-B. SAINTINE.

SAINTINE (*Xavier-Boniface*),

Né à Paris en 1797. Auteur vivant. Nous avons de cet écrivain des romans et des pièces de théâtre qui jouissent d'une grande réputation.

PASSAGE DU RHIN PAR LOUIS XIV.

Louis XIV avait pris les armes pour conquérir les Pays-Bas espagnols, sur lesquels *Marie-Thérèse*, sa femme, avait des droits. En 1672 il passe le Rhin, à la tête de 80,000 hommes, et envahit la Hollande. Cette guerre fut terminée par la paix et le *Traité de Nimègue* en 1678. Louis XIV en dicta les conditions.

CEPENDANT le roi faisait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces pays qui confinent à la Hollande, à Cologne, et à la Flandre. Il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour payer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque gentilhomme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoyé du gouverneur des Pays-Bas, étant venu faire une représentation au roi sur quelques dégâts commis par les troupes, reçut, de la main du roi, son portrait enrichi de diamants, estimé plus de douze mille francs. Cette con-

[a] C'est-à-dire de la *fontaine de Jouvence*. Fontaine fabuleuse qu'on suppose avoir la vertu de rajeunir.

duite attirait l'admiration des peuples, et augmentait la crainte de sa puissance.

Le roi était à la tête de sa maison et de ses plus belles troupes, qui se composaient de trente mille hommes : *Turenne*[a] les commandait sous lui. Le prince de *Condé*[b] avait une armée aussi forte. Les autres corps, conduits tantôt par *Luxembourg*[c], tantôt par *Chamilli*[d], faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement : Rhinberg, Orsoy, Vésel, Burick. Elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent investies. Celle de Rhinberg, que le roi voulut assiéger en personne, n'essuya pas un coup de canon ; et, pour en assurer encore mieux la prise, on eut soin de corrompre le lieutenant de la place, Irlandais de nation, nommé Dosseri, qui eut la lâcheté de se vendre, et l'imprudence de se retirer ensuite à Maestricht, où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin et l'Issel se rendirent. Quelques gouverneurs envoyèrent leurs clefs, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons français : plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire ; la consternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point encore assez de troupes pour paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le roi serait au delà du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au delà de ce fleuve, et, après les avoir faites, il reconnut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, et de s'opposer, si on pouvait, à ce passage. En effet, l'intention du roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits

[a] *Turenne* (Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de), né en 1611, mort en 1675.

[b] *Condé* (Louis II de Bourbon, prince de), surnommé le *Grand*, né en 1621, mort en 1686.

[c] *Luxembourg* (François-Henri, duc de), né en 1628, mort en 1695.

[d] *Chamilli* (le comte de), général français.

bateaux inventés par *Martinet*[a]. Des gens du pays informèrent alors le prince de Condé que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *Toll-huys* (la maison du péage), dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, selon ce que dit dans ses lettres *Pellisson*[b], témoin oculaire, et ce que m'ont confirmé les habitants. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aisé: il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq cents cavaliers, et deux faibles régiments d'infanterie sans canon. L'artillerie française les foudroyait en flanc. Tandis que la maison du roi et les meilleures troupes de cavalerie passèrent, sans risque, au nombre d'environ quinze mille hommes, le prince de Condé les côtoyait dans un bateau de cuivre.—12 juin 1672.—À peine quelques cavaliers hollandais entrèrent dans la rivière pour faire semblant de combattre, ils s'enfuirent l'instant d'après devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit aussitôt bas les armes, et demanda la vie. On ne perdit dans le passage que le comte de Nogent et quelques cavaliers qui, s'étant écartés du gué, se noyèrent; et il n'y aurait eu personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant: "*Point de quartier pour cette canaille!*" Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise désespérée reprit à l'instant ses armes, et fit une décharge dont le duc de Longueville fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé Ossembrœk, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé qui montait alors à cheval en sortant de

[a] *Henrique Martinet*, ingénieur mexicain du XVII[e] siècle.

[b] *Paul Pellisson-Fontanier*, de l'Académie française, né à Beziers en 1624, mort en 1693.

la rivière, et lui appuie son pistolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. Condé ne reçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. Les Français irrités firent main-basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés. Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche.

Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante et unique, célébrée alors comme un des grands événements qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur dont le roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolâtrie de ses courtisans; enfin, le goût que le peuple, et surtout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes; tout cela fit regarder, à Paris, le passage du Rhin comme un prodige qu'on exagérait encore. L'opinion commune était que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, et malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appelée le *Tholus*. Il était très-vrai que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, et que, s'ils avaient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très-périlleuse.

VOLTAIRE. *Siècle de Louis XIV*. (*Voyez la page* 177.)

RÈGNE DE LOUIS XIV.

D'où viennent tant d'étranges opinions sur le règne de Louis XIV, le plus beau de la monarchie, et qui égale, s'il ne surpasse pas les plus beaux âges de l'esprit humain? c'est toujours de la même cause. Après les troubles d'une orageuse minorité, Louis enfin est roi, et il ne cessera plus de l'être jusqu'au tombeau. Quelle suite de merveilles présente son règne! Pour le bien de ses peuples, il perfectionne les lois; règle les principales branches de l'administration publique par des ordonnances qu'on admire encore; fait fleurir les sciences, les lettres et les arts; étend le commerce; maintient en tous lieux la justice, l'ordre et la paix;

c'est sous ce règne que *brillent*[a] ce que la France compte d'orateurs, de poëtes, de savants, de philosophes, de magistrats, de capitaines, de pontifes les plus illustres.

Louis ajoute six provinces à son royaume[b], couvre ses frontières de places fortes, établit son petit-fils sur le trône d'Espagne[c], soutient dans sa vieillesse, avec une magnanimité rare, les efforts de l'Europe conjurée. Par ce prince, la gloire du nom français est portée jusqu'aux extrémités du monde, et la France exerce sur l'Europe une espèce de suprématie d'esprit et de talent, qui, après un siècle et tant de désastres, se fait sentir encore. Quel règne! quels titres à l'admiration publique! Ils n'ont pas été méconnus ces titres par des hommes dont l'hommage n'est pas suspect, mais qui avaient eux-mêmes trop de talent pour insulter au siècle du génie; je veux parler de *Montesquieu*[d], de *Voltaire*[e], et de *Frédéric*[f]. Mais aujourd'hui, que fait un esprit préoccupé de nos idées modernes? il fait un crime à Louis XIV de n'avoir pas régné d'après des formes et des vues qui n'étaient pas celles de son temps. Quelques écarts de politique, quelques erreurs d'ambition, des fautes personnelles qu'il a eu le courage de se reprocher lui-même, voilà ce que l'on considère uniquement, et ce qui donne lieu aux plus violentes déclamations. Eh! il n'est pas de simple particulier qui, dans la conduite de ses affaires domestiques, ne fasse quelque faute, et l'on voudrait qu'il n'y eût pas une seule tache dans un règne de soixante ans de gloire et de prospérité! Où est ici l'équité? et que peuvent au reste contre lui les clameurs de la médiocrité? Les vains détracteurs passent, et la gloire reste.

[a] C'est par syllepse que ce verbe est au pluriel.

[b] La *Flandre*, la *Franche-Comté*, l'*Alsace*, conquises par *Louis XIV*; l'*Artois*, le *Roussillon*, par *Louis XIII*, mais réunis à la couronne par Louis XIV; le *Nivernais*, qui y fut aussi réuni par l'extinction de la féodalité.

[c] *Charles II* (frère cadet de *Marie-Thérèse*, voyez la page 332) roi d'Espagne, n'ayant pas d'héritier direct, reconnut, par testament, pour successeur Philippe, duc d'Anjou, second fils du Dauphin fils de Louis XIV.

[d] *Montesquieu*. Voyez la page 285. [e] *Voltaire*. Voyez la page 177.

[f] *Frédéric II* roi de Prusse, surnommé le *Grand*, naquit à Berlin en 1712, mourut en 1786.

Louis a donné son nom à son siècle pour jamais, et la postérité ne cessera de dire : LE SIÈCLE DE LOUIS XIV, comme, après deux mille ans, elle dit encore : LE SIÈCLE D'AUGUSTE. L'ABBÉ DE FRAYSSINOUS.

FRAYSSINOUS (*Denis*, comte de),

Né en 1765. Évêque d'Hermopolis, membre de l'Académie française ; avant la revolution de 1830, pair de France, et ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique. Resté dévoué à la famille déchue de Charles X, il la suivit dans l'exil, et occupa auprès d'elle d'honorables fonctions. Il mourut en 1842.

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

VEUILLEZ donc, messieurs, embrasser par la pensée cette période historique, qui s'étend depuis la mort de *Mazarin*[a] jusqu'à celle de Louis XIV[b]. Réunissez, dans cet espace, tant d'actions glorieuses, tant de succès mémorables, des états envahis, des provinces conquises et gardées, des flottes victorieuses, de grands monuments fondés, et, malgré de funestes revers, un descendant de Louis XIV placé sur un trône étranger[c]. Voyez cette foule de généraux habiles, d'hommes d'État, d'hommes de génie, qui se succèdent sans interruption, pendant un demi-siècle, pour ne manquer jamais au choix du souverain. Condé avait défendu l'enfance de Louis XIV : *Villars*[d] et *Vendôme*[e] soutiennent sa vieillesse. Bossuet et Fénelon élèvent ses fils et les enfants de ses fils. Pendant une longue prospérité, il est grand de la gloire de ses sujets ; et, quand la fortune l'abandonne, quand ses appuis se brisent, quand sa race est près de s'éteindre, il montre une âme héroïque, porte avec fermeté le poids de l'empire

[a] *Mazarin* ou *Mazarini* (Jules), cardinal, et premier ministre pendant la minorité de Louis XIV.

[b] C'est-à-dire de 1661 à 1715.

[c] L'Espagne. Voyez la note [e], page 336.

[d] *Villars* (Louis-Hector, duc de), l'un des plus illustres successeurs de Turenne et de Condé, né en 1653, mort en 1734.

[e] *Vendôme* (Louis-Joseph, duc de), né en 1654, mort en 1712.

et des revers, et meurt le dernier des hommes illustres de son règne, comme pour annoncer que le grand siècle était achevé.

Certes, messieurs, ce tableau n'est pas sans ombres; cette gloire ne fut pas sans mélange et sans erreurs. Louis XIV a recueilli plus qu'il n'a fait peut-être[a]. Le génie de notre nation fermentait depuis plusieurs siècles, au milieu des restes de la barbarie, et du chaos de la guerre civile. Il était mûr pour enfanter de grandes choses; et toutes les forces du courage, de l'intelligence et du talent semblaient, par un mystérieux accord, éclater à la fois. Mais cette active fécondité de la nature fut réglée, pour ainsi dire, par la fortune et les regards d'un homme. L'ordre et la majesté se montrèrent en même temps que la vigueur et la richesse; et le souverain parut avoir créé toutes les grandeurs qu'il mettait à leur place. L'enthousiasme s'accrut par cette illusion; et l'idolâtrie des cours devint, pour la première fois, l'inspiration du génie.

Qu'elles sont brillantes, en effet, ces vingt premières années du gouvernement de Louis XIV! Un roi plein d'ardeur et d'espérance saisit lui-même ce sceptre qui, depuis Henri-le-Grand, n'avait été soutenu que par des favoris et des ministres. Son âme, que l'on croyait subjuguée par la mollesse et les plaisirs, se déploie, s'affermit et s'éclaire, à mesure qu'il a besoin de régner. Il se montre vaillant, laborieux, ami de la justice et de la gloire: quelque chose de généreux se mêle aux premiers calculs de sa politique. Il envoie des Français défendre la chrétienté contre les Turcs, en Allemagne et dans l'île de Crète; il est protecteur avant d'être conquérant; et, lorsque l'ambition l'entraîne à la guerre, ses armes heureuses et rapides paraissent justes à la France éblouie. La pompe des fêtes se mêle aux travaux de la guerre; les jeux du *carrousel*[b],

[a] L'auteur veut dire que Louis XIV a recueilli une gloire qui était plutôt l'ouvrage des grands hommes de son siècle que le sien propre.

[b] *Carrousel.* Espèce de tournoi qui consiste ordinairement en courses de bagues, de têtes, etc., entre plusieurs chevaliers partagés en différentes quadrilles distinguées par la diversité des livrées et des habits.

Dans la *course de bague* on tâchait d'enlever au passage, avec le bout

aux assauts de Valenciennes et de Lille. Cette altière noblesse, qui fournissait des chefs aux factions, et que Richelieu ne savait dompter que par les échafauds, est séduite par les paroles de Louis, et récompensée par les périls qu'il lui accorde à ses côtés. La Flandre est conquise; l'Océan et la Méditerranée sont réunis[a]; de vastes ports sont creusés; une enceinte de forteresses environne la France; les colonnades du Louvre s'élèvent; les jardins de Versailles se dessinent; l'industrie des Pays-Bas et de la Hollande se voit surpassée par les ateliers nouveaux de la France; une émulation de travail, d'éclat, de grandeur, est partout répandue; un langage sublime et nouveau célèbre toutes ces merveilles, et les agrandit pour l'avenir. Les épîtres de Boileau sont datées des conquêtes de Louis XIV; Racine porte sur la scène les faiblesses et l'élégance de la cour; Molière doit à la puissance du trône la liberté de son génie; La Fontaine lui-même s'aperçoit des grandes actions du jeune roi, et devient flatteur pour le louer.

VILLEMAIN.

VILLEMAIN (*Abel-François*),

Né à Paris en 1791; auteur vivant; membre de l'Académie française. Principaux ouvrages: *Histoire de Cromwell*; *Lascaris*, tableau brillant et animé de l'introduction des arts et des sciences en Italie. Le *Cours de littérature française* de M. Villemain venge noblement notre littérature du moyen âge de l'oubli dédaigneux où l'avaient laissée les siècles classiques qui la suivirent.

SYSTÈME DE LAW, SOUS LOUIS XV.

UN banquier écossais, nommé Law, disciple, à ce qu'il dit, de Locke et de Newton, vient faire en France la première épreuve des ressources du crédit. Il ouvre une banque, substitue les billets à l'argent, *hypothèque*[1] ses billets sur l'entreprise immense de la perception des impôts du royaume,

de la lance, un anneau suspendu à un poteau. Dans la *course de tête*, on tâchait d'abattre ou d'enlever au passage, avec la lance ou l'épée, des têtes de carton placées à cet effet.

[a] Par le canal du Languedoc.

sur les richesses coloniales d'un monde inconnu. Il crée la compagnie du Mississipi. L'on voit, pour la première fois, les hommes repousser l'or; la valeur des billets croît d'heure en heure. On s'étouffe dans la rue *Quincampoix*[a], aux portes des bureaux où l'on échange pour du papier ce métal incommode. Le régent devient un des directeurs de l'entreprise, et se fait banquier. Cependant la confiance s'ébranle, cette religion du papier a ses incrédules: il tombe rapidement. Malheur aux derniers possesseurs; d'étranges bouleversements s'opèrent, le riche devient pauvre, le pauvre riche. La fortune, qui jusque-là tenait au sol et s'*immobilisait*[2] dans les familles, s'est, pour la première fois, volatilisée; elle suivra désormais les besoins du commerce et de l'industrie. Un mouvement analogue a lieu par toute l'Europe; les esprits sont, pour ainsi dire, détachés de la glèbe. Law, s'enfuyant, a du moins laissé ce bienfait.

MICHELET. *Précis de l'Histoire de France.*

MICHELET (*Jules*),

Né à Paris en 1798. Auteur vivant. Les divers ouvrages historiques de cet écrivain jouissent d'une réputation aussi grande que méritée. L'*Histoire de France,* à laquelle il travaille depuis longtemps, sera la meilleure de toutes celles qui ont paru jusqu à présent, si l'on peut en juger d'après les premiers volumes.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

L'HISTOIRE de la révolution française commence en Europe l'ère des sociétés nouvelles, comme la révolution d'Angleterre a commencé l'ère des gouvernements nouveaux. Cette révolution n'a pas seulement modifié le pouvoir politique, elle a changé toute l'existence intérieure de la nation. Les formes de la société du moyen âge existaient encore. Le sol était divisé en provinces ennemies, les hommes étaient distribués en classes rivales. La noblesse avait perdu tous ses pouvoirs, quoiqu'elle eût conservé ses distinctions: le peuple ne possédait aucun

[a] Rue de Paris habitée alors par les banquiers.

droit, la royauté n'avait pas de limites, et la France était livrée à la confusion de l'arbitraire ministériel, des régimes particuliers et des priviléges des corps. À cet ordre abusif, la révolution en a substitué un plus conforme à la justice et plus approprié à nos temps. Elle a remplacé l'arbitraire par la loi, le privilége par l'égalité; elle a délivré les hommes des distinctions des classes, le sol des barrières des provinces, l'industrie des entraves des corporations et des *jurandes*[a], l'agriculture des sujétions féodales et de l'oppression des dîmes, la propriété des gênes des substitutions; et elle a tout ramené à un seul état, à un seul droit, à un seul peuple.

Pour opérer d'aussi grandes réformes, la révolution a eu beaucoup d'obstacles à vaincre, ce qui a produit des excès passagers à côté de ses bienfaits durables. Les privilégiés ont voulu l'empêcher, l'Europe a tenté de la soumettre; et, forcée à la lutte, elle n'a pu ni mesurer ses efforts, ni modérer sa victoire. La résistance intérieure a conduit à la souveraineté de la multitude, et l'agression du dehors à la domination militaire. Cependant le but a été atteint, malgré l'anarchie et malgré le despotisme: l'ancienne société a été détruite pendant la révolution, et la nouvelle s'est assise sous l'empire.

Lorsqu'une réforme est devenue nécessaire, et que le moment de l'accomplir est arrivé, rien ne l'empêche, et tout la sert. Heureux alors les hommes, s'ils savaient s'entendre, si les uns cédaient ce qu'ils ont de trop, si les autres se contentaient de ce qui leur manque; les révolutions se feraient à l'amiable, et l'historien n'aurait à rappeler ni excès ni malheurs; il n'aurait qu'à montrer l'humanité rendue plus sage, plus libre et plus fortunée. Mais jusqu'ici les annales des peuples n'offrent aucun exemple de cette prudence dans les sacrifices: ceux qui devraient les faire les refusent; ceux qui les demandent les imposent; et le bien s'opère comme le mal, par le moyen et avec la violence de l'usurpation. MIGNET.

[a] *Jurande.* La charge de juré d'un métier, ou le temps pendant lequel on l'exerçait.

MIGNET (*François-Auguste-Alexis*),

Né à Aix en 1796; auteur vivant; membre de l'Académie des sciences morales et directeur des archives au ministère des affaires étrangères. Son *Histoire de la révolution française* et celle des *Négociations relatives à la succession d'Espagne* l'ont placé au rang des premiers écrivains du dix-neuvième siècle.

PRISE DE LA BASTILLE.

Le peuple, dès la nuit du 13 (juillet 1789), s'était porté vers la Bastille; quelques coups de fusil avaient été tirés, et il paraît que des instigateurs avaient proféré plusieurs fois le cri: "*À la Bastille!*" Le vœu de sa destruction se trouvait dans quelques cahiers[a]; ainsi, les idées avaient pris d'avance cette direction. On demandait toujours des armes. Le bruit s'était répandu que l'*Hôtel des Invalides*[b] en contenait un dépôt considérable. On s'y rend aussitôt. Le commandant, M. de Sombreuil, en fait défendre l'entrée, disant qu'il doit demander des ordres à Versailles. Le peuple ne veut rien entendre, se précipite dans l'Hôtel, enlève les canons et une grande quantité de fusils. Déjà dans ce moment une foule considérable assiégeait la Bastille. Les assiégeants disaient que le canon de la place était dirigé sur la ville, et qu'il fallait empêcher qu'on ne tirât sur elle. Le député d'un district demande à être introduit dans la forteresse, et l'obtient du commandant. En faisant la visite, il trouve trente-deux *Suisses*[c] et quatre-vingt-deux invalides, et reçoit la parole de la garnison de ne pas faire feu si elle n'est attaquée. Pendant ces pourparlers, le peuple, ne voyant pas paraître son député, commence à s'irriter, et celui-ci est obligé de se montrer

[a] Ces *cahiers* étaient les instructions qu'avaient reçues de leurs commettants les députés aux états généraux, c'est-à-dire, à l'assemblée des trois ordres du royaume, qui étaient le clergé, la noblesse, et le tiers état (*les députés du peuple*). En 1789, le tiers état se constitua en *assemblée nationale* et déclara illégale toute autre représentation.

[b] Voyez la note [a], page 67.

[c] Soldats *suisses* au service du roi. Le corps des troupes suisses fut supprimé en 1830.

pour apaiser la multitude. Il se retire enfin vers onze heures du matin. Une demi-heure s'était à peine écoulée, qu'une nouvelle troupe arrive en armes, en criant: "Nous voulons la Bastille!" La garnison somme les assaillants de se retirer, mais ils s'obstinent. Deux hommes montent avec intrépidité sur le toit du corps-de-garde, et brisent à coups de hache les chaînes du pont, qui retombe. La foule s'y précipite, et court à un second pont pour le franchir de même. En ce moment une décharge de mousqueterie l'arrête: elle recule, mais en faisant feu. Le combat dure quelques instants. Les électeurs réunis à l'*Hôtel-de-Ville*[a], entendant le bruit de la mousqueterie, s'alarment toujours davantage, et envoient deux députations, l'une sur l'autre, pour sommer le commandant de laisser introduire dans la place un détachement de milice parisienne, sur le motif que toute force militaire dans Paris doit être sous la main de la ville. Ces deux députations arrivent successivement. Au milieu de ce siége populaire, il était très-difficile de se faire entendre. Le bruit du tambour, la vue d'un drapeau suspendent quelque temps le feu. Les députés s'avancent; la garnison les attend, mais il est impossible de s'expliquer. Des coups de fusil sont tirés, on ne sait d'où. Le peuple, persuadé qu'il est trahi, se précipite pour mettre le feu à la place; la garnison tire alors *à mitraille*[1]. Les *gardes-françaises*[b] arrivent avec du canon et commencent une attaque en forme.

Sur ces entrefaites, un billet adressé par le baron de *Besenval*[c] à Delaunay, commandant de la Bastille, est intercepté et lu à l'Hôtel-de-Ville; Besenval engageait Delaunay à résister, lui assurant qu'il serait bientôt secouru. C'était en effet dans la soirée de ce jour que devaient

[a] Les troubles qui eurent lieu à Paris pendant les journées des 12 et 13 juillet 1789 déterminèrent la bourgeoisie à s'assembler dans les districts. Les électeurs des députés aux Etats-Généraux accoururent à l'Hôtel-de-Ville, et, se réunissant au corps municipal, créèrent sur-le-champ la milice parisienne.

[b] *Gardes-françaises.* On donnait ce nom au régiment d'infanterie française destiné à garder les avenues des lieux où le roi était logé.

[c] *Besenval* était lieutenant général des troupes réunies autour de Paris.

s'exécuter les projets de la cour. Cependant Delaunay, n'étant point secouru, voyant l'acharnement du peuple, se saisit d'une mèche allumée et veut faire sauter la place. La garnison s'y oppose, et l'oblige à se rendre : les signaux sont donnés, un pont est baissé. Les assiégeants s'approchent en promettant de ne commettre aucun mal ; mais la foule se précipite et envahit les cours. Les Suisses parviennent à se sauver. Les invalides assaillis ne sont arrachés à la fureur du peuple que par le dévoûment des gardes-françaises. En ce moment, une fille, belle, jeune et tremblante, se présente : on la suppose fille de Delaunay ; on la saisit, et elle allait être brûlée, lorsqu'un brave soldat se précipite, l'arrache aux furieux, court la mettre en sûreté, et retourne à la mêlée.

Il était cinq heures et demie. Les électeurs étaient dans la plus cruelle anxiété, lorsqu'ils entendent un murmure sourd et prolongé. Une foule se précipite en criant victoire. La salle est envahie ; *un garde-française*[a], couvert de blessures, couronné de lauriers, est porté en triomphe par le peuple. Le règlement et les clefs de la Bastille sont au bout d'une baïonnette ; une main sanglante, s'élevant au-dessus de la foule, montre une boucle de col : c'était celle du gouverneur Delaunay qui venait d'être décapité. Deux gardes-françaises, Élie et Hullin, l'avaient défendu jusqu'à la dernière extrémité. D'autres victimes avaient succombé, quoique défendues avec héroïsme contre la férocité de la populace. Une espèce de fureur commençait à éclater contre Flesselles, le prévôt des marchands, qu'on accusait de trahison. On prétendait qu'il avait trompé le peuple en lui promettant plusieurs fois des armes qu'il ne voulait pas lui donner. La salle était pleine d'hommes tout bouillants d'un long combat, et pressés par cent mille autres qui, restés au dehors, voulaient entrer à leur tour. Les électeurs s'efforçaient de justifier Flesselles aux yeux de la multitude. Il commençait à perdre son assurance, et déjà tout pâle il s'écrie : "Puisque je suis

[a] *Un garde-française*, c'est-à-dire un soldat des gardes-françaises.

suspect, je me retirerai." "Non," lui dit-on, "venez au Palais-Royal, pour y être jugé." Il descend alors pour s'y rendre. La multitude s'ébranle, l'entoure, le presse. Arrivé au quai Pelletier, un inconnu le renverse d'un coup de pistolet. On prétend qu'on avait saisi une lettre sur Delaunay, dans laquelle Flesselles lui disait: "Tenez bon, tandis que j'amuse les Parisiens avec des cocardes."

THIERS. *Histoire de la révolution française.*

THIERS (*Adolphe*),

Né à Marseille en 1797. Auteur vivant; membre de l'Assemblée nationale. Son *Histoire de la révolution française* et son *Histoire du consulat et de l'empire,* dont sept volumes ont paru (janvier 1849), feront sa gloire dans la postérité. La célébrité de M. Thiers comme orateur est égale à celle qu'il s'est faite comme historien.

ATTAQUE DU CHÂTEAU DE VERSAILLES PAR LA MULTITUDE, ET DÉPART DE LOUIS XVI POUR PARIS.

Sous prétexte de mettre Versailles en garde contre les mouvements de Paris, la cour y avait appelé des troupes. On doubla les gardes du corps de service; on fit venir des dragons et le régiment de Flandre. Les officiers de ce régiment, dont l'arrivée inquiéta la ville de Versailles, furent fêtés au château, et admis au jeu de la reine. À deux jours d'intervalle, cette imprudence fut répétée. Le récit de ce banquet, qualifié d'*orgie royaliste,* l'apparition d'uniformes inconnus, de cocardes noires ou jaunes, exaltèrent la population parisienne. Le 4 octobre, tout annonçait un soulèvement; le 5, l'insurrection éclata avec une violence irrésistible, et la multitude se porta sur Versailles, en criant: "*Du pain! du pain! Allons chercher le roi!*" Le général Lafayette fut contraint d'y suivre plutôt que d'y conduire la garde nationale. Lorsque cette troupe arriva, le roi chassait au tir dans le bois de Meudon, et la reine se promenait dans le jardin du Trianon, qu'elle parcourait alors pour la dernière fois de sa vie.

LE peuple était répandu çà et là, et paraissait calmé. *Lafayette*[a] avait lieu d'être rassuré par le dévouement de

[a] *Lafayette* (Gilbert Mortier, marquis de), né en 1757, mort en 1834.

son armée, qui en effet ne se démentit point, et par le calme qui semblait régner partout. Il avait assuré l'hôtel des gardes du corps, et répandu de nombreuses patrouilles. À cinq heures du matin, il était encore debout. Croyant alors tout apaisé, il prit un breuvage, et se jeta sur un lit, pour prendre un repos dont il était privé depuis vingt-quatre heures.

Dans cet instant, le peuple commençait à se réveiller, et parcourait déjà les environs du château. Une rixe s'engage avec un garde du corps qui fait feu des fenêtres; les brigands s'élancent aussitôt, traversent la grille qui était restée ouverte, montent un escalier qu'ils trouvent libre, et sont enfin arrêtés par deux gardes du corps qui se défendent héroïquement, et ne cèdent le terrain que pied à pied, en se retirant de porte en porte. L'un de ces généreux serviteurs était Miomandre. "Sauvez la reine!" s'écrie-t-il. Ce cri est entendu, et la reine se sauve tremblante auprès du roi. Tandis qu'elle s'enfuit, les brigands se précipitent, trouvent la couche royale abandonnée, et veulent pénétrer au delà; mais ils sont arrêtés de nouveau par les gardes du corps retranchés en grand nombre sur ce point. Dans ce moment les gardes-françaises, appartenant à Lafayette, et postés près du château, entendent le tumulte, accourent, et dispersent les brigands. Ils se présentent à la porte derrière laquelle étaient retranchés les gardes du corps: "Ouvrez!" leur crient-ils; "les gardes-françaises n'ont pas oublié qu'à *Fontenoi*[a] vous avez sauvé leur régiment." On ouvre et on s'embrasse.

Le tumulte régnait au dehors. Lafayette, qui reposait à peine depuis quelques instants, et qui ne s'était pas même endormi, entend du bruit, s'élance sur le premier cheval, se précipite au milieu de la mêlée, et y trouve plusieurs gardes du corps qui allaient être égorgés. Tandis qu'il les dégage, il ordonne à sa troupe de courir au château, et demeure presque seul au milieu des brigands. L'un d'eux le couche en joue; Lafayette, sans se troubler, commande au peuple

[a] Bataille célèbre gagnée par les Français, en 1745, sur les alliés de Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche.

de le lui amener; le peuple saisit aussitôt le coupable, et, sous les yeux de Lafayette, brise sa tête contre les pavés. Lafayette, après avoir sauvé les gardes du corps, vole au château avec eux, et y trouve ses grenadiers qui s'y étaient déjà rendus. Tous l'entourent et lui promettent de mourir pour le roi. En ce moment, les gardes du corps arrachés à la mort criaient: "Vive Lafayette!" La cour entière, qui se croyait sauvée par lui et sa troupe, reconnaissait lui devoir la vie; les témoignages de reconnaissance étaient universels. Madame Adélaïde, tante du roi, accourt, le serre dans ses bras en lui disant: "Général, vous nous avez sauvés!"

Le peuple en ce moment demandait à grands cris que Louis XVI se rendît à Paris. On tient conseil. Lafayette, invité à y prendre part, s'y refuse pour n'en pas gêner la liberté. Il est enfin décidé que la cour se rendra au vœu du peuple. Des billets portant cette nouvelle sont jetés par les fenêtres. Louis XVI se présente alors au balcon, accompagné du général, et les cris de *vive le roi*! l'accueillent. Mais il n'en est pas ainsi pour la reine; des voix menaçantes s'élèvent contre elle. Lafayette l'aborde: "Madame," lui dit-il, "que voulez-vous faire?"—"Accompagner le roi," dit la reine avec courage.—"Suivez-moi donc," reprend le général, et il la conduit tout étonnée sur le balcon. Quelques menaces sont faites par des hommes du peuple. Un coup funeste pouvait partir; les paroles ne pouvaient être entendues, il fallait frapper les yeux. S'inclinant alors, et prenant la main de la reine, le général la baise respectueusement. Ce peuple de Français est transporté à cette vue, et il confirme la réconciliation par les cris de *vive la reine*! *vive Lafayette*! La paix n'était pas encore faite avec les gardes du corps. "Ne ferez-vous rien pour mes gardes?" dit le roi à Lafayette. Celui-ci en prend un, le conduit sur le balcon, et l'embrasse en lui mettant sa bandoulière. Le peuple approuve de nouveau, et ratifie par ses applaudissements cette nouvelle réconciliation . . . .

Louis XVI revint enfin à Paris au milieu d'une affluence considérable, et fut reçu par *Bailly*[a] à l'Hôtel-de-Ville. "Je

[a] Maire de Paris. Voyez la page 81.

reviens avec confiance," dit le roi, "au milieu de mon peuple de Paris." Bailly rapporte ces paroles à ceux qui ne pouvaient les entendre, mais il oublie le mot *confiance.* "Ajoutez *avec confiance,*" dit la reine.—"Vous êtes plus heureux," reprend Bailly, "que si je l'avais prononcé moi-même."

La famille royale se rendit au palais des Tuileries, qui n'avait pas été habité depuis un siècle, et dans lequel on n'avait eu le temps de faire aucun des préparatifs nécessaires. La garde en fut confiée aux milices parisiennes, et Lafayette se trouva ainsi chargé de répondre envers la nation de la personne du roi, que tous les partis se disputaient. Les nobles voulaient le conduire dans une place forte pour user en son nom du despotisme; le parti populaire qui ne songeait point encore à s'en passer, voulait le garder pour compléter la constitution, et ôter un chef à la guerre civile. Aussi la malveillance des privilégiés appela-t-elle Lafayette un geôlier; et pourtant sa vigilance ne prouvait qu'une chose, le désir sincère d'avoir un roi.

THIERS. *Histoire de la révolution française.*

(*Voyez la page* 345.)

DISCOURS SUR LA BANQUEROUTE.

Les besoins de l'État avaient engagé M. Necker, ministre des finances sous Louis XVI, à proposer (en 1789) la contribution du quart des biens de chaque citoyen. Cette mesure paraissait extrême à beaucoup de députés, qui voulaient qu'on examinât le plan du ministre des finances, qui contenait plusieurs autres dispositions. Voici le discours que Mirabeau prononça en faveur du décret. Cette improvisation est dans son genre un des plus admirables monuments de l'éloquence française.

Au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc vous ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples? Daignez, messieurs, daignez me répondre. Le ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle? Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril; qu'un

jour, une heure, un instant pouvait le rendre mortel? Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il propose? (Oui, s'écrie une voix.) Je conjure celui qui répond *oui*, de considérer que son plan n'est pas connu, qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer; que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper; que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il ne l'est pas; que quand tout le monde a tort, tout le monde a raison; qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances.

Et moi aussi je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles; mais le ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer les miens aux siens! Vainement je les tiendrais pour préférables: on ne rivalise point en un instant une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier talent de financier connu, et, s'il faut tout dire, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun mortel. Il faut donc en revenir au plan de M. Necker. Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des *tâtonnements*[1] infidèles; voilà tout ce qui, dans ce moment, est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par le renvoi de la délibération? Manquer le moment décisif, acharner notre amour propre à changer quelque chose à un plan que nous n'avons pas même conçu, et diminuer, par notre intervention indiscrète, l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre. Messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse ni prévoyance; mais du moins y a-t-il de la bonne foi? Oh! si les déclarations les plus solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme banqueroute, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte du plus grand dévouement, certainement inef-

ficace, s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné. Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt, je leur dirais : qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts? .... Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir ; il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien! voici la liste des propriétaires français ; choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens. Mais choisissez ; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes ; précipitez-les dans l'abîme : il va se fermer .... Vous reculez d'horreur .... Hommes inconséquents! Hommes pusillanimes! Eh! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable! gratuitement criminel? Car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le déficit. Mais croyez-vous, parce que vous n'aurez pas payé, que vous ne devrez plus rien? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France ; impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse? ... Non, vous périrez, et, dans la conflagration universelle

que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons . . . J'entends parler de patriotisme, d'invocation du patriotisme, d'élans du patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce que l'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale; c'est l'intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus comme autrefois: Donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique? Je ne vous dis plus: Eh! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour la maintenir, si dès votre premier pas vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus? si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre constitution?—Je vous dis: Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle; et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire, et puisse-t-il être suffisant! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens, doutes vagues et non éclaircis, vous n'en avez pas sur sa nécessité, et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps; le malheur n'en accorde jamais . . . . . Eh! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles, ou dans les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés: *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère!* Et certes il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome . . . . Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là; elle menace

de vous consumer, vous, vos propriétés, votre honneur... et vous délibérez!

Des applaudissements unanimes et presque convulsifs témoignèrent l'impression qu'avait faite sur l'assemblée ce discours improvisé. Au moment d'aller aux voix, un seul membre osa s'écrier: "Je demande à répondre à M. Mirabeau..." Le silencieux étonnement que produisit une réclamation aussi inattendue fit sentir à ce téméraire orateur tout le poids de la tâche qu'il se proposait d'entreprendre; aussi, comme glacé d'épouvante et de confusion, le bras tendu, la bouche ouverte, demeura-t-il immobile et muet.

MIRABEAU.

MIRABEAU (*Honoré-Gabriel* RIQUETTI, comte de),

Né à Arles en 1749, mort à Paris en 1791. Nommé député du tiers état à l'assemblée des états généraux, convoquée en 1789, il y acquit l'empire de la tribune par ses talents et son éloquence. Il s'éleva sur la fin de ses jours contre les factieux et parut se rapprocher de la royauté qu'il avait attaquée auparavant.

FUITE DE LOUIS XVI.

LE roi et la reine, comme à l'ordinaire, admirent à leur coucher, les personnes qui avaient l'habitude de leur faire leur cour à cette heure. Ils ne congédièrent pas leur domesticité plus tôt que les autres jours. Mais aussitôt qu'ils furent laissés seuls, ils s'habillèrent de nouveau. Ils revêtirent des costumes de voyage très-simples et conformes au rôle que chacun des fugitifs devait affecter. Ils se réunirent avec *madame Élisabeth*[a] et leurs enfants dans la chambre de la reine, ils gagnèrent de là, par une communication secrète, l'appartement du duc de Villequier, et sortirent du palais par groupes séparés à un certain intervalle de temps les uns des autres, pour ne pas attirer l'attention des sentinelles des cours par un rassemblement de tant de personnes à la fois. À la faveur du mouvement de gens à pied ou en voiture qui sortaient à cette heure du château, après

[a] Sœur du roi.

le coucher du roi, et que *M. de Fersen*[a] avait eu soin, sans doute, de multiplier et d'encombrer ce soir-là, ils parvinrent sans avoir été reconnus jusqu'au Carrousel. La reine donnait le bras à un des gardes du corps et menait *Madame royale*[b] par la main. En traversant le Carrousel, elle rencontra M. de Lafayette, suivi d'un ou deux officiers de son état-major, qui entrait aux Tuileries pour s'assurer par lui-même que les mesures provoquées par les révélations de la journée étaient bien prises. Elle frissonna en reconnaissant l'homme qui représentait à ses yeux l'insurrection et la captivité; mais, en échappant à son regard, elle crut avoir échappé à la nation même, et elle sourit en faisant tout haut un retour sur la déception de ce surveillant trompé qui le lendemain ne pourrait plus rendre au peuple ses captifs. Madame Élisabeth, appuyée aussi sur le bras d'un des gardes, suivait à quelque distance. Le roi avait voulu sortir le dernier avec le dauphin, âgé de sept ans. Le comte de Fersen, déguisé en cocher, marchait un peu plus loin devant le roi et lui servait de guide. Le rendez-vous de la famille royale était sur le quai des Théatins, où deux voitures bourgeoises attendaient les voyageurs. Les femmes de la reine et la *marquise de Tourzel*[c] les y avaient devancés.

Dans le trouble d'une fuite si hasardeuse et si compliquée, la reine et son guide traversèrent le Pont-Royal et s'enfoncèrent un instant dans la rue du Bac. S'apercevant de son erreur, l'inquiétude la saisit, elle revint précipitamment sur ses pas. Le roi et son fils, obligés de venir au même endroit par des rues détournées et par un autre pont, tardèrent une demi-heure. Ce fut un siècle pour sa femme et pour sa sœur. Enfin ils arrivèrent, ils se précipitèrent dans la première voiture; le comte de Fersen monta sur le siége, saisit les rênes et conduisit lui-même la famille royale jusqu'à Bondy, premier relais de poste entre Paris et Châlons. Là, on trouva, tout attelés par les soins du comte, la berline construite pour le roi et un cabriolet de suite. Les deux

[a] Le comte de Fersen, gentilhomme suédois, fut, à l'occasion de la fuite du roi, le principal confident de cette hasardeuse entreprise.

[b] Fille du roi. [c] Gouvernante des enfants de France.

femmes de la reine et un des gardes du corps déguisés montèrent dans le cabriolet; le roi, la reine, le dauphin, Madame royale, madame Élisabeth, la marquise de Tourzel, dans la berline. Deux gardes du corps s'assirent l'un devant, l'autre derrière. Le comte de Fersen baisa les mains du roi et de la reine, les confia à la Providence et regagna Paris, d'où il partit la même nuit par une autre route pour Bruxelles, afin de rejoindre la famille royale plus tard. À la même heure, Monsieur, frère du roi, comte de Provence[a], partait aussi du palais du Luxembourg pour Bruxelles, où il arriva sans être reconnu.

Les voitures du roi roulaient sur la route de Châlons: les relais de huit chevaux étaient commandés à toutes les postes, un moment d'avance. Cette quantité de chevaux, la grandeur et la forme remarquable de la berline, le nombre des voyageurs qui en occupaient l'intérieur, les gardes du corps, dont la livrée s'accordait mal avec leur noble physionomie et leur attitude militaire, cette figure bourbonienne de Louis XVI assis au fond, dans le coin de la voiture, et qui contrastait avec le rôle de valet de chambre qu'avait emprunté le roi, toutes ces circonstances étaient de nature à éveiller les soupçons sur la route et à compromettre le salut de la famille royale. Mais le passe-port du ministre des affaires étrangères répondait à tout. Ce passe-port était ainsi conçu: "De par le roi, mandons de laisser passer madame la baronne de Korf se rendant à Francfort avec ses deux enfants, une femme, un valet de chambre et trois domestiques;" et plus bas: "Le ministre des affaires étrangères, *Montmorin*." Ce nom étranger, ce titre de baronne allemande, l'opulence proverbiale des banquiers de Francfort, à laquelle le peuple était accoutumé de prêter les plus splendides et les plus bizarres équipages, tout avait été bien calculé par le comte de Fersen pour pallier ce que le cortége royal avait de trop suspect et de trop inusité. En effet, rien n'excita l'émotion publique et rien ne ralentit la course jusqu'à Montmirail, petite ville entre Meaux et Châlons. Là, une réparation à faire à la berline suspendit d'une heure le départ du roi.

[a] Depuis, Louis XVIII.

Ce retard d'une heure, pendant lequel la fuite du monarque pouvait être découverte aux Tuileries et des courriers lancés sur sa trace, consterna les fugitifs. Cependant la voiture fut promptement réparée, et les voyageurs repartirent sans se douter que cette heure perdue coûtait peut-être la liberté et la vie à quatre personnes sur cinq qui composaient la famille royale.

Ils étaient pleins de sécurité et de confiance. L'heureux succès de leur évasion du château, leur sortie de Paris, la ponctualité des relais jusque-là, la solitude des routes, l'inattention des villes et des villages qu'ils étaient obligés de traverser, tant de dangers déjà derrière eux, le salut si près devant eux, chaque tour de roue les rapprochant de *M. de Bouillé*[a] et des troupes fidèles postées par lui pour les recevoir, la beauté même de la saison et du jour, si doux à des yeux qui ne se reposaient depuis deux ans que sur les foules séditieuses des Tuileries ou sur les forêts de baïonnettes du peuple armé sous leurs fenêtres, tout leur soulageait le cœur, tout leur faisait croire que la Providence se déclarait enfin pour eux, et que les prières si ferventes et si pures de ces enfants pressés sur leurs genoux, et de cet ange visible qui les accompagnait sous les traits de madame Élisabeth, avaient vaincu le malheur obstiné de leur sort.

Ils entrèrent à Châlons sous ces heureux auspices. C'était la seule grande ville qu'ils eussent à traverser. Il était trois heures et demie de l'après-midi. Quelques oisifs se groupaient autour des voitures pendant qu'on changeait les chevaux. Le roi se montra un peu imprudemment à la portière; il fut reconnu du maître de poste. Mais ce brave homme sentit qu'il avait la vie de son souverain dans un regard ou dans un geste d'étonnement; il refoula son émotion dans son âme; il détourna l'attention de la foule, aida lui-même à atteler les chevaux à la voiture du roi, et pressa les postillons de partir. Le sang de son roi ne tacha pas cet homme, parmi tout ce peuple.

La voiture roula hors des portes de Châlons. Le roi, la

[a] Le marquis de Bouillé avait sous son commandement les troupes de la Lorraine, de l'Alsace, de la Franche-Comté et de la Champagne.

reine, madame Élisabeth dirent à la fois: "Nous sommes sauvés!" En effet, après Châlons, le salut du roi n'appartenait plus au hasard, mais à la prudence et à la force. Le premier relais était à Pont-Sommevelle. On a vu plus haut qu'en vertu des dispositions de M. de Bouillé, M. de Choiseul et M. de Goguelat, à la tête d'un détachement de cinquante hussards, devaient s'y trouver pour protéger le roi, au besoin, et se replier derrière lui; ils devaient en outre, aussitôt qu'ils apercevraient la voiture du roi, envoyer un hussard avertir le poste de Sainte-Menehould, et de là celui de Clermont, du prochain passage de la famille royale. Le roi se croyait sûr de trouver là des amis dévoués et armés; il ne trouva personne. M. de Choiseul, M. de Goguelat et les cinquante hussards étaient partis depuis une demi-heure. Le peuple semblait inquiet et agité, il rôdait en murmurant autour des voitures; il examinait d'un regard soupçonneux les voyageurs. Néanmoins, personne n'osa s'opposer au départ, et le roi arriva à sept heures et demie du soir à Sainte-Menehould. Dans cette saison de l'année (juin 1791) il faisait encore grand jour. Inquiet d'avoir passé deux des relais assignés, sans y trouver les escortes convenues, le roi, par un mouvement naturel, mit la tête à la portière pour chercher dans la foule un regard d'intelligence ou un officier affidé qui lui révélât le motif de cette absence des détachements. Ce mouvement le perdit. Le fils du maître de poste, Drouet, reconnut le roi, qu'il n'avait jamais vu, à sa ressemblance avec l'effigie de Louis XVI sur les pièces de monnaie.

Néanmoins, comme les voitures étaient déjà attelées, les postillons à cheval, et la ville occupée par un détachement de dragons qui pouvait forcer le passage, ce jeune homme n'osa pas entreprendre d'arrêter seul les voitures dans cet endroit. DE LAMARTINE. *Histoire des Girondins.*

LAMARTINE (*Alphonse* DE PRAT de),

Né à Mâcon en 1792, auteur vivant. Membre de l'Académie française et de l'Assemblée nationale. Également célèbre comme poëte, historien, et orateur, M. de Lamartine s'est vu placé au faîte de la gloire comme homme d'État par la révolution de

février 1848. Ses principaux poëmes sont les *Méditations religieuses*, *Jocelyn*, *la Chute d'un ange*, *la Mort de Socrate*, etc. (Voyez les MODÈLES DE POÉSIE FRANÇAISE.) Ses ouvrages en prose les plus remarquables sont les *Souvenirs d'un voyage en Orient*, l'*Histoire des Girondins*, et *Raphaël.*

ARRESTATION DE LOUIS XVI À VARENNES.

LA petite ville de Varennes est formée de deux quartiers distincts, ville haute et ville basse, séparés par une rivière et un pont : un officier de M. de Choiseul avait placé le relais dans la ville basse de l'autre côté du pont. La mesure en elle-même était prudente, puisqu'elle faisait traverser aux voitures le défilé du pont avec les chevaux lancés de Clermont, et qu'en cas d'émotion populaire le changement des chevaux et le départ étaient plus faciles une fois le pont franchi. Mais il fallait que le roi en fût averti : il ne l'était pas. Le roi et la reine, vivement agités, descendent eux-mêmes de voiture et errent une demi-heure dans les rues désertes de la ville haute, cherchant à découvrir le relais. Ils frappent aux portes des maisons où ils voient des lumières, ils interrogent : on ne les comprend pas. Ils reviennent enfin découragés rejoindre les voitures que les postillons impatientés menacent de dételer et d'abandonner. À force d'instances, d'or et de promesses, ils décident ces hommes à remonter à cheval et à passer outre. Les voitures repartent. Les voyageurs se rassurent : ils attribuent cet accident à un malentendu et se voient en espoir dans quelques minutes au milieu du camp de M. de Bouillé. La ville haute est traversée sans obstacle. Les maisons fermées reposent dans le calme le plus trompeur. Quelques hommes seulement veillent, et ces hommes sont cachés et silencieux.

Entre la ville haute et la ville basse s'élève une tour à l'entrée du pont qui les sépare. Cette tour pose sur une voûte massive, sombre et étroite, que les voitures sont obligées de franchir au pas et où le moindre obstacle peut entraver le passage. Reste de la féodalité, piége sinistre où la noblesse prenait jadis les peuples, et où, par un retour

étrange, le peuple devait prendre un jour toute une monarchie. Les voitures sont à peine engagées dans l'obscurité de cette voûte que les chevaux, effrayés par une charrette renversée et par des obstacles jetés devant leurs pas, s'arrêtent, et que cinq ou six hommes sortant de l'ombre, les armes à la main, s'élancent à la tête des chevaux, aux siéges et aux portières des voitures, et ordonnent aux voyageurs de descendre et de venir, à la municipalité, faire vérifier leurs passe-ports. L'homme qui commandait ainsi à son roi, c'était Drouet. À peine arrivé de Sainte-Menehould, il était allé arracher à leur premier sommeil quelques jeunes patriotes de ses amis, leur faire part de ses conjectures et leur souffler l'inquiétude dont il était dévoré. Peu sûrs encore de la réalité de leurs soupçons ou voulant réserver pour eux seuls la gloire d'arrêter le roi de France, ils n'avaient pas averti la municipalité, éveillé la ville, ni ameuté le peuple. L'apparence d'un complot flattait plus leur patriotisme ; ils se sentaient à eux seuls toute la nation.

À cette apparition soudaine, à ces cris, à la lueur de ces sabres et de ces baïonnettes, les gardes du corps se lèvent de leurs siéges, portent la main sur leurs armes cachées et demandent d'un coup d'œil les ordres du roi. Le roi leur défend d'employer la force pour lui ouvrir un passage. On retourne les chevaux et on ramène les voitures, escortées par Drouet et ses amis, devant la maison d'un épicier nommé Sausse, qui était en même temps procureur-*syndic*[a] de la commune de Varennes. Là on fait descendre le roi et la famille pour examiner les passe-ports et constater la réalité des soupçons du peuple. Au même moment les affidés de Drouet se répandent en poussant des cris par toute la ville, frappent aux portes, montent au clocher, sonnent le tocsin. Les habitants effrayés s'éveillent ; les gardes nationales de la ville et des campagnes voisines arrivent, un à un, à la porte de M. Sausse ; d'autres se portent au quartier du détachement pour séduire les troupes ou pour les désarmer. En vain le roi commence par nier sa qualité : ses traits, ceux

[a] *Syndic*, du grec *σύνδικος* (*sundikos*), avocat chargé de défendre une cause.

de la reine le trahissent; il se nomme alors au maire et aux officiers municipaux; il prend les mains de M. Sausse. "Oui, je suis votre roi," dit-il, "et je confie mon sort et celui de ma femme, de ma sœur, de mes enfants à votre fidélité! Nos vies, le sort de l'empire, la paix du royaume, le salut même de la constitution sont entre vos mains! Laissez-moi partir; je ne fuis pas vers l'étranger, je ne sors pas du royaume, je vais au milieu d'une partie de mon armée et dans une ville française recouvrer ma liberté réelle, que les factieux ne me laissent pas à Paris, et traiter de là avec l'Assemblée, dominée comme moi par la terreur de la populace. Je ne vais pas détruire, je vais abriter et garantir la constitution; si vous me retenez, c'en est fait d'elle, de moi, de la France peut-être! Je vous conjure, comme homme, comme mari, comme père, comme citoyen! Ouvrez-nous la route! dans une heure nous sommes sauvés! la France est sauvée avec nous! Et si vous gardez dans le cœur cette fidélité que vous professez dans vos paroles pour celui qui fut votre maître, je vous ordonne comme roi!"

Ces hommes, attendris, respectueux dans leur violence, hésitent et semblent vaincus; on voit, à leur physionomie, à leurs larmes, qu'ils sont combattus entre leur pitié naturelle pour un si soudain renversement du sort et leur conscience de patriotes. Le spectacle de leur roi suppliant qui presse leurs mains dans les siennes, de cette reine tour à tour majestueuse et agenouillée, qui s'efforce, ou par le désespoir ou par la prière, d'arracher de leur bouche le consentement au départ, les bouleverse. Ils céderaient s'ils n'écoutaient que leur âme: mais ils commencent à craindre pour eux-mêmes la responsabilité de leur indulgence. Le peuple leur demandera compte de son roi, la nation de son chef. L'égoïsme les endurcit. La femme de M. Sausse, que son mari consulte souvent du regard, et dans le cœur de laquelle la reine espère trouver plus d'accès, reste elle-même la plus insensible. Pendant que le roi harangue les officiers municipaux, la princesse éplorée, ses enfants sur ses genoux, assise dans la boutique entre deux ballots de marchandises, montre ses enfants à madame Sausse: "Vous êtes mère,

madame," lui dit la reine; "vous êtes femme! le sort d'une femme et d'une mère est entre vos mains! Songez à ce que je dois éprouver pour ces enfants, pour mon mari! D'un mot je vous les devrai! la reine de France vous devra plus que son royaume, plus que la vie!"—"Madame," répond sèchement la femme de l'épicier avec ce bon sens trivial des cœurs où le calcul éteint la générosité, "je voudrais vous être utile. Vous pensez au roi, moi je pense à M. Sausse. Une femme doit penser pour son mari."

Tout espoir est détruit, puisqu'il n'y a plus de pitié dans le cœur même des femmes. La reine, indignée et furieuse, se retire, avec madame Élisabeth et les enfants, dans deux petites chambres hautes de la maison de madame Sausse; elle fond en larmes. Le roi, entouré en bas d'officiers municipaux et de gardes nationaux, a renoncé aussi à les fléchir; il monte et redescend sans cesse l'escalier de bois de la misérable échoppe; il va de la reine à sa sœur, de sa sœur à ses enfants. Ce qu'il n'a pu obtenir de la commisération, il l'espère du temps et de la force. Il ne croit pas que ces hommes, qui lui témoignent encore de la sensibilité et une sorte de culte, persistent réellement à le retenir et à attendre les ordres de l'Assemblée. Dans tous les cas, il est convaincu qu'il sera délivré, avant le retour des courriers envoyés à Paris, par les forces de M. de Bouillé, dont il se sait entouré à l'insu du peuple; il s'étonne seulement que le secours soit si lent à paraître. Les heures cependant sonnaient, la nuit s'écoulait, et le secours n'arrivait pas.

De Lamartine. *Histoire des Girondins.*

(*Voyez la page* 356.)

LOUIS XVI EST RAMENÉ DE VARENNES À PARIS.

L'aide de camp de M. de Lafayette, M. Romeuf, expédié par ce général et porteur de l'ordre de l'Assemblée, arriva à Varennes à sept heures et demie. La reine, qui le connaissait, lui fit les reproches les plus pathétiques sur l'odieuse mission dont son général l'avait chargé. M. Romeuf chercha

en vain à calmer son irritation par toutes les marques de respect et de dévouement compatibles avec la rigueur de ses ordres. La reine indignée, passant de l'invective aux larmes, donna un libre cours à son désespoir. Comme M. Romeuf avait déposé l'ordre écrit de l'Assemblée sur le lit où reposait le Dauphin, la reine prit ce papier, le jeta à terre et le foula aux pieds en disant qu'un pareil écrit souillerait le lit de son fils. "Au nom de votre salut et de votre gloire, madame," lui dit le jeune officier, "dominez votre douleur. Voudriez-vous qu'un autre que moi fût témoin de pareils accès de désespoir?"

On pressait les préparatifs du départ dans la crainte que les troupes de M. de Bouillé ne vinssent forcer la ville ou couper la route. Le roi retardait autant qu'il le pouvait. Chaque minute gagnée sur le retour lui donnait une chance de délivrance: il les disputait une à une à ses gardiens. Au moment de monter en voiture, une des femmes de la reine feignit une indisposition grave et subite. La reine refusa de partir sans elle. Elle ne céda qu'aux menaces de la violence et aux cris du peuple impatient. Elle ne voulut pas qu'on portât les mains sur son fils. Elle le prit dans ses bras, monta en voiture, et le cortége royal, escorté de trois ou quatre mille gardes nationaux, se dirigea lentement vers Paris.

DE LAMARTINE. *Histoire des Girondins.*

(*Voyez la page* 356.)

MADEMOISELLE CAZOTTE.

QUELQUES jours avant le 2 septembre (1792), mademoiselle Cazotte, mise à l'*Abbaye*[a] avec son père, fut reconnue innocente; mais elle ne voulut pas le laisser seul et sans secours: elle obtint la faveur de rester auprès de lui. Arrivèrent ces journées effroyables qui furent les dernières de tant de Français. La veille, mademoiselle Cazotte, par le charme de sa figure, la pureté de son âme et la chaleur de ses discours, avait su intéresser des Marseillais qui étaient entrés dans l'intérieur de l'Abbaye. Ce furent eux qui

[a] L'une des prisons de Paris.

l'aidèrent à sauver le vieillard : condamné après trente heures de carnage, il allait périr sous les coups d'un groupe d'assassins ; sa fille se jette entre eux et lui, pâle, échevelée, et plus belle encore de son désordre et de ses larmes : "Vous n'arriverez à mon père," disait-elle, "qu'après m'avoir percé le cœur." Un cri de grâce se fait entendre ; cent voix le répètent ; les Marseillais ouvrent le passage à mademoiselle Cazotte, qui emmène son père, et vient le déposer dans le sein de sa famille. Cependant sa joie ne fut pas de longue durée. Le 12 septembre, elle le voit jeter une seconde fois dans les fers. Elle se présente à la Conciergerie avec lui ; la porte, ouverte pour le père, est refusée avec dureté à la fille. Elle vole à la Commune et chez le ministre de l'intérieur, et, à force de larmes et de supplications, leur arrache la permission de servir son père.

Elle passait les jours et les nuits à ses côtés, et ne s'éloignait de lui que pour intéresser ses juges en sa faveur, ou pour disposer des moyens de défense. Déjà elle s'était assurée de ces mêmes Marseillais auxquels elle fut si redevable dans son premier danger ; déjà elle avait rassemblé des femmes qui lui avaient promis de la seconder ; elle commençait enfin à espérer, lorsqu'on vint la mettre *au secret*[1]. Son zèle s'était fait tellement redouter des adversaires de son père qu'ils n'avaient trouvé que ce moyen pour qu'il ne pût échapper une seconde fois. En effet, ils égorgèrent pendant l'absence de sa fille cet homme qu'auraient dû faire respecter son grand âge, ses talents, et ce spectacle effrayant de la mort qui, dans les horreurs de septembre, avait plané trente heures sur sa tête. Mademoiselle Cazotte n'apprit qu'en devenant libre une perte si cruelle : on conçoit l'étendue de sa douleur. Elle n'eut d'autre consolation que d'adoucir les chagrins de sa mère, et elle se livra encore à ce devoir avec toute la délicatesse des sentiments dont la nature l'a douée. LEGOUVÉ.

LEGOUVÉ (*Gabriel-Marie-Jean-Baptiste*),

Né en 1764, mort en 1812. Auteur de plusieurs tragédies et de plusieurs poëmes didactiques, entre autres : *le Mérite des femmes*, qui est le plus estimé.

MORT D'ANDRÉ CHÉNIER.

André Chénier né en 1763 à Constantinople, où son père était consul. Il se distingua de bonne heure par son talent poétique. Révolté par les excès de la révolution, il osa les blâmer hautement, fut traduit devant un tribunal révolutionnaire et condamné à mort en 1794.

Ce jeune poëte, qui, s'associant au dévouement du vieux *Malesherbes*[a], traça d'une main courageuse la lettre où le roi condamné invoquait l'appel au peuple, André Chénier ne tarda point à être regardé comme suspect par l'ombrageuse tyrannie qui pesait sur la France. Il fut conduit dans la maison d'arrêt de Saint-Lazare, où il trouva une multitude tremblante qui semblait déjà frappée de mort. Il ne se faisait lui-même aucune illusion sur son sort: lorsqu'il entendit la porte de la prison se refermer sur lui, il crut sentir la hache tomber sur sa tête, et se dit que tout était fini. Cependant, quand il se trouvait dans la salle commune avec les autres prisonniers, c'était lui qui ranimait leur courage, et qui les sauvait du désespoir. Tous ces infortunés se pressaient autour du poëte, dont les yeux brillaient encore; il récitait alors une de ces naïves pastorales qui rappelaient la grâce et la simplicité de *Théocrite*[b]. Aux premiers sons de sa voix, on voyait s'éclaircir des fronts chargés de douleurs, et un sourire errer sur des lèvres décolorées: c'était un rayon de soleil qui venait du ciel à travers les barreaux de la prison. Bientôt, s'animant de l'émotion qu'il excitait, le poëte continuait de réciter ces vers composés dans des jours meilleurs. Les prisonniers, entraînés par la douce mélodie, perdaient pour un moment le sentiment de leurs maux; leur imagination, un instant affranchie, voyait les amours des bergers, et respirait l'air embaumé des bois. Mais l'enthousiasme dure peu: quand le poëte avait cessé de parler, ces malheureux se regardaient étonnés; la terrible réalité reparaissait dans

[a] *Malesherbes* (Chrétien-Guillaume Lamoignon de), ministre de Louis XVI en 1775. Victime de son dévouement à la cause du roi, il périt sur l'échafaud en 1794.

[b] *Théocrite*, né à Syracuse, florissait vers l'an 270 avant J.-C.

toute sa laideur, et leurs fers, un instant oubliés, leur semblaient encore plus pesants.

Bientôt la voix du geolier retentissait à son tour; la foule se dispersait, et chacun regagnait sa cellule, pour y retrouver, au lieu de sommeil, le sentiment de son malheur et la crainte de la mort.

Dans le nombre des victimes, on remarquait des femmes dont la grâce et les vertus méritaient un autre sort. Quelques-unes, par un sublime effort, paraissaient résignées, et voyaient sans murmure l'échafaud qui les attendait; souvent même c'étaient elles qui donnaient aux hommes l'exemple du courage. Mais l'une d'elles[a], brillante de jeunesse, se plaignait naïvement de toute l'horreur de sa destinée; elle pleurait sur elle-même, et disait, comme l'Iphigénie d'Euripide: "À mon âge, il est si doux de voir la lumière!" André Chénier fut ému d'une compassion profonde, et traduisit en vers charmants les plaintes et les soupirs de *la jeune captive*:

—"L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
    Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
    Je ne veux pas mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
    Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
    Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
    J'ai les ailes de l'espérance:
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
    Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
    Ni mon sommeil ne sont en proie.

[a] Mademoiselle de Coigny.

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux :
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

Ô Mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore :
Pour moi *Palès*[a] encore a des asiles verts,
Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
Je ne veux pas mourir encore."—

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

Cependant, tandis que ces jeux poétiques charmaient l'horreur de la prison, le temps s'écoulait, et André Chénier fut désigné parmi ceux qui devaient être transférés de Saint-Lazare à la Conciergerie, pour comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Il monta d'un air calme dans la charrette

[a] *Palès*, déesse des bergeries.—*Myth.*

qui l'attendait à la porte ; mais quelle fut sa douleur, quand il vit assis à ses côtés l'ancien ami de sa jeunesse, le compagnon de ses travaux, *Roucher*[a], qui gémissait depuis longtemps dans la même prison, et qui allait être jugé avec lui! On dit pourtant que, durant le trajet, leur conversation fut tranquille et douce : ils se rappelèrent leurs occupations chéries, leurs projets de gloire et de bonheur, leurs ouvrages *ébauchés*[1] ; ils citèrent même quelques vers des poëtes qu'ils préféraient ; et c'était quelque chose de touchant que d'entendre ces deux hommes, faits pour honorer les lettres et leur pays, répéter plusieurs passages de Virgile ou de Racine, en se rendant au tribunal qui devait faire tomber leur tête. Ils parurent devant ces bourreaux qui prenaient le nom de juges ; et, condamnés en un instant, presque sans avoir été entendus, ils allèrent passer leur dernière nuit dans la prison de la Conciergerie.

Le lendemain, les deux amis, qui ne devaient plus se séparer, parurent dans la fatale charrette, aussi calmes que la veille. Il y avait cependant dans l'expression de leur visage une différence remarquable : Roucher, plus âgé, et, il faut le dire, moins poëte que Chénier, baissait la tête, et paraissait accablé d'une tristesse profonde : des liens réels l'attachaient à cette vie qu'il allait quitter ; et, dans l'abattement de ses traits, dans les larmes qui coulaient malgré lui de ses yeux, il était facile de voir qu'il pensait à sa femme et à ses enfants. André, dans toute la fleur d'un talent que le temps n'avait point encore développé, levait au ciel un regard inspiré ; ses idées se pressaient, s'enflammaient, des torrents de poésie semblaient passer par son âme ; puis, comme accablé de ces richesses inutiles, et portant la main sur son front où rayonnaient de nobles pensées, il disait à ceux qui allaient mourir avec lui : "Eh quoi ! périr sitôt! je sentais pourtant quelque chose là !" Le peuple vit passer le chariot, comme il en avait vu passer tant d'autres, dans un morne et stupide silence. Les uns regardaient ces victimes environnées de gardes comme un spectacle offert à leur curiosité ; les autres gémissaient en secret, mais tout

[a] *Roucher* (Jean-Antoine), auteur du poëme *les Mois.*

leur indignation se cachait au fond de leur cœur. Dans les temps de révolution, les hommes ne songent qu'à leur propre sûreté, et la terreur, comme la peste, les rend égoïstes et cruels.

La voiture s'arrête enfin : elle était arrivée au lieu du supplice. André Chénier et son ami montent les premiers à l'échafaud, et les deux poëtes donnent à leurs compagnons l'exemple du courage et de la résignation. A. FILON.

FILON (*A.*),
Auteur vivant. Principaux ouvrages : *Narrations françaises* et *Éléments de Rhétorique.*

LE RÈGNE DE LA TERREUR EN FRANCE.

ALORS, sur les débris de l'autel et du trône, sur les ossements du prêtre et du souverain, commença le règne de la force, le règne de la haine et de la terreur : effroyable accomplissement de cette prophétie : "Un peuple entier se ruera, homme contre homme, voisin contre voisin, et, avec un grand tumulte, l'enfant se lèvera contre le vieillard, la populace contre les grands ; parce qu'ils ont opposé leur langue et leurs inventions contre Dieu." Pour peindre cette scène épouvantable de désordres et de forfaits, de dissolution et de carnage, cette orgie de doctrines, ce choc confus de tous les intérêts et de toutes les passions, ce mélange de proscriptions et de fêtes impures, ces cris de blasphème, ces chants sinistres, ce bruit sourd et continu du marteau qui démolit, de la hache qui frappe les victimes, ces détonations terribles et ces rugissements de joie, lugubre annonce d'un vaste massacre, ces cités veuves, ces rivières encombrées de cadavres, ces temples et ces villes en cendre, et le meurtre, et la volupté, et les pleurs, et le sang, il faudrait emprunter à l'enfer sa langue, comme quelques monstres lui empruntèrent ses fureurs.

"Si le monde," avait dit Voltaire, "était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes." Des athées gouvernèrent la France, et, dans

l'espace de quelques mois, ils y accumulèrent plus de ruines qu'une armée de Tartares n'en aurait pu laisser en Europe pendant dix années d'invasion.

Jamais, depuis l'origine du monde, une telle puissance de destruction n'avait été donnée à l'homme. Dans les révolutions ordinaires, le pouvoir se déplace, mais descend peu. Il n'en fut pas ainsi quand l'athéisme triompha. Comme s'il eût fallu que, sous l'empire exclusif de l'homme, tout portât un caractère particulier d'abjection, la force, fuyant les nobles et hautes parties du corps social, se précipita entre les mains de ses vils membres, et leur orgueil, que tout offensait, n'épargna rien. Ils ne pardonnèrent ni à la naissance, parce qu'ils étaient sortis de la boue ; ni aux richesses, parce qu'ils les avaient longtemps enviées ; ni aux talents, parce que la nature les leur avait tous refusés ; ni à la science, parce qu'ils se sentaient profondément ignorants ; ni à la vertu, parce qu'ils étaient couverts de crimes ; ni enfin au crime même, lorsqu'il annonca quelque espèce de supériorité. Entreprendre de tout ramener à leur niveau, c'était s'engager à tout anéantir. Aussi, dès lors, gouverner, ce fut proscrire, confisquer, et proscrire encore. On organisa la mort dans chaque bourgade : et, achevant avec des décrets ce qu'on avait commencé avec des poignards, on voua des classes entières de citoyens à l'extermination ; on ébranla par le divorce le fondement de la famille : on attaqua le principe même de la population, en accordant des encouragements publics au libertinage.

Cependant la haine de l'ordre, trop à l'étroit sur ce vaste théâtre de destructions, franchit les frontières, et alla menacer sur leur trône tous les souverains de l'Europe. L'athéisme eut ses apôtres, et l'anarchie ses *séides*[a]. La guerre redevenant ce qu'elle est chez les sauvages, on arrêta de ne faire aucun prisonnier ; l'honneur du soldat frémit, et repoussa cet ordre barbare. Mais, hors des camps, l'enfance même ne put désarmer la rage, ni attendrir les bourreaux. Je me lasse de rappeler tant d'inexplicables horreurs. La France,

[a] *Séide*, personnage de la tragédie de *Mahomet*, par Voltaire ; type de l'assassin fanatique.

couverte de débris, offrait l'image d'un immense cimetière, quand, chose étonnante ! voilà qu'au milieu de ces ruines, les princes mêmes du désordre, saisis d'une terreur soudaine, reculent épouvantés, comme si le spectre du néant leur eût apparu. Sentant qu'une force irrésistible les entraîne eux-mêmes au tombeau, leur orgueil fléchit tout à coup. Vaincus d'effroi, ils proclament en hâte l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme ; et, debout sur le cadavre palpitant de la société, ils appellent à grands cris le Dieu qui seul peut la ranimer.

LAMENNAIS. (*Voyez la page* 130.)

LE RÈGNE DE LA TERREUR EN FRANCE, D'APRÈS TACITE[a].

À CETTE époque, les propos devinrent des crimes d'État : de là il n'y eut qu'un pas pour changer en crimes les simples regards, la tristesse, la compassion, les soupirs, le silence même. Bientôt ce fut un crime de lèse-majesté ou de contre-révolution à *Crémutius Cordus*[b], d'avoir appelé Brutus et Cassius les derniers des Romains ; crime de contre-révolution à un descendant de Cassius, d'avoir chez lui un portrait de son bisaïeul ; crime de contre-révolution à *Mamercus Scaurus*[c], d'avoir fait une tragédie où il y avait des vers *à qui*[d] l'on pouvait donner deux sens ; crime de contre-révolution à *Torquatus Silanus*[e], de faire de la dépense ; crime de contre-révolution à *Pomponius*[f], parce qu'un ami de Séjan était venu chercher un asile dans une de ses maisons de campagne ; crime de contre-révolution

[a] *Tacite* (C. Cornélius), célèbre historien latin.

[b] *Crémutius Cordus*, sénateur et historien de Rome, contemporain d'Auguste et de Tibère.

[c] *Mamercus Scaurus*, autre Romain célèbre par sa grande éloquence, fut condamné à mort sous le règne de Tibère, comme coupable de lèse-majesté.

[d] *A qui*, moins prosaïque et moins traînant que *auquel*, se dit quelquefois des choses, surtout dans le style soutenu.

[e] *Torquatus Silanus*, Romain condamné à mort par Néron.

[f] *Pomponius*, sénateur romain, fut mis en accusation sous Tibère pour avoir donné asile dans ses jardins à *Elius Gallus*, ami de Séjan ministre de Tibère.

de se plaindre des malheurs du temps, car c'était faire le procès du gouvernement; crime de contre-révolution à la mère du consul *Fusius Géminus*[a], d'avoir pleuré la mort funeste de son fils.

Il fallait montrer de la joie de la mort de son ami, de son parent, si l'on ne voulait s'exposer à périr soi-même. Sous Néron, plusieurs dont on avait fait mourir les proches allaient en rendre grâces aux dieux. Du moins il fallait avoir un air de contentement: on avait peur que la peur même ne rendît coupable. Tout donnait de l'ombrage au tyran. Un citoyen avait-il de la popularité? C'était un rival du prince qui pouvait susciter une guerre civile. Suspect.—Fuyait-on au contraire la popularité et se tenait-on au coin de son feu? Cette vie retirée vous avait fait remarquer. Suspect.—Étiez-vous riche? Il y avait un péril imminent que le peuple ne fût corrompu par vos largesses. Suspect.—Étiez-vous pauvre? Il fallait vous surveiller de plus près; il n'y a personne d'entreprenant comme celui qui n'a rien. Suspect.—Étiez-vous d'un caractère sombre, mélancolique et d'un extérieur négligé? Ce qui vous affligeait, c'est que les affaires publiques allaient bien. Suspect.—Un citoyen se donnait-il du bon temps et des indigestions? C'est parce que le prince allait mal. Suspect.—Était-il vertueux, austère dans ses mœurs? Il faisait la censure de la cour. Suspect.—Était-ce un philosophe, un orateur, un poëte? Il lui convenait bien d'avoir plus de renommée que ceux qui gouvernaient! Suspect.—Enfin, s'était-on acquis de la réputation à la guerre? On n'en était que plus dangereux par son talent. Il fallait se défaire du général ou l'éloigner promptement de l'armée. Suspect.

La mort naturelle d'un homme célèbre, ou seulement en place, était si rare, que les historiens la transmettaient comme un événement à la mémoire des siècles. La mort de tant de citoyens, innocents et recommandables, semblait une moindre calamité que l'insolence et la fortune scan-

[a] *Fusius Géminus*, chevalier romain que Tibère fit mourir comme complice de Séjan.

daleuse de leurs meurtriers et de leurs dénonciateurs. Chaque jour le délateur sacré et inviolable faisait son entrée triomphale dans le palais des morts, en recueillait quelque riche succession. Tous ces dénonciateurs se paraient des plus beaux noms, se faisaient appeler *Cotta*, *Scipion*, *Régulus*, *Sævius*, *Sévérus*[a]. Pour se signaler par un début illustre, le marquis *Sérénus*[a] intenta une accusation de contre-révolution contre son vieux père déjà exilé, après quoi il se faisait appeler fièrement Brutus. Tels accusateurs, tels juges : les tribunaux, protecteurs de la vie et des propriétés, étaient devenus des boucheries, où ce qui portait le nom de supplice ou de confiscation n'était que vol et assassinat[b].

MIGNET. *Histoire de la révolution française.*
(*Voyez la page* 342.)

CONQUÊTE DE LA HOLLANDE PAR LES FRANÇAIS.

N'ESPÉRANT plus rien, le prince d'Orange abandonna son armée, se présenta aux états réunis à La Haye, leur déclara qu'il avait essayé tout ce qui était en son pouvoir pour la défense du pays, et qu'il ne lui restait plus rien à faire. Il engagea les représentants à ne pas résister davantage au vainqueur, pour ne pas amener de plus grands malheurs. Il s'embarqua aussitôt après pour l'Angleterre.

Dès cet instant, les vainqueurs n'avaient plus qu'à se répandre comme un torrent dans toute la Hollande. Le 28 nivôse (17 janvier 1795), la brigade Salm entra à Utrecht, et le général Vandamme à Arnheim . . . . . Les Français étaient reçus à bras ouverts et comme des libérateurs ; on leur apportait les vivres, les vêtements dont ils manquaient. À Amsterdam, où ils n'étaient pas entrés encore, et où on les attendait avec impatience, la plus grande fermentation régnait. La bourgeoisie, irritée contre les orangistes, voulait que la garnison sortît de la ville, que la régence se démît de

[a] Célèbres Romains.
[b] Tout ce discours rapporté dans l'*Histoire de la révolution française* de Mignet, est de la plume du célèbre Camille Desmoulins.

son autorité, et qu'on rendît leurs armes aux citoyens. *Pichegru*[a], qui approchait, envoya un aide de camp pour engager les autorités municipales à maintenir le calme et à empêcher les désordres. Le 1er pluviôse enfin (20 janvier), Pichegru, accompagné des représentants Lacoste, Bellegarde et Joubert, fit son entrée dans Amsterdam. Les habitants accoururent à sa rencontre, portant en triomphe les patriotes persécutés et criant : "Vive Pichegru ! vive la liberté !" Ils admiraient ces braves gens, qui, à moitié nus, venaient de braver un pareil hiver et de remporter tant de victoires. Les soldats français donnèrent dans cette occasion le plus bel exemple d'ordre et de discipline. Privés de vivres et de vêtements, exposés à la glace et à la neige, au milieu de l'une des plus riches capitales de l'Europe, ils attendirent pendant plusieurs heures, autour de leurs armes *rangées en faisceaux*[1], que les magistrats eussent pourvu à leurs besoins et à leurs logements. Tandis que les républicains entraient d'un côté, les orangistes et les émigrés français fuyaient de l'autre. La mer était couverte d'embarcations chargées de fugitifs et de dépouilles de toute espèce.

Le même jour, 1er pluviôse, la division Bonnaud, qui venait la veille de s'emparer de Gertruydemberg, traversa le Biesbos gelé, et entra dans la ville de Dordrecht, où elle trouva six cents pièces de canon, dix mille fusils, et des magasins de vivres et des munitions pour une armée de trente mille hommes. Cette division traversa ensuite Rotterdam pour entrer à La Haye, où siégeaient les états. Ainsi, la droite vers l'Yssel, le centre vers Amsterdam, la gauche vers La Haye, prenaient successivement possession de toutes les provinces. Le merveilleux lui-même vint s'ajouter à cette opération de guerre déjà si extraordinaire. Une partie de la flotte hollandaise *mouillait*[2] près du Texel. Pichegru, qui ne voulait pas qu'elle eût le temps de se détacher des glaces et de faire voile vers l'Angleterre, envoya des divisions de cavalerie et plusieurs batteries d'artillerie légère vers la Nord-Hollande. Le Zuyderzée était gelé : nos escadrons

[a] *Pichegru* (Charles), général français, né en 1761, mort en 1804.

traversèrent au galop ces plaines de glace, et l'on vit des hussards et des artilleurs à cheval sommer comme une place forte ces vaisseaux devenus immobiles. Les vaisseaux hollandais se rendirent à ces assaillants d'une espèce si nouvelle.

THIERS. *Histoire de la révolution française.*

(*Voyez la page* 345.)

COURAGE CIVIL DE BOISSY-D'ANGLAS.

Insurrection des révolutionnaires du 1[er] prairial, an III (20 mai 1795), et envahissement de la convention.

LES patriotes déjoués récemment dans une tentative pour mettre les *sections*[a] en permanence, sous le prétexte de la disette, conspiraient dans différents quartiers populeux, et avaient fini par former un comité central d'insurrection composé d'anciens membres des comités révolutionnaires. Ils firent imprimer, le 30 floréal au soir (19 mai 1795), et répandre dans Paris un manifeste au nom du peuple souverain rentré dans ses droits. Dès le lendemain 1[er] prairial (20 mai), à la pointe du jour, le tumulte était général dans les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, dans le quartier du Temple, dans les rues Saint-Denis, Saint-Martin, et surtout dans la Cité. Les patriotes faisaient retentir toutes les cloches dont ils pouvaient disposer, ils battaient la générale et tiraient le canon.

Dans le même instant le tocsin sonnait au pavillon de l'Unité, par ordre du comité de sûreté générale, et les sections se réunissaient. Le rassemblement, grossissant toujours, s'avançait peu à peu vers les Tuileries. Une foule de femmes, mêlées à des hommes ivres, et criant : "Du pain ! et la constitution de 93 !" des troupes de bandits armés de piques, de sabres et d'armes de toute espèce ; des flots de la plus vile populace ; enfin quelques bataillons de sections régulièrement armés, formaient ce rassemblement, et marchaient sans ordre vers le but indiqué, la convention. Vers les dix heures, ils étaient arrivés aux Tuileries, ils assiégeaient la salle de l'assemblée, et en fermaient toutes les issues.

[a] Sous la république fondée en 1792, les divisions électorales de la France prirent le nom de sections.

Les députés étaient à leur poste; ils ne connaissaient le mouvement que par les cris de la populace et le retentissement du tocsin. L'assemblée à peine réunie, un député vint lire le manifeste de l'insurrection: les tribunes, occupées de grand matin par les patriotes, retentirent aussitôt de bruyants applaudissements. En voyant la convention ainsi entourée, un membre s'écria qu'elle saurait mourir à son poste. Aussitôt les députés se levèrent en répétant: "Oui! oui!" Dans ce moment, on entendait croître le bruit; on entendait gronder les flots de la populace. Tout à coup on voit fondre un essaim de femmes dans les tribunes; elles s'y précipitent en foulant aux pieds ceux qui les occupent, et en criant: "Du pain! du pain!" Le président Vernier se couvre, et leur commande le silence; mais elles continuent à crier: "Du pain! du pain!" Les unes montrent le poing à l'assemblée, les autres rient de sa détresse. Une foule de membres se lèvent pour prendre la parole; ils ne peuvent se faire entendre. Ils demandent que le président fasse respecter la convention. Le président ne peut y réussir. André Dumont succède à Vernier et occupe le fauteuil. Le tumulte continue. Les cris "du pain! du pain!" sont répétés par les femmes qui ont fait irruption dans les tribunes. André Dumont déclare qu'il va les faire sortir; on le couvre de huées d'un côté, d'applaudissements de l'autre. Dans ce moment, on entend des coups violents donnés dans la porte qui est à gauche du bureau, et le bruit d'une multitude qui fait effort pour l'enfoncer. Les *ais*[1] de la porte crient, et des *plâtras*[2] tombent. Le président, dans cette situation périlleuse, s'adresse à un général qui s'était présenté à la barre avec une troupe de jeunes gens pour présenter une pétition fort sage, et lui donne le commandement provisoire de la force armée. Le général, chargé par le président de veiller sur la convention, rentre avec une escorte de fusilliers et plusieurs jeunes gens qui s'étaient munis de fouets de poste. Ils escaladent les tribunes, et en font sortir les femmes en les chassant à coups de fouet. Elles fuient en poussant des cris épouvantables, et aux grands applaudissements d'une partie des assistants.

À peine les tribunes sont-elles évacuées, que le bruit à la porte de gauche redouble. La foule est revenue à la charge; elle attaque de nouveau la porte qui cède à la violence, éclate et se brise. Les membres de la convention se retirent sur les bancs supérieurs; la gendarmerie forme une haie autour d'eux pour les protéger. Aussitôt des citoyens armés des sections accourent dans la salle par la porte de droite pour chasser la populace. Ils la refoulent d'abord et s'emparent de quelques femmes; mais ils sont bientôt ramenés à leur tour par la populace victorieuse. Heureusement la section de Grenelle, accourue la première au secours de la convention, arrive dans ce moment, et vient fournir un utile renfort. Le député Auguis était à sa tête, le sabre à la main. "En avant!" s'écrie-t-il .... On se serre, on avance, on croise les baïonnettes, et on repousse sans blessure la multitude des assaillants qui cède à la vue du fer. On saisit par le collet l'un des révoltés; on le traîne au pied du bureau; on le fouille, et on lui trouve les poches pleines de pain. Il était deux heures. Un peu de calme se rétablit dans l'assemblée.

Cependant la foule augmentait autour de la salle. À peine deux ou trois sections avaient-elles eu le temps d'accourir et de se jeter dans le Palais-National; mais elles ne pouvaient résister à la masse toujours croissante des assaillants. D'autres venaient d'arriver, mais elles ne pouvaient pénétrer dans l'intérieur. En cet instant la foule fait un nouvel effort sur le salon de la Liberté, et pénètre jusqu'à la porte brisée. Les cris "Aux armes!" se renouvellent; la force qui était dans l'intérieur de la salle accourt vers la porte menacée; le président se couvre, l'assemblée demeure calme. Alors des deux côtés on se joint; le combat s'engage devant la porte même; les défenseurs de la convention croisent la baïonnette; de leur côté les assaillants font feu, et les balles viennent frapper les murs de la salle. Les députés se lèvent en criant: "Vive la république!" De nouveaux détachements accourent, traversent de droite à gauche, et viennent soutenir l'attaque. Les coups de feu redoublent; on charge, on se mêle, on sabre. Mais une

foule immense, placée derrière les assaillants, les pousse, les porte malgré eux-mêmes sur les baïonnettes, renverse tous les obstacles qu'on lui oppose, et fait irruption dans l'assemblée. Il était trois heures; des femmes ivres, des hommes armés de sabres, de piques, de fusils, portant sur leurs chapeaux ces mots: "Du pain, la constitution de 93," remplissent la salle; les uns vont occuper les banquettes inférieures que les députés avaient laissées libres; les autres remplissent le parquet; d'autres se placent devant le bureau, ou montent par les petits escaliers qui conduisent au fauteuil du président. Un jeune officier des sections, nommé Mally, placé sur les degrés du bureau, arrache à l'un de ces hommes l'écriteau qu'il portait sur son chapeau. On tire aussitôt sur lui, et il tombe blessé de plusieurs coups de feu. Dans ce moment, toutes les baïonnettes, toutes les piques se dirigent sur le président; on enferme sa tête dans une haie de fer. C'est Boissy-d'Anglas qui a succédé à Dumont; il demeure immobile et calme. Un jeune député, plein de courage et de dévouement, Féraud, accourt au pied de la tribune, s'arrache les cheveux, se frappe la poitrine de douleur, et, voyant le danger du président, s'élance pour aller le couvrir de son corps. L'un des hommes à pique veut le retenir par l'habit; un officier, pour dégager Féraud, assène un coup de poing à l'homme qui le retenait, ce dernier répond au coup de poing par un coup de pistolet qui atteint le malheureux Féraud dans les épaules. L'infortuné jeune homme tombe; on l'entraîne, on le foule aux pieds, on l'emporte hors de la salle, et on livre son cadavre à la populace.

Boissy-d'Anglas demeure calme et impassible au milieu de cet épouvantable événement; les baïonnettes et les piques environnent encore sa tête. Alors commence une scène de confusion impossible à décrire; chacun veut parler et crie en vain pour se faire entendre. Les tambours battent pour rétablir le silence; mais la foule, s'amusant de ce chaos, vocifère, frappe des pieds, *trépigne*[3] de plaisir en voyant l'état auquel est réduite cette assemblée souveraine. Pendant ce tumulte, on apporte une tête au bout d'une baïonnette:

on la regarde avec effroi, on ne peut d'abord la reconnaître. C'était celle de Féraud, que les brigands avaient coupée, et qu'ils avaient placée au bout d'une baïonnette. Ils la promènent dans la salle, au milieu des hurlements de la multitude. La fureur contre le président Boissy-d'Anglas recommence ; mille morts le menacent.

Il était déjà sept heures du soir ; on tremblait dans cette assemblée, on craignait que cette foule, où se trouvaient des scélérats, n'égorgeât les représentants du peuple au milieu de l'obscurité de la nuit. Les comités du gouvernement avaient employé tous leurs efforts pour réunir les sections, ce qui n'était pas facile avec le tumulte qui régnait, avec l'effroi qui s'était emparé de beaucoup d'entre elles et la mauvaise volonté que manifestaient quelques autres. Les représentants Legendre, Auguis, Chénier, Delecloi, et Kervélégan s'étaient rendus à la tête de forts détachements auprès de la convention. Legendre pénètre dans la salle, monte à la tribune à travers les insultes et les coups, et prend la parole au milieu des huées. "J'invite l'assemblée," dit-il, "à rester ferme, et les citoyens qui sont ici à sortir." "À bas ! à bas !" s'écrie-t-on.

Alors s'avance le détachement à la tête duquel marchent les représentants Kervélégan et Auguis, et le commandant de la garde nationale. On somme la multitude de se retirer, le président l'y invite au nom de la loi : elle répond par des huées. Aussitôt on baisse les baïonnettes et on entre ; la foule désarmée cède ; mais des hommes armés qui se trouvaient au milieu d'elle résistent un moment ; ils sont repoussés et fuient en criant : "À nous, sans-culottes !" Une partie des patriotes revient à ce cri, et charge avec violence le détachement qui avait pénétré. Ils emportent un instant l'avantage ; mais le pas de charge retentit dans la salle extérieure ; un renfort considérable arrive, fond de nouveau sur les insurgés, les repousse, les sabre, les poursuit à coups de baïonnettes : ils fuient, se pressent aux portes, ou escaladent les tribunes, et se sauvent par les fenêtres. La salle est enfin évacuée : il était minuit.

THIERS. *Histoire de la révolution française.*

(*Voyez la page* 345.)

LA FRANCE APRÈS LA RÉVOLUTION.

La France offrait alors un des spectacles les plus curieux dans l'histoire morale des peuples. La lassitude du crime avait amené des lois plus douces. Une sorte de trève avait suspendu les vengeances civiles; dans cet intervalle, l'ordre social essayait de renaître. Ses maux s'oubliaient rapidement; on se hâtait d'espérer, et de se confier au sol tremblant de la France. Une joie frivole et tumultueuse s'était emparée des âmes, comme par l'étonnement d'avoir survécu; et l'on célébrait des fêtes sur les ruines. Ainsi, dans les campagnes ravagées par le Vésuve, quand le torrent de flamme a détruit les ouvrages et les habitations des hommes, bientôt la sécurité succède au péril, on se réunit, on se rapproche, et l'on bâtit de nouvelles demeures avec les laves refroidies du volcan.

Villemain. (*Voyez la page* 339.)

BATAILLE DES PYRAMIDES.

Le 21 juillet (1798), l'armée, partie d'Omdinar pendant la nuit, arrive sur les deux heures après midi à une demi-lieue d'*Embabeh*[a], et voit le corps des Mameluks se déployer en avant du village. *Bonaparte*[b] fait faire halte; l'excès de la fatigue et de la chaleur accablait les troupes: un repos d'une heure seulement est le besoin du soldat; mais les mouvements de l'ennemi leur en commandent le sacrifice, et l'ordre de bataille devient un besoin plus impérieux.

Tout est nouveau pour les Français. En arrière de la gauche de l'ennemi s'élevaient les Pyramides, ces immobiles témoins des plus grandes fortunes et des plus grandes adversités du monde. En arrière de la droite coulait majestueusement le vieux Nil, brillaient les trois cents minarets du Caire, et s'étendaient les plaines jadis si fertiles

[a] *Embabeh*, village de la Basse-Égypte, sur la rive gauche du Nil.

[b] *Bonaparte* (Napoléon), né à Ajaccio en Corse, le 15 août 1769; mort à Ste-Hélène, le samedi 5 mai 1821.

de l'antique et populeuse Memphis. Le costume magnifique, l'éclat des armes, la beauté des chevaux de la cavalerie des beys, contrastaient singulièrement avec l'uniforme et l'armement sévère des bataillons français, dont le général est armé et vêtu avec la même simplicité. C'est Léonidas luttant avec ses Spartiates contre la fastueuse armée des Satrapes; mais il n'y eut pas de Thermopyles. Les Pyramides furent heureuses aux Français. "*Soldats,*" s'écrie Bonaparte, "*vous allez combattre aujourd'hui les dominateurs de l'Égypte; songez que, du haut de ces monuments, quarante siècles vous contemplent.*"

Mourad-Bey appuie sa droite au Nil, vers lequel il a construit à la hâte un camp retranché, garni de quarante pièces de canon, et défendu par une vingtaine de mille hommes, janissaires et spahis; sa gauche, qui se prolonge vers les Pyramides, comprend dix mille Mameluks, servis chacun par trois *fellahs*[a], et trois mille Arabes. Bonaparte dispose son armée comme à Chébreiss, mais de manière à présenter plus de feu aux ennemis. *Desaix* occupe notre droite; *Vial*, notre gauche; *Dugua*[b], le centre. La reconnaissance du camp retranché nous apprend que son artillerie n'est point sur affûts de campagne, et ne pourra sortir, non plus que l'infanterie qui n'oserait le faire sans canons. Aussitôt Bonaparte ordonne un mouvement de toute son armée sur sa droite, en passant hors de la portée des pièces du camp: dès lors l'artillerie et l'infanterie deviennent presque inutiles à l'ennemi, et nous n'aurons affaire qu'aux Mameluks.

Né avec l'instinct de la guerre et doué d'un coup d'œil pénétrant, Mourad sent que le succès de la journée dépend de ce mouvement, et qu'il faut l'empêcher à tout prix. Il part avec six à sept mille chevaux, et vient fondre sur la colonne du général Desaix. Attaquée en marche, cette colonne paraît un moment ébranlée et même en désordre; mais les carrés se forment et reçoivent avec sang-froid la charge des Mameluks dont la tête seule avait commencé

[a] Les *fellahs* sont les indigènes ou cultivateurs égyptiens.
[b] *Desaix*, *Vial*, *Dugua*, *Reynier*, etc., célèbres généraux français.

le choc. Reynier flanque notre gauche. Bonaparte, qui se tenait dans le carré du général Dugua, avance aussitôt sur le gros des Mameluks et se place entre le Nil et Reynier. Les Mameluks font des efforts inouïs pour nous entamer; ils périssent foudroyés par le feu de nos carrés, comme sous les murs d'autant de forteresses. Ces remparts vivants font croire à l'ennemi que nos soldats sont attachés les uns aux autres. Alors les plus braves acculent leurs chevaux contre les baïonnettes de nos grenadiers, et les renversent sur eux; ils succombèrent tous. La masse tourne autour de nos carrés en cherchant à pénétrer dans les intervalles; dès lors leur but est manqué: au milieu de la mitraille et des boulets, une partie rentre dans le camp; Mourad, suivi de ses plus habiles officiers, se dirige sur *Gizeh*[a], et se trouve ainsi séparé de son armée. Cependant la division Bon se porte sur le camp retranché, tandis que le général Rampon vole occuper une espèce de défilé entre Gizeh et le camp, où règne la plus horrible confusion. La cavalerie se jette sur l'infanterie, qui, voyant la défaite des Mameluks, s'enfuit vers la gauche d'Embabeh: un bon nombre parvient à se sauver à la nage ou avec des bateaux, mais beaucoup sont précipités dans le Nil par le général Vial. Les autres divisions françaises gagnent du terrain; pris entre leur feu et celui des carrés, les Mameluks essayent de se faire jour, et tombent en désespérés sur la petite colonne du général Rampon, tout leur courage échoue contre ce nouvel obstacle: ils tournent bride, mais un bataillon de carabiniers, devant lequel ils sont obligés de passer à cinq pas, en fait une effroyable boucherie: tout le reste périt ou se noie. Mourad-Bey n'emmène dans sa retraite que deux mille cinq cents Mameluks sauvés comme lui du carnage. Le camp des ennemis enlevé à la baïonnette, les cinquante pièces de canon qui le défendaient, quatre cents chameaux, les vivres, les trésors, les bagages de cette noble milice d'esclaves, l'élite de la cavalerie de l'Orient, et la possession

[a] *Gizeh*, ville de la Moyenne-Égypte, sur la rive gauche du Nil, un peu au-dessus du Caire.

du Caire, furent les trophées de la victoire d'Embabeh. Bonaparte, qui connaissait toute la puissance des anciens souvenirs, et aspirait sans cesse à semer sa vie de glorieuses comparaisons avec les grandes choses, voulut donner à cette brillante journée le nom de *bataille des Pyramides*.

DE NORVINS.

NORVINS (*Jacques*, MARQUET de MONTBRETON de), Né à Paris en 1769. Auteur vivant. Nous avons de cet écrivain plusieurs ouvrages historiques d'un grand mérite. Le plus important est l'*Histoire de Napoléon*.

PASSAGE DES ALPES PAR BONAPARTE.

Le 16 mai 1800 Bonaparte, à la tête d'une armée de 50,000 hommes, passe le grand *Saint-Bernard*. Ce passage s'opère en six jours malgré les plus grands obstacles.

POUR frapper les grands coups qu'il prépare, Napoléon a les Hautes-Alpes à franchir; et le grand Saint-Bernard, qui de tous les points de la vaste chaîne lui livrerait de plus près le cœur de l'Italie, est aussi celui où la nature a semblé réunir le plus de difficultés insurmontables pour défendre ses forteresses contre les conquérants. Il est inaccessible à une armée...On l'a cru jusqu'à ce jour; les soldats français le croient encore. Les têtes de colonne, en se rencontrant à *Martigny*[a], s'arrêtent, étonnées, aux pieds de ces gigantesques boulevards. Comment pousser plus avant dans ces gorges, qui semblent murées par ces abîmes sans fond! Il faudrait longer les précipices effroyables, gravir les glaciers immenses, surmonter les neiges éternelles, vaincre l'éblouissement, le froid, la lassitude; vivre dans cet autre désert, plus aride, plus sauvage, plus désolant que celui de l'Arabie, et trouver des passages au travers de ces rocs entassés jusqu'à dix mille pieds au-dessus du niveau des mers. Il y a bien entre les escarpements et les abîmes, suspendu sur les torrents, dominé par

[a] *Martigny*, très-petite ville sur la Dranse, auprès du confluent de cette rivière avec le Rhône.

les crêtes d'où roulent à flots les neiges homicides, et taillé dans les *anfractuosités*[1] de la roche vive, un sentier qui monte pendant plusieurs lieues, raide, inégal, étroit jusqu'à n'avoir parfois que deux pieds à peine, tournant à angles si aigus, qu'on marche droit au gouffre, et glissant, chargé de frimas, perdu, d'intervalle en intervalle, sous les avalanches. Chemin si terrible, qu'il a fallu préposer de charitables cénobites à la garde de cette rampe meurtrière, afin d'enhardir le voyageur isolé par la promesse de lui donner un chien pour guide, un fanal pour secours, un hospice pour repos et une prière pour aide ou pour funérailles. Là passera aussi une armée : Bonaparte l'a dit ; il a marqué du doigt la route. Martigny et *Saint-Pierre*[a] sont encombrés d'apprêts qui attestent aux soldats que leur chef a pensé à tout. Aux mulets rassemblés de toute la Suisse ont été ajoutés les traîneaux, les brancards, tous les moyens de transport que le génie de l'administration française ou les habitudes de la contrée ont pu fournir. Pendant trois jours l'armée démonte ses canons, ses forges de campagne, ses caissons. *Marmont* et *Gassendi*[b] placent leurs *bouches à feu*[2] dans les troncs d'arbres creusés, les cartouches dans des caisses légères, les affûts, les provisions, les magasins sur des traîneaux faits à la hâte ou sur ceux du pays ; puis, le 17 mai, tout s'élance ; les soldats montent, au cri de *Vive le premier consul !* à l'assaut des Alpes ; la musique des corps marche en tête de chaque régiment. Quand le glacier est trop escarpé, le pas trop périlleux, le labeur trop rude, même pour ces fanatiques de gloire et de patrie, les tambours battent la charge, et les retranchements de l'Italie sont emportés. C'est ainsi que la colonne s'étend, monte, s'attache aux crêtes des Alpes, les étreint de ses anneaux mouvants. C'est un seul corps qui n'a qu'une pensée, qu'une âme ; une même ardeur, une même joie court dans les rangs ; les mêmes chants apprennent aux échos de ces monts la présence, la gaîté, la victoire de nos soldats : la victoire ! car voilà le

[a] Autre petite ville à moitié chemin entre Martigny et l'hospice du Saint-Bernard. [b] *Marmont, Gassendi.* Généraux français.

sommet atteint, le drapeau tricolore arboré, le grand Saint-Bernard vaincu!......Le premier consul a promis par pièce 1000 francs aux soldats qui se sont dévoués à cette tâche: tous refusent: ils n'acceptent pour récompense que les périls et l'Italie. SALVANDY.

SALVANDY (*Narcisse-Achille* de),
Né en 1796. Auteur vivant. Autrefois membre de la chambre des députés de France. Nous avons de cet écrivain: *Alonzo ou l'Espagne*, histoire contemporaine; *Islaor ou le Barde chrétien*, nouvelle gauloise; et d'autres ouvrages d'un mérite distingué.

L'ÉLECTION D'UN EMPEREUR.

Plaisance, le.... mai 1804.

Nous venons de faire un empereur, et, pour ma part, je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin, d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison.—Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? Comme on dit rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. Messieurs, qu'opinez-vous? Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure au plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit: "S'il veut être empereur, qu'il le soit; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout."—"Expliquez-vous," dit le colonel: "voulez-vous? ne voulez-vous pas?"—"Je ne le veux pas," répondit Maire.—"À la bonne heure." Nouveau silence; on recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois; nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. "Messieurs," dis-je, "il me semble, *sauf correction*[1], que ceci ne nous regarde pas: la nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer?" Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*... que veux-tu, j'entraînai l'assemblée; jamais orateur n'eut un succès si com-

plet: on se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait: "Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron; mais pourquoi donc voulez-vous tant qu'il soit empereur, je vous prie?"—"Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour? Pourquoi ne le voulez-vous pas?"—"Je ne sais," me dit-il, "mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux." Voilà le propos du lieutenant que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi . . . . un homme, lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle majesté! être Bonaparte et se faire sire! *Il aspire à descendre*[a]: mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom; pauvre homme! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite *sœur*[b] à *Borghèse*[c]; et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur! . . . .

Voilà nos nouvelles; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous; à peu près de même sans doute.

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne[d].

Avec la permission du poëte, cela est faux; on ne tremble point, on veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paye.

Ce César l'entendait mieux, et aussi c'était un autre homme; il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Adieu, nous t'attendons ici.

COURIER. (*Voyez la page* 181.)

NAPOLÉON ET LUCIEN.

SI vous voulez me suivre maintenant dans les rues tortueuses de Milan, nous nous arrêterons un instant en face de son

[a] "Et monté sur le faîte, il aspire à descendre." CORNEILLE, *Cinna*, Acte II. Sc. 1.

[b] *Marie-Pauline Bonaparte*, veuve du général Leclerc. Elle naquit en 1781 et mourut en 1825.

[c] *Borghèse* (Camille) prince romain, né en 1775, mort en 1832.

[d] Vers prononcé par Brutus dans la tragédie de Voltaire *la Mort de César*.

dôme miraculeux ; mais, comme nous le reverrons plus tard et en détail, je vous inviterai à prendre promptement à gauche, car une de ces scènes qui se passent dans une chambre et qui retentissent dans un monde est prête à s'accomplir.

Entrons donc au Palais-Royal, montons le grand escalier, traversons quelques-uns de ces appartements qui viennent d'être si splendidement décorés par le pinceau d'Appiani : plus tard nous nous arrêterons devant ces fresques qui représentent les quatre parties du monde, et devant le plafond où s'accomplit le triomphe d'Auguste ; mais, à cette heure, ce sont des tableaux vivants qui nous attendent, c'est de l'histoire moderne que nous allons écrire.

Entre-bâillons doucement la porte de ce cabinet, afin de voir sans être vus. C'est bien : vous apercevez un homme, n'est-ce pas ? et vous le reconnaissez à la simplicité de son uniforme vert, à son pantalon *collant*[1] de cachemire blanc, à ses bottes *assouplies*[2] et montant jusqu'au genou. Voyez sa tête modelée comme un marbre antique ; cette étroite mèche de cheveux noirs qui va s'amincissant sur son large front ; ces yeux bleus dont le regard s'use à percer l'avenir ; ces lèvres pressées . . . Quel calme !—c'est la conscience de la force, c'est la sérénité du lion.—Quand cette bouche s'ouvre, les peuples écoutent ; quand cet œil s'allume, les plaines d'*Austerlitz*[a] jettent des flammes comme un volcan ; quand ce sourcil se fronce, les rois tremblent. À cette heure, cet homme commande à cent vingt millions d'hommes, dix peuples chantent en chœur l'*hosanna* de sa gloire en dix langues différentes ; car cet homme, c'est plus que César ; c'est autant que Charlemagne ;—c'est Napoléon le Grand, le Jupiter tonnant de la France.

Après un instant d'attente calme, il fixe ses yeux sur une porte qui s'ouvre ; elle donne entrée à un homme vêtu d'un habit bleu, d'un pantalon gris collant, au-dessous du genou duquel montent *en s'échancrant en cœur*[3] des bottes à la

[a] *Austerlitz.* Ville de Moravie près de laquelle se trouve le champ de bataille où Napoléon vainquit, en 1805, les armées russes et autrichiennes.

hussarde. En jetant les yeux sur lui, nous lui trouverons une ressemblance primitive avec celui qui paraît l'attendre. Cependant il est plus grand, plus maigre, plus brun ;—celui-là, c'est Lucien, le vrai Romain, le républicain des jours antiques, la barre de fer de la famille.

Ces deux hommes, qui ne s'étaient pas revus depuis Austerlitz, jetèrent l'un sur l'autre un de ces regards qui vont fouiller les âmes ; car Lucien était le seul qui eût dans les yeux la même puissance que Napoléon.

Il s'arrêta après avoir fait trois pas dans la chambre. Napoléon marcha vers lui et lui tendit la main. "Mon frère," s'écria Lucien en jetant les bras autour du cou de son aîné ; "mon frère ! que je suis heureux de vous revoir !"

"Laissez-nous seuls, messieurs," dit l'empereur, faisant signe de la main à un groupe. Les trois hommes qui le formaient s'inclinèrent et sortirent sans murmurer une parole, sans répondre un mot. Cependant, ces trois hommes qui obéissaient ainsi à un geste, c'étaient *Duroc*[a], *Eugène*[b] et *Murat*[c] : un maréchal, un prince, un roi.

"Je vous ai fait mander, Lucien," dit Napoléon lorsqu'il se vit seul avec son frère.

"Et vous voyez que je me suis empressé de vous obéir comme à mon aîné," répondit Lucien.

Napoléon fronça imperceptiblement le sourcil.

"N'importe ! vous êtes venu, et c'est ce que je désirais, car j'ai besoin de vous parler."

"J'écoute," répondit Lucien en s'inclinant.

Napoléon prit avec l'index et le pouce un des boutons de l'habit de Lucien, et le regardant fixement : "Quels sont vos projets ?" dit-il.

"Mes projets, à moi ?" reprit Lucien étonné : "les projets d'un homme qui vit retiré, loin du bruit, dans la solitude ;

[a] *Duroc* (Gérard-Christophe-Michel), né en 1772, mort en 1813.

[b] *Eugène de Beauharnais.* Fils d'Alexandre, vicomte de Beauharnais, et de Joséphine Tascher de la Pagerie. Né à Paris en 1781, mort à Munich en 1824. Sa mère étant veuve, devint en 1796 l'épouse de Bonaparte, alors général.

[c] *Murat* (Joachim). Général français et roi de Naples, né en 1771, mort en 1815.

mes projets sont d'achever tranquillement, si je le puis, un poëme que j'ai commencé."

"Oui, oui," dit ironiquement Napoléon, "vous êtes le poëte de la famille, vous faites des vers tandis que je gagne des batailles: quand je serai mort, vous me chanterez; j'aurai cet avantage sur Alexandre, d'avoir mon Homère."

"Quel est le plus heureux de nous deux?"

"Vous, certes, vous," dit Napoléon en lâchant avec un geste d'humeur le bouton qu'il tenait, "car vous n'avez pas le chagrin de voir dans votre famille des indifférents, et peut-être des rebelles."

Lucien laissa tomber ses bras et regarda l'empereur avec tristesse.

"Des indifférents! . . . Rappelez-vous le 18 *brumaire*[a] . . . . des rebelles! . . . . et où jamais m'avez-vous vu évoquer la rébellion?"

"C'est une rébellion que de ne point me servir; celui qui n'est point avec moi est contre moi. Voyons, Lucien; tu sais que tu es parmi tous mes frères celui que j'aime le mieux!"—il lui prit la main,—"le seul qui puisse continuer mon œuvre: veux-tu renoncer à l'opposition tacite que tu fais? . . . Quand tous les rois de l'Europe sont à genoux, te croirais-tu humilié de baisser la tête au milieu du cortége de flatteurs qui accompagnent mon char de triomphe? Sera-ce donc toujours la voix de mon frère qui me criera: 'César, n'oublie pas que tu dois mourir!' Voyons, Lucien, veux-tu marcher dans ma route?"

"Comment Votre Majesté l'entend-elle?" répondit Lucien en jetant sur Napoléon un regard de défiance.

L'empereur marcha en silence vers une table ronde qui masquait le milieu de la chambre, et, posant ses deux doigts sur le coin d'une grande carte roulée, il se retourna vers Lucien, et lui dit:

"Je suis au faîte de ma fortune, Lucien; j'ai conquis l'Europe, il me reste à la tailler à ma fantaisie; je suis aussi

[a] *Brumaire.* Nom du second mois de l'année dans le calendrier de la république française. 18 *brumaire an VIII.* Journée mémorable dans laquelle Bonaparte renversa le Directoire.

victorieux qu'Alexandre, aussi puissant qu'Auguste, aussi grand que Charlemagne; je veux et je puis . . . Eh bien! . ." Il prit le coin de la carte et la déroula sur la table avec un geste gracieux et nonchalant. "Choisissez le royaume qui vous plaira le mieux, mon frère, et je vous engage ma parole d'empereur que, du moment où vous me l'aurez montré du bout du doigt, ce royaume est à vous."

"Et pourquoi cette proposition à moi, plutôt qu'à tout autre de mes frères?"

"Parce que toi seul es selon mon esprit, Lucien."

"Comment cela se peut-il, puisque je ne suis pas selon vos principes?"

"J'espérais que tu avais changé depuis quatre ans que je ne t'ai vu."

"Et vous vous êtes trompé, mon frère; je suis toujours le même qu'en 99: je ne troquerais pas ma chaise curule contre un trône."

"Niais et insensé," dit Napoléon en se mettant à marcher et en se parlant à lui-même, "insensé et aveugle, qui ne voit pas que je suis envoyé par le destin pour *enrayer*[4] ce tombereau de la guillotine qu'ils ont pris pour un char républicain!" Puis, s'arrêtant tout à coup et marchant à son frère: "Mais laisse-moi donc t'enlever sur la montagne et te montrer les royaumes de la terre: lequel est mûr pour ton rêve sublime? Voyons, est-ce le corps germanique, où il n'y a de vivant que ces universités, espèce de pouls républicain qui bat dans un corps monarchique? est-ce l'Espagne, catholique depuis le treizième siècle seulement, et chez laquelle la véritable interprétation de la parole divine germe à peine? est-ce la Russie, dont la tête pense peut-être, mais dont le corps, galvanisé un instant par le czar Pierre, est retombé dans sa paralysie polaire? Non, Lucien, non, les temps ne sont pas venus; renonce à tes folles utopies; donne-moi la main comme frère et comme allié, et demain je te fais le chef d'un grand peuple, je reconnais ta femme pour ma sœur, et je te rends toute mon amitié."

"C'est cela," dit Lucien, "vous désespérez de me convaincre, et vous voulez m'acheter."

L'empereur fit un mouvement. "Laissez-moi dire à mon tour, car ce moment est solennel, et n'aura pas son pareil dans le cours de notre vie : je ne vous en veux pas de m'avoir mal jugé, vous avez rendu tant d'hommes muets et sourds en leur coulant de l'or dans la bouche et dans les oreilles, que vous avez cru qu'il en serait de moi ainsi que des autres. Vous voulez me faire roi, dites-vous? eh bien! j'accepte, si vous me promettez que mon royaume ne sera point une préfecture. Vous me donnez un peuple : je le prends, peu m'importe lequel, mais à la condition que je le gouvernerai selon ses idées et selon ses besoins ; je veux être son père, et non son tyran ; je veux qu'il m'aime, et non qu'il me craigne : du jour où j'aurai mis la couronne d'Espagne, de Suède, de Wurtemberg ou de Hollande sur ma tête, je ne serai plus Français, mais Espagnol, Allemand ou Hollandais ; mon nouveau peuple sera ma seule famille. Songez-y bien, alors nous ne serons plus frères selon le sang, mais selon le rang, vos volontés seront consignées à mes frontières ; si vous marchez contre moi, je vous attendrai debout : vous me vaincrez, sans doute, car vous êtes un grand capitaine, et le dieu des armées n'est pas toujours celui de la justice ; alors je serai un roi détrôné, mon peuple sera un peuple conquis ; et libre à vous de donner ma couronne et mon peuple à quelqu'autre plus soumis ou plus reconnaissant. J'ai dit."

"Toujours le même, toujours le même," murmura Napoléon ; puis tout à coup, frappant du pied : "Lucien, vous oubliez que vous devez m'obéir, comme à votre père, comme à votre roi."

"Tu es mon aîné, non mon père ; tu es mon frère, non mon roi : jamais je ne courberai la tête sous ton joug de fer, jamais, jamais !"

Napoléon devint affreusement pâle, ses yeux prirent une expression terrible, ses lèvres tremblèrent.

"Réfléchissez à ce que je vous ai dit, Lucien."

"Réfléchis à ce que je vais te dire, Napoléon : tu as mal tué la république, car tu l'as frappée sans oser la regarder en face ; l'esprit de liberté que tu crois étouffé sous ton despotisme grandit, se répand, se propage ; tu crois le

pousser devant toi, il te suit par derrière; tant que tu seras victorieux, il sera muet; mais vienne le jour des revers, et tu verras si tu peux t'appuyer sur cette France que tu auras faite grande, mais esclave. Tout empire élevé par la force doit tomber par la violence et la force. Et toi, toi, Napoléon, qui tomberas du faîte de cet empire, tu seras brisé"— prenant sa montre et l'écrasant contre terre,—"brisé, vois-tu, comme je brise cette montre, tandis que nous, morceaux et débris de ta fortune, nous serons dispersés sur la surface de la terre parce que nous serons de ta famille, et maudits parce que nous porterons ton nom. Adieu, sire!"

Lucien sortit. Napoléon resta immobile et les yeux fixes; au bout de cinq minutes, on entendit le roulement d'une voiture qui sortait des cours du palais; Napoléon sonna.

"Quel est ce bruit?" dit-il à l'huissier qui entr'ouvrit la porte. "C'est celui de la voiture du frère de Votre Majesté qui repart pour Rome."—"C'est bien," dit Napoléon; et sa figure reprit ce calme impassible et glacial sous lequel il cachait, comme sous un masque, les émotions les plus vives.

Dix ans étaient à peine écoulés que cette prédiction de Lucien s'était accomplie. L'empire élevé par la force avait été renversé par la force, Napoléon était brisé, et cette famille d'aigles, dont l'aire était aux Tuileries, s'était *éparpillée*[5], fugitive, proscrite et battant des ailes sur le monde. Madame mère, cette Niobé impériale, qui avait donné le jour à un empereur, à trois rois, à deux archiduchesses, s'était retirée à Rome[a], *Lucien*[b] dans sa principauté de Canino, *Louis*[c] à Florence, *Joseph*[d] aux États-Unis, *Jérôme*[e] en Wurtemberg,

[a] Madame mère mourut à Rome en fevrier 1836.

[b] *Lucien Bonaparte*, prince de Canino, naquit en 1772 et mourut à Viterbe en Italie, en 1840.

[c] *Louis Bonaparte*, comte de Saint-Leu et ex-roi de Hollande, naquit en 1778, épousa *Hortense de Beauharnais* en 1802 (voyez la page 391, note [c]), et mourut en 1846. Son fils *Louis-Napoléon-Charles* BONAPARTE, né à Paris le 20 avril 1808, a été élu président de la république française, le 10 décembre 1848.

[d] *Joseph Bonaparte*, ex-roi d'Espagne, séjourna sous le nom de comte de Survilliers aux États-Unis, dans les Pays-Bas, puis en Angleterre. Il naquit en 1768 et mourut en 1844.

[e] *Jérôme Bonaparte*, ex-roi de Westphalie, naquit en 1784. En 1807, Jérôme épousa *Frédérique-Catherine*, fille du roi de Wurtemberg. En

la princesse *Élisa*[a] à Baden, madame *Borghèse*[b] à Piombino, et la reine de Hollande[c] au château d'Arenemberg.

ALEXANDRE DUMAS. *Impressions de voyage.*

DUMAS (*Alexandre*),

Né en 1803. Auteur vivant. Parmi ses pièces de théâtre, on remarque *Henri III et sa cour*; *Christine*; *La tour de Nesle*, etc. Les ouvrages historiques de cet écrivain, *Gaule et France*, *Isabel de Bavière*, *Impressions de voyage*, etc., jouissent d'une réputation brillante et méritée.

NAPOLÉON SORT DU *KREMLIN*[d] AU MILIEU DE L'INCENDIE.

NAPOLÉON descend rapidement cet escalier du Nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Petrowski.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit à travers les rochers une poterne qui donnait sur la Moskowa: ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde parvinrent à s'échapper du Kremlin.

Il fallait se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des

1816 le roi son beau-père lui conféra le titre de comte de Montfort. En décembre 1848, un décret du président de la république française l'a nommé gouverneur de l'Hôtel des Invalides de Paris.

[a] *Marie-Anne-Élisa Bonaparte* est morte à Trieste en 1820.

[b] Voyez la page 384, note [b].

[c] *Hortense de Beauharnais.* Fille d'Alexandre, vicomte de Beauharnais et de Joséphine Tascher de la Pagerie (Voyez la page 386, note [b]). La reine Hortense, mère du président de la république française, naquit en 1783 et mourut en 1837.

[d] *Kremlin*, ancien palais des Czars, à Moscou.

toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent, et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl (Davoust). Ce maréchal, blessé à la Moskowa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon, ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport: l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Petrowski.

SÉGUR. *Napoléon et la grande armée, en* 1812.

SÉGUR (*Philippe-Paul*, comte de),

Né en 1780. Auteur vivant, membre de l'Académie française. Principaux ouvrages: *Histoire de Napoléon et de la grande armée en* 1812, *Histoire de Russie*, et *Histoire de Charles VIII*. Il est fils du comte Louis-Philippe de Ségur. Voyez la page 210.

RETRAITE DE RUSSIE.

Le 6 décembre, le jour même qui suivit le départ de Napoléon, le ciel se montra plus terrible encore. On vit flotter dans l'air des molécules glacées, les oiseaux tombèrent raidis et gelés. L'atmosphère était immobile et muette ; il semblait que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fût atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle. Alors plus de paroles, aucun murmure, un morne silence, celui du désespoir et les larmes qui l'annoncent.

On s'écoulait dans cet empire de la mort comme des ombres malheureuses. Le bruit sourd et monotone de nos pas, le craquement de la neige, et les faibles gémissements des mourants, interrompaient seuls cette vaste et lugubre taciturnité. Alors plus de colère ni d'imprécations, rien de ce qui suppose un reste de chaleur : à peine la force de prier restait-elle ; la plupart tombaient même sans se plaindre, soit faiblesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne que lorsqu'on espère attendrir, et qu'on croit être plaint.

Ceux de nos soldats jusque-là les plus persévérants se rebutèrent. Tantôt la neige s'ouvrait sous leurs pieds ; plus souvent, sa surface *miroitée*[1] ne leur offrant aucun appui, ils glissaient à chaque pas et marchaient de chute en chute ; il semblait que ce sol ennemi refusât de les porter, qu'il s'échappât sous leurs efforts, qu'il leur tendît des embûches comme pour embarrasser, pour retarder leur marche, et les livrer aux Russes qui les poursuivaient, ou à leur terrible climat.

Et réellement, dès qu'épuisés ils s'arrêtaient un instant, l'hiver, appesantissant sur eux sa main de glace, se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux, se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix, insensibles et plongés dans la stupeur, ils faisaient quelques pas tels que des automates ; leur sang se glaçant dans leurs veines, comme les eaux dans le cours des ruisseaux, alanguissait leur cœur, puis il refluait vers leur tête : alors ces moribonds chancelaient comme dans un état d'ivresse. De

leurs yeux rougis et enflammés par l'aspect continuel d'une neige éclatante, par la privation du sommeil, par la fumée des bivouacs, il sortait de véritables larmes de sang ; leur poitrine exhalait de profonds soupirs ; ils regardaient le ciel, nous et la terre, d'un œil consterné, fixe et hagard : c'étaient leurs adieux à cette nature barbare qui les torturait, et leurs reproches peut-être. Bientôt ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains ; leur tête vaguait encore quelques instants à droite et à gauche, et leur bouche béante laissait échapper quelques sons agonisants ; enfin elle tombait à son tour sur la neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé.

Leurs compagnons les dépassaient sans se déranger d'un pas, de peur d'allonger leur chemin, sans détourner la tête, car leur barbe, leurs cheveux étaient hérissés de glaçons, et chaque mouvement était une douleur. Ils ne les plaignaient même pas : car, enfin, qu'avaient-ils perdu en succombant ? que quittaient-ils ? On souffrait tant ! on était encore si loin de la France ! si dépaysé par les aspects, par le malheur, que tous les doux souvenirs étaient rompus, et l'espoir presque détruit : aussi le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, par ton, l'insultant même quelquefois ; mais, le plus souvent, se contentant de penser, à la vue de ces infortunés étendus et aussitôt raidis, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus ! Et, en effet, la mort, dans une position douce, stable, uniforme, peut être un événement toujours étrange, un contraste effrayant, une révolution terrible ; mais, dans ce tumulte, dans ce mouvement violent et continuel d'une vie toute d'action, de dangers et de douleurs, elle ne paraissait qu'une transition, un faible changement, un déplacement de plus, et qui étonnait peu.

Tels furent les derniers jours de la grande armée.

Ségur. *Napoléon et la grande armée, en* 1812.

(*Voyez la page* 392.)

LA BATAILLE DE *MONTEREAU*[a].

Une partie de l'armée des alliés occupait les environs de Montereau, et se préparait à marcher sur la capitale. Le maréchal de Bellune, à la tête de 3000 hommes, s'était égaré en poursuivant 25,000 Russes, et Napoléon, presque sans secours, écrasa avec son artillerie un corps considérable de Wurtembergeois et de Russes (le 18 février 1814).

CEPENDANT Napoléon balaye l'ennemi comme l'ouragan la poussière, le dépasse, et se retournant aussitôt, le refoule sur Montereau, où Bellune et ses trois mille hommes doivent l'attendre. Cette cavalerie qui hennit, c'est la sienne; ces canons qui tonnent, ce sont les siens; cet homme qui, au milieu de la poudre, du bruit et du feu, apparaît aux premiers rangs des vainqueurs, chassant vingt-cinq mille Russes avec sa *cravache*[1], c'est lui, c'est Napoléon!

Russes et Wurtembergeois se sont reconnus: les fuyards s'adossent à un corps d'armée de troupes fraîches. Où Napoléon croit trouver trois mille Français, et prendre les Russes entre deux feux, il rencontre dix mille ennemis et heurte un mur de baïonnettes; de la hauteur de Surville, où devait flotter le drapeau tricolore, dix-huit pièces de canon s'apprêtent à le foudroyer.

La garde reçoit l'ordre d'enlever le plateau de Surville; elle s'élance au pas de course; après la troisième décharge les artilleurs wurtembergeois sont tués sur leurs pièces: le plateau est à nous.

Cependant les canons que l'ennemi a eu le temps d'enclouer ne peuvent pas servir. On traîne à bras l'artillerie de la garde; Napoléon la dirige, la place, la pointe; la montagne s'allume comme un volcan; la mitraille enlève des rangs entiers de Wurtembergeois et de Russes; les boulets ennemis répondent, sifflent et *ricochent*[2] sur le plateau; Napoléon est au milieu d'un ouragan de fer. On veut le forcer de se retirer:—"Laissez, laissez, mes amis," dit-il en se cramponnant à un affût; "le boulet qui doit

[a] *Montereau*, ville de France (Seine-et-Marne).

me tuer n'est pas encore fondu." En sentant la poudre de si près, l'empereur a disparu; le lieutenant d'artillerie s'est remis à l'œuvre: Allons, Bonaparte, sauve Napoléon!

Protégées par le feu de cette redoutable artillerie, dont l'œil de Napoléon semble conduire chaque boulet, diriger chaque coup de la mitraille, les gardes nationales bretonnes s'emparent à la baïonnette du faubourg de Melun, tandis que du côté de Fossard le général Pajol pénètre avec sa cavalerie jusqu'à l'entrée du pont; là, ils trouvent Russes et Wurtembergeois tellement entassés, que ce ne sont plus les baïonnettes ennemies, mais les corps mêmes des hommes qui les empêchent d'avancer; il faut se faire, avec le sabre, un chemin dans cette foule, comme avec la hache dans une forêt trop pressée......

"Et maintenant," dit Napoléon lassé en s'asseyant sur l'affût d'un canon, "je suis plus près de Vienne qu'ils ne le sont de Paris."

Puis il laissa tomber sa tête entre ses mains, resta dix minutes absorbé dans la pensée de ses anciennes victoires et dans l'espérance de ses victoires nouvelles.

Quand il releva le front, il avait devant lui un aide de camp qui venait lui annoncer que Soissons, cette poterne de Paris, s'était ouverte, et que les ennemis n'étaient plus qu'à dix lieues de sa capitale.

Il écouta ces nouvelles comme choses que, depuis deux ans, l'impéritie ou la trahison de ses généraux l'avait habitué à entendre: pas un muscle de son visage ne bougea, et nul de ceux qui l'entouraient ne put dire qu'il avait surpris une trace d'émotion sur la figure de ce joueur sublime, qui venait de perdre le monde.

Il fit signe qu'on lui amenât son cheval; puis, indiquant du doigt la route de Fontainebleau, il ne dit que ces seules paroles:—"Allons, messieurs, en route."—Et cet homme de fer partit impassible, comme si toute fatigue devait s'émousser sur son corps, et toute douleur sur son âme.

ALEXANDRE DUMAS. *Impressions de voyage.*

(*Voyez la page* 391.)

DERNIÈRE ALLOCUTION DE NAPOLÉON À SA GARDE.

Fontainebleau, 21 avril 1814.

Généraux, officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux : depuis vingt ans, je suis content de vous ; je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

Les puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi ; une partie de l'armée a trahi ses devoirs, et la France elle-même a voulu d'autres destinées.

Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans ; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

Soyez fidèles au nouveau *roi*[a] que la France s'est choisi ; n'abandonnez pas notre chère patrie, trop longtemps malheureuse ! Aimez-la toujours, aimez-la bien, cette chère patrie !

Ne plaignez pas mon sort ; je serai toujours heureux, lorsque je saurai que vous l'êtes.

J'aurais pu mourir ; rien ne m'eût été plus facile ; mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur. J'ai encore à écrire ce que nous avons fait.

Je ne puis vous embrasser tous ; mais j'embrasserai votre général. . . . Venez, général. . . . (*Il serre le général Petit dans ses bras.*) Qu'on m'apporte l'aigle...... (*Il la baise*) Chère aigle ! que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves !...Adieu, mes enfants !...Mes vœux vous accompagneront toujours ; conservez mon souvenir. . . .

NAPOLÉON BONAPARTE.

Napoleon Bonaparte, le héros des temps modernes, héros dans le sens antique du mot, héros à la façon de ces personnages épiques[b], demi-dieux de la terre, qui la remplissent de leurs exploits, laissent un souvenir ineffaçable dans la mémoire des hommes, prennent place dans les tradi-

[a] Louis XVIII.
[b] Comme *Achille* dans l'Iliade, *Énée* dans l'Énéide, etc.

tions de tous les peuples, grandissent de siècle en siècle, grâce aux actions surhumaines dont la fable grossit leur histoire, et finissent par laisser l'érudit incertain si ces Hercule, ces Sésostris, ces Romulus, dont le nom et les monuments sont partout, ont jamais vécu; qu'un jour la civilisation disparût de notre vieux continent; qu'il restât des poésies, des chroniques, des médailles, des ruines; qu'à travers les ravages du temps, l'historien lût le même nom inscrit sur la pierre de l'*Escurial*[a], sur le marbre du Capitole, sur le granit des Pyramides; qu'il le retrouvât dans les débris de *Schoenbrünn*[b], de *Potsdam*[c], du *Kremlin*[d], comme sous le sable des déserts, ajouterait-il foi aux témoignages qui feraient de ce nom celui d'un seul conquérant, d'un même potentat, d'un monarque grand entre les législateurs aussi bien qu'entre les guerriers? Comment croire à cet empire du monde avec un point de départ si lointain, à ce complet changement de la face de l'univers sous la main d'un seul homme, à ces nations, à ces dynasties faites ou défaites en dix ans? comment croire surtout à ces victoires sans nombre, à ces conquêtes sans terme, avec toutes les créations des arts, les routes ouvertes, les temples restaurés, les ponts construits, les musées fondés, avec Anvers creusé[e] et les Alpes aplanies[f]? Que dire de ces autres créations plus grandes, les institutions, les codes, une législation entière, qui embrasse à la fois la vie civile et politique des peuples, au lendemain d'une révolution dévorante, à travers les invasions et les guerres plus dévorantes peut-être? Conciliez avec tant de puissance ses catastrophes soudaines; avec tant de génie, sa chute

[a] L'*Escurial*, à sept lieues de Madrid. C'est une célèbre maison royale où les souverains d'Espagne séjournent de temps à autre.

[b] *Schoenbrünn* (belle source), palais impérial à une demi-lieue de Vienne, où, en 1805 et en 1809, Napoléon établit son quartier-général.

[c] *Potsdam*, ville des Etats prussiens, à six lieues de Berlin. Dans une des églises de cette ville est le tombeau de Frédéric II, que visita Napoléon.

[d] Voyez la page 391.

[e] Le grand bassin d'*Anvers*.

[f] La route du *Simplon*, pratiquée au travers des Alpes lépontiennes, a 14 lieues de longueur, et a coûté six années de travaux.

immense; avec tant de gloire, l'abandon du genre humain; et avec cet abandon, les terreurs des rois, l'Europe liguée pour se défendre contre un homme, l'Océan même préposé à sa garde, parce qu'un de ses pas pouvait encore ébranler le monde! cet exil sur un écueil solitaire en face du géant *Adamastor*[a], cette agonie de *Prométhée*[b], tiennent de la mythologie plus que de l'histoire. L'histoire, comment fera-t-elle pour expliquer la mort de Napoléon, impuissante et ignorée comme sa naissance, lorsque, longtemps après, il reste à son nom assez d'empire pour prêter de la force à qui l'honore, et affermir le *roi*[c] qui va à la tête de tout le peuple rendre gloire à sa statue relevée! Les partis mêmes qui l'ont combattu, se disputant l'héritage de sa mémoire comme un trophée, comme une arme, comme un bouclier, sembleront une imitation des chefs de la Grèce se disputant les armes d'Achille. Tout est homérique, tout est fatal, tout est prodigieux dans cette grande vie, pour qui contemple son cours depuis l'île où fut son berceau jusqu'à celle où gît son sépulcre, astre éclatant et terrible qui, pour remplir l'Orient et l'Occident, se lève du sein des mers et retourne s'y abîmer!

De Salvandy. (*Voyez la page* 383.)

ALGER.

Cette pyramide de maisons inégales et blanches, et dont la base est une ceinture *crénelée*[1], par où sortent des canons *à fleur d'eau*[2]; ces dômes *blafards*[3] que coiffent des palmiers et des cigognes, comme autant d'*aigrettes*[4] sur un turban; ces monuments sans croisées extérieures, espèces de maisons aveugles; cette plage sur laquelle se balancent quelques barques alongées, mais sans voile dé-

[a] Le géant *Adamastor*, génie des tempêtes, est une création du *Camoëns*, dans son poëme de la *Lusiade*.

[b] *Prométhée*, ayant dérobé le feu du ciel (voyez la note *, page 255), fut condamné par Jupiter à être attaché sur un rocher du Caucase, où un vautour devait lui dévorer le foie.

[c] *Louis-Philippe* Ier, né le 6 octobre 1773. Proclamé roi des Français à la révolution de juillet 1830, détrôné par la révolution de février 1848.

ployée, sans rames, sans gouvernail : enfin cette ville et cette mer engourdies sous le soleil, c'est Alger.

Alger dort, ce vaste nid de pirates ; rien n'y décèle la vie et l'activité. Il est impossible d'admettre que c'est de là que partent des nuées de corsaires, avec leurs mille barques ; que c'est là qu'ils retournent avec leurs mille prises, *remorquant*[5] à la suite les uns des autres le brick français et le schooner anglais, la *flûte*[6] hollandaise et la *tartane*[7] sicilienne, le *chebec*[8] napolitain et le *mistick*[9] sarde : non, ce n'est pas là Alger, la terreur des mers, l'effroi de la chrétienté.

Ce dernier mot nous dispense presque de dire que nous nous plaçons à cinquante ans environ de distance de notre époque, où Alger est une ville européenne[a], presque une ville de second ordre ; ayant des lanternes et un peuple, ce qui est le commencement de toute civilisation et de toute révolution ; possédant des fontaines et pas d'eau, comme une ville de premier ordre ; ayant enfin ce que nous n'avons pas, les Bédouins ; ce que n'a pas le désert, un maire et un juge de paix.

Alger n'était pas comme cela il y a cinquante ans.

Il y a cinquante ans aussi, lorsqu'une voile française ou italienne blanchissait à l'horizon, ne fût-elle grande que comme l'aile d'un *albatros*[b], Alger, la vieille barbaresque, s'éveillait alors, frappait dans le creux de ses mains comme un sultan appelant ses esclaves, et hommes nus, rouges, noirs, cuivrés, armés ou sans armes, brandissant l'aviron ou la hache, femmes et enfants, tous coulaient sans bruit le long des maisons, le long des ravins, le long des plages, le long de leurs barques plates, et puis gagnaient la haute mer.

Le soir, Alger fumait et flamboyait comme un brasier ; les captifs ramenés étaient traînés dans les chantiers du dey. Les femmes captives passaient dans son sérail, avec leurs éventails ou leurs mantilles, et puis s'effectuait le

[a] C'est en 1830, sous Charles X, qu'Alger fut prise par les Français.
[b] *Albatros*, grand oiseau aquatique très-vorace, qui habite les mers australes.

partage du menu butin. À ceux-ci les belles voiles, à ceux-ci les draps moelleux, à ceux-ci les belles armes, les armes d'acier incrustées de nacre, les fusils à double coup, les pistolets si beaux à la ceinture, si fiers au poignet; à ceux-là l'or en barre ou l'or monnayé, à ceux-là les comestibles, le café, le sucre, le tabac, le vin, l'eau-de-vie; au chef le tonneau de riz, au soldat le sac, à la femme la mesure, à l'enfant la *pincée*[10]. Ainsi de tout; puis Alger, ivre et repue, ivre de vin français, repue de comestibles anglais, dansait en rond et tournait, comme un *derviche*[a] jusqu'à ce qu'elle tombât sur la terre. Dans cet état, Alger paraissait ne pas exister; c'est peut-être dans cet état que la surprit une fois *Barberousse*[b]; mais à coup sûr ce ne fut pas dans celui-là qu'elle chassa *Charles-Quint*[c].

LÉON GOZLAN.

GOZLAN (*Léon*),

Auteur vivant. Jeune écrivain de l'école moderne, et dont le style est plein d'originalité et d'éclat. Il est un des rédacteurs des *Cent et un*, de la *Revue de Paris*, de la *France littéraire*, etc.

OBSÈQUES DE M. *CUVIER*[d].

Discours de M. de Jouy.

MESSIEURS,

LA mort nous ravit un homme puissant par la pensée, puissant par la parole, un homme dont le génie avait rendu tributaires toutes les nations éclairées du globe. L'illustre Cuvier n'est plus; la France, l'Europe, déplorent avec nous la perte immense que vient de faire le monde savant.

[a] *Derviche*, sorte de religieux musulman. Un des plus grands actes de piété des derviches est de tourner sur eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils tombent étourdis.

[b] *Barberousse* (Oroush), fameux pirate, mort en 1518.

[c] *Charles-Quint*, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, né à Gand en 1500, mort en 1558. Il s'éleva entre lui et *François I*[er] des débats qui ensanglantèrent l'Europe pendant tout le cours de son règne. (Voyez la note [b], page 312.) En 1555, il se démit de la couronne en faveur de son fils *Philippe*. En 1535 il avait essayé, mais en vain, de conquérir Alger.

[d] Voyez la page 208.

Elle est éteinte cette sublime intelligence qui semble franchir les bornes de la nature pour lui dérober ses plus intimes secrets. Elle est glacée pour jamais cette voix éloquente qui retentit encore à notre oreille. À pareil jour, nous assistions à ses doctes leçons; au pied de cette tribune, où se pressait la foule de ses élèves et de ses admirateurs, nous l'entendions converser avec les siècles passés, et, remontant avec lui jusqu'au berceau de la science, nous la précédions dans sa marche, nous la devancions dans ses progrès. À pareil jour, la semaine dernière, il nous assemblait autour de sa chaire: où nous rassemble-t-il aujourd'hui? autour de sa tombe.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'assigner à M. Cuvier le rang qu'il doit occuper parmi ce petit nombre d'hommes de génie dont les travaux scientifiques ont agrandi le domaine de l'esprit humain: contentons-nous de dire que cet émule des *Fontenelle*[a], des *Dalembert*[b], des Buffon, fut à la fois un savant du premier ordre, un littérateur distingué; c'est à ce dernier titre que l'Académie française s'honora de le compter parmi ses membres, et qu'elle exprime en ce moment, par ma voix, les profonds regrets qu'elle éprouve en voyant disparaître la plus éclatante lumière du siècle. Aussi remarquable par la multiplicité de ses connaissances que par leur étendue, cette haute intelligence n'avait pu rester étrangère à la science de l'homme d'État: M. Cuvier fut appelé successivement aux fonctions les plus importantes du gouvernement; dans toutes, il porta cette force de conception, cette profondeur de vues, ces recherches lumineuses qui lui avaient révélé quelques-uns des mystères de la nature; mais quels que soient les services qu'il ait pu rendre à l'État dans la carrière politique qu'il a parcourue, c'est le réformateur de la zoologie, c'est le fondateur du Cabinet d'anatomie comparée, c'est l'auteur d'une création nouvelle, qui exhuma,

[a] Voyez la note [d], page 153. C'est comme auteur d'éloges académiques que *M. de Jouy* compare ici *Fontenelle* à *M. Cuvier*.

[b] *Dalembert*, ou *D'Alembert* (Jean-le-Rond), l'un des plus célèbres mathématiciens et littérateur distingué du dix-huitième siècle, né à Paris en 1717, mort en 1783.

qui ressuscita des classes d'animaux disparus de la terre; c'est l'homme de la science, en un mot, qui vivra dans la postérité.

Celui dont les travaux avaient immortalisé l'existence vit arriver la mort avec une courageuse résignation. "Je suis anatomiste," disait-il aux doctes amis qui lui prodiguaient leurs soins, "la paralysie a gagné la moelle épinière, vous n'y pouvez plus rien, et moi je n'ai plus qu'à mourir."

Hier M. Cuvier était baron, pair de France, conseiller-d'État, membre du Conseil de l'instruction publique, grand officier de la Légion d'honneur, secrétaire-perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie française, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de presque toutes les sociétés savantes et littéraires du monde.

Aujourd'hui George Cuvier perd tous ces titres pompeux, mais il reste en possession de cette vie intellectuelle qui n'a point de terme dans l'avenir; ses titres ont péri, mais son nom est immortel.

De Jouy. (*Voyez la page* 156.)

LA FRANCE INDUSTRIELLE.

Il y a quelques années je conçus le projet d'étudier la France, de connaître son sol, ses monuments, ses villes, ses hameaux, et cette vaste ceinture de fleuves, de mers et de montagnes, qui se déroule des Pyrénées aux Alpes, de la Méditerranée à l'Océan. J'espérais un grand plaisir de cette course: mon attente ne fut pas trompée. Sous les climats les plus doux, je rencontrai des populations intelligentes, et une singulière abondance de tous les biens de la terre. Je vis avec admiration d'innombrables vaisseaux entrer dans nos ports, et y verser les richesses des cinq parties du monde; ces richesses, plus de cinquante mille voitures de roulage s'en emparent et les dispersent, çà et là, dans le pays dont elles entretiennent sans cesse le mouvement et la prospérité. Ici, les fers de Norwége[a] s'enflamment et s'amollissent sous le marteau des forge-

[a] Prononcez *Norvége.*

rons ; là, se déploient en tissus moelleux les laines d'Espagne et de Cachemire ; plus loin, des peuples d'ouvriers reçoivent le coton des Indes, le filent, le tissent, et lui impriment les plus vives couleurs ; je trouvai partout les vieux cloîtres et les vieilles abbayes transformés en manufactures : leurs voûtes profondes répétaient les chansons des ouvriers et le bruit incessant des machines à vapeur. J'étais ravi de tant de bien-être ; mais ce qui excita vivement ma surprise, ce fut de voir l'impulsion immense donnée à tout le pays par l'éducation d'un insecte. Du Midi au Nord, des frontières de l'Italie aux montagnes volcaniques du *Vivarais*[a], une chenille excite partout l'activité. À Avignon, à l'*Isle*[b], à Vaucluse, on dévide ses *cocons*[1]. En Normandie, les doigts exercés des femmes attachent ces fils à de légers fuseaux, et jettent mille gracieux dessins sur les mailles aériennes de nos blondes.

À *Saint-Étienne*[c], ces mêmes fils se tissent en rubans qui se déroulent sur toute la surface de l'Europe. À *Nîmes*[d], on en fabrique des étoffes qui bruissent et chatoient comme des métaux. À Lyon, mon beau pays, ils se déploient en velours épais, en gazes transparentes comme l'air et brillantes comme la nacre, en satin, en damas, en *lampas*[e].

À Paris enfin, la soie rivalise avec le pinceau, et va jusqu'à reproduire, sur les somptueuses tentures des *Gobelins*[f], les tableaux des plus grands maîtres[g]. Telle est la richesse de la France. Mais ces chefs-d'œuvre de l'art, ces prodiges de l'industrie, que sont-ils en comparaison des

[a] Le *Vivarais*, ancienne province de France, dont *Viviers* était la capitale. Elle a formé le département de l'*Ardèche* et une partie de celui de la *Haute-Loire*.

[b] L'*Isle*, jolie petite ville du département de *Vaucluse*.

[c] *Saint-Étienne*. Ville très-considérable du département de la Loire et l'une des plus industrieuses du royaume, centre d'une extraction considérable de houille, et renommée surtout par ses belles manufactures d'armes, par sa quincaillerie, par ses filatures de coton et par ses fabriques de rubans de soie.

[d] *Nîmes*, chef-lieu du département du Gard.

[e] *Lampas*, étoffe de soie de la Chine.

[f] Voyez la page 159, note [b].

[g] Ce n'est pas la soie, mais bien la laine par son admirable teinture, produit de tels chefs-d'œuvre.

biens que lui prodigue la nature? Vous y voyez tous les climats, vous y rencontrez toutes les cultures; au Midi, l'olivier, le citronnier, l'oranger; au Nord, le mélèze et le sapin, les deux extrémités de la chaîne botanique. Les arbres de la Perse et des deux Amériques viennent s'y mêler à l'orme féodal et aux chênes de la vieille Gaule; les fruits parfumés de l'Asie, au pommier indigène; la flore entière de l'Orient, à l'humble violette, à nos couronnes de bluets, aux bouquets champêtres de la *pâquerette*[a], et de la *mystérieuse verveine*[b]. Ainsi la France se couvre des productions du nouveau monde et des trésors de l'ancien. Du haut de ses coteaux chargés de vignes, des fleuves de vin coulent éternellement dans la coupe de tous les peuples; tandis que, sur ses larges plaines, les moissons ondoient, comme les flots de la mer, sous le vent qui les courbe, sous le soleil qui les mûrit.

À la vue de tant de biens, mon cœur bondissait de joie. Je m'écriais: Chère patrie! terre fortunée! tu possèdes tout, richesse, intelligence, liberté. Est-il sur le globe un spectacle comparable à celui de ta gloire! Tu t'es dépouillée de tes superstitions et de tes vices, comme on se dépouille d'un *haillon flétri*[2]; plus de moines inutiles, plus de droits féodaux, plus de *corvées*[c], plus de servage, plus de castes qui se méprisent, plus de provinces rivales et jalouses; je ne vois dans ton sein qu'un peuple, et dans ce peuple qu'une famille!

AIMÉ-MARTIN. *De l'éducation des mères de famille.*

AIMÉ-MARTIN (*Louis*),

Né à Lyon en 1786, mort en 1847. Parmi les ouvrages de cet écrivain, on remarque les *Lettres à Sophie sur la physique, la*

[a] *Pâquerette*. Espèce de marguerite blanche, qui vient vers le temps de Pâques.

[b] *Verveine*. Plante odorante, de la famille des labiées, que les anciens employaient dans les cérémonies religieuses et dans les conjurations magiques. C'est sans doute à cause de cet usage qu'Aimé-Martin l'appelle *mystérieuse*. [En botanique, on appelle *labiées* certaines plantes dont la fleur est découpée en forme de lèvres.]

[c] *Corvée*. Travail et service gratuit qui était dû par le paysan ou le tenancier à son seigneur, soit en journées de corps, soit en journées de chevaux, de bœufs et de harnais.

chimie et l'histoire naturelle; le roman de *Raymond*; et surtout le traité *De l'éducation des mères de famille.* On cite aussi avec éloge ses *Commentaires sur Molière, Racine,* etc., sa *Vie de Bernardin de Saint-Pierre,* son *Introduction au Panthéon littéraire,* etc.

VERSAILLES.

C'est là un pèlerinage poétique. Partir de Paris à deux heures, traverser cette grande route par laquelle tout le dix-septième siècle a passé, ce chemin de Versailles à Paris, traversé par la royauté de France dans des appareils si divers et pour des causes si différentes. Au bord de ces chemins, quand passait Louis XIV, ses sujets s'agenouillaient dans la poussière; deux rois plus tard, ces mêmes sujets s'en allaient à main armée chercher de force le petit-fils de Louis XIV, lui, sa femme, sa sœur, et son enfant; et du château de Versailles, cette monarchie de tant de siècles passait dans les prisons, et de là à l'échafaud. Quel drame de gloire et d'infamie s'est passé sur cette grande route aujourd'hui si tranquille! Aujourd'hui la bourgeoisie a remplacé la cour; elle va à Versailles pour voir jouer les eaux, elle en revient au galop des chevaux de *coucou*[a]; elle est la reine de ces beaux lieux, reine paisible et sans peur, et à l'abri de toute calomnie. Demandez à qui appartient le château de Louis XIV aujourd'hui? Il appartient au premier bourgeois qui s'y vient promener avec sa femme et son enfant. Ils foulent tranquillement ces belles allées où passèrent, comme un songe, tant de grandeurs et tant de beautés: le grand *Condé*[b], *M. de Turenne*[c], Racine, Molière, *la Vallière*[d], *Montespan*[e].

[a] *Coucou,* dans le langage familier, se dit de petites voitures à quatre ou six places, qui parcourent les environs de Paris.

[b] *Condé,* voyez la page 333, note [b].

[c] *M. de Turenne,* voyez la page 333, note [a].

[d] *La Vallière* (Louise-Françoise de La Baume-Le Blanc de), née en 1644, morte en 1710.

[e] *Montespan* (Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Montemart, marquise de), née en 1641, morte en 1707.

Le château de Versailles est beau, surtout quand vient l'automne souffler de sa tiède haleine sur la feuille qui jaunit et qui tombe. Alors, quand toute verdure a passé, quand tout oiseau fait silence, quand les eaux dorment dans leur prison de plomb, quand le buis seul, ce buis travaillé par *Le Nôtre*[a], en pyramides factices, jette seul, sur tout cet ensemble, son éternelle, languissante et monotone verdure ; alors quand toutes les statues du parc, ce peuple de marbre et de bronze apparaît tout nu et tout froid à travers ces *charmilles*[1] dépouillées ; alors seulement, au milieu de cette désolation des jardins, qui s'accorde si bien avec le silence du palais, le château de Versailles vous apparaît dans toute son historique beauté. Il est grand, il est froid, il est solennel. Levez la tête ! Peut-être que Louis XIV va se mettre là-haut à son balcon de marbre ? Prêtez l'oreille, n'entendez-vous pas Bossuet qui se promène dans l'allée des philosophes ? Quelle est cette robe blanche qui étincelle là-bas non loin des bains d'Apollon ? Éloignez-vous, c'est la belle *Fontanges*[b], qui ne veut pas être vue. Le château de Versailles est le seul château du monde qui perde sa beauté au printemps quand tout s'éveille, quand le soleil est chaud, quand l'eau murmure, quand l'oiseau chante dans l'air. Mais aussi, quand ces vastes jardins ne sont plus que désolation et silence, quand la lune se lève dans le ciel, jetant une clarté mourante sur ces arbres morts, enveloppant de son silence éternel tout ce grand silence royal, quelle joie d'être seul à parcourir ces grandes allées, à se perdre dans ces sinueux détours, à contempler ces grands arbres, tout ridés, témoins de tant de mystères, à poser son pied sur ce sable effleuré par tant de pieds légers. Quelle joie et quel orgueil de se dire : À cette heure, me voilà l'héritier de Louis XIV ; à cette heure je foule le sol de Louis XV ; à cette heure, je suis assis sur le même banc de pierre où la reine *Marie-Antoinette*[c] ve-

[a] *Le Nôtre* (*André*), dessinateur des jardins de Louis XIV.

[b] *Marie-Angélique, duchesse de Fontanges*, née en 1661, était fille d'honneur à la cour de Louis XIV. Elle mourut en 1681.

[c] *Antoinette* (Marie), reine de France, épouse de Louis XVI. Fille

nait s'asseoir pour entendre les sons lointains de la musique par une belle soirée d'été.

J. Janin. (*Voyez la page* 152.)

UN PAYSAGE DU *BERRI*[a].

La partie sud-est du Berri renferme quelques lieues d'un pays singulièrement pittoresque. La grande route qui le traverse dans la direction de Paris à Clermont étant bordée des terres les plus habitées, il est difficile au voyageur de soupçonner la beauté des sites qui l'avoisinent. Mais à celui qui, cherchant l'ombre et le silence, s'enfoncerait dans un de ces chemins tortueux et encaissés qui débouchent sur la route à chaque instant, bientôt se révèleraient de frais et calmes paysages, des prairies d'un vert tendre, des ruisseaux mélancoliques et silencieux, des massifs d'*aunes*[1] et de *frênes*[2], toute une nature suave, naïve et pastorale. En vain chercherait-il dans le rayon de plusieurs lieues une maison d'ardoises et de *moellons*[3]. À peine une mince fumée bleue, venant à trembloter derrière le feuillage, lui annoncerait le voisinage d'un toit de chaume, et, s'il apercevait, derrière les noyers de la colline, la flèche d'une petite église, au bout de quelques pas il découvrirait une *campanille de tuiles*[4] rongées par la mousse, douze maisonnettes éparses entourées de leurs vergers et de leurs *chènevières*[5], un ruisseau avec son pont formé de trois *soliveaux*[6], un cimetière d'un arpent carré, fermé par une haie vive, quatre ormeaux en *quinconce*[7] et une tour ruinée. C'est ce qu'on appelle un *bourg* dans le pays.

Rien ne saurait exprimer la fraîcheur et la grâce de ces petites allées sinueuses qui s'en vont serpentant avec caprice sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant à chaque détour une nouvelle profondeur toujours plus mystérieuse et plus verte. Quand le soleil du midi embrase

de Marie-Thérèse d'Autriche et de l'empereur François I[er], elle naquit à Vienne en 1755, et mourut en 1793, victime de la fureur révolutionnaire.

[a] *Le Berri*, ancienne province de France, qui forme le département de l'*Indre* et celui du *Cher*.

jusqu'à la tige l'herbe profonde et serrée des prairies ; quand les insectes *bruissent*[8] avec force, et que la caille *glousse*[9] avec amour dans les sillons, la fraîcheur et le silence semblent se réfugier dans les *traînes*[a]. Vous y pouvez marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effarouché à votre approche, ou le saut d'une petite grenouille verte et brillante comme une émeraude, qui dormait dans son hamac de joncs entrelacés. Ce fossé lui-même renferme tout un monde d'habitants, toute une forêt de végétation ; son eau limpide court sans bruit en s'épurant sur la *glaise*[10], et caresse mollement des bordures de cresson, de baume et d'*hépatiques*[b] ; les *fontinales*[c], les longues herbes appelées *rubans d'eau*, les mousses aquatiques pendantes et chevelues, tremblent incessamment dans ses petits *remous*[d] silencieux ; la *bergeronnette*[e] jaune y trotte sur le sable d'un air à la fois espiègle et peureux ; la *clématite*[f] et le chèvre-feuille l'ombragent de berceaux où le rossignol cache son nid. Au printemps, ce ne sont que fleurs et parfums ; à l'automne, les *prunelles*[g] violettes couvrent ces rameaux, qui, en avril, blanchirent les premiers ; la *senelle*[h] rouge, dont les *grives*[11] sont friandes, remplace la fleur d'aubépine, et les ronces, toutes chargées de flocons de laine qu'y ont laissés les brebis en passant, s'empourprent de petites mûres sauvages d'une agréable saveur.

G. S.

[a] *Traîne*, terme local donné à un chemin couvert.

[b] *Hépatique* : on appelle de ce nom des expansions membraneuses et rampantes qui croissent généralement dans les lieux humides. Ce mot vient du grec ἧπαρ (*hepar*), foie, parce que cette plante est employée avec succès dans les maladies du foie et du poumon.

[c] *Fontinale*, plante de la famille des mousses ; elle brûle difficilement à cause de l'humidité qu'elle conserve, et à laquelle elle doit son nom (du latin *fons*, *fontis*, source, fontaine).

[d] *Remous*, tournoiement d'eau à l'arrière quand le navire passe.

[e] *Bergeronnette*, joli petit oiseau généralement noir et gris, très-familier, qui suit les troupeaux et qui habite les rivages.

[f] *Clématite*, plante odorante et très-commune en Europe, dans les haies et dans les buissons. Son sarment sert à faire des liens, de jolis paniers, des ruches. Du grec κλῆμα (*kléma*), branche de vigne.

[g] *Prunelle*, espèce de prune sauvage.

[h] *Senelle*, *Cenelle*, ou *Cinèle*, fruit de l'aubépine blanche.

LES SALLES D'ASILE.

Ne sentez-vous pas le vent qui souffle? la bise est rude aux pauvres gens, le froid jette partout son manteau de glace; j'ai donc pensé, enfants, qu'il serait bien à moi de laisser de côté les histoires glorieuses que je vous raconte, pour vous entretenir de la misère de tant de pauvres petits enfants comme vous, qui ont froid et qui ont faim.

Hélas! vous, si heureux, vous, entourés de tant de soins et de tant d'amour, vous qui, en vous couchant le soir, trouvez un lit bien doux; qui, en vous réveillant le matin, trouvez votre repas tout préparé; vous ne vous doutez pas que, tout près de vous, là-haut peut-être, au dernier étage de la maison que vous habitez, une famille indigente manque de pain et de feu; là-haut peut-être une pauvre mère, forcée de sortir de chez elle tout le jour, pour gagner, du travail de ses mains, le pain de sa famille, se trouve embarrassée de ses enfants. Qu'en fera-t-elle tout le long du jour? Qui en prendra soin si elle les abandonne? Elle n'a personne au logis pour garder sa famille, pas de vieille grand' mère à qui elle confie ses enfants, pas une bonne voisine qui les surveille; car le pauvre loge avec le pauvre, et, dans ces tristes maisons de l'indigence, chaque locataire est obligé de gagner sa vie jour par jour, heure par heure. Oh! que de pauvres mères, ainsi chassées de chez elles par le travail, et retenues en même temps par leurs enfants, se sont vues dans la cruelle nécessité, ou de mourir de faim, ou d'abandonner leur petite famille: cruelle et dure alternative!

Et puis, l'enfant ne peut pas rester seul. C'est un petit être sans prévoyance et sans force qu'on ne saurait abandonner à lui-même. Il a besoin de l'œil maternel qui veille sur lui; il a besoin d'un sourire attentif qui l'encourage quand il fait bien, ou d'un regard sévère qui l'arrête quand il fait mal. Laisser un enfant tout seul, c'est le perdre. Tout seul, l'enfant apprend à ne pas aimer ses semblables; il devient triste et morose, il est plus triste qu'un orphelin, car il dort quand sa mère revient du travail, et le lendemain, quand sa mère revient du travail, il dort encore. D'ailleurs,

ceci est écrit dans l'Evangile : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul*, et à plus forte raison un enfant.

Mais, comment venir au secours de cette pauvre mère qui ne peut pas rester chez elle, et qui ne peut pas emmener avec elle ou son fils ou sa fille ? Comment venir au secours des enfants du pauvre, qui chez eux n'ont ni feu, ni pain, ni personne pour les aimer, les instruire et les secourir tant que dure le jour ? Rassurez-vous, enfants, la charité est ingénieuse, la bienfaisance est une bonne gardienne du pauvre. C'est la bienfaisance, c'est la charité qui ont inventé pour les enfants des pauvres, les *salles d'asile*. Je vais vous dire ce que c'est qu'une salle d'asile, pour vous rassurer sur vos petits frères qui sont malheureux.

Dans chaque arrondissement de grandes villes, dans chaque ville, dans chaque village, les bienfaiteurs de l'enfance ont imaginé d'assigner aux petits enfants qui n'ont pas de maisons à eux, une maison sinon riche, du moins bien fermée et bien chaude en hiver, bien éclairée en été, bien saine dans tous les temps. Cette maison est un véritable élysée pour des pauvres enfants habitués à toutes les obscurités de ces tristes prisons du cinquième étage, dans ces rues étroites et malsaines. Voilà ce qu'on appelle des *salles d'asile*. Chacune de ces maisons est gouvernée, soit par un vieil invalide, bonhomme qui aime les enfants par instinct, comme il aime son chien *caniche*[1], soit par quelque bonne femme agile, alerte, douce et vive qui devient ainsi la mère de tous les petits pauvres de son hameau. Tous les matins, le père qui va travailler aux champs tout le jour, la mère qui suit son mari dans la campagne, conduisent leur enfant à la salle d'asile. Là, le petit enfant dit adieu à sa mère pour tout le jour ; en même temps il entre dans sa maison, dans son palais. La maison est toute prête à recevoir son petit seigneur et maître. Il entre ; il se voit au milieu de petits enfants comme lui. Déjà la société commence pour ces enfants qui étaient destinés à vivre seuls. Ils se regardent, ils s'entendent l'un l'autre ; bientôt ils sont amis, ils mettent en commun leur pauvre misère, ils partagent l'un l'autre leur déjeuner frugal, ils réalisent cette charmante parole de

Charlet[a] : " Je te donne *de quoi que j'ai*[b], tu me donneras *de quoi que t'auras*[b] *!*"

Et, dans cette salle d'asile, ces enfants, si pauvres le matin, riches à présent, n'ont plus qu'à se laisser être heureux. Ils jouent, ils chantent, ils se *font des niches*[2] de tout genre, ils entourent la bonne femme qui leur sert de mère et qui leur raconte les belles histoires qu'elle a apprises ; pendant ce temps-là, le père et la mère, tranquilles sur le sort de leur enfant, travaillent de toutes leurs forces, heureux de penser que leur enfant s'amuse, qu'il grandit entouré de soins bienveillants ; qu'il a chaud, et qu'il n'a pas faim. Oh ! le cœur d'une mère est un trésor[c] ! pauvre ou riche, elle est toujours mère, elle a pour son enfant le même amour.

Voilà ce que c'est qu'une salle d'asile. C'est de la chaleur en hiver, c'est de l'ombre en été. Grâce à ces touchantes institutions, l'enfant du pauvre, lui aussi, connaît le printemps en fleurs ; il respire, il chante, il grandit, il s'anime comme tous les autres enfants, il ne sait pas ce que c'est que la misère, il est aussi heureux que peut l'être un enfant ; il a de l'air, des fleurs, du soleil, et des amis de son âge[d].

JULES JANIN. *Journal des enfants.* (*Voyez la page* 152.)

[a] *Charlet* (Nicolas-Toussaint), peintre et dessinateur, né à Paris en 1792. Les scènes militaires, populaires et enfantines de cet artiste sont des chefs-d'œuvre de verve et d'originalité. M. Charlet est aujourd'hui professeur de dessin à l'école polytechnique.

[b] *De quoi que j'ai* et *de quoi que t'auras* sont des expressions du style populaire. *T'auras* est pour *tu auras.*

[c] Eh ! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère !
À peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.

DUCIS.

On reçoit dans les *salles d'asile* les enfants de deux à trois ans jusqu'à six ou sept. Ces établissements prospèrent depuis longtemps en Angleterre sous le nom d'*Infant schools.*

L'ameublement d'une salle d'asile consiste principalement en gradins pour placer les enfants, en un lit de camp pour qu'ils puissent dormir dans le jour, en tableaux noirs, en tableaux de lecture, en bouliers-compteurs, etc.

AMBASSADE DE FRANCE AU *COURONNEMENT*[a] DE SA MAJESTÉ LA REINE D'ANGLETERRE.

Banquet civique de Guildhall[b].

13 juillet 1838. Banquet civique donné par le *maire*[c], les *aldermen* et les membres du conseil municipal de la cité de Londres, en l'honneur du couronnement de Sa Majesté la reine Victoria. Les princes et la noblesse[d], les ambassadeurs extraordinaires des cours étrangères, le corps diplomatique, les négociants célèbres venus de toutes les parties du monde commercial et conviés à cette fête, forment une réunion unique dans les annales de l'Angleterre[e].

Lettre de l'*éditeur* à M. Spiers, professeur, à Paris.

Londres, 14 juillet 1838.

Ayant été appelé par le comité des *aldermen* de cette ville à l'honneur de servir d'interprète au banquet civique donné hier à Guildhall, je m'empresse de vous raconter les événements extraordinaires dont j'ai été témoin ; mais comment décrire ces cortéges pompeux, cette brillante noblesse assemblée de tous les points de l'Europe sous le toit hospitalier du palais de la cité de Londres[f]? Comment vous dépeindre les joyeuses acclamations du peuple à l'arrivée des ambassadeurs, et surtout ces *vivat* prolongés, ces applaudissements universels qui saluèrent l'approche des nobles représentants de la France au couronnement de

[a] Le couronnement de la reine Victoria eut lieu le 28 juin 1838.

[b] *Guildhall*, vaste bâtiment de la cité de Londres. Le *hall* (la grande salle) peut contenir 6000 à 7000 personnes ; c'est là qu'on se rassemble pour les élections des membres du parlement, des magistrats de la cité, etc.

[c] Feu Sir John Cowan, Bart.

[d] Son Altesse Royale le duc de Sussex, l'archevêque de Cantorbéri, le duc de Nemours, le maréchal Soult, le prince de Ligne, le prince Schwarzenberg, le marquis de Brignoles, le duc de Palmella, le baron de Capellen, Mr. Van Buren, fils du président des États-Unis, etc.

[e] Faut-il en excepter la réunion des rois, ligués contre Napoléon, qui eut lieu en 1813 ?

[f] *Guildhall* devrait plutôt être appelé l'*Hôtel-de-ville* de Londres.

Charlet[a] : "Je te donne *de quoi que j'ai*[b], tu me donneras *de quoi que t'auras*[b] !"

Et, dans cette salle d'asile, ces enfants, si pauvres le matin, riches à présent, n'ont plus qu'à se laisser être heureux. Ils jouent, ils chantent, ils se *font des niches*[2] de tout genre, ils entourent la bonne femme qui leur sert de mère et qui leur raconte les belles histoires qu'elle a apprises ; pendant ce temps-là, le père et la mère, tranquilles sur le sort de leur enfant, travaillent de toutes leurs forces, heureux de penser que leur enfant s'amuse, qu'il grandit entouré de soins bienveillants ; qu'il a chaud, et qu'il n'a pas faim. Oh ! le cœur d'une mère est un trésor[c] ! pauvre ou riche, elle est toujours mère, elle a pour son enfant le même amour.

Voilà ce que c'est qu'une salle d'asile. C'est de la chaleur en hiver, c'est de l'ombre en été. Grâce à ces touchantes institutions, l'enfant du pauvre, lui aussi, connaît le printemps en fleurs ; il respire, il chante, il grandit, il s'anime comme tous les autres enfants, il ne sait pas ce que c'est que la misère, il est aussi heureux que peut l'être un enfant ; il a de l'air, des fleurs, du soleil, et des amis de son âge[d].

JULES JANIN. *Journal des enfants.* (*Voyez la page* 152.)

[a] *Charlet* (Nicolas-Toussaint), peintre et dessinateur, né à Paris en 1792. Les scènes militaires, populaires et enfantines de cet artiste sont des chefs-d'œuvre de verve et d'originalité. M. Charlet est aujourd'hui professeur de dessin à l'école polytechnique.

[b] *De quoi que j'ai* et *de quoi que t'auras* sont des expressions du style populaire. *T'auras* est pour *tu auras.*

[c] Eh ! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère !
À peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.

DUCIS.

On reçoit dans les *salles d'asile* les enfants de deux à trois ans jusqu'à six ou sept. Ces établissements prospèrent depuis longtemps en Angleterre sous le nom d'*Infant schools.*

L'ameublement d'une salle d'asile consiste principalement en gradins pour placer les enfants, en un lit de camp pour qu'ils puissent dormir dans le jour, en tableaux noirs, en tableaux de lecture, en bouliers-compteurs, etc.

AMBASSADE DE FRANCE AU *COURONNEMENT*[a] DE SA MAJESTÉ LA REINE D'ANGLETERRE.

Banquet civique de Guildhall[b].

13 juillet 1838. Banquet civique donné par le *maire*[c], les *aldermen* et les membres du conseil municipal de la cité de Londres, en l'honneur du couronnement de Sa Majesté la reine VICTORIA. Les princes et la noblesse[d], les ambassadeurs extraordinaires des cours étrangères, le corps diplomatique, les négociants célèbres venus de toutes les parties du monde commercial et conviés à cette fête, forment une réunion unique dans les annales de l'Angleterre[e].

Lettre de l'*éditeur* à M. Spiers, professeur, à Paris.

Londres, 14 juillet 1838.

AYANT été appelé par le comité des *aldermen* de cette ville à l'honneur de servir d'interprète au banquet civique donné hier à Guildhall, je m'empresse de vous raconter les événements extraordinaires dont j'ai été témoin; mais comment décrire ces cortéges pompeux, cette brillante noblesse assemblée de tous les points de l'Europe sous le toit hospitalier du palais de la cité de Londres[f]? Comment vous dépeindre les joyeuses acclamations du peuple à l'arrivée des ambassadeurs, et surtout ces *vivat* prolongés, ces applaudissements universels qui saluèrent l'approche des nobles représentants de la France au couronnement de

[a] Le couronnement de la reine Victoria eut lieu le 28 juin 1838.

[b] *Guildhall*, vaste bâtiment de la cité de Londres. Le *hall* (la grande salle) peut contenir 6000 à 7000 personnes; c'est là qu'on se rassemble pour les élections des membres du parlement, des magistrats de la cité, etc.

[c] Feu Sir John Cowan, Bart.

[d] Son Altesse Royale le duc de Sussex, l'archevêque de Cantorbéri, le duc de Nemours, le maréchal Soult, le prince de Ligne, le prince Schwarzenberg, le marquis de Brignoles, le duc de Palmella, le baron de Capellen, Mr. Van Buren, fils du président des États-Unis, etc.

[e] Faut-il en excepter la réunion des rois, ligués contre Napoléon, qui eut lieu en 1813?

[f] *Guildhall* devrait plutôt être appelé l'*Hôtel-de-ville* de Londres.

la reine Victoria? Que l'imagination vienne à notre aide. Placez-vous dans la vaste enceinte de cet antique monument, souvenir du moyen âge, étincelant de mille flambeaux, réflétés de toutes parts sous les lambris dorés de sa gothique architecture, et les regards tournés vers le péristyle; entendez le héraut annoncer à haute voix: "*Son Excellence le* duc de Dalmatie[a], *ambassadeur extraordinaire du roi des Français!* et *Son Altesse Royale le duc de Nemours!*" Faites un effort par la pensée pour vous représenter l'accueil glorieux que l'on fit au fils du roi et au brave maréchal Soult; car tout ceci est de la réalité. Nous avons vu la foule curieuse, empressée, se disputer le plus petit espace pour offrir ses félicitations et ses hommages. On eût dit une entrée triomphale. Les illustres conviés semblaient éprouver la plus vive émotion; la reconnaissance qu'ils témoignèrent de cette réception généreuse ne faisait qu'augmenter les applaudissements, et pour ceux qui entendirent le "*One cheer more!*" les voûtes de Guildhall en retentiront toujours.

Le banquet commence, les rapprochements sociaux s'effectuent de part et d'autre, et le tranquille observateur voit la chaîne de l'amitié et de l'union entourer insensiblement cette grande famille européenne. Quel présage pour l'avenir! Les peuples reposeront en paix à l'ombre de l'olivier qui les couronne. Puissent ses rameaux s'étendre encore, et le souffle destructeur de la guerre ne le flétrir jamais!

Comment détourner les yeux du spectacle éblouissant de cette fête splendide! ce groupe de costumes somptueux, d'uniformes brillants qui distinguent les chefs accourus des bords du Volga, de la Sprée et du Danube!

Écoutons encore ce concert harmonieux de mille voix entonnant le "*God save the Queen!*" cette hymne sacrée qui attire les bénédictions du ciel sur la reine bien-aimée de la Grande-Bretagne[b].

[a] *Nicolas-Jean-de-Dieu Soult*, duc de DALMATIE, né en 1765.

[b] "When the health of the Queen was proposed, the hall was suddenly lighted up; a given signal produced a blaze of splendour; a

Préoccupé de cette poésie, et à la vue de cette intelligence fraternelle, l'esprit se livre à des rêves enchanteurs; il semble que l'on entende une suite de chants mélodieux répéter, en chœurs lointains, les symboles patriotiques des nations réunies!

Manzoni[a] rappelle un *souvenir* aux enfants de la belle Italie:

"Siam fratelli, siam stretti ad un patto;
Maladetto colui che l' infrange,
Che s' inalza sul fiacco che piange,
Che contrista uno spirto immortal[b]."

Et la voix de *Schiller*[c] pénètre les cœurs des nobles rejetons de la vieille Germanie:

"Seid umschlungen, Millionen!
Diesen Kuß der ganzen Welt!....
Alle Menschen werden Brüder[d]."

Le Français social écoute *Béranger*[e]:

"J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis;
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
'Ah,' disait-elle, 'égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe, ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main!'"

---

thousand flames reflected from the massive chandeliers and the gas ran up the high arches with magic rapidity. The dazzling lustre of the Gothic hall, the solemn and majestic 'God save the Queen!' the loud sounding of trumpets, the brilliancy and magnificence of the *tout ensemble*, excited from all a triumphant burst of admiration."—*Extrait d'une lettre de l'éditeur insérée dans le journal anglais le* Times *du* 16 *juillet* 1838.

[a] *Manzoni.* Un des littérateurs les plus distingués de l'Italie moderne.

[b] *Traduction*: Nous sommes frères, nous sommes liés par un pacte inviolable. Maudit qui le brise; maudit qui s'élève sur le faible qui pleure; maudit qui contriste une intelligence immortelle.

[c] *Schiller* (Jean-Frédéric-Christophe), né en 1759, mort en 1805. Célèbre poëte allemand.

[d] *Traduction*: Puissé-je presser dans mes bras des milliers de mortels! un baiser à tout l'univers! tous les hommes sont frères.

[e] Béranger (*Pierre-Jean*), né à Paris en 1780. Auteur vivant, et l'un des plus grands poëtes lyriques du dix-neuvième siècle.

Les accents immortels de Byron se font aussi entendre :

> "The time is past when sword subdued ;
> But the heart, and the mind,
> And the voice of mankind
> Shall arise in communion,
> And who shall resist that proud union[a] ?"

Je réclame votre indulgence pour cette digression ; accusez-moi de folie *romantique* si vous voulez, mais toute réflexion faite, vous apprécierez, j'en suis sûr, le sentiment d'orgueil dont je suis pénétré. Rappelez-vous donc que, Français, j'éprouve moi-même les bienfaits de la paix, et que mon bonheur a dépendu de l'accueil protecteur et de la généreuse hospitalité de la nation anglaise.

Suivant l'usage, on porta des *toasts* et des santés. Par un heureux à-propos on porta les santés réunies du duc de Wellington et du maréchal Soult. Il est impossible de dépeindre l'enthousiasme qui accueillit cette noble alliance. Le tonnerre d'applaudissements redoublait encore, lorsque les deux guerriers se levèrent pour répondre à l'assemblée. En un instant, l'émotion et l'attente firent succéder le calme du plus profond silence. Il ne s'effacera jamais de ma mémoire ce moment où, au signal d'un des *aldermen*, je m'approchai du maréchal Soult[b] pour lui traduire le discours du duc de Wellington. Les paroles d'estime et d'amitié que nous entendîmes alors de la part de ce grand homme touchèrent le cœur du général français, et le vétéran de Napoléon sut reconnaître des sentiments qui font honneur au siècle et que la postérité s'empressera de recueillir.

[a] Ces quatre morceaux ont été recueillis à l'ouverture de l'université de Bruxelles. On les trouvera dans le discours prononcé par le professeur Auguste Baron.

[b] Avant le banquet, lorsque la noblesse était dans le salon de Guildhall, où se trouvaient le maire, les *aldermen*, etc., l'interprète s'adressa au duc de Nemours et pria S. A. R. de bien vouloir lui faire l'honneur d'accueillir ses services. "Je considérerais," dit-il, "ce jour le plus beau de ma vie, si, par une traduction fidèle, je pouvais transmettre les sentiments qui existent entre la France et l'Angleterre, et au moyen desquels le bonheur des deux pays semble assuré." S. A. R. le remercia avec bonté, et ajouta : "Il est bien vrai que tout nous porte à croire que ces deux nations resserreront à jamais les liens de la paix et de l'union."—*Journaux anglais.*

Vivement ému le maréchal témoigna sa gratitude par un discours où brillèrent cette mâle éloquence et cette noblesse martiale si naturelle au soldat de l'Empire: "Je suis pénétré," ajouta-t-il, "des sentiments que le duc de Wellington a manifestés. Jamais il n'a existé un homme plus généreux, plus brave et plus honorable que l'illustre général. La nation française a su apprécier le mérite de l'armée anglaise, toute l'Europe sait ce qu'elle vaut; mais aujourd'hui, ce n'est plus le temps de recourir aux armes, il faut qu'il y ait entre la France et l'Angleterre une alliance perpétuelle." Faisant ensuite allusion à l'hospitalité avec laquelle on le traitait: "Ayant été député, par le roi des Français, au couronnement de Sa Majesté la reine Victoria, le duc de Wellington s'est empressé de m'accueillir. Ce général s'est montré sur le sol hospitalier de l'Angleterre comme il s'est montré sur le champ de bataille, noble et généreux. J'espère que le noble duc me fournira l'occasion de prendre ma revanche en France et de lui donner par là un témoignage signalé de l'estime que je lui porte." Le maréchal termina son allocution par le *toast* suivant:

"À l'armée anglaise, ses chefs, et surtout au noble, généreux et illustre duc de Wellington."

On ne peut se faire qu'une faible idée des acclamations qui suivirent ce discours. Les *vivat* de toute cette assemblée, répétés au dehors, se succédaient comme des salves d'artillerie; l'enthousiasme était au comble, et le bruit assourdissant du gothique Guildhall semblait vouloir proclamer à la capitale britannique que l'Angleterre et la France se donnaient la main pour toujours.

Qu'il en soit ainsi sous la protection divine! Puissent ces deux nations jouir à jamais du bonheur de la paix, en recueillir tous les fruits, et voir fleurir l'agriculture, l'industrie et le commerce; les sciences, les lettres et les arts, ces éléments féconds de leur richesse, de leur puissance et de leur gloire!

Pardonnez cette nouvelle digression; attribuez-la au plaisir et à l'émotion que j'éprouve encore.

TABLE CHRONOLOGIQUE ET ANALYTIQUE DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

pour servir d'explication aux extraits précédents.

LISTE DES ROIS OU MONARQUES DE FRANCE, ET DATE DE LEUR AVÉNEMENT.—SOMMAIRE DES ÉPOQUES.

La Gaule avant et pendant la domination romaine.

Première race.—Mérovingiens.

Établissement des nations germaniques et gothiques dans la Gaule.
420. Pharamond.
428. Clodion.
448. Mérovée.
458. Childéric.
481. Clovis. — Conquêtes des Francs sous Clovis.—État civil des peuples de la Gaule.
511. Thierry, Clodomir, Childebert, Clotaire, fils de Clovis.—Origine de la féodalité.
558. Clotaire, seul. (On omet les rois d'Austrasie, d'Orléans, etc.)
561. Caribert, roi de Paris.
567. Chilpéric.
584. Clotaire II, roi de Neustrie.
628. Dagobert.
Maires du Palais. Rois fainéants. Conquête austrasienne. Charles Martel.
638. Clovis II, à Paris.
656. Clotaire III, *ibid.*
670. Childéric II.
673. Thierry, roi de Neustrie.
691. Clovis III, *idem.*
695. Childebert II, *idem.*
711. Dagobert II, *idem.*
716. Chilpéric II, *idem.*
720. Thierry II, seul.
742. Childéric III.

Seconde race.—Carlovingiens.

752. Pépin (*le Bref*).—Le clergé, ordre politique.
768. Charlemagne. — Nouvelles conquêtes des Francs décorées du titre d'Empire romain.
814. Louis (*le Débonnaire*).—Puissance du clergé.
840. Charles Ier (*le Chauve*).—Décadence de l'empire.—Naissance du régime féodal.
Décadence et démembrement du pouvoir royal.—Fin de la race carlovingienne. — Établissement des Normands.
877. Louis II (*le Bègue*).
879. Louis III et Carloman.
884. Charles II (*le Gros*).
888. Eudes, comte de Paris, roi.
898. Charles III (*le Simple*).
922. Robert Ier, frère d'Eudes.
923. Raoul, duc de Bourgogne, roi.
936. Louis IV (*d'Outre-Mer*).
954. Lothaire.
986. Louis V (*le Fainéant*).

Troisième race.—Capétiens.

Gouvernement féodal et commencement de la race des Capétiens.
987. Hugues Capet.
996. Robert II.
1031. Henri Ier.
1060. Philippe Ier. — Première croisade.
1108. Louis VI (*le Gros*).—Le pouvoir royal se fortifie par l'établissement des communes.
1137. Louis VII (*le Jeune*).
1180. Philippe II (*Auguste*).—Le pouvoir s'étend par la conquête.
1223. Louis VIII (*Cœur-de-Lion*).
1226. Louis IX (*saint Louis*).—Le pouvoir s'accroît en remplaçant la féodalité par la justice.
1270. Philippe III (*le Hardi*).
1285. Philippe IV (*le Bel*).—La couronne recomposée et les assemblées nationales rétablies sous Philippe le Bel.

1314. Louis X (*le Hutin*).
1316. Philippe V (*le Long*).
1321. Charles IV (*le Bel*).—Affranchissement des paysans serfs, sous les trois fils de Philippe le Bel.

Branche des Valois.

1328. Philippe VI (*de Valois*).—Revers.
1350. Jean (*le Bon*).—Captivité du roi.—Les états exercent la souveraineté.
1364. Charles V (*le Sage*).—Le pouvoir royal reprend la souveraineté.
1380. Charles VI.—Démence du roi. — Guerre civile. — Les Anglais à Paris. — Parlement permanent.
1422. Charles VII (*le Victorieux*).—La Pucelle d'Orléans.—La France reconquise.
1461. Louis XI.—Oppression du peuple et abaissement des grands.
1483. Charles VIII.—Conquêtes et revers en Italie.

Branche des Valois-Orléans.

1498. Louis XII (*le père du peuple*).—Guerres extérieures.—Administration paternelle.
1515. François Ier (*le père des lettres*).—Rivalité avec Charles-Quint.—Luther et Calvin.—Renaissance.
1547. Henri II. — Suite des guerres de François Ier.
1559. François II.—Factions religieuses.
1560. Charles IX.—Guerre civile.—La Saint-Barthélemy.
1574. Henri III.—La Ligue.

Branche des Bourbons.

1589. Henri IV (*le Grand*).—Fin de la Ligue.—Entrée de Henri IV à Paris.
1610. Louis XIII.—Richelieu.—Despotisme.
1643. Louis XIV (*le Grand*).—Minorité.—Mazarin.—Fronde.—Règne de Louis XIV.—Ordre et grandeur dans le pouvoir absolu.—Revers de Louis XIV.
1715. Louis XV.—Régence.

RÉVOLUTION FRANÇAISE.

1774. Préludes de la révolution sous le règne de Louis XVI.
1789. Assemblée nationale constituante.
1791. Assemblée législative.
1792. République.—Convention.—Robespierre.—Terreur.
1793. Mort de Louis XVI.
1795. Mort de Louis XVII.—Constitution de l'an III. de la République.—Directoire.—Le général Bonaparte.
1800. Consulat. — Conquêtes et victoires de Napoléon Bonaparte.
1805. NAPOLÉON le Grand couronné empereur.—Prospérités de Napoléon.
1807. Excès, revers (1812.) et chute (1814.) de Napoléon.
1814. Restauration des Bourbons.—Charte de Louis XVIII.—Cent jours.
1815. Réaction.
1824. Charles X.
1830. Les grandes journées de juillet.—Révolution de 1830.—Le duc d'Orléans proclamé roi des Français sous le titre de Louis-Philippe Ier.
1848. Révolution de février. — République proclamée par le gouvernement provisoire. — Lamartine. — Assemblée nationale. — Louis Napoléon Charles Bonaparte élu président de la République.
1849 Assemblée législative.
1853. Louis Napoléon proclamé empereur.

CONVERSATIONS ET SCÈNES DRAMATIQUES.

SI LES HOMMES NE TE VOIENT PAS, DIEU TE VOIT.

M. DE LA FERRIÈRE se promenait un jour dans les champs avec Fabien, son plus jeune fils. C'était un beau jour d'automne, et il faisait encore grand chaud.

"Mon papa," lui dit Fabien, en tournant la tête du côté d'un jardin, le long duquel ils marchaient alors, "j'ai bien soif."

"Et moi aussi, mon fils," lui répondit M. de la Ferrière. "Mais il faut prendre patience, jusqu'à ce que nous arrivions à la maison."

Fabien. Voilà un poirier chargé de bien belles poires. Voyez, c'est du *doyenné*[a]. Ah! que j'en mangerais une avec plaisir!

M. de la Ferrière. Je le crois sans peine; mais cet arbre est dans un jardin fermé de toutes parts.

Fab. La haie n'est pas trop fourrée, et voici un trou par où je pourrais bien passer.

M. de la Fer. Et que dirait le maître du jardin, s'il était là?

Fab. Oh! sûrement, il n'y est pas, et il n'y a personne qui puisse nous voir.

M. de la Fer. Tu te trompes, mon enfant. Il y a quelqu'un qui nous voit, et qui nous punirait avec justice, parce qu'il y aurait du mal à faire ce que tu me proposes.

Fab. Et qui serait-ce donc, mon papa?

M. de la Fer. Celui qui est présent partout, qui ne nous perd jamais un instant de vue, et qui voit jusque dans le fond de nos pensées, Dieu.

Fab. Ah! vous avez raison: je n'y songe plus.

Au même instant, il se leva de derrière la haie, un homme qu'ils n'avaient pu voir, parce qu'il était étendu sur un banc de gazon. C'était un vieillard à qui appartenait le jardin, et qui parla de cette manière à Fabien:

"Remercie Dieu, mon enfant, de ce que ton père t'a empêché

[a] *Doyenné*, espèce de poire très-fondante et peu parfumée, qui se cueille en automne.

de te glisser dans mon jardin, et d'y venir prendre une chose qui ne t'appartenait pas. Apprends qu'au pied de ces arbres, on a tendu des piéges pour surprendre les voleurs; tu t'y serais cassé les jambes, et tu serais resté boiteux pour toujours. Mais, puisqu'au premier mot de la sage leçon que t'a faite ton père, tu as témoigné de la crainte de Dieu, et que tu n'as pas insisté plus longtemps sur le vol que tu méditais, je vais te donner avec plaisir des fruits que tu désires."

À ces mots, il alla vers le plus beau poirier, secoua l'arbre, et porta à Fabien son chapeau rempli de poires.

M. de la Ferrière voulait tirer de l'argent de sa bourse, pour récompenser cet honnête vieillard; mais il ne put l'engager à céder à ses instances. "J'ai eu du plaisir, monsieur, à obliger votre enfant, et je n'en aurais plus, si je m'en laissais payer. Il n'y a que Dieu qui paye ces choses-là."

M. de la Ferrière lui tendit la main par-dessus la haie; Fabien le remercia aussi dans un assez joli compliment; mais il lui témoignait sa reconnaissance d'une manière encore bien plus vive, par l'air d'appétit avec lequel il mordait dans les poires, dont l'eau ruisselait de tous côtés.

"Voilà un bien brave homme," dit Fabien à son papa, lorsqu'il eut fini la dernière poire, et qu'ils se furent éloignés du vieillard.

M. de la Ferrière. Oui, mon ami: il l'est devenu, sans doute, pour avoir pénétré son cœur de cette grande vérité, que Dieu ne laisse jamais le bien sans récompense, et le mal sans châtiment.

Fabien. Dieu m'aurait donc puni si j'avais pris les poires?

M. de la Fer. Le bon vieillard t'a dit ce qui te serait arrivé.

Fab. Mes pauvres jambes *l'ont échappé belle*[1]! Mais ce n'est pas Dieu qui a tendu lui-même ces piéges?

M. de la Fer. Non sans doute, ce n'est pas lui-même; mais les piéges n'ont pas été tendus *à son insu*[2], et sans sa permission. Dieu, mon cher enfant, règle tout ce qui se passe sur la terre, et il dirige toujours les événements de manière à récompenser les gens de bien de leurs bonnes actions, et à punir les méchants de leurs crimes. Je vais te raconter, à ce sujet, une aventure qui m'a trop vivement frappé dans mon enfance, pour que je puisse l'oublier de toute ma vie.

Fab. Ah! mon papa, que je suis heureux aujourd'hui! de la promenade, des poires, et une histoire encore!

M. de la Fer. Quand j'étais encore aussi petit que toi, et que je vivais auprès de mon père, nous avions deux voisins, l'un à la

droite, l'autre à la gauche de notre maison. Le premier s'appelait Dubois et le second Verneuil.

M. Dubois avait un fils nommé Silvestre, et M. Verneuil en avait aussi un, nommé Gaspard.

Silvestre, lorsqu'il était seul dans le jardin de son père, s'amusait à jeter des pierres dans tous les jardins d'alentour, sans faire réflexion qu'il pouvait blesser quelqu'un. M. Dubois s'en était aperçu, et lui en avait fait de vives réprimandes, en le menacant de le châtier, s'il y revenait jamais. Mais par malheur, cet enfant ignorait, ou ne pouvait se persuader qu'il ne faut pas faire le mal même lorsqu'on est seul, parce que Dieu est toujours auprès de nous, et qu'il voit tout ce que nous faisons. Un jour que son père était sorti, croyant n'avoir pas de témoins, et qu'ainsi personne ne le punirait, il remplit sa poche de cailloux, et se mit à les lancer de tous les côtés.

Dans le même temps, M. Verneuil était dans son jardin avec Gaspard son fils.

Gaspard avait le défaut de croire, comme Silvestre, que c'était assez de ne pas faire le mal devant les autres, et que lorsqu'on était seul, on pouvait faire tout ce qu'on voulait.

Son père avait un fusil chargé pour *tirer aux moineaux*[3], qui venaient manger ses cerises, et il se tenait sous un berceau, pour les guetter. Dans ce moment, un domestique vint lui dire qu'un étranger l'attendait dans le salon. Il laissa le fusil sous le berceau, et il défendit expressément à Gaspard d'y toucher. Gaspard se voyant seul, se dit à lui-même : je ne vois pas le mal qu'il y aurait à jouer un moment avec ce fusil. En disant ces mots, il le prit, et se mit à faire l'exercice comme un soldat. Il présentait les armes, il se reposait sur les armes ; il voulut essayer s'il saurait *coucher en joue et ajuster*[4].

Le bout de son fusil était tourné par hasard vers le jardin de M. Dubois. Au moment où il allait fermer l'œil gauche pour viser, un caillou, lancé par Silvestre, vint le frapper droit à cet œil. Gaspard, d'effroi et de douleur, laissa tomber son fusil. Le coup partit, et aïe, aïe ! on entendit des cris dans les deux jardins.

Gaspard avait reçu une pierre dans l'œil, Silvestre reçut toute la charge du fusil dans sa jambe. L'un devint borgne, l'autre boiteux ; et ils restèrent dans cet état toute leur vie.

Fab. Ah ! le pauvre Silvestre ! le pauvre Gaspard ! que je les plains !

M. de la Fer. Ils étaient effectivement fort à plaindre; mais je suis encore plus sensible au malheur de leurs parents, d'avoir eu des enfants indociles et disgraciés. *Dans le fond*[5], ce fut un vrai bonheur pour ces deux petits vauriens d'avoir eu cette mésaventure.

Fab. Et comment donc, mon papa?

M. de la Fer. Je vais te le dire. Si Dieu n'avait, de bonne heure, puni ces enfants, ils auraient toujours continué à faire le mal lorsqu'ils se seraient vus seuls, au lieu qu'ils apprirent par cette expérience, que tout le mal que les hommes ne voient pas, Dieu le voit, et le punit.

C'est d'après cette leçon qu'ils se corrigèrent l'un et l'autre, qu'ils devinrent prudents et religieux, et qu'ils évitaient de malfaire, dans la plus grande solitude, comme s'ils avaient vu s'ouvrir sur eux tous les yeux de l'univers. Et c'était bien aussi le dessein de Dieu, en les punissant de cette manière; car ce bon Père ne nous châtie que dans la vue de nous rendre meilleurs.

Fab. Voilà un œil et une jambe qui me rendront sage. Je veux éviter le mal, et pratiquer le bien, quand même je ne verrais personne auprès de moi. En disant ces mots, ils arrivèrent à la porte de leur maison.

BERQUIN. *L'Ami des enfants.*

BERQUIN (*Arnaud*).

Né à Bordeaux, en 1749; mort à Paris, en 1791. Connu principalement par son beau travail *L'Ami des enfants* qu'il composa pendant un assez long séjour en Angleterre. Dans ce chef-d'œuvre de style, le naturel du jeune âge se joint aux plus hautes leçons de sagesse et de vertu. Il écrivit aussi des idylles et des romances fort estimées.

LES BUISSONS.

DANS une riante soirée de mai, M. d'Ogères était assis avec Armand, son fils, sur le penchant d'une colline, d'où il lui faisait admirer la beauté de la nature, que le soleil couchant semblait revêtir, dans ses adieux, d'une robe de pourpre. Ils furent distraits de leur douce rêverie par les chants joyeux d'un berger qui ramenait son troupeau bêlant de la prairie voisine. Des deux côtés du chemin qu'il suivait, s'élevaient des buissons d'épines, et aucune brebis ne s'en approchait, sans y laisser quelque dépouille de sa toison.

Le jeune Armand entra en colère contre ces ravisseurs.

"Voyez-vous, mon papa," s'écria-t-il, "ces buissons qui dérobent aux brebis leur laine? Pourquoi Dieu a-t-il fait naître ces méchants arbustes? ou pourquoi les hommes ne s'accordent-ils pas pour les exterminer? Si les pauvres brebis repassent encore dans le même endroit, elles vont y laisser le reste de leurs habits. Mais non, je me lèverai demain à la pointe du jour, je viendrai avec ma serpette, et *ritz ratz*[a], je jetterai à bas toutes ces broussailles. Vous viendrez aussi avec moi, mon papa; vous apporterez votre grand couteau de chasse, et l'expédition sera faite avant l'heure du déjeuner." "Nous songerons à ton projet," lui répondit M. d'Ogères. "En attendant, ne sois pas si injuste envers ces buissons, et rappelle-toi ce que nous faisons vers la Saint-Jean."

Armand. Et quoi donc, mon papa?

M. d'Ogères. N'as-tu pas vu les bergers s'armer de grands ciseaux, et dérober aux brebis tremblantes, non pas des flocons légers de leur laine, mais toute leur toison?

Armand. Il est vrai, mon papa, parce qu'ils en ont besoin pour se faire des habits; mais les buissons qui les dépouillent par pure malice, et sans en avoir aucun besoin!

M. d'Ogères. Tu ignores à quoi ces dépouilles peuvent leur servir; mais supposons qu'elles leur soient inutiles, le seul besoin d'une chose est-il un droit pour se l'approprier?

Armand. Mon papa, je vous ai entendu dire que les brebis perdent naturellement leur toison vers ce temps de l'année; ainsi il vaut bien mieux la prendre pour notre usage que de la laisser tomber inutilement.

M. d'Ogères. Ta réflexion est juste. La nature a donné à toutes les bêtes leur vêtement, et nous sommes obligés de leur emprunter le nôtre, si nous ne voulons pas aller tout nus, et rester exposés aux injures cruelles de l'hiver.

Armand. Mais le buisson n'a pas besoin de vêtements. Ainsi, mon papa, il n'est plus question de reculer; il faut dès demain jeter à bas toutes ces épines. Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas?

M. d'Ogères. Je ne demande pas mieux. Allons, à demain au matin, dès la pointe du jour.

[a] *Ritz, Ratz.* Onomatopée imitant le bruit que ferait une serpette dont on se servirait en coupant des broussailles.

Onomatopée, du grec ὄνομα (*onoma*), nom, et ποιέω (*poieô*), je fais. Terme de grammaire. Formation d'un mot dont le son est imitatif de la chose qu'il signifie. Les mots *trictrac*, *glouglou*, *cliquetis*, sont formés par onomatopée.

Armand, qui se croyait d'abord un héros, de la seule idée de détruire de son petit bras cette légion de voleurs, eut de la peine à s'endormir, occupé, comme il l'était, de ses victoires du lendemain. À peine les chants joyeux des oiseaux perchés sur les arbres voisins de ses fenêtres eurent-ils annoncé le retour de l'aurore, qu'il se hâta d'éveiller son père. M. d'Ogères, de son côté, peu occupé de la destruction des buissons, mais charmé de trouver l'occasion de montrer à son fils les beautés ravissantes du jour naissant, ne fut pas moins empressé à sauter de son lit. Ils s'habillèrent à la hâte, prirent leurs armes, et se mirent en chemin pour leur expédition. Armand allait le premier, d'un air de triomphe, et M. d'Ogères avait bien de la peine à suivre ses pas. En approchant des buissons, ils virent de tous les côtés de petits oiseaux qui allaient et venaient, en voltigeant sur leurs branches. "Doucement," dit M. d'Ogères à son fils; "suspendons un moment notre vengeance, de peur de troubler ces innocentes créatures. Remontons à l'endroit de la colline où nous étions assis hier au soir, pour examiner ce que les oiseaux cherchent sur ces buissons d'un air si affairé." Ils remontèrent la colline, s'assirent, et regardèrent. Ils virent que les oiseaux emportaient dans leurs becs les flocons de laine que les buissons avaient accrochés la veille aux brebis. Il venait des troupes de *fauvettes*[1], de *pinsons*[2], de linottes et de rossignols, qui s'enrichissaient de ce butin.

"Que veut dire cela?" s'écria Armand tout étonné.

"Cela veut dire," lui répondit son père, "que la Providence prend soin des moindres créatures, et leur fournit toutes sortes de moyens pour leur bonheur et leur conservation. Tu le vois, les pauvres oiseaux trouvent ici de quoi tapisser l'habitation qu'ils forment d'avance pour leurs petits. Ils se préparent un lit bien doux pour leur jeune famille. Ainsi, cet honnête buisson, contre lequel tu t'emportais hier si légèrement, allie les habitants de l'air avec ceux de la terre. Il demande au riche son superflu, pour donner au pauvre ses besoins. Veux-tu venir à présent le détruire?" "Que le Ciel nous en préserve!" s'écria Armand. "Tu as raison, mon fils," reprit M. d'Ogères: "qu'il fleurisse en paix, puisqu'il fait de ses conquêtes un usage si généreux!"

BERQUIN. *L'Ami des enfants.* (*Voyez la page* 423.)

TOILETTE DE BAL.

Le premier jour de mon arrivée à Paris on m'arracha deux dents, le lendemain on me mit deux mille *papillottes*[1], le troisième, on m'essaya un *corps*[2] qui m'étouffait, et le huitième . . . Ah ! ce fut là le vrai supplice . . . on me mena au bal. J'étais charmée d'aller au bal. Hélas ! je ne le connaissais pas : on m'avait seulement parlé de danses et de collations ; je n'en avais pas demandé davantage, et j'attendais le jour du bal avec impatience. Enfin il arrive, et l'on me dit que l'on va m'habiller en bergère. L'habit était bien choisi ; il me paraissait commode pour danser. Mais ils ont à Paris une drôle d'idée des bergères ; vous allez voir. D'abord on commence par m'établir sur la tête un énorme coussin : ils appellent cela une toque, puis on attache cette toque avec de grandes épingles longues comme le bras ; ensuite on mit là-dessus je ne sais combien de faux cheveux. Par-dessus cela, on plaça un grand chapeau, et par-dessus le chapeau de la gaze et des rubans, et par-dessus les rubans un boisseau de fleurs, et par-dessus les fleurs une demi-douzaine de plumes, dont la plus petite avait au moins deux pieds de hauteur. J'étais accablée sous le faix ; je ne pouvais ni remuer, ni tourner la tête ; le moindre mouvement me faisait perdre l'équilibre et m'entraînait. Ensuite on m'habilla : on mit mon corps à neuf, qui me serrait à m'ôter la respiration ; ensuite on me passa une *considération*. C'est une espèce de panier rempli de crin et fait avec du fer ; il est excessivement lourd. On me para d'un habit tout couvert de guirlandes, et l'on me dit : " Prenez garde d'ôter votre rouge, de vous décoiffer, et de chiffonner votre habit, et divertissez-vous bien." Je pouvais à peine marcher. On m'établit sur une banquette, où l'on m'ordonna d'attendre qu'on vînt me prier. J'attendis longtemps. J'avais l'air si triste et si malheureuse, que personne ne s'avisait de penser que j'eusse la moindre envie de danser. À la fin pourtant je fus priée, mais la place était prise, et je revins à ma banquette. Au bal, les demoiselles qui courent le mieux, sont celles qui dansent le plus ; elles vont retenir leurs places. J'ai trouvé là des demoiselles qui étaient bien pis qu'impolies, elles étaient cruelles ; elles se moquaient de mon air souffrant et embarrassé ; elles me regardaient de la tête aux pieds avec une mine . . . une vilaine mine, je vous assure, et puis elles riaient entre elles et aux grands éclats. J'étais sans doute ridicule, mais j'avais l'air timide et mal à mon aise. N'auraient-elles pas dû me plaindre et m'excuser ? La place était

toujours prise, et bientôt je fus entièrement délaissée par tous les danseurs. Il faisait dans la salle un chaud si insupportable, que, quoique immobile sur ma banquette, *j'étais en nage*[3]. Et voilà ce qu'ils appellent un grand plaisir, une fête.

Mme DE GENLIS. *Théâtre d'éducation.*

DE GENLIS (*Stéphanie-Félicité* DUCREST de SAINT-AUBIN, comtesse de),

Née en 1746, morte en 1831. Cette femme célèbre, dont l'élève (Louis-Philippe Ier) naguère encore était sur le trône de France, nous a légué des ouvrages d'éducation du plus grand mérite. Au premier rang on doit citer le *Théâtre d'éducation* et les *Veillées du château.*

SCÈNES TIRÉES DE *L'AVARE*, COMÉDIE.

HARPAGON[a], *homme riche et très-avare*; LA FLÈCHE, *valet de* CLÉANTE, *fils d'*HARPAGON.

HARP. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, *que l'on détale de chez moi*[1], maître juré filou, *vrai gibier de potence*[2] !

La Flèche, [*à part.*] Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard, et je pense, *sauf correction*[3], qu'il a le diable au corps.

Harp. Tu murmures entre tes dents !

La Flèche. Pourquoi me chassez-vous ?

Harp. C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, *que je ne t'assomme*[4].

La Flèche. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Harp. Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

La Flèche. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

Harp. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et *furettent*[5] de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Flèche. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour

[a] *Harpagon*, du latin *harpago*, harpon, dérivé du grec ἁρπάζω (*harpazô*), je saisis.

vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

Harp. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes *mouchards*[a] qui prennent garde à ce qu'on fait? [*Bas, à part.*] Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. [*Haut.*] Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

La Flèche. Vous avez de l'argent caché?

Harp. Non, coquin, je ne dis pas cela. [*Bas.*] J'enrage! [*Haut.*] Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

La Flèche. Hé! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

Harp. [*levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.*] *Tu fais le raisonneur! je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles*[7]. Sors d'ici, encore une fois.

La Flèche. Hé bien! je sors.

Harp. Attends: ne m'emportes-tu rien?

La Flèche. Que vous emporterais-je?

Harp. Tiens, viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

La Flèche. Les voilà.

Harp. Les autres.

La Flèche. Les autres?

Harp. Oui.

La Flèche. Les voilà.

Harp. [*montrant les hauts-de-chausses de La Flèche.*] N'as-tu rien mis ici dedans?

La Flèche. Voyez vous-même.

Harp. [*tâtant le bas des hauts-de-chausses de La Flèche.*] Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

La Flèche. [*à part.*] Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!

Harp. Euh?

La Flèche. Quoi?

Harp. Qu'est-ce que tu parles de voler?

La Flèche. Je vous dis que vous fouilliez bien partout pour voir si je vous ai volé.

[a] Les espions ont été appelés *mouchards*, parce que ces sortes de gens pénètrent partout comme des *mouches*.

Harp. C'est ce que je veux faire. [*Harpagon fouille dans les poches de la Flèche.*]

La Flèche. [*à part.*] La peste soit de l'avarice et des avaricieux!

Harp. Comment! que dis-tu?

La Flèche. Ce que je dis?

Harp. Oui; qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

La Flèche. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

Harp. De qui veux-tu parler?

La Flèche. Des avaricieux.

Harp. Et qui sont-ils, ces avaricieux?

La Flèche. Des vilains et des *ladres*[8].

Harp. Mais qui est-ce que tu entends par là?

La Flèche. De quoi *vous mettez-vous en peine*[9]?

Harp. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

La Flèche. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

Harp. Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

La Flèche. Je parle. . . . je parle à mon bonnet.

Harp. Et moi, je pourrais bien parler à *ta barrette*[10].

La Flèche. M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

Harp. Non: mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi!

La Flèche. Je ne nomme personne.

Harp. Je te rosserai si tu parles.

La Flèche. *Qui se sent morveux, qu'il se mouche*[11].

Harp. Te tairas-tu?

La Flèche. Oui, malgré moi.

Harp. Ah! ah!

La Flèche, [*montrant à Harpagon une poche de son justaucorps.*] Tenez, voilà encore une poche: êtes-vous satisfait?

Harp. Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

La Flèche. Quoi?

Harp. Ce que tu m'as pris.

La Flèche. Je ne vous ai rien pris du tout.

Harp. Assurément?

La Flèche. Assurément.

Harp. Adieu. Va-t'en à tous les diables!

La Flèche, [*à part.*] Me voilà fort bien congédié.

Harp. Je te le mets sur la conscience, au moins.

[Scène suivante.]

HARPAGON; VALÈRE, (*amant déguisé,*) *intendant d'*HARPAGON; ELISE.

Harp. Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

Val. C'est vous, monsieur, sans contredit.

Harp. Sais-tu bien de quoi nous parlons?

Val. Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

Harp. Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine *me dit au nez*[1] qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

Val. Ce que j'en dis?

Harp. Oui.

Val. Hé! hé!

Harp. Quoi?

Val. Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment; et *vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison*[a]. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et ....

Harp. Comment? Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage *et fort accommodé*[2], et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer?

Val. Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accorder avec.....

Harp. C'est une occasion qu'il faut *prendre vite aux cheveux*[3]. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas; et il s'engage à la prendre sans dot.

Val. Sans dot?

Harp. Oui.

Val. Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

Harp. C'est pour moi une épargne considérable.

Val. Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille peut vous représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'*il y va d'être heureux ou malheureux*[4] toute sa vie; et qu'un engagement qui

[a] C'est-à-dire: *Vous ne pouvez pas ne pas avoir raison.*

doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

Harp. Sans dot!

Val. Vous avez raison; voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très-fâcheux.

Harp. Sans dot!

Val. Ah! il n'y a pas de réplique à cela; on le sait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux *ménager*[5] la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie; et que....

Harp. Sans dot!

Val. Il est vrai; cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là!

Harp. [*à part, regardant du côté du jardin.*] Ouais! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent? [*à Valère.*] Ne bougez; je reviens tout à l'heure.

[Scène suivante.]

HARPAGON, FROSINE.

Harp. [*Bas.*] Tout va comme il faut. [*Haut.*] Hé bien! qu'est-ce Frosine?

Fros. Ah! mon dieu, que vous vous portez bien, et que vous avez là un vrai visage de santé!

Harp. Qui? moi?

Fros. Jamais je ne vous vis un teint si frais et si *gaillard*[1].

Harp. Tout de bon?

Fros. Comment! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes; et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

Harp. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

Fros. Hé bien! qu'est-ce que cela, soixante ans? *voilà bien*

de quoi[2] ! C'est la fleur de l'âge, cela ; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

Harp. Il est vrai ; mais vingt années de moins, pourtant, ne me feraient point de mal, que je crois.

Fros. Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une *pâte*[3] à vivre jusques à cent ans.

Harp. Tu le crois ?

Fros. Assurément. Vous en avez toutes les marques.

Harp. Tant mieux ! Comment va notre affaire ?

Fros. Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai, surtout pour les mariages, un talent merveilleux.

Harp. Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle *se saignât*[4] pour une occasion comme celle-ci ? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

Fros. Comment ! c'est une fille qui vous apporte douze mille livres de rente.

Harp. Douze mille livres de rente !

Fros. Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande *épargne de bouche*[5]. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni *consommés*[6] exquis, ni orges *mondés*[7] perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme ; et cela *ne va pas à si peu de chose, qu'il ne*[8] monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, *où donnent ses pareilles*[9] avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le *jeu*[10], ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en *sais*[11] une de nos quartiers qui a perdu, à trente et quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture ; ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

Harp. Oui : cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

Fros. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu?

Harp. C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas.

Fros. Elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

Harp. Il faut voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois; les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs semblables, et ne cherchent que leur compagnie; j'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût.

Fros. Ah! que vous la connaissez mal! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

Harp. Elle?

Fros. Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants; et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit *tout net*[12] le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

Harp. Sur cela seulement?

Fros. Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans; et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

Harp. Dis-moi un peu: Mariane ne m'a-t-elle point encore vu? N'a-t-elle point *pris garde à moi*[13] en passant?

Fros. Non; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

Harp. Tu as bien fait, et je t'en remercie.

Fros. J'aurais, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, *faute d'*[14] un peu

d'argent [*Harpagon prend un air sérieux*]; et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelques bontés pour moi... Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. [*Harpagon reprend un air gai.*]

Harp. Certes, tu me ravis de me dire cela.

Fros. En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. [*Harpagon reprend un air sérieux.*] Je suis ruinée, si je le perds; et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires... Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous. [*Harpagon reprend un air gai.*] La joie éclatait dans ses yeux au récit de vos qualités; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

Harp. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

Fros. Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. [*Harpagon reprend encore un air sérieux.*] Cela me *remettra sur pied*[15], et je vous en serai éternellement obligée.

Harp. Adieu! Je vais achever mes *dépêches*[16].

Fros. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

Harp. Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

Fros. Je ne vous importunerais pas si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

Harp. Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

Fros. Ne me refusez pas la grâce *dont je vous sollicite*[17] Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que...

Harp. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

[Scène suivante.]

HARPAGON; DAME CLAUDE, *tenant un balai*; MAÎTRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE, *ses valets*.

Harp. Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres *pour tantôt*[1], et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout, prenez garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue pendant le souper au gouvernement

des bouteilles; et, s'il *s'en écarte*[3] quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et *le rabattrai*[3] sur vos gages.

M. Jacq. [*à part.*] Châtiment politique!

Harp. [*à dame Claude.*] Allez.

Harp. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsqu'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens, et *les faire aviser*[4] de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. Jacq. [*à part.*] Oui. Le vin pur monte à la tête.

La Merl. Quitterons-nous nos *souquenilles*[5], monsieur?

Harp. Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

[Scène suivante.]

HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

Harp. Valère, aide-moi à ceci. Or çà, maître Jacques, je vous ai gardé pour le dernier.

M. Jacq. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

Harp. C'est à tous les deux.

M. Jacq. Mais à qui des deux le premier?

Harp. Au cuisinier.

M. Jacq. Attendez donc, s'il vous plaît. [*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*]

Harp. Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

M. Jacq. Vous n'avez qu'à parler.

Harp. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M. Jacq. [*à part.*] Grande merveille!

Harp. Dis-moi un peu: nous feras-tu bonne chère?

M. Jacq. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harp. Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire: de l'argent, de l'argent, de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! toujours parler d'argent! Voilà *leur épée de chevet*[a], de l'argent!

[a] Expression proverbiale: *L'épée de chevet*, l'épée qui ne nous quitte jamais. Au figuré, *l'expression qu'on a sans cesse à la bouche.*

Val. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

M. Jacq. Bonne chère avec peu d'argent!

Val. Oui.

M. Jacq. [*à Valère.*] Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier; *aussi bien vous mêlez-vous*[1] céans d'être *factoton*[a].

Harp. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

M. Jacq. Combien serez-vous de gens à table?

Harp. Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Val. Cela s'entend.

M. Jacq. Hé bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes...Potages...*Entrées*[2]...

Harp. Que diable! voilà pour traiter toute une ville entière.

M. Jacq. Rôt....

Harp. [*mettant la main sur la bouche de maître Jacques.*] Ah! traître, tu manges tout mon bien.

M. Jacq. *Entremets*[3]......

Harp. [*mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*] Encore!

Val. [*à maître Jacques.*] Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harp. Il a raison.

Val. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que suivant le dire d'un ancien, *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger*[b].

[a] *Factoton.* C'est-à-dire, *factotum.* C'est l'ancienne orthographe et prononciation du mot.

[b] Ce proverbe est imité de la formule latine:—E. U. V. N. V. U. E. —*Ede ut vivas, ne vivas ut edas.*

Harp. Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi....* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

Val. Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harp. [*à maître Jacques.*] Oui. Entends-tu? [*à Valère.*] Qui est le grand homme qui a dit cela?

Val. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harp. Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Val. Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire; je réglerai tout cela comme il faut.

Harp. Fais donc.

M. Jacq. Tant mieux! j'en aurai moins de peine.

Harp. [*à Valère.*] Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Val. Reposez-vous sur moi.

[Scène suivante.]

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

La Fl. [*sortant du jardin avec une cassette.*] Ah! monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.

Clé. Qu'y a-t-il?

La Fl. Suivez-moi, vous dis-je : nous sommes bien.

Clé. Comment?

La Fl. Voici votre affaire.

Clé. Quoi?

La Fl. J'ai *guigné*[1] ceci tout le jour.

Clé. Qu'est-ce que c'est?

La Fl. Le trésor de votre père que j'ai attrapé.

Clé. Comment as-tu fait?

La Fl. Vous saurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

[Scène suivante.]

HARPAGON, *criant* "Au voleur!" *dès le jardin.*

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! je suis perdu, je suis assassiné; on m'a coupé la gorge : on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu?

Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. [*À lui-même, se prenant le bras.*] Rends-moi mon argent, coquin .... Ah! c'est moi! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent! mon pauvre argent! mon cher ami! on m'a privé de toi; et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie: tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. *C'en est fait*[1]; je n'en puis plus; je me meurs; je suis mort; je suis enterré .... N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh! que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait *fait le coup*[2], qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps où je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et *faire donner la question*[3] à toute ma maison; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des *archers*[4], des *prévôts*[5], des juges, des *gênes*[6], des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

[Scène suivante.]

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, *et un peu après* MAÎTRE JACQUES.

Le com. Laissez-moi faire; je sais mon métier. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir les vols; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

Harp. Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

Le com. Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette......

Harp. Dix mille écus bien comptés.

Le com. Dix mille écus!

Harp. Dix mille écus.

Le com. Le vol est considérable!

Harp. Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

Le com. En quelles espèces était cette somme?

Harp. En bons louis d'or et pistoles bien *trébuchantes*[1].

Le com. Qui soupçonnez-vous de ce vol?

Harp. Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

Le com. Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

M. Jacq. [*dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*] Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

Harp. [*à maître Jacques.*] Qui? celui qui m'a dérobé?

M. Jacq. Je parle d'un *cochon de lait*[2] que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux *vous l'accommoder*[3] à ma fantaisie.

Harp. Il n'est pas question de cela; et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

Le com. [*à maître Jacques.*] Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point *scandaliser*[a], et les choses iront dans la douceur.

M. Jacq. Monsieur est de votre souper?

Le com. Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. Jacq. Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

Harp. Ce n'est pas là l'affaire.

M. Jacq. Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a *rogné*[4] les ailes avec les ciseaux de son économie.

Harp. Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

[a] Du temps de Molière, le mot *scandaliser* se prenait quelquefois dans le sens de *décrier, diffamer.*

M. Jacq. On vous a pris de l'argent?

Harp. Oui, coquin; et je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

Le com. [*à Harpagon.*] Ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme; et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent; *et il n'est pas que vous ne sachiez*[5] quelques nouvelles de cette affaire.

M. Jacq. [*bas, à part.*] Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori; on n'écoute que ses conseils; *et j'ai aussi sur le cœur*[6] les coups de bâton de tantôt.

Harp. Qu'as-tu à ruminer?

Le com. [*à Harpagon.*] Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter; et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

M. Jacq. Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

Harp. Valère!

M. Jacq. Oui.

Harp. Lui, qui me paraît si fidèle?

M. Jacq. Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

Harp. Et sur quoi le crois-tu?

M. Jacq. Sur quoi?

Harp. Oui.

M. Jacq. Je le crois . . . sur ce que je le crois.

Le com. Mais il est nécessaire de dire les *indices*[7] que vous avez.

Harp. L'as-tu vu *rôder*[8] autour du lieu où j'avais mis mon argent?

M. Jacq. Oui, vraiment. Où était-il votre argent?

Harp. Dans le jardin.

M. Jacq. Justement; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était?

Harp. Dans une cassette.

M. Jacq. Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

Harp. Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

M. Jacq. Comment elle est faite?

Harp. Oui.

M. Jacq. Elle est faite . . . elle est faite comme une cassette.

Le com. Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

M. Jacq. C'est une grande cassette . . .

Harp. Celle qu'on m'a volée est petite.

M. Jacq. Hé oui, elle est petite, *si on le veut prendre par là*[9], mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

Le com. Et de quelle couleur est-elle ?

M. Jacq. De quelle couleur ?

Le com. Oui.

M. Jacq. Elle est de couleur . . . là, d'une certaine couleur . . . Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

Harp. Euh ?

M. Jacq. N'est-elle pas rouge ?

Harp. Non, grise.

M. Jacq. Hé ! oui, gris-rouge ; c'est ce que je voulais dire.

Harp. Il n'y a point de doute ; c'est elle assurément. Écrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ! Il ne faut plus jurer de rien ; et je crois après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

M. Jacq. [*à Harpagon.*] Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

[Scène suivante.]

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

Harp. Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

Val. Que voulez-vous, monsieur ?

Harp. Comment, traître ! tu ne rougis pas de ton crime !

Val. De quel crime voulez-vous donc parler ?

Harp. De quel crime je veux parler, infâme ! comme si tu ne savais pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser ; l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature ?

Val. Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout[a], je ne veux point chercher de *détours*[1], et vous nier la chose.

M. Jacq. [*à part.*] Oh ! oh ! aurais-je deviné sans y penser ?

[a] Valère ne sait rien du vol ; ayant signé une promesse de mariage à la fille de son maître, il croit que c'est de ce procédé qu'on l'accuse.

Val. C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais, puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

Harp. Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme?

Val. Ah! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

Harp. Comment! pardonnable? Un *guet-apens*[2], un assassinat de la sorte?

Val. De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

Harp. Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoi! mon sang, mes entrailles, pendard!

Val. Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; et il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

Harp. C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

Val. Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

Harp. Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

Val. Hélas! me le demandez-vous?

Harp. Oui, vraiment, je te le demande.

Val. Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire, l'Amour.

Harp. L'Amour?

Val. Oui.

Harp. Bel amour, bel amour, ma foi! l'amour de mes louis d'or!

Val. Non, monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

Harp. Non ferai, de par tous les diables; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

Val. Appelez-vous cela un vol?

Harp. Si je l'appelle un vol? un trésor comme celui-là!

Val. C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous

ayez, sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

Harp. Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

Val. Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

Harp. Le serment est admirable, et la promesse plaisante!

Val. Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

Harp. Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

Val. Rien que la mort ne nous peut séparer.

Harp. C'est être bien endiablé après mon argent!

Val. Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les *ressorts*[3] que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

Harp. Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien! Mais j'y donnerai bon ordre; et la justice, pendard effronté, *me va faire raison*[4] de tout.

Val. Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

Harp. Je le crois bien, vraiment! il serait fort étrange que ma fille *eût trempé*[5] dans ce crime. Mais je veux ravoir *mon affaire*[6], et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

Val. Moi? je ne l'ai point enlevée; et elle est encore chez vous.

Harp. [*à part.*] Ô ma chère cassette! (*Haut.*) Elle n'est point sortie de ma maison?

Val. Non, monsieur. Vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

Harp. [*à part.*] Brûlé pour ma cassette!

Val. J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante: elle est trop sage et trop honnête pour cela.

Harp. [*à part.*] Ma cassette trop honnête!

Val. Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

Harp. [*à part.*] Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

Val. Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure; et elle vous peut rendre témoignage......

Harp. Quoi! ma servante est complice de l'affaire?

Val. Oui, monsieur: elle a été témoin de notre engagement; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne.

Harp. Eh! [*à part.*] Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? [*à Valère.*] *Que nous brouilles-tu ici de ma fille*[7]?

Val. Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

Harp. La pudeur de qui?

Val. De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

Harp. Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

Val. Oui, monsieur; comme, de ma part, je lui en ai signé une.

Harp. Ô ciel! autre disgrâce!

MOLIÈRE.

MOLIÈRE (*Jean-Baptiste* Poquelin de),

Né à Paris en 1622. Fils et petit-fils de tapissiers, valets de chambre du roi Louis XIII, Poquelin, qui plus tard prit le nom de Molière, fut destiné dès son bas âge à l'état qu'exerçait sa famille. Il passa dans la boutique de son père quatorze années de sa jeunesse. Mais son caractère ardent, les heureuses dispositions de son esprit, ce désir de savoir qui était en lui le précurseur du génie, l'emportèrent sur les premières volontés de ses parents, et il fut envoyé au collége. Il termina son cours de philosophie sous le célèbre Gassendi, et, peu de temps après, se fit recevoir avocat à Paris. C'est à cette époque que se développa chez lui le goût de la scène, il joua quelque temps sur des théâtres particuliers et finit par se faire comédien. De 1646 à 1658, il parcourut la province avec une troupe qu'il avait formée, jouant de petites pièces qu'il composait pour la plupart. Revenu à Paris, il y ouvrit un théâtre qui attira bientôt la foule; il y représenta successivement une trentaine d'ouvrages de sa composition, dans lesquels il jouait lui-même le principal rôle. Ses principales comédies sont les *Précieuses ridicules*, l'*École des maris*, l'*École des femmes*, le *Misanthrope* son chef-d'œuvre, le *Tartufe*, l'*Avare*, le *Bourgeois gentilhomme*, les *Femmes savantes*, et le *Malade imaginaire*. À une représentation de cette dernière pièce, il fut pris d'une convulsion et mourut le soir même, 17 février 1673. Louis XIV avait pour Molière la plus grande estime. On a dit avec raison que ce roi aimait le poëte comédien, en vertu de cette sympathie qui rapproche invinciblement les grandes âmes.

Scènes tirées du BOURGEOIS GENTILHOMME, *comédie.*

M. JOURDAIN, *bourgeois riche et ridicule qui veut prendre les airs d'un homme de qualité, paraît en robe de chambre et en bonnet de nuit; un* MAÎTRE DE MUSIQUE, *un* MAÎTRE À DANSER, *l'*ÉLÈVE *du maître de musique, une* MUSICIENNE, *deux* LAQUAIS.

M. Jourd. Hé bien, messieurs! Qu'est-ce? *Me ferez-vous voir*[1] votre petite drôlerie?

Le m. à dans. Comment! quelle petite drôlerie?

M. Jourd. Hé! la......Comment appelez-vous cela? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse?

Le m. à dans. Ah, ah!

Le m. de mus. Vous nous y voyez préparés.

M. Jourd. Je vous ai fait un peu attendre; mais c'est *que je me fais habiller*[2] aujourd'hui comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que *j'ai pensé ne mettre jamais*[3].

Le m. de mus. Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. Jourd. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller *qu'on ne m'ait apporté*[4] mon habit, afin que vous me puissiez voir.

Le m. à dans. Tout ce qu'il vous plaira.

M. Jourd. Vous me verrez équipé *comme il faut*[5], depuis les pieds jusqu'à la tête.

Le m. de mus. Nous n'en doutons point.

M. Jourd. *Je me suis fait faire cette indienne-ci*[6].

Le m. à dans. Elle est fort belle.

M. Jourd. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité *étaient comme cela*[7] le matin.

Le m. de mus. *Cela vous sied*[8] à merveille.

M. Jourd. Laquais! holà, mes deux laquais!

Prem. laq. Que voulez-vous, monsieur?

M. Jourd. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. [*Au maître de musique et au maître à danser.*] Que dites-vous de mes livrées?

Le m. à dans. Elles sont magnifiques.

M. Jourd. [*entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausses étroit, de velours rouge, et sa* camisole[9] *de velours vert.*] Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

Le m. de mus. Il est galant.

M. Jourd. Laquais!

Prem. laq. Monsieur?

M. Jourd. L'autre laquais!

Second laq. Monsieur?

M. Jourd. [*ôtant sa robe de chambre.*] Tenez ma robe. [*Au maître de musique et au maître à danser.*] Me trouvez-vous bien comme cela?

Le m. à dans. Fort bien; *on ne peut pas mieux*[10].

M. Jourd. Voyons un peu votre *affaire*[11].

Le m. de mus. *Je voudrais bien auparavant vous faire*[12] entendre un air [*montrant son élève*] qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. Jourd. Oui, mais *il ne fallait pas faire faire cela*[13] par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Le m. de mus. *Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse*[14]. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres; et l'air es aussi beau *qu'il s'en puisse faire*[15]. Écoutez seulement.

M. Jourd. [*à ses laquais.*] Donnez-moi ma robe pour mieux entendre......Attendez, je crois que je serai mieux sans robe...... Non, redonnez-la-moi; *cela ira mieux*[16].

La mus.

> Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême
> Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis.
> Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
> Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

M. Jourd. Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort, et je voudrais que vous *la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là*[17].

Le m. de mus. Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. Jourd. *On m'en apprit un*[18] tout à fait joli il y a quelque temps. Attendez......là......Comment est-ce qu'il dit?

Le m. à dans. Par ma foi, je ne sais.

M. Jourd. Il y a du mouton dedans.

Le m. à dans. Du mouton?

M. Jourd. Oui. Ah! [*Il chante.*]

> Je croyais *Jeanneton*[19]
> Aussi douce que belle

Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas ! hélas !
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

Le m. de mus. Le plus joli du monde.

Le m. à dans. Et vous le chantez bien.

M. Jourd. C'est sans avoir appris la musique.

Le m. de mus. Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont *une étroite liaison ensemble*[20].

Le m. à dans. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. Jourd. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

Le m. de mus. Oui, monsieur.

M. Jourd. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le maître d'armes *qui me montre*[21], j'ai *arrêté*[22] encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

Le m. de mus. La philosophie est quelque chose ; mais la musique, monsieur, la musique......

Le m. à dans. La musique et la danse......La musique et la danse, *c'est là tout ce qu'il faut*[23].

Le m. de mus. Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

Le m. à dans. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

Le m. de mus. Sans la musique, un état ne peut subsister.

Le m. à dans. Sans la danse, un homme *ne saurait rien faire*[24].

Le m. de mus. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, *n'arrivent que pour*[25] n'apprendre pas la musique.

Le m. à dans. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les *bévues*[26] des politiques, et les *manquements*[27] des grands capitaines, tout cela *n'est venu que faute de savoir*[28] danser.

M. Jourd. Comment cela ?

Le m. de mus. La guerre ne vient-elle pas d'un *manque d'union*[29] entre les hommes ?

M. Jourd. Cela est vrai.

Le m. de mus. Et si tous les hommes apprenaient la musique,

ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

M. Jourd. Vous avez raison.

Le m. à dans. Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un état, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours: "Un tel a fait un *mauvais pas*[30] dans une telle affaire"?

M. Jourd. Oui, on dit cela.

Le m. à dans. Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

M. Jourd. Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

Le m. à dans. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. Jourd. Je comprends cela à cette heure.

[Scène suivante.]

Le m. de mus. Il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

M. Jourd. Est-ce que les gens de qualité en ont?

Le m. de mus. Oui, monsieur.

M. Jourd. J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

Le m. de mus. Sans doute. Il vous faudra trois voix, un *dessus*[1], une *haute-contre*[2], et une basse, qui seront accompagnées d'une *basse de viole*[3], d'un *téorbe*[4], et d'un *clavecin*[5] pour *les basses continues*[6], avec deux *dessus de violon*[7] pour jouer les ritournelles.

M. Jourd. Il y faudra mettre aussi une trompette marine[a]. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

Le m. de mus. Laissez-nous gouverner les choses.

M. Jourd. Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

Le m. de mus. Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

[a] Cet instrument est formé d'une seule corde fort grosse montée sur un chevalet, et qui rend un son assez semblable à celui de la trompette.

[Scène suivante.]

M. JOURDAIN, *un* MAÎTRE D'ARMES, *le* MAÎTRE DE MUSIQUE, *le* MAÎTRE À DANSER; *un* LAQUAIS *tenant deux fleurets.*

Le m. d'armes. Je vous l'ai déjà dit, tout le secret *des armes*[1] ne consiste qu'en deux choses, à donner et à ne point recevoir; et, comme *je vous fis voir*[2] l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez si vous savez détourner l'épée de votre *ennemi*[3] de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, *ou en dedans, ou en dehors*[4].

M. Jourd. De cette façon[5] donc, un homme, sans avoir *du cœur*[6], est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué?

Le m. d'armes. Sans doute; n'en vîtes-vous pas la démonstration?

M. Jourd. Oui.

Le m. d'armes. Et *c'est en quoi l'on voit de quelle considération, nous autres, nous devons être*[7] dans un état; et combien la science des armes *l'emporte*[8] hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

Le m. à dans. Tout beau[9], monsieur *le tireur d'armes*[10]! ne parlez de la danse qu'avec respect.

Le m. de mus. Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

Le m. d'armes. Vous êtes de plaisantes gens[11], de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

Le m. de mus. Voyez un peu l'homme d'importance!

Le m. à dans. Voilà un plaisant animal, avec son *plastron*[12]!

Le m. d'armes. Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

Le m. à dans. Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. Jourd. [*au maître à danser.*] Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

Le m. à dans. Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.

M. Jourd. [*au maître à danser.*] *Tout doux*[13], vous dis-je!

Le m. d'armes. [*au maître à danser.*] Comment! petit impertinent!

M. Jourd. Hé! mon maître d'armes!

Le m. à dans. [*au maître d'armes.*] Comment! grand cheval de carrosse!

M. Jourd. Hé! mon maître à danser!

Le m. d'armes. Si je me jette sur vous...

M. Jourd. [*au maître d'armes.*] Doucement!

Le m. à dans. Si je mets sur vous la main...

M. Jourd. [*au maître à danser.*] Tout beau!

Le m. d'armes. Je vous *étrillerai*[14] d'un air...

M. Jourd. [*au maître d'armes.*] *De grâce*[15]!

Le m. à dans. Je vous *rosserai*[16] d'une manière...

M. Jourd. [*au maître à danser.*] Je vous prie!

Le m. de mus. Laissez-nous un peu *lui apprendre à parler*[17].

M. Jourd. [*au maître de musique.*] Mon dieu! arrêtez-vous!

[Scène suivante.]

Un MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, *le* MAÎTRE DE MUSIQUE, *le* MAÎTRE À DANSER, *le* MAÎTRE D'ARMES, *un* LAQUAIS.

M. Jourd. Holà! monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

Le m. de phil. Qu'est-ce donc? *qu'y a-t-il*[1], messieurs?

M. Jourd. Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, *jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains*[2].

Le m. de phil. Hé quoi! messieurs, *faut-il s'emporter de la sorte*[3]? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

Le m. à dans. Comment, monsieur! il vient *nous dire des injures à tous deux*[4], en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession!

Le m. de phil. Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

Le m. d'armes. Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne!

Le m. de phil. *Faut-il que cela vous émeuve*[5]? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer

entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

Le m. à dans. Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

Le m. de mus. Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

Le m. d'armes. Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

Le m. de phil. Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin!

Le m. d'armes. Allez, philosophe de chien.

Le m. de mus. Allez, *bélître de pédant*[6].

Le m. à dans. Allez, *cuistre fieffé*[7].

Le m. de phil. Comment! marauds que vous êtes[a]......[*Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*]

M. Jourd. Monsieur le philosophe!

Le m. de phil. *Infâmes, coquins*[8], insolents!

M. Jourd. Monsieur le philosophe!

Le m. d'armes. La peste! l'animal!

M. Jourd. Messieurs!

Le m. de phil. Impudents!

M. Jourd. Monsieur le philosophe!

Le m. à dans. *Diantre soit de l'âne bâté*[9]!

M. Jourd. Messieurs!

Le m. de phil. Scélérats!

M. Jourd. Monsieur le philosophe!

Le m. de mus. Au diable l'impertinent!

M. Jourd. Messieurs!

Le m. de phil. *Fripons! gueux*[10]*!* traîtres! imposteurs!

M. Jourd. Monsieur le philosophe! Messieurs! Monsieur le philosophe! Messieurs! Monsieur le philosophe! [*Ils sortent en se battant.*]

[a] Que sont devenues les belles maximes de notre philosophe? On peut bien lui donner pour devise: *Video meliora proboque, deteriora sequor.*

[Scène suivante.]

M. JOURDAIN, *et un peu après le* MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

M. Jourd. Oh! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

Le m. de phil. [*raccommodant son collet*[1].] Venons à notre leçon.

M. Jourd. Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

Le m. de phil. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, *qui les déchirera de la belle façon*[2]. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

M. Jourd. Tout ce que je pourrai ; car j'ai *toutes les envies du monde*[3] d'être savant ; et *j'enrage*[4] que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences quand j'étais jeune.

Le m. de phil. Ce sentiment est raisonnable ; *nam, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

M. Jourd. Oui ; mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

Le m. de phil. Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. Jourd. Ce latin-là a raison.

Le m. de phil. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

M. Jourd. Oh! oui, je sais lire et écrire.

Le m. de phil. Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. Jourd. Qu'est-ce que c'est que cette logique?

Le m. de phil. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. Jourd. Que sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

Le m. de phil. La première, la seconde, et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des *universaux*[a] ;

[a] *Universel*, est substantif en termes de logique, et se dit de ce qu'il y a de commun dans les individus d'un même genre, d'une même espèce. En ce sens, son pluriel est *universaux*. *L'universel* à parte rei, *et l'universel* à parte mentis. *On distinguait cinq universaux : le genre, la différence, l'espèce, le propre et l'accident.*

la seconde, de bien juger, par le moyen des *catégories*[a]; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures : *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton,* etc[b].

M. Jourd. Voilà des mots qui sont trop *rébarbatifs*[5]. Cette logique-là *ne me revient point*[6]. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Le m. de phil. Voulez-vous apprendre *la morale*[7]?

M. Jourd. La morale?

Le m. de phil. Oui.

M. Jourd. Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

Le m. de phil. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. Jourd. Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et *il n'y a morale qui tienne : je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie*[8].

Le m. de phil. Est-ce *la physique*[9] que vous voulez apprendre?

M. Jourd. Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

Le m. de phil. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les *feux volants*[10], les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. Jourd. Il y a trop de *tintamarre*[11] là-dedans, trop de *brouillamini*[12].

Le m. de phil. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. Jourd. Apprenez-moi l'orthographe.

Le m. de phil. Très-volontiers.

M. Jourd. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

Le m. de phil. Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, parce

[a] *Catégorie*, terme de logique. Sorte de classe dans laquelle on range plusieurs choses qui sont d'espèce différente, mais qui appartiennent à un même genre. *Les dix catégories d'Aristote. La catégorie de la substance, de l'accident,* etc.

[b] Ces mots, qui n'ont aucun sens, servaient à désigner dans les anciennes écoles les différents modes de syllogismes réguliers. Voyez, ci-après, un exemple du syllogisme dans les notes du *Mariage forcé*.

qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix: A, E, I, O, U.

M. Jourd. J'entends tout cela.

Le m. de phil. La voix A se forme en ouvrant fort la bouche: A.

M. Jourd. A, A. Oui.

Le m. de phil. La voix E se forme *en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut*[13]: A, E.

M. Jourd. A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

Le m. de phil. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles: A, E, I.

M. Jourd. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

Le m. de phil. La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins: le haut et le bas: O.

M. Jourd. O, O. Il n'y a rien de plus juste: A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

Le m. de phil. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. Jourd. O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

Le m. de phil. La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et *alongeant les deux lèvres en dehors*[14], les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait: U.

M. Jourd. U, U. Il n'y a rien de plus véritable: U.

Le m. de phil. Vos deux lèvres s'alongent comme si *vous faisiez la moue*[15]: d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, *vous ne sauriez*[16] lui dire que U.

M. Jourd. U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela!

Le m. de phil. Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. Jourd. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

Le m. de phil. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce *en donnant du bout*[17] de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

M. Jourd. DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

Le m. de phil. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

M. Jourd. FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, *que je vous veux de mal*[18] !

Le m. de phil. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais ; *de sorte qu'étant frôlée*[19] par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.

M. Jourd. R, R, RA ; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

Le m. de phil. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. Jourd. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je souhaiterais que vous m'aidassiez à écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber aux pieds d'une personne de grande qualité.

Le m. de phil. Fort bien!

M. Jourd. Cela sera galant, oui?

Le m. de phil. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. Jourd. Non, non ; point de vers.

Le m. de phil. Vous ne voulez que de la prose?

M. Jourd. Non, je ne veux ni prose ni vers.

Le m. de phil. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. Jourd. Pourquoi?

Le m. de phil. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. Jourd. Il n'y a que la prose ou les vers?

Le m. de phil. Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. Jourd. Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

Le m. de phil. De la prose.

M. Jourd. Quoi! quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

Le m. de phil. Oui, monsieur.

M. Jourd. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné *gentiment*[20].

Le m. de phil. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

M. Jourd. Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

Le m. de phil. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. Jourd. Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

Le m. de phil. On les peut mettre premièrement comme vous avez dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien: *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien: *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien: *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien: *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

M. Jourd. Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

Le m. de phil. Celle que vous avez dite: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. Jourd. Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

Le m. de phil. Je n'y manquerai pas.

[Scène suivante.]

M. JOURDAIN, *deux* LAQUAIS; *un peu après* MADAME JOURDAIN, *et* NICOLE, *servante.*

M. Jourd. Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

Laq. Oui, monsieur.

Mad. Jourd. Ah! ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait *enharnacher de la sorte*[1]? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

M. Jourd. Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Mad. Jourd. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. Jourd. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

Mad. Jourd. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. *On dirait qu'il est céans carême-prenant*[2] tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

Nic. Madame parle bien. Je ne saurais plus voir *mon ménage propre*[3] avec cet *attirail de gens*[4] que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque *sur les dents*[5], à frotter les planchers que vos *biaux*[6] maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. Jourd. Ouais! notre servante Nicole, vous *avez le caquet bien affilé*[7], pour une paysanne!

Mad. Jourd. Nicole a raison; et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez.

Nic. Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison, et nous *déraciner tous les carriaux*[8] de notre salle.

M. Jourd. Taisez-vous, ma servante et ma femme.

Mad. Jourd. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes?

Nic. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. Jourd. Taisez-vous, vous dis-je: vous êtes des ignorantes l'une et l'autre; et vous ne savez pas les *prérogatives*[9] de tout cela.

Nic. J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, *pour renfort de potage*[10], un maître de philosophie.

M. Jourd. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Mad. Jourd. N'irez-vous point, l'un de ces jours, au collége vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. Jourd. Pourquoi non? *Plût au ciel l'avoir tout à l'heure, le fouet*[11], devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collége!

Nic. Oui, ma foi! *cela vous rendrait la jambe bien mieux faite*[12].

M. Jourd. Sans doute.

Mad. Jourd. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison !

M. Jourd. Assurément. Vous parlez toutes deux comme *des bêtes*[13], et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple [*à madame Jourdain*], savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Mad. Jourd. Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. Jourd. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Mad. Jourd. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. Jourd. Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Mad. Jourd. Des chansons[14].

M. Jourd. Hé ! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure.

Mad. Jourd. Hé bien ?

M. Jourd. Comment est-ce que cela s'appelle ?

Mad. Jourd. Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. Jourd. C'est de la prose, ignorante.

Mad. Jourd. De la prose ?

M. Jourd. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers, et tout ce qui n'est point vers est prose. *Hé ! voilà ce que c'est que d'étudier*[15]. [*à Nicole.*] Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

Nic. Comment ?

M. Jourd. Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis U ?

Nic. Quoi ?

M. Jourd. Dis un peu[16] U, pour voir.

Nic. Hé bien ! U.

M. Jourd. Qu'est-ce que tu fais ?

Nic. Je dis U.

M. Jourd. Oui : mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

Nic. Je fais ce que vous me dites.

M. Jourd. Oh ! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu alonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas. U, vois-tu ? Je fais la moue : U.

Nic. Oui, cela est biau.

Mad. Jourd. Voilà qui est admirable !

M. Jourd. C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA!

Mad. Jourd. Qu'est-ce que c'est donc que tout ce *galimatias-là*[17][a]?

Nic. De quoi est-ce que tout cela guérit?

M. Jourd. J'enrage quand je vois des femmes ignorantes.

Mad. Jourd. Allez, vous *devriez envoyer promener*[18] tous ces gens-là, avec leurs *fariboles*[19].

Nic. Et surtout ce grand *escogriffe de*[20] maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. Jourd. Ouais! ce maître d'armes vous tient au cœur! Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. [*Après avoir fait apporter des fleurets, et en avoir donné un à Nicole.*] Tiens; raison démonstrative; la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et, quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

Nic. Hé bien! quoi! [*Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.*]

M. Jourd. Tout beau! Holà! ho! Doucement. *Diantre soit la coquine*[21]!

Nic. Vous me dites de pousser.

M. Jourd. Oui; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

Mad. Jourd. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. Jourd. Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Mad. Jourd. Oui vraiment! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez *bien opéré*[22] avec ce beau monsieur le comte, *dont vous vous êtes embéguiné*[23]!

M. Jourd. Paix; songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal? Il a pour moi des

[a] Voyez la page 138, note [b].

bontés qu'on ne devinerait jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Mad. Jourd. Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.

M. Jourd. Hé bien! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami? Si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Mad. Jourd. Oui. Attendez-vous à cela.

M. Jourd. Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

Mad. Jourd. Oui, oui, *il ne manquera pas d'y faillir*[24].

M. Jourd. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Mad. Jourd. Chansons!

M. Jourd. Ouais! Vous êtes bien obstinée, ma femme! Je vous dis qu'il me tiendra sa parole; j'en suis sûr.

Mad. Jourd. Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que *pour vous enjôler*[25].

M. Jourd. Taisez-vous. Le voici.

Mad. Jourd. Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

M. Jourd. Taisez-vous, vous dis-je.

[Scène suivante.]

DORANTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

Dor. Mon cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. Jourd. Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

Dor. Et madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle?

Mad. Jourd. Madame Jourdain se porte comme elle peut.

Dor. Comment! monsieur Jourdain, *vous voilà le plus propre du monde*[1]!

M. Jourd. Vous voyez.

Dor. Vous avez tout à fait bon air avec cet habit; nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

M. Jourd. Hai, hai.

Mad. Jourd. [*à part.*] *Il le gratte par où il se démange*[2].

Dor. Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

Mad. Jourd. [*à part.*] Oui, aussi sot par derrière que par devant.

Dor. Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus; et je parlais encore de vous, ce matin, dans la chambre du roi.

M. Jourd. Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. [*à madame Jourdain.*] Dans la chambre du roi!

Dor. Allons, *mettez*[3].

M. Jourd. Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

Dor. Allons! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. Jourd. Monsieur...

Dor. Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain: vous êtes mon ami.

M. Jourd. Monsieur, je suis votre serviteur.

Dor. Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. Jourd. [*se couvrant.*] J'aime mieux être incivil qu'importun.

Dor. Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

Mad. Jourd. [*à part.*] Oui: nous ne le savons que trop.

Dor. Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde assurément.

M. Jourd. Monsieur, vous vous moquez.

Dor. Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

M. Jourd. Je n'en doute point, monsieur.

Dor. Je veux *sortir d'affaire*[4] avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. Jourd. [*bas, à madame Jourdain.*] Hé bien! vous voyez votre impertinence, ma femme.

Dor. Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

M. Jourd. [*bas, à madame Jourdain.*] Je vous le disais bien.

Dor. Voyons un peu ce que je vous dois.

M. Jourd. [*bas, à madame Jourdain.*] Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

Dor. Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

M. Jourd. Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

Dor. Cela est vrai.

M. Jourd. Une autre fois, *six-vingts*[5].

Dor. Oui.

M. Jourd. Et une autre fois cent quarante.

Dor. Vous avez raison.

M. Jourd. Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres[a].

Dor. Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. Jourd. Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

Dor. Justement.

M. Jourd. Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

Dor. Il est vrai.

M. Jourd. Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sous huit deniers à votre marchand.

Dor. Fort bien. Douze sous huit deniers; le compte est juste.

M. Jourd. Et mille sept cent quarante-huit livres sept sous quatre deniers à votre sellier.

Dor. Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

M. Jourd. Somme totale, quinze mille huit cents livres.

Dor. Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner; cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Mad. Jourd. [*bas, à M. Jourdain.*] Hé bien! ne l'avais-je pas bien deviné?

M. Jourd. [*bas, à madame Jourdain.*] Paix!

Dor. Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

M. Jourd. Hé! non.

Mad. Jourd. [*bas, à M. Jourdain.*] Cet homme-là fait de vous une *vache à lait*[b].

M. Jourd. [*bas, à madame Jourdain.*] Taisez-vous.

Dor. Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. Jourd. Non, monsieur.

Mad. Jourd. [*bas, à M. Jourdain.*] Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. Jourd. [*bas, à madame Jourdain.*] Taisez-vous, vous dis-je.

Dor. Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. Jourd. Point, monsieur.

Mad. Jourd. [*bas, à M. Jourdain.*] C'est un vrai enjôleur.

M. Jourd. [*bas, à madame Jourdain.*] Taisez-vous donc.

[a] Le louis valait alors onze livres.

Mad. Jourd. [*bas, à M. Jourdain.*] Il *vous sucera jusqu'au dernier sou*[7].

M. Jourd. [*bas, à madame Jourdain.*] Vous tairez-vous?

Dor. J'ai *force gens*[8] qui m'en prêteraient avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort, si j'en demandais à quelque autre.

M. Jourd. C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

Mad. Jourd. [*bas, à M. Jourdain.*] Quoi! vous allez encore lui donner cela?

M. Jourd. [*bas, à madame Jourdain.*] Que faire? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

Mad. Jourd. [*bas, à M. Jourdain.*] Allez, vous êtes une vraie dupe.

[Scène suivante.]

CLÉONTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Clé. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même, et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. Jourd. Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes *gentilhomme*[1].

Clé. Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup; *on tranche le mot aisément*[2]. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître. Je vous dirai donc franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. Jourd. *Touchez là*[3], monsieur: ma fille n'est pas pour vous.

Clé. Comment?

M. Jourd. Vous n'êtes point gentilhomme: vous n'aurez pas ma fille.

Mad. Jourd. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? *est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis*[4]?

M. Jourd. Taisez-vous, ma femme; je *vous vois venir*[5].

Mad. Jourd. Descendons-nous tous deux *que de bonne bourgeoisie*[6]?

M. Jourd. Voilà pas le coup de langue[7]?

Mad. Jourd. Et votre père n'était-il pas *marchand*[8] aussi bien que le mien?

M. Jourd. Peste soit de[9] la femme, *elle n'y a jamais manqué*[10]. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, *ce sont des malavisés*[11] qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Mad. Jourd. Il faut à votre fille un mari qui lui soit *propre*[12]; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme *gueux et mal bâti*[13].

Nic. Cela est vrai : nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand *malitorne*[a] et le *plus sot dadais*[14] que j'aie jamais vu.

M. Jourd. [*à Nicole.*] Taisez-vous, impertinente; vous *vous fourrez toujours*[15] dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille; je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

Mad. Jourd. Marquise?

M. Jourd. Oui, marquise.

Mad. Jourd. Hélas! le ciel m'en garde!

M. Jourd. C'est une chose que j'ai résolue.

Mad. Jourd. C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame, et qu'elle *manquât, par mégarde*[16], à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. "Voyez-vous," dirait-on, "cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? c'est la fille de monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, *de jouer à la madame*[17] avec nous. Elle n'a pas toujours été *si relevée que la voilà*[18], et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent." Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire: Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. Jourd. Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez

[a] *Malitorne*, du latin *malè tornatus*, signifie maladroit, inepte.

pas davantage : ma fille sera marquise, en dépit de tout le monde et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

[Scène suivante.]

M. JOURDAIN ; COVIELLE, *domestique de Cléonte, déguisé.*

Cov. Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. Jourd. Non, monsieur.

Cov. [*étendant la main à un pied de terre.*] Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. Jourd. Moi?

Cov. Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

M. Jourd. Pour me baiser?

Cov. Oui. J'étais grand ami de *feu monsieur votre*[1] père.

M. Jourd. De feu monsieur mon père?

Cov. Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

M. Jourd. Comment dites-vous?

Cov. Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

M. Jourd. Mon père?

Cov. Oui.

M. Jourd. Vous l'avez fort connu?

Cov. Assurément.

M. Jourd. Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

Cov. Sans doute.

M. Jourd. Je ne sais donc pas comment le monde est fait!

Cov. Comment?

M. Jourd. Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

Cov. Lui, marchand? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux; et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

M. Jourd. Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

Cov. Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. Jourd. Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

Cov. Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. Jourd. Par tout le monde?

Cov. Oui.

M. Jourd. Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

Cov. Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. Jourd. Quelle?

Cov. Vous savez que le fils du Grand-Turc est ici?

M. Jourd. Moi? non.

Cov. Comment! Il a un train tout à fait magnifique; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. Jourd. Par ma foi, je ne savais pas cela.

Cov. Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. Jourd. Le fils du Grand-Turc?

Cov. Oui; et il veut être votre gendre.

M. Jourd. Mon gendre, le fils du Grand-Turc?

Cov. Le fils du Grand-Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et, après quelques autres discours, il me dit: *Acciam croc soler onch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath,* c'est-à-dire: N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de M. Jourdain, gentilhomme parisien?

M. Jourd. Le fils du Grand-Turc dit cela de moi?

Cov. Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille: Ah! me dit-il, *Marababa sahem*; c'est-à-dire: Ah! que je suis amoureux d'elle!

M. Jourd. *Marababa sahem* veut dire: Ah! que je suis amoureux d'elle!

Cov. Oui.

M. Jourd. Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurais jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire: Ah! que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc!

Cov. Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen*?

M. Jourd. *Cacaracamouchen*? Non.

Cov. C'est-à-dire, Ma chère âme.

M. Jourd. *Cacaracamouchen* veut dire: Ma chère âme?

Cov. Oui.

M. Jourd. Voilà qui est merveilleux! *Cacaracamouchen,* Ma chère âme. Dirait-on jamais cela? Voilà qui me confond.

Cov. Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous

demander votre fille en mariage; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*[a], qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. Jourd. *Mamamouchi?*

Cov. Oui, *mamamouchi*; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens..... Paladin, enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. Jourd. Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

MOLIÈRE. (*Voyez la page* 444.)

Scène tirée des FOURBERIES DE SCAPIN, *comédie.*

SCAPIN, GÉRONTE.

Sca. [*faisant semblant de ne pas voir Géronte.*] Ô ciel! *ô disgrâce imprévue*[1]! ô misérable père! Pauvre Géronte, que feras-tu?

Gér. [*à part.*] Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

Sca. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte?

Gér. Qu'y a-t-il, Scapin?

Sca. [*courant sur le théâtre, sans vouloir entendre ni voir Géronte.*] Où pourrai-je le rencontrer pour lui dire cette infortune?

Gér. [*courant après Scapin.*] Qu'est-ce que c'est donc?

Sca. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

Gér. Me voici.

Sca. Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

Gér. [*arrêtant Scapin.*] Holà! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

Sca. Ah! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

Gér. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

Sca. Monsieur...

Gér. Quoi?

Sca. Monsieur votre fils...

[a] *Mamamouchi* est un mot forgé par Molière.

Gér. Hé bien! mon fils...

Sca. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

Gér. Et quelle?

Sca. Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; et cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

Gér. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

Sca. Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi, tout à l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

Gér. Comment, diantre! cinq cents écus!

Sca. Oui, monsieur; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

Ger. Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon!

Sca. C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

Gér. *Que diable allait-il faire dans cette galère*[2]?

Sca. Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

Gér. Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

Sca. La justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?

Gér. Que diable allait-il faire dans cette galère?

Sca. Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

Gér. Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

Sca. Quoi, monsieur?

Gér. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

Sca. Hé! monsieur, songez-vous à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?

Gér. Que diable allait-il faire dans cette galère?

Sca. Il ne devinait pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

Gér. Tu dis qu'il demande . . .

Sca. Cinq cents écus.

Gér. Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience?

Sca. Vraiment oui, de la conscience à un Turc!

Gér. Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus?

Sca. Oui, monsieur; il sait que c'est mille cinq cents livres.

Gér. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent *dans le pas d'un cheval*[3]?

Sca. Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

Gér. Mais que diable allait-il faire dans cette galère?

Sca. Il est vrai. Mais quoi! on ne prévoyait pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

Gér. Tiens, voilà la clef de mon armoire.

Sca. Bon.

Gér. Tu l'ouvriras.

Sca. Fort bien.

Gér. Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

Sca. Oui.

Gér. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

Sca. [*en lui rendant la clef.*] Eh! monsieur, rêvez-vous? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

Gér. Mais que diable allait-il faire dans cette galère?

Sca. Oh! que de paroles perdues! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas! mon pauvre maître! peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

Gér. Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

Sca. Dépêchez donc vite, monsieur; je tremble que l'heure ne sonne.

Gér. N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis?

Sca. Non. Cinq cents écus.

Gér. Cinq cents écus!

Sca. Oui.

Gér. Que diable allait-il faire dans cette galère ?

Sca. Vous avez raison : mais hâtez-vous.

Gér. N'y avait-il point d'autre promenade ?

Sca. Cela est vrai : mais faites promptement.

Gér. Ah ! maudite galère !

Sca. [*à part.*] Cette galère lui tient au cœur.

Gér. Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. [*Tirant sa bourse de sa poche, et la présentant à Scapin.*] Tiens, va-t'en racheter mon fils.

Sca. [*tendant la main.*] Oui, monsieur.

Gér. [*retenant sa bourse qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.*] Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

Sca. [*tendant encore la main.*] Oui.

Gér. [*recommençant la même action.*] Un infâme.

Sca. [*tendant toujours la main.*] Oui.

Gér. [*de même.*] Un homme sans foi, un voleur.

Sca. Laissez-moi faire.

Gér. [*de même.*] Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

Sca. Oui.

Gér. [*de même.*] Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie.

Sca. Fort bien.

Gér. [*de même.*] Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

Sca. Oui.

Gér. [*remettant sa bourse dans sa poche, et s'en allant.*] Va, va vite requérir mon fils.

Sca. [*courant après Géronte.*] Holà, monsieur.

Gér. Quoi ?

Sca. Où est donc cet argent ?

Gér. Ne te l'ai-je pas donné ?

Sca. Non, vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

Gér. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit. [*Il lui donne la bourse.*]

Sca. Je le vois bien.

Gér. Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! traître de Turc, à tous les diables !

Sca. [*seul.*] Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi ; et je veux qu'il me paye en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

MOLIÈRE. (*Voyez la page* 444.)

Scènes tirées du MALADE IMAGINAIRE, *comédie.*

ARGAN, BÉLINE, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

Arg. [*mettant la main à son bonnet sans l'ôter, s'adressant à M. Diafoirus, qui entre avec son fils.*] Monsieur Purgon, monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier: vous savez les conséquences.

M. Diaf. Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

[*Argan et M. Diafoirus parlent en même temps.*]

Arg. Je reçois, monsieur,

M. Diaf. Nous venons ici, monsieur,

Arg. Avec beaucoup de joie,

M. Diaf. Mon fils Thomas et moi,

Arg. L'honneur que vous me faites,

M. Diaf. Vous témoigner, monsieur,

Arg. Et j'aurais souhaité......

M. Diaf. Le ravissement où nous sommes......

Arg. De pouvoir aller chez vous......

M. Diaf. De la grâce que vous nous faites......

Arg. Pour vous en assurer;

M. Diaf. De vouloir bien nous recevoir......

Arg. Mais vous savez, monsieur,

M. Diaf. Dans l'honneur, monsieur,

Arg. Ce que c'est qu'un pauvre malade,

M. Diaf. De votre alliance;

Arg. Qui ne peut faire autre chose......

M. Diaf. Et vous assurer......

Arg. Que de vous dire ici......

M. Diaf. Que dans les choses qui dépendront de notre métier,

Arg. Qu'il cherchera toutes les occasions......

M. Diaf. De même qu'en toute autre,

Arg. De vous faire connaître, monsieur,

M. Diaf. Nous serons toujours prêts, monsieur,

Arg. Qu'il est tout à votre service.

M. Diaf. À vous témoigner notre zèle. [*À son fils.*] Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

Thomas Diaf. [*à M. Diafoirus.*] N'est-ce pas par le père qu'il convient de commencer?

M. Diaf. Oui.

Thomas Diaf. [*à Argan.*] Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir et révérer en vous un second père, mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. D'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse, cette future filiation dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très-humbles et très-respectueux hommages.

Toin. Vivent les colléges, d'où l'on sort si habile homme!

Thomas Diaf. [*à M. Diafoirus.*] Cela a-t-il bien été, mon père?

M. Diaf. *Optimè.*

Arg. [*à Angélique.*] Allons, saluez monsieur.

Thomas Diaf. [*à M. Diafoirus.*] Baiserai-je?

M. Diaf. Oui, oui.

Thomas Diaf. [*à Angélique.*] Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on......

Arg. [*à Thomas Diafoirus.*] Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

Thomas Diaf. Où donc est-elle?

Arg. Elle va venir.

Thomas Diaf. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue?

M. Diaf. Faites toujours le compliment à mademoiselle.

Thomas Diaf. Mademoiselle, *ne plus ne moins*[a] que la statue de Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés; et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, ainsi mon cœur *dores-en-avant*[b] tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et mari.

Toin. Voilà ce que c'est que d'étudier! on apprend à dire de belles choses.

Arg. [*à Cléante.*] Hé! que dites-vous de cela?

[a] *Ne plus ne moins.* On dit aujourd'hui *ni plus ni moins.*

[b] *Dores-en-avant* dorénavant. Voyez le *Manuel étymologique.* Les expressions *dores-en-avant* et *ne plus ne moins* appartiennent au vieux langage, et sont employées par Molière pour faire ressortir la pédanterie de Thomas Diafoirus.

Cléan. Que monsieur fait merveilles, et que, s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

Toin. Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

Arg. Allons, vite, ma chaise, et des siéges à tout le monde. [*Des laquais donnent des siéges.*] Mettez-vous là, ma fille. [*À M. Diafoirus.*] Vous voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils; et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme celui-là.

M. Diaf. Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père; mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa *judiciaire*[1], qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle *mièvre*[2] et éveillé; on le voyait toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. Bon! disais-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collége, il trouva de la peine, mais il se raidissait contre les difficultés; et *ses régents se louaient toujours à moi*[3] de son assiduité et de son travail. Enfin, *à force de battre le fer*[4], il en est venu glorieusement à avoir ses *licences*[5]; et je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable; et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter *à outrance*[6] pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des

prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang, et autres *opinions de même farine*[a].

Thomas Diaf. [*tirant de sa poche une grande* thèse[7] *roulée, qu'il présente à Angélique.*] J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thèse, qu'avec la permission [*saluant Argan*] de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

Angél. Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là.

Toin. [*prenant la thèse.*] Donnez, donnez; elle est toujours bonne à prendre pour l'image: cela servira à parer notre chambre.

Thomas Diaf. [*saluant encore Argan.*] Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, une dissection sur laquelle je dois raisonner.

Toin. Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

Arg. [*à M. Diafoirus.*] N'est-ce pas votre intention, monsieur, de pousser votre fils à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin?

M. Diaf. À vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable; et j'ai toujours trouvé qu'il valait mieux pour nous autres demeurer au public. Le public est commode: vous n'avez à répondre de vos actions à personne; et, pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver; mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

Toin. Cela est plaisant! et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres messieurs vous les guérissiez! Vous n'êtes pas auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions et leur ordonner des remèdes; c'est à eux à guérir, s'ils peuvent.

M. Diaf. Cela est vrai; on n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

Arg. [*à Béline qui entre.*] M'amour, voilà le fils de monsieur Diafoirus.

[a] Proverbialement et figurément, on dit *gens de même farine*, c'est-à-dire, gens qui sont sujets à mêmes vices, ou qui sont de même cabale. *Opinions de même farine*, signifie opinions également absurdes ou erronées.

Thomas Diaf. Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...

Bél. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

Thomas Diaf. Puisque l'on voit sur votre visage,......puisque l'on voit sur votre visage......Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de la période, et cela m'a troublé la mémoire.

M. Diaf. Thomas, réservez cela pour une autre fois.

Arg. Je voudrais, m'amie, que vous eussiez été ici tantôt.

Toin. Ah! madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été ici au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

Arg. Allons, ma fille, *touchez dans la main*[8] de monsieur, et lui donnez votre foi comme à votre mari.

Angél. Mon père!......

Arg. Hé bien! mon père! Qu'est-ce que cela veut dire?

Angél. De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître, et de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

Thomas Diaf. Quant à moi, mademoiselle, elle est déjà toute née en moi; et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

Angél. Si vous êtes si prompt, monsieur, il n'en est pas de même de moi; et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

Arg. Oh! bien, bien; cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble.

Angél. Hé! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; et si monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui serait à lui par contrainte.

Thomas Diaf. Nego consequentiam, mademoiselle; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

Angél. C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un que de lui faire violence.

Thomas Diaf. Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menait marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles *convolaient*[9] dans les bras d'un homme.

Angél. Les anciens, monsieur, sont les anciens; et nous

sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; et, quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

Thomas Diaf. Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

Angél. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

Thomas Diaf. *Distinguo,* mademoiselle. Dans ce qui ne regarde pas sa possession, *concedo*; mais dans ce qui la regarde, *nego.*

Toin. [*à Angélique.*] Vous avez beau raisonner. Monsieur est *frais émoulu*[10] du collége, et *il vous donnera toujours votre reste*[11]. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la faculté?

Angél. Pour finir toute discussion il vaut mieux que je me retire. Adieu.

[Scène suivante.]

ARGAN, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS.

Arg. Je vous prie, monsieur, de me dire un peu comment je suis.

M. Diaf. [*tâtant le pouls d'Argan.*] Allons, Thomas, prenez l'autre bras de monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis?*

Thomas Diaf. *Dico* que le pouls de monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

M. Diaf. Bon.

Thomas Diaf. Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

M. Diaf. Fort bien.

Thomas Diaf. Repoussant.

M. Diaf. *Benè.*

Thomas Diaf. Et même un peu *caprisant*[1].

M. Diaf. *Optimè.*

Thomas Diaf. Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme*[a] *splénique*, c'est-à-dire la rate.

M. Diaf. Fort bien.

[a] *Parenchyme* est un terme de médecine par lequel on désigne la substance d'un viscère. Parenchyme splénique signifie la substance de la rate (Voyez la note, page 84).

Arg. Non; monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

M. Diaf. Et oui: qui dit *parenchyme* dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du *vas breve*[a], du *pylore*[a], et souvent des *méats cholidoques*[a]. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti?

Arg. Non; rien que du bouilli.

M. Diaf. Et oui: rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être entre de meilleures mains.

Arg. Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf?

M. Diaf. Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments par les nombres impairs.

Arg. Jusqu'au revoir, monsieur.

MOLIÈRE. (*Voyez la page* 444.)

Scènes du MARIAGE FORCÉ, *comédie.*

[Les hommes sont quelquefois la dupe des conseils qu'ils demandent, parce qu'ils n'en veulent que de conformes à leurs propres sentiments.]

SGANARELLE, *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne quérir vite chez le seigneur Géronimo; et, si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

[Scène suivante.]

SGANARELLE, GÉRONIMO.

Gér. [*ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.*] Voilà un ordre fort prudent.

Sgan. Ah! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; et j'allais chez vous, vous chercher.

Gér. Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

[a] *Vas breve*, mots latins qui désignent un vaisseau situé au fond de l'estomac. *Pylore*, orifice inférieur de l'estomac. *Méats cholidoques*, ou plutôt *cholédoques*, se dit du canal qui conduit la bile du foie dans le duodénum.

Sgan. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

Gér. Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

Sgan. *Mettez donc dessus**, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence, que l'on m'a proposée; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

Gér. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vou n'avez qu'à me dire ce que c'est.

Sgan. Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

Gér. Je le ferai, puisque vous le voulez.

Sgan. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

Gér. Vous avez raison.

Sgan. Et, dans ce siècle, on trouve peu d'amis sincères.

Gér. Cela est vrai.

Sgan. Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

Gér. Je vous le promets.

Sgan. Jurez-en votre foi.

Gér. Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

Sgan. C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

Gér. Qui, vous?

Sgan. Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

Gér. Je vous prie auparavant de me dire une chose.

Sgan. Et quoi?

Gér. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

Sgan. Moi?

Gér. Oui.

Sgan. Ma foi, je ne sais; mais je me porte bien.

Gér. Quoi! vous ne savez pas à peu près votre âge?

Sgan. Non: est-ce qu'on songe à cela?

Gér. Eh! dites-moi un peu, s'il vous plaît: combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connaissance?

Sgan. Ma foi, je n'avais que vingt ans alors.

Gér. Combien fûmes-nous ensemble à Rome?

Sgan. Huit ans.

* *Mettez donc dessus*, pour *mettez donc votre chapeau.*

Gér. Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

Sgan. Sept ans.

Gér. Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

Sgan. Cinq ans et demi.

Gér. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

Sgan. Je revins en cinquante-deux.

Gér. De cinquante-deux à soixante-quatre il y a douze ans, ce me semble ; cinq ans en Hollande font dix-sept, sept ans en Angleterre font vingt-quatre, huit dans notre séjour à Rome font trente-deux, et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

Sgan. Qui, moi ? cela ne se peut pas.

Gér. Mon dieu ! le calcul est juste ; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage *n'est guère votre fait*[1]. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire : mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout ; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage ; et je vous trouverais le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

Sgan. Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

Gér. Ah ! c'est une autre chose ! Vous ne m'aviez pas dit cela.

Sgan. C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

Gér. Vous l'aimez de tout votre cœur ?

Sgan. Sans doute ; et je l'ai demandée à son père.

Gér. Vous l'avez demandée ?

Sgan. Oui. C'est un mariage que je dois conclure ce soir ; et j'ai donné ma parole.

Gér. Oh ! mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

Sgan. Je quitterais le dessein que j'ai fait ! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme ? Ne parlons pas de l'âge que je puis avoir ; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans

qui paraisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde? [*Il montre ses dents.*] Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? [*Il tousse.*] Hem, hem, hem. Eh! qu'en dites-vous?

Gér. Vous avez raison, je m'étais trompé. Vous ferez bien de vous marier.

Sgan. J'y ai répugné autrefois; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme qui me *dorlotera*[2], et me viendra frotter lorsque je serai las; outre cette joie, dis-je, je considère, qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelle; et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même; que j'aurai le plaisir de voir de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

Gér. Il n'y a rien de si agréable que cela; et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

Sgan. *Tout de bon*[3], vous me le conseillez?

Gér. Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

Sgan. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

Gér. Hé! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous allez vous marier?

Sgan. Dorimène.

Gér. Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée?

Sgan. Oui.

Gér. Fille du seigneur Alcantor?

Sgan. Justement.

Gér. Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée?

Sgan. C'est cela.

Gér. *Vertu de ma vie*[4]!

Sgan. Qu'en dites-vous?

Gér. Bon parti! Mariez-vous promptement.

Sgan. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix?

Gér. Sans doute. Ah! que vous serez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

Sgan. Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

Gér. Je n'y manquerai pas.

Sgan. Serviteur.

Gér. [*à part.*] La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! Ô le beau mariage! ô le beau mariage! [*Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.*]

Sgan. [*seul.*] Ce mariage doit être heureux; car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

[Dans les scènes suivantes, Sganarelle, incertain sur son mariage, consulte deux savants philosophes.]

SGANARELLE; *et un peu après* PANCRACE, *philosophe aristotélicien.*

Sgan. Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrais bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. J'ai là deux philosophes, mes voisins, qui sont gens à me débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Il faut que je les consulte un peu sur l'incertitude où je suis.

Panc. [*se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle.*] Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme *ignare*[1] de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

Sgan. Ah! bon. En voici un fort à propos.

Panc. [*de même, sans voir Sganarelle.*] Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

Sgan. [*à part.*] Il a pris querelle contre quelqu'un. [*À Pancrace.*] Seigneur....

Panc. [*de même, sans voir Sganarelle.*] Tu te veux mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

Sgan. [*à part.*] La colère l'empêche de me voir. [*À Pancrace.*] Seigneur.....

Panc. [*de même, sans voir Sganarelle.*] C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

Sgan. [*à part.*] Il faut qu'on l'ait fort irrité. [*À Pancrace.*] Je....

Panc. [*de même, sans voir Sganarelle.*] *Toto cælo, totâ viâ aberras*[a].

Sgan. Je *baise les mains*[1] à monsieur le docteur.

Panc. Serviteur.

Sgan. Peut-on....?

Panc. [*se retournant vers l'endroit par où il est entré.*] Sais-tu bien ce que tu as fait? un *syllogisme*[b] *in balordo*[c].

Sgan. Je vous....

Panc. [*de même.*] La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

Sgan. Je....

Panc. [*de même.*] Je crèverais plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

Sgan. Puis-je....?

Panc. [*de même.*] Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*[d].

Sgan. Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

Panc. Un sujet le plus juste du monde.

Sgan. Et quoi, encore?

Panc. Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

Sgan. Puis-je demander ce que c'est?

Panc. Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devraient rougir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler[e].

[a] Expression proverbiale qui signifie: *donner dans la plus grande des erreurs, être à mille lieues de la vérité.*

[b] *Syllogisme.* Terme de Logique. Argument composé de trois propositions, savoir: la majeure, la mineure, et la conséquence. *La conséquence du syllogisme doit être renfermée dans les prémisses.*

Exemple d'un syllogisme: *Tous les hommes peuvent faillir: vous êtes homme, donc vous pouvez faillir.*

[c] *In balordo.* Terme de l'ancienne école.

[d] Des poings, des pieds, des ongles et du bec.

[e] "Cet appel à la sévérité des magistrats fait allusion aux efforts sérieux de l'université pour obtenir la confirmation de l'arrêt de 1624,

Sgan. Quoi donc?

Panc. N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement *la forme d'un chapeau*?

Sgan. Comment?

Panc. Je soutiens qu'il faut dire *la figure d'un chapeau*, et non pas la *forme*; d'autant qu'il y a cette différence entre la *forme* et la *figure*, que la *forme* est la disposition extérieure des corps qui sont animés; et la *figure*, la disposition extérieure des corps qui sont inanimés: et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la *figure d'un chapeau*, et non pas la *forme*. [*Se retournant encore du côté par où il est entré.*] Oui, ignorant que vous êtes, c'est ainsi qu'il faut parler; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

Sgan. [*à part.*] Je pensais que tout fût perdu. [*À Pancrace.*] Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je....

Panc. Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

Sgan. Laissez la *forme* et le *chapeau* en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je....

Panc. Impertinent *fieffé*[a]!

Sgan. De grâce, remettez-vous. Je....

Panc. Ignorant!

Sgan. Eh! je....

Panc. Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

Sgan. Il a tort. Je....

Panc. Une proposition condamnée par Aristote!

Sgan. Cela est vrai. Je....

Panc. En termes exprès!

Sgan. Vous avez raison. [*Se tournant du côté par où Pancrace est entré.*] Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait: je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser: mais je voudrais bien vous prier, comme philosophe,

lequel condamnait au bannissement les nommés Villon, Bitault et Claves, pour avoir pensé autrement qu'Aristote."—AIMÉ-MARTIN.

[a] "*Fieffé* vient de *fief*. Il se dit de ceux qui ont quelques vices. Dans ce sens, il signifie *achevé*, comme qui dirait un homme à qui il ne manque rien d'un tel vice, de la même façon qu'il ne manque rien pour posséder un fief à celui qui l'a reçu de son seigneur."—CASENEUVE. Voyez la page 306, note [b].

de me dire votre sentiment. Eh! quel est votre avis là-dessus?

Panc. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire *la forme d'un chapeau*, j'accorderais que *datur vacuum in rerum naturâ*[a], et que je ne suis qu'une bête.

Sgan. [*à part.*] La peste soit de l'homme! [*À Pancrace.*] Eh! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

Panc. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

Sgan. Eh! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

Panc. Soit. Que voulez-vous me dire?

Sgan. Je veux vous parler de quelque chose.

Panc. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

Sgan. De quelle langue?

Panc. Oui.

Sgan. Parbleu! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

Panc. Je vous dis, de quel idiome, de quel langage?

Sgan. Ah! c'est une autre affaire.

Panc. Voulez-vous me parler italien?

Sgan. Non.

Panc. Espagnol?

Sgan. Non.

Panc. Allemand?

Sgan. Non.

Panc. Anglais?

Sgan. Non.

Panc. Latin?

Sgan. Non.

Panc. Grec?

Sgan. Non.

Panc. Hébreu?

Sgan. Non.

Panc. Syriaque?

Sgan. Non.

Panc. Turc?

Sgan. Non.

Panc. Arabe?

Sgan. Non, non; français, français, français.

[a] Le vide existe dans la nature.

Panc. Ah! français.

Sgan. Fort bien.

Panc. Passez donc de l'autre côté; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

Sgan. [*à part.*] Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

Panc. Que voulez-vous?

Sgan. Vous consulter sur une petite difficulté.

Panc. Ah! ah! sur une difficulté de philosophie, sans doute?

Sgan. Pardonnez-moi. Je....

Panc. Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?

Sgan. Point du tout. Je....

Panc. Si la logique est un art ou une science?

Sgan. Ce n'est pas cela. Je....

Panc. Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit ou la troisième seulement[a]?

Sgan. Non. Je....

Panc. S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une[b]?

Sgan. Point. Je....

Panc. Si la conclusion est de l'essence du syllogisme?

Sgan. Nenni. Je....

Panc. Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité ou dans la convenance[c]?

Sgan. Non. Je....

Panc. Si le bien se réciproque avec la fin?

Sgan. Hé non. Je....

Panc. Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel[d]?

Sgan. Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

Panc. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

Sgan. Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter. [*Pendant que Sganarelle dit:*] L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et

[a] C'est-à-dire si elle a pour objet la *perception*, le *jugement*, et le *raisonnement*, ou ce dernier seulement.

[b] *Catégories.* Voyez la page 453, note [a].

[c] Il s'agit de savoir *si l'essence du bien se trouve dans ce qu'on désire ou dans ce qui convient.*

[d] Cette question est aussi inintelligible que les précédentes sont ridicules.

belle. Je l'aime fort, et je l'ai demandée à son père; mais comme j'appréhende . . . .

Panc. [*dit en même temps, sans écouter Sganarelle* :] La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées. [*Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.*] Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

[SGANARELLE *pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir.*]

Sgan. Peste de l'homme!

Panc. [*au dedans de sa maison.*] Oui, la parole est *animi index et speculum*[a]. C'est le *truchement*[3] du cœur, c'est l'image de l'âme. [*Il monte à la fenêtre, et continue.*] C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus *arcanes*[b] de nos individus; et, puisque vous avez la faculté de ratiociner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

Sgan. C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

Panc. Je vous écoute, parlez.

Sgan. Je dis donc, monsieur le docteur, que . . . .

Panc. Mais surtout soyez bref.

Sgan. Je le serai.

Panc. Évitez la prolixité.

Sgan. Hé! monsi . . . .

Panc. Tranchez-moi votre discours d'un *apophthegme*[c] *à la laconienne*[d].

[a] L'indice et le miroir de l'âme.

[b] *Arcanes*, mot latin francisé; il signifie secret mystérieux. Plus bas, *ratiociner* pour raisonner, terme de logique.

[c] *Apophthegme.* Dit notable de quelque personne illustre. *Les apophthegmes des sept sages de la Grèce. Les apophthegmes de Scipion, de Caton*, etc.

[d] *À la laconienne*, c'est-à-dire, concis, énergique, à la manière des habitants de la Laconie, en Grèce.

Sgan. Je vous . . . .

Panc. Point d'*ambages*[a], de circonlocution.

[SGANARELLE, *de dépit de ne point parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.*]

Panc. Hé quoi ! vous vous emportez au lieu de vous expliquer ? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau ; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in Barbara*, que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une *pécore*[4], et que je suis et serai toujours, *in utroque jure*[b], le docteur Pancrace.

Sgan. Quel diable de babillard !

Panc. [*en rentrant sur le théâtre.*] Homme de lettres, homme d'érudition.

Sgan. Encore ?

Panc. Homme de suffisance, homme de capacité. [*S'en allant.*] homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales et politiques. [*Revenant.*] Homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus*[c]. [*S'en allant.*] Homme qui possède, *superlativè*, fables, mythologies et histoires, [*revenant*] grammaire, poésie, *rhétorique*[d], *dialectique*[e], et *sophistique*[f], [*s'en allant*] mathématique, arithmétique, optique, *onirocritique*[g], physique et métaphysique, [*revenant*] *cosmométrie*[h], géométrie, architecture, *spéculoire* et *spéculatoire*[i], [*s'en allant*] médecine, astronomie,

[a] Point d'*ambages*, c'est-à-dire point d'embarras de paroles.

[b] " La jurisprudence se composait de deux corps de droit, l'ecclésiastique et le civil. *In utroque jure* veut dire dans l'un et dans l'autre droit. Un docteur *in utroque jure* était donc celui qui professait le droit civil et le droit canon."—AIMÉ-MARTIN.

[c] Par tous les cas et modes imaginables.

[d] *Rhétorique.* L'art de bien dire.

[e] *Dialectique*, logique, art de raisonner.

[f] *Sophistique*, de la nature du *sophisme*, argument captieux qui pèche ou dans le fond ou dans la forme. Chez les anciens on donnait le nom de *sophiste* aux philosophes et aux rhéteurs.

[g] *Onirocritique*, du grec ὄνειρος (*oneiros*) songe, et κρίνω (*krinô*) je juge : art d'interpréter les songes.

[h] *Cosmométrie*, du grec κόσμος (*kosmos*), le monde, et de μέτρον (*metron*), mesure : science qui traite de la mesure du monde entier.

[i] *Spéculoire* et *spéculatoire.* " La *spéculatoire* est l'art d'interpréter les éclairs, le tonnerre, les comètes, et autres météores ou phénomènes semblables. La *spéculoire* est la partie de l'art divinatoire, qui consiste à faire voir dans un miroir les personnes ou les choses que l'on désire connaître."—AUGER.

astrologie, physionomie, *métoposcopie*[a], *chiromancie*[b], *géomancie*[c], etc.

[Scène suivante.]

SGANARELLE.

Sgan. [*seul.*] Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avait bien dit que son maître Aristote n'était rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre ; il est plus posé et plus raisonnable. Holà !

[Scène suivante.]

MARPHURIUS, *philosophe pyrrhonien*[d] ; SGANARELLE.

Marp. Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle ?

Sgan. Seigneur docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. [*À part.*] Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

Marp. Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne pouvez pas dire, *Je suis venu*, mais, *Il me semble que je suis venu.*

Sgan. Il me semble ?

Marp. Oui.

Sgan. Parbleu ! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

Marp. Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

Sgan. Comment ! il n'est pas vrai que je suis venu ?

Marp. Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

Sgan. Quoi ! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

[a] *Métoposcopie*, du grec *μέτωπον* (*métôpon*) front, et *σκοπέω* (*skopéô*) je considère : art de conjecturer le sort d'une personne par l'inspection des traits de son visage.

[b] *Chiromancie* (prononcez *Kiromanci*), du grec *χεὶρ* (*cheir*) main, et *μαντεία* (*mantéia*) divination : prédiction par l'inspection des lignes de la main.

[c] *Géomancie*, du grec *γῆ* (*gé*) terre, et *μαντεία* : art de deviner, soit par des lignes qu'on trace au hasard sur la terre, soit par les fentes naturelles qu'on remarque à sa surface.

[d] *Pyrrhonien*, c'est-à-dire de la philosophie de Pyrrhon d'Élide (376 A.C.), fondateur du pyrrhonisme ou du scepticisme, troisième école sortie de celle de Pythagore.

Marp. Il m'apparaît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

Sgan. Hé! que diable! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

Marp. Je n'en sais rien.

Sgan. Je vous le dis.

Marp. Il se peut faire.

Sgan. La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

Marp. Il n'est pas impossible.

Sgan. Ferai-je bien ou mal de l'épouser?

Marp. L'un ou l'autre.

Sgan. [*à part.*] Ah! ah! voici une autre musique. [*À Marp.*] Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

Marp. Selon la rencontre[1].

Sgan. Ferai-je mal?

Marp. Par aventure.

Sgan. De grâce, répondez-moi comme il faut.

Marp. C'est mon dessein.

Sgan. J'ai une grande inclination pour la fille.

Marp. Cela peut être.

Sgan. Le père me l'a accordée.

Marp. Il se pourrait.

Sgan. Mais, en l'épousant, je crains....

Marp. La chose est faisable.

Sgan. Qu'en pensez-vous?

Marp. Il n'y a pas d'impossibilité.

Sgan. Mais que feriez-vous, si vous étiez à ma place?

Marp. Je ne sais.

Sgan. Que me conseillez-vous de faire?

Marp. Ce qu'il vous plaira.

Sgan. J'enrage.

Marp. Je m'en lave les mains[2].

Sgan. Au diable soit le vieux rêveur!

Marp. Il en sera ce qui pourra[3].

Sgan. [*à part.*] La peste du bourreau! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé. [*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*]

Marp. Ah! ah! ah!

Sgan. Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

Marp. Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte! avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi!

Sgan. Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses; et vous ne devez pas dire que *je vous ai battu,* mais qu'il *vous semble que je vous ai battu.*

Marp. Ah! je m'en vais faire une plainte au *commissaire du quartier*[4], des coups que j'ai reçus.

Sgan. Je m'en lave les mains.

Marp. J'en ai les marques sur ma personne.

Sgan. Il se peut faire.

Marp. C'est toi qui m'as traité ainsi.

Sgan. Il n'y a pas d'impossibilité.

Marp. J'aurai un décret contre toi.

Sgan. Je n'en sais rien.

Marp. Et tu seras condamné en justice.

Sgan. Il en sera ce qui pourra.

Marp. Laisse-moi faire.

MOLIÈRE. (*Voyez la page* 444.)

Scènes du FESTIN DE PIERRE, *comédie.*

DON JUAN; SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN, *ses valets; un peu après* M. DIMANCHE.

La Vio. Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

Sgan. Bon! Voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier. *De quoi s'avise-t-il*[1] de nous venir demander de l'argent; et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas?

La Vio. Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

Sgan. Qu'il attende tant qu'il voudra.

Don Juan. Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose: et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un *double*[a]. [*à M. Dimanche qui entre.*] Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer tout d'abord! J'avais donné ordre qu'on ne me fît

[a] *Double,* espèce de monnaie ancienne, qui valait deux deniers.

parler à personne; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. Dim. Monsieur, je vous suis fort obligé.

Don Juan. [*parlant à La Violette et à Ragotin.*] Parbleu! coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. Dim. Monsieur, cela n'est rien.

Don Juan. [*à M. Dimanche.*] Comment! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis!

M. Dim. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu....

Don Juan. Allons, vite, un siége pour monsieur Dimanche.

M. Dim. Monsieur, je suis bien comme cela.

Don Juan. Point, point, je veux que vous soyez assis comme moi.

M. Dim. Cela n'est point nécessaire.

Don Juan. Ôtez ce *pliant*[2], et apportez un fauteuil.

M. Dim. Monsieur, vous vous moquez; et....

Don Juan. Non, non, je sais ce que je vous dois; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. Dim. Monsieur....

Don Juan. Allons, asseyez-vous.

M. Dim. Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais....

Don Juan. Mettez-vous là, vous dis-je.

M. Dim. Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour....

Don Juan. Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

M. Dim. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je....

Don Juan. Parbleu! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. Dim. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu....

Don Juan. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. Dim. Je voudrais bien....

Don Juan. Comment se porte madame Dimanche, votre épouse?

M. Dim. Fort bien, monsieur, Dieu merci.

Don Juan. C'est une brave femme.

M. Dim. Elle est votre servante, monsieur. Je venais....

Don Juan. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

M. Dim. Le mieux du monde.

Don Juan. La jolie petite fille que c'est! je l'aime de tout mon cœur.

M. Dim. C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous . . . .

Don Juan. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

M. Dim. Toujours de même, monsieur. Je . . . .

Don Juan. Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. Dim. Plus que jamais, monsieur; et nous ne saurions en *chevir*[a].

Don Juan. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. Dim. Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je . . . .

Don Juan. [*lui tendant la main.*] Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

M. Dim. Monsieur, je suis votre serviteur.

Don Juan. Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

M. Dim. Vous m'honorez trop. Je . . . .

Don Juan. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. Dim. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

Don Juan. Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. Dim. Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur . . . .

Don Juan. Oh çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

M. Dim. Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je . . . .

Don Juan. [*se levant.*] Allons, vite un flambeau pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. Dim. [*se levant aussi.*] Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais . . . .

[SGANARELLE *ôte les siéges promptement.*]

Don Juan. Comment! Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

[a] *Chevir*, c'est-à-dire venir à *chef* et à bout de quelque chose; car il vient de *chef*, ainsi qu'achever.

M. Dim. Ah! monsieur. . . .

Don Juan. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. Dim. Si . . . .

Don Juan. Voulez-vous que je vous reconduise?

M. Dim. Ah! monsieur, vous vous moquez! Monsieur . . . .

Don Juan. Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. [*Il sort.*]

Sgan. [*à monsieur Dimanche.*] Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.

M. Dim. Il est vrai; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.

Sgan. Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous; et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière . . . .

M. Dim. Je le crois: mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

Sgan. Oh! ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

M. Dim. Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

Sgan. Fi! ne parlez pas de cela.

M. Dim. Comment? Je . . . .

Sgan. Ne sais-je pas bien que je vous dois?

M. Dim. Oui. Mais . . . .

Sgan. Allons, monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. Dim. Mais mon argent?

Sgan. [*prenant M. Dimanche par le bras.*] Vous moquez-vous?

M. Dim. Je veux . . . .

Sgan. [*le tirant.*] Hé!

M. Dim. J'entends . . . .

Sgan. [*le poussant vers la porte.*] Bagatelles!

M. Dim. Mais . . . .

Sgan. [*le poussant encore.*] Fi!

M. Dim. Je . . . .

Sgan. [*le poussant tout à fait hors du théâtre.*] Fi! vous dis-je.

MOLIÈRE. (*Voyez la page* 444.)

Scène du MÉDECIN MALGRÉ LUI, *comédie.*

VALÈRE, SGANARELLE *devenu médecin malgré lui*, GÉRONTE LUCAS, JACQUELINE; *un peu après*, LUCINDE.

Val. Monsieur, préparez-vous. Voici notre médecin qui entre.

Gér. [*à Sgan.*] Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

Sgan. [*en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus.*] Hippocrate dit.....que nous nous couvrions tous deux.

Gér. Hippocrate dit cela?

Sgan. Oui.

Gér. Dans quel chapitre, s'il vous plaît?

Sgan. Dans son chapitre.....des chapeaux.

Gér. Puisqu' Hippocrate le dit, il le faut faire. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

Sgan. Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi; et je souhaiterais de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

Gér. Je vous suis obligé de ces sentiments.

Sgan. Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.

Gér. C'est trop d'honneur que vous me faites.

Sgan. Comment s'appelle votre fille?

Gér. Lucinde.

Sgan. Lucinde! Ah! beau nom *à médicamenter*[1]! Lucinde! ....Est-ce là la malade?

Gér. Oui. Je n'ai qu'elle de fille; et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.

Sgan. Qu'elle s'en garde bien! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

Gér. Allons, un siége.

Sgan. [*assis entre Géronte et Lucinde.*] Voilà une malade qui est encore bien fraîche, et je tiens qu'un homme de goût *s'en accommoderait assez*[2].

Gér. Vous l'avez fait rire, monsieur.

Sgan. Tant mieux: lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. [*À Lucinde.*] Hé bien! de quoi est-il question? Qu'avez-vous? Quel est le mal que vous sentez?

Luc. [*portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton.*] Han, hi, hon, han.

Sgan. Hé! que dites-vous?

Luc. [*continue les mêmes gestes.*] Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

Sgan. Quoi?

Luc. Han, hi, hon.

Sgan. Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là?

Gér. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

Sgan. Et pourquoi?

Gér. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

Sgan. Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette? Plût à dieu que ma femme eût cette maladie! je me garderais bien de la vouloir guérir.

Gér. Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

Sgan. Ah! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu: ce mal l'oppresse-t-il beaucoup?

Gér. Oui, monsieur.

Sgan. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs?

Gér. Fort grandes.

Sgan. C'est fort bien fait. [*À Lucinde.*] Donnez-moi votre bras. [*À Géronte.*] Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

Gér. Hé! oui, monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouve tout du premier coup.

Sgan. Ah! ah!

Jacq. Voyez comme il a deviné sa maladie!

Sgan. Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire: C'est ceci, c'est cela; mais moi je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

Gér. Oui: mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient?

Sgan. Il n'est rien de plus aisé; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

Gér. Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

Sgan. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

Gér. Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue?

Sgan. Aristote, là-dessus, dit .... de fort belles choses.

Gér. Je le crois.

Sgan. Ah! c'était un grand homme!

Gér. Sans doute.

Sgan. Grand homme tout à fait; [*levant le bras depuis le coude*] un homme qui était plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants, nous appelons humeurs peccantes; peccantes c'est-à-dire .... humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant .... pour ainsi dire .... à .... Entendez-vous le latin?

Gér. En aucune façon.

Sgan. [*se levant brusquement.*] Vous n'entendez point le latin?

Gér. Non.

Sgan. [*Avec enthousiasme.*] *Cabricias, arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa,* la muse, *bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est-ne oratio latinas? Etiam,* oui. *Quare?* Pourquoi? *Quia substantivo, et adjectivum; concordat in generi; numerum, et casus*[a].

Gér. Ah! que n'ai-je étudié!

Jacq. L'habile homme que *v'là*[b]!

Lucas. Oui, ça est si *biau*[c] que je n'y entends goutte.

Sgan. Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*[d], ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*[d], par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*[d], rencontre en son chemin lesdites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'*omoplate*[a]; et parce que lesdites

[a] Les quatre premiers mots de cette tirade prétendue latine sont des mots forgés qui n'appartiennent à aucune langue. Le reste est une citation ridiculement estropiée de quelques lignes du rudiment de Despautère, et principalement de ce passage: "*Deus sanctus, est-ne oratio latina? Etiam. Quare? Quia adjectivum et substantivum concordant in genere, numero, casu.*"—Auger.

[b] *voilà.* [c] *beau.*

[d] Tous ces mots sont forgés, à l'exception de *cubile*, mot hébreu, suivant Sganarelle; il est latin, et signifie *lit* ou *tanière.*

vapeurs.... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie; et parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité.... écoutez bien ceci, je vous conjure.

Gér. Oui.

Sgan. Ont une certaine malignité qui est causée.... soyez attentif, s'il vous plaît.

Gér. Je le suis.

Sgan. Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du *diaphragme*[4], il arrive que ces vapeurs.... *Ossabandus, nequeis, nequer, potarinum, quipsa milus*[a]. *Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette*[5].

Jacq. Ah! que ça est *bian*[b] dit, notre homme!

Lucas. *Que n'ai-je la langue aussi* bian[b] *pendue*[6]!

Gér. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué: c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me-semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

Sgan. Oui, cela était autrefois ainsi: mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

Gér. C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

Sgan. Il n'y a point de mal; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

Gér. Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

Sgan. Ce que je crois qu'il faille faire?

Gér. Oui.

Sgan. Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

Gér. Pourquoi cela, monsieur?

Sgan. Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela?

Gér. Cela est vrai. Ah! le grand homme! Vite, quantité de pain et de vin.

Sgan. Je reviendrai voir sur le soir en quel état elle sera.

Gér. Attendez un peu, s'il vous plaît.

Sgan. Que voulez-vous faire?

[a] Ces mots sont forgés. [b] *bien.*

Gér. Vous donner de l'argent, monsieur.

Sgan. [*tendant sa main par derrière, tandis que Géronte ouvre sa bourse.*] Je n'en prendrai pas, monsieur.

Gér. Monsieur....

Sgan. Point du tout.

Gér. Un petit moment.

Sgan. En aucune façon.

Gér. De grâce.

Sgan. Vous vous moquez.

Gér. Voilà qui est fait.

Sgan. Je n'en ferai rien.

Gér. Hé!

Sgan. Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

Gér. Je le crois.

Sgan. [*après avoir pris l'argent.*] Cela est-il de poids?

Gér. Oui, monsieur.

Sgan. Je ne suis pas un médecin mercenaire.

Gér. Je le sais bien.

Sgan. L'intérêt ne me gouverne point.

Gér. Je n'ai pas cette pensée.

MOLIÈRE. (*Voyez la page* 444.)

Scènes tirées des PRÉCIEUSES RIDICULES, *comédie.*

[Molière se moque de l'affectation et de la pédanterie qui existaient de son temps.]

MADELON; CATHOS; MASCARILLE, *valet, prenant les airs du beau monde*; ALMANZOR.

Masc. [*après avoir salué.*] Mesdames, vous serez surprises sans doute de l'audace de ma visite; mais votre réputation vous attire cette *méchante affaire*[1], et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

Mad. Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

Cat. Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené. Ma chère, il faudrait faire donner des siéges.

Mad. Holà! Almanzor.

Alm. Madame?

Mad. Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

Masc. Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi? [*Almanzor sort.*]

Cat. Que craignez-vous?

Masc. Quelque vol de mon cœur, quelque *assassinat de ma franchise*[2]. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés.

Mad. Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur *prud'hommie*[3].

Cat. Mais de grâce, monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

Masc. [*après s'être peigné, et avoir ajusté ses canons.*] Hé bien! mesdames, que dites-vous de Paris?

Mad. Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudrait être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit, et de la galanterie.

Masc. Pour moi je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

Cat. C'est une vérité incontestable.

Masc. Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise.

Mad. Il est vrai que la chaise est un *retranchement*[4] merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

Masc. Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel esprit est des vôtres?

Mad. Hélas! nous ne sommes pas encore connues, mais nous sommes *en passe de l'être*[5]; et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs *du Recueil des pièces choisies*[6].

Cat. Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

Masc. C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne; ils me rendent tous visite; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

Mad. Hé! nous vous serons *obligées de la dernière obligation*[7], si vous nous faites cette amitié; car enfin il faut avoir la connaissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. On apprend par-là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait à point nommé: un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air.

Masc. Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je *m'en escrime*[8] un peu quand je veux; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles *ruelles*[a] de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

Mad. Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits: je ne vois rien de si galant que cela.

Masc. Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

Cat. Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

Masc. Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

Mad. Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

Masc. C'est mon talent particulier; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

Mad. Ah ! certes, cela sera *du dernier beau*[9]; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

Masc. Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent...... À quoi donc passez-vous le temps, mesdames?

Cat. À rien du tout.

Mad. Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

Masc. Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

Mad. Cela n'est pas de refus.

Masc. Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation : et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire! Pour

[a] On donnait le nom de *ruelles* aux assemblées de ce temps-là.

moi, j'y suis fort exact; et quand j'ai promis à quelque poëte, je crie toujours: Voilà qui est beau! avant que les chandelles soient allumées.

[Scène suivante.]

CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET *autre valet prenant les airs d'un homme à la mode*, ALMANZOR.

Masc. Ah, vicomte!

Jod. [*ils s'embrassent l'un l'autre.*] Ah, marquis!

Masc. Que je suis aise de te rencontrer!

Jod. Que j'ai de joie de te voir ici!

Masc. Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

Mad. [*à Cathos.*] *Ma toute bonne*[1], nous commençons d'être connues; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

Masc. Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci: sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

Jod. Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

Mad. C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

Cat. Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

Mad. [*à Almanzor.*] Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil?

Masc. Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.

Jod. Ce sont fruits des *veilles de la cour*[2], et des fatigues de la guerre.

Masc. Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillants hommes du siècle!

Jod. Vous *ne m'en devez rien*[3], marquis; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

Masc. Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

Jod. Et dans des lieux où il faisait fort chaud.

Masc. [*regardant Cathos et Madelon.*] Oui; mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai.

Jod. Notre connaissance s'est faite à l'armée; et la première fois que nous nous vîmes, il commandait un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

Masc. Il est vrai: mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse; et je me souviens que je n'étais que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

Jod. La guerre est une belle chose; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

Masc. C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

Cat. Pour moi, j'ai un furieux *tendre*[4] pour les hommes d'épée.

Mad. Je les aime aussi; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

Masc. Te souvient-il, vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siége d'Arras?

Jod. Que veux-tu dire avec ta demi-lune? C'était bien une lune tout entière.

Masc. Je pense que tu as raison.

Jod. Il m'en doit bien souvenir, ma foi, j'y fus blessé à la jambe *d'un coup de grenade*[5], dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce, vous sentirez quel coup c'était: là.

Cat. [*après avoir touché l'endroit.*] Il est vrai que la cicatrice est grande.

Masc. Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci; là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous?

Mad. Oui, je sens quelque chose.

Masc. C'est un coup de mousquet que je reçus, à la dernière campagne que j'ai faite.

Jod. [*découvrant sa poitrine.*] Voici un coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines.

Masc. Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

Cat. Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

Masc. Vicomte, as-tu là ton carrosse?

Jod. Pourquoi?

Masc. Nous mènerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau[a].

Mad. Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

Masc. Ayons donc les violons pour danser.

[a] *Donner un cadeau* signifiait autrefois donner une *fête*, donner un *repas*.

Jod. Ma foi, c'est bien avisé.

Mad. Pour cela nous y consentons : mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

Masc. Holà ! Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette ! Au diable soient tous les laquais ! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

Mad. Almanzor, dites aux gens de monsieur le marquis qu'ils aillent quérir des violons, et nous faire venir ces messieurs et ces dames d'ici près pour peupler la solitude de notre bal.

MOLIÈRE. (*Voyez la page* 444.)

Scène de L'AMOUR MÉDECIN, *comédie.*

SGANARELLE, LISETTE.

Lis. Que voulez-vous donc faire, monsieur, de quatre médecins ? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne ?

Sgan. Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

Lis. Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces messieurs-là ?

Sgan. Est-ce que les médecins font mourir ?

Lis. Sans doute ; et j'ai connu un homme qui prouvait, par bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire : Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine, mais elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires.

Sgan. Chut ! N'offensez pas ces messieurs-là.

Lis. Ma foi, monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue ; et il fut trois jours sans manger, et sans pouvoir *remuer ni pied ni patte*[a] ; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étaient faites, et ils n'auraient pas manqué de le purger et de le saigner.

Sgan. Voulez-vous vous taire ? vous dis-je. Mais voyez quelle impertinence ! Les voici.

Lis. Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade.

MOLIÈRE. (*Voyez la page* 444.)

[a] *Ne remuer ni pied ni patte*, expression proverbiale et familière qui signifie être sans mouvement.

*Scène de l'*Avocat Patelin, *comédie.*

Patelin (*en robe d'avocat*), *et un peu après* M. Guillaume, *drapier.*

Patelin. Cela est résolu : il faut aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf....Ma foi ! on a bien raison de le dire, il vaudrait autant être ladre que d'être pauvre. À me voir ainsi habillé me prendrait-on pour un avocat? ne dirait-on pas plutôt que je serais un magister de ce bourg? Depuis quinze jours que j'ai quitté le village où je demeurais pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires... elles vont de mal en pis. J'ai de ce côté-là, pour voisin, mon compère le juge du lieu...pas un pauvre petit procès. De cet autre côté, un riche marchand drapier...pas de quoi m'acheter un méchant habit...ah ! pauvre Patelin, pauvre Patelin !...Il te faut bien, par force, avoir recours à l'industrie...oui, tâchons adroitement à nous procurer, à crédit, un bon habit de drap dans la boutique de monsieur Guillaume, notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche...[*M. Guillaume entre.*] Bon ! le voilà seul ; approchons.

M. Guil. [*à part, feuilletant un livre.*] Compte du troupeau... six cents bêtes...

Pat. [*à part, lorgnant le drap de la boutique.*] Voilà une pièce de drap qui ferait bien mon affaire. [*À M. Guillaume.*] Serviteur, monsieur.

M. Guil. [*sans le regarder.*] Est-ce le sergent que j'ai envoyé quérir? qu'il attende.

Pat. Non, monsieur, je suis...

M. Guil. [*l'interrompant en le regardant.*] Une robe?...le procureur, donc? Serviteur.

Pat. Non, monsieur, j'ai l'honneur d'être avocat.

M. Guil. Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre serviteur.

Pat. Mon nom, monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu. Je suis Patelin, l'avocat.

M. Guil. Je ne vous connais point, monsieur.

Pat. [*à part.*] Il faut se faire connaître. [*À M. Guillaume.*] J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires de feu mon père, une dette qui n'a pas été payée, et...

M. Guil. [*l'interrompant.*] Ce ne sont pas mes affaires ; je ne dois rien.

Pat. Non, monsieur : c'est au contraire feu mon père qui devait

au vôtre trois cents écus; et comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer.

M. Guil. Me payer? attendez, monsieur, s'il vous plaît...je me remets un peu votre nom. Oui, je connais depuis longtemps votre famille. Vous demeuriez au village ici près; nous nous sommes connus autrefois. Je vous fais excuse; je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. [*Lui offrant sa chaise.*] Asseyez-vous là, je vous prie; asseyez-vous là.

Pat. Monsieur!

M. Guil. Monsieur!

Pat. [*s'asseyant.*] Si tous ceux qui me doivent étaient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serais beaucoup plus riche que je ne suis; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

M. Guil. C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

Pat. Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes; et je viens savoir quand vous serez en commodité de recevoir vos trois cents écus?

M. Guil. Tout à l'heure.

Pat. J'ai chez moi votre argent tout prêt et bien compté; mais il faut vous donner le temps de faire dresser une quittance devant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en forme.

M. Guil. Cela est juste. Eh bien! demain matin, à cinq heures.

Pat. À cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume? je crains de vous détourner.

M. Guil. Point du tout; je ne suis que trop de loisir! on ne vend rien.

Pat. Vous faites pourtant plus d'affaires à vous seul que tous les négociants de ce lieu.

M. Guil. C'est que je travaille beaucoup.

Pat. C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays. [*Examinant la pièce de drap.*] Voilà un assez beau drap.

M. Guil. Fort beau.

Pat. Vous faites votre commerce avec une intelligence!

M. Guil. Oh! monsieur.

Pat. Avec une habileté merveilleuse.

M. Guil. Oh! Oh! monsieur.

Pat. Des manières nobles et franches qui gagnent le cœur de tout le monde!

M. Guil. Oh ! point, monsieur.

Pat. Parbleu ! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

M. Guil. Je le crois. C'est couleur de marron.

Pat. De marron ? que cela est beau ! Gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là ?

M. Guil. Oui, oui, avec mon teinturier.

Pat. Je l'ai toujours dit : il y a plus d'esprit dans cette tête-là que dans toutes celles du village.

M. Guil. Ah ! ah ! ah !

Pat. [*tâtant le drap.*] Cette laine me paraît assez bien conditionnée.

M. Guil. C'est pure laine d'Angleterre.

Pat. Je l'ai cru. À propos d'Angleterre, il me semble, monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble.

M. Guil. Chez monsieur Nicodème ?

Pat. Justement. Vous étiez beau comme l'Amour.

M. Guil. Je l'ai ouï dire à ma mère.

Pat. Et vous appreniez tout ce qu'on voulait.

M. Guil. À dix-huit ans je savais lire et écrire.

Pat. Quel dommage que vous ne vous soyez pas appliqué aux grandes choses ! Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un état ?

M. Guil. Comme un autre.

Pat. Tenez, j'avais justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse faire un habit. Je songe que demain matin, à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. Guil. Je vous le garderai.

Pat. [*à part.*] Le garderai ! Ce n'est pas là mon compte. [*À monsieur Guillaume.*] Pour racheter une rente, j'avais mis à part ce matin douze cents livres où je ne voulais pas toucher ; mais je vois bien, monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. Guil. Ne laissez pas de racheter votre rente ; vous aurez toujours de mon drap.

Pat. Je le sais bien ; mais je n'aime point à prendre à crédit... Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard ! Quel air de santé et de longue vie !

M. Guil. Je me porte bien.

Pat. Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus je porte aussi de quoi le payer ?

M. Guil. Il vous en faudra....Vous voulez sans doute l'habit complet?

Pat. Oui, très-complet: justaucorps, culotte et veste, doublés de même, et le tout bien long et bien large.

M. Guil. Pour tout cela il vous en faudra...oui...six aunes. Voulez-vous que je les coupe en attendant?

Pat. En attendant...Non, monsieur, non: l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main; c'est ma méthode.

M. Guil. Elle est fort bonne. [*À part.*] Voici un homme très-exact.

Pat. Vous souvient-il, monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'Écu de France.

M. Guil. Le jour qu'on fit la fête du village?

Pat. Justement. Nous raisonnâmes, à la fin du repas, sur les affaires du temps; que je vous ouïs dire de belles choses!

M. Guil. Vous vous en souvenez?

Pat. Si je m'en souviens! Vous prédîtes dès lors tout ce que nous avons vu depuis dans *Nostradamus*[a].

M. Guil. Je vois les choses de loin.

Pat. Combien, monsieur Guillaume, me ferez-vous payer l'aune de ce drap?

M. Guil. [*regardant la marque.*] Voyons...Un autre en payerait, ma foi, six écus; mais, allons...je vous le baillerai à cinq ecus.

Pat. [*à part.*] Le juif! [*À M. Guillaume.*] Cela est trop honnête. Six fois cinq écus, ce sera justement...

M. Guil. Trente écus.

Pat. Oui, trente écus: le compte est bon...Parbleu! pour renouveler connaissance, il faut que nous mangions demain à dîner une oie dont un plaideur m'a fait présent.

M. Guil. Une oie! je les aime fort.

Pat. Tant mieux. Touchez-là; à demain à dîner. Ma femme les apprête à miracle!...Par ma foi, il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il soit fait à dîner?

M. Guil. Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

Pat. Ce serait grand dommage.

[a] *Michel de Nostredame* connu sous le nom de *Nostradamus.* Astrologue et charlatan célèbre, né en 1503, mort en 1566. Il publia le premier ces almanachs chargés de prédictions qui entretiennent les superstitions du peuple.

M. Guil. Faites mieux. Vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt?

Pat. Sans cela je n'y songerais pas.

M. Guil. Je m'en vais le faire porter chez vous par un de mes garçons. Il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

Pat. [*prenant le drap.*] Cela est heureux!

M. Guil. Attendez: il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

Pat. Bon! est-ce que je ne me fie pas à vous?

M. Guil. Donnez, donnez; je vais le faire porter, et vous m'enverrez par le retour...

Pat. [*l'interrompant.*] Le retour...Non, non; ne détournez pas vos gens: je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi. Comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

M. Guil. Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

Pat. Eh! point, point. Je ne suis pas glorieux: il est presque nuit; et, sous ma robe, on prendra ceci pour un sac de procès.

M. Guil. Mais, monsieur; je vais toujours vous donner un garçon pour me...

Pat. [*l'interrompant.*] Eh! point de façon, vous dis-je...À cinq heures précises, trois cent trente écus, et l'oie à dîner... Oh! çà, il se fait tard: adieu, mon cher voisin, serviteur...eh! serviteur...

M. Guil. Serviteur, monsieur, serviteur. [*Patelin rentre chez lui.*]

BRUÉYS.

BRUÉYS (*David Augustin* de),

Poëte et théologien, né à Aix en 1640, mort à Montpellier en 1723. Il a écrit seul ou en société avec Palaprat, son ami, plusieurs comédies qui eurent du succès, entre autres *l'Avocat Patelin*, et *le Grondeur*.

Scènes du GRONDEUR, *comédie.*

M. GRICHARD, *vieux médecin*; L'OLIVE, *son valet*; ARISTE, *frère de Grichard.*

M. Grich. Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte?

L'Ol. Monsieur, je travaillais au jardin. Au premier coup de marteau, j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

M. Grich. Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien! Que ne laisses-tu la porte ouverte?

L'Ol. Eh! monsieur, vous me grondâtes hier, à cause qu'elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

M. Grich. Comment faire!

Ar. Mon frère, voulez-vous bien...

M. Grich. Oh! donnez-vous patience. Comment faire, coquin!

Ar. Eh! mon frère, laissez-là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

M. Grich. Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

Ar. Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. Grich. Comment faire, infâme!

L'Ol. Oh çà! monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

M. Grich. Non.

L'Ol. Voulez-vous que je la tienne fermée?

M. Grich. Non.

L'Ol. Cependant faut-il, monsieur...

M. Grich. Encore! tu raisonneras, ivrogne?

Ar. Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. Grich. Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

L'Ol. Morbleu, j'enrage d'avoir raison.

M. Grich. Te tairas-tu?

L'Ol. Monsieur, je me ferais hacher; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Choisissez; comment la voulez-vous?

M. Grich. Je te l'ai dit mille fois, coquin! Je la veux..., je la...Mais voyez ce maraud-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions? Si je te prends, traître! je te montrerai comment je la veux. Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte?

Ar. Moi? Point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. Grich. Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là!

Ar. Je croyais bien faire...

M. Grich. Oh! je croyais...Sachez, monsieur le rieur, que je croyais n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

Ar. Eh! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serais bien aise...

M. Grich. Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'escalier?

L'Ol. Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. Grich. Et la cour?

L'Ol. Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. Grich. Tu n'as pas fait boire la mule?

L'Ol. Ah! monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. Grich. Lui as-tu donné l'avoine?

L'Ol. Oui, monsieur; Guillaume y était présent.

M. Grich. Mais tu n'as pas porté ces bouteilles de *quinquina*[a] où je t'ai dit?

L'Ol. Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. Grich. Et mes lettres, les as-tu portées à la poste?

L'Ol. Peste! monsieur, j'ai bien eu garde d'y manquer.

M. Grich. Je t'ai défendu cent fois de râcler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin...

L'Ol. Ce matin! Ne vous souvient-il pas que vous le mîtes hier en mille pièces?

M. Grich. Je gagerais que ces deux *voies*[1] de bois sont encore...

L'Ol. Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela, j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées; j'ai bêché trois *planches*[2], et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

M. Grich. Oh! il faut que je chasse ce coquin-là. Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci; il me ferait mourir de chagrin. Hors d'ici!

L'Ol. Que diable a-t-il mangé?

Ar. [*le plaignant.*] Retire-toi.

[a] *Quinquina.* Écorce amère et fébrifuge qui est fournie par un arbre du Pérou. Ce mot est dérivé du péruvien *Kina-kina*, c'est-à-dire, écorce des écorces à cause de son excellence.

[Scène suivante.]

BRILLON, *fils de Grichard*; M. GRICHARD; ARISTE; CATAU, *servante*.

Cat. Monsieur, voici Brillon, qui vous cherche.

M. Grich. Que veut ce fripon?

Bril. Mon père, mon père, mon père, j'ai fait aujourd'hui mon thème sans faute; tenez, voyez.

M. Grich. [*lui jetant son livre au nez.*] Nous verrons cela tantôt.

Bril. Eh! mon père, voyez-le à cette heure, je vous en prie.

M. Grich. Je n'ai pas le loisir.

Bril. Vous l'aurez lu en un moment.

M. Grich. Je n'ai pas mes lunettes.

Bril. Je vous le lirai.

M. Grich. Eh! voilà le plus pressant petit drôle qui soit au monde.

Ar. Vous aurez plus tôt fait de le contenter.

Bril. Je vais vous lire le français, et puis je vous lirai le latin. "Les hommes..." Au moins, ce n'est pas du latin obscur, comme le thème d'hier; vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. Grich. Le pendard!

Bril. "Les hommes qui ne rient jamais, et qui grondent toujours, sont semblables à ces bêtes féroces qui...

M. Grich. [*lui donnant un soufflet.*] Tiens va dire à ton sot de précepteur qu'il te donne d'autres thèmes.

Cat. Le pauvre enfant!

Ar. [*bas*] Belle éducation!

Bril. [*pleurant.*] Oui, oui, vous me frappez quand je fais bien, et moi, je ne veux plus étudier.

M. Grich. Si je te prends.

Bril. Peste soit des livres et du latin!

M. Grich. Attends, petit enragé, attends.

Bril. Oui, oui, attends qu'on m'y attrape. Tenez, voilà pour votre soufflet [*Il déchire son livre*].

M. Grich. Le fouet, maraud, le fouet.

Bril. Oui-da, le fouet! J'en vais faire autant, tout à l'heure, de ma grammaire et de mon dictionnaire.

M. Grich. Tu me le payeras. Ce petit maraud abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui.

Cat. Voilà déjà un petit Grichard tout *craché*[1].

M. Grich. Que marmottes-tu là?

Cat. Je dis, monsieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. Grich. Sont-ce là tes affaires, impertinente?

Ar. Mon frère a raison.

M. Grich. Et moi je veux avoir tort.

Ar. Comme il vous plaira. Oh çà, mon frère, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. Grich. Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez monsieur Rigaut, mon notaire? Serviteur. Mais que me veut encore cet animal?

[Scène suivante.]

MAMURA, *précepteur de Brillon*; M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

Mam. Monsieur ....

M. Grich. Qu'est-ce, monsieur? Vous prenez très-mal votre temps, monsieur Mamura; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

Mam. *Abiit, effugit, evasit, erupit*[a].

M. Grich. Brillon s'est sauvé?

Mam. Oui, monsieur, *effugit*.

M. Grich. Ces animaux-là ne sauraient s'empêcher de cracher du latin. Parle français, ou tais-toi, pédant fieffé.

Mam. Puisque telle est votre volonté, *sit pro ratione voluntas*[b].

M. Grich. Encore? Hé de par tous les diables, parle français, si tu veux, ou si tu peux.

Mam. Soit. Nous lisons dans *Arriaga*[c].

M. Grich. Eh bien, bourreau! dis-moi qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon.

Mam. Oh çà, monsieur, puisque vous voulez qu'on vous parle français, je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple fort mal à propos. Il a lacéré, incendié tous ses livres, et s'est sauvé. La correction est nécessaire, *concedo*: mais il n'est rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un sans sujet; on révolte l'esprit, au lieu de le redresser, et la sévérité paternelle et magistrale, dit Arriaga ...

M. Grich. Toujours Arriaga, tête incurable! Sors d'ici tout à

[a] Il est parti, il s'est sauvé, il s'est évadé, il s'est échappé avec violence.

[b] Que votre volonté soit faite pour la raison.

[c] Ancien philosophe.

l'heure, toi et ton maudit Arriaga, et n'y remets le pied de ta vie, si tu ne me ramènes Brillon.

Mam. Monsieur.

M. Grich. Hors d'ici, te dis-je, et va le chercher tout à l'heure.

BRUÉYS. (*Voyez la page* 508.)

Scène du MARIAGE DE FIGARO, *comédie.*

LE COMTE ALMAVIVA, *grand corrégidor d'Andalousie*; FIGARO, *valet de chambre du comte*; MARCELINE, *femme de charge*; ANTONIO, *jardinier du château*; BARTHOLO, *médecin de Séville*; DON GUSMAN BRID'OISON, *lieutenant du siége*; DOUBLE-MAIN, *greffier.* [*Juges, huissiers, valets, paysans, paysannes,* etc.]

Brid'oison. Double-Main, *a-appelez*[a] les causes.

Double-Main [*lit un papier.*] Noble, très-noble, infiniment noble, *don Pedro George,* hidalgo[b], *baron de los altos, y montes fieros, y otros montes*; contre *Alonzo Calderon,* jeune auteur dramatique. Il est question d'une comédie *mort-née*[1] que chacun désavoue et rejette sur l'autre.

Le comte, [*assis.*] Ils ont raison tous deux. *Hors de cour*[2]. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

Double-Main [*lit un autre papier.*] *André Petrutchio,* laboureur; contre le receveur de la province. Il s'agit d'un *forcement*[c] arbitraire.

Le comte. L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du roi. Passez.

Double-Main [*en prend un troisième; Bartholo et Figaro se lèvent.*] *Barbe-Agar-Raab-Madeleine-Nicole-Marceline de Verte-Allure,* fille majeure [*Marceline se lève et salue*]; contre *Figaro* ...nom de baptême en blanc.

[a] Brid'oison bégaye.

[b] *Hidalgo* (de l'espagnol, *hijos,* fils; *algo,* biens, fortune). Titre que prennent en Espagne les nobles qui se prétendent descendus d'ancienne race chrétienne, sans mélange de sang juif ou maure.

[c] *Forcement de recette.* Terme de législation. Exercice du droit qui appartient à l'administration, de faire payer par ses commis les impôts qu'ils ont négligé de percevoir.

Figaro. Anonyme.

Brid'oison. A-anonyme! Què-el patron est-ce là?

Figaro. C'est le mien.

Double-Main [*écrit.*] Contre Anonyme *Figaro.* Qualités?

Figaro. Gentilhomme.

Le comte. Vous êtes gentilhomme?

Figaro. Si le ciel l'eût voulu, je serais le fils d'un prince.

Le comte. [*au greffier qui écrit.*] Allez.

L'huissier. [*glapissant.*] Silence, messieurs.

Double-Main [*lit.*] ...... Pour cause d'opposition faite au mariage dudit *Figaro* par ladite *de Verte-Allure.* Le docteur *Bartholo* plaidant pour la demanderesse, et ledit *Figaro* pour lui-même, si la cour le permet, contre le vœu de l'usage et la jurisprudence du siége.

Figaro. L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus; le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats qui, *suant à froid*[3], criant *à tue tête*[4], et connaissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir Messieurs: plus *boursoufflés*[5] après que s'ils eussent composé l'*Oratio pro Murænâ*[a]. Moi je dirai le fait en peu de mots. Messieurs....

Double-Main. En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, et n'avez que la défense: avancez, docteur, et lisez la promesse.

Figaro. Oui, promesse!

Bartholo, [*mettant ses lunettes.*] Elle est précise.

Brid'oison. I-il faut la voir.

Double-Main. Silence donc! messieurs.

L'huissier, [*glapissant.*] Silence!

Bartholo [*lit.*] "Je soussigné reconnais avoir reçu de *damoiselle*[b], etc.... Marceline de Verte-Allure, dans le château d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille piastres fortes *cordonnées*[6]; laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition dans ce château, et je l'épouserai par forme de reconnaissance, etc. *Signé*, Figaro," tout court. Mes conclusions sont au payement du billet, et à l'exécution de la promesse, avec dépens. [*Il plaide.*] Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour; et depuis Alexandre-le-Grand, qui promit mariage à la belle Thalestris....

[a] L'une des plus belles harangues de Cicéron.

[b] *Damoiselle.* Titre qu'on donnait autrefois aux filles nobles dans les actes publics.

Le comte, [*interrompant.*] Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre?

Brid'oison, [*à Figaro.*] Qu'oppo . . qu'oppo-osez-vous à cette lecture?

Figaro. Qu'il y a, messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce: car il n'est pas dit dans l'écrit, "laquelle somme je lui rendrai, ET je l'épouserai;" mais, "laquelle somme je lui rendrai, OU je l'épouserai:" ce qui est bien différent.

Le comte. Y a-t-il ET dans l'acte, ou bien OU?

Bartholo. Il y a ET.

Figaro. Il y a OU.

Brid'oison. Dou-ouble-Main, lisez vous-même.

Double-Main, [*prenant le papier.*] Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. [*Il lit.*] E. e. e. e. *Damoiselle,* e. e. e. *de Verte-allure,* e. e. e. Ha! *laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition dans ce château...ET...OU...ET... OU...*Le mot est si mal écrit...Il y a un *pâté*[7].

Brid'oison. Un pâ-âté? Je sais ce que c'est.

Bartholo, [*plaidant.*] Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET qui lie les membres corrélatifs de la phrase: Je payerai la demoiselle, ET je l'épouserai.

Figaro, [*plaidant.*] Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU qui sépare lesdits membres: Je payerai la donzelle, OU je l'épouserai. À pédant, pédant et demi: qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

Le comte. Comment juger pareille question?

Bartholo. Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

Figaro. *J'en demande acte*[8].

Bartholo. Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable: examinons le titre en ce sens. [*Il lit.*] *Laquelle somme je lui rendrai dans ce château, où je l'épouserai*; c'est ainsi qu'on dirait, messieurs: *Vous prendrez deux* gros[9] *de rhubarbe,* où *vous mêlerez un peu de tamarin*; c'est-à-dire dans lesquels on mêlera. Ainsi *château* où *je l'épouserai,* messieurs, *c'est château dans lequel...*

Figaro. Point du tout: la phrase est dans le sens de celle-ci: ou *la maladie vous tuera,* ou *ce sera le médecin,* ou bien *le médecin*; c'est incontestable. Autre exemple: ou *vous n'écrirez rien qui plaise,* ou *les sots vous dénigreront,* ou bien *les sots*; le sens est clair; car, audit cas, *sots* ou *méchants* sont le substantif

qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe? Ainsi, Je la payerai dans ce château, *virgule, ou* je l'épouserai...

Bartholo, [*vite.*] Sans virgule.

Figaro, [*vite.*] Elle y est. C'est *virgule,* messieurs, ou bien je l'épouserai.

Bartholo, [*regardant le papier, vite.*] Sans virgule, messieurs.

Figaro, [*vite.*] Elle y était, messieurs. D'ailleurs l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser?

Bartholo, [*vite.*] Oui; nous nous marions séparés de biens.

Figaro, [*vite.*] Et nous de corps, dès que mariage n'est pas quittance. [*Les juges se lèvent, et opinent tout bas.*]

Bartholo. Plaisant acquittement!

Double-Main. Silence, messieurs!

L'huissier, [*glapissant.*] Silence!

Bartholo. Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes!

Figaro. Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez?

Bartholo. Je défends cette demoiselle.

Figaro. Continuez à déraisonner; mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendraient impunément des insolents privilégiés. C'est dégrader le plus noble institut. [*Les juges continuent d'opiner bas.*]

Antonio, [*à Marceline, montrant les juges.*] Qu'ont-ils tant à *balbucifier*[a]?

Marceline. On a corrompu le grand-juge, il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

Bartholo, [*bas.*] J'en ai peur.

Figaro, [*gaîment.*] Courage, Marceline!

Double-Main, [*à Marceline.*] Ah! c'est trop fort! je vous dénonce, et pour l'honneur du tribunal, je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

Le comte. Non, greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle; un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques: c'est assez des autres abus! J'en vais corriger un second; en vous motivant mon arrêt: tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des lois. Que peut requérir la demanderesse? mariage à défaut de payement; les deux ensemble *impliqueraient*[10].

[a] *Balbucifier* pour *balbutier.* Hésiter en parlant.

Double-Main. Silence, messieurs.

L'huissier, [*glapissant.*] Silence!

Le comte. Que nous répond le défendeur? qu'il veut garder sa personne; à lui permis.

Figaro, [*avec joie.*] J'ai gagné.

Le comte. Mais comme le texte dit: *laquelle somme je payerai à la première réquisition, ou bien j'épouserai,* etc.; la cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. [*Il se lève.*]

Figaro, [*stupéfait.*] J'ai perdu.

L'huissier, [*glapissant.*] Passez messieurs. [*Le peuple sort.*]

[Scène suivante.]

FIGARO, *seul.*

Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas...vous ne l'aurez pas,..Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!...noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus: du reste, homme assez ordinaire! tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes....Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte, et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire!—Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule: à l'instant un envoyé...de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu' île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant: *Chiens de chrétiens!*—Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant.—Mes joues creusaient; mon terme était échu: je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque:

en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net: sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. [*Il se lève.*] Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil Je lui dirais...que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. [*Il se rassied.*] Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question: on me dit que pendant ma retraite économique il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres *hères à la feuille*[1]; on me supprime; et me voilà derechef sans emploi! Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place; mais par malheur j'y étais propre: il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de *pharaon*[a]: alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse, et mon cuir anglais; puis, laissant la fumée aux sots qui

[a] *Pharaon*. Jeu de hasard qui se joue avec des cartes.

s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît, je le marie; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. [*Il se lève en s'échauffant.*] On se débat; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non ce n'est pas nous; eh mais! qui donc? [*Il retombe assis.*] Ô bizarre suite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses, et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaîté me l'a permis: encore je dis ma gaîté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe: un assemblage informe de parties inconnues, puis un chétif être imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir; ayant tous les goûts pour jouir; faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune! ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux...avec délices! orateur selon le danger, poëte par délassement; musicien par occasion, amoureux par folles bouffées; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop désabusé...Désabusé!...Suson, Suson, Suson, que tu me donnes de tourments! BEAUMARCHAIS.

BEAUMARCHAIS (*Pierre-Auguste-Caron* de),

Né en 1732, mort en 1799. Auteur dramatique, et l'un des plus beaux génies du dix-huitième siècle. Ses principales pièces de théâtre sont le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro*.

Scènes de la FÊTE DE CORNEILLE[a], *comédie*.

Personnages.

Pierre CORNEILLE.	DESBAUDIÈRES, *procureur*.
Thomas CORNEILLE.	MARIE, *servante*.

La scène est à Rouen dans la maison des deux frères Pierre et Thomas Corneille. L'introduction du procureur fournit à l'auteur l'occasion

---

[a] Voyez la notice de *Corneille* dans les MODÈLES DE POÉSIE FRANÇAISE.

de rappeler une particularité bien touchante dans la vie de Corneille. Les deux frères avaient épousé les deux sœurs, les deux familles n'en faisaient qu'une, tous les biens étaient en commun, et il n'y eut d'inventaire et de partage qu'à la mort de Pierre Corneille.

Pierre, [*seul, assis près de son bureau et travaillant.*] Oui, cette première scène d'Othon est bien. Voilà le développement du cœur d'un courtisan; la peinture de la cour du vieil empereur de Rome; je crois avoir retrouvé le feu de mes jeunes années, et qui peut mieux ranimer Pierre Corneille que l'aspect de sa patrie! Continuons. [*Relisant les derniers vers qu'il a faits.*]

J'eus donc pour m'y produire un des trois à choisir:
Je les voyais tous trois se hâter sous un maître...

Pas mal.... Se hâter sous un maître.... Maudite rime! elle me glace, elle m'arrête, et je ne suis pas de ces froids versificateurs qui ont le temps d'attendre. Pourquoi imposa-t-on cette gêne à la poésie française? je ne vois pas quel avantage on en retire, et cependant il faut.... Se hâter sous un maître.... Allons je ne la trouverai pas. Par bonheur, à Rouen comme à Paris, j'ai ma ressource accoutumée: il est là. [*Appelant à la porte du cabinet de son frère.*] Thomas, mon frère!... Il est bien heureux! cela ne l'embarrasse pas, lui. Mon frère!

Thomas. [*parlant de son cabinet.*] Eh bien! que me veux-tu?

Pi. Une rime à maître?

Th. À maître... prêtre.

Pi. Prêtre? Non, une autre.

Th. Fenêtre.

Pi. Eh non! Dans une tragédie, fenêtre! ce n'est pas cela.

Th. Être.

Pi. Être?... attends, attends,... oui.

Je les voyais tous trois se hâter sous un maître
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être.

Th. [*toujours dans son cabinet.*] Eh bien! cela te convient-il?

Pi. Oui, oui; allons, allons, il faut l'avouer, on a souvent quelque obligation à la rime.

Th. Nous avons encore, peut-être, connaître.

Pi. Eh! non, non, je n'en veux plus; c'est assez.

Th. Traître, ancêtre, paraître, repaître, et tous les verbes en aître.

Pi. Tais-toi donc, tais-toi donc, je n'en veux plus; en voilà trop.

Th. Allons, allons, ne te fâche pas.

Pi. [*composant.*]

Je les voyais tous trois se hâter sous un maître
Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
À qui dévorerait ce règne d'un moment[a].

C'est bien. Ah! monsieur Despréaux, vous êtes bien difficile; mais il y aurait de la partialité à ne pas retrouver dans ces vers le Corneille et du *Cid* et d'*Horace*. Écrivons.

[Scène suivante.]

DESBAUDIÈRES, MARIE.

Des. Monsieur Corneille, c'est ici, n'est-ce pas?

Ma. Oui, vraiment, c'est ici même. Que lui voulez-vous?

Des. Je voudrais lui parler.

Ma. Auquel?

Des. Auquel! Est-ce que les deux frères demeurent ensemble?

Ma. Trédame! ils n'ont jamais cessé d'y demeurer, ensemble; et ils ne se quitteront jamais, j'espère. C'est comme les deux doigts de la main, ces deux frères-là, et qui dit l'un dit l'autre.

Des. Fort bien. C'est au cadet que je voudrais parler.

Ma. À monsieur Thomas, n'est-ce point? Je m'en vas l'avertir.

Des. Un moment. Vous êtes de la maison?

Ma. Oui, vraiment, je suis de la maison: ma mère était à leur père; les fils m'ont gardée, et j'espère bien mourir au service de la famille. Et quand on reste comme çà attaché l'un à l'autre, ça fait honneur aux maîtres comme aux domestiques; pas vrai donc, monsieur?

Des. Sans doute. Mais dites, auquel des deux frères appartenez-vous?

Ma. Auquel? Mais à tous deux, je vous dis, puisqu'ils ne font qu'un.

Des. Oui, j'entends bien, ils ne font qu'un par leurs sentiments d'amitié; mais chacun a ses domestiques.

Ma. Eh! point du tout, monsieur, quand je vous dis qu'ils ne font qu'un; c'est-à-dire qu'ils n'ont qu'une même maison, qu'un même domestique, comme ils n'ont qu'un même cœur et qu'une même âme.

Des. C'est fort touchant.

[a] OTHON, *tragédie*, Acte 1, Scène 1.

Ma. Moi et mon frère Gros-Pierre, *je composons*[a] toute la maison, tant qu'elle peut s'étendre. Moi, le plus souvent ici dans Rouen, et Gros-Pierre le plus souvent à Paris, quand ils s'y en vont dans leurs académies; où ce qu'il y a tout ce qu'il y a de plus gros dans la France, dont les deux frères sont les *égals*[b], afin que vous le sachiez, par leurs vertus et par leurs génies, quand ils y vont faire jouer leurs tragédies et leurs opéras, où ce qu'il y a de si belles choses qu'on en parle jusque dans les antipodes. Et qui est-ce qui nous paye nos gages? ce n'est ni celui-ci, ni celui-là, c'est tous les deux, et ça fait deux bons maîtres; et ce que l'un vous commande, il semble que ce soit l'autre, tant ils s'entendent sans se parler. Et n'ont-ils pas épousé les deux sœurs? Deux braves femmes, ma foi, à quelques petits défauts près. Mais qui est-ce qui n'a pas les siens? Eh! voilà qu'ils ont déjà chacun une belle fille qu'on mariera bientôt, et *j'aurons*[c] deux noces au lieu d'une.

Des. Est-ce qu'il y a quelqu'un qui se présente, et qui fasse sa cour?

Ma. Pardi! Croyez-vous donc que cela manque, des courtisans pour des demoiselles? et *j'en avons ben*[d], moi, qui ne suis qu'une pauvre fille, et qui n'ai rien que ma bonne santé. Mais, monsieur, vous me faites babiller; et c'est à monsieur le cadet que vous voulez parler. Je m'en vas...

Des. Un moment, mon enfant: dites-moi encore...

Ma. Comment, que je vous dise encore? Mais écoutez donc, je ne suis soupçonneuse, ni défiante; mais pourquoi tous ces *interrogats*[e]? Est-ce que vous voudriez faire du mal à mes maîtres? Oh, bien! s'il est ainsi *marchais, marchais*[e].

Des. Pas du tout, je veux au contraire...

Ma. C'est que vous m'*éluguez*[e], voyez-vous, avec toutes les questions que vous me *romanez*[e]. Vous m'avez l'air tout étonné de voir deux frères qui soient unis. Dame! j'en conviens, ça ne se voit pas souvent; mais ça n'en est pas moins naturel, et il n'en est pas moins à désirer que toutes les familles ressemblent à celles-ci.

Des. Oh! sans doute, c'est à désirer, et moi qui porte un bon cœur, je suis vraiment attendri du tableau...Cependant si tout le

[a] *nous composons.* [b] *égaux.* [c] *j'aurai,* ou *nous aurons.* [d] *j'en ai bien.*
[e] *interrogats* (questions), *marchais* (marchez), *éluguez* (troublez) du roman *elugir* (avoir la tête troublée), et *romanez* (parlez) de *roman* (*lingua romana*, voyez la page xv de l'*Introduction*), sont de vieilles expressions populaires, assez communes dans toute la Normandie.

monde leur ressemblait, il n'y aurait plus de procès; et il faut des procès, parce qu'enfin chacun a ses droits à soutenir, et sans les procès que deviendraient tous les honnêtes gens qui en vivent?

Ma. Je m'en suis doutée à votre mine et à votre langage; vous êtes un homme de chicane.

Des. Du tout, du tout, ma chère enfant. Je suis praticien. Jusqu'à présent procureur, et bientôt quelque chose de mieux. Croyez d'ailleurs que c'est le motif le plus honnête qui me conduit vers vos maîtres.

Ma. Ça *s'peut*[a] bien; mais dans ce cas-là, on s'adresse aux maîtres et on ne fait pas jaser les domestiques; mais tenez, voilà monsieur Pierre qui vient par ici, il vous en dira davantage. Je m'en vas avertir monsieur le cadet que vous le demandez. [*Elle sort.*]

Des. [*seul.*] Tous ces poëtes vous ont une manière de voir les choses qui n'appartient qu'à eux, et cela se gagne, en vérité. Monsieur Pierre, dit-elle; c'est sans doute ce gros Pierre dont elle me parlait. [*Examinant Pierre Corneille qui entre.*] Justement un homme d'un certain âge, un domestique de confiance sans doute. Celui-là paraît raisonnable au moins.

[Scène suivante.]

PIERRE CORNEILLE, DESBAUDIÈRES, *et un peu après* THOMAS CORNEILLE.

Des. Mon ami.

Pi. Monsieur.

Des. Je voudrais parler à monsieur Corneille le cadet. Il attend, sans doute, ma visite. Monsieur Desbaudières de Domfront.

Pi. Ah! c'est vous dont il a reçu une lettre ce matin, et qui lui annonciez que vous arriveriez un quart d'heure après?

Des. Précisément. Il paraît que vous êtes au fait. [*À part.*] Je ne me trompais pas, un homme d'affaires. Ils en ont besoin les pauvres gens; avec tout leur esprit, ils laisseraient périr tout leur patrimoine.

Pi. Vous vous proposiez par cette lettre pour épouser sa nièce.

Des. C'est ça, je le vois. Vous avez toute la confiance de la maison.

Pi. Mais oui, l'on a quelque confiance en moi, dans la maison.

Des. Je vous en fais mon compliment. Vous la méritez sans

[a] *Se peut.*

doute. Oh! çà, puisque vous savez le motif qui m'amène, vous ne trouverez pas mauvais, monsieur Pierre, que je m'informe.... Entre nous, ces messieurs sont de fort honnêtes gens; mais ils ont pris là un parti bien singulier.

Pi. Quel parti?

Des. Eh! mais vraiment, celui du bel esprit; tenez, cela ne mène pas à grand'chose.

Pi. Vous croyez?

Des. Au contraire, cela nuit même, cela dérange; c'est au point que je gagerais que ces messieurs auront beaucoup de peine à établir leurs enfants.

Pi. En vérité!

Des. Oui, certainement, parce que tout le monde n'aime pas également...Ce n'est pas pour moi que je parle. Je ne suis pas *encroûté*[1] dans mon état comme certains de mes confrères. Je sais me mettre au-dessus des préjugés, et j'ai toujours eu un goût marqué pour les belles-lettres et les belles choses.

Pi. Je m'en aperçois.

Des. C'est que je sais apprécier messieurs Corneille et leurs ouvrages.

Pi. Vous êtes bien honnête.

Des. J'ai été à Paris, j'ai vu *le Cid, Rodogune.*

Pi. [*avec feu.*] Ah! ma belle Rodogune!

Des. Oui, l'actrice qui jouait ce rôle-là était fort belle, et tout cela est fort beau assurément; mais, en bonne conscience, n'auraient-ils pas mieux fait de tâcher de conserver dans la famille la charge de monsieur leur père?

Pi. Un homme bien respectable.

Des. Charge très-honorable et très-honorée dans la province. maître des eaux-et-forêts.

Pi. Ah! oui, une belle charge.

Des. [*à part.*] Cet homme-là n'a pas une conversation bien brillante. [*Haut.*] Au surplus, ce que je dis n'est pas pour les blâmer; chacun suit son goût dans ce monde, et moi, qui vous parle, j'étais né pour les affaires, et vous conviendrez qu'il faut un certain tact qui ne laisse pas que d'avoir son prix.

Pi. Oh! sans difficulté.

Des. Monsieur Corneille l'aîné a fait *les Horace, Cinna, le Menteur, Pompée*...je ne sais combien d'autres tragédies; il serait peut-être bien embarrassé pour faire une requête.

Pi. Je le crois.

Des. Pour en revenir à ce que je voulais dire, faites-moi

l'amitié de m'expliquer à combien se montent les revenus de la famille.

Pi. À combien?

Des. Oui; mais en conscience, là comme un honnête homme.

Pi. Ma foi, je n'en sais rien.

Des. Vous n'en savez rien?

Pi. Il y a d'abord la rétribution du théâtre.

Des. Du théâtre! quoi! pour leurs tragédies? allons donc, vous vous moquez.

Pi. Point du tout.

Des. Des honoraires de poëte: ça ne se monte pas bien haut.

Pi. Mais pardonnez-moi.

Des. En vérité? [*À part.*] Un bien pauvre homme qu'ils ont là pour gérer leur maison.

Pi. Au surplus, voilà mon frère qui vous mettra au courant bien mieux que moi; car je ne me mêle pas beaucoup de ces affaires.

Des. Comment, votre frère!

Pi. [*à Th. Corneille qui entre.*] Eh oui! viens, mon ami, voilà monsieur qui s'informait...

Th. Ah! c'est monsieur Desbaudières. C'est être de parole; en effet, vous arrivez presque en même temps que votre lettre.

Des. Comment...quoi!...se pourrait-il? mais vous n'êtes que deux frères?

Th. Sans doute.

Des. Ah! que je suis confus! que je vous demande pardon! mais c'est que cela ne se conçoit pas; avec un air si simple, si bonhomme, passez-moi l'expression...

Pi. Je n'en suis pas moins Pierre Corneille.

Des. Au surplus, monsieur, quoique n'ayant pas l'honneur de vous connaître, vous avez vu que je savais vous rendre justice; et ma démarche et la lettre que j'ai écrite à monsieur votre frère, prouvent assez que, de ma part, c'est l'amour des belles-lettres et la vénération que l'on doit au mérite...Comme je vous disais, j'ai vu toutes vos tragédies et je sais, avec tous les gens de goût, vous mettre bien au-dessus de ce jeune Racine...

Pi. Ce n'est pas me faire la cour que de dire du mal de monsieur Racine.

Des. Passe pour ses tragédies; mais vous conviendrez que dans sa comédie des *Plaideurs*, il s'est égayé aux dépens de personnes fort respectables.

Pi. Laissons la littérature et parlons d'affaires.

Th. Oui, oui, vous vous y entendez beaucoup mieux, mon cher Desbaudières.

Des. Soit : car j'ai rendez-vous, chez le secrétaire du premier président, pour la charge en question.

Th. Je vous fais compliment ; vous vous élevez ; de procureur devenir conseiller, magistrat !...

Des. Oh ! vous autres qui faites des comédies, vous avez toujours le petit mot pour rire. Il y a bien quelques membres du *bailliage*[2] qui murmurent, parce qu'ils disent qu'un procureur .. Il y a de fort honnêtes gens parmi les procureurs ; je suis avocat d'ailleurs : j'ai fait mon droit à Bourges.

Th. Oh ! dès que vous avez fait votre droit à Bourges !

Des. Je suis jeune encore, assez aimable ; vous connaissez ma droiture, mes mœurs ; ma fortune est fort considérable ; trop heureux, si toutes ces qualités valent quelque chose, de les apporter en mariage à la fille de monsieur Corneille. Il ne me reste plus, et cela seulement pour la forme, que quelques informations à prendre sur la dot que vous comptez donner.

Pi. Mon frère, c'est à toi à répondre ; car moi je ne sais pas.

Th. Mais je ne suis pas beaucoup plus instruit que toi.

Des. Cependant, vous devez avoir quelques renseignements précis, et, d'après le partage qui a eu lieu après la mort de monsieur votre père...

Pi. Le partage ! je n'ai jamais entendu parler de partage.

Th. Je le crois bien, il n'y en a jamais eu.

Des. Qu'est-ce que vous dites donc ? point de partage ! Point de succession sans partage dans les familles : jamais.

Th. C'est que notre famille ne ressemble pas tout à fait aux autres.

Des. Je le vois ; mais cela entraîne des procès, des difficultés, des embarras.

Pi. Ma foi, nous n'en avons jamais eu, et tant que ma pauvre sœur, la mère de *Fontenelle*[a], a vécu, nous avons été d'accord avec elle, comme nous le sommes avec les enfants dont Thomas est le tuteur.

Des. Ah ! ce sont des mineurs ; tant pis : ils vous demanderont des comptes. Point de partage ! mais c'est d'une inconséquence ! Et le bien de madame votre épouse ?

Pi. Est aussi celui de la femme de mon frère.

Des. Et pas plus de partage dans cette succession que dans la vôtre ?

[a] Voyez la page 153, note [d].

Pi. Non, grâce au ciel!

Des. Mes chers messieurs, vous savez avec quelle ardeur je désire votre alliance; mais vous voulez établir vos demoiselles, n'est-ce pas? Eh bien! c'est la chose impossible si la fortune des pères et mères n'est pas fixée d'une manière claire et légale. À mon égard, au moins. Je me verrais forcé d'y renoncer, parce que...c'est vous surtout qui, pour l'intérêt de vos enfants, monsieur Corneille l'aîné, êtes interessé au partage, parce que la coutume de Normandie, vous savez;...mais l'heure me presse. Je cours chez le secrétaire du premier président. J'aurai l'honneur de vous revoir: pensez bien à ce que je vous ai dit; parce que, sans partage, malgré toute ma bonne volonté, cela ne se pourrait pas: en vérité, cela ne se pourrait pas. [*Il sort.*]

Pi. Mon frère, qu'en dis-tu? Est-ce que tu tiens beaucoup à ce que ce monsieur épouse ma fille?

Th. Mais, mon ami, c'est à toi à voir ce que tu dois faire.

Pi. Partage! succession! ces mots-là sont étrangers parmi nous. Et qu'est-ce qu'il veut dire avec sa coutume de Normandie?

Th. Ne sais-tu pas que les aînés...

Pi. Ah! oui, oui, je sais: les deux tiers, n'est-ce pas? quoique je n'aie été avocat que très-peu de temps, je me souviens de cela; mais crois-tu que mes enfants voulussent être plus riches que les tiens? Écoute, je suis un bon mari; je ne suis pas et je ne veux pas être le maître chez moi, mais pour cela, je ne le souffrirais pas, entends-tu?

Th. Ah! Pierre, tu as à la fois une belle âme et un beau génie; tu peux être généreux avec moi; la postérité n'en dira pas moins, avec Boileau, que Thomas Corneille fut un véritable cadet de Normandie.

Pi. Ah! çà, voilà donc qui est bien arrêté entre nous. Point de mari pour ma fille, à moins qu'il ne soit question ni de fortune, ni de partage. PICARD.

PICARD (*Louis-Bénoît*),

Auteur dramatique, né à Paris en 1769, mort en 1828. Outre ses pièces de théâtre, qui sont très-nombreuses, on a de lui quelques romans.

---

*Scènes d'*Antoine*, drame historique.*

[Le théâtre représente la cour intérieure d'une prison. A gauche, le logement du concierge, ayant une porte à claires-voies. Sur le devant de la scène se trouve un tas de bois, que l'on a commencé à scier; l'*X*[a] et la scie sont à côté, ainsi que des crochets à moitié chargés.]

Le vicomte de Chailly, *colonel de chevaux-légers*; Placide, *jeune provincial en costume d'*incroyable[b].

Le vic. [*à Placide.*] Eh bien...vous disiez donc, monsieur Placide?...

Plac. Je vous contais mon aventure...C'est bien la plus drôle de chose!...Imaginez-vous, je n'avais jamais vu Paris...Mon père me dit un jour: "Tiens, Placide, la capitale forme les jeunes gens. Vas-y passer l'hiver, mon garçon. Autant dépenser ton argent là qu'ailleurs, tu t'amuseras!" Moi, je me fais habiller à la mode, comme vous voyez, par le premier tailleur de Laval... J'embrasse maman qui pleure, papa qui pleure, je pleure aussi, nous pleurons tous comme des imbéciles...enfin comme on pleure en famille, et je prends la diligence...Je m'en souviendrai toute ma vie!...j'arrive le soir...je n'avais pas pris de carte de sûreté, parce que je venais à Paris pour m'amuser...On m'arrête, et voilà deux mois que je suis prisonnier d'état.

Le vic. Alors vous n'avez rien vu?

Plac. Non! ah! si...je suis entré dans Paris à neuf heures du soir; en traversant le marché Saint-Jean, j'ai aperçu l'arbre de la Liberté...et à minuit, j'étais à *la Force*[c]!

Le vic. Vous n'avez pas perdu de temps!

Plac. Et vous, monsieur, qu'est-ce que vous aviez fait pour être ici?

Le vic. [*légèrement.*] Oh! des choses épouvantables! J'étais allé voir un de mes amis, dans une de ses terres...le marquis de Saint-Vallier...la marquise venait de partir pour l'Allemagne... Je voulais engager mon ami à faire aussi, avec moi, une petite

[a] *X* ou *ixse.* Nom que les scieurs de bois donnent au chevalet dont ils se servent pour scier, et dont les pieds croisés offrent la figure de cette lettre.

[b] *Incroyable.* S'est dit, sous le Directoire, d'une certaine classe d'élégants qui affectaient dans leur mise une recherche affectée et ridicule. Les incroyables ont succédé aux muscadins, et ont été remplacés par les dandys, les fashionables et les lions.

[c] Prison de Paris.

promenade de l'autre côté du Rhin...Vous comprenez...un voyage de santé, le marquis n'en était pas d'avis; et pendant que nous délibérions, on nous a arrêtés tous deux...ce qui nous a épargné les frais de poste.

Plac. Au moins, vous êtes en pays de connaissance...Et puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?...car je suis nouveau... j'ai été transféré ce matin de la Force à la Conciergerie.

Le vic. Le vicomte de Chailly.

Plac. Enchanté! citoyen vicomte!

Le vic. [*sèchement.*] Hein!

Plac. [*vivement.*] Je veux dire, monsieur le vicomte! Croyez-vous que ça dure longtemps toutes ces bêtises-là?

Le vic. Vous appelez ça des bêtises, monsieur Placide?

Plac. [*se retournant.*] Voulez-vous dire, citoyen...s'il vous p aît?...ce n'est pas pour moi...mais ces messieurs paraissent y tenir...Du reste, monsieur le vicomte, votre société me plaît infiniment.

Le vic. Grand merci...mais je ne crois pas que nous restions longtemps ensemble...d'un moment à l'autre...

Plac. [*alarmé.*] Vous croyez!

Le vic. [*légèrement.*] En attendant...je vais faire un petit bout de toilette...Je serais fâché que ces messieurs me surprissent en négligé...Vous permettez.

Plac. Comment donc!...en prison, il faut que chacun soit libre.

Le vic. [*en sortant.*] Quel ennuyeux bavard!

Plac. [*à lui-même, après avoir salué le vicomte.*] Il est fort aimable, pour un *ci-devant*[a]!...Au moins, c'est agréable...Mon père qui m'avait recommandé de ne voir que la bonne société... Je ne pouvais pas mieux tomber...les prisons sont très-bien composées.

[Scène suivante.]

PLACIDE, ANTOINE[b] *en commissionnaire; il porte un panier rempli de bouteilles, de paquets et de livres; il a des lettres ouvertes à la main;* Prisonniers.

Ant. [*à la* cantonade[c].] Je vous dis que j'ai déjà été visité aux trois guichets. [*Tous les prisonniers l'entourent.*]

[a] A l'époque de la première révolution, *ci-devant* s'est dit d'un noble, d'une personne attachée à l'ancien régime par sa position.

[b] *Antoine,* valet de chambre du marquis de St.-Vallier renfermé à la Conciergerie, est parvenu à s'introduire dans la prison de son maître, à l'aide d'un déguisement. [c] *Cantonade.* L'intérieur des coulisses.

Plac. Ah ! c'est le commissionnaire ; il a l'air joliment bourru !

Ant. [*brusquement.*] Voyons, quand vous m'étoufferez...que d...! donnez-vous donc le temps.

Un pris. [*à Antoine.*] Ai-je une lettre ?...Guillaume, armurier.

Ant. [*regardant les lettres.*] Section des Droits de l'Homme ? ...Il n'y a rien aujourd'hui...Toi, Vertbois...du linge...Toi...du vin...Toi, des livres.

D'autres pris. Et nous ?

Ant. Il n'y a rien aujourd'hui...[*Les prisonniers s'éloignent, Antoine regarde le bâtiment à droite.*] [*À part.*] Il ne paraît pas !...Depuis quinze jours que je suis parvenu à m'introduire... impossible de l'approcher.

Des pris. [*dans la seconde cour.*] Jacques ! et nous...

Ant. [*allant à la grille.*] Michel Noirau, section du Mont-Blanc...

Un pris. Voilà.

Ant. Tiens, une lettre...Ton petit se porte bien...il va à l'école.

Plac. [*s'approchant en riant.*] Et moi, tu ne m'apportes rien ?

Ant. Non...mais si tu veux que je passe à ton domicile ?

Plac. C'est que la course est un peu longue.

Ant. Ça ne fait rien.

Plac. Voyez-vous...Je suis de Laval, en Bretagne...et alors...

Ant. Ah ! *il fait le farceur*[1] celui-là.

Plac. Que voulez-vous, mon brave homme, je suis venu à Paris pour m'amuser...parbleu...il faut que je te conte mon arrestation...Figure-toi que mon père...

Ant. [*ôtant sa veste.*] Ah ! je n'ai pas le temps d'écouter tes fariboles. [*Il va prendre la scie.—On entend le son d'une cloche.*]

Plac. Là ! il faut rentrer...Que c'est désagréable !

Le concierge, sur le pas de la porte. [*Aux prisonniers.*] Allons, remontez.

[*Tous les prisonniers rentrent dans le bâtiment à droite ; ceux de la seconde cour rentrent aussi.*]

Plac. [*en rentrant.*] Notre concierge !...je reviendrai te conter cela.

[Scène suivante.]

ANTOINE ; BERTRAND, *concierge* ; *ensuite* FRANÇOIS, *porte-clefs.*

Bert. [*brusquement.*] Comment, ce bois n'est pas encore scié ?

Ant. [*se préparant.*] Écoute donc, les journées n'ont que douze heures...[*à part.*] et puis, je fais durer le plaisir : on n'aurait qu'à

me changer de cour. [*Apercevant François, qui entre à gauche dans le fond.*] Ah, te voilà, toi...salut et fraternité!

Franç. [*s'avançant les mains derrière le dos, et sa pipe à la bouche.*] Je parie que tu causais avec les prisonniers; j'en *mettrais ma main z'au feu*[a]!

Ant. Ah ben! oui...c'est bien moi qui irais fraterniser avec des factieux...des modérés...[*Prenant une bûche.*] À propos...je viens de la section...Avez-vous changé de noms, aussi, vous autres?...ils disent que les anciens ne valent plus rien!...Le petit procureur...vous savez? il s'appelle *Agrippa*[b]!

Franç. Oui...c'est comme moi! parce que j'étais serrurier d' mon état, et que j' dis queuquefois: J'en mettrais ma main z'au feu!...ne veulent-ils pas m'appeler *Scévola*[c]...mais j' veux pas; j'aime mieux François...on sait ce que ça veut dire.

Ant. Scévola?

Bert. [*allumant sa pipe à celle de François.*] Oui...Scévola...parce que dans les temps y a t'évu z'un particulier que s'a brûlé l' poignet pour la république romaine.

Ant. C'est superbe! mais ça devait le gêner...pour scier son bois...[*Allant à son chevalet.*] Et y a-t-il du nouveau?

Bert. [*s'asseyant à la porte du bâtiment à droite.*] Des conspirations...tous les jours.

Franç. Et j' peux pas mettr' la main sur une!

Ant. On vous en demande donc?

Franç. Oui...J'en avais découvert une l'autre jour...j'en mettrais ma main z'au feu...Mais *Horatius Coclès*[d] me l'a soufflée.

Ant. Horatius Coclès?...Ah!...le ferblantier du coin...qui a un œil *oblique*[2]...ah! ah!...c'est un sournois que ce drôle d'Horatius Coclès...faut s'en méfier.

Franç. [*en confidence.*] Malgré ça...j' crois que j' tiens queuqu'-chose...Ce Saint-Vallier qui est là haut.

[*Il désigne le bâtiment à droite.*]

Ant. [*à part.*] Mon maître!

Franç. C'est un agent de Pitt et Coburg.

[a] *Mettre* ou *ne pas mettre la main au feu*, expression figurée dite comme preuve d'une persuasion qu'on éprouve, d'une conviction profonde dont on est atteint. *Z'au feu.* Tout ce que dit François est représenté comme la prononciation d'un homme sans éducation.

[b] Voyez l'extrait de Mignet, page 371.

[c] Nom d'un Romain célèbre qui se brûla la main droite devant Porsenna, roi des Étrusques.

[d] Nom d'un autre Romain qui, l'an 507 av. J.-C., arrêta seul la marche de l'ennemi sur le pont du Tibre.

Ant. Bah!

Franç. [*de même.*] Sa femme est en Allemagne...et il lui écrit tous les jours.

Ant. [*avec ironie.*] Il écrit à sa femme!...voyez-vous cet exagéré!

Franç. [*baissant la voix.*] Et puis ce coffre que mon frère le *ménuisier*[a] lui a fait *dans les temps*[a], et dont j'ai fait les ferrures... Ça nous a paru suspect!...c'était pour envoyer des sommes aux puissances *colisées*[b].

Ant. Vraiment! [*À part.*] Ah! c'est le frère du menuisier... [*Changeant de ton.*] Et ta femme?...et ton nouveau-né?

Franç. [*d'un air riant.*] La plus jolie p'tit' fille...C'est moi qui *l'a*[c] nommée.

Ant. Comment que tu l'appelles?

Franç. Tubéreuse, Carotte, Cornélie. [*On enteid du bruit aux guichets.*] Qu'est-ce que c'est que ça?

Ant. De nouveaux pensionnaires qui arrivent.

Franç. Et personne pour les recevoir! [*À Bertrand, qui s'est endormi.*] Hé! allons donc, au guichet!

Ant. Tu dors...Bertrand!

[*Il laisse tomber une bûche, qu'il prend sur son chevalet.*]

Bert. [*s'éveillant.*] Quoi?...qu'est-ce qu'il y a?

Franç. [*l'emmenant.*] Aux guichets! [*À Antoine.*] Et toi, achève ton bois. [*Ils sortent.*]

[Scène suivante.]

LE MARQUIS DE ST.-VALLIER; LE VICOMTE; PLACIDE; LE BLANC, *ancien fermier du marquis;* Prisonniers.

Le vic. Eh! parbleu! voici quelqu'un qui nous arrive, qui nous en apprendra davantage.

Le marq. Eh! c'est Leblanc, mon ancien fermier!...Ce que l'on vient de nous apprendre est-il vrai? Un mouvement dans Paris?

Leb. Oui, monsieur le marquis...Tout ce que je sais, c'est que les sections ont pris les armes; mais, arrêté ce matin même, je ne puis vous donner aucun détail.

Le marq. Comment?...vous en prison!

Leb. Cela vous étonne!

Le marq. Non...Je sais que vous êtes un honnête homme,

[a] *menuisier.* [b] *coalisées.* [c] *l'ai.*

mais il me semble que vos opinions, vos principes...devaient vous mettre à l'abri.

Leb. À l'abri?...au contraire!

Le marq. En auriez-vous changé?

Leb. Jamais! Ce que je désirais il y a quatre ans, je le veux encore...des lois égales pour tous, le bon ordre, la justice...Ces gens-ci n'entendent pas cela, et je ne pouvais manquer d'être leur ennemi. J'y mourrai peut-être...mais n'importe, quelque chose me dit que nos enfants recueilleront le fruit de nos sacrifices.

Le vic. Allons, vous êtes un fou...un extravagant!

Plac. C'est clair...Quand on a ces principes-là, on reste chez soi.

Le vic. Il n'y a plus qu'un moyen, c'est de revenir bien vite où nous en étions.

Leb. Un moment!

Le marq. Eh! mon pauvre Leblanc, je me suis flatté comme vous; mais tous mes rêves sont évanouis...Qu'espérez vous encore?

Leb. Un meilleur avenir.

Le marq. Impossible!

Leb. La raison...

Le marq. [*avec force.*] Ils la repoussent...voilà où nous ont menés toutes vos belles idées!

Leb. [*vivement.*] Ce ne sont pas les miennes.

Le vic. Ma foi, *c'est tout comme*[1].

Le marq. Et vous feriez bien d'y renoncer.

Leb. [*vivement.*] Moi?

Le marq. [*de même.*] Sans doute...

Leb. Pour revenir aux anciens abus!

Le marq. [*s'animant.*] Monsieur Leblanc!

Leb. [*de même.*] Monsieur le marquis!

Le marq. De pareilles opinions...

Leb. [*avec force.*] Je ne les abandonnerai jamais!

Le marq. [*avec emportement.*] Eh bien! gardez-les...et ne me parlez plus!

[Scène suivante.]

LES MÊMES; ANTOINE; BERTRAND, *un papier à la main*; FRANÇOIS; un agent du tribunal; hommes armés.

[Tout le monde se tait dès qu'ils paraissent.]

Bert. [*lentement.*] Pierre Leblanc, cultivateur.

Leb. Voilà!

Bert. Jules de Saint-Vallier.

Le marq. C'est moi!

Bert. [*hésitant et avec émotion.*] On vous attend au tribunal.

[*Musique. Tous les prisonniers sont frappés de terreur; le marquis et Leblanc se regardent avec calme.*]

Le vic. [*à part.*] C'était un faux espoir!

Leb. [*avec sensibilité.*] Monsieur le marquis...tout à l'heure... je vous ai peut-être offensé?

Le marq. [*lui ouvrant ses bras.*] Mon ami!

[*Leblanc s'y précipite. Ils se tiennent embrassés quelques instants: tout le monde les regarde avec intérêt. La musique continue: le marquis, se remettant, à Leblanc:*]

Allons!...

Le vic. [*prenant la main du marquis.*] Marquis, je ne vous quitte pas!

[*Ils font un pas pour sortir par la gauche; au même moment, Antoine accourt du côté opposé.*]

Ant. Que vois-je...Ils l'emmènent!...mon cher maître!

Le marq. [*lui tendant les bras.*] Antoine!

[*Antoine veut le suivre.*]

Franç. [*l'arrêtant.*] Un moment. Reste là, tu es arrêté.

[*Antoine fait un pas pour aller à lui, les soldats croisent la baïonnette sur un signe de l'agent.*]

Ant. [*accablé.*] Tout est perdu!

[*Le marquis lui fait un signe d'adieu. Antoine lui tend les bras. La toile tombe au moment où le marquis, Leblanc, et le vicomte sont près de la porte. Les prisonniers sont groupés au fond.*]

MÉLESVILLE ET BRAZIER.

MÉLESVILLE,

Auteur vivant. M. Mélesville est un de nos plus féconds écrivains dramatiques. Souvent associé à d'autres littérateurs tels que Scribe, Dumersan, etc., il a enrichi le répertoire théâtral d'une foule de comédies, de vaudevilles, de mélodrames, et de tableaux historiques, du plus grand intérêt.

BRAZIER (*Nicolas*),

Auteur dramatique et chansonnier, naquit à Paris en 1783, mourut à Passy en 1838. On a de Brazier 215 pièces de théâtre dont près de 150 imprimées.

Scènes de NAPOLÉON BONAPARTE, *drame historique.*

La scène est à Dresde, dans le palais du roi.

NAPOLÉON; BERTHIER, *général et chef de l'état-major de l'empereur.*

Nap. [*dictant à Berthier.*] Arrivée au Niémen, l'armée se disposera ainsi: à l'extrême droite, en sortant de la Galicie sur Droguizzin, le prince de Schwartzemberg et trente quatre mille Autrichiens; à leur gauche venant de Varsovie, et marchant sur Bialystock et Grodno, le roi de Westphalie avec soixante-dix-neuf mille deux cents Westphaliens, Saxons et Polonais; à côté d'eux le prince Eugène achèvera de réunir vers Mariendol et Pilony soixante-dix-neuf mille cinq cents Bavarois, Italiens et Français; puis l'empereur, avec deux cent vingt mille hommes commandés par le roi de Naples, le prince d'Eckmuhl, les ducs de Dantzick, d'Istrie, de Reggio, d'Elchingen; enfin, devant Tilsitt, Macdonald et trente deux mille cinq cents Prussiens, Bavarois et Polonais, formeront l'extrême gauche de la grande armée.—Ainsi, Berthier, combien d'hommes en mouvement depuis le Guadalquivir et la mer des Calabres jusqu'à la Vistule?

Berth. Six cent dix-sept mille.

Nap. Combien présents?

Berth. Quatre cent vingt mille.

Nap. Combien d'équipages de ponts?

Berth. Six.

Nap. De voitures de vivres?

Berth. Onze mille.

Nap. De pièces de canon?

Berth. Treize cent soixante-douze.

Nap. Bien!

Berth. Et Votre Majesté croit pouvoir compter sur les soixante mille Autrichiens, Prussiens et Espagnols, qui marchent dans l'armée?

Nap. Oui.

Berth. Votre Majesté ne craint pas qu'ils se souviennent de Wagram, d'Iéna et de Saragosse!

Nap. Ils ne s'en souviendront pas tant que je serai vainqueur. Il faut se servir de ses conquêtes pour conquérir; d'ailleurs la campagne ne sera pas longue; c'est une guerre toute politique: ce sont les Anglais que j'attaque en Russie; ensuite on se reposera: c'est le cinquième acte, le dénoûment.—Datez mes ordres d'ici, de Dresde, et envoyez mes ordonnances aux journaux de

Paris. Vous reviendrez avec Caulaincourt, Murat, Ney, et nos autres maréchaux.

Berth. Votre Majesté recevra-t-elle ce matin les rois de Wurtemberg, de Prusse et de Westphalie, et quelques autres qui demandent à faire leur cour à Votre Majesté?

Nap. Plus tard;—j'attends Talma. Vous les inviterez au spectacle pour ce soir, je les y conduirai.—Allez.

[Scène suivante.]

NAPOLÉON, *un huissier,* TALMA, *puis* CAULAINCOURT.

L'huis. Monsieur Talma.

Nap. Faites entrer.—[*Talma entre, l'huissier sort.*] Vous vous faites bien attendre, Talma.

Tal. Sire, ce n'est pas ma faute; j'ai donné en entrant dans la cour au milieu d'un embarras de rois dont j'ai eu toutes les peines du monde à me retirer.

Nap. Quand êtes-vous arrivé?

Tal. Hier soir, sire.

Nap. Etes-vous trop fatigué pour jouer aujourd'hui?

Tal. Non, sire.

Nap. Songez que vous aurez un parterre de têtes couronnées. —Quelles nouvelles du Théâtre-Français?

Tal. Des querelles.

Nap. Toujours!—Entre?...

Tal. Entre les sociétaires,—pour les rôles,—pour les emplois.

Nap. Je réglerai tout cela à Moscou. Votre république de la rue de Richelieu me donne plus de mal que mes cinq ou six royaumes.

Tal. Et que jouerai-je?—Mahomet?

Nap. Non, non, ils prendraient cela pour une application;— d'ailleurs, depuis que j'ai vu l'Égypte, je trouve Voltaire encore plus faux qu'auparavant.

Tal. J'ai cependant entendu Votre Majesté louer Œdipe.

Nap. La fatalité antique le soutient. Voyez-vous, tout le théâtre de Voltaire est un système dont 93 est la dernière pièce. —Mais dites-moi, Talma, comprenez-vous, avec sa haine pour les rois, ses éloges exagérés de Louis XIV,—roi d'opéra qui entendait assez habilement la mise en scène de la royauté,—rien de plus;—qui faisait six mille francs de pension à Boileau, et laissait mourir de faim Corneille...—Corneille que j'aurais fait ministre s'il eût vécu de mon temps!

Tal. Je vois que je jouerai ce soir du Corneille.

Nap. Oui, il est toujours beau sans cesser d'être vrai, celui-là. Il agrandit les héros dont il s'empare...Il ne les force pas à se baisser pour passer par les petits escaliers de Versailles, et les portes de l'*Œil-de-Bœuf*[a]; ses Grecs sont Grecs, ses Romains, Romains...Ils ont les jambes et les bras nus, et ne portent pas la livrée de Louis XIV.

Tal. Votre Majesté me semble bien sévère.

Nap. Ah! j'aime peu votre littérature moderne, Talma!—elle a pris autant de peine pour s'éloigner de ses deux grands modèles, Corneille et Molière, que les Grecs en prenaient pour se rapprocher d'Eschyle et d'Aristophane.—Legouvé et Dubelloy ont eu un instant l'intention de nous faire une littérature nationale; mais comme ces gardiens chargés de conserver les monuments du moyen âge, qui font blanchir les vieilles statues couchées sur les vieux tombeaux,—Dubelloy badigeonne Bayard, et Legouvé regratte Henri IV.—Quand nous imiterons les Grecs, que ce soit sur des sujets grecs, et alors ne nous écartons pas de leur belle simplicité.—Voyez l'*Agamemnon* de Lemercier...—Il faudra cependant en venir là, Talma, que l'on parle comme la nature... —Je suppose qu'un jour on me mette en scène, moi!—Croyez-vous que je me ressemblerai si l'on me fait faire des phrases sonores et de grands gestes,—moi,—bonhomme,—qui n'ai d'éloquence que par boutade, et qui gouverne le monde—les bras croisés.

Tal. Votre Majesté a dû voir que cette opinion est la mienne.

Nap. Oui, oui, vous êtes toujours simple et naturel, vous. Aussi a-t-on été longtemps sans vous comprendre.—Vous jouerez le rôle d'Auguste, Talma,—et je voudrais qu'*Alexandre*[b] fût là ce soir pour vous entendre dire: "*Soyons amis, Cinna*[c]."—Adieu; voilà Caulaincourt que j'ai fait demander.

Tal. Adieu, sire.

Nap. À propos:—Ils disent que c'est vous qui m'apprenez à me tenir sur mon trône; c'est pour cela que je m'y tiens bien.—À ce soir.—[*Se retournant.*] Je ne suis pas content de vous, Caulaincourt.

Caul. [*qui entre.*] Et comment aurai-je eu le malheur de déplaire à Votre Majesté?

Nap. Vous blâmez hautement la campagne de Russie.

Caul. Oui, sire.

[a] Nom d'une antichambre de l'appartement du roi à Versailles.
[b] L'empereur de Russie.
[c] Voyez les MODÈLES DE POÉSIE FRANÇAISE, page 54.

Nap. Et quels sont vos motifs? Parlez; vous savez que j'aime qu'on soit franc.

Caul. Sire, jusqu'à présent nous n'avons combattu que des hommes, et vous avez vaincu;—mais la Russie! une campagne n'y est possible que de juin à octobre: hors l'intervalle compris entre ces deux époques, une armée engagée dans ses déserts de boue et de glace y périt tout entière sans gloire! La Lithuanie est l'Asie encore plus que l'Espagne n'est l'Afrique. Les Français ne se reconnaissent plus au milieu d'une patrie qu'aucune frontière ne limite. On ne s'étend pas ainsi sans s'affaiblir. C'est perdre la France dans l'Europe...Car enfin, lorsque l'Europe sera la France, il n'y aura plus de France. Déjà même le départ de Votre Majesté la laisse solitaire, déserte, sans chef, sans armée ...—Qui donc la défendra?

Nap. Ma renommée. J'y laisse mon nom et la crainte qu'inspire une nation armée.

Caul. Je ne parle encore que de succès; mais en cas de retraite, sur quoi s'appuiera Votre Majesté? Sur la Prusse, que nous dévorons depuis cinq ans, et dont l'alliance n'est que feinte ou forcée?...

Nap. Ne suis-je pas assuré de sa tranquillité par l'impossibilité où je l'ai mise de remuer, même dans le cas d'une défaite? Oubliez-vous que je tiens dans ma main sa police civile et militaire? D'ailleurs, ne puis-je pas compter sur sept rois qui me doivent leurs nouveaux titres? Six mariages ne lient-ils pas la France avec les maisons de Bade, de Bavière et d'Autriche? Tous les souverains de l'Europe ne doivent-ils pas être effrayés comme moi du gouvernement militaire et conquérant de la Russie? de sa population sauvage qui s'augmente d'un demi-million d'hommes tous les ans? Pourquoi menacer mon absence de différents partis existants dans l'intérieur de l'empire? Je n'en vois qu'un seul: celui de quelques royalistes. Eh bien! qu'ai-je besoin d'eux? Quand je les soutiens, je me fais tort à moi-même dans l'esprit du peuple; car, que suis-je, moi? roi du tiers état; n'étant pas né sur le trône, il faut que je m'y soutienne comme j'y suis monté,—par la gloire. Un simple particulier comme j'étais, devenu souverain comme je le suis, ne peut plus s'arrêter; il faut qu'il monte sans cesse; ou il redescend à compter du jour où il reste stationnaire. Ces hommes que ma fortune a hissés après elle, n'ont déjà plus assez de leurs bâtons de maréchaux. C'est à qui les échangera contre des sceptres et des couronnes; ma famille me tiraille de tous côtés par mon

manteau impérial; chacun réclame un trône, ou pour le moins un grand-duché. Il semble, à entendre mes frères, que j'aie mangé l'héritage du feu roi notre père. Eh bien! le moyen de contenir toutes ces ambitions, de réaliser toutes les espérances, c'est la guerre, la guerre toujours!—Et croyez-vous donc que je n'en sois pas las de la guerre? L'empereur Alexandre pèse seul au sommet de l'immense édifice que j'ai élevé: il y pèse jeune, plein de vie. Ses forces augmentent encore, quand déjà les miennes décroissent. Il n'attend que ma mort pour arracher à mon cadavre le sceptre de l'Europe. Il faut que je prévienne ce danger, quand l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, la Prusse et l'Autriche marchent sous mes aigles,—et que je consolide le grand empire en rejetant Alexandre et la puissance russe, affaiblie par la perte de toute la Pologne, au delà du Borysthène.

Caul. Votre Majesté parle de sa mort, et si sur le champ de bataille où elle s'expose comme le dernier de ses soldats...

Nap. Vous craignez la guerre pour mes jours! C'est ainsi qu'au temps des conspirations on voulait m'effrayer de *Cadoudal*[b]. Il devait tirer sur moi; eh bien! il aurait tué mon aide de camp. Quand mon heure sera venue, une fièvre, une chute de cheval à la chasse me tueront aussi bien qu'un boulet.—Les jours sont écrits.

Caul. Sire...

Nap. [*le conduisant à une fenêtre.*] Voyez-vous là-haut cette étoile?

Caul. Non, sire.

Nap. Regardez bien.

Caul. Je ne la vois pas, sire.

Nap. Eh bien! moi je la vois.—Passons au salon, l'heure de la réception est arrivée.

[*Ils entrent au salon du fond.—La porte reste ouverte, et l'huissier annonce successivement*:]

Sa Majesté le roi de Saxe,
Sa Majesté le roi de Wurtemberg,
Sa Majesté l'empereur d'Autriche,
Sa Majesté le roi de Naples,
Sa Majesté le roi de Bavière,
Sa Majesté le roi de Prusse.

[*À mesure qu'un roi entre, Napoléon le reçoit; il apparaît un instant au milieu d'eux, et le théâtre change.*]

ALEXANDRE DUMAS. (*Voyez la page* 391.)

[b] *Cadoudal* (George). Chef royaliste qui tenta d'assassiner Bonaparte, premier consul.

Scène d'Angelo[a], *drame.*

Angelo Malipieri, *podesta*[b]; **La Tisbe**[c], *célèbre comédienne.*

Angelo. Écoutez, Tisbe. Oui, vous l'avez dit, oui, je puis tout ici; je suis seigneur, despote et souverain de cette ville; je suis le podesta que Venise met sur Padoue, la griffe du tigre sur la brebis. Oui, tout-puissant; mais, tout absolu que je suis, au dessus de moi, voyez-vous, Tisbe, il y a une chose grande et terrible et pleine de ténèbres: il y a Venise. Et savez-vous ce que c'est que Venise, pauvre Tisbe? Venise, je vais vous le dire, c'est l'inquisition d'État, c'est le *conseil des Dix*[d]. Oh! le conseil des Dix! parlons-en bas, Tisbe; car il est peut-être là quelque part qui nous écoute. Des hommes que pas un de nous ne connaît, et qui nous connaissent tous; des hommes qui ne sont visibles dans aucune cérémonie, et qui sont visibles dans tous les échafauds; des hommes qui ont dans leurs mains toutes les têtes, la vôtre, la mienne, celle du doge, et qui n'ont ni *simarre*[e], ni *étole*[1], ni couronne, rien qui les désigne aux yeux, rien qui puisse vous faire dire: Celui-ci en est! un signe mystérieux sous leurs robes, tout au plus; des agents partout, des sbires partout, des bourreaux partout; des hommes qui ne montrent jamais au peuple de Venise d'autres visages que ces mornes bouches de bronze toujours ouvertes sous les porches de Saint-Marc, bouches fatales que la foule croit muettes, et qui parlent cependant d'une façon bien haute et bien terrible, car elles disent à tout passant: Dénoncez! Une fois dénoncé, on est pris. Une fois pris, tout est dit. À Venise, tout se fait secrètement, mystérieusement, sûrement. Condamné, exécuté; rien à voir, rien à dire; pas un cri possible, pas un regard utile; le patient a un bâillon, le bourreau un masque. Que vous parlais-je d'échafauds tout à l'heure! je me trompais. À Venise, on ne meurt pas sur l'échafaud, on disparaît. Il manque tout à coup un homme dans une famille. Qu'est-il devenu? les plombs, les puits, le canal Orfano le savent. Quelquefois on entend quelque chose tomber dans l'eau, la nuit. Passez vite alors! Du reste, bals, festins, flambeaux, musiques, gondoles, théâtres, carnaval de

[a] *Angelo.* Prononcez *Angélo.* [b] *Podesta* ou *podestat.* Magistrat.
[c] *Tisbe.* Prononcez *Tisbé.*
[d] C'est en 1463 que fut créé, à Venise, le tribunal des inquisiteurs d'État ou le *conseil des Dix*; il était composé de magistrats investis du pouvoir de juger et de faire mettre à mort tous les Vénitiens qu'ils croyaient dangereux [e] *Simarre.* Robe longue et traînante.

cinq mois, voilà Venise. Vous, Tisbe, ma belle comédienne, vous ne connaissez que ce côté-là; moi, sénateur, je connais l'autre. Voyez-vous, dans tout palais, dans celui du doge, dans le mien, à l'insu de celui qui l'habite, il y a un couloir secret, perpétuel trahisseur de toutes les salles, de toutes les chambres, de toutes les alcôves; un corridor ténébreux dont d'autres que vous connaissent les portes et qu'on sent serpenter autour de soi sans savoir au juste où il est; une sape mystérieuse où vont et viennent sans cesse des hommes inconnus qui font quelque chose. Et les vengeances personnelles qui se mêlent à tout cela et qui cheminent dans cette ombre! Souvent, la nuit, je me dresse sur mon séant, j'écoute, et j'entends des pas dans mon mur. Voilà sous quelle pression je vis, Tisbe. Je suis sur Padoue, mais ceci est sur moi. J'ai mission de dompter Padoue. Il m'est ordonné d'être terrible. Je ne suis despote qu'à condition d'être tyran. Ne me demandez jamais la grâce de qui que ce soit, à moi qui ne sais vous rien refuser; vous me perdriez. Tout m'est permis pour punir, rien pour pardonner. Oui, c'est ainsi. Tyran de Padoue, esclave de Venise. Je suis bien surveillé, allez. Oh! le conseil des Dix! mettez un ouvrier seul dans une cave et faites-lui faire une serrure: avant que la serrure soit finie, le conseil des Dix en a la clef dans sa poche. Madame! Madame! le valet qui me sert m'espionne, l'ami qui me salue m'espionne, le prêtre qui me confesse m'espionne, la femme qui me dit: Je t'aime,—oui, Tisbe,—m'espionne!

La Tisbe. Ah! monsieur!

Angelo. Vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez. Je ne parle pas de vous, Tisbe. Oui, je vous le répète, tout ce qui me regarde est un œil du conseil des Dix; tout ce qui m'écoute est une oreille du conseil des Dix, tout ce qui me touche est une main du conseil des Dix, main redoutable, qui tâte longtemps d'abord et qui saisit ensuite brusquement! Oh! magnifique podesta que je suis, je ne suis pas sûr de ne pas voir demain apparaître subitement dans ma chambre un misérable sbire qui me dira de le suivre, et qui ne sera qu'un misérable sbire, et que je suivrai! où? dans quelque lieu profond d'où il ressortira sans moi. Madame, être de Venise, c'est pendre à un fil. C'est une sombre et sévère condition que la mienne, madame, d'être là, penché sur cette fournaise ardente que vous nommez Padoue, le visage toujours couvert d'un masque, faisant ma besogne de tyran, entouré de chances, de précautions, de terreurs, redoutant sans cesse quelque explosion, et tremblant à chaque instant d'être

tué roide par mon œuvre, comme l'alchimiste par son poison !— Plaignez-moi, et ne me demandez pas pourquoi je tremble, madame !

VICTOR HUGO. *Angelo.* (*Voyez la page* 309.)

Scènes des DEUX PRÉCEPTEURS *ou* ASINUS ASINUM FRICAT, *comédie.*

LEDRU, *domestique qui se fait passer pour précepteur, sous le nom de M. Saint-Ange.*

Led. [*parlant à la cantonade.*] Non, je vous remercie, je n'ai point de malle ni de valise ; je n'aime point à me charger en voyage...[*Seul.*] Allons, Ledru, de l'effronterie ! j'ai fait de tout dans ma vie, je ferai bien le savant...D'ailleurs, j'ai les premières notions ; je possède, je puis le dire, une certaine littérature d'antichambre, quand ce ne serait que les romans que je lisais autour du poêle, lorsque j'étais laquais ; et puis n'ai-je pas été pendant quelques mois au service d'un professeur de l'Athénée et d'un journaliste ? ça vous rompt bien au métier. Ne perdons point de temps, et récapitulons [*tirant un portefeuille et quelques papiers de la poche de son habit*] : 1° Mon maître avait accepté de M. Roberville la place de gouverneur de ses enfants, quelques petits marmots qu'on mènera comme on voudra. 2° La table, le logement, et mille écus d'appointements ; n'oublions point cela. Mon maître tombe malade, écrit une seconde lettre pour se dégager ; c'est moi qui dois la mettre à la poste : au lieu de cela, je la mets dans ma poche ; je demande mon compte, et j'arrive ici à sa place en qualité de gouverneur. Il me semble déjà que c'est assez hardi de conception ; et pour le reste, je suis sûr que je ne m'en tirerai pas plus mal que beaucoup d'autres. D'abord j'ai une excellente poitrine, et en fait de dissertation crier fort et longtemps, voilà tout ce qu'il faut. Mais on vient ; c'est sans doute le père. Tenons-nous ferme, et jouons serré !

[Scène suivante.]

LEDRU ; M. ROBERVILLE, *riche propriétaire.*

M. Rob. Où est-il donc ce cher M. Saint-Ange ? quel bonheur pour moi de posséder un illustre tel que vous !

Led. Monsieur...

M. Rob. J'aime beaucoup les savants, quoique je ne le sois guère.

Led. Monsieur, ça vous plaît à dire.

M. Rob. Non, je me connais, mais je suis sûr que vous nous en donnerez pour notre argent, et que grâce à vous, mon fils va devenir...

Led. Vous pouvez être sûr que je le servirai...qu'est-ce que je dis donc? que je l'instruirai...à ma manière. Enfin je lui apprendrai tout ce que je sais, et ça ne sera pas long; mais je suis impatient de voir le petit bonhomme.

M. Rob. Mais il n'est pas si jeune! je ne vous ai pas dit qu'il avait dix-sept à dix-huit ans.

Led. Ah! diantre, j'aurais mieux aimé le commencer. Il faudra presque qu'il oublie ce qu'il a appris, pour que nous soyons au pair, et que nous puissions nous entendre.

M. Rob. Je vous ai écrit que c'était un jeune nourrisson des Muses.

Led. J'entends bien; mais je comptais sur un nourrisson de trois ou quatre ans.

M. Rob. Comment donc? il sait le latin.

Led. Ah! il sait le latin! Alors il n'est pas nécessaire que je lui en parle. C'est toujours ça de moins.

M. Rob. Les mathématiques.

Led. Les mathématiques? Alors il faudrait avoir la complaisance de m'apprendre ce que vous voulez que je lui montre.

M. Rob. Mais, j'entends par là perfectionner son éducation.

Led. Oui: ce que nous appelons le dernier coup de serviette.

M. Rob. Non, ce n'est pas ça que je veux vous dire: j'entends son caractère.

Led. J'y suis: qu'il soit poli avec les domestiques; qu'il ne jure pas après eux.

M. Rob. Oui, c'est fort bien, sans doute; mais ce n'est pas là l'essentiel.

Led. Si fait, si fait; nous autres nous jugeons toujours un homme là-dessus.

M. Rob. À la bonne heure; mais il est bon de vous apprendre que mon fils est amoureux,...Ce n'est pas que dans quelque temps je ne veuille...mais vous entendez que jusques là...

Led. Comment, si j'entends; et les mœurs donc!

M. Rob. À merveille! Voilà le gouverneur qu'il me fallait. Nous avons ici le chef de l'école primaire, M. Cinglant, auquel

je veux vous présenter. C'est celui-là qui sait le latin! et vous allez en découdre; ce sera charmant!

Led. [*à part.*] À mais! je me passerais bien de la présentation. [*Haut.*] C'est que...la fatigue du voyage...je ne serais pas fâché de me reposer.

M. Rob. Que ne parliez-vous? on va vous indiquer...

[*Il tire une sonnette. Au bruit, Ledru se retourne vivement.*]

Led. On y va!

M. Rob. [*étonné.*] Comment!

Led. Je voulais dire: Je crois qu'on y va, car voici justement quelqu'un.

[Scène suivante.]

LES PRÉCÉDENTS; CINGLANT, *maître d'école*; CHARLES, *fils de* M. ROBERVILLE.

M. Rob. Voici M. Cinglant dont je vous ai parlé. Souffrez que j'aie l'honneur de vous le présenter.

Led. [*saluant.*] Monsieur, enchanté de faire votre connaissance.

Cin. [*saluant.*] Monsieur...certainement...il n'y a pas de quoi. [*À part.*] Maudit professeur!...si je pouvais te faire déguerpir!...

M. Rob. Je vous présente en même temps mon fils, votre nouvel élève.

Led. Ah! c'est là lui?

Char. [*à part.*] Il a une tournure originale.

Led. [*à Charles.*] Jeune homme! vous allez avoir affaire à quelqu'un qui sait ce que c'est que les maîtres!

Cin. Je présume que monsieur est un partisan des nouvelles méthodes.

Led. Mais oui...moi, je les aime assez; et vous, monsieur?

Cin. Moi, monsieur, en fait de méthode, la mienne est connue, [*Frappant le revers de sa main gauche avec la paume de la main droite*] et je n'en ai point d'autre. Mais je serais curieux d'avoir le sentiment de monsieur sur la question qui, dans ce moment-ci, partage les savants. Monsieur est-il pour ou contre le système de Jean-Jacques?

Led. [*à part.*] Ah, diantre! il paraît qu'il faut se prononcer. [*Haut.*] Monsieur, je suis pour; et au fait, pourquoi pas?

Cin. J'aurais dû m'en douter. Il n'appartient qu'à un jeune professeur de défendre une doctrine aussi pernicieuse et aussi nuisible.

Led. Pernicieuse...moi, je ne vois pas...Pernicieuse...Il faut distinguer...

Cin. Comment, monsieur?

Char. [*à part.*] Voilà une dissertation qui peut être curieuse!

Led. Que diantre! entendons-nous; il ne s'agit pas ici de se disputer. Pernicieuse...Je le veux bien..je vous l'accorde...mais nuisible...non pas...Partageons ça par la moitié, c'est bien honnête. Lisez seulement le chapitre de...de son livre du...où il prouve que...et vous verrez après cela ce qui vous reste à dire!

Char. Au fait, il n'y a rien à répondre à cela.

Cin. Rien à répondre...

Led. Est-ce que vous ne vous rappelez pas le chapitre dont je vous parle? Allons, je vois que vous ne l'avez pas lu.

Cin. [*fièrement.*] Apprenez, monsieur, que je n'ai lu aucun de ces messieurs, et que je m'en fais gloire!

Char. Voilà deux savants de la même force!

Led. [*avec feu.*] Vous n'avez pas lu ce sublime chapitre...ce chapitre que j'ai là présent, comme si je l'avais sous les yeux. C'est celui où les autres croient le tenir, et lui disent: Ça, ça, ça, ça et ça...Alors il les reprend en sous-œuvre, et leur répond. Ah! vous prétendez que...Et alors il prouve ça, ça, ça, ça et ça. Hein, comme c'est écrit! Je change peut-être quelque chose au texte, mais c'est le fond des idées.

Cin. Eh bien! c'est justement là que je vous arrête; c'est sur le paragraphe que vous venez de citer.

Led. Ah! vous m'attaquez sur le paragraphe!

M. Rob. De grâce, modérez-vous!

Led. Non, laissez; je veux le pulvériser! et lui citer seulement cet autre...ce monsieur...là...son camarade...ce grand...

Char. C'est sans doute Voltaire.

Led. M. Voltaire, c'est cela. Si vous aviez passé comme moi sous le vestibule des *Français*[a], deux heures chaque soir, au pied de sa statue, vous pourriez vous vanter de connaître vos auteurs! et je soutiens qu'on doit le mettre entre les mains des enfants, même avant qu'ils sachent lire; ça ne peut pas faire de mal, après, je ne dis pas.

Cin. Je le nie; et je soutiens qu'il vaudrait mieux...[*Faisant le geste indiqué.*]

Led. Et les conséquences de votre système! vous ne les sentez pas, vous!. Mais dans ce moment-ci, ne sortons pas de la question, savoir: que vous avez tort, et que j'ai raison; ce qu'il fallait démontrer, et ce que j'ai fait d'une manière vigoureuse!

[a] *Théâtre-Français.* Théâtre de Paris.

M. Rob. Le fait est que voilà une discussion qui me paraît bien savante! Qu'en dis-tu, mon fils?

Char. Je dis que vous avez raison; que c'est un grand homme! un homme de mérite! et que je ne m'attendais pas à rencontrer un pareil précepteur.

Led. [*à part.*] J'étais sûr que je les mettrais tous dedans!

Cin. [*à part.*] C'est un ignorant.

Char. Un ignorant? comme vous y allez! Je suis sûr que la moitié des personnes qui disputent sur ce sujet n'en savent pas autant que lui. Monsieur je prendrai ma première leçon quand vous voudrez, tout de suite même.

M. Rob. C'est bien; je vous laisse: je vais dîner en ville, au château voisin, et ne reviendrai que ce soir...Adieu, monsieur Saint-Ange; je vous confie ma maison.

Cin. [*à part.*] Ma foi, tous ces savants-là, on devrait bien vous les...[*Haut.*] Je vous baise les mains!

Led. Je ne baise pas les vôtres.

[Scène suivante.]

LEDRU, CHARLES.

Led. Eh bien! ça a été mieux que je ne croyais: et mon élève surtout est un charmant jeune homme!

Char. Bon! mon père s'éloigne; son cheval est prêt: et dans cinq minutes, nous serons les maîtres de la maison...[*À Ledru.*] Écoute ici.

Led. [*regardant autour de lui.*] Écoute ici! Ah çà, à qui donc parle-t-il?

Char. Parbleu! à toi, maraud!

Led. Ah çà, jeune homme, si vous vouliez modérer vos expressions; c'est un ton auquel je ne suis point habitué!

Char. Tu t'y remettras, car on m'a tout dit. J'avais d'abord dessein de t'assommer, mais j'ai changé d'idée. On me donnerait quelque faquin, autant te garder: ainsi, je consens à t'obéir, à condition que tu seras à mes ordres. Aussi bien, je crois me rappeler maintenant ta figure: je t'ai vu, à Paris, chez Sainval, rue de Cerutti.

Led. Ce n'est pas moi.

Char. Un effronté coquin...

Led. Ce n'est pas moi.

Char. Qui, toute la journée, nous jouait du violon...

Led. C'est faux.

Char. C'est ce que je voulais dire; et qui nous écorchait les oreilles.

Led. [*à part.*] C'est juste! [*Haut.*] Ce n'est pas moi: je suis, j'ose le dire, le Démosthène du violon! J'étais né pour exceller dans les sciences et dans les arts! Je sens ma vocation, on ne garotte pas le génie!

Char. Je ne t'empêche pas d'être un homme de génie! et pourvu que tu te conduises en garçon d'esprit, c'est tout ce qu'il nous faut. Mon père doit être parti maintenant; et, en son absence, nous voulons donner bal au château: c'est la fête du village.

Led. Mais, monsieur...

Char. Écoute donc, tu es mon gouverneur; c'est à toi à t'arranger pour qu'il n'en sache rien. Mais j'oublie que j'ai des invitations à faire dans le village. Tiens, bats-moi un peu mon habit; je cours mettre ma cravate.

Led. Mais, monsieur, est-il décent que votre gouverneur...un professeur distingué...

Char. [*lui jetant son habit en entrant dans le pavillon à droite.*] Allons, fais ce que je te dis!

[Scène suivante.]

LEDRU, *ensuite* M. ROBERVILLE, *puis* CHARLES.

Led. [*seul, brossant l'habit.*] Voilà ce qui s'appelle ne pas avoir la moindre idée des convenances! et il faudra que je lui donne des leçons là-dessus. Mais lui parler dans ce moment-ci...

M. Rob. En voici bien d'une autre! qu'est-ce que je vois là! Notre gouverneur qui bat les habits de mon fils!

Led. Ce n'est rien, ce n'est rien, ne faites pas attention; c'est une suite de mon système d'éducation: comprenez-vous? Je tiens à ce que mon élève soit tenu proprement. Nous autres philosophes, nous regardons la propreté comme le miroir de l'âme.

M. Rob. D'accord; mais il ne fallait pas vous donner ce soin. Le premier domestique...

Led. Vous n'y êtes pas. Le domestique, c'est moi. Le premier précepte de la sagesse est de savoir se passer des autres, et de se servir soi-même. [*On entend Charles en dehors.*]

Char. Eh bien! voyons donc cet habit? As-tu fini?

Led. Vous voyez bien, il faut que je le lui porte.

M. Rob. [*le retenant.*] Comment donc! Je ne souffrirai pas...

Led. Si fait; laissez donc. Vous voyez qu'il attend.

M. Rob. Eh bien! qu'il attende: vous resterez. Je veux qu'il apprenne le respect.

Char. [*entrant vivement.*] Ah çà! répond-on, quand j'appelle? [*Menaçant Ledru.*] Je ne sais qui me retient. [*À part.*] C'est mon père!

Led. Non, frappez donc, je vous prie. Je veux savoir qui vous en empêche, [*À M. Roberville.*] Faites-moi l'amitié de me prêter votre canne. [*À Charles.*] Tenez, ne vous gênez pas. Je vous dirai comme ce général ou ce caporal grec, à qui on voulait donner la *schlague*[a]: "Frappe, mais écoute!" [*À M. Roberville.*] Hein! comme il est confondu! Eh bien! voilà comme on les matte, comme on les dompte, comme on leur brise le caractère. Je sais qu'il y a des dangers à courir; mais si on regardait à cela...

M. Rob. Ma foi! je n'en reviens pas!

Led. Maintenant, jeune homme, que vous êtes en état de m'entendre, voici votre habit; mais ne prenez plus un pareil ton. [*L'aidant à mettre son habit.*] Je vous le passe encore cette fois-ci; une autre fois, *ce serait une autre paire de manches*[b]; je vous en avertis. [*À M. Roberville.*] Hein! quelle leçon!

M. Rob. Ma foi, c'est un précepteur original! [*Bas à Ledru.*] J'étais prêt à partir, quand je me suis rappelé une chose essentielle. C'est aujourd'hui la fête du village, et il faut bien empêcher...Mais vous me conduirez jusqu'à la voiture, et je vous donnerai toutes mes instructions. [*À Charles.*] Adieu, monsieur; apprenez à respecter le digne professeur que je vous ai donné.

SCRIBE.

SCRIBE (*Augustin-Eugène*),

Né à Paris en 1791, auteur vivant et le plus fécond de nos écrivains dramatiques. Plusieurs de ses pièces ont été faites en société avec d'autres auteurs, et presque toutes ont eu un grand succès. M. Scribe est pour les étrangers le représentant de Paris, et restera, pour la postérité, un des meilleurs peintres des mœurs de notre époque.

[a] *Schlague* (de l'allemand *schlagen* battre), mot que les troupes françaises, qui combattirent en Allemagne, introduisirent dans l'idiome militaire. Coups de baguette qu'on donne aux soldats de certains pays du Nord, quand ils ont commis quelque infraction à la discipline.

[b] Proverbialement et familièrement, *c'est une autre paire de manches* signifie c'est une autre affaire, c'est autre chose.

EXPLANATORY NOTES.

Page 1 *et seq.*—1. *Apprendre*, to learn. 2. *être*, to be. 3. *vient de*, comes from, 'has just'*; *venir*, to come. 4. have compelled; *réduire*, to reduce. 5. in order to. 6. *admettre*, to admit. 7. *remporter*, to gain. 8. *résoudre*, to resolve. 9. *frapper*, to strike. 10. *accueillir*, to receive. 11. *rapporter*, to relate. 12. *aller*, to go. 13. 'he set sail'; *faire*, to make, to do. 14. *croire*, to believe; 'thought.' 15. his eyes. 16. *voir*, to see. 17. *ouvrir*, to open. 18. *espérer*, to hope. 19. after funeral rites have been paid to the body. 20. *lever*, to raise. 21. *invoquer*, to invoke. 22. *s'écrier*, to exclaim. 23. *tenir*, to hold. 24. *daigner*, to deign. 25. if thou enablest me. 26. 'I will sacrifice to thee;' *immoler*, to sacrifice. 27. *se hâter*, to hasten. 28. *savoir*, to know. 29. destruction. 30. *échapper*, to escape. 31. *remercier*, to thank. 32. *écouter*, to listen. 33. *sentir*, to feel. 34. caused him bitterly to regret. 35. *craindre*, to fear. 36. his people. 37. *veiller*, to watch. 38. *pousser*, to push; 'impelled.' 39. *oser*, to dare. 40. *reculer*, to draw, 'start' back. 41. *chercher*, to seek. 42. *pouvoir*, to be able; 'may.' 43. throws himself in his arms (*literally*: on his neck), and is quite astonished that his father should meet his tenderness so ill. 44. *fondre*, to melt. 45. *dire*, to say. 46. whence comes. 47. *détourner*, to turn away. 48. *accabler*, to overwhelm. 49. *répondre*, to answer. 50. *promettre*, to promise. 51. *garantir*, to preserve. 52. restore me. 53. which, by dashing me to pieces, would have put an end to my unhappy life. 54. *épargner*, to spare. 55. *parler*, to speak. 56. *tirer*, to draw. 57. *arrêter*, to arrest. 58. *vouloir*, to be willing. 59. beware. 60. *offrir*, to offer. 61. *baisser*, to stoop; 'bent down.' 62. *allumer*, to kindle. 63. *attirer*, to attract; 'bring down.' 64. *mourir*, to die. 65. preserved from. 66. frantic, and as it were torn by the infernal furies, surprises (the vigilance of). 67. *observer*, to observe; 'watched.' 68. *enfoncer*, to thrust. 69. *retenir*, to keep back; 'prevented.' 70. *environner*, to surround. 71. *tomber*, to fall. 72. *couvrir*, to cover. 73. *entr'ouvrir*, to half open. 74. but scarcely has he found it, than he can no longer bear it. 75. cut down in its

---

* Wherever two or more translations of a word or expression are given, the most suitable is denoted by the marks of quotation.

root by the ploughshare, languishes, and can no longer sustain itself. 76. *perdre*, to lose. 77. no longer nourishes it, and its life is gone. 78. cruelly cut down in his tender age. 79. *devenir*, to become. 80. ought. 81. *marcher*, to walk; *chanceler*, to totter. 82. *demander*, to ask; 'calls.' 83. wrath furnishes them with arms; they take up clubs and stones. 84. *oublier*, to forget. 85. 'renounce their allegiance to;' *reconnaître*, to acknowledge. 86. *trouver*, to find. 87. *ramener*, to bring back. 88. *fuir*, to flee. 89. *revenir*, to return; *revenant à soi*, 'recovering himself.' 90. which he has stained with the blood of his son. 91. *conduire*, to conduct. 92. *conserver*, to preserve, keep. 93. *établir*, to establish. 94. *prendre*, to take. 95. *paraître*, to appear. 96. *combattre*, to fight. 97. *appeler*, to call, 'invite.' 98. *suivre*, to follow. 99. *s'asseoir*, to sit down. 100. *souhaiter*, to wish. 101. I threw off my apparel. 102. I mingled, or placed myself among. 103. wrestling. 104. his arms were nervous and brawny. 105. every nerve was strained. 106. while he thus tried my strength. 107. for which lots were drawn. 108. hung over their flowing manes. 109. being less exhausted. 110. remote. 111. which was generally kept locked up, with perfumes, in a golden box. 112. government. 113. recently emancipated. 114. what was suggested by his fancy. 115. shouted. 116. to govern wisely. 117. what avails it? 118. in a state of disgraceful effeminacy. 119. become corrupt. 120. are compelled. 121. how many daring profligates are there? 122. knows not how to make his people enjoy. 123. accommodating towards. 124. abroad. 125. erecting, 'managing.' 126. by their number. 127. the proper government. 128. thy posterity. 129. declares indeed. 130. he must be compelled. 131. he declined it. 132. owing to the deception. 133. had made him his counsellor. 134. you set too little value upon.

PAGE 26.—1. situation. 2. a passage or alley without a thoroughfare, a court. 3. he recollected me. 4. you would suit me very well. 5. in this respect I just answer your purpose. 6. wages. 7. who was his only servant. 8. *retenir des places*, to engage places (in a coach, etc.). 9. in high repute. 10. plausible jargon. 11. pounded. 12. although he believed them. 13. satiated. 14. as much as we wished. 15. the flow. 16. consumption. 17. veronica, speedwell. 18. carnation. 19. rosemary. 20. wild poppy. 21. it was in vain for him. 22. diluent, abstergent. 23. of sufficient authority on this point. 24. will attest it. 25. conquered. 26. to such a degree. 27. the essence. 28. to conceal from. 29. thoroughly. 30. that class of people that belong neither to the nobility nor to the clergy; 'the common people.' 31. received. 32. even should they be. 33. *croc*, hook; *pendre l'épée au croc*, to leave off wearing a sword. 34. *qui*, i. e. *la personne qui*. 35. pleurisy. 36. (that they were not to) stint him in. 37. *réal* (*monnaie d'Espagne*), sixpence halfpenny. 38. *literally*: I asked for nothing

but wound and bump, *i. e.* 'I was ready for all comers.' 39. he began to laugh most heartily, holding his sides. 40. take his fill of mirth. 41. he was pretty well satisfied. 42. gently. 43. attend to. 44. it is better. 45. great folks. 46. long live (the poor people's doctor)! 47. 'suburbs,' which formerly used to be inhabited by the poor. 48. with hearty draughts. 49. with all deference to. 50. as. 51. was by no means ill pleased.

Page 32.—1. he therefore took them. 2. capital. 3. I had good reason to be. 4. again took the field. 5. although. 6. had just called in. 7. which was the object of my visit. 8. stared at, 'eyed.' 9. I am well satisfied. 10. let us not come to abuse. 11. may well presume, indeed. 12. if you owe a grudge to. 13. passion. 14. *literally*: beak and nails; 'tooth and nail.' 15. absurd, 'eccentric character.' 16. came to blows. 17. had succeeded. 18. another was very near happening to me. 19. refractory. 20. began to. 21. in a good condition. 22. almost tipsy. 23. quarrel. 24. he came in for his share. 25. abortion. 26. of my own invention. 27. wholly occupied as he was. 28. he did not fail to observe. 29. would have been led to suspect something. 30. innocently. 31. I would now give a hogshead of wine for. 32. to extol. 33. inconveniences. 34. I was not long, 'which very soon' (happened to me).

Page 36.—1. accordingly. 2. glanced his eyes over. 3. with impunity, *i. e.* without having acquired the vanity of one. 4. Bœotian, in allusion to the natives of Bœotia in Greece, who were considered rude and illiterate. 5. fate, 'fortune.' 6. to provide you one. 7. crooked (bandy-legs). 8. in a way. 9. dispose them to serious inward reflection. 10. *limer*, to file; *lime*, a file; 'highly polished.' 11. begins to feel. 12. I will rely upon. 13. temper, 'nature,' 'stamp.' 14. deteriorate. 15. your interest is concerned.

Page 38.—1. violent. 2. there remained no trace of it. 3. a severe attack. 4. what I should resolve on doing. 5. deviated, wandered. 6. a musty college professor. 7. a common-place, long-winded discourse. 8. who remarked it. 9. paid, hired. 10. which savours of the apoplexy. 11. to be beforehand with (you). 12. obliterated, 'left out of.' 13. in question. 14. a delicate thing. 15. enamoured. 16. could be offended. 17. make him swallow the pill. 18. to commence. 19. Aristarchus. 20. speak at once. 21. to take ill. 22. far from it. 23. I am by no means displeased. 24. terribly imposed upon by. 25. narrow, 'stupid.' 26. disconcerted. 27. to repair matters. 28. the means of appeasing. 29. distinguish the true from the false.

Page 41.—1. a place thus called from *pamplemousse*, a kind of orange-tree. 2. lean, emaciated. 3. packing-cloth. 4. striped by deep scars. 5. *Passer à gué*, to ford. 6. *Morne*, name given to a hill or hillock in

some of the French colonies. 7. thin. 8. of an olive colour. 9. with hollow eyes. 10. did not take much notice of. 11. the other side of. 12. fasting. 13. having quenched their thirst. 14. cabbage, 'fruit.' 15. sap. 16. to blunt. 17. steel (to strike a light). 18. flint. 19. fixed, fastened. 20. chocolate-mill. 21. to froth. 22. to strip the cabbage or fruit. 23. suspected. 24. dismayed. 25. *de* is generally used, before an adjective, after *il y a.* 26. *ajoupa*, a little hut made of dried leaves. 27. scolopendria, a plant. 28. had torn even so as to make them bleed. 29. beaten path. 30. bind-weed. 31. thick wood. 32. upon the watch. 33. recover from. 34. made Fidele smell them (*see* GRAMMAR, rule 550.). 35. followed scent. 36. gourd. 37. naughty.

PAGE 48.—1. hawser.

PAGE 49.—1. exposes it to the shafts (of death).

PAGE 52.—1. furrows become level (smooth). 2. in vain penetrates. 3. dismayed. 4. chilled. 5. mariners. 6. distribute. 7. vacuity, space. 8. terrified, dismayed.

PAGE 54.—1. foggy. 2. peaks. 3. trade-wind.

PAGE 56.—1. has no longer any feeling but for himself. 2. he rushes. 3. a state of dejection. 4. grinding. 5. rattle-snakes. 6. lined. 7. chilled, 'horror-struck.' 8. trembling. 9. shuddering. 10. stoops. 11. leaning, resting. 12. & 13. as pale and lifeless. 14. to bristle up. 15. uprooted. 16. guaiacum, a medicinal wood, called also *lignum vitæ.* 17. shattered. 18. broken. 19. having flowed away.

PAGE 58.—1. uncultivated. 2. outward. 3. cuts off the thistle and the bramble or brier. 4. thickly set, bristling. 5. falling into decay by age. 6. lichens. 7. agarics. 8. for want of being. 9. miry. 10. unapproachable. 11. marshes, morasses. 12. unclean, foul. 13. heaths. 14. savannahs. 15. grass-plot. 16. which appear less connected with the soil than with each other. 17. coarse flock. 18. *rebrousser chemin*, to go *or* turn back. 19. the water-lily. 20. his strength. 21. 'discovered,' with reference to its extent, boundaries, etc.

PAGE 62.—1. transparent. 2. soft, velvety. 3. birch-trees. 4. 'owlet,' brown or grey owl.

PAGE 64.—1. top, brow. 2. lively orange red. 3. print. 4. crimson-red.

PAGE 66.—1. shrouds. 2. yards. 3. water-spout. 4. 'tarred.' *Goudronné*, from *goudron*, tar. 5. sing. 6. hoarse. 7. snares, dangers.

PAGE 67.—1. trembling. 2. cast down. 3. struggle.

PAGE 69.—1. expand. 2. to gush, spring. 3. incandescent (of a white heat).

PAGE 70.—1. gaping mouth. 2. hollowed, scooped. 3. sheet. 4. to the east. 5. shaken. 6. spurts up, gushes. 7. hewn. 8. drawn in. 9. elks.

PAGE 71.—1. roof. 2. brim, kerb-stone. 3. trough.

PAGE 72.—1. want of foresight. 2. entwined devices. 3. was created. 4. were indulging in. 5. crushed. 6. was swallowed up. 7. of a number of. 8. contending (to rescue) their daughters. 9. when they searched the ruins. 10. clasped in her arms.

PAGE 73.—1. ground, distance. 2. grasses. 3. are united. 4. dishevelled, disordered. 5. fallow (pale red or yellow). 6. exhibit. 7. rice-fields. 8. jackal. 9. with a ram's head, 'horned.' 10. ibis. 11. jerboa. 12. 'porphyry,' from the Greek πορφύρα (*porphura*), purple, marble of a particular kind. 13. saxatile, growing among rocks. 14. girdle.

PAGE 76.—1. a religious recollection or meditation. 2. crumbled. 3. fallow (deer, etc.). Addendum to the note [8], page 77: *Bêtes fauves.* Dénomination collective qui embrasse les cerfs, les chevreuils, les daims; par opposition à *bêtes noires*, comme les sangliers, ou *rousses*, comme les renards.

PAGE 79.—1. buried. 2. amphoræ, pitchers. 3. kneaded. 4. cross way. 5. by the light.

PAGE 81.—1. came to us. 2. twilight.

PAGE 82.—1. *déferler*, to unfurl, 'swelled.' 2. engulfed. 3. main-mast. 4. fore-mast. 5. *gouverner un vaisseau*, to steer a ship; *le vaisseau ne gouverne pas*, there is no steerage-way. 6. *voguait en travers de la lame*, drifted in the hollow or trough of the sea. 7. waves. 8. quarter-deck. 9. shrouds of the mizen-mast. 10. top-mast or top-sail. 11. main-yards were immersed. 12. drenched. 13. to capsize, overset. 14. top. 15. straightened. 16. overturned. 17. with all one's might. 18. hoarse, rough.

PAGE 83.—1. while I was occupied. 2. I felt a desire. 3. spotted. 4. striped. 5. brown, 'dark.' 6. sparkling. 7. coats. 8. nacre, mother-of-pearl. 9. netting. 10. paper-kites. 11. came upon. 12. beetles. 13. worked, dug at. 14. parenchyma. 15. an earthen vessel. 16. leisure. 17. knowledge. 18. within its focus. 19. at a glance. 20. lens. 21. which magnified but little. 22. glands. 23. *creusés en*, scooped in the shape of. 24. anthers. 25. rafters. 26. corollas. 27. nectaries. 28. gold- or silver-smith's ware. 29. amphoræ. 30. instead of finding their own level.

PAGE 88.—1. magnifying-glass or lens. 2. sparkling netting. 3. decks. 4. flesh-worm, 'mite.' 5. conceals from. 6. retina. 7. cornea. 8. estimate.

PAGE 89.—1. strewed. 2. bare, open. 3. destitute. 4. only returns. 5. fill up.

PAGE 90.—1. (nothing) can spring up. 2. which the other wanted. 3. thick mud. 4. thickets. 5. mangrove or manglier, a large tree of the southern regions; its branches descend to the ground and take root in it. 6. increase, multiply. 7. sink. 8. refuse. 9. knead. 10. mire. 11. living mass. 12. rude, shapeless. 13. bordering on.

PAGE 92.—1. he is not discouraged. 2. suffers. 3. boorish, rude, 'churlish.' 4. eager. 5. attentive. 6. if they stop ever so little. 7. has better provided them. 8. leaps. 9. abruptly. 10. distinguishes. 11. can stand the test.

PAGE 96.—1. fury. 2. they are put to sledges. 3. how to make their way through. 4. they only skim along. 5. *enfoncer*, to sink. 6. which are pickled. 7. benumbed.

PAGE 97.—1. braves. 2. submits. 3. to anticipate it. 4. submits to (everything).

PAGE 98.—1. to be secure. 2. folds. 3. twists, curls. 4. to grind. 5. kneads. 6. softened, bruised. 7. crushed. 8. swallow it.

PAGE 101.—1. panting. 2. passing away in succession. 3. benumbed. 4. sink (under the weight).

PAGE 102.—1. pebbly. 2. *mélèze*, larch-tree; *rampant*, creeping. 3. birch-trees. 4. northern. 5. wandering. 6. demesnial. 7. *La rivière charrie des glaces*, the river is filled with floating pieces of ice. 8. catkins, 'blossoms.' 9. cytisus; *velu*, hairy, thick, fibrous. 10. buds.

PAGE 104.—1. vent-holes, 'chasms.' 2. deep, 'hollow.' 3. bewildered feeling, 'giddiness.'

PAGE 105.—1. nice, 'particular.' 2. oriental. 3. country-boxes. 4 ruts. 5. champing bits. 6. the set (of horses), team. 7. attentions. 8. have not imagined, invented.

PAGE 107.—1. pebbles, 'shingles.' 2. bottles, phials.

PAGE 108.—1. clashed with one another. 2. stuffed. 3. lackered vases or furniture (lacker is a kind of varnish of a brilliant golden colour). 4. humour. 5. consecrated vessel called *remonstrance* or *ex-*

positorium in roman catholic churches. 6. antique sugar-plum or comfit-boxes: *drageoir*, from *dragée*, sugar-plum; *féodaux*, relating to feudal times. 7. apathetic. 8. tobacco-pouch. 9. vase called *ciborium* or *pyx* in roman catholic churches. 10. *i. e.* five francs; *cent sous* is a familiar expression.

Page 111.—1. chuckling. 2. conch, a marine shell used as a horn by the negroes. 3. gusts. 4. clinging. 5. shivering. 6. buttresses, props. 7. hurling. 8. 'wood-work' in the form of tiles.

Page 114.—1. rigging. 2. pedestal. 3. *Sillage*, from the Latin *sulcus*, a furrow, 'track' or mark which a ship, as it floats, leaves in the water

Page 116.—1. it is far from being the fact. 2. *trois mille huit cents livres.*

Page 119.—1. cut, shaped.

Page 122.—1. weakness, relaxation.

Page 126.—1. broom; *genêt épineux*, thorn, furze. 2. *bassinet*, crow-foot, butter-cup. 3. yellow wall-flowers. 4. borders. 5. primroses.

Page 127.—1. water-lily. 2. *ignes fatui.* The *ignis fatuus*, commonly called *Will-o'-the-wisp*, *Will-with-a-wisp*, or *Jack-with-a-lantern*, is a fiery exhalation which appears in the night, principally in marshy places.

Page 131.—1. the coxcomb, fop, conceited man. 2. overbearing. 3. *tutoie*, thous; (says thou, thee,) speaks with an improper familiarity. 4. ogles. 5. jeers, ridicules. 6. whims, ridiculous manners. 7. boasting wit. 8. conceit. 9. heels (of shoes, boots). 10. runner, footboy. 11. creditors. 12. ill-bred.

Page 132.—1. the whimsical man. 2. as one can wish. 3. his spleen is spiteful. 4. he excites fear, pity. 5. wild. 6. diversion. 7. whetted, sharpened. 8. displeases. 9. spring. 10. unwinds. 11. demoniacs. 12. overturned, 'subverted.' 13. unreasonableness. 14. excite him. 15. disordered. 16. transports, 'passion.' 17. to turn away.

Page 134.—*Le fat.*—1. stammer out. 2. to propriety. 3. has heard an unpleasant truth. 4. of doing so. 5. unknown to himself. 6. if dinner is on table. 7. of impertinence, which is not overlooked in him.

Same page.—*L'homme qui n'a pas de caractère.*—1. *caractère*, character, temper, disposition, humour, nature, 'way of thinking,' 'opinion.'

PAGE 135.—1. his own. 2. you can follow his track. 3. and cannot bear to be less comfortably seated. 4. faints away. 5. is before them. 6. puts himself under restraint.

PAGE 136.—*Le gourmand.*—1. first course of dishes. 2. side-dishes. 3. removed. 4. ragouts, extra-dishes. 5. produces a wish. 6. which is not to be deceived. 7. wherever.

SAME PAGE.—*Le riche et le pauvre.*—1. fresh complexion. 2. high chest. 3. he makes the person who speaks to him repeat what he has said. 4. snores. 5. corrects. 6. which he utters. 7. he does it badly; he imagines himself a burden. 8. he does not command attention. 9. very attentive. 10. to tread upon. 11. picks up by stealth. 12. crowded. 13. out of humour with. 14. indifferently preoccupied.

PAGE 138.—*Le pedant.*—1. I do not understand. 2. I understand still less. 3. you think I look well. 4. you do not suspect it. 5. gibberish. 6. confused sentences. 7. you address. 8. and whisper in your ear: Be not anxious of appearing clever.

PAGE 139.—*L'homme à prétentions.*—1. he begins to speak, and interrupts. 2. he makes his way. 3. upon good authority.

SAME PAGE.—1. these wars. 2. unravels in the same manner. 3. he can tell the number of stairs. 4. to make himself acquainted with the families. 5. that he had inherited that infirmity.

PAGE 140.—*La curiosité, ou les manies.*—1. to be an amateur is not to have. 2. to that which is in vogue.

PAGE 141.—*Le fleuriste.*—1. 2. 3. 4. & 5. names of tulips. 6. before which he stands till he is quite exhausted. 7. but then it is shaded, edged, unctuous. 8. cut out, scalloped.

SAME PAGE.—*L'amateur de prunes.*—1. a connaisseur in. 2. scientifically. 3. flesh, pulp. 4. some appearance. 5. stature, height.

PAGE 142.—*Le numismate.*—1. numismatologist, *i. e.* one who is versed in, or likes medals. 2. not at all. 3. series. 4. defaced inscription. 5. soft, mellowness (of the figure or drawing resulting from age). 6. *fleur,* bloom, 'freshness'; *coin,* die, stamp: *cette médaille est à fleur de coin,* that medal is perfectly preserved. 7. filled.

SAME PAGE.—1. displays. 2. that very few impressions of it have been taken. 3. all the prints by Calot. 4. sad, hard.

PAGE 143.—*Le bibliomane.*—1. one over-fond of books. 2. teach. 3. he vainly cries out, in order to revive me. 4. edge. 5. gold strings. 6. tan-house.

PAGE 143.—*L'édificateur.*—1. the constructor, builder. 2. inhabitant of a town, master who employs journeymen, 'citizen.' 3. uninhabitable. 4. agent. 5. garret. 6. inlaid work. 7. people are incessantly knocking. 8. the master.

PAGE 144.—*L'ornithologiste.*—1. tainted with plague. 2. warbling. 3. uproar. 4. increase, surge, swelling. 5. shrill. 6. to pour, give out. 7. he pays a salary. 8. to brood. 9. overcome by. 10. crested. 11. chirps, warbles. 12. moults.

SAME PAGE.—1. purchases. 2. for he has experienced.

PAGE 145.—1. shaft, pole. 2. board, plank. 3. whips. 4. backgammon. 5. dice-box. 6. balass, straw-coloured. "*Balais.* Sorte de rubis de couleur de vin fort paillet, ainsi nommé de *Balascia*, pays entre Pégu et le Bengale, d'où les premiers ont été rapportés." ROQUEFORT. 7. *fruit*, means here the time in the morning when the fruit used to be brought in.

PAGE 150.—1. cut. 2. smells. 3. collates. 4. barters. 5. auctioneer.

PAGE 153.—1. wan, dull. 2. ungilded. 3. polecat, a sort of weazel. 4. the shade. 5. pock-fretted, speckled. 6. gimlet. 7. worn, 'threadbare.' 8. milleped, an insect found under logs of wood, large stones, etc.

PAGE 155.—1. (and shakes your hand so heartily) that he almost dislocates your wrist. 2. to be candid with you. 3. transaction to settle. 4. attorney. 5. a man of abrupt manners, but of a benevolent heart.

PAGE 158.—1. starched, stiff. 2. self-important. 3. undescribed. 4. opening. 5. jeering, deriding. 6. gait, pace, behaviour, habits. 7. coach-office. 8. horse-hair. 9. meanness. 10. deceit, 'trickery.' 11. attempts, attacks. 12. open air. 13. smells, 'anticipates.' 14. furious, anxious, 'greedy' customer. 15. puns.

PAGE 163.—1. are blunted, 'weakened.' 2. in slackening, 'diminishing the rapidity of.' 3. the higher branches of philological study, logic, etc.

PAGE 173.—1. you are very ignorant of the occurrences of the capital. 2. we are very stupid.

PAGE 176.—1. is well established. 2. do not make a useless display of wit. 3. confine yourself.

PAGE 178.—1. alliance, union. 2. 3. & 4. dishonourable contrivances bring more knaves to misery than to fortune.

PAGE 180.—1. portmanteau. 2. bolster. 3. loft. 4. rafters.

PAGE 182.—1. we only produce. 2. flesh-worm, 'mite.'

PAGE 185.—1. dry up. 2. it is already approaching.

SAME PAGE.—1. yet could I but avoid. 2. delusion! 3. to grow dim. 4. there is no escape.

PAGE 186.—1. plebeian. *Roturier* (du latin *rota*, roue, d'où *rouler* et *rôle*), homme porté sur le *rôle* des impositions; qui n'est pas noble; qui tient de la roture.

PAGE 188.—1. withers. 2. chaff. 3. mote. 4. restless.

PAGE 191.—1. cricket. 2. dawn.

PAGE 199.—1. a pan for coals, a brazier. 2. clay.

PAGE 200.—1. scarcity, penury. 2. agitated by grief.

PAGE 203.—1. Thou who. 2. the murderous steel. 3. dry up.

PAGE 204.—1. broken down, decayed. 2. simples, 'medicinal herbs.'

PAGE 205.—1. wins, entices. 2. alleviating.

PAGE 214.—1. substance, summary. 2. 'calm,' smooth sea.

PAGE 218.—1. he was informed. 2. either willingly, or because they were compelled. 3. intimate recollection or devotion. 4. 'which it would perhaps never have routed;' *enfoncer*, to break into.

PAGE 228.—1. bursting its way.

PAGE 230.—1. deck. 2. fragment, stump. 3. bounded over him with a single leap. 4. a pair of smith's pincers or nippers. 5. panting.

PAGE 233.—1. whiled away the tiresomeness of. 2. and men do nothing else. 3. raising his voice.

PAGE 237.—1. hurdles of wicker-work. 2. surplice. 3. 'padded,' quilted like a mattress. 4. weakened.

PAGE 246.—1. spent ball. 2. *a Latin proverb*: for our altars an nresides.

PAGE 256.—1. violently oppress their heart. 2. stillness and repose dwell in the fields of memory! 3. powerless, insensible, apathetic: *blasé*, from the Greek βλαισὸς (*blaisos*), distorted, impotent.

PAGE 266.—1. clay. 2. *glaïeul*, gladiolus, or sword-grass.

PAGE 267.—1. reflections. 2. sickles. 3. *gui* (prononcez *ghi*), misletoe. 4. *céraste* (from the Greek κέρας (*keras*) horn), horned snake; *impur*, foul, unclean. 5. *larvæ*, spectres.

PAGE 270.—1. clarion. 2. vine-branch. 3. wedge, 'angle.' 4. prance, rear. 5. stables, 'stud.' 6. 'haft,' handle.

PAGE 282.—1. he was hesitating (or delaying) to become a believer in the true God.

PAGE 287.—1. iron-shod.

PAGE 289.—1. a doublet, a close coat. 2. armlets. 3. nape of the neck.

PAGE 291.—1. clashing. 2. pale or stake.

PAGE 298.—1. smock-frock. 2. seized him by putting his arms round his waist.

PAGE 305.—1. artful. 2. *chausse-trape*, caltrop, an instrument made with four spikes, so that whichever way it falls to the ground, one of them points upwards. 3. spits, spikes. 4. amulets, charms.

PAGE 307.—1. strand, or shore. 2. are scattered. 3. increase. 4. funnels.

PAGE 310.—1. tingling, or tinkling. 2. whirls. 3. ringing of bells, peals. 4. shrill and (*fêlée*, cracked) out of tune.

PAGE 318.—1. piece. 2. kneading-trough, 'cupboard.' 3. peasants[a]. 4. portliness. 5. fallow (pale red or yellow).

PAGE 326.—1. to fight.

PAGE 327.—1. a pointed or arched window. 2. of various colours. 3. sharp and weak. 4. long, slender. 5. *calotte*, a small coif, which only covers the top of the head, worn by priests in roman catholic countries.

PAGE 331.—1. mariner's compass.

SAME PAGE.—1. *orviétan* (derived from *Orvietto*, a town in Italy), a quack medicine. 2. jugglers. 3. *badaud*, a simpleton, a cockney. 4. felt, 'shabby hat.' 5. taste. 6. spot. 7. lower orders, rabble[a].

PAGE 339.—1. mortgages. 2. converted itself into immoveable or real property.

PAGE 343.—1. grape-shot.

PAGE 349.—1. irresolute attempts.

PAGE 362.—1. in solitary confinement.

---

[a] *Manant*. Habitant, résidant; villageois, campagnard; homme rustre et grossier. Ce mot est dérivé du latin *manens*.

PAGE 366.—1. out-lined.

PAGE 372.—1. piled. 2. was at anchor.

PAGE 374.—1. wood-work. 2. pieces of dried mortar. 3. stamp.

PAGE 382.—1. turnings or windings. 2. guns, field-pieces.

PAGE 383.—1. if I may say so.

PAGE 385.—1. tight. 2. soft, flexible. 3. dividing in the shape of a heart. 4. to lock, to put on the drag, to stop. 5. scattered.

PAGE 393.—1. shining.

PAGE 395.—1. whip. 2. rebound.

PAGE 399.—1. crenated in the form of battlements. 2. level with the surface of the water. 3. pale, of a dead colour. 4. ornamented headpiece, 'nodding plumes.' 5. towing. 6. fly-boat. 7. 8. & 9. names of vessels used in the Mediterranean. The *tartane* has one mast and a three-cornered sail. 10. 'handful'; *literally*, a pinch, the quantity that can be contained in two or three fingers.

PAGE 404.—1. *cocon*, the cocoon or ball of the silk-worm. 2. worn-out tattered vestment.

PAGE 407.—1. hedges; *charmille*, from *charme*, horn-beam or yoke elm, a tree which shoots principally from the root.

PAGE 408.—1. alder. 2. ash. 3. rugged or unhewn stones. 4. cupola of tiles. 5. hemp-fields. 6. rafters. 7. quincunx or angle-ways. 8. rustle. 9. chucks. 10. clay. 11. thrushes.

PAGE 411.—1. poodle-dog. 2. play childish tricks.

PAGE 421.—1. have had a narrow escape. 2. without his knowledge. 3. to shoot sparrows. 4. present and aim. 5. in fact.

PAGE 425.—1. tomtits. 2. greenfinches.

PAGE 426.—1. curl-papers. 2. stays. 3. drenched with perspiration.

PAGE 427.—1. begone out of my house. 2. fit subject for the gallows. 3. if I may say so. 4. lest I knock you down. 5. search. 6. spies. 7. you set yourself up for a reasoner! I will give you some of this argument about your ears. 8. stingy wretches. 9. are you troubling yourself. 10. 'box your ears,' *barrette, petit bonnet*, close-cap; *parler à la barrette de quelqu'un*, c'est-à-dire parler à quelqu'un vertement, sans le ménager. 11. whom the cap fits, let him wear it.

PAGE 430.—1. tells me to my face. 2. and in very good circumstances. 3. quickly take by the forelock. 4. one's happiness or misery depends upon it. 5. take into consideration.

PAGE 431.—1. hearty, lively. 2. fine cause to complain, indeed! 3. constitution. 4. make some sacrifice. 5. economy of living. 6. jelly-broths. 7. peeled (barley). 8. is not so inconsiderable, but that it. 9. in which her equals indulge. 10. gaming. 11. have heard of. 12. all at once. 13. noticed me. 14. for want of. 15. will set me on my feet again. 16. letters. 17. *que je vous sollicite*, *solliciter* being a transitive verb.

PAGE 434.—1. for this evening. 2. is missing. 3. deduct it. 4. to put them in mind. 5. frocks.

PAGE 436.—1. for you take upon yourself. 2. first course. 3. side-dishes.

PAGE 437.—1. *guigné*, watched (guigner, de l'espagnol *guimar*, regarder une chose avec envie, la guetter).

PAGE 438.—1. all is over. 2. committed the deed. 3. put to the rack. 4. police-officers. 5. chief justices. 6. racks, tortures.

PAGE 439.—1. of good weight. 2. sucking-pig. 3. to dress it for you. 4. clipped. 5. you cannot but know. 6. and I still bear in mind. 7. proofs. 8. lurking. 9. if you take it in that view.

PAGE 441.—1. evasions. 2. a wilful crime (*Guet-apens*, ou mieux *appens*, du français *guet*, et du latin *appensus*, pendu, suspendu, attaché. BESCHERELLE). 3. motives. 4. will soon give me satisfaction. 5. had participated. 6. my property. 7. what a jumble is this about my daughter!

PAGE 445.—1. are you going to show me. 2. that I am getting myself dressed. 3. I thought I should never get on. 4. until they have brought me. 5. in proper style. 6. I have had this printed calico gown made for me. 7. go thus. 8. it becomes you. 9. under-waistcoat. 10. nothing can be better. 11. compositions. 12. I would have you first. 13. you should not have had it done. 14. you must not, sir, be deceived by the name of pupil. 15. as any that can be composed. 16. it will be better with it. 17. could enliven it a little here and there. 18. I was taught one. 19. Jenny. 20. a strict relation to one another. 21. who teaches me. 22. engaged. 23. that is all that is necessary. 24. can do nothing. 25. are occasioned by nothing but. 26. oversights. 27. failures. 28. has happened only from the want of knowing how. 29. want of harmony. 30. false step.

PAGE 448.—1. a treble. 2. counter-tenor. 3. bass-viol. 4. theorbo, a large lute for playing thorough-bass. 5. harpsichord. 6. thorough-bass. 7. treble violins.

PAGE 449.—1. of fencing. 2. I showed you. 3. adversary. 4. in or out. 5. in this manner. 6. any courage. 7. this will show of what importance we fencing-masters must be. 8. is superior. 9. & 10. softly, Mr. Fencer. 11. you are pretty fellows. 12. leathern stomacher (used by fencing-masters). 13. softly. 14. will drub. 15. pray! 16. will thrash. 17. teach him better manners.

PAGE 450.—1. what is the matter? 2. even to abusing each other, and wishing to come to blows. 3. can you thus give way to anger? 4. to abuse us both. 5. ought that to make you angry? 6. silly pedant. 7. arrant schoolmaster (voyez la page 483, note [a]). 8. villains! rogues! 9. the deuce take the pack-saddled ass! 10. knaves! beggars!

PAGE 452.—1. adjusting his band. 2. which will cut them up finely. 3. the greatest desire. 4. I am vexed. 5. frightful. 6. does not take my fancy. 7. ethics. 8. morality is of no avail; I will get in a passion as much as I please, when I have a mind. 9. natural philosophy. 10. *ignes fatui*. 11. uproar. 12. confusion. 13. by bringing the under jaw near to the upper. 14. pouting the lips. 15. you were making mouths. 16. you need only. 17. by striking the tip. 18. how angry I am with you! 19. so that being grazed. 20. prettily.

PAGE 456.—1. trapped out thus. 2. one would think it is carnival here. 3. the house clean. 4. gang. 5. tired out. 6. *biaux*, a vulgar pronunciation for *beaux*. 7. are very nimble-tongued. 8. loosen all the bricks, *carriaux* for *carreaux*, see 6. 9. advantages. 10. *renfort*, increase in strength; *potage*, soup; 'to strengthen (or add to) the mess.' *Renfort de potage* is a common and proverbial expression. 11. would to heaven I were whipped even now. 12. you would be all the better for it. 13. fools. 14. nonsense. 15. there! see what comes by studying. 16. just say. 17. nonsense. 18. ought to send away. 19. fooleries. 20. loobily. 21. deuce take the hussy! 22. managed very well. 23. with whom you have become infatuated. 24. he will take good care not to do so; *literally*: he will not fail to fail. 25. to wheedle you.

PAGE 460.—1. you are as genteelly dressed as possible. 2. a proverbial expression, meaning, 'he talks of what gives him pleasure.' 3. put on your hat. 4. get out of debt. 5. a hundred and twenty. 6. milch cow. 7. will drain you to the last farthing. 8. many persons.

PAGE 463.—1. of noble birth. 2. they spend few words upon it. 3. shake hands. 4. are we descended from St. Louis? 5. understand your drift. 6. but from good citizens. 7. now for slander. 8. tradesman. 9. plague take. 10. she never fails to say so. 11. they are ill-

informed people. 12. suitable. 13. beggarly and ill-shaped. 14. silliest booby. 15. are always meddling. 16. should fail through inadvertence. 17. to play at *la madame*, the name of a game played by children. 18. so great a lady as she is now.

PAGE 465.—1. your late.

PAGE 467.—1. Oh unforeseen misfortune! 2. what business had he in that galley? (The droll exclamation of Géronte *que diable allait-il faire dans cette galère?* has become proverbial.) 3. in the pace of a horse.

PAGE 473.—1. judgment. 2. lively. 3. his professors always spoke highly to me. 4. by dint of striking the iron, 'persevering.' 5. degrees. 6. to the utmost. 7. thesis, or disputation in philosophy. 8. take the hand. 9. *convolaient* here means 'flew,' but the verb *convoler* according to the French Academy is *to marry again*. 10. (is come) fresh (from college). 11. he will always surpass you in retort.

PAGE 476.—1. 'uneven.'

PAGE 479.—1. will not do for you. 2. will fondle. 3. in earnest. 4. bless me!

PAGE 481.—1. ignorant. 2. present my respects. 3. interpreter. 4. blockhead.

PAGE 489.—1. just as it happens. 2. I wash my hands of it; *i. e.* I am not concerned in it. 3. let it be as it may, I shall not care. 4. peace-officer of the ward, *quartier* (*de la ville*).

PAGE 490.—1. why does he take into his head? 2. folding-chair.

PAGE 494.—1. to physic. 2. would be very well content with her. 3. shoulder-blade. 4. midrif (*diaphragme*, muscle très-large et fort mince, situé à la base de la poitrine, qu'il sépare d'avec l'abdomen). 5. this indeed is the cause why your daughter is dumb. *Voilà ce qui fait que votre fille est muette:* this phrase has become a proverbial expression, and is applied to unintelligible and absurd arguments. 6. would that I had such a well-hung tongue!

PAGE 498.—1. troublesome business. 2. attempt upon my freedom. 3. honesty. 4. safeguard. 5. likely to be so. 6. who have contributed to the *Elegant extracts*. 7. infinitely obliged. 8. dabble in it. 9. supremely fine.

PAGE 501.—1. my dear. 2. attendance at court. 3. are not inferior to me. 4. tenderness. 5. by a grenade.

PAGE 510.—1. cart-loads. 2. flower-beds.

PAGE 511.—1. 'ready-made.' *cracher*, to spit.

PAGE 513.—1. still-born. 2. non-suited. 3. in a cold perspiration. 4. with all their might. 5. puffed up. 6. milled or edged in coinage. 7. blot. 8. I require that it be taken as evidence. 9. drams. 10. would be contradictory.

PAGE 518.—1. penny-a-liners (*here*, a poor or wretched fellow).

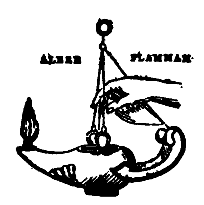
PAGE 524.—1. crusted, 'absorbed.' 2. bailiwick.

PAGE 530.—1. he is a wag. 2. squinting. 3. formerly, *i. e.* before the revolution.

PAGE 533.—1. it is just the same.

PAGE 540.—1. stole, a long vest worn by certain dignitaries.

THE END.



PRINTED BY TAYLOR AND FRANCIS,
RED LION COURT, FLEET STREET.

New Edition, 12mo, 5s. 6d., bound,

A FRENCH GRAMMAR,

IN TWO PARTS:

I. ACCIDENCE. II. SYNTAX, WRITTEN IN FRENCH.

WITH

AN ETYMOLOGICAL INDEX, ENGRAVINGS SHOWING THE POSITION OF THE MOUTH FOR THE PRONUNCIATION OF FRENCH SOUNDS, VOCABULARIES, EXERCISES, AND READING LESSONS,

FORMING

A COMPLETE COURSE OF FRENCH INSTRUCTION IN ONE VOLUME.

The Author's *Method of Tuition,* and *Plan for the periodical examination of Pupils,* are given in the APPENDIX.

"For the quantity of information it contains, for the lucid manner in which it is conveyed, and for the judiciousness of the arrangement, it is probably without an equal among all the grammars published in London. The rules are laid down according to the most modern condition of the language, and the examples are all selected from classical authors...."—*The Times.*

"The recent edition of Delille's grammar has been considerably enlarged, and much useful information added illustrative of the peculiarities of modern phraseology and familiar conversation, and contains valuable observations showing the grammatical connection between the French and Latin languages."—*Morning Post.*

Trois cours de thèmes, fondés sur les chefs-d'œuvre de la littérature française, offrent dans la grammaire de Delille les fruits de vingt ans d'expérience dans l'enseignement en Angleterre. Le premier cours se compose de phrases françaises dont la traduction en anglais, séparée du texte original, se trouve à la fin de la grammaire. La retraduction de cet anglais en français, que l'élève doit préparer par l'étude du texte original susdit, forme le second cours; et le troisième cours se compose de thèmes que l'élève écrit sur tous les sujets de la lexicographie et de la syntaxe. Il est évident que cette méthode d'enseignement, en retardant utilement la composition écrite, offre aux instituteurs une économie de travail précieuse et incontestable. D'ailleurs, pour les classes des écoles modernes, où les élèves changent de place pendant la leçon, le travail du second cours, devant être nécessairement le résultat d'une forte étude mnémonique de la part de l'élève, est réellement ce qu'il y a de plus convenable, de plus avantageux et de plus sûr dans la partie élémentaire de l'enseignement.

La grammaire de Delille possède le mérite d'être le seul livre nécessaire aux commençants. Outre un index étymologique, un vocabulaire étendu, et des phrases en forme de dialogue, elle contient de nombreuses narrations pour la lecture à haute voix, la dictée et l'analyse. La méthode d'enseignement de l'auteur, un questionnaire grammatical, et divers sujets de conversation propres à développer l'esprit et le cœur des élèves, sont réunis dans l'appendice. On y trouvera aussi des modèles de lettres commerciales, un tableau de mesures extrait de l'*Annuaire du Bureau des longitudes,* et d'autres indications de la plus grande utilité.

"Un grand nombre de professeurs de français en Angleterre ont essayé de se faire une réputation en publiant des livres élémentaires. De là cette multitude de grammaires que l'on trouve dans le commerce de la librairie et qui, pour le plupart, sont la reproduction, avec variantes, des grammaires de Lévizac et de Hamel qui, les premiers, ont ouvert la carrière et jalonné la route. M. C.-J. Delille, professeur à Christ's hospital, ne doit pas être confondu avec ces compilateurs. Sa 'Grammaire théorique et pratique de la langue française' est un ouvrage qui lui appartient entièrement et dont le plan est conçu avec une sagesse qui dénote que M. Delille

a mis à profit l'expérience qu'il a acquise dans l'enseignement. L'ouvrage se compose de deux parties ; la première traite des mots qui servent à exprimer les pensées et à leur donner une forme ; la seconde, sous le titre de *Syntaxe*, fixe l'emploi de ces mêmes mots et détermine la place qu'ils doivent occuper dans la proposition.

"Les dix parties du discours sont définies avec clarté et suivies non-seulement d'exercices anglais que l'élève doit traduire en français, mais aussi de phrases françaises qui doivent être lues, traduites et analysées. Ceci est une amélioration due à M. Delille, et dont le but est de hâter les progrès de l'élève en le forçant de comparer sans cesse les deux langues pour arriver plus promptement à savoir la place que les mots occupent dans la période.

"Arrivé à la syntaxe, l'élève qui a traduit et appris par cœur les exercices de M. Delille, doit savoir assez de français pour comprendre les règles dont il a vu des applications dans la première partie. Aussi M. Delille a-t-il écrit la syntaxe en français, en recommandant à l'élève de la traduire en anglais et de l'apprendre par cœur dans les deux langues.

"Ce qui distingue principalement la grammaire de M. Delille de toutes celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour ; ce qui doit faire accorder à ce livre une préférence marquée sur tous les autres, ce sont les nombreux exercices et les thèmes qui suivent chaque règle et qui sont gradués de manière à former un cours complet de langue française. Sous ce rapport, la grammaire de M. Delille peut être utile aux élèves des deux nations.

"Cette nouvelle édition a été considérablement augmentée ; les verbes, et surtout les verbes irréguliers, sont traités avec le plus grand soin, et suivis de trente pages d'exercices qui comprennent et développent toutes les difficultés. Sous le rapport de la correction typographique, le livre de M. Delille ne laisse rien à désirer, mérite assez rare en Angleterre.

"En résumé, la grammaire de M. Delille est, nous n'hésitons pas à le dire, ce qui a été publié de mieux en ce genre ; elle est le résultat d'un travail long et consciencieux, et nous pensons que le moment n'est pas éloigné où elle sera adoptée dans tous les grands établissements d'instruction, comme elle l'a déjà été par tous les professeurs instruits qui cherchent dans les progrès de leurs élèves, la récompense d'un labeur pénible et peu rétribué."—*Courrier de l'Europe.*

New Edition, 12mo, 3s.,

A KEY TO THE EXERCISES OF DELILLE'S FRENCH GRAMMAR,

WITH ANNOTATIONS;

PRINCIPALLY INTENDED FOR SELF-INSTRUCTION.

*** *To Students who use Delille's French Grammar and Key to the Exercises without the assistance of a Master.*—In order to make the use of the Key subservient to its proper object, it should be consulted only *en dernier ressort*, and not till the same care has been taken in the preparation of the exercise as when intended for the examination of the tutor. The student should first carefully reconsider and correct every sentence of his essay, after an attentive perusal of the rules, with their accompanying examples, in his Grammar, particularly applicable to it ; and if, by these means, he feel convinced that everything in his power has been done to ascertain the accuracy of his own version, he may then either verify or correct, if necessary, by referring to the present Key. After such reference, the student, on discovering any errors, should again consult the Grammar, and endeavour to find out whence the mistakes arise ; by so doing, he will make the greatest progress that can be effected in private study, he will acquire the knowledge of an infinite number of words and familiar phrases, and he will moreover obtain the facility so desirable of writing French with fluency and correctness.

New Edition, 12mo, 2s. 6d.,

MANUEL ÉTYMOLOGIQUE;

OR,

AN EXPLANATORY INDEX OF THE MOST RECURRENT WORDS IN THE FRENCH LANGUAGE.

DEDICATED TO THE HON. THE COUNCIL OF KING'S COLLEGE, LONDON.



"Of the *Manuel étymologique* we can speak in terms of high praise; it is a successful effort to explain to students the history and structure of the French language; and its use is well calculated to accustom the youthful mind to habits of careful analysis, the most useful result that can be derived from education."—*Athenæum.*

"If there be one set of words which, more than another, presents difficulties to the student of languages, that class is the particles, the small articulations, the brevities, the connecting links, as articles, some pronouns, adverbs, conjunctions, and prepositions, etc. To all who have felt these difficulties in French, we recommend the *Manuel étymologique*, of which the following is a specimen:

"'Chez.—General translation: at, to, in the house of, among. Etymology:—from the Latin *casa* (habitation, home); Italian, *casa*; old French (historically), *casal, chasal, chesal, cheseau, chezal,* CHEZ. Analysis and examples:—Je dîne CHEZ moi—I dine at *home*; i. e. at the *house* or *home* of me.—Je viens de CHEZ vous—I come from your *house*; i. e. Je viens de CASA à vous, etc.'"—*Atlas.*

New Edition, 12mo, 6s. 6d., bound,

RÉPERTOIRE DES PROSATEURS FRANÇAIS;

OR,

SELECTIONS IN PROSE FROM THE BEST FRENCH AUTHORS; WITH BIOGRAPHICAL SKETCHES, AND ANNOTATIONS.

THE TEXT ON THE HISTORY OF FRANCE,

AND AN INTRODUCTION TO THE LANGUAGE, ARE

ARRANGED CHRONOLOGICALLY.

"'*Delille's Répertoire*' is one of the best-constructed school books we have yet seen, and we happen to know that it is used with the best possible effect."—*Evangelical Magazine.*

"We have no hesitation in recommending the '*Répertoire*' as not only by far the most philosophical of French school books, but as a safe and convenient guide to the student of French literature."—*The Christian Remembrancer, or Church of England Magazine.*

New Edition, 12mo, 6s., bound,

MODÈLES DE POÉSIE FRANÇAISE;

OR,

SELECTIONS FROM THE BEST FRENCH POETS,

ARRANGED IN CHRONOLOGICAL ORDER:

WITH

BIOGRAPHICAL SKETCHES, A TREATISE ON FRENCH VERSIFICATION, AND ANNOTATIONS.

"M. Delille's compilation is, without exception, the best and most attractive French Parnassus that has ever made its appearance in this country."—*United Service Gazette.*

An abstract of the contents of the above compilations arranged in chronological order.

RÉPERTOIRE DES PROSATEURS.	MODÈLES DE POÉSIE.

NINTH CENTURY.

Serment de Louis, roi de Germanie. Serment des seigneurs français.	OLFRIDE. Vers franciques.

[Philological remarks on the origin of the French language; *Langue celtique, langues du moyen âge, langue romane*, etc.]

TENTH CENTURY.

Extrait d'une traduction du symbole de saint Athanase.	Vers en *langue romane.*

ELEVENTH CENTURY.

Extrait des quatre livres des Rois, tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris.	[The *langue d'*OC (*Langue des* TROUBADOURS), and the *langue d'*OIL (*Langue des* TROUVÈRES), compared.]

TWELFTH CENTURY.

Extrait de l'Explication du *Pater.* MAURICE DE SULLY.	Extrait des chansons du CHÂTELAIN DE COUCY.

RÉPERTOIRE DES PROSATEURS. | **MODÈLES DE POÉSIE.**

THIRTEENTH CENTURY.

Extrait de la Vie de Louis IX. JOINVILLE.

Extrait du Roman de la Rose. JEAN DE MEUNG et GUILLAUME DE LORRIS.

FOURTEENTH CENTURY.

Extraits de FROISSART (*Chroniques*), de GERSON (*Harangue à Charles VII*), etc.

CHRISTINE DE PISAN. Dicts moraux à son fils.

FIFTEENTH CENTURY.

Extraits de PHILIPPE DE COMINES (*Histoire de Louis XI*), de JUVÉNAL DES URSINS, d'ALAIN CHARTIER, etc.

CLOTILDE DE SURVILLE. Verselets. VILLON. Satire.

SIXTEENTH CENTURY.

Extraits de JEAN CALVIN (*Connaissance de Dieu*), de MONTAIGNE, de RABELAIS (Vie inestimable du grand *Gargantua*, père de *Pantagruel*), de MARTIN DU BELLAY, du LOYAL SERVITEUR (Histoire du chevalier *Bayard*), etc.

Poésies diverses de CLÉMENT MAROT (*Explication du style marotique*), de FRANÇOIS Ier, de JOACHIM DU BELLAY, de RONSARD, de CHARLES IX, de MARIE STUART, de RÉGNIER, etc.—Extrait de la satire Ménippée. PASSERAT.

SEVENTEENTH CENTURY.

MORCEAUX RELIGIEUX.

Extraits de PASCAL, de BOSSUET, de FÉNELON, de MASSILLON, et de SAURIN (le *Bossuet* de la chaire protestante).

HISTOIRE.

Extraits de MÉZERAY. Lettres de *Madame* de SÉVIGNÉ, etc.

ROMAN.

FÉNELON. Télémaque dans l'île de Crète.

COMÉDIE.

MOLIÈRE. Scènes de *l'Avare*, du *Bourgeois gentilhomme*, des *Fourberies de Scapin*, du *Malade imaginaire*, des *Précieuses ridicules*, etc. etc.—BRUÈYS et PALAPRAT.

EXTRAITS DIVERS.

Poésies diverses de MALHERBE et de RACAN.

POÉSIE DRAMATIQUE.

PIERRE CORNEILLE. Scènes du *Cid*, d'*Horace* et de *Cinna*.—RACINE. Scènes de *Britannicus*, d'*Andromaque*, de *Mithridate*, d'*Iphigénie*, de *Phèdre*, d'*Athalie* et d'*Esther*.

COMÉDIE.

THOMAS CORNEILLE. Scène du *Festin de pierre*.—RACINE. Les Plaideurs.—MOLIÈRE. Scènes du *Misanthrope*, des *Femmes savantes*, de *Tartuffe*, d'*Amphitryon*, et du *Dépit amoureux*.—BOURSAULT. Scène du *Mercure*.—REGNARD. Scène du *Joueur*.

FABLES.

LA FONTAINE (*Choix des plus belles fables de*).

RÉPERTOIRE DES PROSATEURS.

Scènes de l'*Avocat Patelin* et du *Grondeur.*

LAROCHEFOUCAULD. Maximes.—LA BRUYÈRE. Caractères.

MODÈLES DE POÉSIE.

POÉSIES DIVERSES.

BOILEAU. L'Art poétique. Satires. Épîtres. Extrait du *Lutrin*, poëme héroï-comique. *Madame* DESHOULIÈRES. Vers allégoriques.—J.-B. ROUSSEAU. Stances.

EIGHTEENTH CENTURY.

EXTRAITS DIVERS.

LE SAGE. Gil Blas.—VOLTAIRE. Histoire de Charles XII; Siècle de Louis XIV.—THOMAS. Éloges.—BUFFON. Histoire naturelle.—BERNARDIN DE ST.-PIERRE. Étude de la nature; Paul et Virginie.—LACÉPÈDE. Histoire naturelle.—MONTESQUIEU. Esprit des lois.—BARTHÉLEMY. Voyage du jeune Anacharsis.—MARMONTEL. Les Incas; Bélisaire. — FLORIAN. Guillaume Tell.—BAILLY. Astronomie.—BEAUMARCHAIS. Le mariage de Figaro.—BERQUIN. Contes.

POÉSIE ÉPIQUE.

VOLTAIRE. Fragments de *la Henriade.*—DELILLE. Fragments du *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, et des poëmes le *Paradis perdu*, l'*Imagination*, et *Les trois règnes.*

POÉSIES DIVERSES.

FLORIAN (*choix des plus belles fables de*).—LOUIS RACINE. La Religion. — LAMOTTE-HOUDAR. Fable.—GILBERT. Adieux. — VOLTAIRE. Scènes de *Mahomet*, de *Mérope*, et de *la Mort de César*, tragédies.—BERQUIN. Le Nid de fauvette.

NINETEENTH CENTURY.

HISTOIRE DE FRANCE*.

Extraits des œuvres de MARCHANGY (*La Gaule poétique*), de CHÂTEAUBRIAND (*Les Martyrs*), de *Madame de* STAËL, de MICHAUD (*Croisades*), de PEYRONNET, d'ANQUETIL, de SISMONDI, de BARANTE (*Ducs de Bourgogne*), de VICTOR HUGO (*Notre-Dame de Paris*), de TISSOT (*Fastes civils*), d'ALFRED DE VIGNY (*Cinq-Mars*), de SAINTINE, de FRAYSSINOUS, de VILLEMAIN, de MIGNET, de THIERS (*Révolution française*), de NAPOLÉON BONAPARTE (*Proclamation*), de P.-L. COURIER, de SÉGUR (*la grande armée, en* 1812), de NORVINS, de SALVANDY, d'ALEXANDRE DUMAS, de GOZLAN, d'AIMÉ-MAR-

POÉSIES DIVERSES.

DE LAMARTINE. Hymne de l'enfant à son réveil; Le Chrétien mourant; La mort de Socrate; L'Aigle et le Soleil; Childe-Harold aux Grecs, etc.—VICTOR HUGO. Prière pour tous; La charité; Lui (Napoléon); Scènes de Ruy Blas, d'Hernani (Monologue de Charles-Quint au tombeau de Charlemagne), etc., *drames.*—CASIMIR DELAVIGNE. Scènes de L'École des vieillards, *comédie.*—ANDRIEUX. Le Meunier de Sans-Souci.—CHÉNIER. Scène de Charles IX, *tragédie.*—RAYNOUARD. Scène des Templiers, *tragédie.*—LUCE DE LANCIVAL. La Mort d'Hector.—LE BAILLY. Les Métamorphoses

* Les pièces relatives à l'histoire de France, mises en ordre chronologique, sont suivies d'une *Liste des rois de France* contenant la date de leur avénement, le sommaire des époques, &c.

RÉPERTOIRE DES PROSATEURS.

TIN, de JULES JANIN, de SOULIÉ (*Journal des enfants*), de LAMARTINE (*Girondins*), de MICHELET, de GUIZOT (*Civilisation*), etc. etc.

MORCEAUX DRAMATIQUES.

Extraits des œuvres de PICARD (*La fête de Corneille*), de SCRIBE (*Les deux précepteurs*, ou *asinus asinum fricat*), de VICTOR HUGO (*Angelo*), d'ALEXANDRE DUMAS (*Napoléon*), etc.

RELIGION, MORALE, ÉDUCATION.

Extraits des œuvres d'ALIBERT, de *Madame* COTTIN, de CUVIER, de *Madame* GUIZOT, de *Madame de* GENLIS, de XAVIER DE MAISTRE, de LAMENNAIS, de SÉGUR, de *Madame* SIREY, du *Baron de* THÉIS (Voyage de Polyclète), etc. etc.

MODÈLES DE POÉSIE.

du Singe, *fable.*—BERCHOUX. Les Grecs et les Romains.—ESMÉNARD. Prière du soir à bord d'un vaisseau. — MILLEVOYE. Plaisirs du poëte; La chute des feuilles. — *Madame* PERRIER. Stances à ma fille. — *Madame* TASTU. Prière pour les petits enfants; Le dernier jour de l'année.—*Madame* DESBORDES-VALMORE. L'Écolier.—SOUMET. La pauvre fille.—GUÉRIN. Les dix francs d'Alfred.—BOUVEROY. DE VITALIS, *Madame* de la FÉRANDIÈRE. Fables.—BÉRANGER. Les étoiles qui filent; La sainte alliance des peuples, etc. — PICHAT. Léonidas aux trois cents Spartiates.—*Madame* DELPHINE GAY DE GIRARDIN. Scènes de Cléopâtre, *tragédie.*—PAUL DE RESSÉGUIER. Sonnet en vers d'une syllabe.—CHÂTEAUBRIAND. Le Montagnard émigré, etc. etc.

Printed on One Sheet, 6d.,

A SYNOPTICAL TABLE OF FRENCH VERBS.



PRINTED BY TAYLOR AND FRANCIS,
RED LION COURT, FLEET STREET.

APPENDIX TO THE BEGINNER'S OWN FRENCH BOOK * FOR NAVAL SCHOOLS.

ROSE DES VENTS.

	Liste des trente-deux airs de vent †.	*Prononciation des marins* ‡.
N.	Nord.	Nor.
N. ¼ N.E.	Nord quart Nord-Est.	Nor ¼ § Nordai.
N.N.E.	Nord-Nord-Est.	Nornordai.
N.E. ¼ N.	Nord-Est quart de Nord.	Nordai ¼ de Nor.
N.E.	Nord-Est.	Nordai.
N.E. ¼ E.	Nord-Est quart d'Est.	Nordai ¼ d'Est.
E.N.E.	Est-Nord-Est.	Énordai.
E. ¼ N.E.	Est quart Nord-Est.	Est ¼ Nordai.
E.	Est.	Est.
E. ¼ S.E.	Est quart Sud-Est.	Est ¼ Suai.
E.S.E.	Est-Sud-Est.	Essuai (*ou* Essuett).
S.E. ¼ E.	Sud-Est quart d'Est.	Suai ¼ d'Est.
S.E.	Sud-Est.	Suai (*ou* Suett).
S.E. ¼ S.	Sud-Est quart de Sud.	Suai ¼ de Sud.
S.S.E.	Sud-Sud-Est.	Sussuai.
S. ¼ S.E.	Sud quart Sud-Est.	Su ¼ Suai.
S.	Sud.	Sud.
S. ¼ S.O.	Sud quart Sud-Ouest.	Su ¼ Suroi.
S.S.O.	Sud-Sud-Ouest.	Sussuroi.
S.O. ¼ S.	Sud-Ouest quart de Sud.	Suroi ¼ Su.
S.O.	Sud-Ouest.	Suroi.
S.O. ¼ O.	Sud-Ouest quart d'Ouest.	Suroi ¼ d'Ouest.
O.S.O.	Ouest-Sud-Ouest.	Ouessuroi.
O. ¼ S.O.	Ouest quart Sud-Ouest.	Ouest ¼ Suroi.
O.	Ouest.	Ouest.
O. ¼ N.O.	Ouest quart Nord-Ouest.	Ouest ¼ Noroi.
O.N.O.	Ouest-Nord-Ouest.	Ouénoroi.
N.O. ¼ O.	Nord-Ouest quart d'Ouest.	Noroi ¼ d'Ouest.
N.O.	Nord-Ouest.	Noroi.
N.O. ¼ N.	Nord-Ouest quart de Nord.	Noroi ¼ de Nor.
N.N.O.	Nord-Nord-Ouest.	Nornoroi.
N. ¼ N.O.	Nord quart Nord-Ouest.	Nor ¼ Noroi.

* The *Beginner's own French Book*, by C.-J. Delille. 12mo. 2*s*. Whittaker and Co., Ave-Maria-Lane, London.

† *Air de vent* ou *aire de vent*. Les marins ne sont pas d'accord sur la manière d'écrire ce mot : les uns préfèrent *aire*, comme dérivant du latin *area*, superficie, champ ; les autres *air*, qu'ils dérivent du latin *arare*, sillonner.

Air de vent est masculin. *Voilà un air de vent qui nous remettra en route*. *Aire de vent* est féminin. *On distingue trente-deux aires de vent principales*.

‡ Cette prononciation est indiquée dans le *Dictionnaire de marine à voiles et à vapeur* par MM. le Baron de Bonnefoux et Paris, capitaines de vaisseau : publié sous les auspices de M. le vice-amiral baron de Mackau, ex-ministre de la marine et des colonies. Bertrand. Paris. Baillière. Londres.

§ ¼ quart. Prononcez *Kar*.

APPENDIX TO DELILLE'S MODELES DE POÉSIE FRANÇAISE*.

PARTANT POUR LA SYRIE.

ROMANCE CHEVALERESQUE

composée par

LA REINE HORTENSE †.

1er COUPLET.

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits.
Faites, reine immortelle,
Lui dit-il en partant,
Que j'aime la plus belle,
Et sois le plus vaillant. } *bis.*

2d COUPLET.

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte son seigneur.
Au noble vœu fidèle,
Il dit, en combattant :
Amour à la plus belle !
Honneur au plus vaillant ! } *bis.*

3e COUPLET.

Je te dois la victoire,
Dunois, dit le seigneur.
Puisque tu fais ma gloire,
Je ferai ton bonheur.
De ma fille Isabelle
Sois l'époux à l'instant,
Car elle est la plus belle,
Et toi le plus vaillant. } *bis.*

4e COUPLET.

À l'autel de Marie,
Ils contractent tous deux
Cette union chérie,
Qui seule rend heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait, en les voyant :
Amour à la plus belle !
Honneur au plus vaillant ! } *bis.*

---

* 12mo. 6s. bound. Whittaker and Co., Ave-Maria-Lane, London.

† Hortense-Eugénie de Beauharnais, née à Paris en 1783, fille d'Alexandre, vicomte de Beauharnais, et de Joséphine Tascher de la Pagerie, depuis impératrice. Elle se vit appelée à jouer un grand rôle après le mariage de sa mère avec Bonaparte, et fut par sa grâce, par son esprit et ses talents l'ornement de la cour consulaire et de la cour impériale. Elle fut mariée en 1802 à Louis Bonaparte, et devint reine par l'élévation de son mari au trône de Hollande en 1806. De ce mariage sont nés trois enfants. Deu[x] sont morts ; le troisième, *Louis-Napoléon-Charles Bonaparte*, né à Paris le 20 av[ril] 1808, est aujourd'hui Napoléon III, empereur des Français.

